

GOVERNMENT OF INDIA

ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 34199

CALL No. 705 / Syn

D.G.A. 79

A IX

9217



2387

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE



(387)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

SYRIA

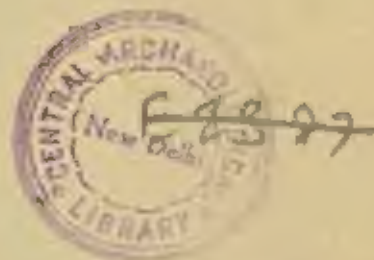
REVUE D'ART ORIENTAL
ET D'ARCHÉOLOGIE

31109

publiée sous le patronage
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

TOME IX

Avec de nombreuses figures et 84 planches hors texte. 11



705
Syr



Ref 913.005
Syr

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI)

1928



La direction de la Revue *Syria* est assurée par MM. EDMOND POTTIER, membre de l'Institut, Conservateur honoraire des Musées Nationaux, GASTON MIGNON, Directeur honoraire des Musées Nationaux, et RENÉ DUSSAUD, membre de l'Institut, Conservateur des Musées Nationaux.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI

Acc. No. 34194
Date 10.6.58
Call No. 705/598

IDOLE EN PLOMB D'UNE TRIADE CAPPADOCIENNE

PAR

HENRI DE GENOUILLAC

J'ai acquis en 1924, à Constantinople, une petite idole en plomb à trois personnages : à droite, un dieu ; à gauche, une déesse ; entre eux, une toute petite déesse, semblable à la grande (fig. 1). L'objet est aujourd'hui au Louvre : AO. 9245. Il mesure 66 mm. sur 35,5 et n'a qu'une faible épaisseur de 1 à 3 mm. Le possesseur le tenait d'un antiquaire digne de confiance qui disait l'avoir acheté d'un Césariote, comme provenant de Gul-tépé. Voici quelques semaines, je redemandai à mon correspondant la provenance : l'enquête aboutit à la même réponse, que je tiens pour sincère et très probable.

I. — Description de l'objet.

Le *dieu* porte une coiffure conique à stries parallèles de laquelle pendent, à droite et à gauche, deux grosses mèches tressées formant boucles — on croit distinguer une courte barbe en pointe. Le cou, très large, est orné d'un double collier, auquel semble pendre un « médaillon ». L'unique vêtement est une sorte de pagne à large bordure, enroulé deux fois autour du corps ; le deuxième tour, en retrait, forme ceinture ; le bout, relevé et serré sur la hanche droite, montre en biais la bordure terminale. Le bras droit semble tendu et posé sur l'épaule droite de la déesse ; le bras gauche barre la poitrine et paraît achever le geste de tendresse.

La *déesse* a les cheveux étalés largement et retombant verticalement en deux grandes nattes tressées. Le cou porte un double collier. Les épaules et les bras sont schématisés à angle droit (voir plus bas). Les mains soutiennent et présentent les seins. Les reins sont ornés d'une fine et double ceinture. Le corps est entièrement nu ; les hanches très accusées, le nombril représenté en

relief, le ventre marqué par un renflement triangulaire; les jambes sont étroitement rapprochées comme à l'ordinaire dans les figurines de déesse nue asiatiques.

Entre le dieu et la déesse, plus de moitié plus petite, est une autre déesse,



D'après une photographie.



D'après un dessin.

FIG. 1. — Groupe de plomb de trois divinités (triole cappadocienne).
(Musée du Louvre.)

toute semblable. Comme on le verra, il n'est pas évident qu'il s'agisse d'une déesse fille, issue du couple principal.

Pour consolider l'image très fragile et faciliter la fonte; une petite barre métallique rejoint les deux grands personnages à la hauteur des hanches: il ne faut aucunement y voir une représentation maladroite et grossière; une double barre du même genre, soudée aux jambes des deux dieux principaux, soutient, en effet, de la même manière le corps de la petite déesse.

Avant de tenter une interprétation de cette petite image religieuse hittite-cappadocienne, il y a lieu de comparer les éléments du vêtement et de la parure avec le matériel iconographique existant pour l'Asie Mineure ancienne.



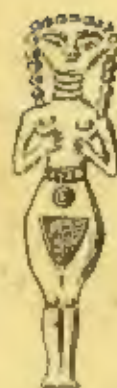
A



C



E



B

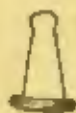
FIG. 1



FIG. 2



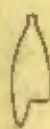
FIG. 5



6



7



8



9



FIG. 10



11



12



13



14



FIG. 15



16



17



18



FIG. 4



FIG. 3



FIG. 19



20



21



22



23

II — Examen comparatif des attitudes, du costume et de la parure

Tournoiement — Il existe divers petits monnaies l'objets analogues : deux au Louvre, A (n° 641) ¹, B (AO 568) ², deux au Cabinet des Médailles (C n° 2230 n° 3, D n° 2230 bis n° 9), une à l'Ashmolean d'Oxford (E n° 1), deux au British Museum, F et G ³. — (Voir pl. I, fig. 1 : A, B, C, E.)

Quatre portent le couple dieu et déesse (A, C, D, E), un seul (F) la triade, dieu-père, déesse-mère, déesse-enfant. — Sur notre objet, le dieu se trouve à droite, la déesse à gauche : sur les monnaies A, C, D, le dieu se trouve bien à droite, mais sur l'obverse il était à gauche, la position inversée au monnayage.

La tresse — La parure naturelle de la femme, c'est sa chevelure. La déesse, dès les temps les plus anciens et dans les civilisations les plus primitives, les femmes y ont mis des ornements, telle la reine Sabsad d'Our. On pourrait ne voir sur la tête de la déesse du plomb de Galati qu'une torsade d' cheveux et des deux côtés les deux grandes nattes tressées. Le bronze de Trane II de la collection Schliemann ⁴ (pl. I, fig. 2, le petit modèle B) et avec le fusso et le creux en bronze hitite de Berlin (Wilm *Heth-Kont*, pl. 11) montre en effet, une double torsade de cheveux (advent) enroulée et couronnée sur une tête de femme. Mais déjà le modèle de Layandre (A) fusso colrevor encadrait le front, une rangée de bandes d'or ou de pierres précieuses qu'il faut peut-être deviner aussi sur notre image ⁵. On sait que les jeunes Arméniennes et Chaldéennes portent encore aujourd'hui aux jours de fête, « leur fortune sur leur tête ». Le petit modèle D du Cabinet des Médailles dessine un bandeau ou ceinture l'or et l'ur faisant ressortir les pierres sombres (pl. I, fig. 3) et le modèle E montre tout un enchevêtrement de bandes de métal précieuses entourant la chevelure comme un filet. La déesse du plomb du Louvre porte une coiffure plus simple.

¹ DELAPORTE, *Cat. cyl. orient.*, pl. 128, n. 3.

² DUNAWD, *Civ. préhist.*, 2^e éd., p. 363, fig. 270.

³ PEARCE et CURRIE, *Hist. de l'art*, t. V, p. 304, fig. 270.

⁴ Inédit.

⁵ HOSCHKE, *Hitites und*, p. 78, fig. 84.

⁶ F, Inédit, d'Abu-Babbar, BM 91 002 —

G, Inédit, BM 413.717.

⁷ De même sur le monnaie F du BM.

⁸ H. SCHMIDT, *Schliemann's Sammlung*, p. 233, n. 6446; et DUNAWD, *Civ. préhist.*, p. 364, fig. 160.

⁹ Aussi incertain sur la bronze de Césarée. CHASTAT, *Mus. Capp.*, fig. 143.

La figure du *le Treu* est une « *deesse nue* », de celles les deux bœufs sortis des moules du Louvre A et B — la même ou une peut au tardive — fait revêtir et dissimuler le bas du corps. Ces images représentent encore une femme offrant ses seins. Notre idole cappadocienne ne fut pas exception — elle est la réplique de la « *deesse nue* » des figures babyloniennes. Comme l'Istar ou Ishtar ~~babylonnienne~~ *babylonnienne* ne ne nue — la deesse a gardé ses ornements de séduction, ses colliers jumelés, sa double ceinture, peut-être même un invisible « *vêtement de pudeur* ». On comparera pour le collier multiple le moule A d'Elvathre, le petit moule B du Louvre et le plomb de Treu. Le moule de l'El Astimoban E, avec ses quatre rangs de pendeloques couvrant la poitrine, présente une parure différente. Le *debut* de la descente d'Istar aux kalers. D'autre part la figurine rectangulaire d'Elvathre et des bras sur notre encre — son pendant dans le moule de Elvathre — A — dans de petits bronzes hittites et dans un autre moule assez richement orné que l'on est apparue le MO. 1166 du Louvre.

Le *le u* — U — duen porte une coiffure (bonnet ou tiare) pointue, courte et striée de plusieurs cercles parallèles au front. On reconnaîtra, je pense, la même coiffure sur un cylindre provenant des environs de Tralles⁽¹⁾ et, sauf les cornes, sur l'anneau C — probablement cappadocien, comme U — qui présente Perpet d'Hist. Let. U. V. p. 102 fig. 210. Cylindres et moule ont la même particularité de figurer pour le ro de leurs personnages une tiare recouvrant les bras droit. Le moule B du Cabinet des Médailles offre une représentation plus schématique mais analogue de la même coiffure. Le moule E rendre des têtes plus arrondies — cercles *le u* et *le u* analogues. Un bronze cappadocien de Chantre fig. 107 p. 137 — p. 140 fig. 100 — une haute tiare conique à 9 plus ou courbées — en outre fig. 100 présente une coiffure recourbée assez semblable à celle de notre petit plomb.

Il est peut-être pas de place de rappeler ici la forme du signe hiéroglyphique hittite du mot *ru* — forme de *barbe* — coiffe striée — bien que reste entière la question de l'origine etienne aussi bien du peuple « *hittite* » que de l'écriture hiéroglyphique d'ile « *hittite* ».

D'autre part, on se souvient de la description de la coiffure des « *Scythies* ».

(1) Le poème de la descente d'Istar aux kalers suppose qu'elle a racoré son « *vêtement*

de pudeur », p. 60-61

de pudeur

Cyl. Or., pl. 96, n. 16.



Fig. 1



2



3



4



Fig. 6



7



8



9



Fig. 11



12



Fig. 13



14



Fig. 15

par Heracleote. Ils portent « en d. 1. s. t. » des tennanes en plomb, toutes droites et rigides. « *καὶ τὴν 1. αὐτὴν ἀντιμὲν τοῦτο οὐκ ἔχουσιν* » Strabon (XV, m, 15) ajoute que les mages de Cappadoce portaient des tiaras de laine. Les longs bonnets de feutre brun ou blanc des derviches en semblent les dérivés. Nous verrons sur les monuments hittites des formes assez voisines.

La variété de formes des coiffures masculines hittites (pl. I, fig. 5 à 23; pl. II, fig. 1 à 4), tant en Cappadoce qu'en Haute Syrie, reste deconcertante. Toutefois, trois particularités se retrouvent le plus souvent :

- 1° Une sillonnelle triangulaire (pl. I, fig. 5, 15, 19, 21, 23; pl. II, 3);
- 2° Une forme conique assez élevée (pl. I, fig. 7, 8, 9, 19, 21, 22, 23; pl. II, 4);
- 3° Une pointe ou une boule plus ou moins accentuée au sommet (pl. I, fig. 6, 8, 14, 15, 16, 17, 20; pl. II, fig. 1, 2, 3, 4).

Quels types de coiffure appartiennent aux Hittites de Cappadoce, quels reviennent aux Hittites de Syrie. M. Pottier nous le dira sans doute dans la suite de sa belle étude sur l'Art hittite. Il semble, après l'examen rapide des reliefs de Carakench et de Soudchirli, qu'en Haute Syrie appartiennent les formes arrondies¹⁾ (pl. II, 1, 2, 3) et le triangle égyptien²⁾ tandis que les sculptures de Yastihkane nous font plutôt attribuer à la Cappadoce les tiaras triangulaires³⁾ (pl. II, 20) et les bonnets de feutre haute (fig. 21 et 22). Les cylindres des deux origines, trop faiblement combinés en un groupe dit « syro-hittite » ou « syro-cappadocien », se repartissent de même : formes arrondies (pl. I, fig. 9, 10, 11, 96, 100) forme égyptienne (pl. I, fig. 7 et 8, 100, 97, 1 et 6 pour la Syrie, forme triangulaire (pl. I, fig. 15 et 16, 100, 96, 12 et 16, et 100, 97, 4) forme haute (fig. 6, 4, 13, 100, 96, 17, 94, 23). LORIMER, *Glyptique*, fig. 39) pour la Cappadoce. Il faut donner ceci avec réserve, car tel cylindre montre une largeur de cornes (fig. 6 et 17, 100, 96, 17; cf. 96, 13).

La forme la plus curieuse est sans doute celle des coiffures des dieux inférieurs à Yastihkane : le haut bonnet à cornes ou à cornues d'une longueur

¹⁾ HÉRODOTE, VII, 64.

²⁾ Cf. POTTIER, *Art hittite*, fig. 27, 28, 31.

³⁾ 77. LORIMER, *Glyptique syrienne*, fig. 28.

⁴⁾ Cf. POTTIER, *Art hittite*, fig. 30.

⁵⁾ On les retrouve cependant à Soudchirli (fig. 23, et POTTIER, *A. H.*, fig. 80).

⁶⁾ Seul men. Soudchirli. POTTIER, *A. H.*, fig. 74 a.

vues dans le sens de la largeur (cf. pl. I, fig. 19 et pl. II, fig. 13) une variante montre, sur la tête d'un dieu, une tiare à facettes où l'on voit, sur le côté, des applications de deux petits cercles d'or (fig. 21) ailleurs les facettes semblent

parées de haut en bas d'ornements semblables (fig. 22)¹¹.

Nous paraissions bien loin de notre petit plomb de Gul-tépé, assez près pourtant pour pouvoir remarquer que la forme de la tiare du dieu est plutôt une confirmation de l'origine qui lui est attribuée, la Cappadoce.

Les cheveux tombants ne sont point non plus une anomalie pour les hommes en pays hellénique : héros et dieux y portent les mèches tombantes (par ex. *Wenen, Hethittische Kunst*, pl. 30.).

Le vêtement du dieu demande une attention toute spéciale. Les moules à bijoux et les bijoux éclairent malheureusement peu la question. Le moule K (Ashmolean) figure les deux grands personnages enveloppés de même manière dans une jupe tombant jusqu'aux pieds. Le



FIG. 2. — Statuette de Bosphorus-King

dieu du moule C (Glabbeus-Medank) se est vêtu d'une courte jupe à flancs de laquelle se représentent arbitrairement par des bandes de traits inclinés à droite ou à gauche la barbe, dessiné d'après le même procédé prouve qu'il ne s'agit pas de véritables volants¹².

Le petit bronze de Césarée trouvée par Chantre est nu et asexué. Le tout petit type d'or de Chantre porte un vêtement court mais on ne peut dire s'il

¹¹ Cf. Malatya O. 1870 n. 10. Cf. aussi Wessén *Travels and Studies in the N. E.*, p. 43, t. 43.

¹² Cf. comparées en exhalées cappadoce (Diatonon, C. 1. 1. pl. 14-26).

montait plus haut que la ceinture. Un seul objet offre une grande ressemblance pour le vêtement masculin : c'est le bronze de Beclin (pl. II, fig. 14 et 15¹). La tunique s'y accompagne forme d'un chape faisant de six toises d'étoffe relevée en laines par devant et serrée cette fois dans une ceinture, comme l'a montré une vue de profil (MEYER, *Reich*, fig. 82²), en outre et visible par derrière trahit, comme le ferait une étoffe transparente, le premier tour³. La ceinture est une large bande bordée et arrondie aux deux bouts, agastée par un boucle de métal. Un pagne plus orné, retenu par une ceinture semblable, sauf la boucle qui manque, figure sur un bronze analogue du Louvre⁴ (c'est le même exemple figuré dans le texte) présente de grandes ressemblances avec l'image du « roi » de Boghaz-keny⁵ (fig. 2). La très large ceinture reste une des particularités du costume hittite⁶.

Les reliefs de Çarkemish et de Sam'alurni représentent toujours les dieux et les héros revêtus d'une tunique à manches courtes (pl. II, fig. 11⁷), le dieu d'Uruz (fig. 12) apparaît de même. Le signe hiéroglyphique du dieu-fils est figuré par un corps revêtu d'une tunique. On n'a pas rencontré jusqu'ici pour la Syrie hittite de représentation du pagne court laissant la poitrine nue, sauf peut-être sur les cylindres, l'unous douteux par leur dessin comme par leur origine⁸. Il est possible qu'en soit à l'âge post-hittite, vu son absence sur ses monuments qu'il faille attribuer le fait.

À l'inverse, en Cappadoce le vêtement court semble la règle absolue, si l'on en juge d'après moins générale (pl. II, fig. 6 à 10). Si en effet l'on croit reconnaître la tunique à manches courtes (et non les brachets) sur les figures des dieux suivants de la procession de Yash-kari (pl. II, fig. 13⁹), l'une seule le trouver à Euzuk (pl. II, fig. 7 et 8), à Boghaz-keny (fig. p. 2), à Sakche-Gözü (fig. 9 et 10) et jusque dans l'art provincial et primitif de Tell-Halaf (fig. 6).

¹ MEYER, *Heitische Kunst*, pl. 11. — MEYER, *Reich*, fig. 82.

² Il en est peut-être de même dans le portrait du « roi » de Boghaz-keny (PASCARET, pl. 18).

³ PASCARET, *H. A.*, III, p. 430, fig. 304.

⁴ Je ne crois pas avec Contenau que la spirale sur la poitrine du roi figure une étoffe : elle serait plus visible encore sur les épaules comme dans les exemples cités par lui.

⁵ WERNER, *Heitische Kunst*, pl. 30 et 39.
⁶ BOUASSRI, *Çarkemish*, II, 2 b; WERNER, *H. Kunst*, pl. 21, 22, 23, 29, 2, 3.

⁷ MEYER, *Reich*, pl. 27.

⁸ COSTANCO, *Glyphique*, n. 151, *Morgan*, 229, *de Cléry*, n. 281 et 344.

⁹ WERNER, *Heitische Kunst*, pl. 32, et COSTANCO, *Land*, pl. LXIX. J'y vois une étoffe liée au moment où l'on se coule (Contenau).

pagnent la déesse-épouse et son fils, elles aussi debout sur les ailes de l'aigle bicephale. Nous avons donc la l'énigme d'une triade principale — mais non une triade divine.

Jusqu'ici les commentateurs des sculptures sont d'accord, mais la s'arrête leur accord. Les noms sont bien écrits auprès de chacun des personnages, mais les hiéroglyphes hittites restent muets. Garstang (p. 235 ss., p. 357-360), Zimmern, Frazer ⁽¹⁾ d'après Contreau, Contreau lui-même (*Glyptique*, p. 43 ss.) appellent le dieu principal Sutekh ou Teschub, la déesse Ma, le dieu-fils d'Amerru ou Sandon. — Ward et Meyer (*Reich*, p. 96 ss.) suivis par Frank, reconnaissent (Aitès) dans le dieu père et Teschub dans le dieu-fils. — Perrot (*l. IV*, p. 661), voyant dans le petit personnage une « réduplication du dieu-époux », c'est-à-dire le dieu de nuit — le grand, sans doute pour représenter le dieu-fils et tenant tout ensemble de l'Est et de l'Ouest cappadoce. — On devrait sans doute hésiter à appuyer une de ces hypothèses, que la lecture d'un signe peut emporter de main : cependant, je donne la préférence à l'interprétation de Meyer.

Perrot voyait le dualisme naturaliste des principes mâle et femelle ; Garstang insiste sur la triade (p. 238). Si la représentation n'était que le symbole de la renaissance de la nature figurée par les épousailles divines de la déesse de la terre et du dieu de la fertilité et par l'image du fruit de leur union, notre petite idole de plomb pourrait seabler un fige le m sujet central des reliefs de Yash Kara. Mais ce symbolisme est double. Un thème mythologique — or — Yash Kara — le dieu enfant est un fils — un guerrier, le dieu du tombeau, au Hittit — cappadoce, tandis que sur le plomb le dieu-enfant est une déesse nue : la dissemblance est notable.

Il me semble que le nom de « triade cappadoce » vient se joindre aux leçons de même le souvenir de la triade héliopolitaine. Et le témoignage de *le Dieu Syria* de Lucien vient à l'esprit. Lucien se proclame Assyrien c'est-à-dire Syrien ; il affirme ne rapporter que ce qu'il a vu ou entendu des prêtres mêmes. Il est si dévot à sa religion qu'il termine son traité par cette

⁽¹⁾ *Golden bough*, t. IV^e, p. 408.

(2) Voir aussi dans *Mercur de France*, 1^{er} mars 1922, p. 388-9. — Dans sa *Glyptique*, Contreau ne fait que mentionner Tarku, dont le nom a peut-être survécu, remarquant Zimmern, dans Derkele-Artagala, transforme

par le féminin.

(3) Contrairement à ce que propose Contreau (p. 49-50), le dieu qui tient embrassé le roi (Pensar, fig. 321, p. 648) est le dieu-fils, le nom signé étant le même que devant le personnage qui suit la déesse-mère.

et enfiler le cinnabre. Il y a encore dans le temple mes cheveux d'enfant et mon nom. » Or, voici son ben oïgnage : 13) « Entre les deux statues, on en a vu une troisième, c'est-à-dire, Elle n'a rien de semblable aux deux autres et elle n'a pas d'apparence particulière, mais elle a les aspects des autres deux. Les Assyriens l'appellent Séméion ; ils ne lui donnent pas un nom particulier, ils ne disent ni son origine ni ce qu'elle représente ; les uns croient que c'est Bacchus, les autres Dérédion, d'autres Semramis. Est-ce un dieu ou une déesse ? Voici la question qu'on se pose.

M. Dussard, dans ses *Notes de Mythologie syrienne* (p. 114), l'identifie à Semnos, dont il fait un Mercure et un Nabon. Qu'il y ait une déesse Samma, M. Dussard l'a démontré par les documents¹⁾, qu'il y ait un Semnos à côté de Semra, cela semble établi par une inscription publiée par M. Chapot. Mais cette confusion de sexe étonne, comme elle laissait en suspens l'esprit de Lacaze. Il est vrai que les galles-prêtres effemmes, étaient vêtus comme les héros Combubos, en femmes. Y a-t-il en définitive quelque rapprochement à faire entre la triade heliopolitaine et notre petit poème ? Je ne saurais ni le dire, ni le nier formellement. Et je rappellerai seulement que les mythes et leurs représentations sont vivaces. Il est donc possible que la triade de Tadmor et celle de Hérapolis aient une lointaine origine commune.

Dans son étude sur *la typologie agro-battile* (p. 39), au chapitre Les représentations des divinités, le docteur Contreau signale, sans insister sur la formule Armar, dans les cylindres babyloniens, la rencontre d'une petite déesse nue entre deux dieux principaux assimilés par lui à Adad (ou Amurru) et Salses (p. 124 et 126 : lib. Nat., 178, et de Clerq., 221 et Dezaudrey, *Cylindres* B. N., n. 182). Contreau note très justement que le même thème se re-

¹⁾ Que son nom soit l'élément divin du nom du pharaon Semramis, je l'accorde avec le doct. Rouzevalle.

²⁾ Pour d'autres rapprochements entre le culte heliopolitain et le culte hittite à Boghaz-keui, je note :

Lycien, n° 14 (Dercksa) = Tarku.

N° 30 : l'Apollon syrien portant sur les épaules des prêtres le dieu principal monté sur l'épaule des prêtres hittites.

N° 32 : la tête de la déesse avec d'une

face la même cylindrique de la déesse-mère.

N° 42 : la lance, en l'honneur des prêtres syriens = le bonnet des prêtres hittites.

N° 27 : les galles habillés en femmes = les deux premiers personnages de gauche à Yabal-kaka.

N° 33 : le phallus des propylées du temple et l'homme de bois placé au-dessus du phallus : l'énigmatique figure de Yasul-kata Panzer, IV, fig. 318 et 320.

trouve sur les cylindres « syro-hittites » (surtout son n° 138 : WAND, *Morgenl.*, 245) ⁽¹⁾. Assurément le rapprochement avec notre petite idole s'impose. Mais toute la question est de savoir si la déesse sur des cylindres, placée de face et le plus souvent montée sur un socle, est un personnage vivant de la scène figurée ou un objet. Pour ma part, je la considère comme un objet comme une idole — comme une *statua* — et au lieu de l'appeler Istar, j'en fais Nana, dont le nom voisine sur une liste d'« dix-sept dieux » avec l'écriture DANA, « la statuette ».

La seule comparaison qui s'impose vraiment, c'est elle avec le petit monté à de l'Assyro-égyptien (collection n. 101, entre un dieu et une déesse à prime reconnaissables). On voit, comme dans notre petit placab, une petite figure vêtue Hogarth qui en a publié une reproduction à voir soit un adorant, soit plutôt le « filial member » de la triade de Yasili-kara. Or, pourrait à voir une survivance de la religion des rois hittites. Je fais seulement une remarque : comme à Yasili-kara, le dieu-fils, représenté plus petit pour marquer son rang subalterne, est néanmoins un dieu adulte, sur notre petit plomb de Gultepe, la déesse-fille ⁽²⁾ mule le geste de femme de la déesse-mère — elle est malgré sa petite stature une autre déesse-épouse, une autre déesse de l'amour.

Je signale, en terminant, les idoles de forme très primitive provenant du même Gultepe, conservées au Louvre et publiées par le docteur Contenau dans *Syria* et VIII, p. 101 ss., pl. XLIV et ss. — Si le double collier de la déesse, ou la parure de sa poitrine, ou la représentation conventionnelle du sexe n'y manquent. Deux de ces idoles sont à trois personnages (pl. XLVI et fig. 4) : Contenau y reconnaît un dieu et deux déesses, sans compter, en dessus sur leur poitrine, deux enfants ⁽³⁾. Un petit bronze syria, très justement rapproché par Contenau, montre le dieu et la déesse s'embrassant comme sur notre petit plomb.

Qu'on excuse cette longue note — un sujet d'une si petite taille. Il m'a semblé que ce plomb avait la valeur de l'or et que, suivant la pensée de Léon Heuzey, ma petite figurine pouvait nous conter bien des choses.

H. DE GENOUILLAC.

⁽¹⁾ RA., XX, 103, t. 274 et 275. Ajouter : *Morgenl.*, n° 327 ; WAND, 490 et 518.

Pour compliquer le problème, des bronzes

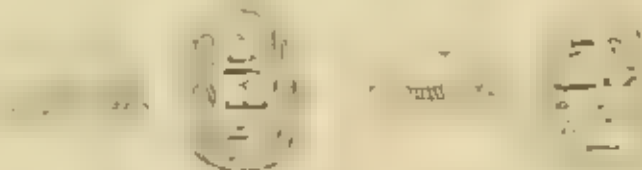
syriens représentent 4 personnages (*ibid.*, pl. XLVIII), dont deux mâles et deux enfants (*ibid.* c. 490, *Hittite Seals*, fig. 85).

SUR QUELQUES OBJETS PROVENANT DE BYBLOS

PAR

PIERRE MONTET

1. Deux scarabées au nom du prince de Byblos *Intn*. — Les deux scarabées ont été acquis au printemps de 1923 par M. Newberry, qui vient de les publier dans le *Journal of Egyptian Archaeology* t. XIV, p. 109. Nous les reproduisons ci-contre d'après son fac-similé.



Ils mentionnent le même personnage : le prince de Byblos *Intn*, cependant, ils ne sont pas complètement identiques. Le nom de Byblos est écrit une fois sans *n* et l'autre sans déterminatif. Le nom du prince est une fois suivi de deux signes perobstrués du moins sur le fac-similé qui représentent peut-être le déterminatif de l'homme assis, ou plutôt soit le groupe *nm' hrw* « défunt » soit le groupe *nm nh*, « renouvelé de vie ».

D'après la forme des hieroglyphes M. Newberry est enclin à dater ces scarabées de la période qui suit immédiatement la XII^e dynastie. Son diagnostic est parfaitement justifié. Par une coïncidence heureuse M. Dunand, au cours de sa campagne de 1927, a découvert dans les ruines de l'édifice, que j'ai appelé le temple égyptien, un grand bas-relief où ce personnage est représenté à côté d'un cartouche pharaonique qui, bien que mutilé, ne peut être attribué qu'à Nefertouf I^{er} le I^{er} XII^e dynastie. La titulature du prince, plus complète que sur le scarabée, est ainsi conçue :

Hr w n hrw Intn nm nh w hrw hrw nm hrw

« Le prince de Byblos *Intn* renouvelé de vie, né du prince *Rnw*, défunt. »

* Sur ce bas-relief, voir *hémé*, t. I.

Ces deux noms sont sinitiques. M. Dessard propose Ymouten, « qui il sont donné! » pour le premier, celui du fils, plutôt que Jonathan, difficile à admettre à cette époque. Celui du père me paraît pouvoir être rapproché de *Iamou*, qui est selon Josèphe le nom du cinquatrième roi-pasteur.

M. Newberry ne connaît pas la provenance exacte de ces deux scarabées, toutefois il suppose qu'ils ont dû être trouvés dans le cimetière des rois de Byblos, ou neuf tombes comme on sait, ont déjà été mises au jour. Il serait possible d'avoir eu vis sur ce point si M. Newberry n'avait pas omis de dire en quelle matière sont ces scarabées. Tous les scarabées trouvés jusqu'à ce jour dans les tombeaux sont des scarabées d'améthyste. Les dépôts de fondation enterrés sous le dallage du temple de la Baalat Gebel, autrement dit du temple syrien, contenaient des scarabées en pierre tendre, en os, en cornaline et en quartz, mais aucun scarabée d'améthyste. Si donc les scarabées d'*Iamou* sont en améthyste ils proviennent de sa tombe, dont l'emplacement reste à découvrir. Dans le cas contraire ils proviendraient du temple.

Les inscriptions hiéroglyphiques, déjà nombreuses, qui ont été découvertes à Byblos peuvent être divisées en deux catégories. Les unes se lisent sur des objets envoyés d'Égypte par les Pharaons en hommage à la Déesse de Byblos ou aux princes de cette ville, en guise de cadeau funéraire. Leur intérêt est double. Par elles se constitue la liste des Pharaons qui ont entretenu avec Byblos les relations d'affaires ou d'amitié. Elles ont permis, en outre, de dater plusieurs des tombeaux de Byblos, ainsi que les fondations du temple où se trouvaient, mêlés avec des objets locaux, des envois pharaoniques.

La seconde catégorie se compose des inscriptions exécutées à Byblos même, sur des ouvrages fabriqués dans les ateliers du pays. Elles nous font connaître le nom et la titulature de certains de ses princes qui, imitateurs des usages pharaoniques et tenant du Pharaon leur titre de prince égyptien, ne se sont fait aucun scrupule d'employer l'écriture hiéroglyphique. J'ai donné dans *Byblos et l'Égypte*, p. 297, une liste de ces inscriptions auxquelles s'ajoutent maintenant les deux scarabées et le bas-relief du prince Ymouten. L'écriture des Gébélites présente assez souvent des archaïsmes et des maladroitures qu'on n'aurait pas l'occasion de relever sur des inscriptions égyptiennes même négligées. Les scarabées n'en sont pas dépourvus. On remarquera

1° La protome de lion haut et maigre, comme sur la harpe du prince Ypchemonabi;

2° L'a obtenu par un trait horizontal, coupe de petits traits verticaux, comme sur les scarabées hyksos;

3° Les deux petits traits obliques à l'antérieur du signe k̄sp

4° La nageoire caudale du poisson *in* terminée par une ligne droite et non par une ligne convexe.

Presque toujours. Par ailleurs, les imitations phéniciennes de modèles égyptiens offrent quelque détail insaisissable à quel se reconnaît une monnaie étrangère.

2. Fragment d'un vase d'albâtre au nom du Pharaon *Dd-hr* V^e dynastie. — Ce fragment a été vu chez un particulier par M. Albright qui le signale dans l'*Aegyptische Zeitschrift* t. LXI p. 69. Quand ce fragment aura été publié nous verrons s'il y a lieu de faire figurer *Dd-hr* dans la liste des pharaons qui ont entretenu des relations avec Byblos, mais il me paraît utile de mettre en garde sans plus tarder, contre les conclusions que M. Albright tire de la mention de ce roi. En 1921 j'ai retrouvé des fondations du temple syrien au fragment de coupe portant une légende royale incomplète (6). A l'intérieur d'un cartouche on lisait la dénomination Men-kau mais l'inscription est interrompue de telle manière qu'il est impossible de savoir si le graveur a écrit Men-kau ou, autrement dit Mycerinus le constructeur de la 3^e pyramide ou bien Men-kau-Hor de la V^e dynastie. M. Albright cependant n'hésite pas. Il remarque que la V^e dynastie, déjà représentée à Byblos par Ousis, l'est encore par Djed-kara. Si l'on ajoute à ces deux noms celui de Men-kau-Hor, cela ferait trois rois se suivant. Donc il est évident, conclut M. Albright, que la coupe appartient à Men-kau-Hor. Si cela est évident, de quel adjectif faudra-t-il se servir le jour où l'on trouvera un autre fragment de la coupe avec le reste du cartouche? Mais, tenant ce premier point pour démontré, M. Albright passe à une autre question et se demande à quelle époque remonte le temple égyptien de Byblos. Il lui paraît certain que ce temple a été fondé par Men-kau-Hor ou l'un de ses prédécesseurs immé-

duits sous la V^e dynastie. Malheureusement le savant américain n'a pas pris garde à ce fait que le vase d'Ornas et la coupe que deux pharaons se disputent n'ont pas été trouvés dans le temple égyptien ainsi appelé parce qu'il nous a livré des bas-reliefs égyptiens ⁽¹⁾, mais dans un édifice voisin du premier, construit par les gens du pays, probablement le temple de la Dame de Byblos. Les objets recueillis sous le dallage dans les fondations, tant par moi-même en 1921 et 1922, que par M. Dunand, depuis 1926, sans parler de ce que les fouilles clandestines ont pu dévalcher avant l'acquisition du terrain par la République Libanaise, constituent une collection assez disparate d'objets de provenance et d'âge divers : ouvrages locaux et ouvrages importés. Les objets égyptiens s'échelonnent entre la I^{re} et la VI^e dynastie. Pour nous en tenir aux objets qui portent un nom de roi, la II^e dynastie figure avec Kaes-khemou², la IV^e avec Cheops³, la reine Merit-ats⁴, Chephren⁵, et Mycerinus dont le nom de la mère se lit sur un fragment decouvert par M. Dunand en 1926. Les objets de la IV^e dynastie sont même plus nombreux que ceux que peut revendiquer la V^e. Je préférerais donc attribuer la coupe à Mycerinus, puisqu'un objet appartenant en propre à ce roi a été trouvé au même endroit, à quelques mètres de distance. Mais ce n'est qu'une probabilité. Quant au sanctuaire, la date de sa construction est comprise entre le règne de Papi H, dernier roi mentionné sur les documents trouvés au-dessous du dallage, et le début du Moyen Empire, puisque le plus ancien objet trouvé au-dessus du dallage appartient à cette époque. Le temple égyptien remonte au moins à la fin de l'Ancien Empire, mais on ne peut en dire davantage car les statues qui l'embellissaient sont toutes acéphales et les bas-reliefs déjà connus n'offrent aucun nom lisible.

PIERRE MONTET.

⁽¹⁾ Cf. *Byblos et l'Égypte*, p. 23-44.

⁽²⁾ Cf. *Kémi*, I, p. 84.

⁽³⁾ *Byblos et l'Égypte*, n° 59, p. 74.

⁽⁴⁾ *Ibid.* n° 64, p. 77.

⁽⁵⁾ Scénario de la collection de Gloray (non mentionné au catalogue).

⁽⁶⁾ *Byblos et l'Égypte*, p. 60, *Kémi*, I, p. 91.

NOTE SUR RAS SHAMRA ⁽¹⁾

PAR

LÉON ALBANÈSE

I

Le Tell de Shamra.

À 11 kilomètres au nord de Lattaquié, au bord de la mer, se trouve une crique appelée *Minet el-Baida*, le « Port Blanc », à cause des falaises et rochers blancs qui la protègent contre les vents régnants. Cette anse a suffisamment d'eau pour abriter les bateaux d'un certain tonnage et possède en outre une plage de sable fin permettant de tirer au rivage des embarcations légères. Le ruisseau d'eau douce, le Nahr el-Fidd, se jette à la mer au sud de la crique. Il est évident que ces lieux, favorisés par la nature, ont dû être fréquentés par les marins des siècles les plus reculés. D'abord simple point de relâche avec un petit commerce d'échange s'y éleva par la suite — precursor lui-même d'établissements plus considérables ⁽²⁾.

En effet, à l'est, à quelques centaines de mètres de la côte, une levée de terre marque l'horizon. Faute de main d'homme, elle atteste d'une façon indéniable l'existence d'une agglomération, qui paraît avoir été importante et qui est, dès lors, aujourd'hui sous le nom de « Ras esh-Shamra » le Cap de Fenouh. Ce « cap » affecte la forme d'un parallélogramme d'environ 500 m. de côté dominant la plaine d'une dizaine de mètres. Les remparts désagregés par la suite des temps, s'étalaient en pente assez douce du côté de l'est. Si l'on en croit les paysans, ces remparts seraient constitués par un amoncellement de pierres et de blocs de rochers recouverts d'une mince couche de terre arable.

(1) M. Vitellien, Directeur du Service des Antiquités du Syrie et du Liban, m'a eu la bonté de m'autoriser à publier cette note de son Service. — K. D. L. D.

(2) M. Dossin, *Topographie historique de la Syrie*, p. 114, a proposé d'identifier Minet el-Baida avec le Leukos Limen du Strabon.



Tous droits du dépannement de la mine de Mui et de Bui
par le Han Nhat

Il ne nous a pas été permis de vérifier cette assertion. Le Nahr el-Fidd se divise en deux bras, un peu en avant du Tell et l'entoure de tous côtés, formant un fossé naturel qui compléte la défense de la place. Le bras qui longe l'enceinte au nord est plus particulièrement encaissé.

Au milieu de l'enceinte, et vers le nord-est, une butte de terre, de pierres et de débris antiques forme le point culminant du site et domine toute la région. A l'angle sud-est de l'enceinte on observe un autre point également élevé. Au près d'une mesure moderne qui le couronne, on remarque des restes d'une mosaïque assez grossière.

En ces deux endroits qui semblent avoir été les plus importants de l'ouvrage, les paysans de Bordj et Kassab (village aux maisons disséminées dans les jardins qui flanquent le Tell au sud et au nord) ont fréquemment trouvé, à plusieurs reprises, exhumé des objets en or, des cylindres et des cachets. Quelques-unes de ces pièces, découvertes récemment, se trouveraient encore entre les mains des antiquaires de la région.

II

La Sépulture.

Dans la plaine qui s'étend à l'ouest du Tell vers le rivage on remarque çà et là de légers tertres ou tumulus, ayant très probablement une origine artificielle. A quelques pas au sud du tumulus le plus rapproché de la mer la charrue d'un paysan souleva récemment une dalle de pierre. Celle-ci enlevée laissa apercevoir l'intérieur d'un tombeau.

A notre arrivée ce tombeau était encore aux trois quarts comblé par de la terre d'infiltration mais malheureusement les paysans avaient complètement retourné la sépulture, et enlevé les quelques pièces intactes. Il fallut se contenter de déblayer le tombeau dans l'espoir de recueillir quelque nouvel objet.

Le monument se composait de deux parties : un vestibule et une chambre sépulcrale (pl. III et IV). Il a été creusé en pleine couche arable : quelques centimètres de terre couvrent à peine les dalles formant la couverture de la

chambre. Les assises reposent sur les premières couches de calcaire molleux qui forment le sous-sol.

Le vestibule à ciel ouvert pourrait être considéré comme un puits d'accès, n'étant sa faible profondeur qui n'excede pas, en effet, 1 m. 60. Sa forme est celle d'un trapèze dont la grande base sert d'écluse sur le puits ouvrant la chambre. Il a 4 m. 70 de long environ, sur 4 m. 20 dans sa plus grande largeur et 0 m. 90 dans sa plus petite.

Pour la facilité de la descente, deux dalles superposées, de 0 m. 20 de hauteur, forment gradin et occupent la majeure partie de l'espace. La dalle supérieure, à 1 m. en dessous du niveau, forme un palier de 0 m. 80 de

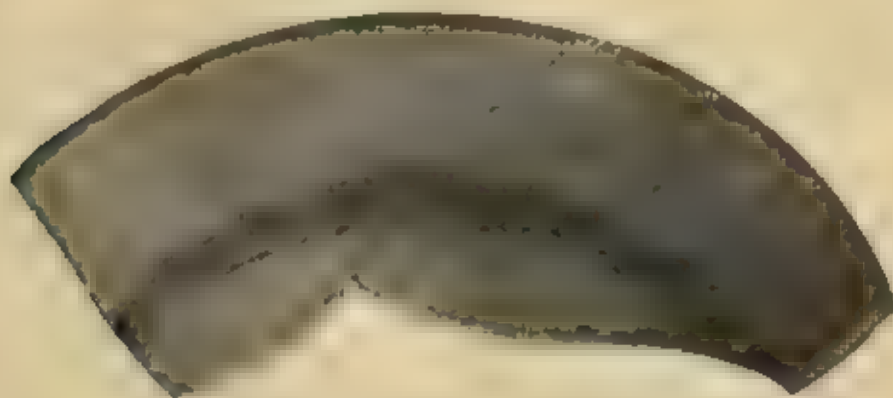


Fig. 1.

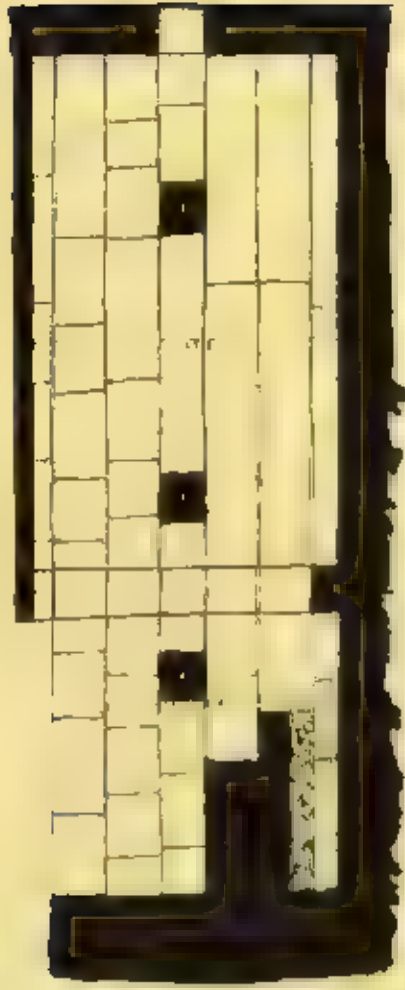
large sur 0 m. 90 de longueur moyenne. La dalle inférieure est posée sur un lit de terre et de pierres, à 30 cm. du sol naturel; elle a 0 m. 30 d'enfoncement, 0 m. 60 seulement séparant son talon de la porte et l'hypogée. Les montants de celle-ci sont constitués par des piliers droits en pierre assez bien taillée, hauts de 1 m. 20, distants l'un de l'autre de 0 m. 98. Ils sont surmontés de deux pierres taillées en biseau, présentant un léger porte-à-faux, dans le sens de l'intérieur de la porte. Ces pierres supportent deux dalles biseautées également, qui constituent le chambranle. L'ensemble présente l'aspect d'une voûte en encorbellement. Cette porte ne paraît pas avoir été fermée, si elle le fut jadis, les matériaux qui l'obturaient ont été enlevés, car il n'en reste aucune trace.

La chambre, elle-même de plain-pied avec le vestibule, se présente sous la

COUPE A-A



COUPE B-B



N

ECHELLE



Plan d'ensemble de l'édifice de M. A. B. B. B.

forme d'une cave se retirassent de bas en haut — ce qui rend les parois légèrement concaves. Cette disposition a été adoptée pour permettre, en réduisant les porte-à-faux, la construction de la voûte qui consiste en dalles posées sur l'assise supérieure et venant se rejoindre dans l'axe de la chambre.

Les dimensions, à terre, du tombeau sont de 3 m. de long sur 2 m. de large environ. Les parois sont constituées par des blocs de calcaire bien taillés d'assez grande dimension. Les assises en sont bien régulières, les joints réduits au minimum; il semble que les différents éléments aient été superposés sans mortier ni liant. Le sol est constitué par le calcaire marneux dans lequel sont encastrées les dernières assises.

Dans les parois latérales, aux deux tiers de la hauteur, quatre petites niches carrées, de 0 m. 20 x 0 m. 20 ont été ménagées dans la maçonnerie; elles sont annuagées face à face, deux par deux. Une cinquième niche occupe la paroi du fond, vis-à-vis la porte.

Les vases et les débris recueillis l'ont été au pied de ces niches, ce qui laisse supposer qu'elles contenaient la majeure partie du mobilier funéraire. Celui-ci consiste en poteries appartenant au genre dit chypriote — terre rougeâtre décorée de dessins au trait brun ou ocre. La forme de ces vases, leur matière première, leur ornementation ressemblent d'une façon frappante aux poteries cananéennes trouvées beaucoup plus au sud dans l'ancienne Phénicie notamment dans la région de Sidon (Kabr Djarra), et plus au nord encore, sur les confins du territoire de Tyr.

Nous n'avons découvert aucun ossement humain dans la sépulture d'El-Fidil.

Il est intéressant de constater que c'est la première fois, du moins à notre connaissance, qu'on rencontre sur le territoire syrien un monument dont la



FIG. 2.

disposition et la taille des matériaux, l'appareillage de la voûte en encorbellement, en un mot la facture entière de l'ouvrage rappelle les constructions similaires mycéniennes.

III

Le Tumulus.

Le tumulus voisin du tombeau fut exploré sommairement. Il est constitué par un amoncellement de pierres de moyenne grosseur, mêlées à de la terre, et affecte la forme d'une calotte sphérique, sa circonférence atteint, à la base, 80 pas environ; sa hauteur maxima est de 2 mètres.

Une tranchée creusée en croix dans le sens des axes révèle la présence de très nombreux fragments de poteries. Cette céramique est de facture grossière, très épaisse, d'un rouge vif à la cassure, vraisemblablement des fragments de grands vases, à en juger par le courbure des pièces. Les couches successives sont identiques, les fragments qui se recouvrent dans les premières comme dans les dernières appartiennent tous au même genre, à la même époque, ce qui semble indiquer que le tumulus fut élevé d'un seul coup.

Presque en surface, on a relevé un fragment de vase très primitif, terre cuite grisâtre grossière, de cuisson médiocre, façonné à la main, qui porte comme décor de simples volutes faites au doigt; une empreinte faite au pouce, au centre de chaque spire, complète l'ornementation.

Limés par le temps, nous ne pûmes achever le sondage du tumulus. Il sera nécessaire de reprendre le travail ultérieurement.

24-28 mars 1928

LEON ALBANESK.

NOTE ADDITIONNELLE

M. Virolleaud a visité le site de Ras Shamra à deux reprises et a recueilli dans les débris de la tombe du Nahr el-Bahl de la céramique caractéristique qu'il a eu l'obligeance de nous communiquer. Toutes les pièces ou fragments de céramique peinte sont chypriotes et de la seconde moitié du deuxième



Fig. 1. *U. p. p.*

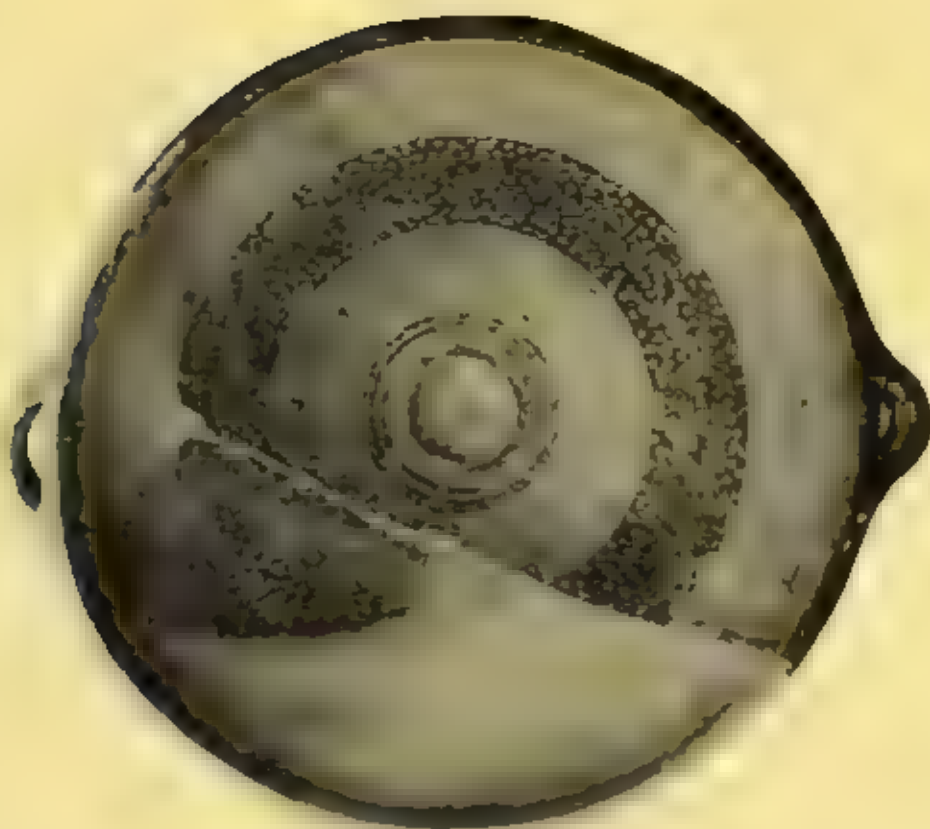


Fig. 2. *U. p. p.*

millénaire. M. Virolleaud a notamment recueilli un bol chypriote au décor en échelle et à anse horizontale ogivale (Pl. V, 1), des fragments de plats (sorte de compotiers bas) décorés dans le fond d'un large bandeau circulaire rouge lustré (technique mycénienne, mais d'un rouge plus vif avec pontillé (Pl. V, 2), zigzags ou arcs de cercle (fig. 1) réservés en clair, dont on n'a trouvé jusqu'ici des exemplaires qu'à Chypre, notamment à Enkomi (nos. ainsi tombe 48) et de la céramique mycénienne d'époque basse (xiii^e-xii^e siècles). On pourrait rapporter à la céramique cananéenne la petite cruche à anse et à bout pointu (fig. 2), mais de tels vases se sont rencontrés également à Chypre ou ils ont peut-être été importés de Phénicie et adoptés. M. Virolleaud a également relevé d'intéressants cylindres que nous étudierons ailleurs. Tout cela s'accorde avec le caractère chypriote de la tombe étudiée par M. Albanese. Des tombes de ce type ont été signalées à Chypre.

D'après ces premières constatations Ras Shamra se présente donc comme une installation chypriote sur la côte syrienne, qui explique le développement pris par Salamis, dès le xv^e siècle avant notre ère, en ce que cette cité chypriote tenant ainsi la tête de la route qui permettait à ses produits ou à son transit d'attendre rapidement en remontant le Nahr el-Kebir soit Alep, soit Hama et Homs.

H. D.

COUPES DE LA CHAUSSEE ROMAINE ANTIOCHE-CHALCIS

(Avril 1928)

PAR

LE R. P. A. POIDEBAUD S. J.

Plusieurs voyageurs ont étudié la voie romaine d'Antioche à Chalcis¹ et particulièrement l'imposant tronçon, subsistant intact, à la jonction des pontes du Djebel Barisha et du Djebel Halakah, au nord de Kefr Kermun : ils n'avaient pas eu l'occasion de retrouver la continuation de la route dans les marécages d'el-Amq entre Yéni Shêhir, l'ancienne Iumi, et le vieux pont de Djise el-Hadid et n'avaient pas eu le temps de relever une coupe de la route dans sa section déjà connue.

L'établissement en route de la route directe Alep-Antioche par Yéni Shêhir et Djise el-Hadid, suivant l'ancien itinéraire jalonné par des tells au sud du lac d'Antioche, permet de compléter leurs recherches et de tenter sur le terrain l'explication du passage oscur de la lettre de Julien signalé par M. Camont², où l'empereur décrit cette même voie.

En avril 1928, au cours de plusieurs reconnaissances entre Antioche et Alep, il nous a été possible de relever des coupes de la chaussée romaine, soit au nord de Kefr Kermun, soit dans le marécage à l'ouest de Yéni Shêhir.

1

Coupes de la chaussée romaine Antioche-Chalcis dans les marécages d'El-Amq.

Le 14 avril, revenant d'Antioche à Alep, par la nouvelle route en construction Djise el-Hadid Yéni Shêhir, je remarquai dans la plaine marécageuse, à

¹ Amar, *Exped.*, 1899-1900, II B, p. 51-53;
Princ. Exped., 1904-05 et 1909, II B, p. 113, 152,
214; COMONT, *Études syriennes*, 1917, p. 7-11.

Dessaub, *Topographie historique*, p. 220.

² Julien, Ep 98 (Bidez) — Ep. 27 (Hertlein).
Cf. L. LUMIN, *El-Syr*, p. 7-8. Voir plus bas.



Vue contaire d'Antioche a Chaleis dans le marras d'el Amq

hauteur de Tell Khas et 500 mètres avant d'arriver au carrefour de la route de Hama, sur les premières pentes du Djebel Barishû), une levée de terre régulière, haute de 2 mètres environ et longue de 4 à 500 mètres, centrée en son milieu par une légère enfoncement nommée par les bergers Tell Sharr.

De nombreuses tranchées, faites dans le talus, permit d'extraire les pierres de taille destinées aux ouvrages d'art de la nouvelle route, nous firent constater que nous nous trouvions devant un tronçon de la voie romaine dans sa traversée du marais d'El-Amq.

La chaussée, sensiblement orientée est-ouest et nettement dirigée vers Djisr el-Hadid, n'est pas droite, mais suit deux courbes légèrement divergentes. Bien que toute proche des pentes rocheuses, elle traverse en cet endroit une partie de plaine spécialement marécageuse : à 400 mètres plus à l'est, se trouvent trois sources abondantes sortant du rocher et donnant, avec les eaux de pluie, au massif, naissance à des affluents du Nahr el-Buraq (ancien Oenoparus) qui va se jeter dans le lac d'Antioche.

Le 11 avril, je revécus l'Alep, avec le capitaine Lann, de l'état-major d'artillerie, muni d'outils pour relever une coupe exacte de la route. La coupe de la chaussée peut être ainsi présentée (cf. fig. 1 et Pl. VI, VII et VIII).

1. *De chaque côté, mur de soutènement*, est composé de deux assises de pierres de taille soigneusement ajustées et mesurant généralement 0 m. 80 de hauteur. L'assise supérieure, dont l'empilement subsiste encore très net en maints endroits (cf. Pl. VI), a été retrouvée près de la plate-forme de Tell Sharr.

2. *Couche de sable* archéolite, régulièrement disposée sur le sol naturel de la plaine.

3. *Statumen*, revêtement de fondation, est formé d'un lit de blocs de calcaire blanc, régulièrement taillés et ajustés en pierres de taille et mesurant 0 m. 50 de hauteur. A certains endroits (cf. Pl. V), ce lit est double, soit qu'on ait voulu établir des passages pour l'eau, soit que l'on ait voulu assurer plus solidement la chaussée et lier le *rudus* au *statumen*;

4. *Helix*, ou bétonnage de 0 m. 80 à 1 m. d'épaisseur, constitué d'un blocage de moellons, parfois de fragments de briques, noyés dans un mortier gris très dur (cf. Pl. VI et VIII);

5. Le *dallage* a complètement disparu ainsi que le *nucleus* qui le reliait au *rudus*, mais l'aspect superficiel du blocage, sa convexité et la disposition des

moellons irrégulièrement noyés dans le mortier, en révélant l'existence antérieure.

La route se présente comme une chaussée solidement construite en robustes matériaux : elle mesurait 1 m. 30 à 1 m. 50 de profondeur sans le dallage,

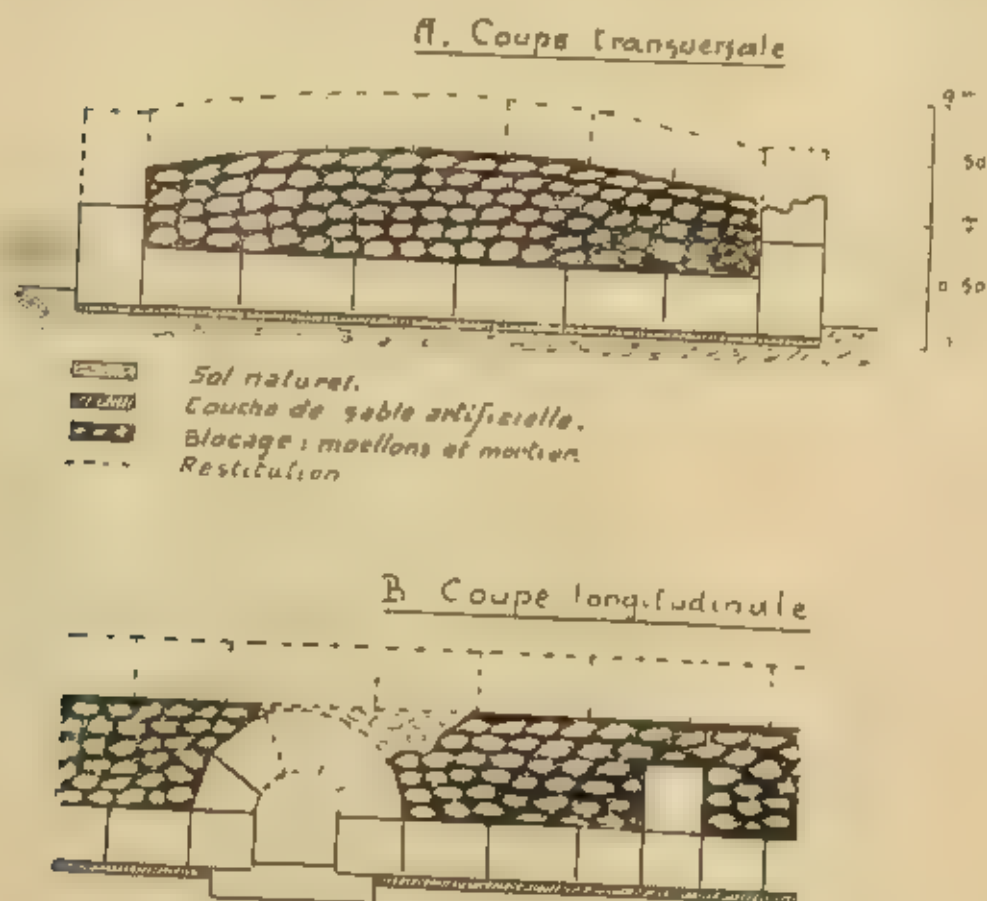


Fig. 4. — La voie romaine d'Aus (cette à Ghazale dans la merise d'El-Amy (avril 1928)

et 2 m. environ avec ce dernier. La largeur est régulière, de 6 m. 30. Elle est sensiblement identique à celle de la section voisine de Kefr Korman qui est un peu irrégulière et où nous avons mesuré 5 m. 60 et 6 m. 30.

Mon compagnon fut frappé, comme moi, de l'identité de largeur avec celle mesurée par lui, quelques mois auparavant, dans l'aboutissant de cette grande voie romaine vers le Tigre, dans les tronçons de chaussée subsistant à l'ouest



Voie romaine d'Apriouhe à Chabes dans le marais d'el-Amq
 Restes d'arcade pour le passage d'un ru secca

de Djezreh Ibn Omar ¹. Au départ d'Antioche comme à son extrémité orientale, les ingénieurs romains avaient travaillé sur le même plan, la voie de 6 mètres type réservé aux communications militaires importantes ².

Des passages pour l'eau, ou arcades, avaient été ménagés dans la chaussée (cf. fig. 1). Double fil des blocs du *statumen* supportant un plein centre de même dimension, et espacés de 0 m. 70, le revêtement était formé d'une dalle plate, portant traces d'encastrement dans les blocs de soutien de l'arcade. Cette dalle rigoureusement jointe, empêchant le débordement par l'eau des substrutures de la chaussée. Une arcade, dont subsiste encore tout un côté (cf. Pl. VII) semble avoir été plus large pour donner passage à un ruisseau, probablement celui qui est formé par les trois sources voisines. Les mesures de cette arcade montrent que le sommet du plein centre extérieur de la voûte affleurait la surface du blocage, preuve évidente de l'existence d'un dallage protégeant la voûte.

L'enceinte qui s'élève au milieu de la voie (Tell Shair) est, à son sommet, à 2 m. environ au-dessus du blocage (cf. Pl. VIII). Elle est formée de pierres de taille et de blocs de calcaire enfouis en désordre sous la terre et l'herbe. Elle semble provenir d'un édifice soudable à l'arc de Bab el-Hawa sous lequel passait la route. Sur sa face ouest, on retrouve, en effet, plusieurs blocs régulièrement taillés, restes d'un dallage qui était de niveau avec le sol de la route et ajusté dans les murs de soutènement. Des pans de mur cerclés indiquent par leur position que l'édifice a dû être détruit par un seisme. Des fragments moulurés appartiennent à une corniche semblable à celle qui fait saillie au premier tiers des pieds droits de l'arc de Bab el-Hawa. Seul un fût de colonne ronde semble indiquer que la porte de Tell Shair aurait peut-être été de style plus orné. Le dallage retrouvé indique que la plateforme supportant l'édifice débordait de quelques mètres de chaque côté de la chaussée. Le tronçon de voie romaine en maecage appartenait réellement à la route Iuno-Antioche car on voit du sommet de Tell Shair un alignement de tels caractéristiques se diriger vers le passage de l'Oronte à Djez el-Jadid.

Après l'un la route continuait à suivre les contreforts rocheux du Djebel

¹) Humenton, 8 mars 1928, p. 207.

²) CAUDET et CHARTOT, *Manuel d'Archéologie romaine* 1, p. 15.

Barishā, pour éviter la traversée en plaine de l'Oenoparas, qui était ainsi laisse plus au nord.

II

Coupe de la voie romaine au nord de Kefr Kermān

Il me semblait intéressant d'avoir une coupe de la chaussée romaine au nord de Kefr Kermān, pour en étudier la construction dans les bancs rocheux, à la remontée des pentes du Djebel Halaḳah.

Un rapide sondage, opéré le 14 avril, nous fit constater que le dallage n'était pas simplement posé sur la roche vive, comme semblent l'indiquer certains voyageurs ⁽¹⁾. Il avait été établi sur un solide blocage de 0 m. 30 d'épaisseur, composé de deux lits de moellons noyés dans du mortier, qui égaillaient les intervalles d'affleurements rocheux et venaient solidement le dallage (cf. fig. 2). La cohésion des dalles était également assurée en certains endroits, par l'alternance des blocs de bordure s'encastant transversalement dans le dallage et mesurant à ces points 1 m. 25 de longueur (cf. Pl. VIII). Les dalles de bordure mesurant en moyenne : largeur, 0 m. 80 au minimum ; épaisseur, 0 m. 60, longueur, 1 m. 35 au maximum.

Les lourdes machines de guerre des expéditions romaines, partant vers l'Euphrate et le Tigre, pouvaient gravir cette montée du Djebel Halaḳah sans ébranler la solidité de la chaussée et sans en déchausser les dalles.

Cette chaussée, d'axe en montagne entre Jinn (Yem Shebir) et Litarba El-Ferih ⁽²⁾ et construite au-dessus de la plaine marécageuse d'El-Aniq, existait-elle déjà sous cette forme, en mars 363, lors de la marche de Julien, d'Antioche vers l'Euphrate ?

N'y avait-il au contraire que la voie primitive dont nous retrouvons encore des traces dans le secteur montagneux : tranchées dans le roc de la gorge, ornées de char dans certains affleurements rocheux ? Cette première chaussée, utilisant les affleurements de calcaire, aurait été constituée d'un pavage établi sur une couche de terre. Nous retrouvons ce type dans les routes

⁽¹⁾ *Amer. Exped.*, I, p. 29; COMONT, *op. cit.*, p. 9.

⁽²⁾ Identification due à M. COMONT, *Études syriennes*, p. 2.



1 L'entrée arrivant à l'ouest
A gauche apparaît le mur



2 Dommage au bord de la route



3 Dallage



4 Spécimen d'encastrement des bordures dans le dallage

ROUTE D'ANTIOCHE A CHALCIS

COUPES DE LA CHAUSSEE ROMAINE ANTIOCHE CHALCIS 27

romaines accessibles des montagnes voisines ¹ et à l'extrémité orientale de la route d'Antioche au Tigre, près de Djézireh ibn Omar ² deux bordures de blocs avec nervure médiane, servant un pavage irrégulier enfoncé dans une

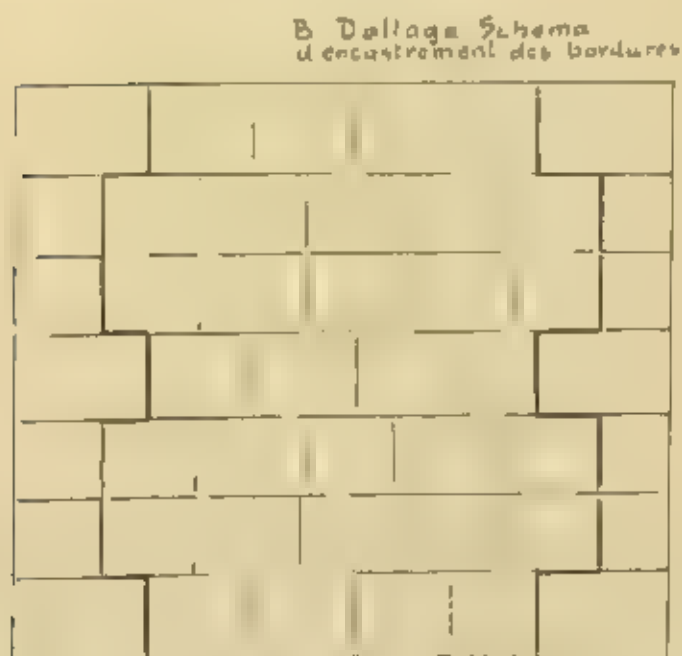
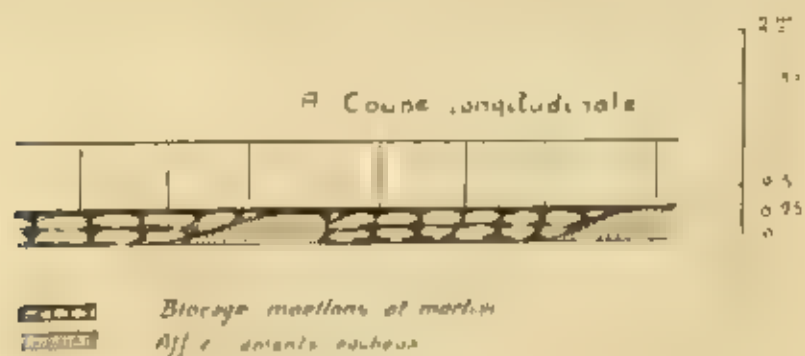


Fig. 2. Vue en coupe au nord de Kefe Kerman (avril 1928).

levée de terre et nivelé à ses interstices par une couche de porrailles et de sable.

⁽¹⁾ Princ. Exped., p. 112-113.

⁽²⁾ Illustration, loc. cit.

une levée de terre entre deux bordures. A serrer le sens du texte de Julien, nous voyons qu'il exécutait précisément ce type de route romaine.

Nul doute que la route trouvée en marais par Julien, dans un état voisin de celui où nous l'avons rencontrée nous-même, dut constituer une voie très facile pour le voyageur, sur laquelle même les pluies du début de mars interdisaient de cheminer le long du talus dans l'herbe de la plaine.

Nul doute également que la chaussée retrouvée au commencement du marécage LEL Aneq ne vérifie les règles posées par Vitruve pour les diverses couches des voies romaines de la bonne époque ⁽¹⁾.

A. POIDECHAND.

Heyrouth, mai 1929

(1) GAGNET et GUEROT, *op. cit.*, p. 42. — L'inscription à Antonin ou Caracalla gravée sur la roe, au bord de la voie de Keir Kermin (Amar, *Exped.*, III, p. 20, 21) tend à prouver

l'ancienneté du tracé suivi par la chaussée, mais son tracé actuel peut remonter à une réfection plus récente.

UN DIEU SYRIEN A DOS DE CHAMEAU

Pan

FRANZ CUMONT

Le bas-relief que nous reproduisons en cliché ne peut évidemment passer pour une œuvre d'art : c'est le grossier travail de quelque rustique tailleur de pierre, qui vivait loin des ateliers où les Syriens hellénisés apprenaient à manier le ciseau et le trepan. Mais cet ouvrage d'une facture si maladroite offre un intérêt singulier, qui nous frappa lorsque au printemps dernier nous le vîmes à Alep chez MM. Négib-Assaf. M. Brosse voulut bien alors en exécuter pour nous une bonne photographie et M. Viridicand, en nous l'adressant obligeamment, consentit à nous réserver la publication de ce curieux petit monument.

Selon son possesseur actuel, la pierre qui mesure 57 cm. de hauteur sur 44 cm. de largeur, proviendrait de Tell Halaf, près de Ras-el-Ain, l'ancienne Resaina, en Mésopotamie. On sait que de pareilles indications doivent toujours être acceptées sous réserve d'inventaire, mais celle-ci ne paraît pas improbable. Résaina était occupé par une garnison romaine et l'image du dieu guerrier qui est ici représenté a pu fort bien y être exécutée sur commande pour un soldat. De plus, ce dieu, comme nous allons le voir, était selon toute vraisemblance un de ceux qui étaient adorés particulièrement en Mésopotamie.

Le panneau entouré d'une bordure creusée, qui dessinait jadis une sorte de niche mais à laquelle aujourd'hui disparu du côté droit, nous offre la représentation d'un personnage juché sur un animal d'une petitesse ridicule. Malgré cette disproportion, et bien que la tête de cette monture soit mutilée, on n'hésitera pas à y reconnaître un dromadaire. Sur sa bosse, celui-ci doit porter une selle qui reste invisible, mais dont on distingue les sangles destinées à la retenir en passant autour du cou et sous la queue. Sur la selle est perché un guerrier, vêtu d'une tunique à larges carreaux, tenant horizontalement de la main droite un glaive ou une lance et portant au bras gauche un petit bouclier rond. Son

visage, déplorablement défiguré, est entouré d'une épaisse chevelure, dont la triple rangée de boucles forme autour de sa tête comme une couronne radiale. Malgré la gaucherie dont fait preuve le lapicidaire, il semble bien qu'il se soit inspiré de certaines figures de dieux solaires et que ce soldat ne représente pas un simple *dre-medarius*, mais quelque dieu céleste.

Les Syriens ont parfois représenté leurs divinités portées à dos de chameau : j'ai publié autrefois une terre cuite de la région de Damaïr qui nous montre deux déesses en cet appareil ; mais il s'agit ni de statues qui étaient ainsi proménées dans les processions ⁽¹⁾. Au contraire, la ressemblance est frappante entre notre bas-relief et un morceau de sculpture qui a donné lieu à une étrange méprise. Cette pierre sculptée était, à Palmyre, encadrée dans un mur à côté d'un autre, figurant une scène de banquet funéraire, avec laquelle on a cru qu'elle ne faisait qu'une ; on n'a su comment interpréter ce bizarre assemblage : l'on a songé « à des sortes de Proscures » ou à

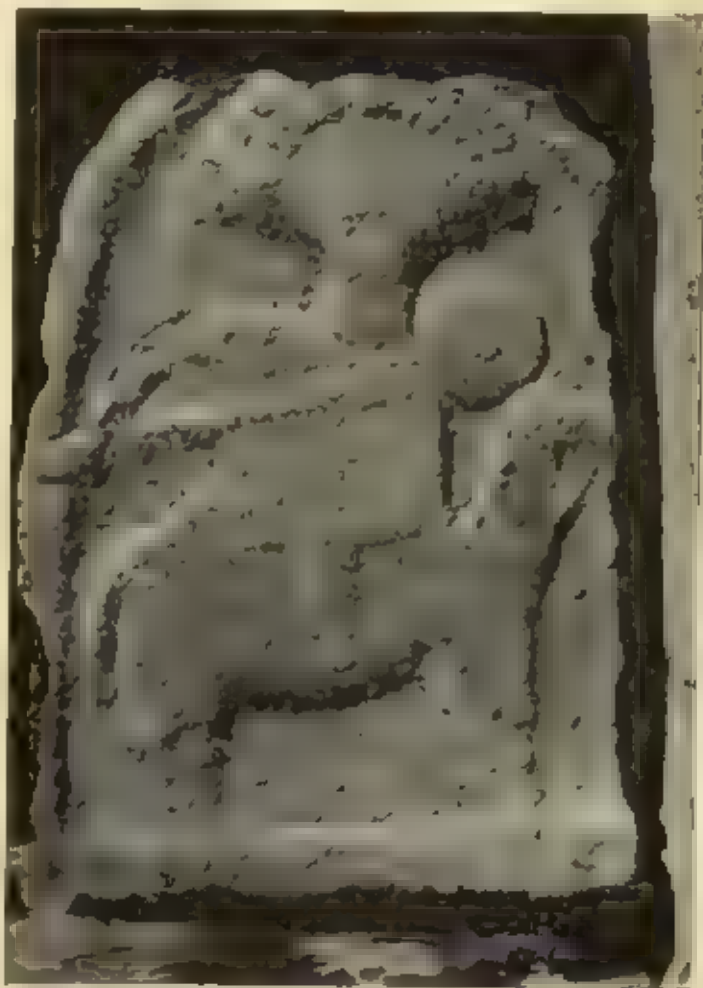


FIG. 1. — Dieu Syrien.

⁽¹⁾ *Études syriennes*, 1907, p. 263 ss. (cf. LAMARCA, *Le culte des bétyles et les processions religieuses chez les Arabes*, dans *Bul-*

letin Institut français du Caire, XVII, 1919, p. 40 ss.)

une « adoration des Mages ». M. Ingiholt a le premier constaté qu'il fallait séparer les deux bas-reliefs et au musée de Dairios où ils ont trouvé un abri. On peut aujourd'hui s'assurer qu'ils n'ont rien de commun. Celui qui nous intéresse porte une dédicace palmyrénienne aux dieux Arsou et Azizou et l'un d'eux est figure montée sur un cheval, l'autre sur un dromadaire¹. Si la représentation doit être lue, comme l'inscription, à la manière semitique, c'est à dire de droite à gauche, c'est Arsou qui est le cavalier et Azizou le dromedaire.

Or, un texte souvent commenté² de l'empereur Julien (*Op.* IV, p. 400 D.) rapporte que les habitants d'Edesse adoraient un couple divin, Azizos et Monimos, comme pères du Soleil, et que l'un d'eux identifiant le premier avec Ares le second avec Mercure. D'après le philosophe d'Apamée, qui devait être bien informé Azizos était donc un dieu militaire, un Mars semitique adoré en Mésopotamie et la découverte de notre bas-relief semble apporter à ce témoignage une confirmation décisive.

Le dieu est représenté sur le bas-relief de Palmyre, à peu près comme sur celui de Hesama, la selle de son chameau est la visible et riche ment ornée, mais son armement est analogue. Il porte de même de la main droite une lance ou une longue épée et le même petit bouclier rond est suspendu sur la croupe de sa monture mais peut-être la main gauche, restée libre, saisissait-elle un arc. Cet équipement est celui de ces archers montés à chameau qui, après avoir servi dans les armées des Séleucides, furent utilisés par les

(1) SCHREIBER, *Palmyrenische Inschriften*, p. 211, n° 7, cf. *Répertoire d'épigraphie sémitique*, I, n° 39; CLEMONT-GASCHAU, *Recueil archéologique orientale*, VI, p. 138, VII, p. 34; DOMERGUE, *Mission dans les régions désertiques*, 1903, p. 58; LUTTMANN, *Amerika. Exped. in Syria. Semitische Inschr.*, 1905, p. 71, n° 6.

(2) Les meilleures reproductions qui aient été publiées de ce bas-relief palmyrénien, se trouvent dans le recueil de GASCHAU, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, 1922, pl. XXII, et p. 68 et surtout dans le mémoire d'INGHOLT, *Studier over Palmyrensk Skulptur*, Copenhague, 1928, pl. VII, 1. La traduction de la dédicace est la suivante : « A Arsou et Azizou, dieux bons et rémunérateurs, a fait ceci Balai

filis de Labriboû, ministre d'Azhou, dieu bon et miséricordieux, pour son salut et celui de ses frères. Au mois de Tisri de l'an 28 [= 425 ou 413 ap. J.-C.]. Qu'on se souvienne du sculpteur Labhai ».

(3) C'est ce qu'admettait déjà CLEMONT-GASCHAU. Ici, Arsou et Azizou, l'un à cheval, l'autre à chameau.

(4) La première fois par DOMERGUE, *op. cit.* p. 58, notes qu'il était le maître d'Azhou, on suppose qu'il les Arabes considéraient comme des maîtres et d'autre Vissler, *Handbuch der Arab. Altertumsk.*, I, 1921, p. 228 ss.

(5) Sur ces dromedarii, cf. nos *Feuilles de l'Orient-Occident*, p. XL1, note 3; XL12, n. 3, LIV.

Romains pour assurer la sécurité du désert. Tite Live ¹³ dans sa description des troupes d'Antiochus, à Magnésie, mentionne des meharistes : *Arabes adpillari gladiis tenues habentes longas quaternas cubitas, ut ex tanta altitudine contingere hostem possent*. C'est ce glaiive tence, long de quatre coudées (c'est-à-dire d'environ 1 m. 75) que les auteurs de nos deux bas-reliefs ont eu soin de placer dans la main d'Azizou. Son petit bouclier rond est l'arme défensive ordinaire de la cavalerie.

En Syrie, comme en Asie Mineure, on a assez fréquemment figuré les dieux, et en particulier les dieux solaires, comme des cavaliers ¹⁴, et il n'est pas surprenant que les populations voisines du désert aient aussi imaginé un dieu mehariste. Il doit être d'abord le patron de ces *trouedou* qui escortaient les caravanes et contraignaient efficacement la garde des pistes traversant des solitudes et exposées aux coups de main des pillards. Les marchands de Palmyre aussi manifestent leur dévotion envers une divinité dont la protection pouvait leur assurer de gros profits. Le rôle qu'elle remplissait était assez considérable pour qu'on ait multiplié ses images et la formule, qui lui prête pour nous un aspect un peu ridicule, ne semblait vraiment grotesque aux Arabes pour qui le chameau de course est un animal aussi noble qu'un cheval de race.

II.

A ce *trouedou* militaire et divin nous en joindrons un second qui ne possède ni l'une ni l'autre de ces qualités, n'ayant même pas figure humaine, mais qui rappelle beaucoup un vase du Louvre publié précédemment par nous dans cette revue ¹⁵. Il se rapproche encore davantage d'un autre vase du Louvre qu'a fait connaître M. Rostovtzeff ¹⁶ et qui proviendrait d'Aphrodisias, mais

¹³ TITE-LIVE, XXXVII, 40, 42.

¹⁴ Syria, V, 1924, pl. XXXI, 4, et p. 140; MOUTERON, Dieux cavaliers de la région d'Alep (Mélanges de l'Univ. de Beyrouth, XI, fasc. 6), 1926. Cf. Doutra-Europas, 1926, p. 371. Une terre cuite inédite du Musée de Damas, trouvée à Selemych (n° 200) représente sans doute aussi un dieu cavalier. — Cf., en outre Grec, Dieux cavaliers et dieu Micaire (Mélanges, École de Rome, 1926, p. 103-123).

SYRIA. — X.

¹⁵ Syria, t. VIII, 1927, p. 31, fig. 1.

¹⁶ ROSTOVITZKY, Economic History of the Roman Empire, 1926, pl. XXXVII, 4. M. Rostovtzeff a reproduit plusieurs chameaux portant ainsi diverses charges. Leur nombre pourrait aisément être augmenté. Un troisième vase du Louvre placé dans la salle le portant en face de celui dont nous venons de parler, figure un chameau couché portant de chaque côté deux amphores, un tube cylindrique qui

qui offre avec ce nouvel exemplaire une ressemblance telle qu'il paraît bien être un produit du même atelier (ce vase ayant le terre cuite). Il est en fait, qui vient à l'encre, à nos c. de Buxand, et se trouve dans le c. 20^e de Homs.



Fig. 2. — Vase en forme de chameau. Musée de Beyrouth.

Ceci est encore à un gracieux prévenant de M. Virolleaud que nous devons le pouvoir en reproduire ici une photographie (fig. 2). La forme générale est celle du vase profondément originaire l'Aphrodisias. Il figure parallèle-

sel à un autre du dos sert d'ornement. Il n'y a pas de motif. M. Merle, l'écrivain, attire mon attention sur des terres cuites d'Alexandrie et d'Antioche, un chameau. Il est représenté dans les plus de ces sites et des squelettes de son être destinés à représenter. (P. Penouart, *Terres cuites de l'antiquité grecque*, p. 148, n° 403-405, et pl. CXXII). — Un petit bronze d'Hercule, provenant peut-être d'Alexandrie, représente aussi un chameau chargé d'une grande

trappe. (Syria, *terres cuites de l'antiquité grecque*, p. 807. Réviser l'ouvrage, II, p. 705, n° 2). Une jolie terre cuite de l'époque de la Syrie antique, un chameau avec son bât, sans motif, (donné au collectionneur M. Merle) me signale aussi une céramique à fond blanc du Louvre (P. 374) qui est dessinée en noir un chameau chargé d'un grand vase. (L. 111 a. *Catal. des vases antiques de terre cuite*, III, p. 169).

ment un chameau couché, chargé d'amphores et dont le bât est percé d'un large orifice, tandis qu'au-dessous du cou, dans le poitrail de l'animal, s'ouvre un petit trou d'écoulement, qui pouvait être solidement bouché grâce à une saillie cylindrique de la paroi.

Mais le vase dit d'Aphrodisias présente d'un côté une seule amphore et de l'autre un monton; notre dromadaire porte sur le flanc droit comme sur le flanc gauche deux amphores fixées au bât. L'analogie des deux groupes est rendue plus frappante par un détail amusant qui est commun à toutes deux : le conducteur juché sur la croupe du dromadaire est un singe. Ces vases appartiennent donc à la catégorie des terres cuites grotesques, petites œuvres caractéristiques auxquelles les céramistes se sont souvent divertis. On en rapprochera des figurines d'Alexandrie où l'on voit Harpocrate en pygmée, muni d'un phallus énorme et monté sur un chameau, comme ailleurs la fantaisie de l'artiste alexandrin a placé le petit dieu à cheval sur un hélier, une chétive ou même un crapaud. Toutes ces représentations du chameau dont la série commence à être nombreuse forment certainement l'illustration du commerce caravanier, qui se transporta sous les Romains de l'Asie au Nord de l'Afrique.

FRANZ CUMONT

¹ *Peintures*, op. cit., p. 125, n° 109 ss. — On en rapprochera le vase du IV^e siècle souvent reproduit que l'on croit représenter le triomphe de Bacchus. Le dieu est juché sur un chameau à deux bosses. L'animal propre à la

Bacchante Cf. SORDO-PORTINA, *Diot.*, s. v. « Bacchus », p. 509, fig. 1173, et s. v. « Camelus », p. 857, fig. 1049.

² *Essai sur l'Épigraphique*, I, III, 1, 10, et le dans *Mém. Acad. Inscr.*, XLIII, 1916.

TELL BEHDAR EN HAUTE DJEZIREH

PAR

G.-L. BROSSÉ

Avant que le P. Perlebarl ne l'ait notée lors de sa mission de 1927, aucune carte ne portait mention de Tell Behdar. La note ci-jointe a été rédigée à la suite d'une reconnaissance rapide du site, le 16 juin 1926.

La piste d'Hasselcheli à Karamanich (90 km.) passe à l'ouest et au pied du Tell Behdar, elle coupe même son enceinte. Le compteur neuf de mon automobile a marqué moyenne aller et retour une distance de 17 km. 510 depuis Hasselcheli. Le parcours a travers la plaine de la Djézireh s'effectue sans difficulté.

Au milieu d'un vaste espace complètement désertique, Behdar est placée immédiatement à l'est d'une ondulation du sol qui, plus au sud, s'élève pour constituer une sorte de plateau dont le bord est formé de lloes blanches comme une petite falaise qui domine la route. Il n'est pas impossible que les premiers occupants de ce site aient profité d'une éminence naturelle s'avancant dans la plaine d'une façon favorable. Ils devaient disposer d'eau en quantité suffisante, car à quelques mètres à l'est du Tell passe (du nord au sud) un petit ruisseau, le Oudi-er-Rigleh, dont le lit est encaissé actuellement d'environ 1 m. 50 entre des berges taillées verticalement par l'érosion.

L'expression « désertique », si on ne lui donne pas seulement le sens d'« inhabité », n'est pas juste pour désigner cette partie de la Djézireh, car le sol n'en est point stérile; de nombreuses plantes y poussent, en effet, tantôt au ras du sol, tantôt en touffes épaisses. Le blé d'hiver sauvage y occupe une grande place et une végétation herbacée, extrêmement abondante cette année, permet d'y engraisser de nombreux troupeaux de chameaux et de moutons. C'est en somme un steppe dans toute l'acception du mot; aux hautes époques, ces lieux ont été d'une certaine fertilité, et beaucoup plus habiles que maintenant.

Tell Behdar s'élève au centre d'une enceinte qui paraît être à peu près circulaire et ne doit guère avoir plus de 120 à 140 mètres de diamètre :

(1) Syria, 1924, p. LIX.

elle paraît uniquement consistée d'une levée de terre, dont les talus sont aujourd'hui en pente très douce. Sa hauteur primitive devait être, pour nous



tenir une défense sérieuse, beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Actuellement sa crête s'élève à peine de 4 à 7 mètres au-dessus du la plaine. Vers l'est, la crête, du moins, elle est presque effacée. Il ne semble pas qu'une dépression ait été creusée à l'extérieur de l'enceinte, mais un fossé

reste bien marquée entre celles-ci, et le pied du tell. Les terres descendues, par suite du ruissellement, a la fois, les pentes du tell et du talus de la levée elle-même en ont considérablement diminuée la profondeur, mais évidemment ce fossé pouvait être mené et on voit encore le canal en dérivation, *fig. du croquis* ¹⁾ ci-contre, qui servait à y amener l'eau du ruisseau. La largeur actuelle du fossé est en moyenne de 15 à 20 mètres.

Deux ouvertures dans l'enceinte existent encore très nettement, et paraissent correspondre assez exactement au nord et au sud. Les brèches qui traversent la piste dans la partie ouest de l'enceinte ne semblent pas avoir été des portes. La route antique passait probablement au dehors, où elle était aussi bien commandée par les occupants du site, mais, comme le terrain y est pierreux et plus accidenté, les tiles de chameaux ont dû prendre plus tard l'habitude du tracé actuel, et le pied des animaux a rongé peu à peu la crête de la levée.

A l'est, deux brèches également durent servir d'entrée et de sortie à l'eau du canal; un barrage en aval du cours d'eau permettait d'obtenir un niveau suffisant. La partie du sol V entre le Ouadi et l'enceinte est encore un peu marécageuse et le ton noirâtre qu'y prend la terre prouve qu'elle est inondée pendant les crues, au moment où fondent les neiges dans les montagnes du nord. Il y avait donc là une défense naturelle, ce qui explique que la levée est à peine visible de ce côté.

En Z, tout près et au sud-ouest de la porte du nord, au fond du fossé, se voit une sorte d'« estrop », un trou dans lequel l'eau s'engloutit. Il ne semble pas que cette cavité soit un ancien puits, et il faudrait une étude attentive pour en donner l'explication. Partout le fond du fossé doit conserver assez longtemps l'humidité de l'hiver et du printemps, car il est tapissé d'herbe beaucoup plus haute et plus touffue que celle de la plaine environnante.

Si l'existence de cette enceinte circulaire est déjà fort remarquable, la façon dont le Tell Beïdar lui-même est constitué est tout à fait étrange. Sa masse, à environ 10 ou 12 mètres au-dessus du fossé, s'étale en un plateau BBB presque horizontal, à peine plus haut à l'Est, pouvant avoir près de 100 mètres dans sa plus grande dimension. C'est probablement ce plateau qui a fait donner au tell le nom arabe de Beïdar, qui signifie : aire, surface plane.

¹⁾ Réalisé rapidement en utilisant simplement une boussole de poche, ce croquis n'est donné que pour éclairer la description.

Au milieu de la plate-forme s'élève de 6 à 8 mètres une éminence légèrement allongée de l'est à l'ouest, formant comme une acropole. A sa partie supérieure est légèrement bombée et le sommet en est occupé par quelques tombes de bedouins nomades, recouvertes de blocs de roche volcanique où y en a quelques autres au point K du plan. Le point culminant A ne doit pas en somme dominer de beaucoup plus de 20 mètres le niveau de la plaine.

Mais voici la particularité du Tell Beidar : les bords du plateau BB forment tout autour une série de plate-formes arrondies, séparées par des talwegs profondément ravinés. Malgré les déformations que le temps a fait subir à la forme primitive de ces éminences, il semble qu'elles sont disposées autour de l'acropole selon un système géométrique rayonnant. On croit deviner que l'ensemble constituait une forteresse dont le plateau formait la partie supérieure, et dont ces redans extérieurs étaient les tours. Actuellement, elles sont arasées au même niveau, sauf en B, qui présente une légère surélévation. Le pilon central aurait été une sorte de donjon, un réduit, à moins qu'il ne marque l'emplacement d'un sanctuaire. En un seul point P du croquis, affleure ce qui pourrait représenter un reste de muraille. A flanc de pente et sur deux niveaux se voient : en bas huit à neuf blocs alignés, et, au-dessus, d'autres blocs en tas. Cette disposition ne peut appartenir à une tombe.

Des cavités creusées par les fauves dans les flancs du tell permettent de recueillir des lessons de poteries. Parmi ces fragments il en est de terre fine et dure, lustrée en noir, qui sont des échantillons d'une belle céramique. Nous n'avons vu que quelques débris de poterie lustrée rouge et un seul fragment de cette poterie à émail bleuté dite « de l'Euphrate ».

Au delà du Ouadi à 150 ou 200 mètres environ vers le sud-est dans la direction indiquée par la flèche U du croquis, on rencontre un grand bloc en forme de dalle planté verticalement dans le sol et qui appartient peut-être à une ruine. Il est fort abîmé, mais on reconnaît que son extrémité nord-ouest a été taillée « à peu près » d'équerre.

Les restes d'enceintes circulaires de haute époque, comme paraît l'être celle-ci, sont assez rares pour que le Tell Beidar mérite une prospection complète. Cette courte note n'a pour but que d'attirer sur lui l'attention des spécialistes.

C.-L. Brossé.

NOTRE-DAME DE TORTOSE "

PAR

MAURICE PILLET

La jolie ville de *Tartous*, l'antique *Antiochia* la *Tortosa* du moyen âge occupe un terrain en quart de cercle dont le rivage de la mer forme l'un des côtés, à l'ouest, tandis que l'autre est constitué par la face nord des remparts (fig. 1).

Adossée à la mer, située dans l'angle nord-ouest, et disposée elle aussi en quart de cercle, la ville seigneuriale ou châteaunoble, encore les hautes et puissantes murailles en gros appareil de ses deux enceintes presque intactes, sa grande salle, ses superbes magasins voûtés, ses puits, d'autres constructions en ruine et la base de son donjon carré l'un des plus puissants que les croisés aient élevés en Syrie, et auquel saint Louis fit travailler activement (1248). Il se dresse sur le rivage, car les Francs et non-madres de la mer.

Principale commanderie des Templiers, située au comble de Tripoli, Tortose était une place de guerre importante qui assurait la sécurité des communications entre le royaume de Jérusalem et la principauté d'Antioche au point où les Hachachiens les menaçaient de plus près.

Saladin qui l'assiégea ne put emporter que la ville « le premier chab au », et en 1188, sous les remparts de la forteresse, il rendit la liberté à Raymond le Bastard, à Pierre d'Ardeny son frère, un grand marabout d'Arménie et à plusieurs autres gentilshommes. En 1201, sous les coups de Melik el Ashraf, elle tomba aux mains des Sarrasins. Elle fut, peu après Saint-Jean-d'Acre.

Séparée du relief central par la double enceinte ou châteaunoble et par un profond fossé creusé dans le roc même, la ville proprement dite la Tortose n'est plus qu'un grand jardin, une vaste étendue de jardins, comprise entre l'enceinte extérieure, la mer et la ville seigneuriale. Un petit village s'élève

(1) Note lue devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 10 décembre 1921 (cf. *Comptes rendus*, p. 287).



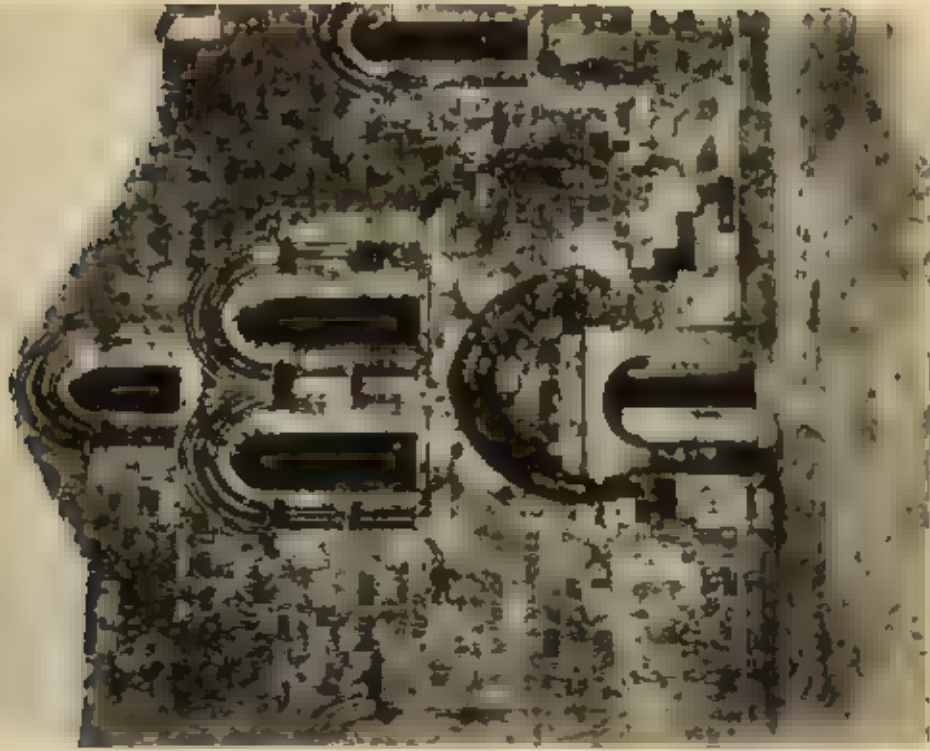
Vue du Nord-Est



Façade du Sud

Cl. P. J. 1929

NOTRE-DAME DE TORTOSE



Grande façade ouest



Porte latérale du sud

C. P. 1034

NOTRE-DAME DE TORIOSE

dans sa partie sud-ouest, dominée par la masse imposante d'une cathédrale célèbre : Notre-Dame de Tortose.

Cette basilique a la forme d'un rectangle de 28 m. 40 sur 39 m. 65 dont la nef est dirigée d'ouest en est, avec le chœur faisant saillie à l'orient (9 m. 22 x 4 m. 80), flanqué de deux puissantes tours carrées (8 m. 03 x 6 m. 20). L'intérieur comprend une grande nef couverte d'une voûte en berceau plein-

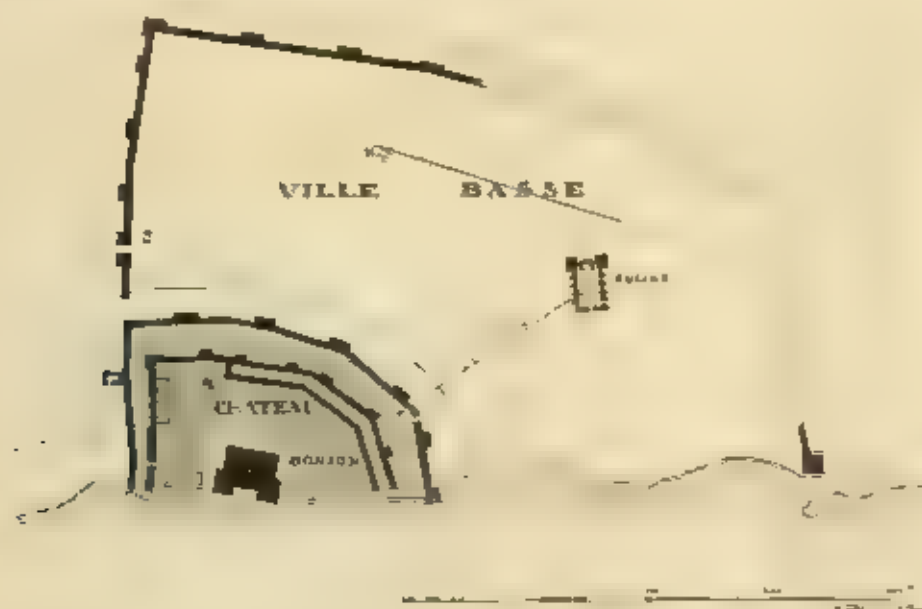


FIG. 1 — Plan de Tortosa, d'après Rey

croix, supportée par deux rangs de piliers et terminée par une abside en cul-de-four, ainsi que les deux nefs latérales. Elle est donc du type d'ogheses à collatéraux que l'on rencontre à Beyrouth, Djebel Loudd, Ramleh et autres lieux.

Le sanctuaire était grandement vénéré à l'époque des croisades et dès 1154 (d'après Edrisi), car on y honorait le premier autel élevé à la Vierge et consacré par saint Pierre, ainsi que l'image miraculeuse peinte par saint Luc. A Tortose, dit l'entree de Jerusalem, est la première eglise qui fut fute en l'onneur de la vierg Dieux, et entre Nostre Dame et saint Pierre l'apostre la

* De VOYAGE, *Les Croisades de Terre sainte*. Appendice II, p. 441. GALLIEN, *ORIENT*, XXII. H. éd. Paris, tome II, p. 411.

commenceront prudemment » Jacques de Vitry et Wilbrand d'Oldenbourg insistent sur ce que les Sarrasins tenaient eux aussi le saintuaire de Tortose en grande vénération, « ce qui laisse à penser que le vocable de N.-D. cache un culte plus ancien » ajoute M. Dussaud, qui visita Tortose en 1885 et 1896 et donna le premier une étude et un plan de sa basilique.

En 1253, sortant de captivité, le sire de Joinville s'y rendit en pèlerinage : « Je demande au roy, écrit-il, qu'il me laissast aller en pèlerinage à Nostre Dame de Tiertouze, la ou il y avoit moult grant pèlerinage, pour ce que c'est le premier aiel qui nuptes fust fait en l'honneur de la nostre Dame sur terre et y fesoit Nostre Dame moult grants miracles. Entre autre un homme possedoit un dyable. Lors ses amis qui l'avaient reus aucune prient le nostre Dieu qu'elle lui donnast santé. L'un d'eul qui estait dedans luy respondi : « Notre Dame n'est pas ici, est en Egipte pour aider au roy de France et au secheins qui aujour d'hui arriveront en la terre » (p. 4), contre la pavente à cheval.

« Le jour fut pris en accord et apporté au legat de quoi le senechal leant le rent et se trouva tre le jour même au delbar pirement desant Louis en Egipte ».

Dans le sanctuaire vénérable Guillaume de Tyr le saint archevêque, historien des premiers croisades, prêchait l'an 1217 et cette même année, un fanatique de la secte des Hichachius y poignardant le fils du comte de Tripoli, lorsque, enfin, les Trinités abandonnèrent la ville, ils emportèrent l'image de Notre-Dame et la leposèrent dans un couvent de Nicosie, qui depuis ce jour fut connu sous le vocable de N.-D. de Tortose⁽¹⁾.

Nous n'entreprendrons pas ici l'étude de cette belle basilique, œuvre de la fin du xii^e siècle, nous nous contenterons tenter d'éclairer un point jusqu'ici controversé : la destination de ce curieux pècher, percé d'une porte ou se loge un escalier. Il est situé dans le mur nord de l'aef, le deuxième à main gauche, en entrant dans l'église (fig. 2 et 3 ; pl. M et MH).

Certains pensent que c'est le portail d'entrée d'une crypte abritant la chapelle primitive⁽²⁾, ou encore une descente vers un cimetière en contre-bas.

(1) R. Dussaud, *Notes archéologiques de la Syrie* (1896) p. 34-37, plan de l'église (ibid. 1897 p. 53, 54b, pour une fosse l'église fig. 13).

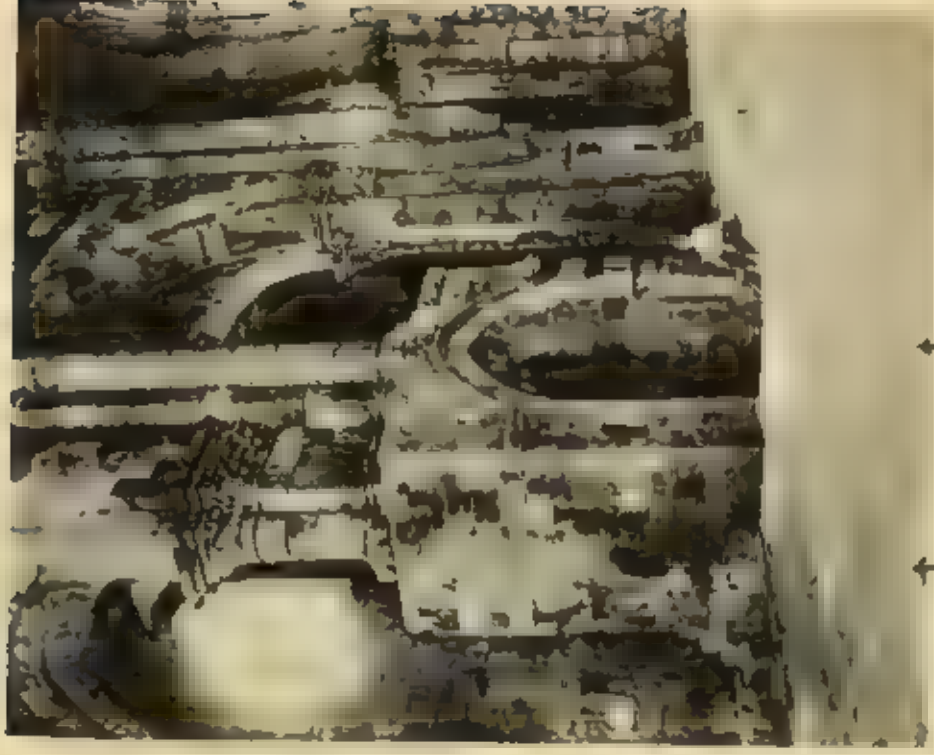
(2) R. Dussaud, *ibid.* (1896) p. 315.

(3) L. Eschvri, *Le pècher de la Tortose*.

(4) *Les Inscriptions et lettres latines* 1922 p. 46.
(5) La très intéressante d. Beyrouth 1-37 jan-
vier 1923 et 1 de *idem* no 4 novembre 1923
n^o 1 du même, *Les Eglises des Croisés en Syrie*
p. 128 à 131. Voir aussi L. Eschvri, *Le pècher de la
Tortose* (Acad. des Inscri.) 1926 p. 288.



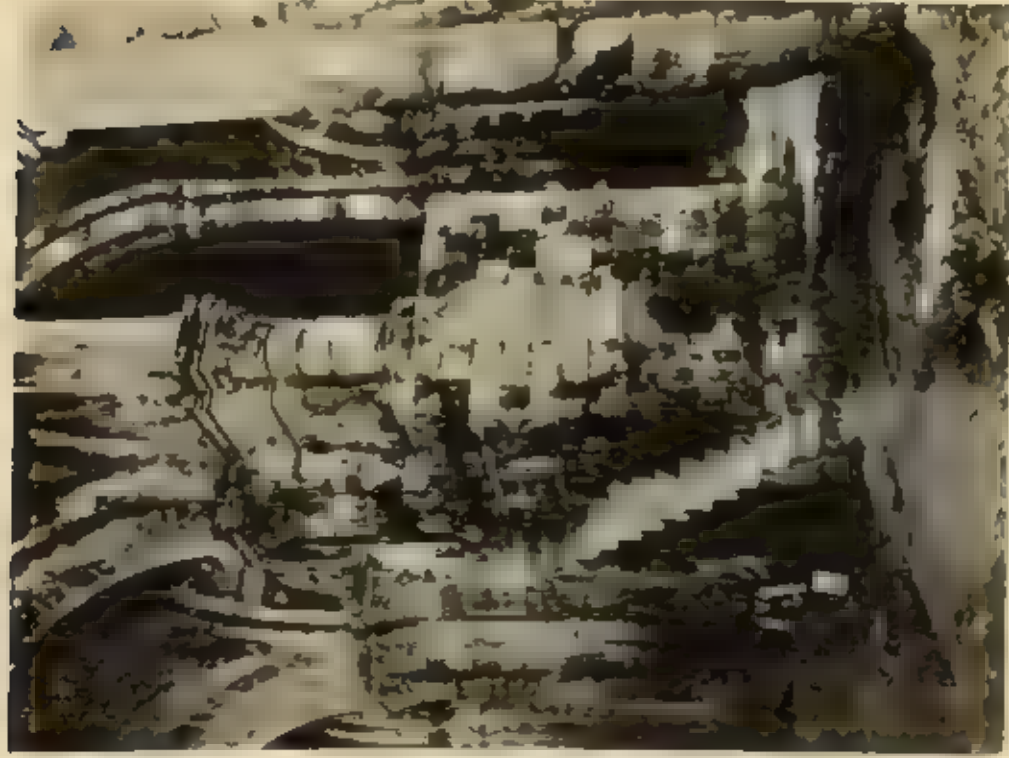
Pilier avec escaliers, vu du Sud



Arbure Entrée de l'escalier de retraite
à l'escalier vu du Sud (ouest)

NOIRE-DAME DE FORTISE

Ch. B. et 1914



Pilier avec sacalet, vu du Nord-Ouest



C1 Pilier 1926
Pile sud du Chœur vue du Nord-Ouest

NOTRE-DAME DE TORTOSE

Disons rapidement ce pilier. Au lieu des piles à colonnes engagées qui composent les supports des voûtes, le deuxième pilier de la travée nord offre l'aspect d'un cube haut de 4 m. 60 et mesurant 4 m. 04 de côté au nord et au sud, sur 2 m. 68 de profondeur, sens sud-nord. Un portail en tiers-point s'ouvre sur sa face sud, dont les arcatures étaient soutenues par les colonnettes à bases de marbre blanc, encore visibles malgré la doublure de pierre ou ce portail a été bâti à une époque postérieure, au XII^e sans doute.

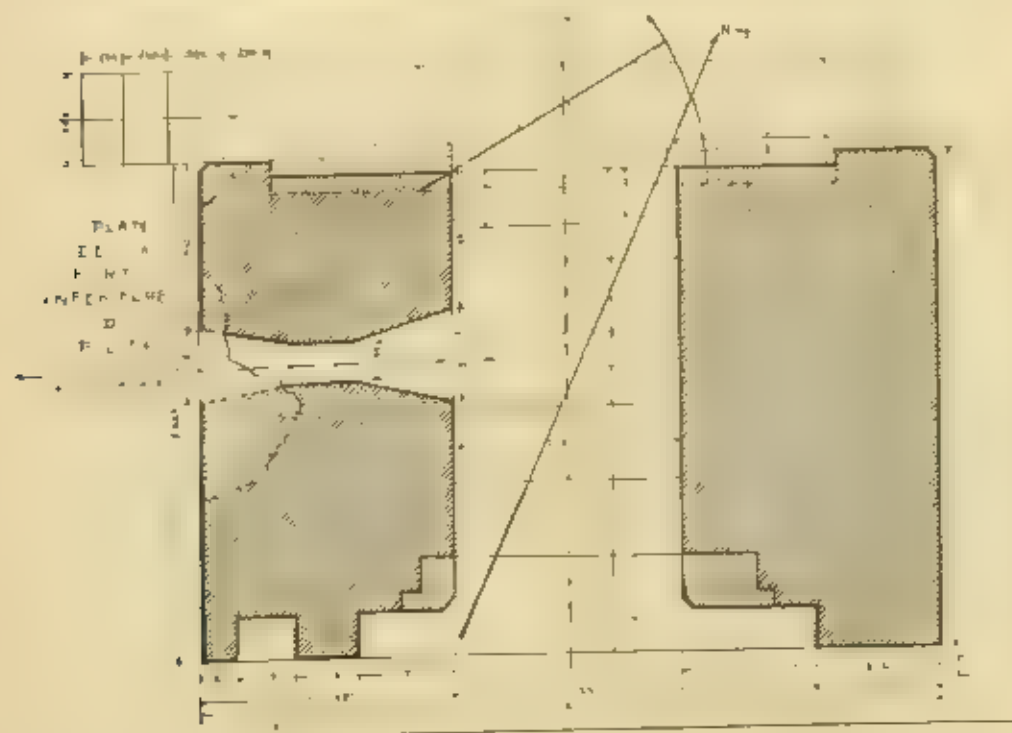
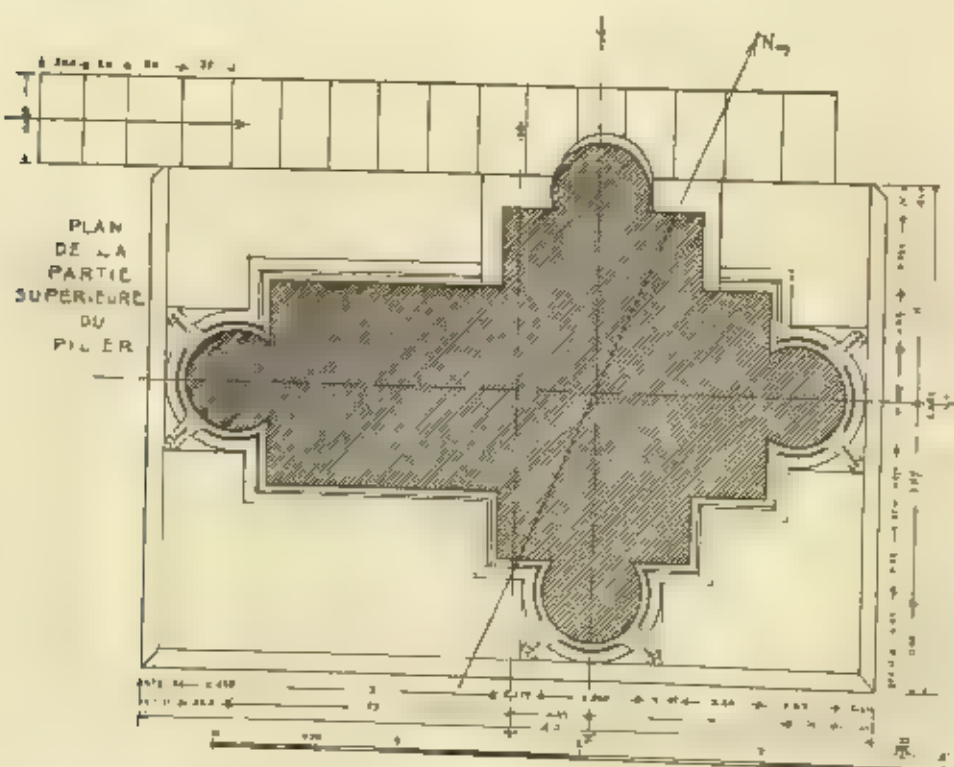


Fig. 2

De l'escalier de cinq marches, en marbre blanc elles aussi, qui occupent cet étroit passage (4 m. 22), trois sont encore en place, descendant vers le collatéral nord. A main gauche, à l'ouest, une archère s'ouvre au centre de la voûte, trois grands fûts antiques de granit noir servent de linéaux et remplacent la voûte. À la sortie, au nord, on retrouve un portail en arc brisé de facture moderne. Il s'abrite sous un escalier accroché à la manière syrienne, c'est-à-dire encastré dans le pilier même, sans limon ni rampe, qui permet de monter à la plate-forme du pilier, utilisée par les musulmans comme *magrab*.

de leur mosquée. Sur ce dé inférieur, repose un pilier de composition semblable à ceux de la nef, mais dont la pile rectangulaire est augmentée de 0 m. 97 vers l'ouest (fig. 3).

Oublions un instant les souvenirs de ce sanctuaire vénérable et les saints



F. 3.

apôtres, pour étudier la construction en elle-même, du seul point de vue architectural.

Par quoi pouvait-elle avoir été motivée ? Deux hypothèses sont admissibles : ce n'est qu'une reprise en sous-œuvre d'un pilier qui avait fléchi, ou c'est une disposition spéciale motivée par une destination particulière. Les Francs étaient aussi habiles charpentiers qu'architectes et tailleurs de pierre savants ; clayer et reprendre en sous-œuvre cette pile fléchissante n'aurait été pour eux qu'une mince entreprise.

D'ailleurs, pourquoi auraient-ils affaibli leur restauration en la perçant d'un passage ? S'ils l'avaient fait, encore l'auraient-ils établi dans le sens de

la nef, donnant des vues sur les autels. A quoi aussi n'aurait servi cet escalier et cette archère ?

Enfin, le roq partait affleurer à Tortose et l'église tout entière tout être fondée sur lui, un tassement est donc tout à fait invraisemblable d'autant qu'il se serait produit sur les premières piles de la nef, qui supportaient une partie du poids des tours supérieures, mais non pas sur la

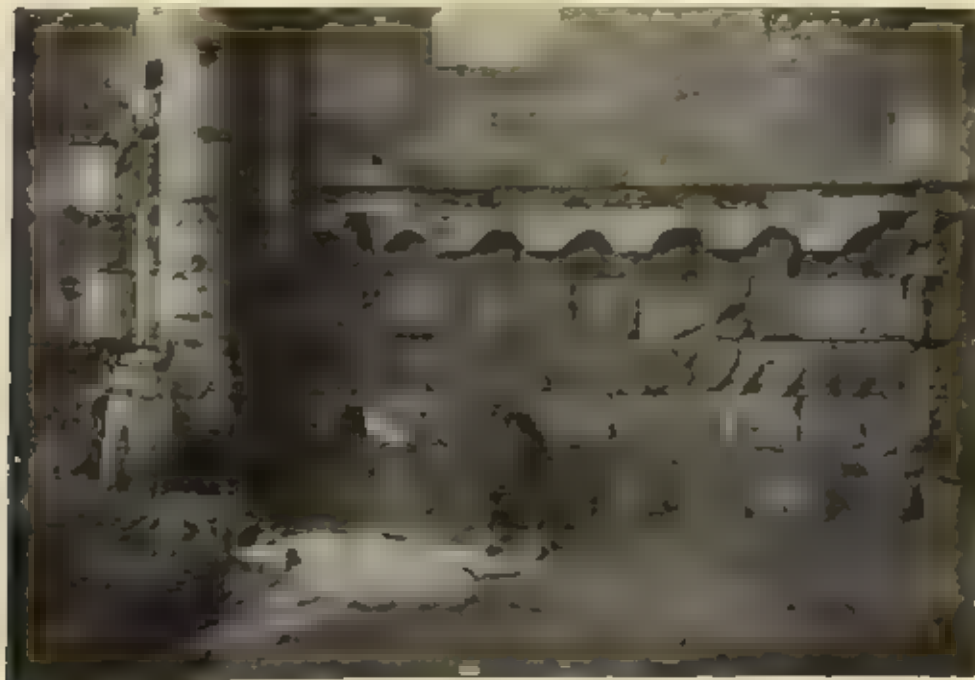


FIG. 4. — Nord du collatéral nord. Attachements des arcatures.

deuxième travée. Abandonnons donc cette hypothèse et voyons ce qu'il en est de celles émises tout d'abord : crypte ou sol en contre-bas.

Du simple point de vue architectural, on ne comprend pas pourquoi on aurait logé l'acces de cette crypte dans l'un des piliers de l'église, alors qu'il était facile d'implanter l'édifice nouveau de telle manière qu'une rampe s'enfonçant dans le sol, permit d'accéder à la crypte. On retrouve cette disposition normale à Loudd, à Abou-Gisch et en d'autres sanctuaires de Palestine ou de Syrie. De plus, dans cette hypothèse, l'archère de l'escalier reste un accessoire inutile.

Ce que nous disons d'une descente de crypte, est plus sensible encore

dans l'hypothèse d'un collatéral établi en contre-bas. N'était-il pas plus aisé d'établir un perron en tel ou tel point les traverses plutôt que d'aller le placer sans nécessité en cet étroit passage.

Après avoir éliminé ces diverses hypothèses, venons-en à celle d'une disposition spéciale motivée par une destination nettement déterminée. C'est pour nous l'explication normale de cette construction qui ne sera plus alors une curiosité, mais simplement l'expression d'une nécessité.

Rappelons tout d'abord que cette basilique est, en même temps, une forteresse. Le massif robuste, renforcé de contreforts et de tours rectangulaires percé de portes petites et basses, de fenêtres étroites ou d'archères, est de couronne aujourd'hui de ses quatre toors dont deux à l'occident flanquaient la façade. Ici, point de toiture en charpente : le bois, rare en Syrie, était réservé aux machines de guerre et il aurait présenté un grave danger d'incendie en cas d'attaque. L'extrados des voûtes de la nef et des terrasses couvrant les bas côtés mettaient mieux l'édifice à l'abri des coups de l'ennemi. Un seul escalier, en tour ronde, se creuse dans la tour septentrionale donnant accès aux défenses supérieures et le chemin de ronde, qui circule tout autour des créneaux, passe dans la nef même du sanctuaire en arrière de sa façade.

Cette église, comme presque toutes ses semblables en Syrie (Beyrouth, Djebail, Ramleh, Akou-Gosch le Krack des Chevaliers ou Markao, mais à un plus haut point encore, est une église fortifiée au premier chef, le relict central de la ville proprement dite de Tortose, de la *haulte extérieure* ¹ ou *premier château*, celui que Sala-hu prit en 1188. « On devasta l'église que les chrétiens vénéraient beaucoup et qui était un lieu de pèlerinage, même pour les habitants des contrées éloignées » rapporte le biographe le Saladin ².

En douterait-on, les archères qui s'ouvrent dans les tours de l'est le prouvent surabondamment ainsi que ces trous de bouling qui se remarquent dans les parois nord et sud des salles basses des tours, permettant, en temps de guerre, d'établir sur trois poutrelles un plancher destiné à l'archère haute de ces salles. Or, isolé au milieu de la cite ce donjon de la ville basse doit résister quelque temps encore après la prise de celle-ci ; la population s'y réfugie.

¹ A. CAUMONT, *Abbeauxier Architectures civile et militaire* 347, L. GAUTHIER, *La Chénopatie* : nouv. éd., p. 368 note I et p. 400.

VIOLETT-LE-DUC, *Dictionnaire*, III, p. 80.

² *Hist. orient.* III, p. 109. Cité par R. DUBOIS, *ibid.* (1894) p. 317.

la défense s'y concentre, c'est une avancée de la ville seigneuriale ou château. Il joue alors le même rôle que ces tours isolées que l'on rencontre sur la route des grandes forteresses franques de Syrie, à Markab par exemple, et il possède sa réserve d'eau que M. Enlart a découverte dans le collatéral sud et qui lui permet de prolonger sa résistance. Quand ce point d'appui extérieur est

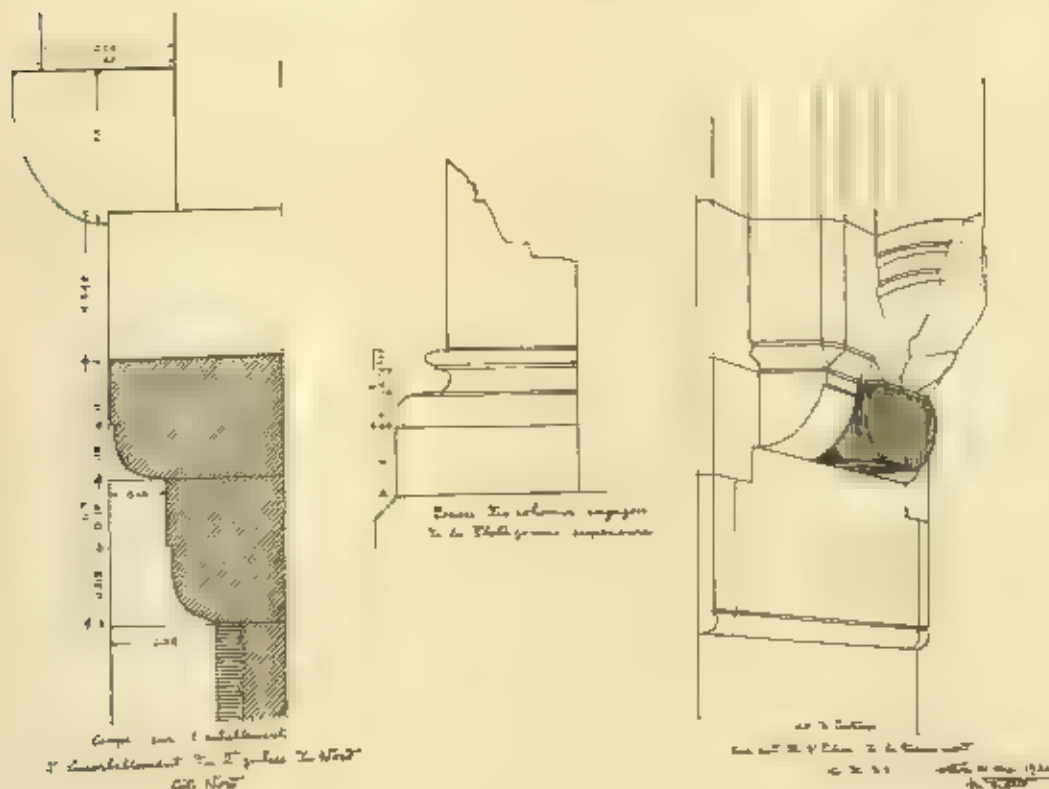


FIG. 3.

pres d'être forcée, sa garnison doit se replier vers le château, en utilisant un souterrain de quelque 170 mètres environ et creusé dans le roc même.

Ce souterrain n'a pas été retrouvé, ou plutôt, il n'a pas encore été cherché, mais des fouilles menées en quelques points en apporteraient, sans aucun doute, rapidement la découverte. En tout cas, on voit son entrée dans la basilique même, en ce pilier percé d'une porte, d'un escalier et d'une archère.

La porte, petite et basse, devait être fermée d'un lourd vantail, contrebuté par de solides traverses, et le passage s'enfonçait dans le sol du collatéral

nord, prologé par un mur épais, masqué par un en-decor de colonnettes de marbre, dont les arcatures se voyaient encore sur le mur nord (fig. 4). L'escalier lui-même devant tout d'abord longer la face nord du pilier, se logeait aussi, en dessous de l'escalier supérieur actuel. La mentrière, enfin, défendait l'approche trop rapide de l'ennemi qui ébranlait le grand portul et brisait les



FIG. 6. — Face sud du 2^e pilier. Travée nord.

vantaux de l'entrée. Elle a, en effet, une vue oblique sur la grande porte et sa défense permettait d'assigettir, au dernier moment, la fermeture du couloir de retraite.

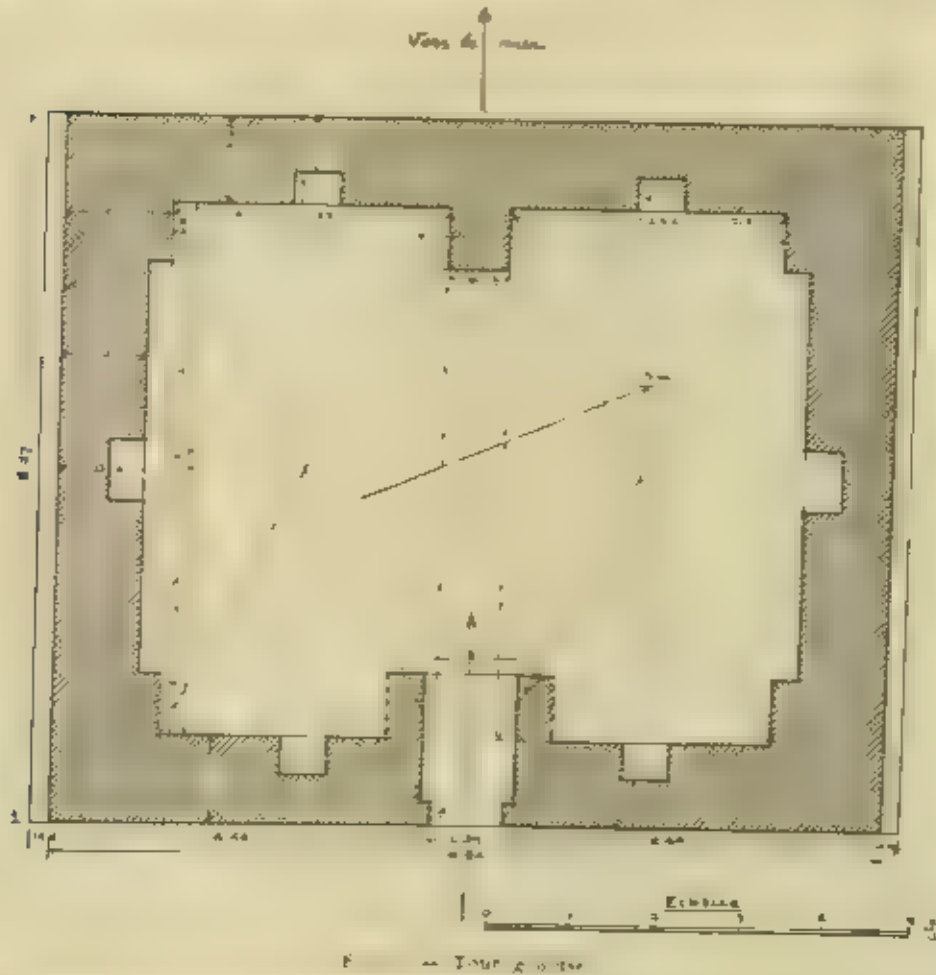
Chargé de tout le poids des voûtes, cette entrée de surcroît était forte par elle-même, car ébranler le pilier était une entreprise assez longue, téméraire aussi pour l'assaillant qui risquait de s'ensevelir sous les ruines tout en obstruant le couloir de retraite, c'est-à-dire en faisant le jeu des assiégés.

Pour accroître encore la charge au point faible du passage, la mentrière où l'on pouvait introduire une poutre et faire lever pour soulever le haut de la ma-

çonnerie de la pile séparant les deux naves, s'attachant et noyant en partie le tambour de la travée occidentale. Les axes des piles inférieure et supérieure ne correspondent plus, mais ce le solution avait l'avantage d'apporter aucun changement à l'ordonnance générale des voûtes. C'est à l'effondrement de la première partie des voûtes du couloir, obstruant l'accès au châtelet, qu'il faut attribuer l'affaissement du sol de ce collatéral nord et, au-

pour lui pour découvrir le souterrain, il faudrait poursuivre la fouille jusqu'au roc de fondation.

En tous cas, si les arrachements du rampart de la voûte ont disparu de la face nord du pilier, on le doit aux travaux qui eurent pour but de réparer les dégâts des sièges de la place, ceux de 1188 et de 1291. Le portail d'entrée du souterrain fut alors réduit par une porte masquant les arcatures anciennes et



un nouveau et semblable fut établi à l'autre nord. Le même travail fut d'ailleurs exécuté au grand portail d'entrée de la basilique. Mais les arrachements des murailles existaient encore sur le pilastre du collatéral opposé au pilier et les arcatures sont les restes du décor qui masquait sans doute la construction militaire.

Quoi qu'il en soit, d'Antioche à Tyr, Tortose reste la plus belle basilique élevée par les Francs en pays d'outre-mer, qui soit parvenue presque intacte jusqu'à nous.

Des sanctuaires d'Antioche tout a disparu et les quelques vestiges de celui de Tyr sont ensevelis sous ses débris. Le seul qui dorme est dit-on, Frédéric Barcrouse, inhumé en 1190, dans une chapelle de Montferrat, un reste d'un temple chrétien de 1192. Quant aux églises de Sainte-Sainte et de Beve, elles sont toutes l'œuvre assez défigurée, depuis leur transformation en mosquées.

Cette de table d'Or et d'Or, occupée par les Mironides, quoique ayant le plan d'Or et d'Or, est pas comparable à la grande basilique de Tortose, avec ses voûtes splendides et verdus, ses murs nus et solitaires.

Dans le vaste sanctuaire abandonné, à la fin du dixième siècle, on voit en effet le principal sanctuaire chrétien de la Syrie, la grande basilique de la Croix plane encore

MARCE POULET

Tortose, juin 1926

LA PALMYRENE ET L'EXPLORATION DE M. ALOIS MUSIL

PAR

RENÉ DUSSAUD

Le désert de Syrie et spécialement la Palmyrène ont été parcourus par le professeur Alois Musil au cours des années 1908, 1912 et 1913. De tous les volumes consacrés à ses expéditions ⁽¹⁾, le plus attendu et celui qui vient de paraître et dont nous dirons immédiatement qu'il ne nous a pas déçu ⁽²⁾. Grâce au soin accordé au levé des itinéraires, à la sûreté des transcriptions dont l'importance n'est pas toujours comprise des géographes modernes, aux copieux appendices et commentaires nous sommes en présence d'une documentation que seule des fouilles ou la découverte de textes anciens nouveaux pourraient encore accroître.

Le savant explorateur était tenu par le plan général de sa publication, fixé par le sous-titre *A Topographical Itinerary*, mais le passé historique de la région qu'atteste la profusion des vestiges antiques, maisons, tombes, temples, colonnades, milliaires, aqueducs, forteresses, aurait logiquement dû reléguer l'itinéraire en appendice et faire prendre la place du texte aux appendices. La juste préoccupation de ne rapporter que de l'utile a entraîné à négliger Palmyre d'autant que le plan qu'on avait levé de ces ruines célèbres fut perdu au cours d'une randonnée ⁽³⁾.

Nous ne signalerons ici que les points qui ont été ou sont en litige et, pour abréger les observations, nous partirons de notre *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (Gentilmer, 1927) ; le lecteur aura ainsi l'occasion d'y apporter quelques corrections.

⁽¹⁾ Voir Syria, VIII (1927), p. 364 et 366, IX (1928), p. 333.

⁽²⁾ ALOIS MUSIL, *Palmyrena. A Topographical Itinerary Amer. Geogr. Soc., Oriental Explorations and Studies*, n° 4, ed. by J. E. Wright). Un vol. in-8° de xiv et 367 pages New-York, 1928. Le lecteur n'ap-

prendra qu'à la page 154-155 que la dédicace *To our Emir* vise le prince Sirix de Bourbon-Parme qui prit part à l'expédition de 1912.

⁽³⁾ Le seul plan, exactement levé, des ruines de Palmyre qui ait encore été publié est celui de A. GARNIER, dans Syria, VII (1926), p. 67.

La plus importante tient à ce que tout doute est levé concernant l'existence de deux localités différentes que nous avons confondues. Aqarib, à 18 kilomètres environ au N.-E. de Salamiyé, c'est-à-dire droit à l'est de Hama, et Oupetribat — qui en est le diminutif, — à environ 45 kilomètres au S.-E. de Salamiyé — a mis chacun à peu près de la ligne Esryé-Ghenthor et au croisement de cette piste avec l'ancienne route *Apanax-Theroda-Tell-Ada-Occariba* (= Oupetribat) — *Critum-Putea-Palmyre* (voir pl. XIII).

Le site d'Aqarib ne peut plus entrer en ligne de compte que pour l'Akoraba de Ptolémée, place, comme nous le verrons plus loin, dans la Chalybonitide et pour la route de l'*Itinéraire Antonin* — *Serapie* (Esryé). *Occora* (lire Accoraba = 'Aqarib) — *Salaminaiada* (Salamiyé) — *Emese* (Homs). Cette dernière route est indiquée par les routiers arabes comme reliant le moyen euphrate à l'Euphrate : *Djebel — Klass — Sarapa* (Serapie) — *Baughertid* — *Salamiya* — *Homs* — *Emese*, c'est le seul pont non déterminé. Klass, est peut-être le nom ancien de Kharride.

Nous devons rendre justice à nos topographes militaires qui, dans la carte soignée au 100 000^e publiée par le Bureau topographique de Beyrouth, ont bien indiqué le site d'Oupetribat sous la forme Lzeribat qui est la prononciation turcienne — nous avons eu tort de ne pas nous y fier et d'avoir donné la préférence aux indications du professeur Martin Hartmann. La carte ci-jointe (pl. XIII) permettra de rectifier sur ce point la carte XIV de notre *Topographie historique*.

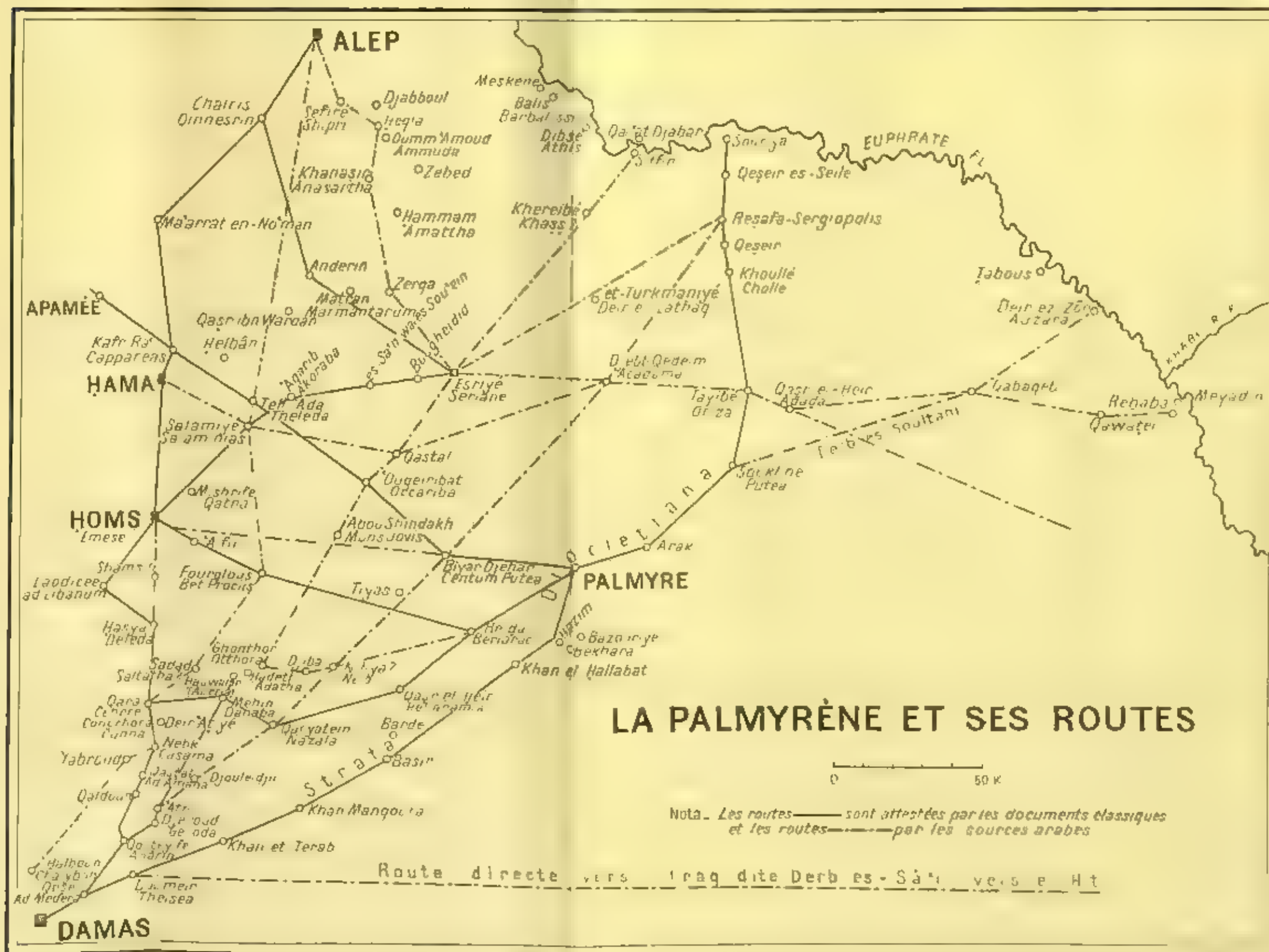
Naturellement la nouvelle localisation d'Occariba oblige à déplacer Lertian Putea. M. Musil propose de fixer cette station à Bayar Djehar où les puits abondent.

Les autres routes ne subissent pas de changement notable. La route directe Alep-Salamiyé, qui méritait d'être étudiée et pourrait être reprise pour doubler la route carrossable par Hama et Homs, était bien connue au moyen âge.¹ Il reste toujours à déterminer les deux stations mentionnées à cette époque Qoubbet Maula ib et Meshhad.

Le grand centre de Raqqa (Nisiphorium), dont l'importance commerciale et dont le sultan ottoman Husham fit reconstruire le pont sur

¹ *Topogr. hist.*, p. 256. Martin Hartmann avait relevé : Uğra'.

² *Topogr. hist.*, p. 309.



Qabap = *Qiyatun* = *Rahba*. Ce dernier point, appelé aussi *Rahba de Syrie*, n'est autre que la *Qiyatun* de Mavadun qui a dû porter, dans l'antiquité, le nom de *Rahba* ou *en-Nahr*.²

Nous avons le *jeu de mot* comme étant la *Strata Diocletiana* ⁽³⁾, la route romaine qui, de *Rosetta*, *Jayda* et *Palmyre* se dirige vers le sud, passe près de *Bekhara* et *Hazin* pour gagner *Damir* par *Hamir*. M. Musil a parcouru cette route et l'identification entre *Damir* et *Palmyre* avec la route dont la *Table de Pentinger* fixe ainsi les étapes :

Damir — al-Midra — Kharin — ad-Dumra — Casima — Tcherr — Dajdaj — Nezala — Hharamma — Palmyre.

Nous ne pouvons admettre cette identification et, si notre point de vue est exact et sensé, une grave perturbation dans plusieurs appendices du savant auteur. Nous devons donc nous y arrêter.

Dans cet itinéraire de la *Table de Pentinger* deux localités sont d'une identification évidente. D'abord *Nezala* avec *Qiyatun* qui est parfaitement attestée par l'épigraphie. Mais *Hharamma* peut avec une confiance résultant indiscutable, est tombé dans de multiples erreurs et il est d'autant plus surprenant que M. Musil n'ayant pas pris garde et l'ait suivi, qu'il a découvert lui-même à *Qiyatun* et publié jadis avec M. Kuhnke, un de ces textes décisifs, dedicate *Gen. 32, 30* *Nir-arzava*.⁴

On ne peut pas abandonner non plus l'identification de *Tcherr* avec *Qara* et voir de *jeu de mot* double usage, l'expliquer la suite des identifications que M. Musil propose pour la première partie de la *Strata Diocletiana*. Il n'est pas surprenant de ne pas voir cette section de route sur la *Table de Pentinger*, puisque la route directe *Damir* *Palmyre* manque également à ce document.

L'erreur de M. Musil apparaît encore par comparaison avec l'itinéraire de la *Table de Pentinger* qui mène de *Tyr* à *Laudice* *Schidusa* *Laudice* *ad Libanum* au sud du lac de *Homs* *Lata* *en-Nekesh*, en celle-ci on peut s'engager dans le désert. En voici les étapes :

La correction qui s'impose à cet itinéraire est à *Homs* tout aussi paléographique.

⁽²⁾ *Le Méridid*, II, p. 383 (voir *Topogr. Hist.* p. 251 col. 2 cite *Qabap* comme un puits entre *Rahba* et *Sakha* et l'ait évidem-

ment corrigé en *Tcherr* et non en *Soukh*.

⁽³⁾ *Genèse*, xxvi, 31.

⁽⁴⁾ *Topogr. Hist.*, p. 255.

⁽⁵⁾ Voir *GERARD GENÈVE, Recherches d'archéol. orient.*, II p. 96.

Tyro — *Caesarea Pamea* — *ad Ammontem* — *Damascus* (pour Damas) — *ad Medera* — *Adaria* — *Oenura* — *Ouleda* — *Laudium*.

Il est déjà impossible d'identifier *ad Medera* de cette route avec Doumeir à l'est de Damas à cause du croquet inutile que cela impose, mais il est encore moins admissible de pousser 18 kilomètres plus à l'est pour retrouver Adaria dans le Khan esh-Shanait. Comme il n'y a pas de piste se dirigeant de ce point vers le nord, M. Musil est contraint de supposer qu'Adaria est ici une erreur pour « *ad Anara* », qu'il transporte à Khan el-Ferah à près de 70 kilomètres à l'E.-N.-E. de Damas, pour ensuite revenir sur l'O.-N.-O., vers Yabroud, en un zigzag invraisemblable à travers un terrain aussi difficile qu'incertain.

L'hypothèse est donc à écarter, mais elle ne trahit encore le savant professeur à l'Université Charles de Prague, qui suppose que la *Gara* ne est la région au sud de Palmyre où se trouvent les installations de Bazarayeh, Bekhara et Boukheira, Hazim. Le plus curieux est la confirmation qu'il pense en trouver dans les récits de la mort du prophète Walid II que les auteurs arabes situent à Bekhara, tandis que Denys de Tell Mideir signale que le martyr eut lieu près de la ville de Qara. Il en conclut que Qara n'est autre que Bekhara, d'où la conclusion que Denys de Tell Mideir ne se soit pas contenté d'un renseignement approximatif. D'ailleurs, M. l'abbé Chabot, en traduisant le passage — il lit plus correctement *Qara* que *Qara* — remarque que la phrase paraît altérée¹. Nous ne doutons pas que Qara ne soit Qara au nord (L. Noth).

Quant à l'ensemble de ces lieux autour de Bekhara dans la large vallée qui traverse la *Strata Diocletiana*, nous en trouvons mention dans la *Notitia dignitatum*, XXVII, 43, sous la forme *Vallis Diocletiana* avec poste militaire au fortin de Bekhara dont M. Musil a fourni un relevé (p. 141).

Non seule ment nous est connu que *Gara* ou *Qara* ou *Ghara* ne sont autres que Qara, mais nous y reconnaissons encore la *Ganna* de *Notitia dign.*, XXXII, 33. Nous avons déjà insisté sur l'impossibilité de rapprocher de celle dernière la *Ganna* près de Ras Ba albeek². La graphie de la *Notitia* n'est pas à corriger parce que nous présentons que le nom complet est *Ghannoc* ou *Gannoc* comme porte la *Notitia Antiochena* qui cite cet évêché précisément sous le Han

¹ J.-B. CHABOT, *Chronique de Denys de Tell Mideir*, p. 30.

² *Topogr. hist.*, p. 271.

— 31. *Danaba* est mal localisé à Basiri sur la *Strata Diocletiana*, pour les mêmes raisons que *Casama*. Le fortin dont M. Musil a relevé le plan à Basiri est d'ailleurs insuffisant comme siège du quartier général de la troisième légion Gallique. Nous avons proposé de placer *Danaba* à Mahin qui paraît avoir été un site important et qui mériterait une exploration méthodique.

— 32. *Mons Jovis* est placé à Abou Shudakh entre Ougerribal et Ghonlhor.

— 33. *Veriaraca*. M. Musil n'a pas songé à reconnaître dans ce vocable le *Beruarac* donné par un milliaire.

XXXIII 17. *Obcar*, et doit se placer à Ougerribal; il y avait là un important croisement de routes à surveiller.

— 30. *Amnuda* serait Ouman 'Amoud au S.-E. d'Alep.

12. Il l'a est évidemment *Malis* que Ptolémée place sur l'Euphrate, mais pour le localiser à Tabas près de Deir ez-Zor M. Musil est obligé de bouleverser toutes les données du géographe grec.

— 13. M. Musil est passé à Midan et est d'Anderin et y signale des ruines. Nous avons supposé que le nom ancien était *Mar Mahan*, d'où le *Marmontarum* de la *Nolita* (1).

— 34. *Amnathu* est rapproché assez arbitrairement de l'*Amnatha* de Ptolémée. Nous préférons, par l'intermédiaire supposé la syriaque *Hamata*, y reconnaître *Hammam*, au sud de Zohed.

La liste des localités attribuées par Ptolémée à la Chalybonitide a retenu l'attention de M. Musil qui n'accepte pas que ce vocable ait quelque rapport avec le nom d'Alep : cette dernière ne s'est jamais appelée Chalybon, mais toujours Halab, cela est indéniable et il est bon de le répéter, car l'erreur ancienne réapparaît constamment. Par contre, nous hésitons, malgré l'appui que lui apporte M. Homigana (2), à écarter tout rapprochement avec Halbon au nord de Dancs et à admettre que Chalybon soit Helbâ ou Holban, à 25 kilomètres au N.-E. de Hama d'où viendrait aussi le vin fameux. Il est certain qu'on obtient ainsi un meilleur groupement des localités citées dans la Chalybonitide : mais cette satisfaction n'est peut-être qu'une illusion, car il ne s'agit pas d'améliorer les conceptions géographiques de Ptolémée ou de cor-

(1) *Topogr. hist.*, p. 276.

(2) *Orientalist. Literaturzeitung*, 1893, col. 34.

riger ses erreurs, mais ne savoir ce qu'il a réellement écrit. L'hypothèse de M. Musil est arguement : cependant elle soulève de graves objections.

Tout d'abord, son argumentation prend appui sur une correction de Casaubon au texte de Strabon qui, pour être généralement admise, n'en est que plus malheureuse. Casaubon commettait d'abord la grave erreur de transformer un excellent nom d'homme arabe, *Themella* (au gén.), c'est-à-dire *Tam-Allah* en un nom de ville, et cela pour se permettre d'introduire la correction qui faisait apparaître le nom de *Theleda* ⁽¹⁾.

En second lieu, *Ullbon* — ainsi que l'attestent ses nombreuses inscriptions ⁽²⁾, était un centre important et réputé, ce qui n'était pas le cas de *Ullban* qualifié de *kône Ullbanôn* ⁽³⁾.

Mais la question décisive est celle-ci : le *Ullbanôn* ou *Ullbon* de Strabon, le vin de *Ullbon* d'Ezéchiel de *khutban* des textes assyriens, est-il le vin recueilli dans la vallée de *Ullbon*, près *Damir*, ou est-ce qu'on tirait de la région de *Hellân* au nord de *Hama* ? La réponse n'est pas douteuse si l'on observe que le commerce du vin de *Ullbon* était aux mains de *Damir* — donc qu'il était produit sur son territoire et non dans le royaume de *Hama*. On lit, en effet, dans *Ezéchiel*, xxvii, 48 : « *Damir* échangeait contre toutes ses richesses (il s'agit de Tyr), du vin de *Ullbon* et de la laine de *Sa[dad]* ⁽⁴⁾ ». Nous devons donc renoncer à faire coïncider *Ullban* pour l'exercice du texte de Ptolémée.

Considérons, maintenant, les villes de la *Chalybonitide* :

Thema, *Acoraba*, *Derchuma*, *Chalybon*, *Sybona*, *Ichabussan* et *Uth* : ces deux dernières sur l'Euphrate.

Nous avons proposé de placer *Thema* à *Salamye* parce qu'il est inadmissible que cette localité ne soit pas mentionnée par Ptolémée. M. Musil a pensé à un bourg peu connu : *Tamne*, à 35 kilomètres au N.-N.-E. de *Hama*. De plus, pour lui, *Acoraba* s'identifie à *Onqiriba* qui n'est qu'un poste médiocre à un croisement de route. L'*Acoraba* de Ptolémée est plutôt *Aqarab* au N.-E. de *Salamye*.

En outre, nous acceptons l'identification de *Derchuma* avec *Isrye*, déjà

⁽¹⁾ Nous avons déjà écarté la correction de Casaubon dans *Topogr. hist.*, p. 255-256.

⁽²⁾ Voir encore récemment ROZOVITZKY, *Comptes rendus Acad. des Inscriptions*, 1928, p. 212.

⁽³⁾ *Topogr. hist.*, p. 206.

⁽⁴⁾ Correction proposée dans *Topogr. hist.*, p. 285.

proposée par Fisher. *Speunca* correspondant à l'arabe *maghard* n'est pas identifiée.

Nous comprenons la manière dont Ptolémée a organisé sa Chalybontide si nous remarquons que, comme pour la Babyloniade il a utilisé les renseignements fournis par des itinéraires. Il suffira de déplacer Chalybete, insérée au milieu de la liste pour justifier l'appellation de la contrée par son nom, et de la rétablir en tête de toutes les villes pour retrouver un route qui, partant des environs de Damas, gagne les bords de l'Euphrate.

Haloun — Saboury ¹ — *Aqrab* — *Isrup* — *Speunca* ² — *Habe* et *Hute* sur l'Euphrate.

Nous avons signalé les principales questions que l'étude de M. Musil et sa belle carte permettent de discuter — mais il nous faut signaler encore l'importante documentation qu'il a rapportée de Resafa et grâce à laquelle M. Antonin Mendl, de Prague, s'est attaché au travail de restitution des monuments du grand centre du culte de saint Serge. Les monuments de Resafa comptent parmi les plus importants du christianisme ancien. D'abord par la richesse de l'architecture — c'est-à-dire parce qu'ils célèbrent la transition de la fin de l'art classique à l'art chrétien. Les travaux de MM. Saunol-Lavay, Spangier, Musil et Mendl demandent maintenant à être continués et complétés par des fouilles méthodiques.

René Dussaud.

¹ Entre Sabad et Saboury la route est assez mal connue. M. Musil n'a pu retrouver

qu'une seule route, le Masharik et d'autres routes dans un autre itinéraire.

BIBLIOGRAPHIE

G. COTTENAL. — *Manuel d'Archéologie orientale*. — I. Notions générales (races, chronologie, langage, écriture, religion, etc.). — Histoire de l'Art (Art archaïque d'Elam et de Sumer. Un vol. in-8°, 345 pages Paris, Auguste Picard, 1927.

Dans ce manuel, où s'affirme sa compétence et sa large érudition, M. Cottenal envisage les peuples dans leur ensemble et présente une remarquable synthèse de la civilisation de l'Asie occidentale : Elam, Mésopotamie, Syrie, Palestine, Asie Mineure.

La première partie est consacrée aux Notions générales, sources de nos connaissances (auteurs bibliques, grecs et latins, voyageurs, fouilles); milieu physique, relations commerciales; expéditions de petite envergure qui, d'intermédiaires en intermédiaires, « échangeaient des influences autant que des produits ». La question des races est maintes fois discutée. En Mésopotamie, dès le début de l'histoire, le « mélange des races était effectué » car, si les Assyriens pratiquaient l'incinération de leurs morts, l'inhumation était de règle chez les Sémites et ces deux pratiques funéraires

coexistaient à Our et à Assour. Le savant orientaliste passe en revue les différentes mensurations que complète l'étude des types représentés sur les monuments. Les Asiatiques, parmi lesquels il compte les Sumériens et les Hittites, sont des *brachycephales*; les Semites, des *dolichocéphales*. Le type amorrite assyrien, juif et araméen moderne, serait dû au croisement de ces deux types ethniques; le mélange de type sumérien au « nez en bec d'oiseau de proie » avec le type sémitique au « nez rectiligne » comme celui des Arabes, se reconnaîtrait au profil de l'époque de Gudea... Le type hittite est plus « varié » les Hittites étant « un agrégat de peuples »; de même, le type syrien rappelle tantôt le type hittite ou l'arabe sémitique. Le type amorrite est représenté au Musée du Louvre par un exemplaire provenant de Djaboul¹; selon la Bible, ils seraient grands et blonds et les monuments égyptiens nous les représentent avec le profil sémitique.

Trois races ont peuplé l'Asie antérieure : l'*homo nordicus*, l'*homo mediterraneus* dont proviennent les Semites qui semblent être venus de la Syrie du Nord

¹ *Syria*, t. VII, p. 336.

— Amourron). L'homme alpinas dont les Asiatiques font partie; ces derniers seraient descendus de Sibérie à la fin de l'époque quaternaire et se seraient répandus en Asie antérieure. De toutes les hypothèses sur le berceau des Sumériens, celle de l'Asie centrale est la plus séduisante; on admettrait « une marche en éventail de l'Elam à l'Helléspont ». Les langues sont réparties en trois groupes : 1° asiatique (sumérien, gouthi, élamite, vacout, assite, mitannien, hittite); 2° sémitique (accadien, cananéen, phénicien — dont la plus ancienne inscription date de la fin du II^e millénaire⁽¹⁾ — moabite, hébreu, araméen); 3° indo-européen (phrygien, scythe, perse)⁽²⁾. Elles sont écrites au moyen de signes qui sont pictographiques, syllabiques, comme les écritures anciennes cunéiformes ou hieroglyphiques quand il s'agit de l'écriture, enfin, alphabétiques pour les langues cananéennes. Des tableaux comparatifs accompagnent cette étude.

L'aperçu très court que l'auteur nous donne sur l'histoire sera complété dans le second volume par une liste chronologique des événements en rapport avec les monuments. Au cours du IV^e millénaire, la première région dont l'activité se révèle à nous est l'Elam; celle du bassin

du Tigre et de l'Euphrate apparaît au III^e millénaire et se divise en trois parties : Sumer au sud, Accad au centre, Assour au nord. Cette dernière contrée est d'abord sous l'influence de Sumer. Les villes de Sumer apparaissent comme autonomes, d'où des luttes locales où les guerres sont plutôt des razzias. Les listes donnent neuf villes qui furent des capitales. Vers 2900, Lougal-zaggisi d'Umma fonde un empire sumérien qui sera renversé par les Amourrou d'Accad; leur roi Sargon y joindra la moyenne Mésopotamie et le pays d'Amourron. Dès cette époque, une colonie sémitique joue un rôle en Cappadoce. En Phénicie, Tyr est fondée et les Égyptiens sont maîtres à Byblos. Les Gouthi, peuple sauvage du Zagros, envahissent le pays de Sumer-Accad, tandis que les Mitanniens envahissent l'Assyrie (Soubartou). Avec la III^e dynastie d'Our, nous assistons à une renaissance et à la libération du pays de Sumer. Mais l'influence des Sémites devient plus profonde et la langue sémitique règne en maîtresse. Malgré des luttes incessantes, la première dynastie de Babylone englobe le pays depuis le golfe Persique jusqu'en Assyrie; les habitants de la ville d'Our, sous la poussée des Élamites, s'enfuient vers Hurrin et le clan d'Abraham atteint la Palestine. La dynastie babylonienne est renversée par les Hittites poussés par des tribus venues de l'Helléspont. Ils envahissent la Syrie et débordent en Égypte où des Sémites s'installent (les Hyksos); lorsque ces derniers sont chassés d'Égypte, la Syrie se trouve partagée entre les Égyptiens et les Hittites. En Babylone, une tribu venue du Zagros, les Cassites, a pris le pouvoir. La correspondance d'El-Amarna nous renseigne

(1) L'auteur, par le terme « fin du deuxième millénaire », laisse entendre (p. 259) que l'inscription d'Ahiram n'est pas sûrement datée de l'époque de Ramsès II, mais qu'on ne peut cependant pas admettre de beaucoup la date du XII^e siècle. C'est donc une opinion nouvelle, intermédiaire entre celle qui adopte le XIII^e siècle et celle de M. Ed. Meyer qui propose le X^e siècle.

(2) Il est cependant admis aujourd'hui que le hittite fait partie du groupe indo-européen.

alors sur le Nil, l'Assyrie, la Babylonie, etc. La lutte des Égyptiens et des Hittites se termine par un traité de paix, mais bientôt l'empire hittite s'effondre sous la poussée des peuples de la mer qui s'arrêteront au seuil de l'Égypte.

Au 1^{er} millénaire, nous entrons dans les périodes historiques pour lesquelles abondent documents écrits et monuments figurés.

Dans la religion, M. Contenau distingue deux étapes : celle de la religion asiatique primitive et générale, puis la période de sémitisation. Sa position est définie par ces mots : « Il existe une religion primitive sumérienne dont les traits fondamentaux se retrouvent dans toute l'Asie antérieure. » L'auteur admet que « la croyance primitive de l'Asie occidentale à un principe créateur est plus près du monothéisme que les religions évoluées qui l'ont suivie ». À l'origine la divinité a été conçue comme un principe de sexe indéterminé, qui se dédouble en un couple de dieux créateurs. Cette opinion est intéressante, mais l'auteur vise sans doute des temps fort reculés, car les documents que nous possédons ne permettent guère de songer à une religion se rapprochant du monothéisme. Le savant assyriologue admet que la forme ancienne de la religion sumérienne était animiste et qu'après avoir adoré « la force de création générale », on est parvenu aux principes particuliers. Sur les vases de la première Suse, le couple divin serait représenté par des attributs : la déesse par le serpent, le dieu par un instrument aratoire. Tandis que les dieux créateurs, la déesse-mère (ou la Terre-Mère) et le dieu de la fertilité, tantôt

sous l'aspect d'Anou, le dieu Ciel, tantôt sous l'aspect d'En-il (non pas seigneur de la Terre, mais dieu de l'Atmosphère), ont toujours la forme humaine, un grand nombre de divinités qui, dès l'époque historique, ont pris la forme humaine, ont gardé, pour rappeler leur origine, un animal ou un attribut. Des nombres sacrés représentaient aussi les différentes divinités. Le culte naturaliste s'est appliqué également aux astres. Parmi les dieux de la fertilité, il faut citer le dieu-arbre Nintesh-Zi-Da et Dammu-Zi (Tammouz) qui devient le dieu de la végétation des céréales et dont la contre-partie est Osiris. Au Nord et au Nord-Ouest, le culte le plus répandu est celui de la Grande Déesse, de la Terre-Mère et du Grand Dieu analogue à En-il ou à Bel, le Seigneur — qui a pris plus tard (?) le titre d'En-il — (nous ne comprenons pas pourquoi il serait un dieu Terre). Il se manifeste sous deux aspects : Teshoub (ou Tarkou), ou sous celui d'un dieu plus jeune identique à Tammouz. Le docteur Contenau nous présente la religion sémitique comme « essentiellement polythéiste et comme une suite de la religion sumérienne » où s'introduisent les concepts philosophiques. Les Semites auraient emprunté aux Asiatiques le culte des bétyles. En Phénicie et en Syrie, la figure dominante du Panthéon est Ashtart (Astarté), dont le bétyle est le symbole préféré jusqu'à l'époque romaine. Quant aux sacrifices des premiers-nés, d'origine cananéenne, les Hébreux les remplacèrent par une offrande.

En considérant les rapports entre la religion des Égéens et celle des peuples d'Égypte et de Mésopotamie, on émet l'hypothèse que « les Crétois et les Sumé-

riens sont les descendants d'un même bloc de peuples... Ce bloc sera-t-il rattaché un jour à celui des Indo-Européens?... »

La seconde partie étudie l'histoire de l'Art dans l'ordre chronologique et en suivant les divisions géographiques : « L'art de l'Asie occidentale est un art religieux... qu'il s'agisse de l'Élam ou du pays de Canaan... son expression typique se trouve dans l'art archaïque de Sumér, dont tous procéderont. » M. Contenau remarque, en ce qui concerne les céramiques de Suse, que seul le style dit *His* serait représenté dans toute l'Asie occidentale alors que les styles I et II n'existeraient qu'à Suse seulement. La fin de la couche II coïncide avec les monuments archaïques de Sumér que l'auteur étudie ensuite par catégories jusqu'à l'époque des successeurs d'Our-Nina.

L'illustration est très abondante (337 figures), mais son utilisation est rendue difficile du fait qu'elle ne correspond pas aux chapitres.

Ce volume est complété par une bibliographie des « travaux d'intérêt général » suivie d'une bibliographie détaillée se rapportant aux sujets traités par chapitre; c'est dire son importance. Le lecteur s'y reportera avec profit.

Cet ouvrage embrasse ainsi toute l'archéologie orientale qui, depuis les travaux de Perrot et Chipiez, a fait de si grands progrès. Il vient à son heure pour mettre le lecteur au courant des acquisitions principales faites dans ce domaine.

MAGGIE RUTTEN

JAMES HENRY BREASTED. — Histoire de l'Égypte depuis les temps les plus re-

cules jusqu'à la conquête persane. Traduit de l'anglais. Préface de Jean Capart. Deux vol. in-8° de xvi et 833 pages, avec 186 fig. et 12 cartes. Bruxelles Vromant, 1926.

M. Jean Capart, conservateur en chef des Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, a été bien inspiré de mettre à la portée du grand public de langue française ce « classique » de l'égyptologie, que constitue l'Histoire de l'Égypte du professeur Breasted. Le succès de ce livre tient à l'art avec lequel l'auteur sait présenter son sujet, mais sa valeur repose sur l'utilisation constante des sources. M. Breasted, avant de faire œuvre d'historien, a commencé par publier les textes historiques sous le titre d'*Ancient Records*.

On est surpris que, dans sa préface à la traduction, M. Capart témoigne de l'inclination pour la chronologie longue, au point de faire grief à M. Breasted d'avoir résolument adopté la chronologie courte. Certes, les spéculations des spécialistes de la chronologie longue ont encore matière à de nombreux mémoires se rectifiant les uns les autres; mais, au-dessus de ces discussions, il y a les synchronismes apportés par les découvertes opérées en dehors de l'Égypte. Que ce soit en Grèce ou à Rome, les observations archéologiques conduisent toujours à la condamnation de la chronologie longue.

L'illustration, parfaitement choisie, ajoute à l'attrait de cet ouvrage où abondent les renseignements précis sur la Syrie, notamment à l'occasion des expéditions militaires des Pharaons, qui sont si voisines de nous.

R. D.

HENRI GAUTHIER - Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques, tome V. Un vol. in-4° de 236 pages. Le Caire, Société royale de géographie d'Égypte, 1928.

Avec une rapidité qui fait autant d'honneur à l'imprimeur qu'à l'auteur, cet ouvrage s'achemine vers une heureuse terminaison: le tome VI épuisera l'énorme matériel mis en œuvre par M. Henri Gauthier avec une adresse surprenante. Puis viendront les index qui donneront à cet ouvrage toute sa valeur pratique.

Voici les observations inspirées par un premier examen, que nous soumettons à l'auteur, en nous limitant, bien entendu, aux régions asiatiques.

P. 5. La séparation en deux termes du nom jusqu'ici *sprtygs* est fort intéressante, car le premier *spr* peut s'identifier avec une ville de Syrie qui, au temps de Shupphuliumash, passa de la domination instaurée sous la domination hitite et qui apparaît dans un texte hitite sous la forme *shprî*. Nous avons proposé de l'identifier avec Séféc⁽¹⁾, au S.-E. d'Alep, où un sondage effectué par M. Brossé a fait apparaître une importante installation du II^e millénaire avant notre ère. Quant au second terme, il est mentionné sous la forme Tourgas par Sévère d'Antioche, comme un village voisin d'Apamée sur l'Oronte⁽²⁾.

P. 66. Pourquoi l'identification de Sekmen avec Shikem, que nous appelons Sichem, serait-elle phonétiquement impossible?

(¹) Voir *Syria*, IX (1924), p. 170.

(²) Voir notre *Topographie historique de la Syrie*, p. 268.

P. 101. A notre avis *Topogr. hist.*, p. 93 et 106, l'identification de Shabton du poème de Pentaour avec Ribla ne paraît pas justifiée. L'itinéraire que suppose cette identification, ne saurait être admis par ceux qui ont parcouru le pays.

P. 103. M. Gauthier a très exactement résumé les hypothèses émises sur les Shardina. Nous aurons l'occasion de reprendre ailleurs cette question, trop complexe pour être exposée en deux mots.

P. 163. A propos de Qizwadna ou Qizwatna, il faut noter une troisième hypothèse, adoptée notamment par Ed. Meyer, et qui nous paraît la plus probable, d'après laquelle cette région serait constituée par une partie du Pont (région de Comana) et une partie de la Cappadoce qui, suivant une remarque de Hommel, en conserverait même le nom.

P. 180-181. Le résumé des opinions sur l'emplacement de la région « Qodem » est instructif. Nous savons aujourd'hui que les régions de la Syrie ou bordure du désert étaient le siège de populations actives. Byblos était le port où l'on débarquait pour se rendre par la vallée de l'Eleuthère dans la région de l'Emèse qui est visée par le terme de *Qodem*, correspondant au *Nuqudina* assyrien.

P. 181. A propos de Qadesh sur l'Oronte (Tell Nebi Mend) on ne peut dire « c'est la biblique Qadesh », car la Bible n'en fait pas mention. La correction proposée par Joseph Halévy à II *Samuel*, XXIV, 6 et acceptée par Maspéro n'est pas admissible; cf. *Topogr. hist.*, p. 104, note 3.

P. 209. Le pays keshkesh ou koshkesh, à placer en Asie Mineure, ne serait-il pas celui qu'on trouve dans les textes hitites sous la forme Gashgash ou Gashga?

Des additions et corrections tiennent

cet ouvrage au courant des dernières publications.

R. D.

ALBRECHT GÖTZE — Das Hethiter-Reich. Seine Stellung zwischen Ost und West (*Der Alte Orient*, 27, 2). In-8° de 46 pages. Leipzig, Hinrichs, 1928.

Historien et éditeur des textes de Boghaz-Koi, l'auteur résume très utilement et avec clarté le développement de l'empire hittite d'après les documents publiés récemment. Cette histoire embrasse le deuxième millénaire avant notre ère et se divise en trois périodes : l'ancien empire hittite depuis environ 1900 avant notre ère jusqu'à vers 1650, puis une période de déclin complet, déterminé sans doute par les divisions intérieures et dont la durée est d'environ deux siècles, enfin, le nouvel empire hittite vers 1450 jusqu'à vers 1200.

Le point fixe de cette chronologie, à son début, est fourni par le raid des Hittites sur Babylone qui amène vers 1750 la chute de la première dynastie babylonienne.

Une conséquence immédiate est d'écarteler tout rapprochement entre les Hyksos et les Hittites, puisque l'activité des premiers se place précisément au moment où les seconds disparaissent de la scène politique. M. Götzke reprend l'hypothèse d'un grand empire Hyksos dont le centre serait le Métanai et qui s'étendrait depuis Kerkouk jusqu'en Égypte, en Crète et en Asie Mineure.

Si l'on parvenait à s'entendre sur la position géographique de nombreux toponymes tels qu'Arzawa, etc..., nous aurions dès maintenant un tableau très complet et précis de l'activité des principaux rois hittites.

R. D.

F. CHAPOUTHIER et J. CHARBONNEAUX. — Fouilles exécutées à Mallia. Premier rapport (1922-1924) (*Études crétoises*, t. I. Un vol. in-4° de 63 pages avec 36 planches. Paris, Paul Geuthner, 1928).

Ce premier rapport expose le résultat des premières recherches effectuées à Mallia, en Crète, à l'est de Gnosse, par MM. Hazidakis, qui a découvert le site, L. Renaudin, J. Charbonneaux et F. Chapouthier.

Il s'agit d'un palais minoen, disposé comme à Gnosse et à Phaistos, autour d'une cour rectangulaire centrale. Le rapport qui vient de paraître étudie la région ouest de cette installation princière.

La façade ouest offre les dispositions habituelles aux architectes minoens : mur en beaux blocs posés sur un socle débordant ; redans plus accentués qu'à Gnosse et à Phaistos. Une entrée au nord, encore mal déterminée, conduit à un portique, une autre entrée à l'ouest mène à un large couloir, probablement hypètre, qui divisait en deux toute cette région ouest, lui distribuant l'air et la lumière.

Le rez-de-chaussée, dont le plan est rationnel dans sa complexité et toujours ingénieux, était surmonté d'une importante superstructure en briques et bois, qui s'est totalement effondrée au cours de l'incendie final. Cette catastrophe est fixée par les auteurs du premier rapport tout au début du Minoen Récent I, donc vers le milieu du XVI^e siècle avant notre ère. Le palais tel qu'on le relève aujourd'hui remonte donc au Minoen récent et même, dans ses parties essentielles, au Minoen moyen I. Il correspond aux palais primitifs de Gnosse et de Phaistos dont on saisit quelques éléments seule-

ment, car les palais ébélés au Minoen moyen II ont subi la destruction des installations primitives. A Malia, au-dessous du palais actuel, dont le plan est très net, on a relevé des traces certaines d'un premier établissement remontant au Minoen ancien II.

Ainsi apparaît l'intérêt tout particulier des fouilles de Malia : elles nous mettent en présence de constructions antérieures à celles de Cnossos et de Phaistos.

La région ouest du palais est constituée par une série de quartiers ou *maslacs* : ceux que nous voyons au rez-de-chaussée, ne constituent évidemment qu'un étage. Le plan même du palais au rez-de-chaussée du quartier VI paraît réservé au culte, la *loggia* VI, 1, à laquelle on accède de trois côtés par des escaliers, conserve une base d'autel ou de table à libations. Dans la pièce voisine VI, 2, on a découvert un ensemble d'armes dont le prince ou l'officiant se paraient (*).

Dans le quartier III, vers l'entrée nord, ont été trouvés « de nombreux objets en terre cuite, notamment des médallions, des barres, des tablettes couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques ou lineaires, des empreintes de sceaux, des fragments provenant de petits vases ornés d'un quadrillage incisé sur le col et dont l'un porte sur la panse deux signes hiéroglyphiques ». Cette trouvaille fera l'objet d'une publication spéciale.

Les découvertes du Malia sont exposées avec clarté et sobriété ; l'exécution matérielle de ce volume mérite également tout éloge.

R. D.

(*) Voir Syria, VII (1927), p. 181, à propos de la publication qu'en a faite M. Charbonneau dans les *Monumenta Picta*. Voir aussi Paul Couvoux, *Revue archéol.*, 1928, 1, p. 257.

V. E. REMOUCHAMPS. — *Griechische Dolch- und Schwertformen. Ein Beitrag zur Chronologie der Europäischen Bronzezeit.* In-4° de 56 pages. Leyde, Brill, 1926.

L'auteur répartit en 18 types les poignards et épées du monde grec et les classe chronologiquement. Les plus anciens types sont fournis par les poignards chypriotes à longue soie. Puis vient le poignard à soie très courte et deux rivets, connu notamment à Amorgos. Un poignard de ce type s'est rencontré à Nagaria ; mais M. Remouchamps ne peut admettre qu'il remonte au V^e millénaire comme le propose M. Flinders Petrie, ni même vers la fin du IV^e si l'on adopte la chronologie courante.

Il est nécessaire d'appeler l'attention des archéologues sur l'importance de ces classements ; les problèmes qu'ils soulèvent ne se résoudreont que par des observations précises qui, jusqu'ici, ont à peu près fait défaut. On doit aussi considérer que les fondeurs ont essayé plusieurs formes, et qu'une même localité fournit des types assez différents. Il faut tendre à étudier et reproduire des collections d'armes aussi complètes que possible.

R. D.

BITTGE NIELSEN, FR. HOMMEL et V. HORNHAGEN. — *Handbuch der altarabischen Altertumskunde. Tome I : Die altarabische Kultur.* Un vol. In-4° de viii et 272 pages. Copenhague, A. Busck ; Paris, Geuthner ; Leipzig, Harrassowitz, 1927.

La publication entreprise par M. D. Nielsen, qui s'est assuré la collaboration de

MM. Hommel et Rhodokanakis, répond à une nécessité, et elle a reçu déjà le meilleur accueil des milieux orientalistes. Elle s'annonce comme très importante.

Le premier chapitre (Nielsen), retrace l'histoire des découvertes en Arabie et donne un aperçu du matériel archéologique.

Le tome VII est l'excellente *de d'rap* du *et les p'terres de V'abir* par *mar* jusqu'à ment complets, de Joseph Halévy et de Ed. Glaser. M. Fr. Hommel s'est réservé le soin de retracer l'histoire de l'Arabie méridionale. M. Rhodokanakis expose la vie politique et sociale des États de l'Arabie méridionale. M. A. Grohmann résume nos connaissances archéologiques. Enfin, M. Nielsen consacre un long exposé à la religion des anciens habitants de l'Arabie. Des index très soignés permettent de se reporter facilement au texte et 76 figures constituent un *premier* *complément*.

R. D.

STÉPHANE GSELL. — *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. Tome VII. *La République romaine et les rois indigènes*. Un vol. in-8° de 312 pages. Paris, Hachette, 1928.

Dés maintenant, on peut assurer que le plus beau monument destiné à commémorer en Algérie le centenaire de 1830, sera *l'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, de M. Stéphane Gsell. Le savant professeur au Collège de France applique une méthode historique rigoureuse et plain. Certes, il aboutit à une « synthèse » ; mais par la collection complète des faits et des documents, leur habile coordination et son jugement lumineux. L'art de M. Gsell

est celui d'un grand *le secret* d'un *et* aussi bon du « manuel » que des descriptions imprécises et verbosées.

Le tome VII se compose de deux parties. La première examine l'état et l'organisation de la province d'Afrique en 146 av. J.-C. : gouverneurs, villes libres, sujets, citoyens romains, condition des terres. Rome ne cherche pas à faire entrer les Africains dans la famille romaine ; elle ne constitue pas non plus en Afrique un peuplement important de Romains. Le rapprochement entre Latins et les habitants des villes ou les indigènes des campagnes s'établit mal. « Cicéron qualifie les uns et les autres de *Poeni*, nom que les Romains avaient appris à détester. Pour d'autres, les indigènes étaient des Libyphéniciens. Car c'est alors qu'on leur applique ce terme, qui avait d'abord désigné les colons phéniciens des côtes de la Libye. Mamerco d'indiquer que ces Libyens étaient devenus Phéniciens par la langue et par les mœurs. »

La seconde partie de l'ouvrage concerne les rapports de Rome avec les rois africains, et notamment avec Jugurtha.

R. D.

JOHN PEDERSEN. — *Inscriptiones semiticae collectionis Ustinowianae* (*Symbolae Osloenses*, fasc. suppl. II). In-8° de 70 pages. Oslo, 1928.

La collection, que le baron Ustinow avait réunie au cours d'un long séjour à Jaffa, est aujourd'hui dispersée (*). Les inscrip-

(*) Il est dit que le Louvre a négligé cette collection. Ce n'est pas exact, puisque j'ai été envoyé en mission auprès de M. von Ustinow, avant la guerre, pour en négocier l'achat. Les prétentions du propriétaire, qu'on dû épron-

tions ont été acquises par le Musée ethnographique de l'Université d'Oslo et leur publication est échue à M. Pedersen qui s'en est acquitté avec un soin qui relève l'intérêt de ces textes.

Ce sont d'abord sept inscriptions juives provenant du cimetière juif de Jaffa que M. Clermont-Ganneau découvrit en 1873, lors de la mission que lui confia le Palestine Exploration Fund. La première mentionne un fils du rabbi Tarphon, peut être le contemporain de R. Akiba. Dans ce cas, le texte daterait du milieu du second siècle de notre ère. La fin de la deuxième ligne de ce texte ne paraît comporter ni la mention de Jaffa, peu vraisemblable puisque le texte en provient ni celle de Loui Lydda, impossible paléographiquement. La lecture de Clermont-Ganneau et de Euting nous paraît s'imposer.

Une inscription samaritaine, qui sort des rédactions habituelles, est datée de 490 de l'Hégire (1099-1100 de notre ère). Le lot compte encore une inscription syriaque et une trentaine de textes arabes attentivement étudiés.

R. D.

CARLO COATI ROSSINI. — *Storia d'Etiopia*

Parte prima : Dalle Origine all'avvento della dinastia Salomonide (*Africa Italiana*, III). Un vol. in-4° de 343 pages et LXX planches. Milan. A. Lucini, 1928.

Le savant orientaliste présente dans ce premier volume toute l'histoire ancienne de l'Éthiopie.

Une longue introduction mentionne, voir également les neighbouring norregions, ont empêché cette acquisition et aussi le fait qu'elle ne pouvait être que partielle.

les érudits et explorateurs qui se sont occupés de ce pays dont il est donné un rapide exposé géographique. L'histoire remonte bien au delà des documents éthiopiens, grâce aux textes égyptiens.

Il est impossible d'échapper aux rapports qui lient l'Éthiopie à l'Arabie méridionale, aussi trouvera-t-on dans cet ouvrage un résumé particulièrement compétent de la civilisation minéo-sabéenne, dite plus communément himyarite. La population venue de cette région a constitué en Éthiopie la classe dirigeante, tandis que les indigènes ont été réduits en vassalité.

L'histoire du royaume d'Aksum, jusqu'au milieu du IV^e siècle, amène naturellement l'auteur à exposer les cultes de ce royaume et l'introduction du christianisme. Adopté d'abord par la Cour éthiopienne, vers le milieu du IV^e siècle, ce dernier ne fit pas grand progrès tout d'abord. M. Coati Rossini émet toutes les raisons pour attribuer la pénétration du nouveau culte dans le peuple, à partir de la seconde moitié du V^e siècle, à l'action des missionnaires étrangers, pour la plupart syriens et aux commerçants syriens. Nombre de mots éthiopiens concernant l'église et la liturgie sont d'origine syriaque. Les Saintes Écritures furent traduites du grec en éthiopien ; mais ce n'est qu'à la fin du VI^e siècle que l'empire en Orient et communément dit dans les églises de Syrie, d'Asie Mineure et d'Égypte. Tout d'abord les chrétiens d'Éthiopie durent se servir de textes grecs, quand on en vint à les traduire en éthiopien, on et que se posèrent les difficultés de transcription, celles-ci furent résolues suivant le système syriaque. Aussi n'est-il pas surprenant que le traducteur éthio-

mon n'ait pas suivi la reconversion Alexandrine, adoptée par les églises d'Égypte, mais une autre reconversion répandue dans les églises syriennes occidentales.

On trouvera encore le détail des relations avec les rois himyarites et l'islamisme naissant. Après le viii^e siècle, l'isolement de l'Éthiopie et les invasions, insensiblement la décadence du pays. La dynastie des Beni Nagiah et la dynastie Zogué terminent cette première partie qui constitue un exposé magistral.

R. D.

ANNOU PIGANIOL. — La Conquête romaine (Peuples et civilisations, III, sous la direction de L. Halphen et Ph. Sagane). Un vol. in-8° de 512 pages. Paris, Arcan, 1927.

M. Piganiol a écrit un livre digne du sujet qui lui était dévolu. L'Orient antique est sans cesse présent dans cette histoire, qu'il s'agisse de la colonisation phénicienne ou de la venue des Étrusques. Que Rome l'ait voulu ou non, dès l'instant qu'elle représentait une grande puissance européenne, elle devait se trouver aux prises avec les peuples d'Asie. D'abord avec l'empire qu'ils avaient fondé en Afrique du Nord et d'où ils tentèrent de se répandre en Europe; puis avec l'Égypte qui faillit, grâce à Antoine, balancer la puissance romaine; même plus tard avec l'Inde.

Rome ne pouvait manquer de s'insérer en Syrie pour y mouler la garde du bassin méditerranéen. L'historique de la *Frontière de l'Euphrate*, qu'on doit à M. Chapot, illustre l'effort considérable que l'empire romain a dû consentir pour que la paix romaine soit effective dans la Mé-

diterranée. L'expédition d'Alexandre avait été une époque merveilleuse; mais ses successeurs ne surent maintenir leur position et, après la défaite de Crassus, la lutte pour la frontière de l'Empire prit un caractère grave. Le jour où on n'y put suffire, déclenchèrent les pires catastrophes.

M. Piganiol arrête son exposé à la fin de la République romaine; mais déjà on pressent la crise religieuse et sociale qui, venue d'Orient, secouera le monde romain tout entier.

R. D.

P. LAMMENS. — L'Arabie occidentale avant l'Hégire. Un vol. in-8° de 344 pages. Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1928.

Le savant arabisant a eu l'excellente idée de grouper sous un titre commun six études, parues dans divers recueils et qui n'avaient pas été tirées à part. La série de ces études doit être complétée par *Les Sanctuaires préislamiques dans l'Arabie occidentale, Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth* (X, fasc. 2, 1928).

Voici les titres des six chapitres : Les Caractères à la Mecque, à la veille de l'Hégire; Les Juifs à la Mecque, à la veille de l'Hégire; Le culte des idoles et les processions religieuses chez les Arabes préislamites; Le caractère religieux du « tar » ou vendetta chez les Arabes préislamites; Les Aghabs et l'organisation militaire de la Mecque, au siècle de l'Hégire; L'ancienne frontière entre la Syrie et le Hadjaz; Notes de géographie historique.

Toutes ces études fourmillent de renseignements précieux puisés directement aux sources. Pour en souligner l'intérêt, nous relèverons deux points.

Dans le premier chapitre, le P. Lammens s'attache à réfuter l'opinion de Well-

hausen d'après laquelle ce n'est pas le judaïsme, mais la religion chrétienne qui a exercé une influence prépondérante sur les débuts de l'Islam. Le P. Lammens reprend ainsi la défection de Reau dans *Marr-Aurèle*, concluant que l'Islam est « une édition du judaïsme, accommodé au goût des Arabes ». Pour éviter toute méprise, il faut observer que le savant arabisant ne s'occupe ici que de l'Islam tout à ses débuts.

C'est encore la critique des opinions de Wellhausen qui est le point de départ des renseignements groupés sur les bêtes et les processions religieuses chez les Arabes préislamites : « Les yeux fermés, dit le P. Lammens, Wellhausen et son école ont passé à côté de ces innombrables débris de paganisme arabe. » Il est certain que bien des points de vue sont rectifiés ici et ce chapitre nous semble le plus intéressant et le mieux ordonné de tout le volume. Les exemples fournis du transport des divinités par la tribu sont les suivants et l'auteur en donne un exemple archéologique d'après l'étude que M. Camont a consacrée à une terre cuite figurant deux divinités assises dans une litière avec baldaquin ou *gobba* transportée par un chaméau. Les terres cuites étudiées par M. Camont attestent l'existence de processions religieuses à dos de chaméau, pratiquée confirmée par le récit de la bataille d'Obod, enfin par l'interprétation rationnelle des termes rituels de *mar'â*, *qafa*, *fa'wâf*, lesquels impliquent l'idée d'évolutions processionnelles pendant la période du *hadj*.

Le P. Lammens définit avec une remarquable précision la *gobba* rituelle plus petite que la tente et s'en distinguant par son sommet arrondi, par la couleur adop-

tée (le rouge), par la matière qui est le cuir.

Les bibliistes trouveront là, bien que le P. Lammens n'aime guère ces rapprochements et les évite, une documentation de premier ordre.

R. D.

ANDRÉ GRABAR. — *La peinture religieuse en Bulgarie*. Un vol. de texte in 4° de xii. 396 pages, avec 44 figures et une carte; et un album de 84 planches hors texte en phototypie. Preface de G. Millet, Paris, Paul Geuthner, 1928.

Le travail de M. Grabar s'étend aux peintures murales, datant du vi^e au xvi^e siècle, réparties sur le sol de la Bulgarie actuelle. L'auteur donne tout d'abord un bref aperçu des conditions dans lesquelles se développe l'activité artistique de ce pays, puis il justifie par des considérations générales sur l'évolution de la peinture byzantine les divisions adoptées dans l'exposition du sujet.

La première partie du livre est intitulée : *Peintures byzantines*. M. Grabar entend par là celles qui ne doivent rien au génie bulgare. Elles peuvent être groupées en deux catégories distinctes : d'une part les peintures pré-icoonoclastes, de l'autre celles des xi^e-xii^e siècles. Dans le premier groupe figure l'église de Perushica, qui apporte une contribution précieuse à l'étude d'une période fort mal connue pour laquelle on en était réduit jusqu'ici aux fresques de Buovît et de la caveau de Lathos. L'ensemble du décor de Perushica, que M. Grabar décrit et étudie minutieusement, est l'objet de remarques et de comparaisons ingénieuses relatives aux sujets traités et à leur in-

interprétation aussi bien qu'à la technique. L'auteur en déduit des enseignements généraux sur l'art monumental de Constantinople au VII^e siècle : ses peintures attestent, en même temps que la vitalité de l'art hellénistique, une influence alexandrine des plus significatives, notamment dans les grandes compositions narratives réparties en zones parallèles et dans l'emploi d'une gamme de couleurs claires et transparentes. Elles annoncent ainsi l'art constantinopolitain des XI^e et XII^e siècles dont elles contiennent en germe les éléments caractéristiques.

La fureur iconoclaste et les invasions barbares justifient l'absence de monuments du VII^e et du VIII^e siècles. Ils manquent également pour le IX^e et le X^e. Il faut descendre jusqu'au début du XI^e siècle pour retrouver, sur le sol bulgare, de nouvelles manifestations de l'art de Byzance contemporain, cette fois, des empereurs macédoniens et des Comnènes. M. Grabar décrit les peintures de l'église-ossuaire de Batschkovo et analyse les différents sujets traités : Purification, Baptême, Résurrection de Lazare, Entrée à Jérusalem, Mise au tombeau, Dormition, l'Anastasis, Vision d'Ézéchiel, Jugement dernier, etc... Si ces fresques se rattachent par certains côtés aux plus anciennes décorations chrétiennes, elles sont surtout caractéristiques de l'art byzantin des XI^e et XII^e siècles. On y trouve, comme en littérature, l'influence des idées antiques, de cet *humanisme byzantin* fait de mesure et d'équilibre, mais qui, par son goût excessif pour la symétrie et l'ordonnance, aboutit à la sécheresse et à la stérilité. Les fresques de l'église Saint Georges à Sofia et celles de l'église de Borana (I^{re} courbe) ajoutent quelques

éléments à notre documentation sur cette époque.

En 1180-87 est fondé le second empire bulgare avec Tirnovo comme capitale et, au XII^e siècle, un art aristocratique se développe à Tirnovo et dans tout le pays. Il est vraisemblable qu'il bénéficie de la venue d'artistes grecs fuyant Constantinople dévastée par les Croisés, mais il s'en demeure pas moins que les productions de cette époque offrent des éléments proprement bulgares qui prouvent l'existence d'une école nationale. C'est à l'étude de ces monuments que M. Grabar consacre la seconde partie de son ouvrage. Les peintures de l'église des quarante Martyrs de Tirnovo et celles des chapelles de la « Trapeza », dans la même ville, donnent une idée assez précise de cet art *bulgare*, mais c'est la décoration de l'église de Borana, beaucoup mieux conservée, qui permet d'en fixer les caractères exacts. M. Grabar avait donné précédemment une monographie de cette église (*Borana, Sofia, 1924*). Il reprend ici l'étude de ses fresques, dont certaines, comme la Crucifixion (cf. pl. XII de l'album) permettraient soutenir la comparaison avec les meilleures compositions byzantines des siècles antérieurs (XI^e et XII^e siècles). Mais le fait byzantin n'est vivifié par le talent du peintre qui, sans manquer à la réserve traditionnelle, témoigne d'un véritable effort vers le naturalisme. À côté de figures comme celles du tsar Constantin et de la tsarine Irène (pl. XX), représentées suivant les thèmes conventionnels, d'autres, comme celles de Kalojan et de Desislava (pl. XXI), sont de véritables portraits. Les vêtements sont reproduits avec leurs détails singuliers, avec leurs ornements étrangement bigar-

rés et compliqués; les éléments architectoniques correspondent à des réalités et il n'est pas jusqu'à certains gestes d'élégance et de coquetterie que le peintre n'ait observés et traduits. D'ailleurs, à Boreca comme à Tirnovo, la peinture à la détrempe a remplacé la technique de la fresque byzantine. La précéité, infiniment plus soignée, a permis à l'artiste d'enrichir sa palette, de multiplier les nuances et d'éviter, des modèles sans sécheresse : cette technique a servi, de la manière la plus heureuse, une conception naturaliste qui n'est point sans analogie avec l'art occidental de la même époque.

Dans une troisième partie, l'auteur passe en revue les décorations bulgares du xiv^e et du xv^e siècles. Il examine d'abord les monuments où réapparaissent les formules archaïques de l'art pré- ou apoclyptique. Dans le monastère de Zemen et dans les ruines d'une église voisine de Ljutibrod, on observe la persistance de procédés apparentés aux anciennes traditions byzantines qui, sans doute, se maintiendront vivaces dans l'art populaire. À côté de ces œuvres de style archaïsant apparaissent, beaucoup plus nombreuses, celles qui attestent une étroite dépendance à l'égard de Byzance. La décoration des églises rupestres de la Bulgarie du Nord, celle de la coupole de Saint-Georges de Sofia, celles de l'église de Bérénde, de l'église de Saint-Pierre-et-Paul à Tarnovo, celles du monastère de Batshkovo et de l'église Saint-Jean de la Mer à Mesembria sont autant d'œuvres habiles, vigoureuses et pathétiques, souvent expressives et parfois brutales, mais où rien ne subsiste de la tendance naturaliste du xiii^e siècle. Ce sont là des compositions à la fois décoratives et grandiloquentes puisant leur

inspiration dans une documentation surabondante; œuvres de rhétieurs et d'érudits qui ne voient dans l'ancien art chrétien qu'un répertoire de formules toutes prêtes et qui, plutôt que d'interpréter la nature, préfèrent traduire par des images allégoriques et mystiques les dogmes, les prières et les symboles liturgiques.

Dans la Bulgarie occidentale, des peintures du xv^e siècle participent à la fois de ces deux écoles, l'une populaire et l'autre savante : à Kalotino, à Dragalevo, à Bobosilevo, à Orlica, les motifs archaïques subsistent parmi les thèmes byzantins traités d'ailleurs sans distinet ou peu des exécutants médiocres.

Les peintures du monastère de Poganovo — aujourd'hui en territoire serbe — datées de 1500, marquent une dernière étape de la peinture bulgare. On y observe, en même temps que la persistance de certains procédés de l'art hellénistique, la présence des types iconographiques qu'utilisera encore l'art du xvi^e et du xvii^e siècles. Fait singulier : c'est à l'Italie du xiv^e siècle que les artistes empruntent, par ailleurs, certains éléments de cette esthétique nouvelle. Mais cette combinaison curieuse de formules byzantines traditionnelles et de motifs italiens n'est qu'un phénomène isolé et sans lendemain dans l'histoire de la décoration balkanique. Poganovo marque à la fois le dernier effort et la fin de la grande peinture bulgare.

Le très bel ouvrage de M. Grabar est présenté sous une forme typographique impeccable et illustré d'un choix excellent de croquis explicites et de planches bien venues. L'auteur, qui fut attaché au musée de Sofia, a pu, au cours de diverses missions en Bulgarie, recueillir sur place

de nombreux documents inédits. Son œuvre est fondamentale, non seulement pour l'étude de l'art bulgare, mais pour les recherches byzantines en général. On y sent le souci constant de ne rien laisser dans l'ombre et de montrer l'enchaînement des faits à l'aide de rapprochements multiples. Toutes les questions relatives à l'évolution de la peinture monumentale en Orient sont traitées avec une conscience extrême, servie par une vaste et solide érudition. Les analyses et les descriptions sont autre chose qu'un froid catalogue : elles permettent à l'auteur d'affirmer, avec de rares qualités de sensibilité, une vive compréhension de l'œuvre d'art.

Le livre est écrit en un style clair, élégant et précis qui montre à quel degré M. Tcherni, d'origine russe, mais naturalisé français, s'est assimilé la langue de sa nouvelle patrie. Son œuvre, fruit de nombreuses années de labeur, vaut autant par la discipline rigoureuse dont elle témoigne que par le talent qui s'y manifeste.

ALF. BÉGIN ET

GEORGES SALLES et MARIE-JULIETTE HALLOR. — **Les collections de l'Orient musulman** (Musée national du Louvre). Un volume 18 X 13,5 de 80 pages et 25 planches. Paris, Musées nationaux, 1928.

Il est naturel qu'on multiplie à l'usage du public, toujours plus avide de s'instruire dans les Musées, les moyens d'information. C'est pourquoi, à côté des deux beaux albums illustrés qu' M. G. Salmon-Migeon a donnés sur l'*Orient musulman au Louvre* (1922), et en attendant le catalogue critique en préparation, il sera

particulièrement utile d'offrir aux visiteurs un guide où l'essentiel des renseignements est condensé sous une forme très claire.

Après une préface de M. Marquet de Vasselot qui expose le développement assez récent de cette série, les auteurs donnent une brève notice historique sur l'Islam et ses dynasties, puis ils examinent, tour à tour, la sculpture, le métal, la céramique, les verres et cristaux de roche, les tapis et les tissus.

HERMANN STRUBT. — **Geschichte im Bilde**. Ein kulturgeschichtliches Bilderbuch für Schule und Haus. 5^e édition complètement remaniée. I. Teil : Von der Urzeit bis zum Ende der Antike. Un vol. cart. in-4^e de 122 pages et 382 figures. Halle (Saale), Buchhandlung des Waisenhauses, 1928.

Le sous-titre note exactement l'intention, on dans laquelle ce volume a été très judicieusement composé. Les reproductions sont généralement bonnes, plus ou très bonnes. Le texte qui les accompagne donne des indications précises.

Naturellement la Grèce et Rome occupent la plus grande place de cet album historique; mais l'Orient n'est pas oublié et, en tout cas, représenté par les monuments caractéristiques.

GABRIEL FLEURY. — **Introduction à l'astronomie nautique arabe** (Bibliothèque des géographes arabes, II). Un vol. in-8^e de xii et 272 pages. Paris, Paul Geuthner, 1928.

Bien que ce premier volume ne se compose de questions plus astronomiques

que géographique et réédite un volume déjà paru dans une autre collection (t. III des *Instructions nautiques et routiers arabes et portugais des XI^e et XI^e siècles* — ce qui, au point de vue bibliophile, n'est pas à recommander), cependant les scribes et lescripteurs à l'intéressante « Bibliothèque des géographes arabes » ne regretteraient pas de posséder ce recueil de documents, diligemment réunis par M. Fournel et ayant trait à l'astronomie nautique : I, Note on the nautical instruments of the Arabs, par James Prinsep; II, A brief notice of some contrivances practised by the native mariners of the Comandor coast, etc., par le capitaine H. Congreve; III, L'origine de la rose des vents et l'invention de la boussole, par L. de Saussure; IV, Commentaires des Instructions nautiques de Ibn Majid et Sulayman al-Mabri, par L. de Saussure; V, Les mutations Ibn Majid et Sulayman al-Mabri.

FR. CHARLES ROUX. — *Les échelles de Syrie et de Palestine au XVIII^e siècle* (Bibl. archéologique et historique, t. X). Un vol. in-4^e de 224 pages avec 27 planches. Paris, Paul Gauthier, 1928.

Ministre plénipotentiaire ayant eu l'occasion d'inspecter les contrées d'Orient et d'ayant eu accès à des sources peu accessibles, l'auteur, qui a déjà publié plusieurs volumes concernant l'Orient, est particulièrement désigné pour retracer l'historique de ce qu'on peut appeler le monopole du commerce français en Syrie et Palestine pendant le XVIII^e siècle. Il fallait, en effet, quelqu'un du métier pour se reconnaître au milieu de cette orga-

nisation particulière qui s'inscrivait en marge des lois françaises aussi bien que des lois turques et que la tourmente révolutionnaire emporta comme une des prérogatives royales les plus contraires aux idées de liberté. Par un singulier retour de l'esprit humain qui, décidément, tourne dans un cercle bien étroit, nos contemporains révolutionnaires inscrivent dans leur programme la restauration de l'organisation Louis quatorzième renforcée par leur expérience doctrinale.

L'exposé de M. Charles-Roux est d'un puissant intérêt. Il ne fixe pas seulement les péripéties de ce commerce dont l'Europe ne pouvait se passer et qu'une poignée de Français maintenaient souvent au péril de leur vie, je crois bien qu'il nous apporte, touchant la mission du baron de Tott, une révélation fort curieuse.

Les exportations françaises à destination du Levant consistaient principalement en draps de nos manufactures du Languedoc. En retour, Alep fournissait les produits amenés par caravane de Perses, de Bassora et de Bagdad; mais déjà, au XVIII^e siècle, ces produits avaient tendance à gagner l'océan Indien, ou même, par suite de la tyrannie des Pachas d'Alep, à gagner la route de Smyrne. Le nombre des Français résidant à Alep tombe de 30, en 1630, à 15 ou 20 au XVIII^e siècle. Ils ont comme concurrents les Anglais et quelques Hollandais. Les Vénitiens, nos seuls concurrents jusqu'à la fin du XVI^e siècle, ont alors complètement disparu.

La principale exportation de Saïdi en France était fournie par le coton. L'Égypte n'en produisait pas encore.

Les capitulations ne mettaient pas nos commerçants à l'abri des avanies, amon-

imposée sous le prétexte le plus futile, mais aussi un représailla pour les incursions des corsaires dont le point de ralliement était le plus souvent Malte. « L'Ordre de Malte, » dit M. Vandal, s'était transformé en une vaste entreprise de piraterie, ne s'attaquant plus qu'à la propriété des mécréants et avait remplacé la croisade par la course. » Les Turcs rendaient la nation française responsable de toutes les prises effectuées par les corsaires.

La situation des commerçants français s'aggrava considérablement par le fait que les pachas de Syrie s'étaient rendus indépendants du Sultan et que l'action généralement bienveillante de ce dernier ne pouvait s'exercer. On conceut que le seul moyen d'en finir était l'occupation d'un ou plusieurs ports et c'est à préparer cet événement que tendait, en réalité, la mission du baron de Tott. Mais, à son retour en France, en 1778, la guerre de l'Indépendance des États-Unis battait son plein et rendit impossible toute expédition vers l'Orient.

Un choix judicieux de planches illustre ce volume. On y trouvera notamment une reproduction des cartes suivantes : pl. I, carte de Guillaume de l'Isle publiée par Joseph Nicolas de l'Isle, 1764; pl. XXV, carte de la mer Méditerranée, par Joseph Roux, Marseille, 1764, pl. XXVI, carte de Syrie et Palestine dressée par d'Auville, 1750.

R. D.

J.-A. JAUSSEN. — *Costumes palestiniens. I, Naplouse et son district*. Un vol. gr. in-8° de viii et 364 pages, avec 9 planches. Paris, P. Geuthner, 1927.

L'enquête que le R. P. Jausson a si

brillamment menée jadis sur les Arabes du pays de Mouab, porte aujourd'hui sur la population musulmane de Naplouse. Après une rapide description de la ville, l'auteur étudie la population, la mise au avec ses rites de construction, la femme dans sa vie privée et dans la vie domestique et sociale, la famille, la religion, la mentalité et les traits de caractère, les occupations, la vie sociale, la mort et le deuil.

Cette monographie est très complète et parfaitement objective. Tout ce qui a trait à la religion — les Samaritains sont laissés de côté — est d'un intérêt particulier en ce que légendes et pratiques se rattachent à une tradition musulmane ancienne, ou même remontent à des temps plus reculés et quelquefois primitifs.

PERSONNAGES

P. L. PETERS. — *L'Eglise géorgienne du Libanion au Mont Admirable*. Extr. d'*Analecta Bollandiana*, 1928, p. 241-286.

Il s'agit du Mont Admirable qui se dressait dans le voisinage d'Antioche et qui fut habité par de saints personnages, notamment saint Syméon le Jeune, dont la plus grande vogue date des environs de 567. La disparition, en 985, de l'ancien monastère de Mâc Sim'on, dans la région d'Alep, donna au convent Saint-Syméon de la montagne Admirable une importance exceptionnelle. C'est toujours de ce dernier dont il est question chez les Géorgiens et les Latins de la principauté d'Antioche. Il faut remercier le savant

hollandaise des précisions qu'il apporte en un sujet confus.

O. J. TALLGREN. — *Survivance arabo-romane du Catalogue d'étoiles de Ptolémée*. Études philologiques sur différents manuscrits. I. Introduction et série première. Extr. de *Studia Orientalia Soc. Orient. Fennica*, t. II Helsingfors, 1928.

Les études très poussées que le savant professeur de l'Université d'Helsingfors publie en langue française offrent un grand intérêt philologique. Nous ne pouvons mieux faire que de donner le plan suivi par l'auteur : « Je me propose, dit-il p. 6, de comparer au texte grec de Ptolémée, pour une série de passages, d'abord, deux traductions arabes inédites et étudiées sur trois manuscrits, puis la traduction latine de Gérard de Crémone, étudiée sur un ms. du XII^e siècle et, en dernier lieu, la traduction espagnole d'Alphonse X étudiée, en partie, sur tous les mss. connus de son *Astronomie*. Une fois terminée, l'étude comparée de ces mss. inédits nous permettra d'établir la filiation d'un certain nombre de malentendus d'ordre linguistique dont se ressent la traduction médiévale du Catalogue d'étoiles de Ptolémée, et de rectifier notamment une série d'erreurs commises en l'espèce par Ludewig Ideler. »

M. Tallgren poursuit ainsi la préparation d'une édition critique du texte d'Alphonse X, ainsi que de la partie correspondante de l'*Almageste* arabe et de la traduction de Gérard. Cette minutieuse et patiente recherche l'amène à introduire des corrections dans le texte grec de Ptolémée, d'éc par Heiberg

Comte DE MEXIM DE BISSON. — *Recherches archéologiques à Beyrouth; La légende de saint Georges*. Conférence prononcée au musée Guimet le 1^{er} mars 1929, dans le *Bulletin de la Société française des fouilles archéologiques*, 1925-1926, p. 81-134, 1 pl., 22 fig. — *Le lieu du combat de saint Georges à Beyrouth*, dans les *Mélanges de l'Unité Saint Joseph Beyrouth Liban*, t. VII p. 251-265, 2 pl. — *Le Poseidon de Beryte* dans le *Bulletin de la Société Nat. des Antiquaires de France*, 1926, p. 178-185, 3 fig. — *Le decumanus maximus de la colonie romaine de Beryte* *ibid.*, p. 202-211, 3 fig. — *Un bronze de Jupiter Héliopolitain de Beryte* (communication à la Société Nationale des Antiquaires de France, juin 1928 (paraîtra prochainement dans le *Bulletin* cité).

Nous avons réuni ces travaux qui forment en quelque sorte la suite des articles parus ici même : *Les Anciennes Défenses de Beyrouth, Syria*, 1921, p. 235-257, 317-327. Grâce à eux, la topographie ancienne de Beyrouth s'éclaire quelque peu, la colonie romaine d'Agrippa paraît correspondre à la vieille ville carrée arabe dont le plan a paru dans *Syria*, 1921, p. 249, et a été refait avec quelques compléments pour notre ouvrage sur l'*Histoire de l'École de droit de Beyrouth*, Paris, 1925, *in fine*. Le forum principal aurait été situé devant la porte du Sud Bab Derkeh, sur le *decumanus maximus*. Cette artère devint par la suite la grande colonnade caractéristique des villes romaines des premiers siècles de notre ère. C'était au même temps le départ de la route de Tripoli. Un autre forum paraît avoir

existé en plein centre de la ville carrée et les ruines en ont été mises au jour récemment⁽¹⁾. Une liste des édifices et de leurs statues a pu être dressée d'après les textes épigraphiques et littéraires, et d'après la numismatique, mais les localisations restent généralement hypothétiques.

A peu près à ce point on reste aussi la question des basiliques chrétiennes qui s'élevèrent à Héracle à partir du v^e siècle. Il semble bien cependant que l'emplacement de l'*Avetrastia* soit marqué encore par la cathédrale grecque orthodoxe dans la vieille ville.

Un groupe de vestiges intéressants est rattaché par le comte du Mesnil à la petite mosquée el-Khodr à l'est de la ville. La tradition y localise le combat de saint Georges et du dragon. La première mention de ce souvenir date des Croisades et l'histoire de la chapelle élevée sur ce point peut être suivie en détail à partir du xiv^e siècle.

M. du Mesnil croit à quelque confusion très ancienne d'où serait née la légende, car il est frappé de la ressemblance de saint Georges avec l'Eschmoun escorté de dragons de la numismatique locale. Le R. P. Montet pense que la chapelle a pu être dans les premiers siècles chrétiens un des *Neptera* de Héracle, la sanctuaire du saint martyr se trouvant au milieu d'une très vaste nécropole d'époque romaine. Une bonne étude des textes épigraphiques arabes et turcs de la chapelle transformée en mosquée est donnée par M. T. Deny, professeur à l'École des langues orientales. La bibliographie abondante de tous ces travaux, qui font hon-

neur à leur auteur, sera utilement consultée pour tout problème touchant la topographie ou l'histoire de Héracle.

P. A. COHEN

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Campagne de fouilles à Mishrifé (Qatna) en 1928 — Le comte du Mesnil du Huisson a exposé devant l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1928, p. 216) les résultats de sa troisième campagne à Mishrifé, à laquelle M. Poux de Roiron a activement collaboré.

Les recherches entreprises à la porte sud de l'enceinte ont révélé une organisation différente de celle des autres portes fortifiées. Les explorateurs ont bien décelé que ces constructions sont contemporaines de la dernière installation sur la butte de l'Eglise : mais nous ne croyons pas que la date proposée de la fin de l'âge du bronze et du début de l'âge du fer soit exacte. La céramique, notamment les jarres avec colot saillant, attestent l'époque néo-babylonienne. Ainsi, après le paragraphe 8 (*Syria*, 1928, p. 134) qui correspond à la destruction de la ville vers 1375, il faut non seulement compléter un paragraphe 9 des débuts de l'âge du fer où la butte de l'Eglise — disons maintenant la butte des sanctuaires et du palais, puisque l'Eglise a été déplacé — est restée déserte, mais encore un paragraphe 10 où cette butte reprend quelque activité ; on construit en même temps les édifices dégagés vers la porte sud. On trouve ici et là la même céramique, mais aussi les mêmes installations en forme de petites chambres munies d'un puits. Dans un cas — porte sud —

(1) Voir ci-après, p. 82

M. du Mesnil les définit comme des chambres de bain, dans l'autre — butte de l'Eglise — comme des installations lauroboliques à cause de la présence de sang animal sur les parois. Cette dernière hypothèse est à peu près invérifiable.

La renaissance du site de Qal'at, l'époque néo-babylonienne est intéressante à constater; elle semble suggérer le fait que cette place, par sa forte position, était surtout utile entre les mains des puissances de l'Est qui cherchaient à dominer la Syrie.

On a achevé le déblaiement du temple de la déesse Nin-Egal sur la butte de l'Eglise. Il se compose d'un parvis rectangulaire de 54 mètres sur 18. Dans l'angle nord-est est le sanctuaire entouré d'orthostates avec, au fond, le saint des saints de plan oblong.

Au nord-ouest du temple du Nin-Egal, et presque sous l'ancienne église, l'heureux explorateur a découvert un petit sanctuaire d'un grand intérêt: outre le plan de 8 mètres sur 10 mètres, avec une sorte de cuve peu profonde. Dans la partie sud-est de cette esplanade sont apparues deux petites chapelles rectangulaires. Celle de gauche est bordée d'orthostates de trois côtés et fermée sur le devant « par un autel à grandes cupules qui occupe toute cette face ». Le sanctuaire de droite contenait uniquement les restes d'un gros pieu ou tronc d'arbre.

Avons-nous là une organisation du type cananéen avec *masgeba* et *ashera* comme le pense M. du Mesnil, ou une installation purement assyrienne comme j'y incline, analogue au *el shamshi* de Suse? En tout cas, cette dernière hypothèse confirmerait l'opinion de M. du Mesnil que ce petit sanctuaire correspond

au « temple des dieux du roi » mentionné dans les tablettes de Qal'at, autrement dit, qu'il constitue l'oracle royal.

Au nord du grand temple sont apparus trois nouveaux textes en écriture cunéiforme, des listes d'hommes et un fragment de tablette astrologique, comme l'a reconnu M. Virolleaud. Il faut signaler encore des fragments d'un bas-relief en basalte représentant deux figures, l'un en face de l'autre. Des signes ont été relevés sur certaines plaques.

Au nord de la butte de l'Eglise a été découvert un tombeau plein d'ossements, contenant 320 vases, des armes et bijoux de bronze. Par des arguments péremptoirs, M. du Mesnil fait remonter ce tombeau IV au commencement du deuxième millénaire avant notre ère. Il faut féliciter vivement M. du Mesnil du Buisson et son collaborateur M. Plaix de Botrou des résultats de cette nouvelle campagne.

Tell en Nasbeh. — Le professeur William Frederic Badé vient de publier son premier rapport intitulé *Excavations at Tell en-Nasbeh, 1926 and 1927*, Berkeley (California), 1928. Sous sa direction, la Pacific School of Religion de Berkeley — qui possède un Palestine Institute — a entrepris d'intéressantes fouilles sur le site présumé de Mispah à sept milles au nord de Jérusalem. On a mis au jour une importante muraille qui encerclait toute la ville, construction imposante qui remonte, semble-t-il, au moyen bronze (Cananéen ancien II).

Deux grottes funéraires ont fourni un mobilier plus ancien encore, notamment de petits vases à pans presque sphériques, à petites anses pleines, de vases de traits de peinture qui se ressemblent.

Inscriptions grecques de Halboun. — Ce village, le célèbre Chalybeon près de Damas, a fourni des textes aujourd'hui déposés au Musée syrien de Damas, dont le conservateur est l'emir Djaïar.

Avec sa sagacité habituelle, M. Michel Rostovtzeff a commenté ces textes (*Comptes rendus Acad. des Inscriptions*, 1928, p. 212) qui relatent la construction d'édifices sous le règne d'Agrippa II et a démontré une fois de plus l'importance de la grande extension du royaume des descendants d'Hérode le Grand, leur richesse et leur activité. M. Rostovtzeff préconise d'entreprendre des fouilles à Halboun pour retrouver les ruines des édifices mentionnés dans ces textes.

Inscription de Beyrouth mentionnant la reine Berénice. — Sous divers sigillographes, la colonnade mise au jour lors des fouilles nouvelles à Beyrouth, près de la grande mosquée (1). Une inscription ligure a été découverte et M. Vroilleand la fit tenir à M. Caumont qui la publia dans le *Musée Belge* du 1^{er} octobre 1928, p. 157 :

Regina Berenice, regis magni Agrippae filia et rex Agrippae templum? quod rex Herodes praeparavit fecerit, exstructum corruptum a solo restituerunt] marmoreisque et columnis (sic) aedificaverunt

A quel genre de temple s'agit-il? Les fouilles laissent fort à désirer. Les fouilles auraient peut-être pu s'étendre un peu plus avant; mais nous sommes au jour qu'un pavement somptueux avec quelques bases de colonnes, ce qui

ne comporte aucun caractère religieux. « Nous en tenir aux renseignements donnés par Josèphe, nous avons à choisir entre *templum* et *forum*. »

« Cette inscription, conclut le savant épigraphiste, nous est une preuve de plus de l'association du frère [Agrippa II] et de la sœur, singulièrement intéressante; car le nom de Berénice figure le premier, — irrégularité protocolaire qui ne peut manquer de causer quelque étonnement, même si l'on suppose qu'elle avait fait les frais de la reconstruction de l'édifice. »

Kunton, verrier sidonien. — Nous nous souvenons de la mention de *Kunton* dans un nom arabe du verrier sidonien, dans *Syria*



I (1920), p. 330, et *Syria*, IV (1923, p. 179) la curieuse tradition qui a fait incertainer certains archéologues à réduire l'importance, à l'époque romaine, de la fabrication du verre à Sidon. Ce scepticisme était favorisé, en ce qui concerne notamment Kunton, par la circonstance que Sidon n'avait pas fourni de produits en nom de verrier. Seules, certaines analogies sigillographiques, donnaient à penser qu'Kunton avait travaillé en Phénicie.

¹ *Syria*, IX (1928), p. 171.

« La similitude de la formule (épigraphique), disions-nous (*l. c.*, p. 231), confirme la localisation à Sidon de la fabrique d'Ennon dont les produits, d'une qualité remarquable, ont tous été trouvés hors de Phénicie, sur le Rhin, dans l'Italie du Nord, en Sicile, en Crimée et à Chypre. Notons que les doutes exprimés sur l'origine phénicienne d'Ennon (¹), procédant d'une tendance qui, par réaction contre certaines exagérations, en arrive à méconnaître le rôle des Phéniciens. »

Mais voici qu'on vient de découvrir à Sidon un très beau vase en verre portant l'épigraphie : *Εννών τρυφών*. Des lors, la seule objection, légitimement soulevée, tombe et on ne peut douter que ce verrier ait eu sa fabrique à Sidon. Nous devons la connaissance de cette belle pièce obtenue au moule — on voit très nettement la trace de la soudure — et finement décorée, à l'obligeance de M. Virelleaud, le savant directeur du Service des Antiquités en Syrie et au Liban, qui s'est immédiatement rendu compte de l'intérêt de cette trouvaille. Il en a même fait établir un dessin au trait que nous reproduisons, en plus de la photographie ci-contre, comme vignette sur la couverture.

R. D.

O. O. ROSSACK, dans *PALCY-WISSEWA. Hellenmyclop.*, t. V. Ennon, se demande si ce verrier ne serait pas chypriote.

Inscriptions de Doura-Europos. — M. Michel Rostovtzeff a fourni d'intéressantes indications à l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1928, p. 226) sur les inscriptions découvertes à Doura-Europos (Salhiyeh) au cours des fouilles conduites en 1928 par M. Maurice Pillet. Ces inscriptions sont peintes ou gravées de part et d'autre des entrées des deux tours qui flanquent la porte de la ville. Ce sont des noms propres grecs ou sémitiques avec le nom du père et parfois un ethnique. Aussi quelques dates : 45, 164, 262 après J.-C. Parfois un titre militaire, ce qui a permis à M. Rostovtzeff de donner une idée de l'organisation militaire de Doura au temps de l'occupation romaine. À la tête de la garnison était un tribun, personnage important avec un état-major assez nombreux. Le corps de garde qui occupait la porte, et probablement surveillait la route, était commandé par un *beneficiarius* et un *stator* du tribun. On sait qu'une fresque de Doura représente un tribun, à la tête de ses troupes, offrant un sacrifice.

Plusieurs autels munis d'inscriptions ont été découverts, l'un avec un petit texte palmyrénien. Une stèle à Némésis, datée de 228 ap. J.-C., porte une bilingue grecque et palmyrénienne. Il faut mentionner la trouvaille d'un bouchier en osier muni de bandes en cuir et presque complet.

Le Gérant, PAUL GELTNER.

LE PROTOTYPE LOCAL DES ANIMAUX GALOPANTS DANS L'ART DE L'ASIE ANTERIEURE⁽¹⁾

PAR

A. PROUPE WALTER

Dans le nombre de monuments divers que M. Salomon Reinach pressen en revue, au cours de ses célèbres études sur le galop volant⁽²⁾, se trouvent notamment des intailles lites grecs et perses⁽³⁾. Bien que le savant archéologue reconnaisse qu'aucun des spécimens publiés n'offre un exemple certain de galop volant, il croit cependant retrouver sur ces pierres la survivance du motif en ques rucree par l'art mycénien. Plusieurs d'entre elles lui semblent suggérer l'idée de ce motif par l'horizontalité des membres antérieurs et postérieurs des animaux représentés. N'aurait-il pas le galop volant d'Asie antérieure — prédecesseur de ces intailles, — M. Salomon Reinach suppose que cette tradition leur est transmise par le culte mycénien, au moyen de quelques étapes intermédiaires⁽⁴⁾. Cette hypothèse peut sembler vraisemblable, car des emprunts à l'art mycénien — disons égéen — sont connus dans l'art de l'Asie Mineure et leurs influences naturelles remontent à l'époque reculée de la domination hittite⁽⁵⁾. Malgré cela il me semble que le problème

⁽¹⁾ Les thèses principales de mon étude furent exposées le 28 août 1928 lors du congrès de l'Association archéologique à Léningrad.

⁽²⁾ S. REINACH, *la représentation du galop dans l'art ancien et moderne* (*Revue archéol.*, 3^e série, 1900, XXXVI, 216-251, 341-401) et XXXVII, 244-259, 1901 XXXVIII, 27-33, 25-314, et XXXIX, 1-11. — Nouv. édit., augm. d'appendices, Paris, 1925.

⁽³⁾ *Ibid.*, XXXVII, 244-250 v. 246, fig. 62-69. Dans la nouv. édit. (49-55, chap. VII) cette partie est restée intacte. L'imperfection de cette désignation suppose la possibilité d'une différenciation plus précise de ces intailles qui apportent un tel par exemple.

STRASS. — X.

Asie Mineure sont les plus anciens. On les trouve par exemple dans les *Revue archéol.* et de géogr., *Pier.*, grav., inédites au Gab. de France, du Rev. numism., 4^e série, IX, 1905, p. 100, surtout 270, 287 et la critique de la thèse de Kurlwängler par Kurlwängler (*Pier.*, grav. à grecs-perses de l'Écriture) (en russe) *Recueil de l'Écriture*, fasc. III, Léningrad 1926, 61 es., et par MOONDIAT *Religions und die Kunst der Achämeniden*, *Mittell. d. Orient. Ges.*, II, 1, Lpg. 1926, 23.

⁽⁴⁾ Notamment, par le « Hittitisme de la Mésopotamie » (cf. la *Revue archéol.*, la Hongrie et la Scandinavie.

LEVI-SALVENDY, *Revue archéol.*, 1926, p. 100.

pose par M. S. Berrach est à résoudre différemment à l'aide des monuments d'une civilisation dont les vestiges étaient encore peu accessibles au temps où il écrivait son étude.

Analysons d'abord les deux schèmes conventionnels de la course sur les cachets d'Asie Mineure du v^e-iv^e siècle avant notre ère. Le premier me semble être le plus ancien. Les deux paires de membres sont courbées également et étendues dans des directions opposées : elles fuient vers la ligne inférieure. La carpe n'est celle du v^e et se sert à s'appuyer sur le sol, quoique l'origine du terrain ne soit pas indiquée sur ces pierres.¹ Telle est, par exemple, l'attitude du bouquetin et de l'antilope sur les dix facettes d'un cachet prismatique au Louvre (v. pl. XV, fig. 8 c et 8 d).² Ce motif est assez rare sur les intailles.

Le second motif, qui est extrêmement répandu, est celui où la paire des membres postérieurs pose en plein sur le sol, tandis que la paire antérieure est levée, comme par exemple sur les autres facettes du même cachet (*ibid.*, fig. 8 a, b, e, f) et sur un scarabée de l'Égypte (*ibid.*, fig. 2) — au si que sur un exlibris à Berlin.³ Parfois cette attitude est exagérée au point que la bête est dressée presque verticalement avec le bouquetin sur l'intaille de la

rie, 1922, 138 ss., pour le galop volant : 146), Paulsen (*Der Orient und die Frühgeschichte*, Kunst, 1. pg. Berlin, 1912, passim) et M. C. von (Stud. zur kretisch-myken. Kunst), II Jahrbuch d. D. Archäolog. Instit., XLII, 1927, 3 s., 15 s., 24 ss.), etc. — Sur un cylindre de l'Ashmolean Coll. (Museum, *Intails seals*, Oxford, 1920, pl. VI, fig. 186, p. 37 et 72 on voit des entrelacs linéaires dispersés parmi des bêtes au galop — des lions qui pouraient un lion et deux bouquetins — selon le schéma égéen. Cf. *infra*, p. 93, note 1.

¹ C'est pourquoi il est parfois difficile de déterminer cette attitude d'une manière précise. La ligne du terrain est visible sur des intailles de date plus reculée; v. par exemple le cylindre de Berlin n° 4232 (v. *infra*, p. 86, ma note 6).

² DEKAMPERT, *Catal. des cyl., cachets et pier. grav. de style oriental au Louvre*, Paris,

1920 n° 23, 216. Acquis n° 4242, pl. CVII, fig. 39 c et 39 d, les jambes postérieures de l'antilope y sont un peu éloignées du sol, peut-être par la négligence du graveur, cf. fig. 39 c (et ma pl. XIV, fig. 8 c).

³ Ermitage, Invent. n° 743, acheté à Kertch : pierre brisée, probablement calcaire ou saphirine. Publiée par Karpovitch, a. o., 41, et pl. III, fig. 3, comme une intaille de travail juive. Peu importe pour notre question que ce soient des chevaux attelés à un char.

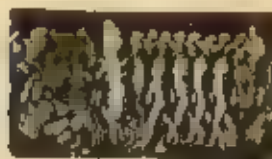
⁴ WERN, *Altorientalische Siegelbilder*, *Der alte Orient*, XVII-XVIII, 1. pg., 1920, fig. 516 cylindre du Vorderasiat. Museum à Berlin, Invent. n° 4232. Welor le classe comme juive du second quart du premier millénaire av. notre ère, j'hésite à le placer à la fin de cette période, sinon au commencement du v^e siècle.



1



2



3



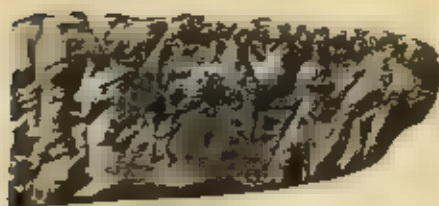
4



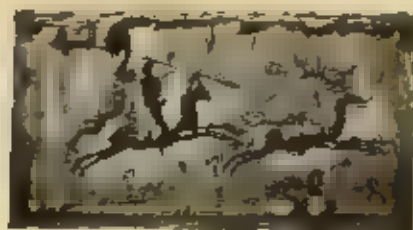
5



6



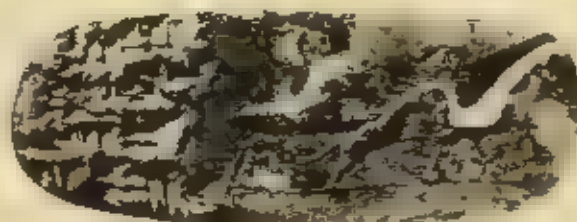
7



8



9



10



11a



11b



11c



11d



11e



11f



12



13



14



15

collection Blacas, British Museum (*ibid.*, fig. 7, ⁽¹⁾). Le plus rarement elle ne se lève que peu, de sorte qu'elle semble presque se tenir dans l'attitude normale des quadrupèdes : c'est le cas sur un autre cachet de la même collection ⁽²⁾. Une des variantes nombreuses de ce motif est celle où la paire des membres postérieurs ne porte plus en plein sur le sol, mais s'y tient déjà sur la pointe des sabots, ce qui me semble être un élément réaliste : ainsi sur le scarabée d'excellent travail perse au British Museum ⁽³⁾ et sur un scarabée de l'Ermitage (*ibid.*, fig. 1-⁽⁴⁾). Comme les jambes antérieures sont d'ordinaire légèrement fléchies, on pourrait compter pour une autre variante leur attitude horizontale ⁽⁵⁾; voir le cerf sur le cylindre de la collection de Clérey (*ibid.*, fig. 6, ⁽⁶⁾) et les chevaux sur le scarabée de l'Ermitage (*ibid.*, fig. 3) et du Fitzwilliam Museum ⁽⁷⁾. Le second schéma principal correspond au « cabré allongé » dans la classification des motifs conventionnels de la course, donnée par M. S. Reinach ⁽⁸⁾.

Les deux motifs conservent la même ou presque la même attitude pour les deux jambes voisines ; celles de derrière surtout sont étroitement jointes l'une à l'autre. Ce trait semble être essentiel et distinguer décidément ce schéma d'avec les représentations de la course dans l'art grec de cette époque : on l'attitude de chaque jambe est plus libre et varie souvent conforme à celle qu'on relève sur les bas-reliefs du Parthénon ⁽⁹⁾. Elle se voit aussi sur les

⁽¹⁾ FURTWÄNGER, *Die antiken Gemmen*, Lpz. Berlin, 1900, pl. XI, fig. 9. Scarabée de Mésopotamie.

⁽²⁾ *Ibid.*, pl. XI, fig. 11.

⁽³⁾ *Ibid.*, pl. XI, fig. 2, en-dessus chez S. Reinach, *o. c.*, XXXVII, p. 340.

⁽⁴⁾ Ermitage, Invent. n° 375. Scarabée de cet objet est acquise par le musée de Neuchâtel, publié parmi les gravures de style perse par KROPPSTEIN, *o. c.*, 43, et pl. III, fig. 2.

⁽⁵⁾ Il va sans dire que parmi les variantes nombreuses relatives à ces deux schémas il en trouve que l'on pourrait regarder comme des attitudes intermédiaires.

⁽⁶⁾ WILHELM (*o. c.*, fig. 51, Catal. Gall. de Clérey, t. I, fig. 363; la tient pour perse du second quart du premier millénaire avant notre ère, je crois qu'il est plus récent et que son

style, malgré le sujet, n'est pas purement perse).

⁽⁷⁾ FURTWÄNGER, *o. c.*, pl. XI, fig. 1, dessiné chez S. Reinach, *o. c.*, XXXVII, p. 346. Les mesures considérables de la pierre empêchent de juger de la position des jointes postérieures du cheval dans le groupe supérieur; mais l'attitude du cheval analogue dans le groupe inférieur autorise à supposer que le cheval supérieur se tient de la même façon, comme sur le scarabée de l'Ermitage *o. c.*, 43 (pl. XIV, fig. 3).

⁽⁸⁾ Reinach, *o. c.*, XXXVI, 218, fig. 1, 7.

⁽⁹⁾ Cf. MOOREHEAD, *o. c.*, 22 s.

⁽¹⁰⁾ C'est par les intailles grecques chez BÉLAIKY, *The Louvre house coll. of ancient gems*, Oxford 1920, pl. IV, fig. 54, 55 et III, fig. 10 bis et FURTWÄNGER (*o. c.*, pl. IX, fig. 48, 53, 54).

intailles hellénisantes romaines, quoique figurant un sujet perse, ainsi sur celle de la collection Locke au Fitzwilliam Museum⁽¹⁾ (pl. XIV, fig. 11)⁽²⁾ et sur une monnaie de la Grande Grèce *ibid.*, fig. 12)⁽³⁾. Il est vraisemblable que le type grec a pu influencer à quelque degré le type que le l'Asie Mineure soumise



Fig. 1. — Bas-relief d'Asie Mineure
attribué par Leake à Zoroastre.

au style perse; c'est pourquoi le scarabéotide de l'Antiquarium⁽⁴⁾ et celui de l'Ermitage, invent. n° 4207 *ibid.*, fig. 9)⁽⁵⁾, pourraient, peut-être — en ce qui concerne les jambes postérieures écartées — procéder d'une telle influence, d'autant plus que la deuxième atteste une affinité de composition avec une intaille prismatique de style ionien *ibid.*, fig. 10.

Les prototypes locaux des motifs orientaux en question sont reconnaissables dans l'art ancien de l'Asie Antérieure — l'art hittite. Sur les bas-reliefs archaïques de Zikkuratu de la seconde moitié du II^e millénaire avant notre ère⁽⁶⁾, nous trouvons des cavaliers dont les chevaux affectent des attitudes analogues que l'asclépiote perse de la fin du VI^e siècle. Le premier de ces

⁽¹⁾ FÜRZWÄNGER, *o. c.*, pl. XI, fig. 4 = MÜNCHER, *o. c.*, pl. XII, fig. 11.

⁽²⁾ DICKMANSE, *Choir de monuments grecques au Gab de Pezomachus dans Rome antique*, 4^e série, IX, 1905, pl. II, fig. 47, avec p. 69 Catalogue Toronto après 400 avant notre ère. — C'est avec intention que je prends cet exemple en Grèce.

⁽³⁾ FÜRZWÄNGER, *o. c.*, pl. XI, fig. 5 = *Die Beschreibung d. gesch. u. d. Kunst. Steine im Antiquarium Berlin*, 1890, pl. IV, n° 187 = Leake, *Comp. le type grec*, *ibid.*, pl. VI, n° 301 p. 90 *o. c.* Ant. Gem., pl. XIV, fig. 16, également chez FRIEDL, *Griechen und Römern des Altertums auf der Neuzeit*, Stuttgart, 1921, pl. LXXXIX, fig. 14, p. 181.

⁽⁴⁾ Ermitage, invent. n° 4207, rubellolite sa-phirine. Publié par KAMMERER (*o. c.*, 42 n. et pl. III, fig. 1) parmi les pierres de style perse.

⁽⁵⁾ FÜRZWÄNGER, Ant. Gem., pl. XI, fig. 9.

Quant à la quatrième intaille de l'Ermitage avec un cavalier perse publiée par KAMMERER (*o. c.*, p. 45 n. et pl. III, fig. 6), une petite corneuse, invent. n° 4204, l'attitude du cheval y est beaucoup plus libre encore et le style aussi se distingue des trois pierres mentionnées.

⁽⁶⁾ À l'évidence, il n'y a pas de travail grec-ionien, malgré le sujet orientalisant. Cette gravure peut être rapprochée d'une très belle chose Perso-Asiatique, Ant. Gem., pl. XI, fig. 5. Je suis d'accord avec MÜNCHER (*o. c.*, 22, pl. XII, fig. 5) qui la range parmi les scarabéotides de travail grec.

⁽⁷⁾ Pour les dates des monuments hittites en question, voir PORRETT, *L'art hittite*, fasc. 1, Paris, 1926 (aussi dans Syria, 1920, *o. c.* et HANSEN, *Die Stellung der Hittiter in der Kunstgeschichte*, Sitzungsber. bayer. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Kl., München, 1910, Abh. 13, p. 75-77).

motifs, que l'on pourrait nommer en « voûte », est représenté fig. 1⁽¹⁾. Nous retrouvons le même schème dans la glyptique hittite, ainsi sur le cylindre de l'Ermitage, invent. n° 94, et sur celui de l'Assuolouan Collection n° 107 (pl. XIV, fig. 4)⁽²⁾; peu importe que sur ces cachets les chevaux soient attelés à un char. Le second de ces motifs semble avoir été plus répandu que le premier, aussi sur les bas-reliefs. On le trouve sur deux autres pièces au cavalier, de Zandjirli, sur l'une certainement (fig. 3)⁽³⁾, sur l'autre (fig. 2)⁽⁴⁾ avec l'indécision due à la cassure. Le cheval attelé dans un char



Fig. 2.



Fig. 3.

Bas-reliefs archaïques de Zandjirli

de guerre représentait conventionnellement une paire de chevaux⁽⁵⁾ est figuré dans la même attitude (fig. 4)⁽⁶⁾, ainsi que le chien de chasse sur

⁽¹⁾ *Ausgrabungen in Sendschirli*, III. *Lowen- u. Thorskulpturen Mittel aus d. orient. Samml. Mus. Berlin*, III, Berlin, 1902, 220 n., fig. 130 et pl. XLIV = *Pottier*, o. c., 69, fig. 80.

⁽²⁾ *Howarth*, o. c., pl. VI, fig. 161, Catal. p. 35. — *Classe III A, groupe 1*, et p. 67. *Comp. Ward*, *The seal cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, p. 312, fig. 990. le premier cheval.

⁽³⁾ *Lowman*, o. c., pl. XXXIV, fig. d. — *Pottier*, o. c., p. 58, fig. 68 B.

⁽⁴⁾ *Lowman*, pl. XXXIV, fig. c; p. 206, fig. 96 et une grande phot. pl. XXXV = *Pottier*, o. c., 34, fig. 68, 7, v. aussi *Ro. Meyer*, *Reich und Kultur der Chetiter*, Berlin, 1914, p. 60, fig. 49.

⁽⁵⁾ *Pottier*, o. c., p. 63, note 1.

Lowman, o. c., p. 211, fig. 102 et pl. XXXIX = *Pottier*, o. c., p. 59, fig. 70 et p. 63 n.; v. aussi *Howarth*, o. c., 84 n., fig. 20. — *Coup* encore un bas-relief hittite semblable de provenance incertaine chez *Stronach*, *Der Rennwagen im syrisch-phönizischen Gebiet*, *Jahrbuch d. Deutsch. Archäolog. Instit.*, XXII (1909), p. 153, fig. 9. — Sur le caractère multiple des compositions de ce genre v. dernièrement *Pasternak*, *Die Rennwagen-Darstellungen in der nordwestlichen Kunst*, dans *Archiv für Orientforschung*, V, (1924, 20-21). — A propos de ces scènes guerrières il remarque qu'elles ne seraient pas antérieures au IX^e siècle ce qui n'est pas d'accord avec les observations de *Pottier* et *Ro. Meyer*, v. supra, p. 89, ma note 6.

un autre bas-relief (fig. 7) ¹ elle est plus nette. Nous retrouvons la même allure sur le cylindre de l'Ashmolean Collection n° 408 (pl. XIV, fig. 1). C'est surtout d'après les monuments de cet art primitif qu'il me semble permis de supposer que le second motif est le développement du premier en considérant que l'attitude est mieux rendue avec les jambes et les bras relevés.

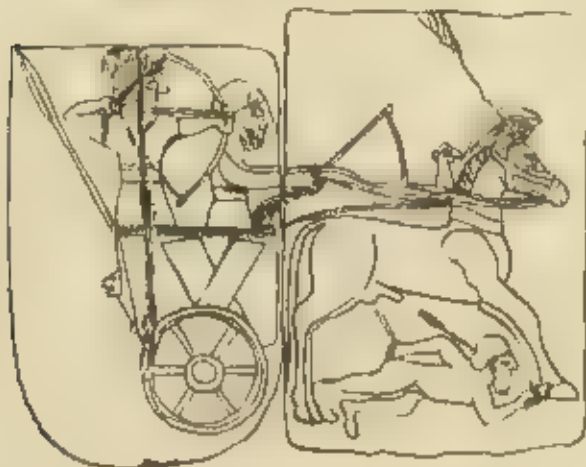


Fig. 6. — Bas-relief arabe, du Zandj el

Le cerf poursuivi sur le second affecte la même attitude quoique les jambes antérieures s'étendent, sont étendues, les pattes ramenées au corps, comme à Zandj el comp. fig. 10 ². Mais nous voyons la chasse au lion de Sakp

¹ Luschan, *o. c.*, pl. XXXIV, fig. 4 et p. 207 et fig. 100. — Porriek, *o. c.*, p. 58, fig. 108, 6.

² Luschan, *o. c.*, pl. VI, fig. 100. Catal. p. 65 : p. 67. Comp. Wern, *o. c.*, p. 312 fig. 981, fig. 986, le second cheval.

Mesopotamien, *o. c.*, II. *Mit. Vorderasiat. Mus.*, t. VII, 1906, pl. XVI fig. A et p. 13 = *Ex. Mesen*, *o. c.*, pl. VI = Porriek, *o. c.*, p. 58 fig. 108, 6.

³ Mesopotamien, *o. c.*, II. *Mit. Vorderasiat. Mus.*, t. XI, 1906, pl. XLVII et p. 100. — *Mesopotamien*, *o. c.*, pl. VII, dernièrement aussi *Wern Die Kunst der Hethiter*, *o. c.*, IX, *o. c.*, pl. 41. Louvre.

Comp. l'attitude du cerf la de ses pattes le devant chez la hyène et l'ours sur les deux

Nous rencontrons plus tard, au commencement du premier millénaire environ, le même schéma du second motif oriental sur les bas-reliefs qui proviennent d'Orkison (Arslantépe), près de Malatya (Melitene) en Cappadoce, notamment sur ceux à la chasse au lion ³ et au cerf (pl. XIV, fig. 4) ⁴. Le cheval et le chien la chasse, placé nous les dans les deux monuments, ainsi que

insolite la cache du couvre ⁵ (pl. XIV, fig. 10 et 11). Ce détail rébarbe est une conséquence, semble-t-il, de la structure des animaux de cette espèce, différente de celle du cheval. Comp. la fontaine de Ropkawa, en Tyrénie, t. II. *Die Fresken des Palastes*, *Deutsch Archäol. Institut in Athen*, 1912, 126, sur l'assombrissement du schéma conventionnel dans l'art minoen aux formes spectrales des animaux.

⁴ L'attitude du cheval, ainsi que celle du chien courant sous l'arc, semble être la même sur un fragment de relief de Marash, *Ex. Mesopotamien* et *Plancher à Ropkawa*, *Deutsch Archäol. Institut in Athen*, Berlin, 1890, pl. XLVII, fig. 1 p. 389 : le cerf et le chien sous l'arc. — *Worski, o. c.*, pl. IX, fig. 2.

Genze, du VII^e siècle, qui le montre déjà par son aspect très assyrien, sans du double de l'art syro-hittite.

Le deuxième schéma oriental se trouve à la même époque en Égypte, au Ramsesum à Thèbes, sur les bas-reliefs ⁽²⁾ destinés à la glorification de Ramsès II à l'occasion de la bataille contre les Hittites à Qadoch en Syrie au premier quart du XII^e siècle, ⁽³⁾ sur celui de Luxor (fig. 6) ⁽⁴⁾ et d'autres.

Donc que comme les chevaux laques à vive allure y sont représentés à des moments très différents, dans une attitude libre et variée, nous constatons la prépondérance très nette de ce motif conventionnel, quoique ici il revête un aspect plus re-



Fig. 6. — Bas-relief égyptien de Luxor.

cherché. On y reconnaît le « cadre allongé », comme l'a noté M. Salomon Reinach, à propos d'un monument analogue, défini par la surprenante avancée des jambes de devant par rapport à la tête ainsi que par l'appui des jambes postérieures sur la pointe des sabots ⁽⁵⁾. L'affinité des bas-reliefs égyptiens avec ceux des Hittites va donc ce plus loin : comparer par exemple les longues queues des



Fig. 7. — Bas-relief assyrien (archéologue 1. 7. 3. 1911).

chevaux qui se relèvent un peu à la tige pour tomber casade le long de la croupe. Quoique ce schéma de la course ait pu apparaître spontanément en Égypte, l'idée de la possibilité d'un emprunt est suggérée par les relations intimes qui existaient entre les Hittites et les Égyptiens justement à

⁽²⁾ HOWARD et PERCHERON, *op. cit.*, pl. XLVI, p. 272 = GARDNER, *The land of the Hittites*, London, 1910, pl. XXXIX, p. 103 ss. = RO. MEXIAO, *op. cit.*, pl. VIII, p. 86. = POTTIER, *op. cit.*, pl. IX, p. 93 ss.

⁽³⁾ REINACH, *The battle of Kadesh*. Document public. Paris. (L'art et l'histoire) t. V, pl. II et III. Cette monographie m'a été communiquée par l'obligeance du Prof. V. Stroupe.

⁽⁴⁾ Sa date n'est pas encore fixée, vers 1295 av. notes des selon POTTIER, *op. cit.*, p. 8 et note 3.

⁽⁵⁾ HOWARD, *op. cit.*, pl. V.

⁽⁶⁾ Des reliefs de ce genre furent utilisés en sept endroits sur les murs des temples, *ibid.*, p. 7 s.

⁽⁷⁾ S. ROSS, *op. cit.*, XXXVI, p. 323-327, fig. 8-12.

cette époque⁽¹⁾. Et comme on sait que les chevaux furent connus d'abord en Asie occidentale d'où ils furent importés en Égypte⁽²⁾, que là se trouvent les plus anciennes images de chevaux⁽³⁾, que les images du char hittite ancien n'attestent aucune dépendance par rapport à l'art égyptien⁽⁴⁾ et que le char le plus récent fait état d'adoption en Égypte de l'Asie⁽⁵⁾, on serait tenté d'affirmer que les chevaux furent introduits en Égypte par la course, et est dans l'art égyptien qu'on emprunt au hittite⁽⁶⁾, bien que les artistes égyptiens l'aient traité avec plus d'éléance. On le serait, d'autant plus, que ce schéma se rencontre souvent dans les scènes se rapportant aux guerres des pharaons contre

⁽¹⁾ Les relations entre ces deux peuples, tantôt belliqueuses, tantôt pacifiques, furent très fréquentes au cours du la seconde moitié du second millénaire avant notre ère. On n'a qu'à se rappeler les ambassades, les échanges mutuels, les mariages, le ponts collés entre Khathoushi et Ramsès II, etc. V. par exemple RUDOLPH ET GUÉZIEU, *Ägypten und Hethiter* (Der Alte Orient, XX), Lpg. 1919, POTTIER, o. c., t. III, COCHETEAU, *Éléments de géographie hittite*, Paris, 1922, t. II, p. 42. Sur les relations de l'Égypte avec la Syrie, v. les recherches de MAYER, DENARD, ALAN ROWE, V. aussi L. DE MARI ET DE L. DE MARI, *Les fouilles de Hama, Hama, Qatna, ainsi que celles de Lachish sur le littoral, etc.*, v. DENARD, *Observations sur la chronologie du II^e millénaire avant notre ère*, Syria, IX, 1928, (24) et, et *Noncens ramassés sur la Palestine et la Syrie vers 2000 avant notre ère*, Syria, VIII, 1927, 202-211. L. DE MARI ET L. DE MARI, *Le phénicien*, Paris, 1926, p. 150 et, voir p. 384, table chronologique.

⁽²⁾ En MAYER, *Geschichte des Altertums* (Le 6^e), Berlin, 1926, I, p. 331 et. — Le cheval n'apparaît en Égypte qu'au XVIII^e ou XVI^e siècle avant notre ère, v. POTTIER, o. c., t. III, p. 38. — Sur l'exportation des chevaux du royaume hittite v. COCHETEAU, *Les Hittites, l'Orient, la Grèce, Rev. d'assyriol.*, XVI, 1910, 99. Je regrette que l'ouvrage de DE MARI (De l'influence asiatique sur l'Afrique du Nord, Paris, 1922) ne me soit pas accessible. — Une scène curieuse de trans-

port du cheval en bateau se voit sur une intaille de Ghoros au Musée de Candie, n^o 417, que FRIEDRICH, *Die Kretsch-mykenische Kultur*, Lpg.-Berlin, 1921, p. 414, fig. 103) tient pour la première image du transport des chevaux pour la Grèce. Quoiqu'il admette que ce fut peut-être de l'Asie Mineure, il insiste cependant sur le fait que le transport eut lieu de la Grèce en Asie, et non pas de l'Égypte, comme c'était généralement admis d'après une lecture de la Bible (1 Rois, x, 28-30), v. H. DE MARI, dans Syria, VIII, 1927, p. 180.

⁽³⁾ En MAYER, *Die Geschichte des Altertums*, t. III, p. 331 et 332, fig. 44 et 45, v. POTTIER, o. c., t. III, p. 38, fig. 103.

⁽⁴⁾ RUDOLPH, o. c., p. 85.

⁽⁵⁾ En MAYER, *Die Geschichte des Altertums*, t. III, p. 331 et 332. — V. aussi POTTIER, o. c., t. III, p. 38. Le roi du Mitanni Doukhatta compara dans un combat contre les Hittites de leurs chars et des chevaux qu'il envoia en présent au pharaon Aménophis III, mari de sa sœur; le roi Kassei Bourasboulash envoia au pharaon cinq paires de chevaux pour cinq chars. — V. encore En MAYER, *Gesch.*, I, p. 332, et SYLVESTER, o. c., p. 148 et, fig. 2-3; reliefs d'Abu Simbel, Ramsès II.

⁽⁶⁾ Telle est l'opinion du Prof. O. Waldhaug que je remercie pour nos instructifs échanges d'idées.

es Asiatiques — qui y sont représentés dans leurs chars attelés de chevaux¹, et aussi parce que ce schéma reste sous la XVIII^e dynastie le seul modèle du cheval au « cabré allongé » en Égypte — comme le constate M. S. Hornich², qui le tient avec raison pour un témoignage de l'influence d'un art étranger³. Mais je ne me risquerais pas à résoudre ce problème, surtout parce que, dans l'état actuel des recherches sur les Hittites, nous ne saurions dire au juste si leurs représentations de tels schémas remontent à une époque beaucoup plus ancienne que celle des images égyptiennes. Il est connu, en même temps, que la culture plus développée des Égyptiens a influencé les Hittites⁴, ce que je reconnais notamment dans la stylisation du charier hittite — C'est pour quoi j'ajoute

¹ Voir par ex. ex. la scène de guerre de Seti I^{er} au Serapeum de Thèbes (cf. Seti I^{er} à Monty, *Handbuch der Ägyptischen Arch.*, I, 1911, p. 14, fig. 14).

² E. Hornich, *Beitrag zur Arch. d. Ägypt.*, p. 18, fig. 4.

³ S. Hornich, *ib. id.*, XXXVI, p. 246.

⁴ *Ibid.*, 225. — Sur les influences étrangères en Égypte au nouvel empire, v. Bressan, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, 2^e éd., Paris, 1914, chap. vi, p. 282 ss. — Une belle égyptienne de style mycénien (*ibid.*, p. 288, fig. 207) qui provient des fondes de Flanders Peiret à Lybien montre des hèles galopantes, dont l'attelage conventionnel me semble être tout à fait différent du galop volant égéen (voitures à roues aux membranes retournées), mais conforme au premier schéma hittite (« à la voile », v. fig. 1 dans mon texte). L'homme couché sous la bête me rappelle aussi les compositions hittites malgré que en soit là bas un guerrier blessé (v. fig. 3 dans mon texte), et, sur cette bête, — un chasseur traversé dans la direction opposée. Les analogies semblent dignes d'être notées, surtout à l'appui d'autres détails qui parlent en faveur d'un emprunt fait par les artistes égyptiens à l'art de la Syrie du Nord, cf. Bressan, *Überfing auf einem ägyptischen Holzgefäss der XVIII Dyn.* — *Mitteil. d. Deutsch. Archäolog. Inst. Athen*, XXIII, 1898, p. 248 et

Navette (Une bête de style mycénien trouvée en Égypte, *Rev. archéol.*, 3^e série, XXXIII, 1898, p. 322, 2, 10) qui tient ce genre d'art « oriental » mycénien-égyptien pour une importation d'Asie, probablement de la Syrie.

⁵ Parmi les emprunts nombreux faits à l'art égyptien par les assyriens, Syro-Hittites, sur l'imperfectum de ces termes conventionnels, ainsi que d'autres, comme « syro-assyrien », « syro-égyptien », v. Bressan, *L'art syrien du deuxième millénaire av. notre ère*, Syrie VII (1926, 337 ss.) semblent à rappeler les sphinx, le disque solaire flanqué des uranne à l'entrée des temples syriens (v. Bressan, *Notes de mythologie syrienne*, Paris, 1903, p. 322 — *Rev. arch.*, 4^e série, I, 1903, p. 121 ss.), une quantité d'éléments égyptiens sur les cylindres (v. Cornuau, *Glypt. syro-hitt.*, p. 128-132 et passim), etc. Sur le rôle intermédiaire des Phœniens et des Syriens par rapport aux Hittites proprement dits v. R. Dussan, *Les Syriens*, VIII, 1927, p. 254.

⁶ Comparer le dyaste-archer de Mutalibi (pl. XIV, fig. 4) avec le pharaon du Nouvel Empire (Bressan, *ib. id.*, pl. II, III), de Luxor (fig. 6 dans mon texte), etc. Il se tiennent également debout sur le char, le corps en de face, la tête de profil, en train de décocher la flèche. Les bras sont étendus dans les directions opposées sur le même niveau horizontal, la flèche est posée parallèlement au bras gauche. C'est une

borne à noter l'affinité que présentent les schèmes de la course dans ces deux arts contemporains ¹⁰.

Quoi qu'il en soit de leurs relations mutuelles, nous avons constaté que les deux motifs orientaux que nous avons reconnus sur les reliefs de l'Asie Antérieure aux v^e, iv^e siècles avant notre ère, se trouvent déjà au II^e millénaire sur le même sol, dans l'art hittite. Si nous comparons, d'autre part, ces motifs, ainsi que le cabré allongé égyptien qui n'est qu'une variante du second d'entre eux, au type de la course égyptienne qui coexistait, comme on sait, à l'époque de l'art hittite ancien, — nous voyons nettement, au contraire, qu'ils lui sont étrangers. — Le cabré et le type égyptien est par excellence la course « volante » aux membres postérieurs rejetés en arrière au point d'en retourner complètement les sabots. C'est pour quoi l'on serait pas justifié d'en faire l'origine égyptienne des motifs orientaux si nos articles. Mais cela ne veut pas dire que, dans d'autres cas, les motifs hittites ou égyptiens n'aient eu le type égyptien ou hittite n'auraient pu exister côte à côte mutuellement dans les régions contigües, bien que les premières soient indépendantes du ferrage et répondent à une origine différente. Ainsi, laissent-ils expliquer des monuments de style mixte à la fin du II^e millénaire avant notre

style s'allong très arrêtée que l'on retrouve souvent; comp. les images analogues, *Ibid.*, pl. IV, pl. VI et quantité d'autres. L'art égyptien atteste, comme on sait, dès les époques les plus anciennes, le dessin précis et net, cette stylisation de gestes et d'attitudes qui se répète exactement, presque canoniquement. Sur le style égyptisant des gravures somptueuses d'archers dans des cercueils, v. *Strozyka* (o. c., p. 174). — Je ne saurais noter, d'autre part, des exemples d'une stylisation analogue dans l'art hittite qui seraient nécessairement antérieures au viii^e siècle. Sur les bas-reliefs hittites archaïques de Zindjirli l'exemple le plus artistique dans quelques représentations de l'archer saute aux yeux (v. par exemple *Leclercq*, o. c., III, p. 207, fig. 99 et pl. XXXIV, fig. 9 = *Forrer*, o. c., p. 58, fig. 5).

¹⁰ Cfr. le tableau synchrônique chez *Dieux*, *Leclercq*, *Leclercq*, 3^e éd., pl. XIII.

¹¹ C'est pourquoi, je ne suis pas de l'avis de *S. Kienast* (o. c., XXXVII, p. 246) qui croit que le cabré égyptien est aussi un résultat de l'influence mycénienne, d'autant plus qu'il reconnaît lui-même (*Ibid.*, XXXVI, p. 221) que le motif du galop valant se paraît jamais en Egypte.

¹² Sur les motifs mycéniens, v. par ex. *Leclercq* (o. c., XXXVI, p. 441 m., fig. 47) — comp. surtout fig. 52, *Hodderwald* (o. c., p. 105 fig. 13; *fragm.*, p. 124, fig. 55 = pl. XIII) et surtout p. 126 s.; v. aussi p. 130, fig. 58; p. 135, fig. 61 qui assigne l'apparition de ce type de course au début du mouvement de la première partie du mouvement rétro et *Dieux* (*Leclercq*, p. 66, fig. 45, p. 67, fig. 46, et p. 70 s.; p. 153, fig. 41 s., p. 154, fig. 116, p. 216, fig. 154, p. 151) — pour des dates; p. 162 s., fig. 121 et pl. 6.

ère, comme la cassette en ivoire d'Enkomi à Chypre ⁽¹⁾ qui révèle une attitude évolutive avec les bas-reliefs hittites, mais en même temps s'en distingue par une vivacité de mouvement tout égéen ⁽²⁾. Néanmoins, ces cas sont sans intérêt pour nos intentions ⁽³⁾, d'autant plus que nous verrons les liens intermédiaires qui unissent, sur le même sol de l'Asie Antérieure, le type hittite indigène avec celui qui prédomine sur ces peuples.

En effet, on voit reparaître le second des motifs en question sur les monuments de l'Empire qui non seulement d'après les Syro-Hittites, mais aussi héritait ses traditions artistiques non seulement de l'art assyrien. Telle est par exemple l'attitude du cerf poursuivi sur l'obélisque de Salmanassar (ix^e siècle) ⁽⁴⁾, qui me semble attester une parenté évidente avec celle du cerf hittite de Malatya. On le reconnaît, aux viii^e-vii^e siècles, sur les bas-reliefs par exemple de Kouyounjik (fig. 7) ⁽⁵⁾ et sur une quantité de monuments ana-

⁽¹⁾ M. KAY SMITH, *The Mother Goddess in Cyprus*, London, 1900, pl. 1, p. 9 ss., en partie aussi chez STRECHER (loc. cit., p. 161 et fig. 11^a), S. RIVINGTON (loc. cit., XXXVI, p. 448 fig. 60-61) et DUBOIS (*Chât. préhell.*, p. 57, fig. 189). Sur les communications entre Chypre et les Hittites v. COHNKE, *Hitt., Orient, Grèce*, p. 190.

⁽²⁾ L'imp. l'image sur cette cassette qui lui-même (hittite de Malatya, pl. XIV, fig. 4 par rapport au schéma du cheval), du chien, à l'attitude de l'archer, ainsi que le cerf poursuivi par le chasseur. Bien que le schéma de la course soit un type être au fond hittite, il s'en distingue par l'extension exagérée des membres et par les sphères retournées des jambes postérieures. Les monuments, posent sur le sol SYRO-HITTITES (loc. cit., comp. *ibid.*, p. 198) ainsi que l'on verra dans l'art grec (Ant. Gem., t. III, 437, 438) et, en particulier cette cassette comme on verra dans l'art non purement mycénien, mais démontrant une influence incontestable de l'art syrien égyptisant, en la datant de la fin du douzième millénaire avant notre ère, DUBOIS, *Chât. préhell.*, p. 279, 280. Il s'agit d'un ix^e siècle av. notre ère. — Une autre exagération curieuse du second schéma conventionnel dans l'art de

Chypre v. chez STRECHER, loc. cit., p. 173, fig. 20. — Cf. *supra*, p. 85, ma note 4.

⁽³⁾ Du reste, je ne voudrais pas nier que la vivacité du mouvement — élément d'origine égéenne — dans l'art mixte de Chypre pût en quelque mesure influencer l'art de l'Asie Mineure et contribuer à transformer, au cours des siècles, les images rigides hittites en des représentations animées, telles qu'elles apparaissent sur nos hittites. L'imp. la mention chez SACHS, *Ursprung der Kunst in Kleinasien*, chap. v, p. 123, des recherches d'BRUNN qui admet que le galop volant aurait passé de l'art crétois à l'art gréco-perse peut-être par l'intermédiaire de Chypre. — Mais pour une telle affirmation les liens intermédiaires semblent manquer. Quoi qu'il en soit, l'essentiel pour résoudre le problème de notre étude est le fait que le schéma de la course lui-même réside en Asie Antérieure (jusque et y compris l'époque perse) hittite et non égéenne.

Par nos sources. S. RIVINGTON, *Handb.*, p. 80, pl. XVI-XIX.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, pl. CVIII et p. 43, du temps de Sennacherib (705-681 avant notre ère). COHNKE (*Hitt., Orient, Grèce*, p. 103 et note 1) remarque que BRUNN retrouvait dans les scènes

logues avec scènes de chasse ou scènes guerrières¹⁰, trop connus pour y insister davantage : ainsi je ne sur les coupes en bronze de Nimrud et sur



Fig. 7. — Bas-relief assyrien
de Kouyoumdjik

le cylindre du Musée des Beaux Arts, à Moscou¹¹. Ce schème assyrien, caractérisé avec raison par M. Salomon Reinach comme « cabré allongé »¹², me semble d'autant plus remarquable qu'on voit sur les mêmes bas-reliefs des animaux dans des attitudes très libres et variées qui témoignent autant de réalisme que d'habileté artistique. Des lors ce schème conventionnel est à expliquer, non par l'inexpérience des Assyriens,

mais comme le conséquence d'une tradition acceptée en Asie Antérieure. Or, l'ethiops sur les cylindres se trouve presque toujours que l'on désigne ordinairement comme assyriens¹³, mais que je suis tenté de tenir pour des

de chasse à Kouyoumdjik l'influence du génie grec naissant et que cette thèse reste très discutée. Notre étude sert à démontrer que l'hypothèse de l'origine grecque est erronée.

10 PARKER, *op. cit.*, pl. XL a., XXXII a., XXXVI a., XLII a. ; notons la coïncidence des attitudes d'archer et de cavalier sur les cylindres d'Assyrie. — *ibid.*, fig. 4, tandis que sur quelques cylindres hittites nous en voyons tantôt quatre (pl. XIV, fig. 4), tantôt huit (ibid., fig. 2).

11 *Année Paris*, 1881, p. LVII, LXXII, et *ibid.*, LXXI, comp. avec la fig. 1 sur le char à cheval de Zoukry (fig. 1 dans ce texte) ; LXXXVII, CIV a. et CVIII a.

12 V. aussi PARKER, *op. cit.*, p. LVII, LXXII, et *ibid.*, LXXI, comp. avec la fig. 1 sur le char à cheval de Zoukry (fig. 1 dans ce texte) ; LXXXVII, CIV a. et CVIII a.

13 *Reinach, The culture of the Babylonians from their seals in the coll. of Univ. Museum, Pennsylvania Phil. Acad. Nat. Hist.*, pl. L, fig. 1038, p. 202.

14 *Reinach, op. cit.*, p. 172, fig. 18.

15 De la coll. Goussier (rev. Inven. n° 5922). Les cylindres d'Assyrie sont en bronze et en or, et les cylindres hittites en or et en bronze.

16 *Reinach, op. cit.*, XXXVI, p. 223-225, fig. 4. — *ibid.*, p. 212, que le cabré allongé est le schème le plus ancien, et que les cylindres d'Assyrie sont le schème le plus récent.

17 *Reinach, op. cit.*, XXXVI, p. 223-225, fig. 4. — *ibid.*, p. 212, que le cabré allongé est le schème le plus ancien, et que les cylindres d'Assyrie sont le schème le plus récent.

produits de la glyptique syro-cappadoïcienne des VII^e-VII^e siècles environ¹¹, et les rapprochant — comme on l'a fait jusqu'ici — des croquements. La ressemblance que le bas-relief de Sakjé-Gauzi, quoiqu'ils s'en distinguent au point de vue stylistique.

L'influence qu'exerça l'art assyrien sur celui de la Perse à l'époque des Achéménides, si que la survivance de celui-ci aux siècles suivants. Nous le rencontrons sur le célèbre bas-relief de Darius au British Museum. Il se retrouve dans l'art provincial persisont — complètement privé des influences ioniques. Les empreintes des cachets divers sur des tablettes en argile et sur phoens canelonnées, trouvées à Nippur dans les archives de la maison de l'empereur des fils de Mitrashu, qui fonctionnaient entre 464-406 avant notre ère, montrent le cheuf galopant — les chevaux aux cavaliers perses (pl. XIV, fig. 13 et 14)¹², parfois accompagnés d'un chien de chasse dans la même attitude (pl. XIV, fig. 15) — etc. Sur un disque en argent de la région de l'Oxus (Amou-Daria),

prévalent les cylindres au style linéaire par excès, tels que par exemple *ibid.* pl. 91 fig. 20 et le scabreux chez PENTASILLON, *Art Germ.*, pl. XII, fig. 8-9.

¹¹ Comp. Huxenrath, *o. c.*, surtout p. 81 et 90.

¹² On le tient d'ordinaire (v. par ex. SIAH, *l'Art de la Perse antique*, Paris, *o. c.*, [1921 ?], pl. LII, fig. 1, p. 19; PENTASILLON, *Art Germ.*, pl. I, fig. 11, p. 5 pour un cachet de Darius I^{er}. W. COCKEYAN (*Le sceau du roi Artaban*, *Bull. du Musée des Beaux-Arts de Monaco en 1925*, 1, 1, 1925, p. 18 le détermine comme l'un des cachets royaux provinciaux et indique que cette composition du roi-chasseur sur un char, qui n'est pas propre à l'art essentiellement perse, où l'on voit le roi à pied ou monté à cheval, se trouve sur les céramiques abasgennes frappées sous Darius II (12, 30).

¹³ Entre autres HIRSH, BUNTON (*Catal. of a group of the classical style, Metropolitan Museum of Art, New York, 1920*, p. 50) tient les scènes de chasse sur les tablettes dites grecs-perses pour un résultat de l'influence de l'art grec.

¹⁴ Huxenrath et COCKEYAN, *Business documents of Mitrashu sons of Appur, Babylon, export.*, Univ. of Pennsylvania Ser. A, t. IX^{es}, Philadelphia, 1928 *o. c.*, v. Huxenrath, t. IX, *Introd.*, 12^{es} ; sur les noms des propriétaires de ces cachets tracés à côté des empreintes v. COCKEYAN, t. X, 1931 3.

Huxenrath, *o. c.*, t. IX, pl. IX, fig. 18, p. 89 la 6^e année du règne d'Artabanés I^{er} (425 avant notre ère).

¹⁵ LAGRANGE, *o. c.*, pl. XLVII, deux fig. sous n° 996, en dessin pl. LX ; v. p. 353 et 45 *o. c.* A propos des dates, pour CBS 3437, Huxenrath, *o. c.*, t. IX, p. 87, n° 107, la 4^e année d'Artaban.

121 avant notre ère ; pour CBS 3354, cfr. COCKEYAN, *o. c.*, *ibid.*, *Babyl. Sect.*, t. II, 4 Philadelphia, 1912, p. 64, n° 430, la 6^e année de Darius II — 419 avant notre ère. — V. aussi les cavaliers au galop chez LAGRANGE, *o. c.*, pl. XLVI deux fig. sous n° 983.

¹⁶ LAGRANGE, *o. c.*, pl. XLVII, fig. 292, en dessin pl. LX, v. p. 354. La tête attachée est trop indistincte, LAGRANGE suppose que c'est peut-être un âne ou un bœuf. Les contours et les dimensions de ces empreintes laissent douter que les cachets en question soient des

les chasseurs perses ainsi que les cerfs et les bouquetins poursuivis, sont représentés selon le même schéma (fig. 8) ⁽¹⁾. On l'observe également sur un



Fig. 8. — L'aureus en or de la région de l'Oxus.

fourreau en or qui provient de ce bassin de l'Asie moyenne ⁽²⁾. Il est à noter aussi sur le manche d'un glaive orné d'une scène de chasse, trouvé en Russie méridionale — dans le tumulus de Tchertomdyk, — où l'on voit des cavaliers perses et des bouquetins galopants ⁽³⁾. La numismatique atteste l'expansion du même motif : des tétradrachmes nombreux portent au revers l'image du cavalier perse galopant, brandissant sa lance ⁽⁴⁾. La majorité de ces monnaies semble appartenir à l'Asie Mineure, au IV^e siècle avant notre

ère ⁽⁵⁾. Le grand art emploie le même schéma conventionnel, notamment dans le monument funéraire de Payava qui provient de Xanthos en Lycie ⁽⁶⁾. Les

cones, comme l'indiquent les figures 1 et 5. À mon avis, ce seraient plutôt des cylindres. A propos de la date, l'opinion généralement admise est que ces figures d'Artaxerxès I^{er} datent de notre ère.

¹ DARTON, *The Treasury of the Oxus* ? édité, Londres, 1904, pl. 1, fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100. Sur le chiffre 1, voir p. 100, fig. 2.

DARTON, *op. cit.* pl. IX, fig. 21, p. 108. Aussi chez F. H. MASON, *Scythians and Greeks*, Cambridge, 1913, p. 255, fig. 143.

² KORDAKOFF, Tolstouï et S. R. SVACH, *Antiquités de la Russie méridionale*, Paris, 1891, p. 201, fig. 261, en dessin, comme aussi DARTON, *op. cit.*, introd., p. xxix, fig. 16 et MASON, *op. cit.*, fig. 143. Voir aussi F. H. MASON, *The Treasury of the Oxus*, London, 1904, p. 100, fig. 2.

Antiquities of the Oxus, pl. V, fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

³ V. PERCEVAL, *Antiquités de la Russie méridionale*, Paris, 1891, p. 201, fig. 261, en dessin, comme aussi DARTON, *op. cit.*, introd., p. xxix, fig. 16 et MASON, *op. cit.*, fig. 143. Voir aussi F. H. MASON, *The Treasury of the Oxus*, London, 1904, p. 100, fig. 2.

⁴ V. PERCEVAL, *Antiquités de la Russie méridionale*, Paris, 1891, p. 201, fig. 261, en dessin, comme aussi DARTON, *op. cit.*, introd., p. xxix, fig. 16 et MASON, *op. cit.*, fig. 143.

⁵ MASON, *op. cit.*, p. 255, fig. 143.

⁶ ROM. GALT, *Les Monnaies de l'Asie Mineure*, Paris, 1904, p. 100, fig. 2.

chevaux, le cerf (fig. 9) et le sanglier sur la frise qui orne le toit, à l'ouest, sont représentés selon le deuxième motif oriental, malgré que les éléments grecs prévalent déjà sur ce monument. Il semble probable que ce schème, autrement dit le « cabré allongé », qui comme nous l'avons vu — était répandu de préférence en Asie Antérieure¹⁾, pouvait survivre sur le sol même dans l'art grec à son apogée. C'est pourquoi j'incline à expliquer l'allure du cerf²⁾ et peut-être du chien³⁾ dans la scène de chasse sur le sarcophage célèbre de Sidon, dit d'Alexandre⁴⁾, comme un reflet de la tra-



FIG. 9. — Frieze du linteau sur le monument de Payava (Xanthos).

¹⁾ Il se retrouve aussi dans des produits de l'art grec sous l'influence orientale; v. par exemple les deux motifs conventionnels principaux sur un vase corinthien chez l'archéologue, *Musée Napoléon III*, Paris, s. d., pl. LXXI.

Ils même dans l'art élyséen.

²⁾ Comp. les cerfs sur le bas-relief hit de de Malatia (v. ma pl. XIV, fig. 4), sur l'obélisque assyrien de Salmanassar (v. *supra*, p. 95, note 4), sur l'empreinte de cachet sur une tablette de Nippur (v. *supra*, p. 95), sur un cylindre de la collection de Clercq (pl. XIV, fig. 6), sur un sarcophage soi-disant grecoperses de la collection Newton-Robinson (*The engraved gems*, dans Burlington fine arts Club, *Exhibition of ancient Greek art*, London, 1904, pl. XC, case M n° 137 et p. 137), sur le dièdre de l'Élysée fig. 8 dans mon texte et sur le monument de Payava (fig. 9 dans mon texte).

³⁾ On peut le supposer par analogie avec le cerf, bien que seule la partie antérieure du corps s'y répète deux fois. Comp. les chiens de chasse sur le bas-relief hittite de Zandjiri (fig. 3 dans mon texte) et sur celui de Malatia, où il court sous le cheval, ou ramble après de lui pl. I, fig. 4, comme aussi sur le fragment de Marash (H. MULLER et P. J. B. J. B., o. c., pl. XLVII, fig. 1 — phot. chez P. J. B. J. B., o. c., pl. XI, fig. 3) et sur un relief fragment du Musée d'Adana, maintenant à Angora,

mentionné par P. J. B. J. B., o. c., p. 21, note 1. — P. J. B. J. B., o. c., p. 34 s.) remarque que le chien courant sous le cheval est un des détails par milliers de l'art hittite; à propos de ce motif en Syrie, v. P. J. B. J. B., o. c., p. 33, et à Chypre, STUBBS (o. c., p. 161 s., fig. 11 a). Je tiens ce motif en Crète à l'époque archaïque B. J. B. J. B., *Excavations at Palaikastro*, Ann. Brit. Sch. Athens, XI, 1904-5, pl. XV, p. 300; aussi pour une survivance du même prototype. Ils même sur des cylindres à gravures fines de D. J. B. J. B., *Cat. des cyl.*, Bibl. Nat., pl. XXV, fig. 369 = W. J. B. J. B., *Mar. Sieg*, fig. 312) que je tiens pour syro-égyptiennes (v. *supra*, p. 98). — Semblable est le chien bondissant derrière le cheval allié, sur un cachet octogonal, donc, probablement, assyrien perses chez J. B. J. B. J. B. et K. J. B., *Tier- und Pflanzenbilder auf Münzen und Gemmen d. klein Asiat. Altertümer*, Lpz. 1880, pl. XVI, fig. 52, p. 193 et auprès du cavalier sur des scarabéides aux scènes de chasse, dits de Perses, appartenant à l'Asie Mineure par J. B. J. B. J. B., *Ant. Gem.*, pl. XI, fig. 11 et fig. 8 — J. B. J. B., *Beschreib. Antiquarium*, pl. IV, n° 182.

⁴⁾ H. M. J. B. et T. J. B. J. B., *Necropolis royale à Sidon*, Paris, 1892, pl. XXXI, face onse), dernièrement chez J. B. J. B., *Art de l'Asie occidentale*, pl. LV.

dition orientale, en fit de simple battée. La survivance de ce motif conventionnel est à poursuivre aussi à l'époque sassanide, y compris les premiers siècles de notre ère ¹¹; il semble se maintenir surtout sur le sol syrien ¹². Ainsi la filiation de ce schème principal se laisse observer au cours des siècles à mesure que des peuples différents se succèdent comme créateurs de phases nouvelles dans l'art de l'Asie Antérieure ¹³.

A. PROCOPE-WALTER.

Leningrad, Ermitage, 1928

¹¹ Il est à voir aussi sur des monnaies en Russie méridionale. V. ROSTOVTSKY, *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford, 1922, pl. XXX, fig. 2, n° 1, et une monnaie de bronze de Kalya II (124-132) chez KOSLOVSKY, *Густои и Калыа II* (o. c., p. 157, fig. 163).

MIXES, o. c., pl. III, fig. 4 R. — Celui-ci semble d'autant plus digne d'attention que les relations entre ce pays et l'Asie Antérieure dès les époques reculées sont bien connues. Comp. aussi le bas-relief de Tanais au près de Tryphon, KOSLOVSKY, o. c., p. 14, fig. 12.

ROSTOVTSKY, *la Peinture antique décorative au sud de la Russie* (en russe), St. Pétersbourg, 1914, pl. LXXXIV, et de nombreux exemples parmi les fresques, *ibid.*, *passim*; v. surtout les chevaux au quadriges de Pluton, pl. LVII, sur les empreintes diverses à l'art de l'Asie Antérieure v. le texte, *ibid.*, *passim*.

¹² V. l'attitude des quatre griffins au galop et attelés au char du dieu solaire Mithra (le mort), *L'autel palmyrénien au Musée du Capitole, Syrien*, IX, 1921, pl. XXVIII, 1, comp. le quadriges de Pluton, v. la note précédente), les chevaux aux quadriges de Sol sur les initiales, Ermitage, Invent. n° 3370, le même

motif sur les monnaies, v. p. ex. chez ROMAN, *Lexikon d. griech. u. röm. Mythol.*, 2. v. Sol, col. 1174, fig. 5) et le cheval couré portant le cavalier sur les amulettes du *Lebanon, Soudan* (Ermitage, Invent. n° 524, 1) RUDAK, *Colat. coll. De Clercq*, t. VII, 2, Bijoux et pl. grav., Paris, 1911, pl. XXX, fig. 346, p. 788.

¹³ J'en reviens au parallèle pour de telles survivances et au l'observation de STROGANOV, o. c., 189-195) qui reconnaît que le char sur les monnaies en argent pharaoniques, frappées sous la domination perse au IV^e siècle avant notre ère, est tout à fait semblable au characrien hittite, tel qu'on le voit sur les bas-reliefs égyptiens d'Abu-Simbel avec scènes guerrières.

¹⁴ La filiation de ce motif peut servir d'exemple pour illustrer la thèse de E. Porro, p. 8. « Le grand mérite des œuvres hittites est de montrer comment le characrien antique le plus ancien s'est reproduit dans l'ensemble de l'art. C'est ainsi qu'il est entré jusqu'à dans le répertoire moderne par les *bas-reliefs* de l'art perse, l'indien et l'arabe. »

FIGURES DANS LE TEXTE

- FIG. 1. — Bas-relief hittite archaïque de Zandjirli. D'après *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. III; LUSCHN, *Thorskulpturen*, p. 236, fig. 130.
- FIG. 2. — De même. *Ibid.*, pl. XXXIV, fig. d.
- FIG. 3. — De même. *Ibid.*, pl. XXXIV, fig. c.
- FIG. 4. — De même. *Ibid.*, p. 211, fig. 102.
- FIG. 5. — De même. *Ibid.*, p. 207, fig. 100.
- FIG. 6. — Bas-relief égyptien d. L. XVI. D'après BAKY, *ten. The battle of hadash*, pl. V.
- FIG. 7. — Bas-relief assyrien de Koyunjik. D'après PATERSON, *Assyrian sculptures*, pl. CVIII a.
- FIG. 8. — Disque en argent de la région de l'Oxus. D'après DALTON, *The treasure of the Oxus*, 2^e édit., pl. X, n° 24.
- FIG. 9. — La frise sur le monument funéraire de Payava à Xanthos. D'après BENNDORF et NIEMANN, *Reisen in Lykien und Karien*, t. I, p. 107, fig. 83.

PLANCHE.

- FIG. 1. — Chevaux attelés à un char, sur le cylindre hittite de l'Ashmolean Collection, n° 167. D'après HOGARTH, *Hittite seals*, pl. VI, fig. 167.
- FIG. 2. — Quadrig perse gravée sur le scarabée de l'Ermitage, Invent. du Mus. pers., syth., n° 743. D'après KRIKORIAN, *Pierres gravées gréco-perses de l'Ermitage*, pl. III, fig. 3.
- FIG. 3. — Chevaux attelés à un char, sur le cylindre de l'Ashmolean coll., n° 168. D'après HOGARTH, *o. c.*, pl. VI, fig. 168.
- FIG. 4. — Bas-relief hittite scène de chasse au cerf de Malchia. D'après WILKIN, *The Kunst der Hethiter*, pl. 41.
- FIG. 5. — Cavalier perse poursuivant des cunéens barbares, sur le scarabée de l'Ermitage, Invent. n° 375. D'après KRIKORIAN, *o. c.*, pl. III, fig. 2.
- FIG. 6. — Scène de chasse, sur le cylindre de la coll. De Clercq (Catal.), t. I n° 362. D'après WILKIN, *Altorient. Siegelbuch*, fig. 521.
- FIG. 7. — Scène de chasse, sur le scarabéide de la coll. Blacas, British Museum. D'après FURTWÄNGLER, *Antike Gemmen*, pl. XI, fig. 8.
- FIG. 8 a-f. — Six vases sur les six faces d'un aètel prismatique enroulé d'une pyramide tronquée au Louvre, Acquis n° 1242. D'après DELAUNAY, *Catal. des cyl. orient., au Louvre*, pl. 107, fig. 39 a-f.
- FIG. 9. — Cavalier perse attaquant un fantassin, sur le scarabée de l'Ermitage, Invent. n° 4297. D'après KRIKORIAN, *o. c.*, pl. III, fig. 1.

- Fig. 10. — Cavalier persépolis et un fantassin, sur la base d'un tronc prismatique de la Bibl. de Leipzig. D'après Forwitschew, *o. c.*, pl. XI, fig. 9.
- Fig. 11. — Scène de chasse, sur le scarabée n° 1 de la coll. Leake, Fitzwilliam Museum. D'après Forwitschew, *o. c.*, pl. XI, fig. 4.
- Fig. 12. — Cavalier persépolis, sur la monnaie de Séleucus. D'après Dargoszy, *Choix de monnaies grecques au Cab. de France*, pl. II, fig. 47.
- Fig. 13. — Imprimés de caractères sur les tablettes inscrites en cunéiformes de Nippur. D'après Leavis, *The culture of the Babylonians from their seals*, pl. XLVII, deux fig. sous n° 986.
- Fig. 14. — De même, *ibid.*, pl. XLVII, fig. 992.



BA'ALBEK
Panorama pris de Cheikh Abdallah.



1 Tour des Propylées



2 « Temple de Bacchus », colonnes du pronaos.



3 Grande colonnade du Temple.



4. Détail de la 1^{re} colonne

LES TEMPLES DE BA'ALBEK

LES FOUILLES DE BA'ALBEK

DEUXIÈME CAMPAGNE (9 JUILLET - 29 SEPTEMBRE 1928)

PAR

ANDRÉ PARROT

L'attention du grand public a été attirée récemment, en un article retentissant, par M. Henry Bordeaux ⁽¹⁾, sur le péril qui menace un des plus beaux joyaux du patrimoine artistique de l'humanité : l'ensemble monumental des Temples de Ba'albek (pl. XV). En face du Liban moucheté de larges tranches blanches, au milieu de l'oasis verdoyante qui s'épanouit largement le long des eaux courantes, Ba'albek semble poursuivre encore le rêve du passé. Et quel passé ! Celui de l'Héliopolis antique, la ville du Soleil, la ville des sanctuaires, où les pèlerins adoraient et sacrifiaient dans le cadre gigantesque des cours et des enceintes, à l'ombre du peristyle géant de temples éblouissants. Aujourd'hui tout est ruine. C'est la dévastation, si brutale qu'elle en est grandiose, dans un chaos invraisemblable, on gisent, pêle-mêle, colonnes et chapiteaux, architraves et corniches. Il n'y aurait, semble-t-il, qu'à redresser tout cela, alors même que c'est inutile et à le replacer en une tentative un peu folle de restauration sommaire. Et puis, on comprend que ce serait insensé et l'on préfère, après tout, contempler des ruines plutôt qu'une contrefaçon maladroite et désespérée d'un travail prodigieux.

Nous préférons Ba'albek en ruines. Malheureusement, ces ruines elles-mêmes, sont menacées (pl. XVI). Le petit Temple de « Vénus » semble à la merci d'une chiquenaude. Les « Propylées », désarticulés, bravent toutes les lois d'un équilibre de plus en plus instable. Les six colonnes elles-mêmes, ces colonnes qui flambent au couchant derrière le grillage desquelles le « Temple de Bacchus » se pare d'un éclat fauve quand le soleil est sur son déclin, ces colonnes qui semblent marquées par l'immortalité, sont minées,

(1) *Illustration*, 15 septembre 1928.

sapées, rongées. Un orage, un vent, un ouragan un peu violent, la troisièmep. pl. XVI, & les six survivants s'écroulent entraînant avec elle l'entablement géant. C'en sera fait des six colonnes. Et Ba'albek, sans sa glorieuse colonnade, ne sera plus Ba'albek.

Le public s'en est ému. Un effort s'organise pour éviter l'irréparable. Il faut sauver Ba'albek en secourant ses ruines. Cela presse. Chaque semaine qui passe accentue le danger. La Direction des Antiquités doit parer au plus urgent. Mais cet urgent, à lui seul, ne règle la question de la tâche, pour être faite, a besoin du concours financier de tous ceux qui veulent collaborer à la résistance : la résistance de l'humanité pensante et vibrante à la force destructive et aveugle de la nature et de ses éléments.

II.

Le sondage commence en 1927 à Ba'albek¹. Dans le parti de Mohamed el Sud, à 100 m. au Sud de l'Acropole, on le développe en 1928, à l'instigation de M. Charles Viallelard, directeur du Service des Antiquités. M. André Trotin, ancien élève de l'École des Beaux-Arts, soldat en Armée du Levant et détaché au Service des Antiquités de Syrie, s'occupe de lever les plans de la fouille, et ses travaux, comme on ne peut juger, furent exécutés avec autant de précision que d'élégance² (pl. XVII). Comme l'on passe, une forte équipe militaire vint renforcer nos travailleurs civils et nous permit de pousser plus activement nos dernières recherches.

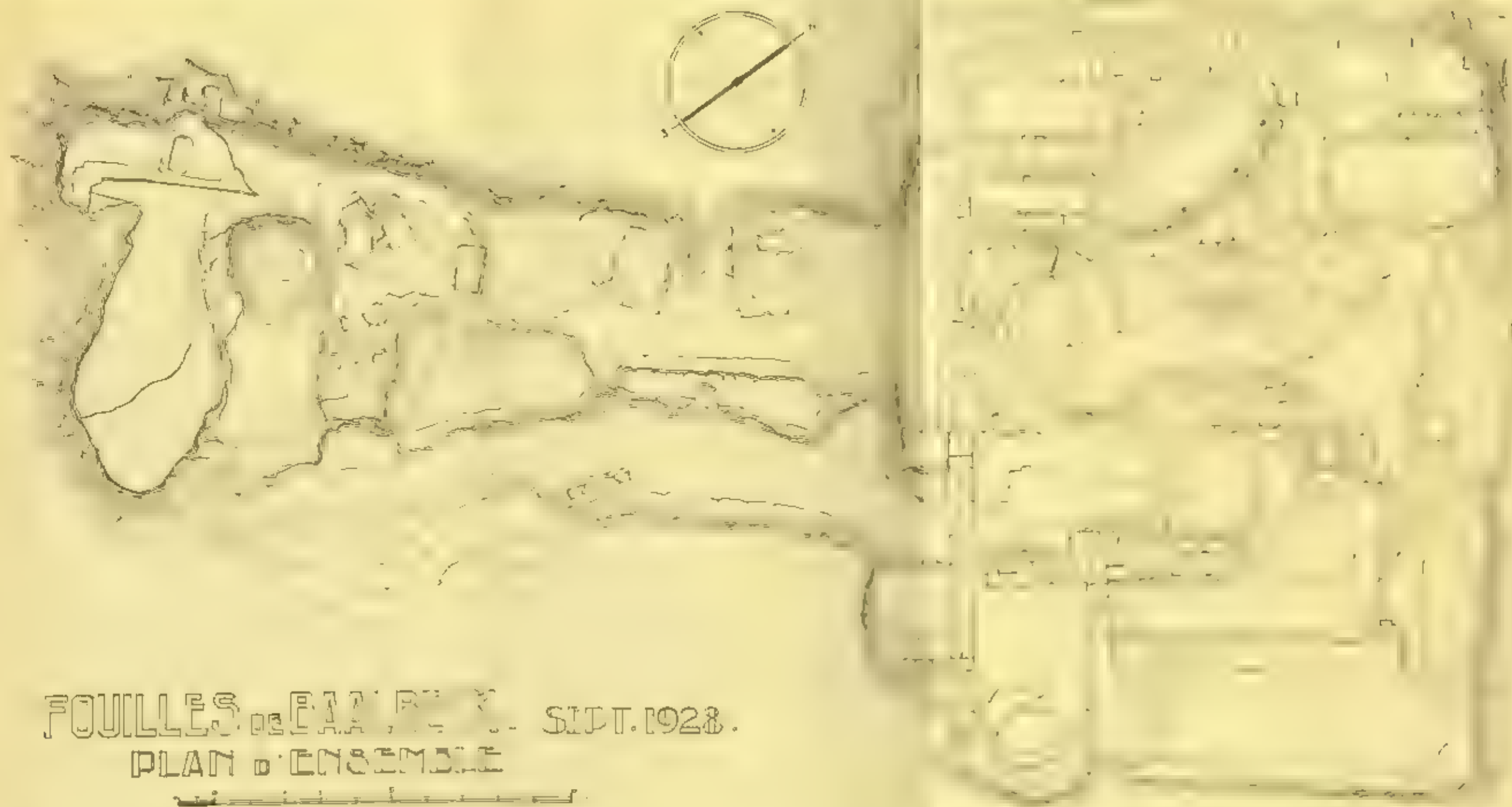
Celles-ci se heurtèrent aux difficultés déjà rencontrées en 1927. La zone fouillée se trouve dans un jardin privé où les arbres sont d'usés et les cultures abondantes. Pour éviter des fureurs trop violentes avec les propriétaires, il faut opérer le plus vite et s'interdire parfois des chargements qui s'imposeraient. Si nous ajoutons que nous avons travaillé entièrement au confin et

¹ Syria 13, p. 97 et Revue 1927, p. 287.

² M. Trotin avait auparavant fait le relevé complet des plans de Byblos.

(²) Qu'il nous soit permis, à ce propos, de remercier M. le colonel Bin, chef d'Etat-Major des troupes du Levant; M. le chef de bataillon Krætzert, commandant le 8^e bataillon du

1^{er} régiment étranger pour leur extrême obligeance et leur précieux concours. Nous ne saurions non plus oublier l'aide que nous apportèrent bien souvent quelques habitants de Ba'albek : le R. P. Michel Peyrion, MM. Michel Alouf, conservateur des ruines, et Fouad Alouf.



FOUILLES DE PALESTINE. SEPT. 1928.
PLAN D'ENSEMBLE

RELEVÉ PAR L'ARCHITECTE E.D. BA. SOUSSE
DALLBECK 26 IX-1928.

A. Tschir

à la brouette, on comprendra facilement de quelles complications s'alourdissent les recherches. Ceci dit, les résultats de la deuxième campagne confirment absolument nos présomptions de l'an passé : il y a dans le jardin, appelé maintenant de la « grande colonne », un ou plusieurs édifices jusqu'ici insoupçonnés¹, et qui, en presque totalité, sont encore enfouis.

Le travail a tendu, tout d'abord, à dégager entièrement l'immense colonne repérée en 1927 (pl. XVIII). Le déblaiement est désormais complet et il est possible d'étudier sérieusement les éléments de l'ordre architectural employé. Nous avons retrouvé intacts la frise, l'architrave, le chapiteau, six tambours en deux groupes de trois, puis, beaucoup plus loin, les restes de la base et du soubassement.

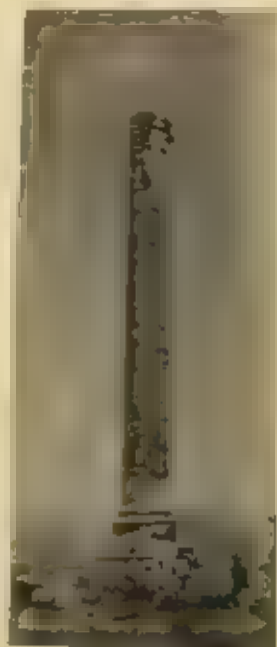


FIG. 1. — Colonne de Vesta.



FIG. 2. — Colonne de Pompee (Alexandrie).

L'étude attentive de la frise, impossible avant cette année, faite d'un dégagement complet, a permis d'arriver à des conclusions particulièrement importantes (pl. XVIII, 4 et fig. 3). Les scellements dispersés et irrégulièrement disposés, retrouvés sur sa face supérieure, réclament à peu près sûrement un groupe statuaire. Ceci est encore confirmé par une légère sautoir-coulée, qui facilitait la coulée du plomb. Il y a plus, et ceci mérite un examen attentif : le derrière de la frise, moulurée sur ses quatre cotés, présente lui-même des scellements,

¹ L'expédition allemande de 1903-1904, et à Ba'albek surtout du déblaiement. Quoiqu'il en soit, les vestiges minimes, à cet apparent, lui échappèrent complètement. Avec le recul

du temps, il y a quelque intérêt à revoir ce qu'écrivait M. Perdrizet en 1881 (*Revue des Études archéologiques*, 1901, p. 125).

une face grossièrement aplanie et une forte saillie. Trois caractéristiques qui autorisent à plusieurs conclusions. 1° A cause des scellements, l'ensemble s'accrochant à quelque chose formant appui (sans doute une muraille).

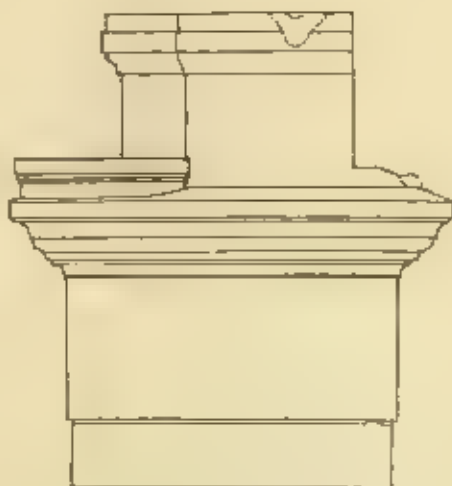
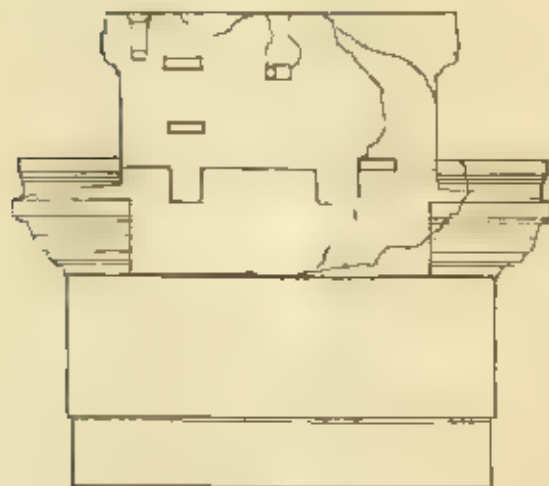
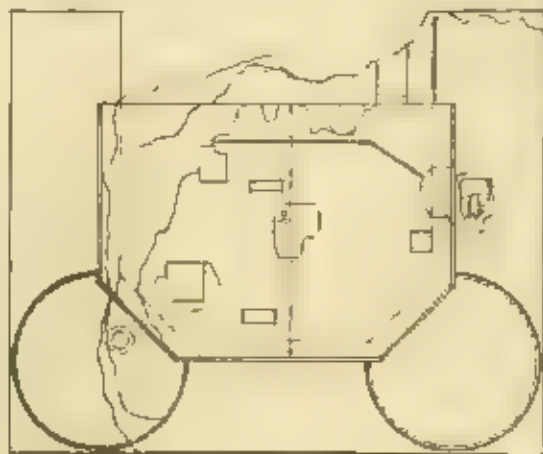


FIG. 2. — Détails des scellements de la frise. Voir pl. XVII

2° La face postérieure de la frise étant invisible, n'avait donc pas besoin d'être lissée aussi soigneusement que la face antérieure ou les côtés, eux visibles et parfaitement polis. 3° La saillie détachant la frise, et, partant, la colonne, qui était par conséquent absolument dégagée. Il s'ensuit donc que la colonne



La grande colonne vue du S-E



Le chapiteau



La grande colonne autre vue



L'enlèvement : base et scellement, arcbitraxe chapiteau

n'est pas et n'était pas isolée. Au début de la fouille, nous songions en effet à la colonne dite « de Pompée » à Alexandrie, ou à celle toute proche, de Ya'at dans la Beja a⁽¹⁾. Colonnes toutes deux isolées et se composant uniquement d'une base, d'un fût et d'un chapiteau (fig. 1 et 2).

Deux voyageurs du xviii^e siècle signalent à Ba'albek même, une colonne isolée. En 1704 le sieur Poullard, vice-consul de France à Tripoli, écrit au Comte de Ponchartrain⁽²⁾ : « Au Sud, sur une petite montagne, attenant les murailles⁽³⁾ de la ville qui subsistent encore, il y a une colonne que j'ai tâché de copier de mon mieux. C'est par où les bonnes eaux montaieut et descendaient ensuite pour se communiquer au Château⁽⁴⁾. Il y a 18 pierres dans le fût, sur la 4^e on remarque une guirlande de fleurs et il y a sur l'entablement un réservoir pour les eaux⁽⁵⁾. »

Un peu plus tard, le Dijonnais Tourtechat, dit Granger, qui se trouvait à Ba'albek en 1734, parlait lui aussi d'une colonne « située dans l'endroit le plus éminent de la ville. Elle a 40 pieds de haut y compris sa base et son chapiteau et même un piédestal dont la colonne est surmontée et qui pouvait porter autrefois une statue. Le fût de cette colonne est composé de 3 pièces d'une pierre ordinaire » et, ajoutait le voyageur, « je ne lui ai trouvé que 6 pieds de circonférence⁽⁶⁾ ».

Ces deux relations semblent pouvoir s'accorder et nous croyons qu'elles signalaient l'une et l'autre un même monument. Celle de Poullard attribue certainement la colonne qui se trouvait sur la colline du cheikh Abdallah, à l'arr-

(1) La tradition chrétienne en attribue la construction à sainte Hélène. Il est plus probable qu'il s'agit là d'un monument commémoratif de quelque bataille (ALOU, *Histoire de Baalbek*², 1928, p. 48) ou mieux un monument funéraire. Même signification pour hamod'ni et Hicquî (cf. RIBBA, *Musée de Phénicie*, p. 118).

(2) Le texte dans *Revue des Études anciennes*, 1901, p. 233 sq. PERRONNET.

(3) Il s'agit de l'enceinte arabe. Le croquis panoramique de Wood est particulièrement utile (Wood, *Les ruines de Baalbek, autrement dite Héliopolis dans la Galasyrie*, Londres, 1757, Tab. II).

(4) La Qal'a, l'ensemble des Temples de Jupiter et d'Atargatis.

(5) Par erreur, M. PERRONNET (*Revue des Études anciennes*, 1901, p. 235) identifie cette colonne avec celle de Ya'at. Celle-ci a 15 « pierres dans le fût » et non 18, et surtout, elle n'est ni à Ba'albek ni sur une petite montagne.

(6) Le texte dans *Revue des Études anciennes*, 1901, p. 246. Ces données ne peuvent s'appliquer en aucune façon à la colonne que nous avons dégagée, surtout quant aux dimensions. Seul, le « piédestal dont la colonne est surmontée et qui pouvait porter autrefois une statue » conviendrait.

vée de l'aqueduc amenant à Baalbek les eaux de la source du Lédjoudy¹¹

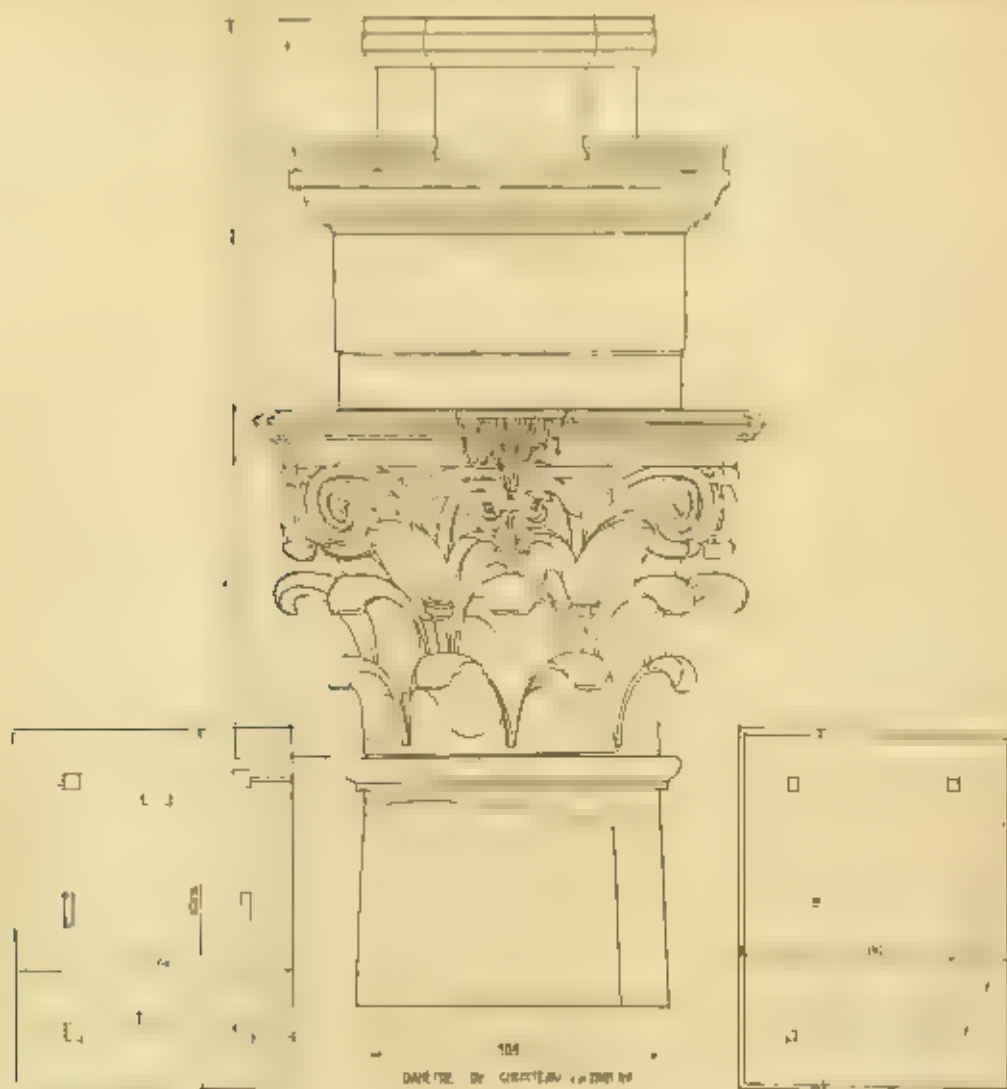


FIG. 8. — Détail.

Celle de Tranger diffère par le nombre des pierres dans le fût et, de même, le Djénaris a pris pour sa « pedestal » ce qui n'était qu'un lissou. De ces dis-

¹¹ ALLOT, *op. cit.*, p. 11. La colonne n'est détruite que depuis une soixantaine d'années. En 1757, Wood l'a vue et l'a reproduite dans son croquis. WOOD, *op. cit.*, Tab. II, lettre G). Le commentaire qu'il nous en donne, nous

apprend qu'elle était de style dorique, que sa « base » consistait en plusieurs pièces et qu'elle était seule sur une éminence au S.-O. de la ville. Erreur de Wood, ou coquille typographique, c'est S.-E. qu'il faut lire. M. Due-



vergences, en somme minimes, on ne saurait, croyons-nous, conclure l'existence de deux colonnes sur « l'endroit le plus important de la ville ». Quoi qu'il en soit, tous ces renseignements qu'il nous fallait signaler ne nous sont donc d'aucune utilité puisqu'il s'agit d'un tout autre monument que celui que nous déblayons.

La colonne, maintenant complètement dégagée, n'est et n'était certainement pas la seule. Elle appartenait à un ensemble imposant. Mais nous, formidable, que celui qui a des colonnes de cette taille et pouvant atteindre sans l'entablement à plus de 21 m. Le module était sensiblement de 1 m. 60 et l'ordre employé certainement 20 modules². La colonne, chapiteau compris, en effet, en effet à 21 m. 80. Six tambours ont été retrouvés. Il en manque certainement au moins cinq autres. Indépendamment des données du calcul, les remarquables fragments des tambours massives le commandent en ore, qui furent trouvés dans le même alignement. Les radigènes, en qu'ils se font, sont assurément responsables de ces destructions (pl. XIX).

Quant à l'entablement, sans corniche, il lui manque plus de trois mètres pour avoir les dimensions réglementaires (fig. 4). En effet, si l'on compte cinq modules, soit 8 m. 40 \times 1 m. 60 l'architrave et la frise y totalisent deux 2 m. 40. Il ne peut exister, et 3 m. 60 est la hauteur que nous donnons sensiblement au groupe statuaire que nous supposons, et qui nous semble s'imposer, après l'examen de la face supérieure de la frise et de ses sculptures. L'essai de restitution proposé par M. Fournier (fig. 4 bis) est l'entree approuver des données précises. Si, par exemple, et autant le groupe équestre³ qui donne l'escalier, deux statues de femme ou d'homme peu importe, ont été placées, c'est que la frise présentant, encadrant le dé de sa face antérieure, deux sortes circulaires (fig. 3) avec des accollements auxquels

sont nous a signalé une autre relation, celle de Maundrell (*Voyage d'Alep à Jérusalem à Pâques en l'année 1697*, par Henry Maundrell, maître de Arts, membre du College d'Exeter et chapelain de la Faculté anglaise d'Alep, MDCCCV). Le récit de ce voyage, antérieur à ceux de Poullart et de Grainger, signale aussi cette relation (p. 212) indiquant très nettement sur un croquis panoramique (p. 65,

(²) Le *verteil* archéologique l'atteste et nous

apporteras par exemple, l'ordonnement précis qui le confirme sans appel. Nous devons auparavant retrouver l'exposé des trouvailles.

Nous nous en référons à Vignolle, et Cassat et Chavot, *Manuel d'archéologie romaine* (I, p. 10).

(³) Cassat et Chavot, *op. cit.*, I, p. 40.

Nous l'indiquons en nous basant sur l'étude de la face supérieure de la frise et en tenant compte des proportions de l'ordre.





Fig. 4 bis. — Esquisse de reconstruction par M. Trotin

le plomb adhérerait encore. La colonne supportait donc tout un ensemble décoratif et l'on peut se demander ce qu'il en est advenu. Il a dû être projeté beaucoup plus au nord, et notre feuille ne s'est pas étendue suffisamment dans cette direction pour avoir eu quelque chance de le retrouver. D'ailleurs n'a-t-il pas été victime du vandalisme arabe, parachevant les dégâts occasionnés par la violence de la chute ? On ne saurait l'affirmer à priori, puisque, l'an passé, nous avons trouvé, à proximité, une tête de faune, en haut relief, quasi intacte⁽¹⁾.

Le soubassement de la colonne a été retrouvé. Sensiblement dans l'alignement des derniers tambours, nous avons dégagé plusieurs gros

⁽¹⁾ *Syria*, IX, pl. XXXVIII. Le bas du nez, une petite partie de la monture furent restaurés pour la photographie par M. Marton, mouleur du Musée de Beyrouth. Cette tête l'emporte de beaucoup, tant par la facture que par l'expression sur celle signalée par M. Viothand, et provenant peut-être de Beyrouth (cf. *Syria*, V, p. 119, pl. XXX, 1).

blancs mais lustrés, et qui constituaient certainement les assises supportant la base. Assises reposant sur le roc aplani et soigneusement lissé, au point que nous ne savons pas encore s'il s'agit du « rocher » ou d'une « pierre » analogue comme dimensions à celles bien connues de « la Carrière » ou du « Tridition ». Sur près de 80 m² 8,60 x 9,20, la surface fondée, il en est ainsi.

Ajoutons qu'à une quarantaine de mètres au Sud, un sondage dont M. Trépoix a surveillé l'achèvement, a révélé de nouveaux éléments (dalles, mosaïques) qui, avec deux colonnes de granit rose, repérées l'avant-dernier jour du travail, semblent indiquer que le monument s'étend encore vers le Sud et vers l'Ouest.

La grande colonne a donc été projetée à l'extérieur d'un édifice à chercher plus au Sud. Elle s'est effondrée sur un ensemble de constructions que nous avons débarrassées et qui apparaissent d'une époque bien postérieure. Les arches, très nombreux dans cette région, les choulements qu'il nous fallut éviter de part et d'autre de la colonne écroulée, entravèrent un dégagement que nous aurions voulu plus large. Une série de pièces oblongues sont formées au Sud par un mur bien conservé et soigneusement appareillé. Sur près de huit mètres, ce mur est revêtu extérieurement d'un stuc¹⁷ particulièrement bien lissé et intéressé à sa partie supérieure, comme pour amorcer une chute d'eau. L'ensemble aménagé dans ce qui pouvait être des bassins, par une tuyauterie de genres divers¹⁸: canaux maçonnés,



FIG. 3. — Détail de la chute d'eau.

¹⁷ Le terrain n'étant pas exproprié, cette œuvre fut remblayée à la fin de la campagne.

¹⁸ Cagnat, *op. cit.*, I, p. 30 sq.; Viracay, *De Arch.*, VII, 3.

¹⁹ Longueur 7 m. 95; hauteur 2 m. 50.

Ces diverses canalisations sont signalées dans Viracay, *op. cit.*, VIII, 6; cf. Cagnat, *op. cit.*, I, p. 34.

l'œuvre de pierre, travaux de plomb, malheureusement sans inscriptions.

En essayant de retrouver l'agencement primitif de cet ensemble — sous un fatras de matériaux réemployés et présentant la marque évidente de remaniements postérieurs et successifs, nous avons recueilli divers objets intéressants : l'égout, le mortier en brique, avec ornementation au trait, coupe et plat en bronze, mais en déplorable état (fig. 6) — deux fragments de statuettes

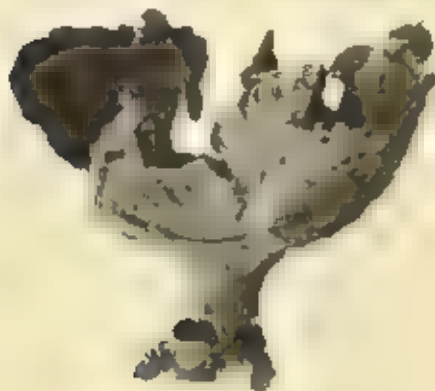


Fig. 6. Coupe, le Bronze.

l'un (h. 0,083), en belle brèche blanche, soigneusement polie, qui est un bas de buste et l'attache de la hanche droite. L'autre et même matière et d'une hauteur de 0 m. 10; dans un cadre en légère saillie, se détache un personnage (tors., épaule droite, bras droit levé) vêtu de la robe agrafée sur l'épaule par une fibule ronde. Malgré la mutilation de la main, on peut songer à un personnage qui adore et lève sa main. La statuette était pla-

quée d'or. Plusieurs traces sont encore très nettes, sur l'épaule et le bras (pl. XV, 2). Les fragments appartiennent sans nul doute à des ex-voto.

Enfin, notons aussi le superbe chapiteau composite (fig. 7), qui correspondrait peut-être à la petite base trouvée précédemment. Il est à deux rangs de feuilles d'acanthus, d'où sort une corbille ceinturée de perles et d'oves. Les quatre volutes s'enroulent avec une grande délicatesse et tout l'ensemble est d'une réalisation et d'une technique parfaites. Ce chapiteau est certainement l'un des plus beaux de tous ceux de l'ordre composite retrouvés à Baalbek. La colonne devait être, elle aussi, d'une belle harmonie. Les tambours gisaient épars et en assez piètre état. Quant à la base (h. 0 m. 09), elle n'a jamais été terminée. En effet, la plinthe porte encore les bourrelets qui garantissaient les arêtes, avant et pendant la mise en place (pl. XV, 1). Il est très probable qu'il en fut de même pour la grande colonne, qui, elle-même, aurait dû être can-

¹⁾ Pour l'intérêt des inscriptions sur conduites d'eau, cf. GAUTHAT, *Cours d'épigraphie latine* p. 338.

²⁾ Syria IX, pl. XXXVII. — Dimensions du chapiteau : hauteur 0 m. 66, diamètre 0 m. 55, grande diagonale 1 m. 07.



Le chapiteau composite



Base

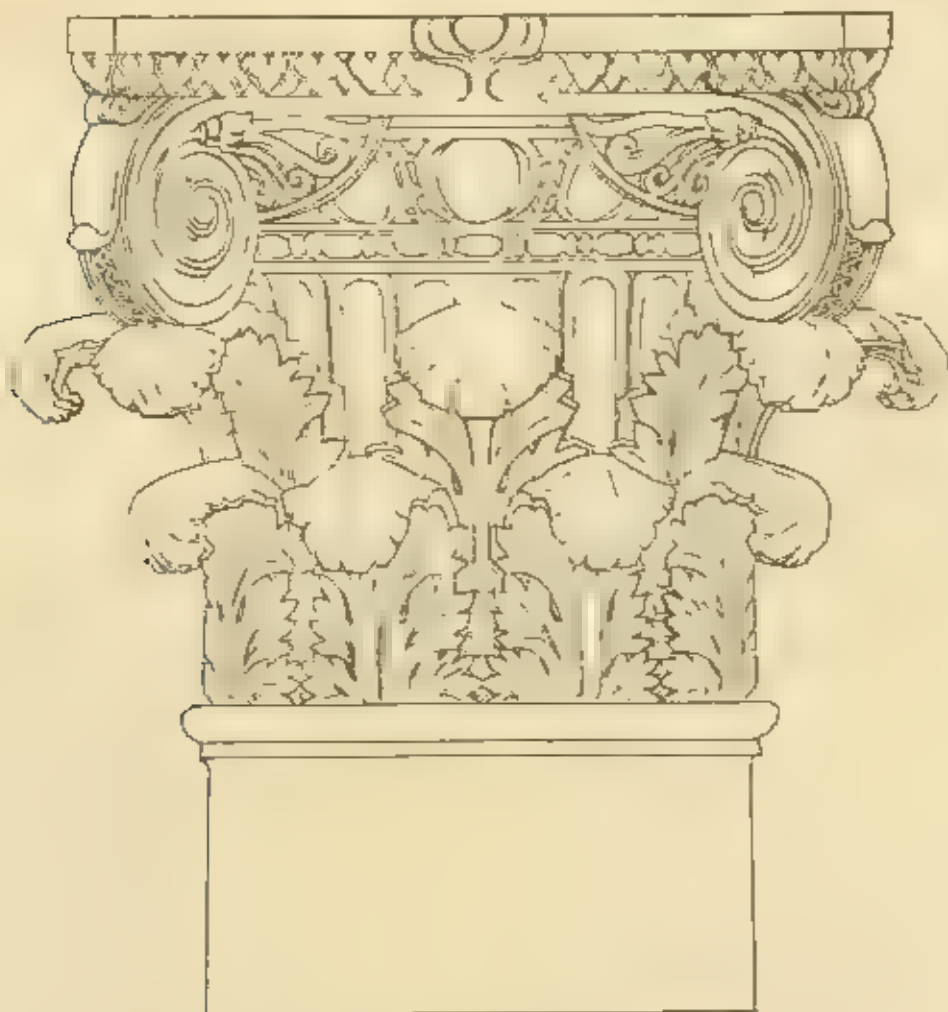


Fragment de statuette votive



Rebord du déversoir de la chute d'eau

nebe¹, le chapiteau à acanthe frisée et non pas molle. Manque de temps



CHAPITEAU VU DE FACE.

FIG. 7

sans doute, comme dans l'enceinte des grands sanctuaires. L'œuvre était

¹ De même les grandes colonnes du Temple de Jupiter qui n'ont pas été ache-

vées puisqu'elles ne sont pas cannelées.

trop immense et les forces humaines limitées, il était de règle, d'ailleurs, qu'on mettait en place, on achevait ensuite.

La grande colonne de Baalbek, isolée, apparemment pourtant à un édifice complet. La campagne de 1928 l'a si richement restitué, mais un document inestimable le confirme encore. Le document, le croquis panoramique de Wood, nous l'apporte avec évidence⁽¹⁾ (fig. 8). En 1754, le voyageur anglais voyait entre le Sauton de Khalal (A)⁽²⁾ et le rempart arabe (C), des ruines importantes, qu'il dessinait soigneusement. Elles se sont en forme de couronnements. Et pour tant, si l'on regarde les notes et le croquis avec une grande précision les vestiges apparents du monument mutilé. Le grand portait avec quatre colonnes engagées — deux de chaque côté de la porte — mais dont il ne restait plus qu'une et probablement le petit portait ou adossé, une autre. Il se levait à l'extrémité de la porte, en apparence, se perdait et se perdait. Le pied de la colonne se raccrochait perpendiculairement, les assises d'une muraille dont il subsiste les deux premières assises et quelquefois des traces de la troisième. À l'extrémité, vers la gauche, c'est alignement présente un décrochement⁽³⁾ et que le subséquent se prolonge quelque peu après. Le pied droit est, d'une conservation quasi identique, est précédé de deux blocs disjoints et entouré de fragments architecturaux divers, on l'en reconnaît au moins deux lambeaux debris épars, appartenant au même ensemble monumental. Le chemin passe entre les deux, vers droits et se dirigeant, rejoint la porte Sud du rempart arabe (fig. 8, C).

(1) En 1927, lors de la réduction de notre premier article (*Syria*, IX, p. 10) élargi de toute l'histoire nous avons eu à notre disposition qu'une minuscule réduction de croquis de Wood. Aidé de la coupe, nous n'avons rien pu distinguer dans les ruines étagées. L'examen du document lui-même (janvier 1929) est venu appuyer péremptoirement des possibilités, devenues pour nous, après la 2^e campagne, des certitudes. Le croquis panoramique de Maundrell (*op. cit.*, p. 65), ne s'étend pas aussi loin vers le Sud. De « Prospect de Baalbek » p. 227, près du N. O., il n'y a rien à tirer pour ce qui nous occupe.

(2) Le Sauton existe encore aujourd'hui, au

bord de la route moderne (un peu avant d'arriver au Grand New Hôtel).

(3) Wood, *op. cit.*, Tab. II. Dans le croquis (p. 17, 18) qui accompagne cette planche, Wood s'attache surtout aux Temples (notre fig. 8, D et E) aux remparts, à la fameuse colonne du Cheikh Abdallah. Pas une seule allusion aux ruines qui nous intéressent.

(4) Nous étudions d'abord le croquis, l'interprétation du monument viendra ensuite.

(5) Décrochant, colonne engagée, lambeau adossé, il est difficile d'être affirmatif. Nous croyons pourtant qu'il s'agit là de quelque réemploi, signalé consciencieusement par Wood.

Il est l'une des seules preuves que le jardin Mohamed Sadi en nous travaillons, et qui répond exactement à l'emplacement celui par Wood, recèle des ruines immenses — celles de celles par le croquis panoramique — dont nous avons retrouvé l'une les colonnes. Celle-ci devait être certainement élevée en 1761, car Wood l'aurait évidemment signalé. Pourrions-nous identifier avec certitude le monument qui vient d'être repéré ? Les documents à notre



Fig. 8. — Croquis panoramique de Wood.

ment dégagés devraient nous y aider, puisque pour les éclaircir nous avons un précieux dessin. Les difficultés ne sont pour autant pas de suite. À première vue, le croquis figurerait et coïnciderait les vestiges d'une porte triomphale, avec, en façade, celle orientée au Sud quatre colonnes engagées. Une double objection se présente immédiatement. Comment, sous l'hypothèse d'un arc de triomphe, expliquer cet alignement de coraille — racaille perpendiculairement à l'angle Ouest du pied-vent ? Que fût de la colonne dégagée celle-là et que nous avons retrouvée — offerte vers le Nord-Est ? Le monument peut-il avoir sa façade extérieure ornée de colonnes engagées et sa façade intérieure, celle regardant la ville, décorée de colonnes dégagées, supportant un ensemble d'arcades ? Avant l'examen du dessin de Wood, nous n'avons songé à cette hypothèse, d'une porte monumentale, dont nous aurions une des colonnes courantes. Ainsi par exemple dans l'Arc de Septime-Sévère à Rome — les colonnes sont engagées, placées sur des pedestaux saillants

CARRAT, *op. cit.*, I, p. 78, fig. 40. Autres exemples : Arc de Trajan à Timgad, d'Hadrien

à Athènes, de Septime-Sévère à Hadra.

L'entablement étant relié au corps la hauteur par des décrochements, le latisque. L'arc pour la tête — que pour le profil de l'ordre, nous aurions eu à Rome, bien ces analogies avec ce que nous avons à Ba'albek, mais si l'on compare les dimensions, celles du monument de Ba'albek sont hors de proportion avec ce que nous connaissons par ailleurs. Aucune porte triomphale n'atteint de telles dimensions — aucun d'a ces colonnes de cette taille — aucune porte aussi formidable. Et puis, dans le croquis de Wood, les piédestaux saillants n'existent pas, les colonnes sont engagées et, surtout, apparaissent nettement comme étant à l'intérieur d'un édifice.

L'opinion qui conclut le croquis de Wood et le résultat des fouilles nous paraît dès lors s'imposer. Nous aurions retrouvé l'emplacement d'un édifice — sans doute un temple — dont nous connaîtrions actuellement une des colonnes — colonne du pronaos — effondrée à l'extérieur et vers la ville. Nous aurions vu un temple — dont l'intérieur serait décoré de colonnes engagées. Ce sanctuaire aurait tenu le milieu entre le « Temple de Bacchus » (décoration intérieure avec colonnes engagées) et le Temple de Nihâ — colonnes

⁽¹⁾ GAGNAT, *op. cit.*, I, p. 79.

⁽²⁾ Arc de Septime Sévère à Rome, 203 ap. J.-C.

⁽³⁾ Les colonnes de Hama n'ont pas 10 m. La hauteur complète de l'arc de Titus, auquel on peut se comparer, n'atteint à un peu plus de 20 m., mais la clef de voûte de sa baie centrale ne s'élève qu'à 11 m. 30, et GAGNAT, *op. cit.*, I, p. 79.

⁽⁴⁾ MAUNDSELL, *op. cit.*, p. 233 écrit : « En passant à côté des murailles de la ville nous observâmes plusieurs piliers sur lesquels il y avait les lettres grecques romaines. Mais tout cela était fort confus et il y en avait beaucoup plus sous des arcs dessous. » Cela s'applique-t-il à notre monument ? On ne saurait le dire avec certitude.

Le temple est un peu plus grand que celui que nous pourrions à présent. Les quatre colonnes engagées du pronaos sont encastrées dans les murs et les colonnes du pronaos.

Il s'agit des ruines de Hama Nihâ ou d'un autre temple de ce genre, à quelques kilomètres du Lion au N.-O. de Zahlé. Le capitaine

Marmora, du Service des Renseignements de Ba'albek, nous accompagnant dans cette visite qui nous fut facilitée par le Monklar de Nihâ. Le temple de Hama Nihâ — qu'il ne faut pas confondre avec celui qui se trouve à la limite — c'est la même ville — est un temple antique, avec colonnes engagées à l'intérieur, et de la même époque que ceux d'Hétopella. Le temple est en ruine. Entre autres encastrés dans un mur de clôture, un autel de Jupiter le plus ancien des autels avec inscription. L'autel est en pierre de taille. Dans la maison d'un prêtre, au bas de Selim As-tarié, ronde bosse de belle facture : dieux dans le champ d'un large croissant, la tunique agrafée sur l'épaule gauche par l'étoile à six branches, coiffée d'un calathos radié à six branches. Les dieux sont bien les sous-entendus. L'autel de Jupiter est par le capitaine Marmora. Il est à la section d'Artemis du bas relief du Musée Calvet à Avignon. L'autel est une reproduction frappante de celui de Hama Nihâ. (voir *op. cit.*, p. 10 et fig. 11)



Temple de Niha. Ensemble vu de l'O



La façade vue du N-E



Intérieur du Temple et portail et ses colonnes engagées
Vue de l'O



Intérieur le portail détalé

TEMPLE DE NIHA (LIBAN).

engrèges — pl. XXI. Malgré la mutilation et l'état ruiné de ce dernier sanctuaire, on y trouve de nombreux points de comparaison avec l'édifice que nous cherchons à identifier, en particulier pour l'orientation du portad. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que nous constations des ressemblances sur tous les points. Les architectes qui ont construit les deux temples de l'Acropole de Ba'albek et les deux temples de Nîha, tout en ayant travaillé de main de maître, celle de la même école — surent très bien ne pas se répéter. Au Temple de Ba'albek, les colonnes du portad sont d'ordre corinthien. À Nîha, elles sont ioniennes. L'antérieur du portad de Ba'albek est en pierre ornée par le large plâtre qui en recouvre les faces et le sommet. À Nîha, le second est en calcaire par deux colonnes corinthiennes. Le Temple de Ba'albek est periphère celui de Nîha en outre. Le sanctuaire d'Héliopolis est plus luxueux, plus ouvrage. Celui de Nîha est plus simple, plus rustique. Le portad plus fruste. L'édifice que nous avons retrouvé à Ba'albek et que nous percevons maintenant comme une facture identique nous apparaît comme l'œuvre d'un même maître entre les constructions de l'Acropole et celles de Nîha.

La numismatique, remarquons-le ensuite attestée à Ba'albek et pour l'époque romaine, l'existence d'un Temple, jusqu'ici inconnu et non localisé. L'expédition allemande, on le sait, s'appuyant sur une monnaie qui figure un Temple auquel on semble accéder par une sorte de rampe ou d'escalier ⁽¹⁾, se rendit à la recherche sur le seul collier de Ba'albek, c'est-à-dire le Cheikh Abdallah, ce qui a permis d'identifier le Temple. Si l'on doit en tenir grand compte des représentations de ces monnaies, il ne faut pas oublier non plus qu'elles sont forcément très schématiques ⁽²⁾ et qu'il faut se montrer très prudent dans leur interprétation ⁽³⁾. Or, sur le Cheikh Abdallah il ne reste

(1) La monnaie est reproduite dans O. POCOCKE, *Guide de Ba'albek*, 1906, p. 3, fig. 2, c. La localisation y est donnée par un point d'interrogation. On trouvera tout un choix de monnaies dans WÜRTEL, *Catalogue of the Greek coins of Galatia, Cappadocia and Syria*, Londres, 1893, pl. XXVI. Interprétation de ces monnaies, p. 122-123.

(2) Ainsi, la grande ouverture à dégagement semi-circulaire, classique en Syrie à l'époque romaine, est attestée par les monnaies. Ce

qui concorde absolument avec les vestiges monumentaux encore existants (cf. DESSAU, *Syria*, III, p. 220, VIII, p. 121).

(3) Par exemple, la monnaie d'Abila de Lycaonie ne reproduit que l'essentiel *Syria*, III, p. 230.

(4) Les interprétations diffèrent souvent autrement que par des nuances. À propos du temple de Hyllos et de la fameuse monnaie de Macris, cf. M. PILLET voit une « toiture pyramidale » *Syria*, VIII, p. 106; M. DUNAND

à peu près rien d'un sanctuaire présumé et il serait assez extraordinaire que ses fondations elles-mêmes, et cet escalier d'accès qui devait être particulièrement monumental, aient disparu sans laisser aucune trace. Le vandalisme a mutilé, détruit. Il a rarement anéanti et surtout des édifices de cette importance. D'ailleurs, ce que l'on prend pour une rampe ou un escalier ne saurait-il être autre chose et par exemple une voie ⁽¹⁾, celle qui traversait en se courbant, les deux temples de l'Acropole au troisième, actuellement à retrouver ? Ce qui apparaît est comme la représentation de degrés, se situant sur l'indication linéaire et schématisée du dallage pavant la route romaine. Et, précisément, on a vu entre les Ten-pas et le pacha Mohamed Said nous avons retrouvé à Boston Handjar, de nouvelles dalles romaines employées qui conviendraient parfaitement. Si l'on admettait que cette monnaie doit se rapporter aux ruines que nous dégageons, on l'orienterait — la voie qui conduirait de notre Temple aux deux autres — vers le Sud-Est ou le Sud et vers le Nord, pour rejoindre la Qal'a. La monnaie nous conserverait ainsi un renseignement topographique précieux, et qui confirmerait encore notre hypothèse. Ce Temple, sensiblement plus petit que celui de Jupiter — peut-être — se dressait sur un podium et précédé d'un escalier. Si aucun détail du dessin de Wood ne permet d'apprécier l'identification de l'édifice qu'il s'agit avec le sanctuaire de la monnaie, au moins l'état de l'édifice n'est pas. On ne sait au plus trop préciser, toujours d'après la seule monnaie, le nombre des colonnes du pronaos ou des côtés longs ⁽²⁾. Le graveur a voulu en faire avant tout que

reconnait, plus justement, le bœyle consacré à la Ba'alat Gebel (Syria, VIII, p. 114).

(1) On peut se rendre compte que le numismate, quand il veut figurer des degrés, s'est pris tout autrement (dans Pouchard, *op. cit.*, p. 3, fig. 2, comparer par exemple en ces degrés de l'escalier du Temple de Jupiter et en ces que nous interprétons comme une voie), ce qui nous conduirait peut-être à ramener l'interprétation de la monnaie de Marc et à apporter une légère distinction dans l'essai de restitution qu'on en a tenté (cf. Bos-sard, Syria, VIII, p. 116, fig. 1 et 2). On la restitue volontiers deux escaliers, nous verrions volontiers un escalier, par lequel on ac-

céderait au temple, et une voie qui aboutirait au seul très présumé du grand détail du Temple. Ce qui accentue encore la confusion du plan.

(2) Si notre colonne s'est effondrée normalement à la façade ce qui semble certain, le temple auquel elle appartenait serait orienté sensiblement S.-O. N.-E. Il en est du même des ruines du trophée de Wood.

D'après le numismatisme, le Temple de Jupiter aurait eu huit colonnes à façade. En fait, l'état de dévastation. Au bas des dix huit colonnes qui déborderaient ses longs côtés. La monnaie en signale tout au plus onze (voir d'après l'examen des reproductions données

le Temple était dans un portique bien bâti et qu'on y arrivait par une très longue voie. La représentation de la monnaie nous apporte d'autres précisions. Wiedle qui la commande — songe au sanctuaire du Temple sacré sur une colline rocheuse (*roby enneba*) — ouverte d'après ses usages (*enneyt nith shabls*) — on y avait accès par un escalier (*staircas*). Dans le péristyle du Temple sont représentés un autel et un vase. Enfin, dans le champ de la monnaie et à gauche, un caducée. Tous ces détails portent. L'éminence rocheuse que l'on deduit nettement le caducée enroulé en un escalier — en dont nous avons précisé l'interprétation — est une interprétation douteuse. Les monnaies qui rappellent en effet plutôt ceux des jardins de roses sont et furent sans doute beaucoup rares sur l'immense rochers du carikh Abdad du Temple, et le vase, symbole du sacrifice. Les identifications sont la rigueur. Quant au caducée, il indique avec une évidente netteté que le sanctuaire est celui de Mercure. La monnaie que nous étudions pourrait donc fort bien se rapporter aux dieux que nous avons dégagés. Aurons-nous alors retrouvé le Temple de Mercure ?

On est généralement d'accord à l'effrayer, pour admettre qu'à Ba'albek, on adorait à l'époque romaine l'étrusque triad — Jupiter, Venus, Mercure — . Les opinions diffèrent quand il s'agit de déterminer quelles divinités indigènes ces noms romains recouvraient certainement. Les identifications Jupiter-Hadad, Venus-Arghatis paraissent bien établies. Il n'en va tout autrement pour Mercure et ce dieu romain des routes et du commerce échappe jusqu'ici à tous les efforts de ceux qui voudraient lui trouver un répondant précis dans la mythologie syrienne. Gerbasi² en ont même conclu qu'il était un pur article d'importation et qu'avant son arrivée à Heliopolis, le culte s'adressait uniquement à l'étrusque Hecate. Arghatis, l'espérance de se multiplier et supprimer

per se construis. Sur ce point, celles de Wiedle (il écrivait quelque peu).

Wiedle, p. 10, pl. XXXV. Il invoquant l'opinion de Deauldson, il hésite à attribuer à l'indigène le Temple de cette divinité avec le Temple actuellement dit « du Bacchus ».

² Pour le problème de l'indigène on consultera l'ouvrage de Gerbasi, *Les dieux de la Syrie*, 1901, p. 258 sq. ; L. LIVET, *Revue des Études*

juives, 1901, p. 184-195 ; COMEST, *Musée Belge*, 1901, p. 149 ; DESSAEN, *Notes de mythologie syrienne*, p. 33, 112-113. JACQUET, *Comptes rendus Acad.*, 1900, p. 97 sq. ; *Mémoires de la Société de Syrie*, t. 1, 1900, p. 17 sq. ; GAGNAT, *Syria*, V, p. 408.

³ JACQUET, *Comptes rendus Acad.*, 1900, p. 103. DESSAEN, *op. cit.*, p. 27. Avant l'indigène, il nous a été en vain proposé (*op. cit.*, p. 114)

trop facilement et le dit tout. Mercur d'ailleurs n'a de temples que l'attribution des sanctuaires ⁴. Le « grand Temple » est reconnu maintenant unanimement comme le sanctuaire de Jupiter-Hadad. Le « petit Temple », dans la suite des temps, changea bien souvent de prêtres et les drôgman ou les savants y ont pu tout faire et changer les noms de Jupiter, Bacchus, Atargatis ⁵. Tout récemment, M. Seyrig vient de déposséder Bacchus et Atargatis au profit de Mercure.

Il y a deux parties dans le développement de la thèse hardie et brillante de M. Seyrig : la première, qui se propose l'interprétation objective des documents architecturaux ou épigraphiques ; la deuxième, qui est un essai d'explication. L'explication est une chose historique et archéologique et qui ne se fait pas, en effet, sans réclamer le concours de la linguistique pour apparaître plus vraisemblable. Et tout d'abord, les documents ⁶ : les deux Temples sont contigus, mais néanmoins séparés hermétiquement l'un de l'autre ; ils sont décorés de façon symbolique et de motifs symboliques, différents respectifs de Hadad-Jupiter (taureaux) et d'Atargatis-Vénus (chérubs et lions). Double nette, une non moins nette, contradiction flagrante que M. Seyrig signale avec force et qui est en effet d'importance. Or, le petit Temple présente dans ses parties essentielles uniquement des motifs lycaoniques. Logiquement, Puchstein y voyait l'argument irréfutable de son attribution à Dionysos lui-même. M. Seyrig qui ne l'admet pas, mais n'admet pas davantage la thèse de Thiersch, est bien obligé, puisqu'il reproche à bon nombre de commentateurs

⁴ Deux pour trois temples, le petit temple rond ou l'autel, les deux autres temples carrés ou rectangulaires.

⁵ Les voyageurs arabes attribuent le grand Temple au Soleil et le « petit Temple » à Jupiter. Volney attribue les deux Temples au Soleil.

⁶ Thiersch, *Die Tempel von Hama*, Leipzig, 1884, gegeben von Th. Wiegand, 2, p. 85.

⁷ Tammach, *Zu den Tempeln und der Basilika von Be'elbek*, *Nachr. von der Gesellschaft der Wissensch. zu Göttingen*, Phil. Hist. Kl. 1935, p. 4-24.

⁸ E. S. v. H., dans *Literary and international critical review of the Hama*, 1935, p. 1-10.

1934, V, n° 3, p. 183-179. M. Peronizky pensait qu'une partie du Temple était consacrée à Mercure (*Ust. G. R. A.*, 1903, p. 240 (*Revue des Et. orientales*, 1903, p. 261). M. Seyrig annonce qu'un mémoire plus détaillé paraîtra prochainement sa théorie. L'essentiel en ayant été dès à présent et il faut en dire plus que l'attribution de l'édifice-sanctuaire que nous avons repéré est fonction du problème des Temples de l'Acropole et y apporte un élément nouveau.

Nous résumons la thèse de M. Seyrig en son fond et, autant que possible, en conservant sa forme nette et précise.

Je « faire vraiment bon marche des symboles » (p. 177) de les expliquer et d'en tenir compte. Ainsi, la Ménade allaitant l'enfant (portail du Temple), l'appelant « un des nombreux mystiques du petit Laknès » et un rôle « particulier au côté mystique du culte dionysiaque ». M. Seyrig croit pouvoir en conclure qu'on « célébrait dans cet édifice, au temps des Antiques, un mystère dont le dieu devait être, comme Bacchus, un dieu enfant, un dieu naissant et grandissant (p. 169) ». Or, ce n'est pas de plus que M. Seyrig fait et qui nous conseille de faire avec lui nous entraîne bien plus loin que nous n'y sommes autorisés par les seuls documents dont logiquement nous devons tenir compte. Ceux que nous fournissent, à Ba'albek, les temples de l'Acropole. Puisque dans la triade heliopolitaine, il nous faut accueillir « ce dieu enfant, ce dieu assimilé à Bacchus », comme il n'y a que deux Temples, Jupiter occupant de toute évidence le plus grand, Mercure s'abritera dans le petit. Et en effet, toujours d'après le savant helléniste, ce dieu assimilé à Dionysos est bien Mercure. Les plombs trouvés dans le canal d'Aïn-Djoudj, le relief du Palatin confirment sa place dans la triade, mais surtout lui accordent un rôle solaire (ce qu'appuie encore l'inscription d'Abila de Lysanias et surtout l'aigle au caducée du soffite du petit Temple). Il y a plus. Mercure ne recouvrerait-il pas en définitive l'ancien dieu solaire Gemmaios, adoré à Ba'albek et figuré sous les traits d'un lion¹? D'après, voir l'explication parfaite du syndésme de ce relief (Lauray). Jupiter-Hadad, trinité (Ven. s-Margalis), hors (Mercure-Gemmaios). Ainsi, le « Mercure Héliopolitain » a est autre que Gemmaios. Lion solaire du soleil et d'après d'autres plombs trouvés aussi dans le canal d'Aïn-Djoudj — l'équivalent du Shamash babylonien » (p. 172) ». D'autre part, il était adoré sous l'empire romain « comme le Dieu d'un mystère dont la doctrine se prêtait à un syncrétisme avec celle des mystères de Dionysos » Mercure Héliopolitain. Il est sûr que ainsi s'expliquent les lions de la décoration (l'aigle au caducée du soffite) et en même temps d'un mystère dont on ne peut rendre compte du symbolisme lionnais que qui ornent la porte monumentale et les reliefs de la base du saint des saints).

L'argument d'ici est seduisant. Est-ce à dire qu'elle sont absolument con-

¹ Meux encore que le témoignage d'*Inscriptions Muséum Parisien* (1911) les masques de lion de divers reliefs de Jupi-

ter Héliopolitain n'auraient une attestation positive. D'après Vercé, 34 fig. 31-32, p. 129, fig. 30).

vante aide ? Nous ne l'avons pas. De par la position qu'il adopte, M. Seyrig se devait d'interpréter rigoureusement tous les thèmes de la décoration, ce qui ne l'aurait pas dû le porter à éliminer le don assad qui est au vu et au su de tous une unité. Estimant que le temple est dédié à Mercure, il est obligé de tout lui rapporter, ce qui nous apparaît non seulement difficile, mais impossible. Le fameux relief du socle (cf. *Le don assad* soulevé et rapproché, et le juste titre de celui de Belouze ex. d. l'école du portail du péribole du Temple). Ce qui n'a pas paru, que nous sachions, un argument suffisant pour que l'on attribue à Mercure le sanctuaire de Hosh-Sauleman. Sur ce point-là d'ailleurs, le raisonnement de M. Seyrig ne nous semble pas très rigoureux. « La présence de ce symbole (l'angle au caducée), en une place aussiminente, *Un temple de Mercure*¹⁹, » (p. 170). Mais c'est précisément ce qu'il faut démontrer ! L'angle psychopompe encadre les deux zones, Phosphoros-Arizos et Hesperos-Mormos, est à Beelbek comme à El-Lico. L'enbasse Jupiter-Elchos, et leur de rester inexplicable dans le temple consacré à Atargatis — nous y voyons l'expression de l'union intime existant Jupiter-Heliopolitain et sa déesse parédro. Union que souligne encore, et avec insistance, la décoration de la frise des deux Temples où, sans se lasser, alternent prototypes de lions et prototypes de laureaux. C'est ainsi que nous expliquons aussi cet acrotère (angle entre deux lions) qui pour M. Seyrig reste « inutile diglbe » (qui donne les lions à Atargatis » (p. 171) et qui, croyons-nous, procède des mêmes concepts²⁰.

Quant à l'identification Mercurio-Gemma et Le pyruenier Mercurio-Shamash, elles nous apparaissent toutes deux extrêmement vaines et probablement peu fondées. Gemmaios est un dieu solaire sémitique. Shamash est pour les Babyloniens une divinité adologique. N'est-il pas plus normal d'admettre que Jupiter-Elchos — et non Mercure — a pu être remplacé à Beelbek ?

Reste la décoration dionysiaque du portail et de la tribune. M. Seyrig, qui interprète rigoureusement tout ce symbolisme, reconnaît que nous l'avons vu, au culte de Mercure. Mais alors il faudrait lui et aussi à l'ensemble de Mercure, une explication satisfaisante de tous les autres thèmes traités dans le même

¹⁹ C'est nous qui soulignons.

²⁰ Pour notre part, nous admettons que pour la déesse de El-Lico.

²¹ La déesse Atargatis n'est jamais flanquée

de lions. Beelbek, comme M. Seyrig l'a dit, nous n'en la reconnait pas sur l'autel de Belouze et V. Belouze, *Syria*, V, p. 114, pl. XXV(B, 3.)

Temple. Ainsi par exemple, ces feuilles d'acanthus de la frise, qui forment masque, un masque où la douleur se mêle aux larmes⁽¹⁾. Ainsi, les multiples raisons coexistant ou se succédant tout à fait. Mars, le Vainqueur ailé, Diane, Vulcain, Bacchus, Ceres, Sylvain et bien d'autres personnages de la mythologie ou du Pantheon romain. Cette rigueur dans l'interprétation ne nous semble pas devoir s'imposer et le « érudit savant » n'étant peut-être pas seul juge pour tout ce qui avait trait à l'ornementation des sanctuaires. Nous croyons au contraire de M. Seyrig que ces architectes et nous ajoutons, les artisans, avaient « certains choix ». L'esprit exotique pouvait donner des directives, imposer même un certain symbolisme⁽²⁾; ceux qui manœuvraient le ciseau avaient pourtant le droit de céder à leur inspiration ou à leurs traditions et toutes leurs réalisations n'atteignaient certes pas la même perfection⁽³⁾. Et c'est pourquo~~is~~ nous ne saurions tirer argument pour l'attribution d'un sanctuaire de la seule décoration d'un portail ou d'une façade, surtout quand cette décoration offrait une si grande diversité⁽⁴⁾, alors que l'insistance avec laquelle la frise des deux Temples est constituée des mêmes éléments, souligne un symbolisme, cette fois voulu et intentionnel.

Ce que nous en lisons ne laisse entendre par conséquent que nous ne saurions admettre non plus qu'Atargatis ait partagé à la mort la demeure de son père (p. 170). L'argumentation de M. Seyrig ne nous a pas convaincu. L'existence des « vastes bassins qui ornent la cour du grand temple » (p. 174) suffit-elle pour infirmer cette « établation » ? Nous ne le croyons pas non plus. D'autre part, ces bassins « étaient si évidemment destinés aux rites aquatiques de la déesse » ? Si les Tritons qui les ornent si gracieusement, sont non pas « uniquement au service matériel de la décoration de l'époque » (p. 177), mais sont avant tout la représentation symbolique d'Atargatis, M. Seyrig se

[illegible]

²¹ Ainsi, pour la décoration de la frise on allégea taureaux et lions.

On se rendra facilement compte que ces intervalles sont bien plus petits que les intervalles de la suite (a_n) et que les intervalles de la suite (b_n) sont bien plus petits que les intervalles de la suite (a_n) .

et rompus, rail & il vent certainement la dé-
quises à l'œuvre es deux la val-ur d'écrit
énusiblement

(4) La frise d'ile parlois des « Pannothèmes », qui entourent la salle la paroi a droite d'un grand portait la « Lege de bacchus » est d'une asportance de l'histoire de l'architecture de l'école romaine par les médaillons et les parolages où se trouvent les noms de l'Amours et les Satyres.

particulièrement à souhaiter qu'une inscription, trouvée cette fois à Ba'albek¹⁾, l'inscrivant en cours d'exploration, vint confirmer inéluctablement et explicitement, qu'à Ba'albek, Mercure était associé dans une vénération commune à Hadad-Jupiter et à Vénus-Atargatis, et que, lui aussi, avait son sanctuaire par-
celle. Un sanctuaire que les fouilles de 1927-28 auraient permis de repérer.²⁾

ANDRÉ PARNOT

1) On sait au effet qu'aucune des inscriptions concernant la triade n'en été trouvée à Ba'albek même. Le P. Jalabert s'est efforcé de la rechercher sur la base de trois colonnes des Propylées, ce qui ne va pas sans des restitutions toujours délicates. Il est remarquable aussi de constater qu'il en est de même pour tous les autels de Jupiter Heliopolitain, dont aucun ne provient de Ba'albek. On pourrait presque se demander si ces reliefs n'ont été jus uniquement réservés pour les sanctuaires de la périphérie, nous dirions volontiers les hâtes de la maison-mère : temples du Léd-poudj, de Hermel, de Nîha, etc.

2) Il ne peut s'agir que d'un sanctuaire : « poque romaine et non d'un temple archaïque comme celui dont parle Lucien *De Deo Syria*, § 49 et qui, dit-il, est ἑλληνικός. La légende du temple égyptien, apportée directement d'Héliopolis d'Égypte en Phénicie (probablement à Ba'albek, cf. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 828) recouvre peut-être un fait précis, défiguré. Les récits qui apparaissent, il y a quelques années, comme strictement mythologiques,

doivent être examinés à nouveau, attentivement. Les dernières découvertes de Byblos, qui confirment pour la plus haute époque, les renseignements transmis par Plutarque (où Maspéro voyait des interpolations tardives, cf. MASPÉRO, *Hist. anc. des peuples de l'OR. clas.*, I, p. 115, n. 5) nous engagent à plus de circonspection. La sondage entrepris dans le jardin dit « du Poignard » (Kostan Haddjar, à faible distance et au Sud du Temple d'Atargatis, nous a procuré des renseignements intéressants. Une petite mosquée, en ruines, est construite sur les substructions d'un monument romain. Le temps hâtif dont nous disposons ne nous a pas permis de poursuivre ces recherches. Pourquoi se rappelle avec quelle insistance la tradition maintient ses sanctuaires au même emplacement, celui occupé antérieurement par d'autres sanctuaires (la mosquée de Damas, qui fut d'abord temple païen, puis église chrétienne, en est, *matatia malandis*, l'exemple typique (cf. Dussaud, *Syria*, III, p. 219 sq.); il y a peut-être là un indice à ne pas négliger.

RAPPORT SUR UNE MISSION EPIGRAPHIQUE EN HAUTE SYRIE (1928)

PAR

LE R. P. MOUTERDE

Grâce à la mission complémentaire que l'Académie des Inscriptions a bien voulu me confier, j'ai pu mettre à profit les indications recueillies au cours de la mission de 1927, et voici :

Le lieutenant Fournier, chef de la mission, et le capitaine de Maistre d'Antioche m'avaient communiqué le résultat d'une campagne de recherches, copies d'inscriptions, notes et photographies. L'un d'eux nous a communiqué également la nomenclature du caza de Harim. Pour préparer la publication de ces documents, en partie inédits, nous avons ensemble opéré deux rapides reconnaissances.

La première nous a conduits au Djebel Wastani, à peine effleurée par les expéditions américaines. Parmi les découvertes de nos guides en cette contrée, trois localités méritent une mention. Des deux premières, *el-Ham et El-Hasn*, le nom seul est connu de; la troisième, *Khart aquib*, ville antique, occupée à l'époque arabe, semble avoir échappé à tous les voyageurs; elle nous a permis de recueillir des inscriptions. Les ruines d'un temple, d'un palais et d'un sécul sont visibles, ainsi que des épitaphes et deux groupes de reliefs funéraires taillés dans le roc (*nefès*). *El-Hasn*, citadelle ruinée, construite sur les restes d'un temple à l'extrémité Nord du Djebel Douwali, conserve une belle coupe pilante, malheureusement fragmentaire et frêle. Elle fut gravée *xxxi* [xlii - xlii]. Δ *Khart aquib* est une ville de l'époque Antiochienne. Acrotus Marinianos, étant grand-prêtre de la cité, est décédé en l'an 200, deux ans après la mort de Julien l'Apostat, du renouveau que le paganisme dut à ce prince; nous y mesurons aussi l'extension du culte rendu à Zeus les *epheuros* — dieu tutélaire de Seleucie de Piérie — auquel l'épave sacrée du jour de son anniversaire est offerte par la

J. M. VAN BRUGEN et R. FARRA, *Voyage en Haute-Syrie*, p. 163.
Syrie, I, p. 81, R. D. 553. — *Epigraphica*, p. 105.

NOTE ADDITIONNELLE

On voit, par ce qui précède, que la position exacte de Kafarjâh a été reconnue par le R. P. Montet au cours de ses fructueuses recherches épigraphiques au nord de Hama. L'importance de ce fait pour l'histoire de la première Croisade est tel que nos lecteurs nous sauront gré de leur l'aire



Kafarjâh et ses environs

connaître les renseignements complémentaires que le R. P. Montet a bien voulu nous communiquer par lettre du 3 novembre 1928.

« Le nom de Kafarjâh étant connu à Hama, je n'eus point de peine à trouver, à trois quarts d'heure à pied de K. au Sheikhoun, un site qui correspondait au nom. Une habitation, non plus qu'à Tell el-Erdj, ruine située à une demi-heure plus au nord sur la même route. L'emplacement de Kafarjâh est exactement celui que *Hama* sur la carte de 1922 au 1 : 100 000 ; je me suis assuré que Mkal était absolument inconnu des gens de Sheikhoun, propriétaires des grandes terres non habitées qui

s'élève le long de la direction de l'Oronste, et par là n'avait pas non plus de confusion avec Ma'raj, qui est bien l'un ou l'autre la carte. De Kafartab, on gagne par un chemin droit et direct Hala, puis Kefr-Neboudi (ou : Kafrenboudi) et Khurbat el-Qal'a, c'est-à-dire, je pense, Qal'at el-Mandiq.

« La petite élévation couverte de débris mesure au moins 400 mètres de long sur la face sud, et 200 mètres de profondeur (face ouest). Des quantités de citernes y sont encore visibles, surtout au Nord-Nord-Ouest ; les Jones indiquent une source, qui était tarie le 14 septembre. Vers l'est se trouve la partie peu proéminente où devait se dresser une construction en moellons de calcaire. En direction de l'Oronste (vers le Sud-Ouest), se dresse un triangle tell, Tell As'ou ou Tell As' ; j'ai entendu les deux appellations ; au sommet duquel sont, paraît-il, creusées deux citernes. »

On constatera que cette détermination de Kafartab s'accorde avec l'indication fournie par Alboulféda, à qui la région était familière, en ce que celle bourgade se trouvait à mi-chemin entre Ma'arrat en-Nouman et Shezr¹. Elle était réputée par la céramique qu'on y fabriquait et le R. P. Montet en a recueilli des échantillons qui attestent que cette céramique était peinte.

R. D.

¹ *Topogr. hist.*, p. 191.

If $\mathcal{N}_A \in \mathcal{N}(A)$, then $\mathcal{N}_A \cap \mathcal{N}_B = \mathcal{N}_B$ if and only if $\mathcal{N}_A \subseteq \mathcal{N}_B$.

Plus probant encore est le texte des *Ma'adin al-madin* de Ibn Nafī (1494), sur les saints personnages de Kairouan. Il vise un passage d'un Kairouanais, *Et-t-tophtani* en 422-1031, dans un ouvrage qui n'a pas été retrouvé et qui nous serait des plus précieux. Histoire des savants de Kairouan depuis 777 jusqu'à 1031. *al-iftakar li-ma'adin al-madin li-ghaybi al-Qairouan*. Avec ce texte publié par Ibn Nafī, ce fustait que répéter l'opinion d'Et-Tophtā, qui parle de cent dix arcades de Kairouan. Mais après bien réflexion et leur mise en place :

« L'Enir fit le mirhāb : on importa pour lui ces précieux panneaux de faïence pour une salle de réception qu'il voulait construire et [aussi] de Bagdad les pontres de bois de teck, afin qu'il y eût George et pour lui des luths. Il en fit le minbar destiné à la Grande Mosquée. On revêtit le mirhāb sous forme de panneaux en marbre de l'époque des justes et le mirhāb dans la Grande Mosquée de Kairouan, et plaça ces carreaux de faïence sur la façade du mirhāb. Un homme de Bagdad fabriqua des panneaux qu'il ajouta aux premiers. Et l'Enir donna au Mirhāb cette parure merveilleuse, employant le marbre, l'or, et autres belles matières. »

Ces recoupements permettent de constater que c'est d'abord l'Enir tout d'abord est question avec Abou Ibrahim Ahmad ben Muhammad ben Sa'ad qui en 862 donna la parure de teck et de faïences au mirhāb construit en 836 sous Ziyad el Allah, 3^e période de la dynastie. Quant au changement de destination des matériaux, d'abord destinés à un palais, c'est une intention évidente pour de profanes ou religieux, les architectes vers la Grande Mosquée.

Ainsi de même que le Khālife le Calife demandait au Basileus de Byzance des mosaïques pour décorer le mirhāb de sa grande mosquée, et un de nous a pu voir les travaux et place d'Et-t-tophtani en 1031, le Kairouanais esset de Bagdad et al-Enir, l'assad. Les matériaux et des artisans *mesopotamiens*, et ce Kairouanais dans El Metawakkil, qui s'intéressait assez aux affaires de l'Égypte pour s'occuper en 869 d'un tremblement de terre et faire envoyer 3 millions de deniers aux victimes de la *war* africaine².

Dans l'état actuel on peut compter 159 arcades complets et une quinzaine

¹ Ibn Nafī, *Ma'adin al-madin*, II, Tunis, 1320.

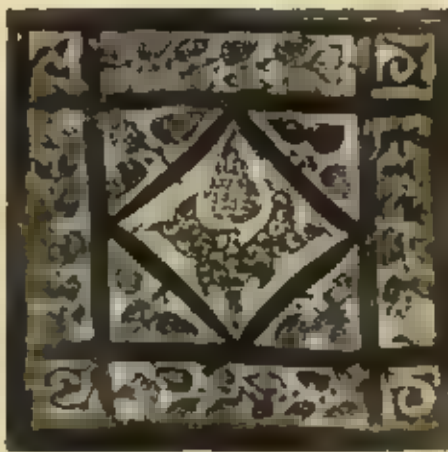
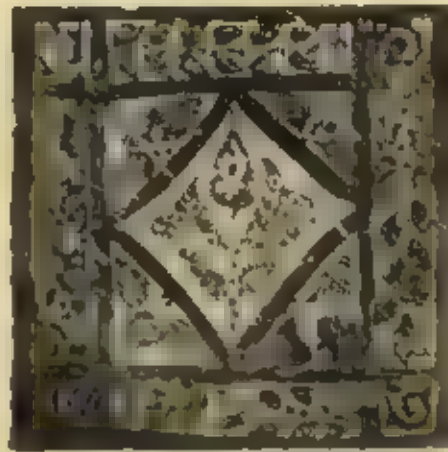
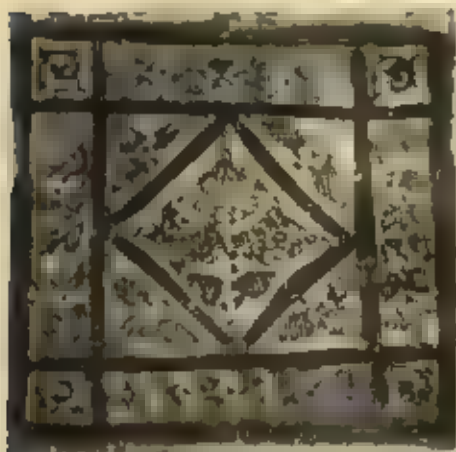
² Ibn al-Arabi, *Admāt fi-l-tarikh*. Ed. Formberg, VII, p. 56.

de fragments assez nombreux et différents par la richesse de leur coloration et leur décor : la série polychrome, la plus riche de tous, va de l'or clair au faïence clair, sombre, noir, et du rouge-brun au terre, laque ; la série monochrome est d'un beau lustré plus ou moins enfumé, qui va de l'acier à l'or vert clair. Le décor comporte surtout des éléments florifs stylisés (fleur-ris et palmes asymétriques, feuillages), parfois quelques éléments pseudo-épigraphiques sortis en grande décoration et à certaines formes de lettres du cunéiforme arabe. Le tout sur jeux de fonds exactement variés : hachures, treillis, damiers, incrustations, semis de points ou de chevrons, cercles pointillés.

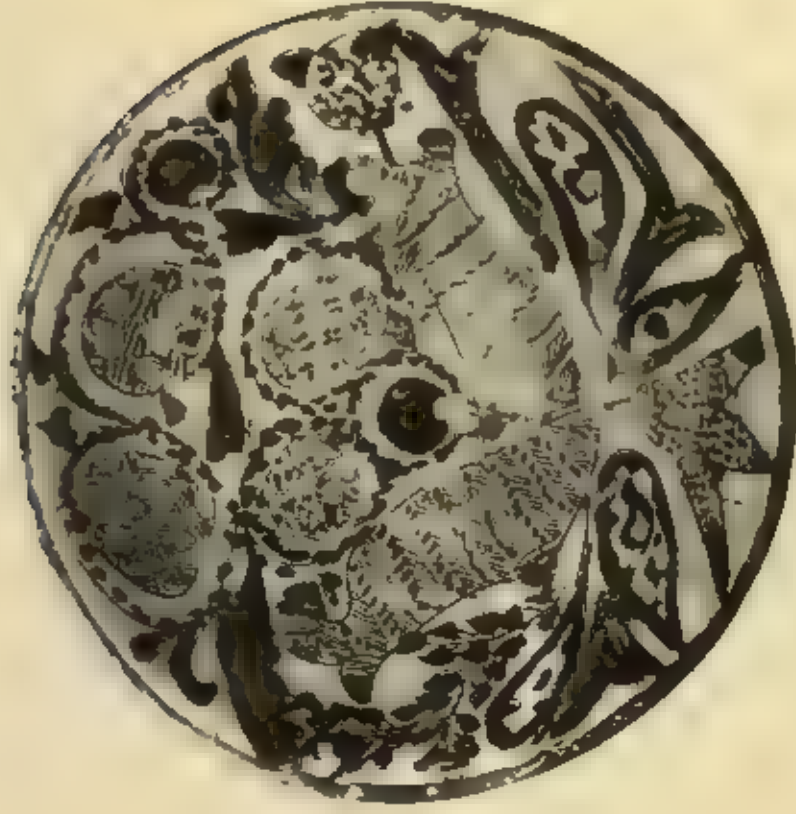
Avec la profonde connaissance que M. Montasaur possède du décor dans l'art du Maghreb, il a poussé aussi loin que possible l'analyse de tous les éléments du décor des carreaux de Kairouan. Nous aurons ainsi, pour être peut-être un peu un peu moins bref, l'occasion de le comparer à mener avec toutes les formes du décor dans les céramiques lustrées traitées et émaillées pays, et dont les publications d'Archiev Bazdani, de Pezard et de Sarre l'ont fourni tous les éléments. Je ne parle pas du précieux album d'Archiev Bazdani sur Suse, qu'il ne pouvait encore utiliser (voir nos pl. VIII et XIII).

La date de mise en place certaine des carreaux de Kairouan s'impose, importante, car leur provenance indiscutable de Bagdad indique qu'on y fabriquait alors en toute perfection ce genre de céramique. L'on avertit que le calife Al-Mutasarrif transfère sa capitale, en 838, sur le nouveau site de Samarra ou jusqu'en 884, date de son abandon, on fabrique des céramiques tout analogues de technique et de décor, mais qu'on ne peut juger par les échantillons si importants que nous ont livrés les fouilles allemandes des 11-12 MM. Sarre et Herzfeld¹, poursuivies uniquement sur le site de l'ancienne ville et de ses palais, et non pas comme cherche à faire deviner la position M. Butler, sur l'emplacement de la misérable bourgade qui survécut longtemps encore, après l'abandon et la ruine de la capitale. Comme on n'a jamais encore entrepris sur l'emplacement de l'ancienne Bagdad de fouilles qui seraient peut-être si grosses de révélations, nous devons attendre que les documents céramiques

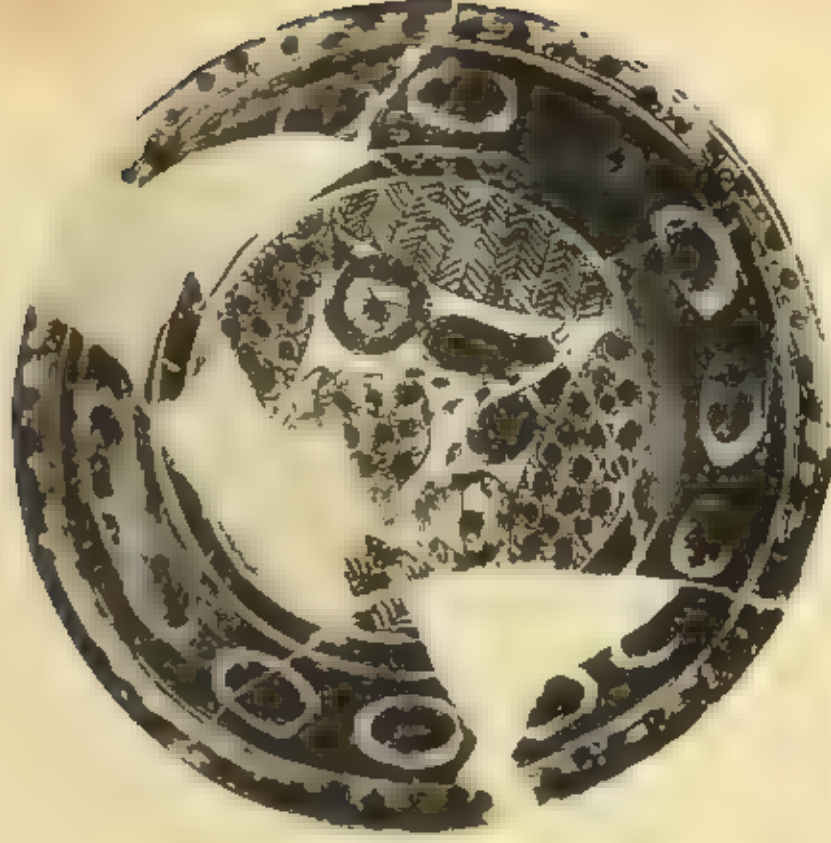
¹ F. SARRE, *Die Keramik von Samarra. Die Ausgrabungen von Samarra*, vol. I, Berlin, 1921.



Carreaux de faïence à décor lustré
 du mihrab de la Grande Mosquée de Kairouan Tunisie
 3^e quart du IX^e siècle
 d'après G. Marguier.
 Les faïences à reflets métalliques de la Grande Mosquée de Kairouan.



D'après Kiehl - Syria 22a



Plots en solence n'écrit
IX s. le
Musée du Louvre

D'après Kiehl - La Céramique musulmane, à Suse 1927 Éa 1000 1000

qu'on doit y découvrir certainement ce que les carreaux de Kairouan ont le probant.

Tout ce groupe de faïences, à décor de reflets métalliques ou lustré, est maintenant bien homogène et facile à étudier grâce aux excellentes publications qui les ont fait connaître après l'exploration des sites où elles furent trouvées : Kairouan, Samarra, Foustat, Rhagès et Suse, dont le magistral travail de R. Koechlin a désormais classé à sa juste place toute la trouvaille de céramique musulmane qui a enrichi le Musée du Louvre⁽¹⁾.

Reste toujours débattue la question d'origine de cette technique du lustré en céramique. Il semblait que la discussion se serrée, si juste, en même temps que si mesurée et si expressive, qu'en avait faite en dernier Jean Raymond Koechlin au sujet de Suse, devait établir l'accord. Il avait démontré l'innanité des affirmations de M. Baillet⁽²⁾, sur la pratique du procédé par les Égyptes — et sur les dévotions d'une origine égyptienne par l'interprétation Lethbrunne — d'ailleurs déavouée par MM. Blochet, Kramers, selon M. Galkas lui-même, qu'il avait fait subir au texte de Nassimkistan, qui n'aurait jamais pu penser qu'on lui fit dire cela. Et finalement le ralliement général semblait devoir se faire sur une origine italienne sans doute arabe, qu'avait jadis entrevue Ch. Vignier, quand il guistait les recherches de Pezard, et sur laquelle il est revenu récemment en publiant quelques-uns de ces curieux plats à personnages si bizarres, d'aspect archaïque, de caractère byzantin que seul le site de Ret Rhagès a fournis, et qui, avec bien des éléments de motifs qu'on retrouve chez tous les autres, à Suse, à Samarra, comme à Kairouan, paraissent certainement plus anciens — et peut-être vraiment du VIII^e siècle, comme l'affirme encore plus fortement cette fois-ci Ch. Vignier⁽³⁾.

La question est de nouveau posée par M. F. R. Martin, qui, possesseur d'une importante série de fragments de poteries lustrées trouvées à Foustat, l'exposa l'été dernier au Musée municipal de La Haye, il prétend présenter

⁽¹⁾ *La Céramique égyptienne de l'époque musulmane*, Bâle, 1922, pl. 2 et 4; — M. PEZARD, *La Céramique archaïque de l'Iraq*, 2 vol. Paris, Leroux, 1920; — R. KOECHLIN, *Les céramiques musulmanes de Suse, Syrie*, 1928, Brata. — X.

Id., *Mémoires de la Mission archéologique de Perse*, t. XIX, 1928.

⁽²⁾ A. J. BAILLET, *The Iran Pottery*, Londres, 1926.

(3) Ch. VIGNIER, *Antique Art*, 1923, liv. VII.

ainsi des documents de céramique pré-mésolithique, de pratique égypte, dont certains éléments de motifs se retrouvent quatre siècles plus tard à Samarra. Il dut y avoir apporté aussi des fragments de verrerie mésopotamienne d'époque romaine alexandrine, qui ~~enrichissent~~ ^{ont enrichi} nos recherches actuelles dans l'application du lustre à la verrerie d'abord, à la céramique ensuite. Tout cela est développé dans une mince plaquette tirée à 100 exemplaires, pour nous *sans illustrations* (1).

Déjà une brève déclaration de M. Martin dans le *Burlington Magazine* (août 1928) nous avait préparés à cette découverte. C'est que cette technique du lustre sur les verres pouvait même remonter à de bien plus hautes époques, à l'en croire, d'après une pièce rencontrée par lui aux fouilles de Hama avec un nom d'artiste et une marque « Schön ». Mais hélas ! trop « expensive » pour M. Martin qui l'y laisse, témoin que nous ne pourrions jamais lui voir. Quel dommage ! Nous n'avons eu à enregistrer les livres de M. Martin, regretter qu'il n'ait pas de bonnes images pour les appuyer — en dehors du créat moral qu'il nous lui accordons pour ses histoires de bazar.



Mais voici qu'une autre voix s'élève, celle de M. Gallois, conservateur à ce même Musée municipal de La Haye, dans une très longue notice², d'une très dure lecture, pleine de rejets et de digressions, où toutes les questions sont posées à la fois dans une extrême confusion, où l'absence de ces cocktails dont les alcools avant le brassage n'ont pas accompli le mélange de leurs vapeurs, et troubles et non décantés vous laissent le cerveau torpide.

De cette lecture résulte pour moi cette conviction, c'est qu'il est bien inutile de continuer une discussion, dans laquelle n'aura pas été préalablement débarrassée la question initiale de ne pas s'en tenir. Cette question est celle-ci, et je pense être l'entendu avec mes collègues, Raymond Kachlin, Georges Mercier, Samuel Flory, F. Sarre et Kuhn. Dans le problème des origines du lustre métallique sur les céramiques mésopotamiques, il ne peut être question à nos yeux, selon la définition de M. Gallois lui-même (p. 113) que « de la

(1) P.-R. MARTIN, *Lustre on glass and pottery*. Bruckmann, Munich, 1928.

(2) H.-G. GALLOIS, *La Céramique archaïque de l'Alam, dans Archéologie*, 1928, 4^e trimestre.

mince couche de métal posée sur une matière vitreuse, à laquelle elle adhère l'émail (?) par le moyen d'une seconde cuisson ». Et je complète en ajoutant : pour l'aise « *volontairement* » (c'est un dicton arabe bien connu).

C'est cela, nous n'allons pas compliquer le problème en y mêlant aveuglément toutes les céramiques on peut appeler une lustrée, ou même une irisation chatoyante, *accidentelle*, c'est-à-dire produite par des combinaisons chimiques au feu, ou les altérations au dés par le long séjour dans la terre, mais qui ne sont pas le lustre métallique « peint en décor sur un émail plombier » ou « stannifère opaque » *craba, cherché et obtenu*. Nous rejetons donc de la question toute la céramique auque *publeu*, nous la comprenons bien aussi, cette lustrée dans le verni, qui n'est pas le lustre, et cette série proto-islamique à décor en relief, que MM. Butler et Gallois prétendent entièrement recouvrir de lustre que je persiste constamment à voir Ch. Vignier a considéré comme irisation accidentelle, d'ailleurs non décorative, ce qui la laisse hors de notre sujet.

Restent les faits bien constatés. M. Gallois a certainement écrit son étude il y a plusieurs mois, puisqu'on y lit (p. 146) : « Quant aux carreaux de la Mosquée de Sidi Okba... comment attribuer tant d'importance à une tradition orale qui n'a jamais été confirmée par un historien maghrébin ou autre. L'exposé de M. Butler a rebogé une fois pour toutes la légende de leur provenance au pays des mirages » (et p. 147) : « La question de leur provenance n'est donc pas irrévocablement liée à l'hypothèse de l'origine mésopotamienne des lustres peints : ils auraient aussi bien pu être fabriqués à Rhuges »¹ Franchement, aurait-il encore écrit pareilles choses six mois plus tard, à la lumière de la publication de G. Marçais ?

Ayons moins de hâte, et moins de présomption. Enregistrons les faits, en leur ordre, et sur et à mesure qu'ils se présentent. Peut-être, après tout, avons-nous été ou peut-être, en supposant au décor lustré une origine traneone à Rhuges. M. Gallois, qui a le bel échantillon (p. 147 et suiv.), ce que M. Vignier a aussi, p. 148, n'a jamais trouvé à Rhuges de fours de potiers, ni de rates, le crasse ou pis plus d'ailleurs que pour cette époque, à Fostat, comme le reconnaît avec loyauté M. Gallois (p. 149), et que jamais, dans les recueils de voyageurs et de géographes, la fabrication des faïences n'y est mentionnée — Mais de grâce, que M. Gallois ne remonte pas le Nil, en proposant

de rechercher du côté d'Aschnounein en moyenne Egypte, on en a trouvé, d'après le docteur Fouquet, pres d'anciennes verreries, des fragments de faïence lustrée archaïque. On nous dit éblouis par le mirage persan - qu'il n'y ait pas, de plus, un mirage nilotique.

Soyons reconnaissants à G. Margais de nous avoir apporté un texte et une certitude. Faisons-en état et attendons. La Mésopotamie et Bagdad nous réservant peut-être encore bien des surprises.

GASTON MUSEON.

UNE INSCRIPTION DE BADR AL-JAMALI

PAR

J. SAUVAGET

Jusqu'à une date toute récente, les vestiges de la domination fatimide en Syrie étaient d'une extrême rareté : de cette période troublée, quelques textes épigraphiques, d'une valeur inégale, ont seuls survécu. Leur nombre s'accroît cependant peu à peu, grâce aux fragiles offertes aujourd'hui par le pays aux recherches scientifiques. Tout récemment, les PP. Vincent et Janssen nous révélaient les inscriptions du *haram* d'Hebron : au printemps dernier, M. Dunand exhumait à Byblos un important fragment de texte historique ; une autre inscription de la même époque, découverte à Damas, au cours de l'été, va être étudiée ici sommairement.

..

Ce texte était encastré dans la culée Nord du pont sur lequel la route de Damas à Homs franchit le Nahr Tora, à 2 km. environ en dehors de Bâb Tunnâ : il a été transporté depuis au Musée National Syrien.

TEXTE DE RESTAURATION DU PONT

Sur un bloc de calcaire coquart ressemblant à du marbre blanc, dans un cadre rectangulaire (0 m. 87 × 0 m. 44) grave au trait et portant à droite une queue d'arabesde 5 lignes en coufique fleuri, petits caractères. La troisième ligne presque entièrement martelée.

(1) بسم الله الرحمن الرحيم أمر بصيانة الجسر مملوك مولاه الامام (2) المستنصر بالله
أمر المؤمنين صلوات الله عليه تاج الأمراء مقم (3) الجيوش المستقر (4) شرف الملك

عمدة لامم سيف الاسلام مقر النبوة و سعدا و عصفا دودا ترشادات خداج لله تقدمه
وأدام قدرته في ربيع الأول سنة مئة وخمسين وأربع مائة.

1. A ordonne la re-constitution de ce pont esclav de notre maître l'imam
2. al-Mustanşir billah prince des croyants que Dieu le benisse la couronne des
emirs, le chef des princes le victorieux — l'honneur de l'empire, le soutien
de l'imam, le glaive de l'islam, le chef fidele de la dynastie, son bon augure et son
appui celui qui possède les prérogatives que Dieu prolonge ses jours et perpetue
son pouvoir 1), au mois de Rabî' 1^{er} 456 (février-mars 1064).

Le texte ne présente guère de difficultés de lecture.

Ligne 3 *al-muṣaffar* la permutation du *z* et du *ḡ* dans les inscriptions a été maintes fois signalée.

Ligne 4 *al-imam* le premier *m* est mal formé, et on pouvait lire *amḡal* *al-imām*, « le soutien des créatures ». Mais un examen attentif de l'original permet de reconnaître au milieu de la lettre un petit trou arrondi, grâce auquel la lecture adoptée gagne en certitude. Il est par ailleurs plus normal, à la date de l'inscription, de trouver l'un à côté de l'autre un titre en — *imām* et un autre titre en — *islām* 2).

Ligne 5 *ar-rasid* le mot est malheureusement abîmé dans sa partie inférieure, et la lecture ne s'impose pas immédiatement. Seules, les premières et les dernières lettres sont nettes, mais les 3 dents du *s* mal venues sur l'estampage, sont à peine reconnaissables sur la pierre. Le titre *du r-ḡasid* est certain, bien qu'il soit plus rare que sa variante *al-r-ḡasṭayn* elle-même peu fréquente.

Khamsin : la place du mot entre le nombre des unités et celui des centaines, ne permet pas de lire autre chose que *khamsin* mais la graphie en est étrange : les trois dernières lettres ne se distinguent pas les unes des autres et sont représentées par une courbe molle que l'on retrouvera dans le *ḡashḡ* de la fin du vi^e siècle et des premières années du vii^e siècle de l'Hégire. L'écriture de cette inscription présente d'ailleurs, dans son ensemble, un caractère négligé qui contraste d'une façon saisissante avec les beaux textes fatimides du Caire, dont les traditions ne s'affirment ici que par de rares détails — il n'y a ni ornements ni lettres ornementales — on se révèle la maladresse du sculpteur.

(1) Cf. C.I.A., Caire, n^{os} 11, 12, 33, etc.

En dehors de la grave lacune de la ligne 8, le texte est établi définitivement, mais il contient plusieurs termes dont le sens doit être discuté.

C'est d'abord le mot *manzil*, qui peut désigner, soit la construction, soit la restauration de l'ouvrage. Le seul examen de celui-ci ne saurait apporter un argument décisif en faveur de l'une ou l'autre signification, car, de toute évidence, la maçonnerie en avait été remaniée et le bloc de pierre portant l'inscription n'était plus dans ses assises primitives. D'autres indices nous permettent cependant de penser qu'un pont devait exister à cet endroit antérieurement au XI^e siècle : la dérivation du Baradâ qu'il franchit, le Nahr Tora, étant une des plus anciennes de la Ghûta⁽¹⁾, elle se trouvait couper de longue date la route traditionnelle des caravanes — on peut donc supposer que les souverains de Damas se sont préoccupés très tôt de faciliter le passage en ce point, et qu'un pont avait déjà été bâti à une époque antérieure à celle de l'inscription⁽²⁾. Les travaux commencés par celle-ci ne seraient alors qu'une réfection plus ou moins complète.

Une question se pose également à propos du mot *manlik*, déjà attesté pour la période fatimide par deux textes du Caire⁽³⁾ : faut-il, dans l'inscription de Damas, le rendre par « homme possédé, esclave » — sens étymologique d'une extrême précision — ou lui attribuer une signification générale et lâche, pouvant indiquer une dépendance plus ou moins étroite ? C'est ce qu'a fait van Berchem, par le premier des textes mentionnés plus haut en le traduisant par « serviteur ». Il ne semble pas possible de serrer de plus près le sens du mot *manlik* sans définir les liens qui rattachaient au calife l'individu auquel il s'appliquait, et, partant, de connaître exactement sa personnalité.

En dehors du nom du calife al-Mustansir, l'inscription ne fournit malheureusement qu'une série de titres honorifiques interrompue par une ligne marquée, on se hâtant sans doute le nom du personnage auquel est due la restauration du pont. La comparaison des titres avec ceux de l'emir Gûmûchtâh, manlik du calife al-Hâfiz⁽⁴⁾, indique qu'il s'agit sans doute d'un officier

⁽¹⁾ Les *Asakib* ed Dîrâû, t. 24, copie par Bu Ghakir dans *J. A.* 1896, mai-juin, p. 102.

⁽²⁾ Plus récemment, à l'époque romane, comme les trois arches qui franchissent le Baradâ devant Bâb Yâmâ : ce pont, sur lequel a été construite récemment une chaussée moderne,

semble avoir échappé à Wetzinger et Wulzinger. Du moins ne l'avons-nous pas trouvé signalé dans leur étude sur la v. de antique, pourtant si complète.

⁽³⁾ *C. I. A.*, Caire, n° 43 et 456.

⁽⁴⁾ *C. I. A.*, Caire, n° 456.

egyptien, mais c'est un historien qui nous permettra le résoudre la question. Ibn Qalanisi écrit⁽¹⁾ : « Année 455 : l'émir, la couronne des émirs, le victorieux, le chef des armées, l'honneur de l'empire, la ressource de l'imam, l'appui solide de la dynastie, Badr, arriva à Damas en qualité de gouverneur le mercredi 23 Rabi' II, », et, plus loin² : « Année 458 : le chef des armées, le glaive de l'Islam, Badr, pour la seconde fois gouverneur de Damas ainsi que de toute la Syrie, arriva à Damas le dimanche 6 Rabi' II. »

La lenteur des protocoles est trop frappante pour être qu'une simple coïncidence. On retrouve en effet dans Ibn Qalanisi tous les titres du texte épigraphique, et l'ordre dans lequel ils se succèdent est à peu de chose près le même. Les seules variantes — *imdat al-imâm* au lieu de *imdat al-mâm* — qui peut être qu'une faute de copiste — *imdat al-daula* remplaçant la formule plus développée de l'inscription, enfin l'absence de *dar-r'adât* — sont d'une importance restreinte.

Si le constructeur du pont du Tora est bien l'émir nommé par Ibn Qalanisi, il s'agit de Badr al-Jamali, le célèbre vizir du calife al-Mustansir. Il y a donc lieu de serrer la question de plus près, car l'inscription de Damas serait la seule où Badr fut mentionné avant sa toute puissance, et l'intérêt historique qui s'attache à elle en serait considérablement accru.

La chronologie vient confirmer en ce sens les indices fournis par l'étude des protocoles. C'est en Rabi' II 455 que Badr, nommé gouverneur de Damas, prend possession de son poste³. Son caractère autoritaire et la sévérité de son gouvernement — qui lui paraissent plus tard d'arrêter un instant la décadence de l'empire fatimide — ne tardèrent pas à indisposer tous ses administrés : les troupes et la population se soulevèrent de concert, avec tant de fureur que Badr se sentant incapable de résister et craignant pour sa vie, quitta Damas « comme quelqu'un qui s'enfuit », à la fin-rajah 456. Son second gouvernement (458) ne fut pas plus heureux. L'hostilité de la population se traduisit bientôt par des luttes à main armée, le palais du *wâlî* fut pour la

وَصَلَ الْأَمِيرُ تاج
الأمراء المنظر مقدم الجيوش شرق الملك
عده الامم ثقة الدولة بدر

وَصَلَ امير جيوش سيف
الاسلام بدر الى دمشق ...

biographie, dans *Encyclopédie de l'Islam*, à laquelle on ajoutera Ibn Qalanisi.

seconde fois pillé et incendié et Badr qui l'a définitivement Damas, ou un autre émir lui fut donné comme successeur en 460.

L'inscription du pont du Tôr est datée de Rabi' I 466 : elle se place donc pendant le premier séjour de Badr en Syrie, moins d'un mois avant sa fuite. Cette concordance chronologique n'a par elle-même qu'une valeur restreinte en ce qui concerne l'identification de l'émir anonyme avec Badr al Jamali. L'argument décisif nous semble se trouver dans la lacune de la ligne 3. Il ne s'agit pas ici, en effet, d'une dégradation fortuite ou même d'un de ces grattages superficiels si fréquemment utilisés pour faire disparaître sur une inscription la mention d'une fondation pieuse « mangée » par son administrateur ou usurpée par des étrangers. La pierre a été soigneusement enlève au ciseau, sur une profondeur de 2 à 3 centimètres ; on peut penser que ce martelage furieux avait pour but le faire disparaître en tant qu'acte d'une série de titres anonymes est en effet inadmissible : un nom propre est nécessaire, et il ne se trouve pas dans l'inscription. Le fait que la mention du calife fatimide et l'éloge qui le suit ont été respectés démontre immédiatement l'hypothèse de la destruction par des souverains hostiles à l'hérésie égyptienne : il s'accorde au contraire parfaitement avec ce que nous savons des relations de Badr avec la population de Damas, dont l'hostilité ne visait en définitive que le seul gouverneur. En raison de la violence et du caractère particulier de cette hostilité, on imagine parfaitement les révoltés effaçant son nom sur les monuments.⁽¹⁾

Cette restitution du nom de Badr, qui semblent conseiller la chronologie, le martelage de la ligne 3, et la concordance des titres avec ceux qu'énumère Ibn Qalimisi, ne va pas sans soulever quelques difficultés.

Tout d'abord, on remarque une différence considérable entre notre inscription et les autres textes de Badr al-Jamali, au point de vue de la titulature. Sur les monuments du Caire, il est habituellement désigné comme « le serviteur de notre maître d'ici, al Mustansir billah — le très noble seigneur l'émir des armées, le glaive de l'Islam, le défenseur, le l'immortel, le garant des magistrats musulmans et le directeur des missionnaires des vrais croyants, Abû n-Najm Badr al Mustansir »⁽²⁾. Cette phraseologie pompeuse indique un rang

(1) Tout spécialement sur l'inscription du pont du Tôr, sculptée pendant le soulèvement (Rabi' I, 456), par conséquent incapable de

passer inaperçue.

(2) Par exemple C. I. A., Caire, n° 33.

bien supérieur à celui de l'emir de l'inscription de Damas, dont les titres, pour emphatiques qu'ils soient, n'ont rien de particulièrement élevé. La difficulté n'est pas grande à l'époque où il élevait des monuments en Egypte, Badr étant alors grand vizir du calife et gouvernant effectivement le pays, c'est à cette toute puissance, que font allusion des titres comme *as-sayyid al-ajall, kâfil qudât...*; en Syrie, au contraire, il n'est encore qu'un emir, confondu dans le nombre des gouverneurs de province. Il nous semble même que certaines variantes des titres font allusion au changement survenu dans sa fortune. Badr vizir est encore « le glaive de l'Islam » comme au temps où il était *wâli* de Damas, par contre, il n'est plus le « soutien » passif de l'imam mais son « défenseur », qualificatif supposant une autorité et une puissance lui permettant d'exercer cette protection. Bien plus caractéristique est la disparition de *mamluk* et son remplacement par le mot *fatâ*, de signification à la fois plus vague et plus étendue, véritable euphémisme dissimulant dans une certaine mesure l'origine servile du maître réel de l'Égypte.

Une autre difficulté surgit lorsqu'on songe à restituer, à la ligne 3, les éléments nécessaires pour combler la lacune : il est impossible de remplir entièrement la ligne avec le nom de Badr, même joint à la *kunya* (Abû n-Naym) et au relatif d'appartenance (al-Mustansir) qui l'accompagnaient ordinairement. On peut supposer que la fonction de Badr (gouverneur de Damas) se trouvait mentionnée après le mot *al-muzaffar*. On croit remarquer, en effet, une différence entre les titres précédant la phrase marquée et ceux qui occupent la fin du texte. Les premiers font tous allusion à une situation sociale précise ou à une fonction officielle réelle¹ : ils définissent exactement Badr comme un esclave (*mamlâk*) devenu emir (*ay al-umârâ*), puis général (*muqaddam al-juyûch*). Les seconds, au contraire, formés à l'aide de noms plus ou moins abstraits (*al-mulk, al-imâm, al-islam, al-daula*) sont des qualificatifs d'un ordre purement honorifique, et leur suppression ne nous gênerait en rien pour déterminer le rang de leur possesseur dans la hiérarchie salmide. Rien ne s'oppose, en principe, à ce qu'une autre fonction ait été désignée à cet endroit, sans doute

¹ A l'exception du mot *al-muzaffar* faut-il rattacher celui-ci au titre précédent et comprendre « le victorieux chef des armées » ? L'expression serait correcte au point de vue

grammatical mais j'ignore s'il existe des exemples épigraphiques d'une tournure semblable. En tout état de cause, cette restriction n'enlève rien à ce qui est dit plus haut.

(puisque sa mention a été martelée en même temps que le nom propre) celle-là même qui avait valu à Badr l'hostilité des Syriens: le gouvernement de Damas. En l'absence de documents parallèles, il est cependant impossible de savoir sous quelle forme exacte ce titre pouvait être présenté.

J. SAUVAGET.

LES RELEVES DU CAPITAINE REES DANS LE DESERT DE SYRIE

PAR

RENÉ DUSSAUD

Nos lecteurs ont été initiés aux particularités de la région volcanique du Safa, au sud-est de Damas, grâce aux relevés par avion du R. P. Poulebard⁽¹⁾. Les Tradit el es-Safa sont limités au sud par la rive ouest de la Rouhla, une des plaines les plus fertiles de Syrie. Au delà, vers le sud et vers l'est, s'étend la Harrat er-Radjil (fig. 2) longée par le Wadi er-Radjil qui descend du Djebel ed-Druz. On sait que le terme de *harrat* désigne chez les Arabes un espace couvert de déjections volcaniques : c'est un *territoire*, explique Yaqout, rempli de pierres brisées et noires comme si elles avaient été brûlées par le feu⁽²⁾.

Les anciens habitants de ces régions qu'on appelle les Safaites, constituaient un groupe ethnique bien déterminé par la langue safaitique, dialecte arabe, et par l'existence d'un Zeus Saphatéios. Comme les Arabes-Safa actuels, ils menèrent une existence semi-nomade. L'hiver, ils séjournaient avec leurs troupeaux dans le désert qui s'étend à l'est du Hauran. Les nouveaux relevés qui forment l'objet de cet article établissent qu'ils atteignaient la route 'Amman-Routba-Baghdad (fig. 1 et 2). La désolation qui règne dans ce désert était moins grande dans l'antiquité, car des installations bâties et de nombreux puits avaient été aménagés.

Le Gouverneur général militaire français vient d'inaugurer une piste de 135 kilomètres de Damas par Hama et la Rouhla, d'où l'on peut retourner à Damas par le Djebel Seis et la piste de Palmyre en 220 kilomètres. A l'occasion de ce travail remarquable nombre de puits antiques ont été débouchés et aménagés : trois puits au Djebel Seis, dont un à débit permanent, six puits à Nemra

(1) Paternaud, *Reconnaissance aérienne au Ledja et au Safa* (mai 1927), dans *Syria*, IX

1928, p. 114, avec carte pl. XL.

(2) *Mou'djam*, II, p. 247.

et six autres à proximité, etc., ainsi que de nombreuses *birke* ou réservoirs à ciel ouvert.

Toutefois, même dans l'antiquité, la plus grande partie de la population fuyait la sécheresse et la chaleur de l'été en gagnant les pentes orientales du Djebel ed-Dru'z ou Djebel Hauran, où ils trouvaient de l'eau et des pâturages. La présence des *Safates* dans le désert ou sur la montagne est attestée par

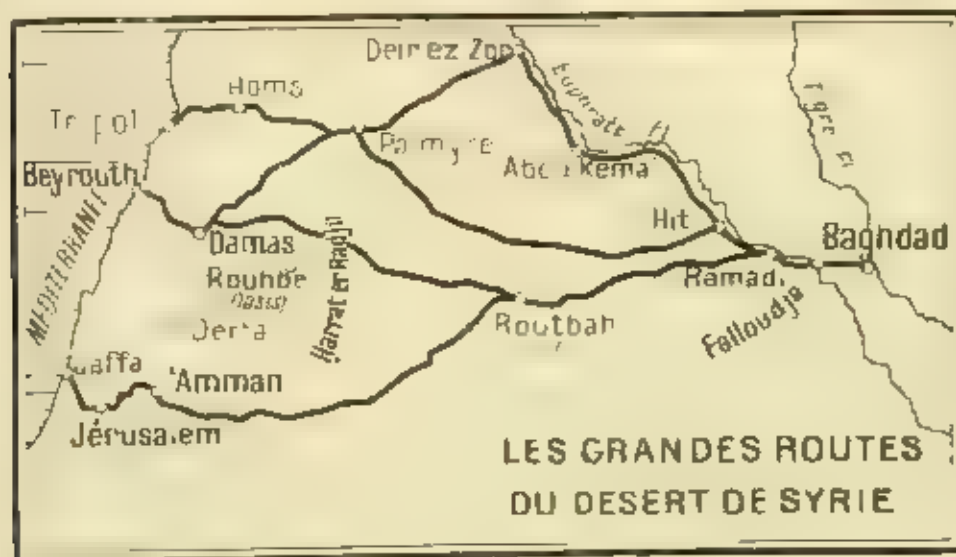


FIG. 1

les nombreuses inscriptions qu'ils ont gravées sur des pierres ou sur la paroi des rochers ⁽¹⁾.

L'intérêt des observations du capitaine Rees est d'étendre le domaine des *Safates* très au sud, en plein territoire de mandat anglais. Au cours de ses patrouilles aériennes, cet officier distingué qui commandait l'important groupe d'Aviation (Royal Air Force) de 'Amman, capitale de l'Etat de Transjordanie, a remarqué des monticules artificiels de pierres basaltiques, ou *caurns*, et des sortes de huttes en forme de cache construits et couverts en pierres. Intrigué par ces installations élevées par la main de l'homme en plein désert, il a atterri pour les examiner à loisir et a eu la surprise d'y découvrir des inscriptions qu'il s'est empressé de copier.

⁽¹⁾ Pour plus de détails nous renvoyons au notre étude d'ensemble *Les Arabes en Syrie avant*

l'islam, Paris, Leroux, 1907.

Nous donnons plus loin ces textes qui sont tous nouveaux et que le capitaine Rees m'a fait tenir par l'intermédiaire de M. Crawford, le savant directeur d'*Antiquary*. Le capitaine Rees a bien voulu répondre aux diverses questions que je lui ai posées à la suite du déchiffrement de ces textes et l'importance de ses réponses est telle que je crois devoir les resumer ici.

Toutes les inscriptions, m'a écrit le capitaine Rees dans sa lettre du 5 mars 1928 datée de 'Amman, viennent de la Harrat er-Radjil, contrée basaltique à environ 150 kilomètres

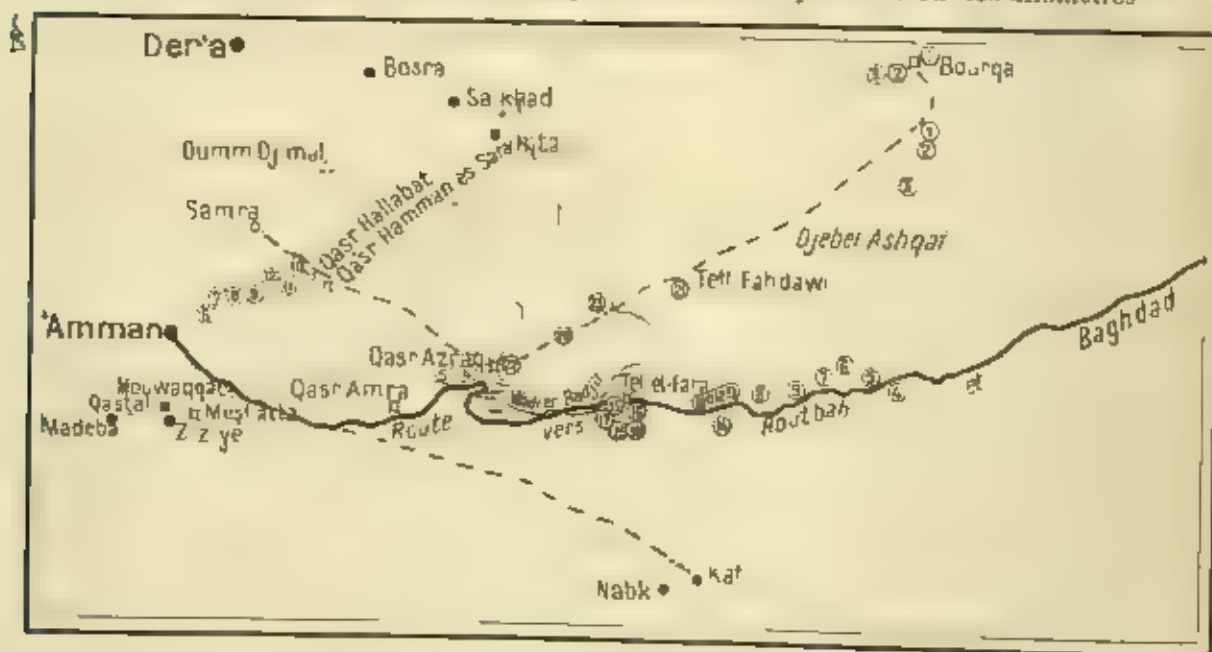


FIG. 2. — Les relevés du capitaine Rees.

au nord-est de 'Amman. Les inscriptions se rencontrent toujours près des tertres-cairns, très peu de textes se trouvent dans la terre basaltique sans rapport avec une construction.

Il y a deux inscriptions sur pierres près de Qasr Azraq¹ et une sur un tell à l'est de Tell en-Nara. Toutes les autres proviennent de pierres sur ou près des tertres, pierres plus ou moins grosses, parfois utilisées pour la construction de huttes.

Sur les pierres utilisées dans les constructions, il n'y a pas des textes sans dessus dessous², du moins autant qu'on en peut juger. Dans ces conditions, il faut admettre que les textes sont ou contemporains ou postérieurs aux constructions.

¹ En 1901 nous avons relevé une dizaine de textes assyriens dans le voisinage immédiat de Qasr Azraq voir R. Dussaud et Fr. MacLure, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne* p. 205 (607) nos 893-901.

² Ce sens est difficile à établir par les caractères eux-mêmes, mais le capitaine Rees vise sans doute les figures animales qui accompagnent fréquemment les textes.

Il semble que les huttes sont combinées avec une ligne de tertres qui part de la hutte, mais sans orientation déterminée. Le tertre le plus éloigné de la hutte est plus petit que celle dernière, mais plus grand que les autres tertres.

Les tertres et les huttes sont édifiés avec des pierres brutes rectangulaires quand la lave s'est fondue suivant cette forme, mais si elle s'en rencontre pas dans le voisinage, on équivarr grossièrement quelques blocs.

Vues d'avion toutes les huttes de la région basaltique apparaissent de couleur brune, ce qui indique que ces installations remontent à plusieurs siècles. Les surfaces éclatées très anciennes sont noires tandis que les tertres récents sont grisés.

On reconnaît quelques huttes avec ligne de tertres près de Amman, sur le sommet des colines, elles sont construites en pierre calcaire. Toutefois elles sont dans un tel état de délabrement qu'on a peine à les distinguer et que la ligne de tertres qui leur est annexée est presque défilée. On ne s'arrête pas à en avoir de la disposition ancienne. On croit que, dans cet état de ruine, on n'y relève aucune inscription. Après de ces huttes en pierre calcaire il n'y a pas non plus de silex travaillés bien caractérisés ni de céramique. Je ne me rappelle pas avoir vu de la céramique auprès des huttes en basalte, mais il s'y trouve des silex travaillés.

La plupart des huttes sont disposées sur des collines ou sur l'éperon d'une colline. Elles dominent des points d'eau ou un bas-fond fauveux *ghadir*. Sauf dans un cas, je n'ai plus trouvé en ces endroits de point d'eau permanent.

Les tertres en ligne, notamment les tertres terminaux, apparaissent comme des masses constructives tandis que les huttes semblent avoir servi d'habitation. Dans une ligne, il peut y avoir une continue de tertres. Généralement cette ligne débute droite, mais si elle est longue, elle s'incurve doucement dans les deux sens dessinant un S allongé.

Les huttes se dressent sur une plate-forme d'à peu près trois pieds de haut, avec une saillie de deux pieds sur le bas de la hutte. Les huttes sont construites en encorbèlement et le toit forme de dalles. Les parois de la hutte s'élèvent au-dessus du toit et l'espace ainsi déterminé est rempli de pierres.

Tout cela a été bouleversé, notamment les dalles du toit. Ces huttes peuvent être des tombes et non des habitations. Elles mesurent cinq pieds sur dix avec une hauteur de cinq pieds. Mais ce sont là des dimensions fixées de souvenir et non prises sur place. La mieux conservée de ces installations est occupée par un tombeau arabe édifié à l'intérieur et aujourd'hui ruiné.

Invariablement des cercles de pierre sont installés auprès des huttes sans qu'on puisse en définir le rapport. Dans un cas, quelques huttes sont édifiées sur le côté du tell. Celles qui sont le plus basses ne sont pas accompagnées de ligne de tertres.

En général la hutte, sa ligne de tertres, avec le grand tertre à l'extrémité, ainsi que les cercles constituent un groupe qui se répète environ tous les cinq milles le long des wadis ou à la limite de la zone basaltique. Je n'ai pas vu d'installation de ce type au sud d'une ligne est-ouest passant par Amman. Il n'existe pas de huttes dans les régions basaltiques près de Ma'an ni dans le désert pierreux *hamad*.

Les huttes longent l'ancienne route de caravanes d'Araq à Bagdad et la route

auant de Kaf, dans le Wadi Sirhan, au Sufa. Il en existe encore sur d'autres routes mal définies. La mieux conservée se trouve sur un tili à dix milles à l'est de Tell en-Nara et celle qui possède la plus longue ligne de lettres se dresse à dix milles au nord-ouest de Tell Ashkal ar-Ramla, près d'un large wadi.

Ces indications précises permettent de poser nettement le problème.
D'abord la question de date.

On a longtemps admis avec Welzstein que les inscriptions safaitiques devaient être attribuées aux Ghassanides qui jouèrent un rôle important dans le Hauran avant l'Islam. Nous avons montré qu'il fallait faire remonter ces textes aux premiers siècles de notre ère : « L'absence de toute influence chrétienne les place avant le iv^e siècle de notre ère et la mention du pays de Roûm ou de la Syrie romaine ne permet pas de les reporter plus haut que le i^{er} siècle de notre ère. Les généalogies relevées dans ces inscriptions montrent que cette épigraphie a pu fleurir pendant deux siècles ¹⁰. » Une intéressante confirmation a été apportée par M. E. Littmann qui a relevé dans un texte safaitique la mention du *hath Nabat* ou la guerre contre les Nabatéens ¹¹, qui doit être la grande expédition ayant mis fin, en 106 de notre ère, au royaume nabatéen et que consacrèrent les monnaies romaines.

Un élément important à considérer est la teinte brune prise par la surface du basalte des pierres retaillées pour entrer dans les constructions. Il faudrait s'assurer si elle correspond ou non à la teinte qui caractérise les inscriptions safaitiques. Nous avons jadis observé que les textes graves au moyen âge (textes arabes datés) sur le basalte de ces régions conservent encore une teinte grise. Dans un millénaire, sous l'action atmosphérique, cette teinte sera passée au rouge, tandis que les inscriptions safaitiques, aujourd'hui rouges, commenceront à se bien moins à lâcher de la teinte noire environnante, parfois d'un noir brillant comme celui des vases attiques, que prend le basalte éclaté depuis des millénaires.

Nous nous trouvons donc en présence de deux hypothèses ou bien les installations signalées par le capitaine Ross sont contemporaines des textes

¹⁰ Voir notre *Mission*, p. 468-469 et t. I, ja dans notre *Voyage archéologique au Sufa et dans le Djebel en-Druz*, p. 20-21.

¹¹ E. LITTMANN, *Zur Entzifferung der safaitischen Inschriften*, p. IV. Voir le n. 311 dans notre *Mission*.

safaviques, ou bien l'organisation des tertres est plus ancienne, peut être même beaucoup plus ancienne.

Examinons en second lieu la destination.

Les tertres sont repandus dans toute la région parcourue par les Sufites, on les designe généralement sous le nom de *colym*, appliqué aux « tas de pierres de 1 mètre à 1 m. 50 de haut que les Bedouins élèvent en un poud d'où la vue est particulièrement étendue ⁽¹⁾ ». Des inscriptions sont généralement disséminées tout autour. Ce sont là des postes de guette dont l'importance est bien connue de tous ceux qui ont circulé dans le désert.

La particularité signalée par le capitaine Rees consiste en des abris de pierre, sortes de huttes, construits en liaison avec les tertres. La disposition de ces installations de cinq en cinq milles le long des grandes routes du désert incline à penser que ce ne sont plus de simples postes de guette, mais aussi des postes de garde.

Nous reproduisons dans le croquis ci-joint (fig. 2) les points où le capitaine Rees a trouvé les textes publiés plus haut, ils sont indiqués par un chiffre inscrit dans un cercle. Les chiffres inscrits dans un pentagone signalent des huttes ou ruches du même type, mais dans un état de ruine à peu près complet. Pour se rendre compte du territoire exploré par le capitaine Rees nous donnons (fig. 1) le système des grandes routes du désert : 1° Damas-Palmyre-Hit-Ramadi-Fellousja-Baghdad ; 2° Damas-Routha-Ramadi ; 3° Amman-Routha-Ramadi.

On est tenté de rapporter les installations relevées par le capitaine Rees, ou tout au moins leur utilisation par les Sufites, à l'organisation des routes par l'administration romaine. Celles qui traversaient le désert étaient de deux catégories. Par exemple, la route de Damas à Palmyre et à l'Euphrate et al jalonnée d'une série d'oasis artificielles défendues par des postes militaires.

Les conditions physiques du sol ne permettaient pas d'offrir de telles facilités aux caravanes qui relient Amman l'ancienne Phœnicie, à la région de Baghdad : on a pu y suppléer dans la zone dangereuse d'abord par des postes fortifiés nombreux dont le plus oriental est Qasr Azraq, mais aussi par une suite de postes vigies qui accompagnent la route plus loin vers l'est.

(1) *Voyage archéologique au Sinaï*, p. 34.

so $183/100 \approx 1.83$

17.10.01 31.10 32

$$m(0) + c_1 x + c_2 y + c_3 z = 11$$

32 1751 A.D.

11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847



1. $\{x \in U \mid x \in \{y \in U \mid x \in y\}\}$ 21

1. $\{x \in \mathbb{Q} : x^2 = 2\}$ is not a subring of \mathbb{Q} .

+ 17147 32

38. $\{Y, \omega, X, P, I\}$

1461-0000 39

34.  35. 

121C.b.b.c.

42

5,062,41.

277

51199

Yl docofccccI

46
102 174 175 176

42.
115097713

1345
48.

49.

52

53

(+/-) 51. 100% (100 + 0) / 100
= 100%

11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533

1941-2-20

[illegible]

75 [C] 100

100

1837

67.
10.2443

1804
XVII

INSCRIPTIONS SAÏÏTIQUES RELEVÉES PAR M. LE CAPITAINE REXE



d.	אֲמַל	Par Amal. »
e.	יִבְנֵה בֶן דָּבֵר	« Par Bi'ammuh, fils de Dabr. »

4. Trois inscriptions

a.	רַבִּים בֶּן רֵב	« Par 'Amm, fils de Rabb. »
b.	יִבְנֵהם בֶּן יִסֵּב	« Par Binhoum, fils de Wasîl. »
	אֲסִוֹר בֶּן יִסֵּב	« Par 'Aswar, fils de Wasîl. »

5. Deux textes

a.	יְהִיב בֶּן נַעֲרִי	« Par Hâlib, fils de Na'lul. »
b.	יִשְׁדֵּד בֶּן דָּב	« Par Shaddâd, fils de 'Amm. »

6. Trois textes

a.	אֲסַד בֶּן בִּנְיָ	« Par Asad, fils de .. »
b.	יִמְלִיךְ דָּבֵר יִימֵב יִבְרִי	« Par Mâlik; bercaïl. Il a marqué le bétail et il est parti. »

Les expressions sont nouvelles

c.	אֲלִבְנָאֵל	« Par Laban'el. »
----	-------------	-------------------

Le nom propre Laban'el = le dieu El fan, berre du luit = est nouveau. Il est inséré, comme cela est fréquent, entre deux points qu'il ne faut pas compter comme des lettres.

7.	לְמַלְכֵּךְ בֶּן בַּס	« Par Malîk, fils de Bas. »
----	-----------------------	-----------------------------

8.	בַּס בֶּן שַׁחַל	« Par Bas, fils de Shaïl. »
----	------------------	-----------------------------

9.
 Texte douteux

10.	דָּבֵר בֶּן יַגְדֵּל	« Par Dab', fils de Wagdal. »
-----	----------------------	-------------------------------

11. Texte douteux

12.	לִיאִיִּץ וְיֵאֵל	« Par Li'îs et Ya'el. »
-----	-------------------	-------------------------

Li'îs confirme ce nom dans notre *Mission*, n° 543.

13.
 Nom douteux

14.	יִבְנֵהוּ בֶן חֻדָּד	« Par Yabinhoum, fils de Hodad. »
-----	----------------------	-----------------------------------

15. Deux textes

a.	יְהִיבֵה בֶּן רַבְּאֵל	« Par Hânû'el, fils de Rabb'el. »
b.	יְהִיבֵה וְבֶן חַנְאֵל	« Par Hânûl, fils de Hânû'el. »

16. לאחית בן עקר « Par Akhyat, fils de 'Akik. »

Deux noms nouveaux.

17. לדאבה בן עברה בן ית « Par Dhi'bat, fils de 'Aldoh, fils de Yat. »

Le dernier nom est nouveau : il est complet.

18. לשדר בן עמר « Par Shaddad, fils de 'Amr. »

19. לחרב בן עמר « Par Harb, fils de 'Amr. »

20. לעבע בן עקר בן דלה « Par Dab', fils de 'Akik, fils de ... »

Dab' est le nom de la hyène, connu par notre *Mission* 147, auquel il faut ajouter 457.
Le troisième nom est douteux.

21. לאחית בן עקר « Par Akhiyyat, fils de 'Akik. »

Cette inscription est du même personnage que le n° 18.

22. Trois textes

a. לעיל בן וסם « Par 'Oulail, fils de Wasit. »

b. וסם בן דגא בן קזילת « Par Wasit, fils de Hani, fils de Qizlat. »

c. למד בן בורה מסל ou על מדבן בן יהע מסל

La coupe des mots est incertaine. *Musal*, lieu où l'eau coule.

23. על בנדורב « Sur Ben-lu-rabb. »

24. לפחח בן קדמאל « Par Fakhat, fils de Qadam'el. »

Fakhat, « clarté de la lune », est un nom nouveau.

25. לעבה בן ס[א]לם « Par Sabah, fils de S[al]m. »

26. לכעמר בן איר בן שרם « Par Ka'anumih, fils de Iyadh, fils de Sharaf. »

27. ידעל בן שבת בן דר « Par Wada el, fils de Shabat ou Sharat, fils de Dhall. »

28. ואסן בן ספעל בן כמן « Par Ausan, fils de Maf'oul, fils de Ma n. »

Maf'oul est nouveau.

29. לאסלם בן ויק ותמבהמגור « Par Aslam, fils de Wathiq... »

30. לאפר בן אהלב « Par Afar, petit-fils de Aqlab. »

31. לאעלם בן פרעצ « Par A'lam, fils de Farrou'azab. »

Farrou'azab, le « fuyard » échappé, est nouveau.

32. לְנִסְתָּ (7) בֶּן אָדָם בֶּן שֵׁט יִחִיד בֶּן חֶסֶן

Seul le nom Oudm ou Adam est assuré

33. לְדָאָב בֶּן שִׁמְחָה « Par Dlab, fils de Shammakir »

Le second nom est nouveau.

34. Deux textes.

a. לְנִסְתָּ ou לְנִסְתָּה comme Vogué, 258.

b. יִשְׁכָּר בֶּן מָנוּחַ « Par Yashkar, fils de Manou el. »

Ce dernier nom est nouveau, et se retrouve plus bas n° 88

35. Douteux

36. Deux textes

a. לְחַנָּח « Par Hana'at »

Hana'at, « être sain », est nouveau

b. Douteux.

37. לְאָסָד בֶּן גַּלְיָס « Par 'Asad, fils de Galysal. »

38. לְפַהַד בֶּן אִדְיָן « Par Fahd, fils de 'Idyan. »

Fahd (?) est nouveau et désigne le guépard.

39. לְחַחִים חַדִּיד בֶּן שַׁעֲנָה « Lu-ha-Hu-s — Q'nuar, fils de Sho'out. »

Ce dernier nom est nouveau

40. Trois textes.

a. לְזַפָּן בֶּן Par Zafan, fils de

b. לְזַפָּן בֶּן שִׁלְבָן « Par Zafan, fils de Silban (?) »

c. חָכִים בֶּן נַפְלָ'עֵל « Hakim, fils de Nafal'el »

41. לְסָל בֶּן דָּד בֶּן גַּוָּאן « Par Saul, fils de Doud, fils de Ga'wan. »
Ga'wan confirme notre Mission, n° 784

42. לְחַבְרִית (חֲסִכָּה) בֶּן סָכָה (סַח סַח)

Texte douteux

43. לְעִסְק בֶּן נַחְמָן « Par 'Asiq, fils de Na'man »

Le premier nom est nouveau, mais douteux

44. לְסַחָב (בֶּן) אַחָב « Par Simah, fils de Aghab. »

Aghab, « alexan », est nouveau.

45. C'est peut-être que la fin du texte précédent ל'ר' פ' et il a sauté

46. ל'ר' גרם וק' « Par Garm et ... »

La fin est douteuse

47. ל'אמ'ם ד' אר'ת « Par 'Am'am (?) de la tribu de Farath. »

48. Incomplet : יפתך בן ...

49. $\text{הר' רב' ור' רב' בן נידא}$ « Que le tien Rabbah and Rabb. fils de Nida »

50. $\text{ל'במ' בן במ' ד' אר'במ' חמ'$
« Par Bama' (?), fils de Bakakh de la tribu de Basa. Il a prospéré. »

51. $\text{על במ' ועל במ' ועל סבד' ועל אב}$
« Sur Ba'al et sur Basa' et sur Sabdat (?) et sur 'Ab. »

52. ל'אד'ם « Par 'Ad'am. »

53. ל'אם בן מאד « Par 'Aus. fils de Ma'd. »

54. Deux petits textes douteux.

55. Trois textes dont le relevé paraît defectueux.

a. $\text{ל'רב' בן קן בן חנב}$ « Par Rabbah, fils de Qain. fils de ... »

Le dernier nom est peut-être à corriger en חנב : voir n° 154

b. $\text{ל'ס'ם בן ל'זן בן קן}$ « Par Salsu, fils de Laubhân, fils de Qain. »

c. $\text{ל'ס'ך בן מב' (?) ד' אר'סב'ן ע'יה}$
« Par Matk, fils de ..., de la tribu de Sakrân (?), et 'Alih. »

Le dernier mot pourrait être un verbe.

56. $\text{ל'אדם (אבם) בן זמ' בן אבר' וזב' חמ'}$
« Par ..., fils de Zu'm, fils de Abrah et le chamman est tombé malade. »

Abrah est noun ou et aussi le verbe. Le chamman est et se dessine au pres de l'inscription.

57. $\text{ל'ס'ר בן חו'$ « Par Sour, fils de Hawwak. »

58. Deux textes.

a. ל'כע (דע) בן .. « Par Kou' (?), fils de ... »

b. ל'אב'ל « Par Ithul. »

59. יקדם בן לחאל הנקח « Par Qadam, fils de Lah el, la chamelle »
L animal est dessiné auprès du texte.

60. לקדח בן פחל « Par Qadhawan, fils de Fakhl »
Qadhawan est nouveau.

61. יחיד בן ויל « Par Haidad, fils de Wala' »

62. Deux textes

a. ליכנה ou יסנר « Par Mough (?) »

b. לאסלם בן ויתק « Par Aslam, fils de Wathiq. »

Même personnage que n° 29.

63. לחימי בן עמל « Par Talmai, fils de 'Amal. »

Deux notes nouvelles en safaitique Le premier répond au Talemo (nabatéen

64. לחאם בן אהד בן לעלי הרצה
« Par ha-'Aus, fils de Ahwad, fils de La'alay. Ô Hedou. »

65. לחל בן אהד בן לעלי בן חרב
« Par Wa'l, fils de 'Ahwad, fils de La'alay, fils de Harb. »

66. ליסעד בן אבין בן בודנח בן [חלב]
« Par Sa'ada, fils de Ab'yyan, fils de Baddhenat, fils de Habbat. »

67. Deux textes.

a. לסכרן « Par Sakran. »

b. דרר סעד חז בן « Qua Redou protège Hayy, fils de »

68. ליבחי'לה בן פדן [בן] אס בן חלמח
« Par Bikhalihi, fils de Furan, fils de 'Aus, fils de Khalifat. »

69. Texte incomplet.

יטדי בן ירב בן קרב בן « Par Sadiy, fils de Wathab, fils de Qarib. Bis de »
Sadiy, « altéré », est nouveau et également Wathab, « qui saute »

70. לינחם בן סבל בן עס « Par Nabham, fils de 'Fhanit, fils de 'Amm »
Nabham, « celui qui rugit », un nom de lion, est nouveau en safaitique.

71 et 72 ne forment qu'un texte

ינגל' בן דרב יסילת בן נגר « Par Nagl, fils de Darib, et Mallat, fils de Nagl. »

73. יחלז בן סמן (?) « Par Malou', fils de ... »

Ces noms sont nouveaux. Malou' signifie « vélocé ».

74. להנאמר בן נמס בן תשרי תמל

« Par Ben-'Anhar, fils de Namas, fils de Tishriy, le chameau. »

Namas dans Vogué, 311. Tishriy, nom nouveau, indique que le personnage est né dans le mois de Tishri. Un chameau est dessiné au centre du texte.

75. סמח : לדרהן בן נפל א"ל

« Par Darhoua, fils de Nafal'el »

Le premier nom est nouveau. Il faut peut-être compléter la suite : בית נפל (le chameau).

76. Indistinct

77. לאבנל בן פחל « Par Haul, fils de Fahl, »

Voir le n° 38 a.

78. לאיה בן הרב « Par 'Aïh, fils de ha-Rabb. »

79. לאמרה בן חל « Par Amirah, fils de Haul »

80. להס בן דל « Par Loas, fils de Dhayya. »

Nous devons noter que l'arabe partant de n n peut aussi se lire deux points dont il ne faut pas tenir compte.

81. למר בן אלמ « Par Mar, fils de 'Alim. »

'Alim, « qui fait souffrir », est nouveau.

82. Deux textes

a. להאליב בן יצחק נלד צחת שבק

« Par 'Aïb, fils de Yushab. Vœu (?), santé, rassasié. »

Cette formule est nouvelle.

b. גרהס « Goulhoum. »

83. לחנאל בן אל הכמיה « Par khanna'el, fils de 'lyyal (?), l'image. »

Il faut lire Khanna'el, « (le dieu) El privé de la raison » dans notre *Mission*, n° 63. Une image est dessinée auprès de l'inscription.

84. לנסיח בן לזס בן רב « Par Nâsih, fils de La'as, fils de Rabb. »

Nâsih, « par », est un nom nouveau.

Sym. — X.

85. יואם בן ירח « Par Ya'ous, fils de Radah. »
86. יאיל בן פלג « Par « Iyyal, fils de Fâlg. »
Iyyal, « bon, bon poète », est un nom arabe saïdique, comme Fâlg, nom arabe connu
87. לבלי בן גרמא « Par Bilal, fils de Garmat. »
88. לשדדא בן סבאל « Par Shaddadat, fils de Manou'el. »
89. ליהב בן דאפה « Par Wahb, fils de Daifa. »
Daifa, hypochoristique de Daif-Allah, est nouveau.
90. לכעד בן עזן « Par Mou'adh, fils de 'Izzan. »
91. לגרית בן עזן « Par Garayat, fils de 'Izzan. »
92. למנקה בן אסר « Par Manqouf, fils de 'Asrar. »
93. לבסנת בן אסר « Par Biṣṣat, fils de 'Asrar. »
94. לקעץ בן שאל « Par Qa'aṣ, fils de Sha'el. »
Qa'aṣ, « qui tue sa proie », est un nom du lion.
95. למגדן « Par Magdan. »
96. לכעב « Par ka'b. »
97. חנה קלחח « et il est demeuré à Qiltakh (?). »
Parall. former suite à 94
98. רבד בן חת « Par Mon'adb, fils de Hauth. »
99. ריב בן סדחא יחב « Par Rivtan, fils de Sa-hoch et Habb, de la tribu de Habb. »
100. חליפת בן חספא « Par Khalifat, fils de Khaṭana. »
101. לרע douteux
102. Indistinct
103. למסגד יעזב « Par Musgad et 'Azib. »
Deux noms nouveaux.
104. לאס בן יסמא בן קאן, חי « Par Ahas, fils de Wasmal, fils de Kaun, fils de Havy. »
105. לעקדא בן לאף « Par 'Aqdat, fils de La'af. »

106. ל'אבקח « Par 'Abqat. »

Nom nouveau.

107. ל'מלך ז'ר חנן « Par Malik, veni et misericorde. »

Formule nouvelle ; voir plus haut 82 a.

108. ל'ג'ר בן ב'סמ'ל בן ב'נא « Par Djart, fils de Besmit et, fils de Bana. »

Tous ces noms sont nouveaux en assyrienne. Bismi el fi que le pendant de « Bismillah », « au nom de El »

109. ל'אק'ם בן ח'ב'ן (?) « Par Aq'wam, fils de ... »

110. ל'ר'פ'סאל ר'אב'ר « Par Rapa'el et Abar. »

111. ל'ס'ל'סל ר'ר'ם « Par Salsal, le romain (?). »

112. מ'ר'ד בן נ'ע'ל'ר בן ח'ק'ח בן ר'ח'ב'ן בן ד'ב' « Tarid, fils de Na'alat, fils de Haqqat, fils de Ra'chân, fils de Dab' »
Tarid, Haqqat et Ra'chân sont des noms nouveaux.

113. ל'ש'מ'ר'כ'ח בן ש'נ'ן « Par Shmurâkh, fils de Siman. »

Ces noms sont nouveaux. Le premier des grecs le cheval, put a une robe blanche au front

114. ל'א'ס'ד בן ד'ר'ב'ח בן ד'ר'ב'ח בן ... « Par Assd, fils de Darbat, fils de Ra'bbanûh, fils de ... »

115. ל'מ'ל'כ' בן א'ס'ל'ם בן א'ס'ל'ם « Par Malik, fils d'Aslam, fils de Namyau ou Lamyan. »

116. ל'א'ש'ח'ם « Par Asham. »

Ce nom est nouveau. Il signifie « noir » et s'applique au corbeau.

117. ל'כ'פ'ר'ן ב'ן ב'נ'א בן ח'נ'ן « Par Kafouran, fils de Bana, fils de Hanan. »

118. ל'ר'ח'îm בן מ'ל'ח'ז' « Par Rathîm, fils de Foulhouz. »

Noms nouveaux ; mais le second douteux. Rathîm a le sens de « qui a le nez écrasé ».

119. ל'א'ב'ן'ל' ב'ן א'נ'ת' « Par Abnil, fils de Anith. »

Abnil, d'après 38 b et 77. Anith est nouveau, mais douteux.

120. ל'ד'י'ו'ר'âf בן ח'י'ן בן נ'ע'ר' « Par Djourâf, fils de Hayy, fils de Na'amay. »

Djourâf confirme ce nom dans Vogû. n° 118. Il faut bien lire Na'amay dans notre Mission, n° 818.

121. ידאב בן צעד בן ערים ימריק ...
 « Par Dhu b, fils de Sa'oud, fils de 'Oulaim ... et ... »
 Le flu est indistincte. On y croit distinguer : הנהד
122. Incertain
123. יחם בן שחלבת בן ספני ד' אל-טק
 « Par Tams, fils de Shahlabat, fils de Moufniy, de la tribu de 'aff »
124. לאסד בן קן « Par Asad, fils de Qain. »
125. הרצי סעד זמח בן דבה בן דטרן
 « Que (le dieu) Rejoun aide Wikayal, fils de Dabli, fils de Dhikran. »
126. לבגדראב « Par (les) Benj-Dhi'h. »
127. לאקדם בן עיל « Par Aqdam, fils de 'Oulail. »
128. בן כלבת [בן אבן (?)]
 « fils de Kalabat, fils de ... »
 Probablement la suite de 127
129. לאסד בן כף יחד « Par Asad, fils de Kaff et Houwâr »
130. לקדם בן אחסן « Par Qadam, fils de Ahsan. »
 Ahsan est nouveau en safaitique
131. לבנאסר בן איה [בן אנץ]
 La transcription est incertaine.
132. לשילן [בן אחלה]
 Également douteux.
133. ליבגמאל בן חדר
 Le dernier nom Hodad est seul assuré. Pour le premier voir n° 6, c
134. לשכבן « Par Aslikaban »
 Nom nouveau
135. לעז בן קעלה « Par 'Azz, fils de Qiqlat. »
 Le second nom est assuré par 22 a
136. לבעזה בן אניב (?) « Par Bi'azzah, fils de ... »
 La graphie du second nom est incertaine

137. לקחתי בן קן « Par Qimhaz, fils de Kaan. »
 138. לידות בן גדיל בן שר חסד על חבב
 « Par lu-Dhamat, fils de Gadil, fils de 'Arr et prospérité pour Hahib. »
 139. יחיה בן ואל בן חסד חסד
 « Par Khataf, fils de Wa'l, fils de Taim et ... »

Le dernier mot peut être un nom propre ou un nom commun : repos.

140. לעז בן דען « Par Ghauth, fils de Dha'in (ou Dha'il). »
 141. בן דען « ... fils de Dha'in. »
 142. לדאבת בן חדר « Par Dhi'bal, fils de Hodad. »
 143. ליהג [בן] כאל

Graphie douteuse

144. לויית בן דבה « Par Wikayat, fils de Dahh. »
 Voir n° 125

145. לקסר בן אחסן « Par Qasr, fils de Ahson. »
 Qiser est nouveau.

146. לעבדא בן חסמת « Par 'Abda', fils de Hadmat. »
 147. לדאבת בן חידן « Par Dhi'bal, fils de Hodad. »
 Reconstitué d'après 142.

148. יבשר בן ישיץ « Par Bi'chm m. l. s. le Rahvad. »
 149. לעדי בן חבב [חבב] ... יקן בן חבב
 « Par 'Adhay (ou 'Adhal), fils de Habbat, et Qain, fils de Habbat. »

150. לקלה « Par Saliq. »
 151. לאחון « Par Akhwan. »
 152. לאח בן חיד « Par Akh, fils de ha-Wahid. »
 153. ליבוליה בן אחאב « Par Bikhūlūki, fils de Aṣhab. »
 154. יחבב בן אביר בן קן « Par Khhabab, fils de Amir. » Amir, fils de Qai. »
 Khabbab est nouveau en sasanique.

177. לנולן Douteux.
178. להס Douteux.
179. לשנעח « Par Sha'gat. »
180. להשא'ל בן חסד « Par ..., fils de Ta'oum. »

Le premier nom est de graphie très douteuse, notamment en ce qui concerne le 'aïn Ta'oum, « jumeau », est nouveau en syllabique.

181. ללשב Douteux.
182. לעבא « Par 'Abbat. »

RENÉ DESSAUD

BIBLIOGRAPHIE

C. LEONARD WOOLLEY — *The Sumerians*. Un vol. in-8° de xi et 198 pages avec 20 planches ou figures. Oxford, Clarendon Press (Humphrey Milford), 1928.

On peut prédire le plus franc succès à ce charmant petit livre, fort bien illustré, écrit par l'archéologue qui a réussi, dans le sol de l'antique Ur, de si surprenantes trouvailles. La richesse du mobilier, l'ampleur des sacrifices funéraires, la variété des scènes représentées et des figures sont stupéfiantes quand on pense que tout cela remonte à l'époque présargonique. Nous ne citerons que les quatre registres où, au moyen de plaques de coquille gravées, sont figurées de véritables fables : le chien portant la table chargée de mets, suivi du lion échanson ; l'ours dansant au son de la harpe tenue par l'âne musicien ; l'homme-scorpion suivi de la biche portant des gobelets qu'elle vient de remplir en tirant le liquide d'un grand vase sans anses.

Ces découvertes révèlent ou illustrent les vieilles légendes. L'état avancé de civilisation que nous constatons aux anciens temps historiques, témoigne que les époques antérieures à caractère fabuleux avec Dammuzi (Tammuz), Gilgamesh, Lugalbanda, Etana, recèlent un substratum historique certain quoique difficile à

saisir. Les recherches actuelles parviendront peut-être à le dégager, bien que les couches profondes, notamment à Kish, plongent dans la nappe aqueuse.

L'historicité de la première dynastie d'Ur est brillamment confirmée par un cylindre au nom de la femme de Mesannipadda, le fondateur de cette dynastie, et par une tablette de fondation de son fils Annipadda. Mais c'est toute la vie et la mort de ces Sumériens qui s'anime et se déroule à nos yeux. Nous comprenons mieux comment, voués à la lourdeur physique par leur activité paysanne, ils se sont laissés dominer par le Sémite agile et hardi.

Avant tout se pose la question chronologique. Dans les listes royales qu'il donne en tête de son ouvrage, M. Woolley adopte les dates approximatives de 3100-2930 pour la première dynastie d'Ur, 2900 environ pour Ur-Nina de Lagash. La dynastie d'Agadé est placée vers 2630-2470 ; celle des Gutî débute vers 2470. Gudéa doit être situé entre cette date et 2270, début de la troisième dynastie d'Ur, donc vers la fin du xiv^e siècle. La première dynastie babylonienne apparaît vers 2040, ce qui situe Hammourabi vers 1940. Ce sont à peu près les dates qu'adoptent MM. Thureau-Dangin et Weidner. On peut donc s'y tenir : mais il est d'autant plus

surprenant que l'estimation de M. Woolley pour ce qu'il appelle le tombeau royal nous reporte en 3500 avant notre ère.

La stèle des Vautours du Louvre fournit un point de repère. Les produits sortis du tombeau royal d'Ur sont certainement plus anciens, mais les ornements du tombeau de Meskalamdug sont certainement plus récents, notamment le fameux casque en or, presque identique au casque d'Entatum sur la stèle des Vautours, mais d'un art parfait. D'ailleurs, les assyriologues sont d'accord pour attribuer l'écriture découverte dans le tombeau de Meskalamdug à l'époque de Lugalkaggisi, donc vers 2640.

D'autre part, l'étendard en forme de double pupitre, trouvé dans le tombeau royal d'Ur, fournit comme le prototype du motif d'une des faces de la stèle des Vautours. Et à ce propos, nous proposerons quelques précisions dans l'interprétation des défilés guerriers figurés sur la fameuse stèle du Louvre.

Comme sur l'étendard d'Ur, un registre montre l'infanterie armée de la même lance lourde qu'on tient horizontalement à deux mains ; un autre registre figure la charrierie. Mais le sculpteur de Lagash a simplifié la représentation pour mieux la faire tenir sur la stèle sans trop diminuer les figures et à cet apport conventionnel nous reconnaissons déjà que son art est plus récent. Ainsi le roi, tenant une arme de chaque main, est seul dans son char, ce qui est inadmissible, mais cet artifice a permis de le représenter à plus grande échelle — surtout en largeur — que ses guerriers.

Par une convention plus osée encore, notre sculpteur représente à pied les hommes en armes qui devraient figurer

dans des chars, faute de quoi ils n'auraient pu servir le char du roi et n'auraient pu remplir leur fonction qui devait être surtout de poursuivre l'ennemi et de l'exterminer. L'étendard d'Ur nous conserve une image plus fidèle, plus naïve de l'emploi de la charrierie. Chaque char, à quatre roues pleines, attelé de quatre ânes menés à vive allure, est monté par deux hommes : le conducteur du char et l'homme d'arme porteur tantôt de la hache, tantôt de la lance. Cet armement est bien celui de la troupe qui, sur la stèle des Vautours, suit le char du roi.

Le point de repère fourni par la stèle des Vautours permet dès lors une conclusion nette. Si Meskalamdug, contemporain de Lugalkaggisi, ne peut guère se placer avant 2650 av. J.-C., la stèle des Vautours remontant à la seconde moitié du xix^e siècle, le tombeau royal d'Ur ne doit pas être très antérieur à 3100. Il y a bien, ainsi que l'a proposé M. Woolley par des considérations tirées de la disposition des lieux, plusieurs siècles de distance entre le tombeau royal et celui de Meskalamdug ; notre calcul y pourvoit sans qu'il soit besoin d'avancer une date aussi ancienne que 3500 avant notre ère.

Il faudra donc être prudent dans les conclusions à tirer de certaines analogies entre les masses d'arme en pierre et les vases en pierre qu'on trouve à Ur et en Égypte. M. Woolley (p. 47) leur attribue une origine mésopotamienne. M. Moret (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1929, p. 386) pense, au contraire, qu'ils sont inspirés ou importés d'Égypte.

On nous permettra de revenir sur les comparaisons avec la stèle des Vautours que suggèrent les découvertes de M. Woolley. Nous avons vu les simplifications

que le sculpteur de Lagash apporte dans la composition des scènes guerrières. Il y applique ses dons de visionnaire qui s'exerce, le *Leshirra* sur les chars montrant les vautours — les aigles suivant M. Pottier — dépeçant les cadavres et surtout le dieu Ninghirsou prenant les ennemis dans son filet pour les mener massacrer. L'auteur de l'étendard d'Ir est un habile enlumineur, celui de la stèle des Vautours un très grand art.

Nous avons déjà constaté que l'étendard d'Ir et la stèle des Vautours attestent le même armement en ce qui concerne les guerriers en char ; mais il n'en va pas de même pour l'infanterie. À l'époque d'Isinatum les fantassins ne portaient plus ces lourdes pèlerines en peau qui avaient le triple inconvénient d'alourdir l'infanterie sumérienne, de rendre particulièrement pénible le combat au temps de la chaleur et de présenter un spectacle effrayant à l'ennemi. Quand, des deux mains, le fantassin pointait sa lance en avant. Sur la stèle des Vautours, la protection du *lancier* pedestre est assurée par des boucliers rectangulaires tenus par des hommes intercalés entre les combattants.

L'imperfection de cet armement est flagrante. Sacrifiant tout à la protection, il ne témoigne pas de la valeur guerrière des Sumériens et son infériorité est grande en présence de l'infanterie légère des Sémites qui, armés de l'arc dont les Sumériens étaient dépourvus, commencent l'attaque à distance. Dès que la combat s'engage, les Sémites légèrement équipés progressaient vivement, soulevaient la panique et poursuivaient les fuyards avec

leur longue lance. Telle nous apparaît leur infanterie avec Sargon d'Agadé et sur la fameuse stèle de Naramsin au Louvre. On conçoit qu'elle ait pu porter la victoire depuis l'Élam jusqu'à la mer Égée.

R. D.

PAUL HUMBERT — Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël. *Mémoires de l'Université de Neuchâtel*, VII. Un vol. in-8° de 153 pages. Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1929.

Depuis la démonstration présentée par Humbert et confirmée par tous les égyptologues, le *Sinbad* — et tous les *exodes* — il est certain que le livre *Proverbes* emprunte des *Proverbes* canonniques des *Maximes d'Aménemope* et qu'ainsi est mise en lumière l'influence de la « Sagesse » d'Égypte sur la « Sagesse » hébraïque.

M. Paul Humbert est, dès lors, attaché à retrouver les analogies du même ordre, et il peut offrir toute la littérature sapientiale d'Israël et il faudra dorénavant tenir compte des résultats qu'il a ainsi obtenus en étudiant le livre de Job, l'Ecclésiaste, l'Ecclésiastique de Jésus-Strach, le livre de Tobie, le III^e livre d'Esdras, le livre d'Échiquar. Sa conclusion est que « l'Égypte fut certainement une des principales, sinon même la principale source de la littérature sapientiale d'Israël » et ainsi s'explique que la *Abokma*, apparue sous Salomon (milieu du x^e siècle) ait, en deux siècles et demi, déjà sous Ezéchias (710-691), « brisé les étapes et atteint avec une rapidité exceptionnelle un niveau qu'elle ne conquiert en Égypte qu'après de longs siècles de patiente évolution. »

On ne peut que souscrire à la démonstration du savant professeur de Neuchâtel, d'autant que, s'il n'envisage ici que l'influence égyptienne, il ne nie pas d'autres actions.

Il est, en effet, typique que l'emprunt égyptien direct, dans le livre des Proverbes, se limite strictement à Proverbes, xxii, 17-xxiii, 14. Pour le livre de Job, on s'explique mieux les traits égyptiens de certains passages, mais il est difficile d'écarter la source babylonienne du Juste souffrant. Même pour Arthas, nous trouvons peu caractéristiques les rapprochements proposés. Les rédacteurs hébraïques ont, en réalité, puisé à pleines mains dans le trésor de toutes les « Sagesse » environnantes. Un passage du livre des Rois (I Rois, vi, 10), que cite M. Humbert, le dit expressément et il faut accepter le conseil donné, du moins quant aux sources révélées, dans son intégrité, sans préférence aucune : « La sagesse de Salomon était plus grande que celle de tous les Orientaux et que toute la sagesse d'Égypte. » On comprendra « parce que sous ce nom illustre, les rédacteurs en avaient fait la somme. »

R. D.

PIERRE ROUSSEL. — *La Grèce et l'Orient des guerres médiques à la conquête romaine* (*Peuples et Civilisations*, sous la dir. de L. Halphen et Ph. Sagnac), avec la collaboration de Paul Cloché et René Grousset. Un vol., in-8° de 536 pages. Paris, Alcan, 1928.

Il est assez naturel que le brillant helléniste qu'est M. Pierre Roussel, actuellement directeur de l'École française d'Athènes, ait envisagé la période qui

recouvre les v^e, iv^e et iii^e siècles plus spécialement sous l'angle d'une histoire grecque. Aussi bien, la lecture trouvera-t-elle que, sur cet aspect, durant la période qui nous occupe, se porte surtout vers la Grèce, ou plutôt vers l'hellénisme. Cependant — la collaboration de M. René Grousset suffit à l'attester — M. P. Roussel a conscience que l'existence du grand empire perse « de la Méditerranée à l'Indus détermine essentiellement la point de vue selon lequel doivent s'ordonner ici les faits historiques ». S'il donne à Athènes la part sur tous les Grecs, c'est précisément parce que la vaillante cité a créé un empire maritime pour tenir le Persa en échec et qu'elle en a mis « à profit les ressources pour développer une admirable civilisation, qui survivra quand sa puissance matérielle sera brisée ».

L'auteur ne s'est pas contenté d'exposer les événements et de en montrer l'enchaînement, il a consacré un chapitre à la religion grecque et il a esquissé le mouvement philosophique, scientifique, littéraire et artistique. Ce tome II de l'histoire générale, publiée sous le titre de *Peuples et Civilisations*, ne sera pas le moins apprécié de la collection.

R. D.

JEAN FERRIER. — *Orient et Occident*. 1 vol. in-4°, 116 p., de texte et 25 pl. en photogravure hors texte. Paris, Van Oest, 1928.

M. Elberfeld nous offre les résultats de ses patientes recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant les Croisades. Le rôle qu'ont joué Constantinople et les pays d'Orient dans la formation et le développement de la civi-

lisation et des arts des pays d'Occident au moyen âge est considérable, depuis la fin du iv^e siècle jusqu'à la fin du xi^e. Les témoignages historiques ne nous manquent pas : échanges commerciaux et artistiques, courants constatés d'émigration, pèlerinages, rapports politiques et diplomatiques, récits de géographes et de voyageurs. Nos monuments occidentaux témoignent aussi des influences d'Orient qu'on y peut retrouver.

Dans ces apports, l'art de Constantinople, héritier des traditions de l'antiquité classique, mais aussi pénétré des formules antiques, s'est imposé. Cependant l'Islam a su s'en approprier en partie de la Perse sassanide, communiquant avec l'Occident directement, mais aussi par le détour des Arabes d'Espagne. Très importants furent les apports syro-palestiniens de cet Orient chrétien, où les formes antiques s'étaient unies aux traditions des vieilles civilisations de l'Asie.

À suivre les pages de ce livre, la lecture de M. Ebersolt y apparaît énorme ; à y relever les notes bibliographiques, on pourrait constituer un fichier à peu près complet de cette branche de l'archéologie, surtout si on le complétait par les notes de ses autres livres : Constantinople byzantine, — Les sanctuaires de Byzance, — Les arts somptuaires de Byzance, — La miniature byzantine, — tous travaux de patiente analyse bien plutôt que de synthèse.

GASTON VIGOR

René Basset. — *Le Diwan de 'Orwa ben el Ward* (Publications de la Faculté des lettres d'Alger). Un vol. in-8° de 75 pages. Paris, Paul Geuthner, 1928.

La traduction du *diwan* est précédée de la biographie du poète d'après le *Kitab el-Aghani*. La particularité du personnage est d'avoir vécu loin des cours de Harun et de Ghassan, en nomade pillard, non dépourvu cependant de noblesse et de générosité. Les anecdotes qu'on rapporte à son propos et qu'illustrent ses poésies sont caractéristiques de la vie au désert. L'aventure qu'il eut avec Salma, femme des Banou Kanaana, qu'il avait enlevée et affranchie, est typique en ce qu'elle montre le sentiment que les femmes du désert avaient de leur race. On qualifiait Orwa ben al-Ward de « père des gaux » et, en effet, il pillait pour vivre et nourrir les siens. Lorsque sa femme cherchait à le détourner d'une expédition et voulait le retenir dans sa tente, il pensait : « Elle ne sait pas que si j'erre c'est pour pouvoir rester à la maison ! »

R. D.

Arnold (Sir Thomas W.). — *Painting in Islam*. Petit in-4°, 150 pages de texte, 54 pl. phototypie dont 8 en couleurs. Oxford, Clarendon Press, 1928. 4 guinées.

Bien plus qu'une histoire de la peinture en Islam, c'est-à-dire de l'illustration du livre manuscrit par la miniature, ce nouveau livre de Sir Thomas Arnold, comme il l'explique dans sa préface, est surtout un examen des thèmes *iconographiques*, que les artistes persans ont sans cesse repris depuis les origines de l'illustration du livre, jusqu'à ses dernières réussites aux cours des Grands Mogols de l'Inde.

Et parmi ces thèmes iconographiques ce sont surtout ceux qui furent empruntés au christianisme que Sir Thomas Arnold a étudiés. C'est la partie la plus neuve de son

étude, celle où son énorme lecture, ses investigations livresques nous apportent le plus de éléments nouveaux de connaissance. Il a été droit aux sources que nous présumons bien, sans avoir eu le courage ni le temps d'y aller puiser, être celles qui, dès le début et pendant très longtemps, devaient alimenter l'inspiration des illustrateurs de livres en pays musulmans.

Il a marqué, à la lumière d'abondants documents écrits, la part si grande qu'avaient eue les chrétiens dans la culture islamique, les grands emplois que leur compétence leur a longtemps assurés à la cour des Khalifes, la richesse des églises chrétiennes avec les fresques de leurs murs et les livres de leurs bibliothèques que les musulmans rencontrèrent sur les terres conquises, surtout dans tous ces monastères de Nestoriens et de Jacobites, où se recrutèrent les premiers artistes employés par les conquérants.

Un exemple topique parmi tant d'autres : un livre que toutes les écoles mésopotamiennes et persanes musulmanes ont illustré, le *Katibah wa Dimnah* (recueil des fables de Bidpai), était connu très anciennement des chrétiens ; il avait été traduit en syriaque par un prêtre nestorien en 570, alors que la première traduction arabe est de 750 par Isha al Mujafer.

Il fallait donc interroger tous ces manuscrits syriaques que renferment les grandes bibliothèques publiques, et Sir Th. Arnold l'a consciencieusement fait au British Museum et à la Bodleienne d'Oxford. En dehors de notre Bibliothèque Nationale, où il n'a peut-être pas eu toutes les facilités qu'il était en droit d'y attendre, il semble n'avoir pas fait état, et

peut-être avoir ignoré beaucoup d'ouvrages analogues des Bibliothèques étrangères (Berlin, Vienne, Leningrad) où son information se serait enrichie.

Ses confrontations sont d'un très grand intérêt, et décisives, entre une copie des Évangiles en arabe du British Museum (ms. 11856, pl. 98^v), et le Hariri de la collection Schefer de la Bibliothèque Nationale (arabe 56 47).

Là sont les vraies sources, dans ces manuscrits chrétiens survivants et ceux perdus par les Musulmans, bien plutôt, dit Sir Th. Arnold, que dans l'art byzantin, qui d'ailleurs puisait aussi à ces mêmes sources.

Les sujets illustratifs des livres arabes en persans sont suivis dans leurs interprétations successives : 1^o d'abord dans tous ces traités scientifiques, médecine, astronomie, mécanique, botanique, dans lesquels les transmissions chrétiennes sont invoquées entre l'antiquité et le monde musulman, et 2^o dans toutes ces scènes islamiques, où reparaissent Adam et Ève, Abraham, Salomon, l'Annonciation, la Nativité, le Baptême, les scènes de la vie de Jésus, les démons, les anges et les saints.

Les influences chinoises sont, elles aussi, bien indiquées avec un certain nombre de faits nouveaux que sa vaste lecture a apportés à Sir Thomas Arnold.

Un document exceptionnel nous est trop vaguement communiqué, mais une publication prochaine nous le révélera plus complètement : c'est un dessin de cavalier, trouvé en Égypte, et qui se trouve dans la collection de papyrus de l'Archiduc Rainer (n'est-elle pas à la Bibliothèque de Vienne ?). Il porterait la signature d'artiste Abû Tami Haydara, et serait daté du

x^e siècle. Donc dessin *fatimide*, unique, qui doit être un grand événement pour nos connaissances.

L'œuvre de Sir Th. Arnold de portée limitée, est pour les sujets dans lesquels il s'est enfoncé, d'un intérêt considérable. Il témoigne d'une érudition et d'une connaissance bien étendues.

GASTON MILRON

ARRESTO REY SAKISTAN. — La miniature persane du XII^e au XVII^e siècle. Grand in-8°, 145 pages de texte, 193 reproductions dont 2 planches en couleurs. Paris, VAILLANT, 1929. 300 francs.

Ouvrage tout à fait important, par son information, sa clarté, sa méthode, les connaissances historiques très sûres qu'il révèle, et aussi par son goût ; car les œuvres d'art (puisque c'est de cela qu'il s'agit) y sont étudiées avec sensibilité, apprécées pour leur charme et leur beauté et non plus comme des documents traités par des mains indifférentes ont fait l'honneur des tables de bibliothèques, n'y cherchant que des sujets tenant compte des connaissances historiques.

Toute l'évolution et les développements de cet art de l'illustration du livre manuscrit musulman, par l'enluminure et surtout par la miniature, y sont exposés aussi complètement que l'état de nos études à cet égard le permet. M. Sakistan semble bien avoir tout lu. Peut-être n'a-t-il pas tout vu, car ses investigations se limitent à la bibliothèque Vostokovskaia de Moscou et aux anciennes Bibliothèques impériales de Constantinople qu'il connaît mieux que quiconque, puisqu'il y fut chargé par Hahî bey d'y cataloguer les *Muraâda* du

Vieux Sérail. Mais il paraît n'avoir pas consulté les grands dépôts publics d'Europe, Bibliothèques de Berlin, Munich, Vienne, Leningrad, Oxford, Edimbourg, ni les grandes collections privées ; celle extraordinaire de M. Balty à Londres n'est pas une seule fois mentionnée.

Mais du moins, dans les limites de ses connaissances de visu, il a choisi des types et des exemples si caractéristiques, il les étudie si scrupuleusement, sa discussion toujours courtoise (quand elle répond à M. Martini est si loyale, si claire, si persuasive, qu'elle entraîne l'adhésion et la conviction.

Parmi les documents importants qu'il étudie, est le très important recueil de la *Madîna* par Dîwânî, exposé à l'Exposition de Moscou et qui fut à l'Université de Stamboul. Jadis au trésor du Vieux Sérail, il avait été composé dans la seconde moitié du xvi^e siècle par Shih-Jen-spi. Les *Madîna* sont des compositions de figures fragmentaires d'animaux dans des paysages d'un réalisme au quel l'influence de la Chine n'est pas étrangère, et certainement tout différent de celui de l'école de Bagdad beaucoup plus dépendante des influences chrétiennes et byzantines. L'auteur y reconnaît une œuvre de la Perse orientale, du Khorassan dans la 2^e moitié du xii^e siècle. M. Sakistan y voit une opposition très nette avec l'art des Abbassides de Bagdad à la même époque, même qu'en sera fort éloigné, par un siècle plus tard, le magnifique *Madîna* de l'histoire naturelle Monâfi-el-Harâsi de la Bibliothèque Morgan à New-York, daté de 1295, avec des animaux d'un dessin si grandiose.

Si les primitives illustrations des livres persans sont bien étudiées, d'une façon

plus complète se sont encore les œuvres des écoles mongoles aux xiv^e et xv^e siècles. M. Sakisian reprend ici et coordonne les études qu'il leur a consacrées depuis dix ans dans nos Revues d'art : les grandes œuvres comme le Rakhid-ed-Din de la Bibliothèque Nationale n° 113 illustré à Téhéran avant 1318, comme le beau Ghah-Naméh, un peu postérieur, qu'eut jadis M. D. motifs, pleins de reminiscences de l'école de Bagdad, comme le Khuljau Kirmân du British Museum (ahh. 18113) daté de 1337 à Bagdad, sous les Djelmirides, qui y maintiennent les traditions mongoles, ainsi que les beaux livres faits sous Ghah Rukh, fils de Tamerlan, à Hérat au xv^e siècle, par ses fils Mirza, et Hussain Bakaïra, sont l'objet d'analyses et de discussions très serrées, très convaincantes, et pleines d'aperçus intéressants.

Tout le chapitre consacré à Behzad est du plus haut intérêt : il faut d'ailleurs reconnaître que M. Sakisian aura bien contribué à le remettre à la grande place qu'on lui avait attribuée en son temps.

La période de transition, où la chute des Timourides et le triomphe des Séfévides entraînent la suppression d'Hérat, comme capitale, au bénéfice d'Isfahan et de Téhéran. Ce déplacement des grands centres d'art y est d'une grande importance. Malgré cela un foyer oriental existait encore plus à l'est, à Samarkand et à Halkara ou Transoxiane, sous les Shéhérides jusqu'à Abdel Azîz (1540-1560).

Excellent livre, indispensable comme l'on est actuel de ces études sur les livres et les miniatures en Perse.

GASTON MIGNON

GOUMARASWAMY (Ananda K.). — *Miniatures orientales de la collection Goloubew*, au Museum of Fine Arts à Boston — *Art asiatique*, VIII. — Grand in 4. 112 pages de texte, 88 planches en photographie. Paris, Van Oest, 1920. 300 francs.

C'est un catalogue de toute une série de miniatures persanes et hindoues, qui formaient jadis la collection de M. Victor Goloubew, dont partie avait été vendue à l'Exposition musulmane de Manchester en 1900, et le reste offert à Paris en mai 1912, dans une salle du Pavillon de Marsan, au musée des Arts décoratifs de Paris, exposition magnifique qu'avait suivie la publication d'un beau catalogue par G. Maréchal et H. Vever, sous les auspices de la Bibliothèque Dautel. Deux ans après, en 1914, M. Goloubew la cédait au Musée des Beaux-Arts de Boston.

Les Trustees de ce musée viennent d'autoriser M. Goloubew à la publier, avec le concours du Conservateur M. Goumaraswamy, aidé de M. Martinovitch, professeur à Columbia University. Le catalogue est précédé d'une aimable préface de M. Goloubew lui-même, annonçant que ce n'est pas une sélection (on s'en aperçoit tout de suite), mais une publication intégrale, faite scientifiquement par son savant conservateur. Ce sera donc à nous à en extraire les pages les plus importantes pour notre collection ou pour nos études comparatives.

D'abord deux feuilles du manuscrit de médecine de Dioscoride, illustré par Abdallah ou-al Fali en 1212, probablement à Bagdad, que possédait et commentait jadis le docteur Martin ; ses trente-deux

miniatures sont maintenant dispersées plusieurs, dans des collections parisiennes très connues, semblent ignorer de M. Coomaraswamy. C'est un travail de regrouper tout d'un manuscrit si important, qui reste à faire.

Il en est de même du si curieux livre des automates du Jazari, sans doute illustré à Bagdad en 1134. M. Coomaraswamy en publia trois feuilles que possède Boston, et annonce que M. Rieuftahl va publier le reste du manuscrit qui est resté à Constantinople. Il n'est pas question non plus ici des nombreux feuillets épars dans des collections privées très connues, provenant de ce manuscrit, dont plusieurs furent à l'Exposition organisée par M. Vignier en 1923, qu'ignore M. Coomaraswamy et que j'avais essayé de regrouper (*Manuel*, I, p. 132).

Puis une suite d'intéressantes miniatures de la fin du xiv^e siècle et du commencement du xv^e siècle, de la Transoxiane ou l'émourelles de Perse, sur lesquelles on aimerait à voir une attribution locale soignée.

À la fin du XI^e siècle, vient seules pages admirables de la préface de Shâh Nâmah composée pour l'empereur, prince timouride, en 1426. L'attribution à Chiraz est présentée comme dubitative.

Voici ensuite les miniatures du Séfévide dont la série est riche : deux portraits de princes mongols ou tartares déjà publiés par Martin, Marteaux, Vever ou Claude Auzel, attribués à Sultan Muhammed ou Behzad, début du xvi^e siècle, puis les feuilles attribuées à Ustad Muhammed, l'exquise miniature (planche XV, attribuée à Behzad — la très curieuse page d'ornement (pl. XXVII), avec les ara-

besques à têtes d'hommes et d'animaux, comme dans les tapis de ce type, dits « chiens » ; la célèbre peinture sur soie de la Conversation sous un arbre fleuri, sans doute du Turkestan oriental au xvi^e siècle, sans doute à Herat, inscrite au dos de la page avec les noms d'artistes, si influencée par l'art chinois ; — quelques remarquables dessins au trait, et de belles miniatures du temps de Shah Abbas. — En dehors de quelques intéressantes miniatures d'écoles turques, tout le reste de la collection (48 numéros) appartient aux écoles mongoles de l'Inde.

Une très importante bibliographie termine l'ouvrage. Qu'on nous permette d'y regretter que les nombreux travaux si importants de M. Saksian, publiés dans les *Revue d'art de Paris* y soient omis — et que, pour ma part, la nouvelle édition du manuel d'art musulman publiée en deux volumes en 1927 y soit ignorée. L'auteur ne connaît en 1920 que la 1^{re} édition de 1907 qu'il dit en deux volumes, alors quelle était en un — et, dit-il, « faible dans la partie qui concerne l'Inde ». Je le concède bien volontiers. En 1907 ? ! C'est loin, et je ne connaissais rien alors de M. Coomaraswamy, qui vivait sans doute encore sur les bords du Gange (la 1^{re} date de ses écrits est ici de 1910, : le chapitre sur l'Inde de la 2^e édition du manuel est plus du double du premier. J'ai essayé qu'il fût moins faible.

Georges MOUSSY

HARVARD UNIVERSITY, THE PROSECUTOR

Les Manuscrits arabes de l'Ecurial

— Tome III. Théologie, Géographie, Histoire (Public. Ecole nat. des Langues orient. vivantes). Un vol. in-8° de 21 et 330 pages. Paris, Paul Geuthner, 1928.

E. Lévi-Provençal. — **Documents inédits d'histoire almohade.** — Fragments manuscrits du « *Legajo* » 1919 du fonds arabe de l'Escorial, publiés et traduits avec une introduction et des notes. (Textes arabes relatifs à l'Orient musulman, I). Un vol. in-8° de xii + 275 et 152 pages. Paris. Paul Geuthner, 1928.

L'activité de M. Lévi-Provençal, professeur à la Faculté des lettres d'Alger et directeur de l'Institut des Hautes Études marocaines, est remarquable. Il nous donne en même temps deux volumes d'une solide érudition.

Le fonds arabe de la Bibliothèque royale de San Lorenzo del Escorial se compose d'environ 2.000 manuscrits. La première description due au Syrien maronite Michel Castet, parut en deux volumes à Madrid en 1706-1710. Le regretté maître Hartwig Derenbourg entreprit une nouvelle description de ce fonds arabe. Restée inachevée, elle a été continuée par M. Lévi-Provençal dans le volume que nous annonçons.

Au cours de ses recherches bibliographiques, le savant professeur découvrit trois fragments manuscrits classés dans la classe (*legajo*, 1919) et d'ailleurs tous acéphales. Le premier fragment, le plus mutilé, semble avoir appartenu à un recueil de lettres almohades officielles, exposant la doctrine nouvelle instituée par le Mahdi ou le calife 'Abd al-Mumin. Le second fragment résume le « Livre des Généalogies pour la connaissance des Compagnons », c'est-à-dire des Compagnons du Mahdi Ibn Tumart (xiv^e siècle). « Rien encore de pareil, dit M. Lévi-Provençal, ne nous renseignait de façon si détaillée sur l'organisation de l'empire

almohade par son fondateur et les modifications que ses successeurs y apportèrent. » Le troisième fragment, œuvre d'un certain al-Buḍay, attaché au Mahdi, puis à 'Abd al-Mumin. Ce sont de véritables « mémoires » qui étendent « notre connaissance jusqu'ici bien réduite des débuts de l'histoire des Almohades dans l'Afrique du Nord ».

R. D.

H. Karamalla et G. Michon. — **100 planches en couleurs d'Art musulman** (céramique, tissus, tapis), 1 vol. in-4°, 13 pages de texte, chaque planche avec une page de commentaires archéologiques et de bibliographie. Paris, éd. Albert Leroy, 1928. 200 francs.

Parmi les ouvrages de vulgarisation consacrés à l'art musulman, les « 100 planches en couleurs », qui viennent de paraître, occupent une place unique. Aucun livre de ce genre n'a donné jusqu'à présent une idée exacte du rôle que la couleur joue dans l'art musulman, de sorte qu'une de ses particularités essentielles restait inconnue.

Quand il s'agit de bois sculptés, de pierres taillées, d'ivoires ou de bronzes musulmans on peut, à la rigueur, se passer de la reproduction en couleur, mais pour rendre le charme artistique de la céramique, des tissus et des tapis elle est indispensable.

Voici une publication qui réunit 52 pièces céramiques, 36 tissus et 19 tapis choisis parmi les chefs-d'œuvre des arts industriels de l'Orient et reproduits d'une manière irréprochable. En ce qui concerne la céramique on sait que la publication de luxe que M. Rivière lui a

consacrée, est épuisée. Les 40 planches tirées de cet ouvrage viennent d'autant plus à propos. Parmi les tissus musulmans des x^e-xi^e siècles, généralement peu connus, on trouvera quelques pièces uniques et de toute beauté, tel le tissu persan provenant de l'église Saint-Josse-sur-Mer, qui constitue un des grands trésors de la salle musulmane du Louvre : le morceau étrange de la planche LIX et le tissu à grande inscription coranique, sorti du tombeau d'un évêque de Bayonne et conservé dans le musée de Cluny (pl. LX) ; non moins étonnant est le produit d'un atelier persan du xiv^e siècle, qui montre la crucifixion entre la Vierge et Saint-J m, entourée d'un délicat décor purement musulman.

L'importance de la couleur nous frappe surtout dans les planches consacrées aux tapis. Elles révèlent ce coloris riche et harmonieux qui a attiré de tout temps les artistes occidentaux vers l'Orient.

Le texte qui accompagne ces merveilles de planches se compose d'une introduction concise, donnant un précis historique des trois arts industriels, et de notices analytiques en français, en anglais et en allemand. Il est écrit par MM. R. Koechlin et G. Migeon, c'est tout dire.

On ne peut que féliciter la maison Lévy de cette belle publication qui répond également aux besoins de l'amateur des beaux-arts et aux exigences du savant spécialiste.

S. FLEURY

MICHEL FAGUAT. — *Syntaxe des parlers arabes actuels du Liban* (Hibl. de l'École des Langues orientales vivantes). Un vol. in-8° de xxv et 333 pages. Paris. Paul Geuthner, 1928.

Maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, l'auteur réunit les connaissances d'un maître linguiste à celles d'un érudit dans sa langue maternelle. Ces conditions étaient indispensables pour aborder le sujet difficile qu'il s'était proposé sur le conseil de ses maîtres français. Deux missions du Ministère de l'Instruction publique (1921 et 1924) ont permis à Mgr Michel Faguet de mener les enquêtes nécessaires. Nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'aucun dialecte arabe moderne n'a encore été l'objet, au point de vue syntaxe, d'une étude aussi approfondie et aussi remarquable.

Tous ceux qui voudront comprendre les particularités du dialecte libanais trouveront dans cette *Syntaxe* des explications complètes et précises.

L'auteur reconnaît dans le Liban cinq zones linguistiques distinctes : 1° la région du nord avec Bécharré, Eliden, Harroun, etc., où le langage est encore sous l'influence du syriaque tant au point de vue du vocalisme qu'à celui du vocabulaire ; 2° la région centrale, qui englobe en particulier les districts de Halroun et de Jébul (Byblos), où le langage tient le milieu entre les parlers du Nord et ceux du Sud : la phonétique, la morphologie et la syntaxe sont arabes, mais une partie du vocabulaire est syriaque, ramenée cependant au type phonétique arabe ; 3° la région du sud qui embrasse le Chouf et tous les villages habités par la population druse. Là se parle un idiome complètement soustrait à l'influence de l'ancienne langue du Liban, le syriaque... ; 4° la même région du Sud, mais la partie qui s'y trouve habitée par les chrétiens : ici le langage est une sorte de compromis

entre le parler druse proprement dit et les parlers des autres régions libanaises...; 5° enfin les villes du littoral. Beyrouth en particulier, parlent aujourd'hui un langage tout à fait spécial qui se transforme nettement et qui n'est ni classique, ni dialectal. » La remarque sur le parler druse correspond à un fait historique, à savoir que les Druses sont étrangers au Liban.

R. D.

GEORGES HENRI et GEORGES HANACHE. —

Pour apprendre l'arabe, manuel du dialecte vulgaire d'Égypte. 1^{er} vol. in-8° de 135 pages. Paris, Paul Gauthier, 1928.

Cet manuel comporte une grammaire, un vocabulaire et des dialogues concernant l'arabe parlé en Égypte dont on sait que la prononciation diffère quelque peu de l'arabe de Syrie. Cet opuscule, où l'on s'est efforcé d'atténuer les difficultés et de faciliter l'accès du dialecte vulgaire, rendra service aux voyageurs comme aux Européens qui habitent l'Égypte.

MAURICE et SAINT-JUST PÉQUART. — **Technique de fouilles préhistoriques**, extraite de la *Revue des Musées et Collections archéologiques*, 1928, à Dijon; 10 pages et 16 figures.

Cet opuscule traite de la technique des fouilles archéologiques à propos de travaux pratiqués dans les stations préhistoriques de Belgique. Les principes gardent une portée générale des plus intéressantes. Les auteurs rangent les travaux de fouilles en quatre classes: les chercheurs d'objets qui ravagent les sites pour garnir des vitrines; les fouilleurs, qui ne

se contentent pas personnellement de se contenter de payer et de récolter; les pressés veulent en faire plus que le temps et leurs moyens ne leur permettent; les ignorants, non des sciences apécifiques, mais de la technique des chantiers; tous gaspillent le patrimoine scientifique du Liban, ravagent les sites. La situation contre laquelle s'élèvent justement les auteurs résulte de la liberté complète dont les fouilleurs jouissent en France. En Orient, il n'en va pas de même: ne fouille pas qui veut, au du moins il existe un contrôle qui entraîne des obligations déterminées.

M. et M^{le} Péquart affirment qu'une technique rigoureuse de la fouille est une nécessité absolue et qu'elle oblige à un apprentissage. La surveillance personnelle des ouvriers et des chantiers ainsi que l'outillage sont ensuite étudiés (p. 4). Les auteurs énoncent le grand principe essentiel, en effet, du dégagement par couches horizontales (p. 7), on doit enlever les terres comme elles sont venues, par strates successives. Le site de Bisan en Palestine offre un bon exemple des résultats obtenus par cette méthode (p. 10). Depuis longtemps en Orient M. F. H. Petrie a jadis écrit un petit volume sur la question et M. Maurice Donnay (Syria, 1928, p. 93) a relaté la méthode employée à Byblos.

Il ne faudrait pas, cependant, être trop sévère pour les sondages préliminaires de volume ou même en forme de puits ou de tranchées: ils sont indispensables pour ne pas débayer à l'aventure, ce qui peut être sans remède. C'est dans la coupe verticale du terrain que l'on recueille les premières données indispensables sur la stratification et la chronologie du site.

Les auteurs reconnaissent eux-mêmes comment il est facile au cours du déblaiement, en enlevant une pierre après l'autre, d'être disparu avec les débris l'évidence de faits techniques, sinon les fondations mêmes d'édifices. Page 8, on remarquera une observation intéressante sur ce que j'ai appelé « l'indice végétal », constitué par les anomalies apportées à la végétation par les vestiges souterrains. Le soin que l'on doit apporter à respecter toutes les pierres pendant le travail, à consolider les constructions, à recueillir tous les objets, à bien tanner et à laver les résidus, dénotent l'habileté et la conscience professionnelle; on trouve des idées nouvelles, comme celle d'enfouir en un point connu les fragments qui ne valent pas d'être emportés.

Les paragraphes sur la remise en état du terrain, sur la reconstitution d'un tumulus (p. 14-17), dérivent d'un sentiment très juste de la responsabilité du fouilleur scientifique vis-à-vis de la société et vis-à-vis des générations à venir. En résumé, cet ouvrage fait honneur à ses auteurs.

COMTE DE MEXMI DE RUSSOS

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Beisan (Palestine). — Le docteur Alan Rowe, directeur de la mission archéologique qui opère à Beisan pour le compte du Musée de l'Université de l'Pennsylvanie, poursuit sur ce site ses brillantes découvertes.

La partie orientale du temple de Mikal, dont le nom est assuré par la stèle consacrée à ce dieu (1), a été complètement

dégagée. Puis on s'est porté vers l'ouest du sanctuaire et on y a découvert les fondations d'un *myddol*, ou forteresse annexe à la résidence d'Amenophis III (vers 1400 av. Jésus-Christ). Le plan en est carré; deux tours défendent l'entrée. M. Alan Rowe pense que c'était le réduit de la défense, un véritable donjon. Tout à côté s'élevait la résidence du gouverneur égyptien, qui commandait la forteresse. Devant l'entrée de la résidence on a dégagé un grand puits circulaire (2).

Vers l'extrémité sud du temple de Mikal, au niveau de Thoutmès III (vers 1500), a été découvert un très curieux bas-relief en basalte dont nous donnons ci-contre la reproduction d'après l'*Illustrated London News*, du 22 décembre 1928. Haut d'environ 1 mètre, il est divisé en deux panneaux montrant l'un et l'autre un dieu aux prises avec un lion. Si l'artiste n'a pas toujours su vaincre les difficultés de son sujet, du moins a-t-il fait preuve d'un réel sens esthétique dans la disposition des figures. L'interprétation des deux motifs est ardue. Avec son ingéniosité habituelle, M. Alan Rowe estime que le lion de type assyrien classique représente ici Nergal, le dieu de la peste et de la mort. Peut-être le relief était-il placé vers la porte du temple et montrait-il le chien gardant l'entrée du sanctuaire contre le lion porteur de la mort. Dans le panneau supérieur, le chien arrête le lion; dans le panneau inférieur, il le chasse du temple. Nous songeons plutôt, puisque Beisan est une place forte dont l'objectif est de garder le pays contre l'invasion venant de l'Est, qu'il s'agit du lion symbolisant non la peste, mais la

(1) A. MALLOX, *Syria*, LX 1928, p. 121.

(2) *Illustrated London News*, 8 déc. 1928.

force assyrienne. Le lion, qui gardait
Assan-Tash en haut Djézir et pour
page M. Dureau-Dolle, en 1928, p. 10.

sur ces deux expéditions, probablement le
bas-relief récemment mis au jour. De
toute façon, la date proposée de 1500



S. A. E. de m.

également une étoile sur l'épaule. Quelle
que soit la divinité qu'il représente,
probablement l'Ishtar guerrière, et
etait le symbole de la puissance assy-
rienne. Le chien de garde de Borsam est
pour mission de l'arrêter et de le chas-

avant Jésus-Christ est surprenante; nous
savons que la présence d'un monument pas-
sant que le lion de Shalmanassar et qu'on
ne peut guère placer avant les derniers
temps du II^e millénaire.

R. D.

Apamée-sur-l'Oronte. — M. Mavroy, professeur à l'Université de Louvain et conservateur au Musée du Cinquantenaire, a été chargé par le Gouvernement belge d'une mission à l'effet d'étudier la possibilité d'entreprendre des fouilles à Apamée. Il a bien voulu nous donner les

décombres variant entre 1 et 2 mètres, »

La Grotte de Hiérapolis-Menbladj. — M. Virolleaud a os communiqué sur ce sujet une note intéressante de M. Agi Schomburgk que nous résumons :

« Lucien fait mention d'un temple



Vue de la Grotte de Hiérapolis

détails qui suivent sur les résultats de sa visite aux bords de l'Oronte.

« Le champ de ruines est immense; il couvre au moins 250 hectares; à certains endroits, les murs de la ville sont conservés et l'on voit encore les restes de grandes tours carrées dont ils étaient flanqués. Une grande rue à colonnades traversait la ville de part en part, du nord au sud; j'ai pu la suivre sur une distance de plus de 1 000 mètres. On rencontre partout des restes de monuments que, seule, une exploration méthodique pourra peut-être identifier. Pour me rendre compte du niveau de la ville, j'ai fait faire quelques sondages et j'ai constaté que certaines parties de la ville étaient enfouies sous une couche de

ayant une petite fissure où l'on versait l'eau que l'on était allé chercher à la mer. Et Meliton de Sardes fait mention de cette fente comme étant un puits.

« La colline dite apollonienne peut être que la seule en ruine qui existe à Hiérapolis tout près et justement à l'Ouest du lac sacré. Il existe en haut de cette colline une cavité naturelle à deux entrées, formant comme un petit temple en ruine, et près de l'entrée au nord de l'une des « murailles », il y a une petite fente avec de l'eau, c'est à dire une faible source ou un puits.

« Ce temple est-il celui de l'Apollon ou un édifice appartenant au temple? La petite poutre fente ou puits n'est-elle pas la fente ou le puits mentionné dans

les écrits de Lucien et de Méllon ?

« Il est mentionné chez Méllon, que le puits était situé près de la citadelle (le démon, le dieu du fleuve ou du puits, tuant ceux qui passaient devant la citadelle). Celle-ci pourrait-elle avoir été située à un autre endroit que sur la montagne du temple ? Il n'y a pas d'autre colline, à Hiérapolis, que celle-là.

« Il convenait de débayer cette caverne, avec soin ; il est possible qu'on y trouve des restes d'offrandes ».

ALGER SCHMITZ

Nouvelle mission de M. Harald Ingholt à Palmyre. — Le distingué conservateur à la Glyptothèque de Ny-Carlsberg a adressé à l'Académie des Inscriptions, par l'intermédiaire de M. Virelleaud, le rapport suivant :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte, très sommairement, de la mission que je viens d'accomplir à Palmyre, grâce à une subvention de la Fondation Rask-Christud et avec l'aide de M. Charles Christensen, architecte danois.

« Les travaux, qui ont duré du 12 novembre au 2 décembre, ont porté principalement sur la Nécropole Sud-Sud-Ouest de Palmyre. Ils complètent les recherches que j'avais poursuivies déjà sur le même point, en 1924 et en 1925. J'ai examiné, en outre, plusieurs tombeaux situés près de la tour d'Elahbel, et aussi les différentes pièces qui ont été mises en jour dans les travaux de déblaiement exécutés par le Service des Antiquités, conformément au programme établi en 1925 par M. Albert Gabriel.

« On a retrouvé plusieurs sépultures funéraires palmyréniennes dans une entrée du tombeau de Julius Aurelius

Malé, et aussi dans le tombeau en forme de petit temple que les indigènes nomment Quar-Abiad (Château-Blanc).

« Une inscription grecque a été découverte, par hasard, derrière le Grand temple. Gravée au-dessous l'ouïe console de colonne, elle rappelle qu'un certain Thomalechis, fils de Haddudaneas, avait donné une somme de 2.520 douaria pour un bâtiment de bain élevé dans le temple des dieux palmyréniens Aglibol et Malchibel, deux divinités qui avaient aussi un temple en commun à Rome, comme en témoigne l'autel palmyréniens du Capitole, récemment étudié par M. Camont Syria, t. IX, p. 101 ss.).

« Tout près de cette inscription, il y avait un texte bilingue (grec et palmyréniens), gravé sur une colonne, qui provient sans doute aussi du temple de Bel, et dont la console portait une statue d'Altes Bâra, fils de Titus Altes Ogeïlâ, qui avait été érigée en l'an 197, sur l'ordre du Sénat et du peuple de Palmyre. La partie grecque de cette inscription n'est malheureusement pas tout à fait complète.

« Une autre inscription bilingue, retrouvée dans les travaux de déblaiement, au dessous de la porte de « l'Agora », est, au contraire, bien conservée. Elle nous apprend qu'en l'an 230, sur l'ordre du Sénat et du Peuple, on érigea une statue en l'honneur d'Ogeïlâ, fils de Makkai, personnage qui avait bien mérité de la ville, en luttant vaillamment contre les Nomades et en portant secours aux caravanes.

« Plusieurs sculptures fort intéressantes ont été trouvées au cours des travaux de déblaiement, notamment la statue en marbre d'une femme, dont la tête manque. À signaler aussi : une petite

frise représentant trois chameaux de guerre, agenouillés, avec tout leur harnachement, et le corps d'un cheval. Ces représentations sont à rapprocher de celles du fameux bas-relief d'Arsé et 'Azizé.

« J'ai trouvé moi-même dans le Quar-Abyad un buste de femme, couvert de bijoux et portant des traces très nettes de peinture; les cheveux sont noirs, les lèvres rouges et les bijoux rouges ou dorés.

« Dans l'un des tombeaux situés à proximité de Quar-Abyad, j'ai relevé des traces de peinture, notamment une jolie couronne de fleurs, et dans le tombeau de Makki, derrière son sarcophage, des vestiges d'une grande décoration, qui paraît reproduire celle du sarcophage même. J'ai recueilli enfin, auprès des indigènes, toute une série d'objets d'une dizaine inédites. Ces petits documents sont importants pour l'histoire des cultes du Palmyrène.

« Un plan détaillé de la nécropole a été fait et les plans des tombeaux ont été vérifiés; des esquisses ont été exécutées d'après les peintures; nous avons pris des photographies de tous les morceaux de sculpture qui, d'après notre opinion, avaient une valeur archéologique, et les portes des tombeaux, avec des façades richement décorées, ont été dessinées et mesurées. »

Mayronis, le 5 décembre 1928.

HAROLD ISERLIN

Découverte de mosaïques du VIII^e siècle à la grande mosquée de Damas. — A la séance du 16 novembre 1928 de l'Académie des Inscriptions, le directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans à Damas, M. E. de Lory, a annoncé la découverte dans la grande

mosquée de cette ville, de mosaïques remontant à Walid I^{er}. Les photographies qu'il a fait circuler et qu'il a commentées ont vivement intéressé l'assemblée.

Le *Journal de Genève* du 24 novembre 1928 a publié sur cette question des indications de Mlle Marguerite van Berchem dont on sait la compétence en la matière et que nous reproduisons, après :

« Lors d'un séjour que je fis à Damas, en mars 1927, pour y étudier les quelques fragments de mosaïque que l'on a trouvés en 1893, je me suis aperçue que, sous la couche de badigeon dont les parois de l'édifice sont recouvertes aujourd'hui, une grande partie de la mosaïque originale avait subsisté. Ayant fait part de la chose à M. Eustache de Lory, le directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art de Damas, à qui je dois d'avoir pu poursuivre mes études libérées en toute sécurité, il y prit un très vif intérêt et décida d'entreprendre le plus vite possible des travaux de déblayage. A la suite d'une petite causerie que je fis au palais Azem — vrai palais des *Mille et une Nuits* devant l'Institut français d'art et d'archéologie — nous eûmes la joie de voir le président du Comité des Waqfs, un bel Arabe en turban, venant spontanément nous offrir son appui financier pour la réalisation de notre projet. Mais sur ce vieux sol asiatique, toute chose s'accomplit avec un rythme lent. Ceux qui ont vécu sous le beau ciel d'Orient pourront seuls mesurer la somme de patience et de persévérance dont M. Eustache de Lory a dû faire preuve pour mener son entreprise à bonne fin. On ne saurait trop rendre hommage à l'activité que, sans se lasser, il a déployée. Le résultat le plus

de sa peine et dépasse de beaucoup son attente.

« Il faut louer aussi la libéralité dont on est redevable aux autorités de Damas. Les subsides ont été fournis par le Comité des Waqfs et, bien que les travaux aient dû quelque peu gêner les prières quotidiennes, ils n'ont jamais été entravés.

« Plus d'une centaine de mètres carrés viennent d'être mis à découvert. Sous les vastes plaques de chaux, qui se détachent sans aucune difficulté des parois et s'écrasaient sur le sol dans des nuages de poussière blanche, le plus féerique des décors est apparu : architecture fantaisiste et variée, depuis la ville aux édifices classiques qu'on voit sur les mosaïques romaines, jusqu'aux cités d'or, dont les nombreuses coupôles évoquent, sans doute, aux yeux des fidèles, les lieux de pèlerinage les plus réputés : pavillons légers, à toiture de feuillage, rappelant peut-être ces rendez-vous de chasse où les califes omeyyades aimaient à venir se reposer, au milieu des fleurs et des jets d'eau. Ce sont aussi des arbres dont les rameaux flexibles chargés de fruits d'or épousent la courbe des arcades, des rinceaux ou des guirlandes courant le long des douelles. Enfin, et pour la grande joie de l'archéologue, jusqu'à des inscriptions relatant les restaurations exécutées au xii^e siècle, restaurations qui demeurent toutes partielles, la plus grande partie de ces œuvres d'art datant de l'origine de l'édifice, c'est-à-dire du début du viii^e siècle de notre ère ».

On doit attacher à Damas un intérêt tout particulier à ces mosaïques parce qu'elles attestent la maintien d'une tra-

dition de main-d'œuvre syrienne. Elles ne sont pas sans se rattacher aux mosaïques de la Qoubbet es-Sakhra ou mosquée d'Omar à Jérusalem. Dans la publication qu'elle prépare de ces dernières, Mlle M. van Berchem démontre que ces mosaïques sont l'œuvre non d'ouvriers byzantins, mais d'ouvriers syriens. D'autre part, nous savons que la construction même de la Qoubbet es-Sakhra est de tradition syrienne (*).

Il ne fait plus de doute maintenant qu'en dotant la grande mosquée de Damas d'une coupole et en l'ornant de mosaïques, Walid I^{er} s'est inspiré de la Qoubbet es-Sakhra élevée par son prédécesseur immédiat Abd el-Malik.

Les Tapis à dragons

« Réponse de M. U. Pope à l'étude de M. Sakisian » — Dans *Syria*, 1928, p. 210. M. Sakisian discute le motif des tapis à dragons *Jahbach des asatir* (en hanst.) en 1927, où je conteste l'origine arménienne des Tapis à dragons, qu'il propose à nouveau avec de vigoureux arguments. J'avais trouvé de mon avis MM. G. Migeon et le docteur Bode; mais la nouvelle discussion de M. Sakisian lui a rallié MM. G. Migeon et Sarras.

Je pense pouvoir apporter en fin d'année de nouveaux et sans doute définitifs arguments. Cependant, il y a dans l'étude de M. Sakisian des éléments de discussion si valables que je juge opportun de les relever dès maintenant.

Il a fait état de documents destinés à prouver que le tissage des tapis s'était organisé pour des siècles en Arménie, mais sans lier ces documents aux Tapis

(*) Voir *Syria*, 1923, p. 376, et 1927, p. 74.

à dragons. Deux documents visent seulement quelques caractères afférents à ces tapis : le premier, disant qu'ils étaient de laine rouge (ce qui est commun à un grand nombre de tapis), le second qu'ils furent longtemps réputés sur le marché pour la meilleure fabrication ». Or, les tapis à dragons sont au contraire parmi les plus grossièrement tissés et de pauvre matière.

Le tapis de M. Holzman, indubitablement arménien, que j'ai publié et discuté, tout à fait ignoré de M. Sakisian, est exceptionnellement beau et d'excellente matière, comme M. Sakisian juge que sont les tapis arméniens.

M. Sakisian pense que les croix qui se rencontrent parfois sur les tapis à dragons, indiquent un tissage par les chrétiens, donc arméniens. Je dis que cela ne prouve rien, car elles se trouvent fréquemment depuis Suse jusqu'en Grèce, et on les trouve sur quantité de tapis qui ne peuvent absolument pas être de mains chrétiennes : par exemple en Iran et en pays turcomans se reportent d'ailleurs à l'Art chrétien de Bédier, p. 31.

M. Sakisian tire fréquemment ses arguments de la géographie et de l'histoire publique, ne sentant pas combien l'histoire de l'art en est indépendante. Si les Arméniens ont tissé les nœuds d'un tapis, voilà, pense-t-il, ce qui lui confère son origine artistique. Que les Arméniens aient tissé des tapis dans toute l'Asie occidentale, et aient pu aussi y sceller leur personnalité et leur nom, d'accord, mais ce qui les situe véritablement, ce n'est pas ce travail demi-mécanique, mais la culture esthétique dont ils sont une expression et une manifestation.

M. Sakisian est les maîtres de H. Bek

et de Banderina, comme autres arméniens connus de tissage. Mais on ne fit guère à Héraclée, comme assez intéressante, que des imitations de divers types de tapis, et à Banderma des copies de tapis de prière de Ghildia. Ces deux ateliers sont à l'époque du rôle que les Arméniens pouvaient jouer dans cet art des tapis, représentant les créations des autres.

Le patriotisme de M. Sakisian l'a peut-être entraîné à ne pas conserver assez de détachement scientifique.

ANATOLIAN PERSIA

Mark Lidbarski. — La disparition prématurée de ce jeune érudite, mort le 13 novembre 1928, est une grande perte pour nos études. Né en 1868 dans la petite ville de Plock, en Pologne, il apprit l'hébreu comme sa langue maternelle. Le milieu médiéval dans lequel il fut élevé ne satisfaisait pas son intelligence extrêmement ouverte et son goût pour l'étude; aussi, malgré la résistance de sa mère, il partit pour Berlin (1) où il devait poursuivre de brillantes études, se faire naturaliser et se convertir pour entrer dans l'enseignement universitaire à Kiel, puis à Greifswald, enfin à Göttingen.

L'œuvre de Mark Lidbarski consiste essentiellement dans son travail épigraphique, qui est considérable, et dans l'édition attentive, ou peut dire parfaite, des textes mandéens (2). Avec l'ouvrage

(1) Il a donné sous l'anonyme de son enfance son livre : *Auf rauhem Wege* (Jugend-erinnerungen eines deutschen Professors). Gießen, Topelmann, 1927.

(2) *Das Judentum der Mandäer I, Texte, II, Traduction et commentaire*. Gießen, A. Topelmann, 1905 et 1913. *Mandäische Literatur*. Abhandl. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen.

intitulé *Ginza, der Schatz oder das grosse Buch der Mandäer* ⁽¹⁾, il achevait de traduire les œuvres marquantes de la religion mandéenne. Ce dernier ouvrage a révélé aux exégètes l'importance de cette littérature pour la connaissance du gnosticisme et, même si l'on n'admet pas tous les ingénieux rapprochements ⁽²⁾ proposés par Lidzbarski, il n'en reste pas moins que ces publications et leur commentaire constituent une contribution remarquable non seulement à la philologie orientale, mais encore à l'histoire des religions.

Les services que le regretté orientaliste a rendus à l'épigraphie sémitique sont plus grands encore. Ils se signalent d'abord par le précieux *Manuel d'épigraphie nord-sémitique* ⁽³⁾ où, pour la première fois, on présentait un exposé systématique des inscriptions araméennes et cananéennes. On y trouve une copieuse bibliographie rangée par ordre chronologique, un historique de l'épigraphie nord-sémitique, des considérations sur la chronologie des textes, leur topographie, leur technique, les inscriptions, les diverses classes d'inscriptions, l'écriture alphabétique. Puis vient un lexique en parbe double, araméen et cananéen, qui couvre 185 pages. Enfin, un choix de textes groupe les principaux d'entre eux.

gen., phil. hist. Klasse, N. F., XVII, 1) Berlin, Weidmann, 1910.

⁽¹⁾ Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, Leipzig, Harriehs, 1925.

⁽²⁾ Voir notre *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 257, note 4.

⁽³⁾ *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik nebst ausgewählten Inschriften*. Un vol. de texte et un album de planches. Weimar, E. Felber, 1898.

Lors de la préparation de ce travail, l'auteur n'avait pu revoir sur l'original ou sur l'estampage tous les textes qu'il republiait. Ce fut notamment le cas pour la stèle de Mésa. On sait que les diverses publications de M. Clermont-Ganneau, qui préparaient l'édition définitive qu'il n'a pas donnée, peut-être pour l'avoir voulue trop complète, furent suivies en 1886 d'une publication retentissante de R. Smend et A. Socin. On y lisait, pour la première fois, un texte suivi parfaitement clair. Clermont-Ganneau (*Journal asiat.*, 1887, I, p. 72) protesta contre des lectures qu'on disait conservées par l'estampage et Renan ne manqua pas (*Journal des savants*, 1887, p. 158, de reprendre la question et d'appuyer les réserves du savant français. Mais l'opinion ne pouvait admettre que deux savants allemands réputés se soient trompés à ce point et, dans son *Handbuch*, Lidzbarski suivit généralement les lectures de Smend et Socin. Cependant un jeune Suédois, A. Nordlander, avait, en 1896, examiné la question et formulé un avis intermédiaire, ce qui incita Socin à reprendre à l'occasion du Congrès des orientalistes de 1897, son étude, cette fois en collaboration avec Holmger. Ces deux savants confirmèrent les conclusions de Smend et Socin.

C'est alors qu'étant venu à Paris, où il consacra un temps assez long à l'étude des manuscrits mandéens et où je fis sa connaissance, Lidzbarski examina soigneusement l'estampage que le Louvre expose auprès de la stèle de Mésa. Nous avons passé de longues heures ensemble devant ce document et le résultat obtenu donna raison à Clermont-Ganneau. Il était certain que Socin et Smend avaient indiqué

comme visibles beaucoup plus de lettres que l'estampage n'en porte réellement.

À ce moment, Lidzbark, pénétré de l'importance de l'épigraphie sémitique, entreprit, pour tenir le public savant au courant des découvertes dans ce domaine, de publier par fascicules le recueil devenu familier aux sémitisants sous le nom d'*Ephemeris für Semitische Epigraphik* et le premier article fut précisément consacré à la révision du texte de Meass: *Eine Vuchprüfung der Mesasinschrift*. Sa science de sémitisant comme son expérience épigraphique ont donné à ce recueil une valeur particulière et on doit le considérer comme le prolongement de son indispensable *Handbuch*.

R D

Général Normand — Cet officier distingué, directeur du Génie au Ministère de la Guerre, est mort des suites d'un accident d'automobile. Lors de son séjour en Cilicie, comme colonel, il avait eu le grand mérite de créer un important musée à Adana et lui-même a publié une

notice qui montre l'intérêt majeur de cette fondation à laquelle s'associa la population de toute confession ⁽¹⁾.

L'actif officier, vraiment épris de l'antiquité, voulut aussi faire bénéficier le Louvre de ses recherches et lui envoya notamment une statue acéphale en ronde bosse ⁽²⁾ trouvée par lui à Mektellé, mais que les découvertes de M. Thureau-Dangin ont démontré être originaire d'Arsalan-Tash.

Nous ne pouvons oublier de saluer la mémoire d'un ami de l'antiquité qui s'est attaché, dans des circonstances méritoires, à sauver d'importants vestiges de la destruction et qui, en même temps, était un collaborateur de cette revue.

R D

(1) Colonel R. Normand, *La création du Musée d'Adana*, dans *Syria*, II (1924), p. 191, et R. Mouton, *Inscriptions grecques et latines du Musée d'Adana*, dans *Syria*, II, p. 207 et 180; Et. Mignon, *Sarcophage d'Antioche*, *ibid.*, p. 205.

(2) Rou. Porrius, *Note sur la statue de Mektellé* *Syria*, II, p. 203.

Le Gérant : PAUL GUTHMANN.

TELL AHMAR

PAR

F. THUREAU-DANGIN

Tell Ahmar, ou « Le tell rouge », est situé au bord de l'Euphrate, sur la rive gauche, à l'opposé et un peu en aval de l'embouchure du Saljour. Il a en plan la forme d'une ellipse et son grand axe est parallèle au fleuve qui, en cet



endroit coule de l'Ouest à l'Est. Vers l'Ouest il se prolonge par une sorte d'annexe basse, une « table » dont le village moderne occupe les pentes méridionales. La forme de poire longue forme les assises du tell et de la table. Le tracé de l'enceinte de la ville ancienne est encore en grande partie reconnaissable : cette enceinte décrit un demi-cercle presque régulier dont les deux extrémités, distantes d'environ onze cents mètres, aboutissent au fleuve des deux cotés du tell. On distingue encore l'emplacement de plusieurs portes, l'une au Nord-Est, une autre au Nord et une troisième, plus incertaine, au Nord-Ouest. Le plan que je reproduis ci-dessus est dû à M. Darroux, repre-

sentant du Service des Antiquités à Alep, qui l'a levé le 24 avril 1928 : la cote 0 est le niveau du fleuve, qui était alors en pleine crue.

Tell Ahmar a été visité en 1908 par Hogarth, qui l'année suivante, publia, dans les *Annals of Archaeology and Anthropology*, II, n° 4, p. 177 ss., ses observations sur ce site qu'avec beaucoup de perspicacité il proposait d'identifier à Til-Barsib. Parmi les divers morceaux sculptés, signalés par Hogarth, les plus importants sont : 1° les fragments d'une grande stèle bilingue en basalte, trouvés en dehors de l'enceinte, 2° deux lions fragmentaires en basalte, portant une inscription cunéiforme et gisant des deux côtés de la porte Nord-Est de l'ancienne ville. Les estampages rapportés par Hogarth permirent à King de reconnaître que l'inscription devait être de Salmanasar III (cf. *Annals*, II, n° 4, p. 185). Depuis, Thompson a publié une bonne copie, faite sur place en 1911, de ce texte qui confirme entièrement l'identification de Tell Ahmar avec Til-Barsib (cf. *PSBA*, Feb. 1912, p. 66 ss.).

En 1909, Miss Gertrude Bell passa à Tell Ahmar et en rapporta des photographies et des estampages qui ont été utilisés par Hogarth.

En 1925, MM. Perdrizet et Seyrig visitèrent Tell Ahmar en compagnie du Capitaine Piquet-Pellorce, chef du Service des renseignements de la région d'Alep. Des extraits d'une lettre adressée, à la suite de cette visite, par M. Perdrizet à M. Dussaud sont publiés dans *Syria*, 1925, p. 209 ss.

En mai 1927, j'ai fait à Tell Ahmar, avec M. Darrous, un court séjour pendant lequel, avec l'aide de quelques travailleurs senegalais¹, nous avons mis au jour les fragments d'une grande stèle d'Assurhaddon et une inscription de Salmanasar III.

Au cours du printemps de 1928, j'eus l'occasion de retourner à Tell Ahmar en compagnie du P. Barrois, de M. Dassin et de M. Darrous. Profitant de la liberté que nous donnait le repos dominical pour nous absenter pendant la journée du 22 avril de notre champ de fouilles d'Arslan Tash et faire une excursion dans la vallée de l'Euphrate, nous passâmes, en revenant, par Tell Ahmar où nous apprîmes des villageois, qu'en cherchant des pierres à bâtir, ils venaient de trouver des pierres noires sculptées ; nous constatâmes que ces

¹ L'autorité militaire avait bien voulu mettre à ma disposition une équipe de 18 hommes (dont un sergent, un caporal et un

cuisinier). Cette équipe a travaillé du 17 au 25 mai.

pierres étaient deux fragments d'une grande stèle luthite dont il ne manquait guère que le tiers inférieur. Je suis retourné le lendemain 23 à Tell Ahmar avec M. Darroux, dans l'espoir qu'un élargissement et un approfondissement de la fouille nous feraient trouver le morceau manquant. Cet espoir a été déçu : nous repartîmes le 24, ayant trouvé seulement un petit fragment ayant appartenu au haut de la stèle et, à quelques mètres de distance, une petite stèle assyrienne. M. Darroux mit à profit ce séjour de 24 heures à Tell Ahmar pour lever le plan reproduit ci-dessus.

Le nom de lieu que nous transcrivons Til-Barsib est le plus souvent lu Til-Barsip avec un *p* final. La lecture Til Barsib (avec un *b*) est assurée par la graphie *Til-Bar-si bi* qui se rencontre dans une lettre à un roi d'Assyrie, publiée par Harper (*Letters*, n° 322, rev. 7). Noter la variante *bar* (pour *bar*) : elle se retrouve dans la graphie *Til-Bar-si ib* dont le Monolithe de Salmanasar III (col. II, ll. 14 et 16) offre deux exemples. Il est probable que la prononciation locale était *Borsib*, que les Assyriens ont transcrit *Barsib* ou *Barsib*.

La première mention de Barsib se trouve dans l'inscription de la statue B de Gudea (col. VI, 59) : à cette place est mentionnée une « montagne de Barsib » ou Gudea aurait chargé sur de grandes barques des « pierres *na-lu-a* »¹. Au ix^e siècle, Til-Barsib était la capitale d'un état araméen, appelé la « Maison de Adin » ܒܝܬ ܐܕܝܢ *Bit Adin*, qui s'étendait des deux côtés de l'Euphrate². Assurnasirpal s'empara d'une forteresse du Bit-Adini, mais ne poussa pas plus loin et dut se contenter d'imposer tribut à Ahuni, « l'enfant de Adin » ܡܪ ܐܕܝܢ *mar A-di-ni*. Il ne fallut pas moins de quatre dures campagnes de son fils et successeur Salmanasar III pour avoir raison d'Ahuni. En 856, Til-Barsib fut pris et reçut le nom de Kar-Sulmānāsarid. En 853, Ahuni fut emmené en captivité à Assur. Au temps de Sami-Adad V, le territoire assyrien « s'étendait » jusqu'à Kar-Sulmānāsarid, qui est en face de Targamīs (stèle, II,

¹ Dans *Henri Robert à Assur*, p. 35. Meissner place le Barsib de Gudea « nahe dem Bit-Ruschluk ». Il semble bien qu'il pense à Til-Barsib.

² Voir dans SCHIFFER, *Aramæer*, p. 61-88, l'histoire du Bit-Adini. Aux textes cités par SCHIFFER, joindre la lettre araméenne d'Assur, publiée par Lidzbarski (*Alt. Urk. aus Assur*)

ainsi que le prisme de Sennacherib dit de Taylor (col. V, 34). Les deux textes semblent prouver qu'aux temps de Salmanasar V et de Sennacherib le Bit-Adini, non seulement n'avait plus la même importance qu'au temps de Salmanasar III, mais aussi n'occupait plus la même région.

7 ss.). Sennacherib, pour sa campagne maritime contre Bit-lakin, employa des barques « luttiles », construites partie à Ninive par des ouvriers luttiles et partie à Til-Barsib (Prisme Taylor IV, 26, Taureau 4, panneau 2, R 11 ss. I R 43, II, 23 ss.). Le même roi tirait de la broche des carrières de Kapridargilâ « dans la région de Til Barsib » (CT, XXVI, col. VI, 37 ss., et Layard, *Assyria*, pl. 38, II, 16 ss.). Après l'ère chrétienne, l'an *na-nun* de Barsib semble survivre sous la forme Bersiba que Dussaud a relevé « dans les listes de Ptolémée » (*Topographie historique de la Syrie* p. 162). La chaussée romaine qui conduisait de Beroë (c'est-à-dire Alep, en Mésopotamie par Hierapolis) « c'est-à-dire Mouchly (Mouchly) » à l'Euphrate en face de Tell Ahmar (cf. *Annales Syriennes*, pp. 20 ss.). C'est cette voie que suivit l'empereur Julien dans son expédition contre les Perses (voir « La marche de l'empereur Julien d'Antioche à l'Euphrate », dans les *Études syriennes* de Cunault). Elle a continué à être utilisée jusqu'aux temps modernes. Aujourd'hui encore les caravanes qui se rendent d'Alep à Hama par Mouchly et Seroudj passent l'Euphrate à Tell Ahmar, où elles trouvent des bacs.

On comprend tout l'intérêt que la possession de ce passage offrait pour les Assyriens. Til-Barsib était la porte qui leur donnait accès à la Méditerranée. La voie principale qui reliait l'Assyrie et la Syrie passait certainement par Guzana (Tell Halaf), Harran, Hadatu¹ et Til-Barsib. Le choix de cet itinéraire s'imposait aux Assyriens : au Sud le désert rendait les communications difficiles et peu sûres², au Nord le passage de l'Euphrate était commandé par Birkennash qui ne tomba aux mains des Assyriens que sous le règne de Sargon.

Voici quelques observations sur les différents monuments découverts jusqu'à ce jour à Tell Ahmar :

¹ Lors de mon premier passage à Arslan Tash en mai 1927 j'ai pu voir sur deux fragments de lion en basalte, l'un de ces fragments « disparu » mais j'en ai conservé un « esquisse ». Les fouilles que le P. Barras M. Dossin et moi avons faites à Arslan Tash, pendant le printemps 1928, nous ont confirmé qu'Arslan Tash est bien le site de l'ancienne Hadatu. Ce nom se retrouve dans le *Liber censatus assyrius* et la province de Babilonia, sous la forme *Hadatu* et *Hadatu*.

² *La Syrie et l'Assyrie* (Bach) n° 6, I 11.

³ Notons cependant qu'autrefois des kilomètres d'existant entre Harran et Mouchly une route de caravanes qui franchissait l'Euphrate en aval de Tell Ahmar, à hauteur de Hadatu et Nalim. Ce passage est connu par les historiens et géographes arabes sous le nom de *Djebel Mouchly* « Pont de Mouchly » (voir Dussaud, *Topographie histor. de la Syrie* p. 451). Entre Harran et l'Euphrate, cette route traversait une région en grande partie désertique.

1° La porte aux lions (a du plan). Je ne puis que me référer à la description que Hogarth a donnée de ces lions très mutilés (*l. c.*, p. 178), aux photographies qu'il en a publiées (*ibid.*, pl. XXXVII) et, en ce qui concerne l'inscription, à la copie de Thompson (PSBA, Feb. 1912, p. 60 ss.). La porte aux lions est ce qu'on peut appeler la « porte d'Assyrie ». C'est par là qu'aujourd'hui encore on passe pour se rendre soit à Ourfa par Serouh, soit à Arslan Tash par Rouvi. La seconde route, peu fréquentée de nos jours, était probablement, au temps de Salmanasar III et de ses successeurs, la grande voie de communication avec l'Assyrie.

2° Fragments de stèle assyrienne au Sud-Ouest de la porte aux lions (b du plan). Ces fragments sont décrits par Hogarth (*l. c.*, p. 179), comme il suit : « Just inside the gate, in a shallow excavation, is to be seen part of a large round-headed *stela* in black basalt, which shows the head and upper half of a male figure wearing high *pates* and bearing a broken object in his clenched fist (Plat. XXXVI, 1). From the peak of this cap to the point of the beard the figure measures 0,90 m. The head is much worn. A second fragment lying near shows the rest of the figure, draped to the feet. A third fragment, much defaced, has the head of a smaller figure, also wearing *pates*. There are three other fragments of relief, too small and imperfect for their character to appear. The large figure seems to have stood about 3,00 m. high ». Les fragments dont on vient de lire la description appartiennent à une stèle tout à fait semblable à celle que nous décrirons au numéro suivant, mais non inscrite. Cette stèle était certainement à Asarhaddon. Sa largeur était de 1 m. 66 et sa hauteur paraît avoir dépassé 3 m. 50. Nous avons trouvé le socle encore *in situ*, à 0 m. 40 au-dessous du sol actuel, et mesure 2 m. 46 sur 1 m. 26 : au centre est creusée une mortaise de 0 m. 77 de longueur sur 0 m. 16 de largeur et 0 m. 17 de profondeur. Les grands côtés regardent respectivement l'Est et l'Ouest. Il est probable que la stèle faisait face à l'Ouest, elle étant le premier objet qui attirait les regards du voyageur pénétrant dans la ville par la porte aux lions.

3° Grande stèle d'Asarhaddon. Les fragments en ont été trouvés sur la terrasse, à proximité du tell proprement dit, au point c du plan. À cet endroit émergeait un épais fragment de basalte noir, portant des traces de sculpture.

* Elle est portée sur la carte au 1:400.000 de Keport, d'après les relevés faits par des ingénieurs du chemin de fer de Bagdad.

En le dégageant nous avons constaté qu'il avait appartenu à une stèle assyrienne de très grandes dimensions dont il avait formé le sommet. En poursuivant la fouille, nous avons successivement mis au jour les autres fragments, repartis d'eux deux côtés du soubassement que nous avons trouvé et placé à environ 0 m. 90 au dessous du sol actuel. Ces fragments, au nombre de cinq, ont été depuis transportés à Alép. Je les désigne par les lettres A, B, C, D, E, en commençant par le fragment supérieur auquel je donne la lettre A. Pendant le transport le fragment A s'est fendu en deux morceaux et le fragment B en cinq morceaux. La stèle n'a pu encore être reconstituée en nature. On trouvera, planche XXXVI, un essai provisoire de reconstitution, fait au moyen de plusieurs photographies juxtaposées. Le soubassement est formé d'un bloc de basalte mesurant 2 m. 14 de longueur sur 1 mètre environ de largeur et 1 m. 10 de hauteur. Les deux côtes longs font face respectivement au Nord et au Sud. La stèle était fixée sur le soubassement au moyen d'un puissant tenon engagé dans une mortaise mesurant 0 m. 81 de longueur sur 0 m. 57 de largeur et 0 m. 35 de profondeur. Elle avait une hauteur d'environ 3 m. 80 et une épaisseur moyenne de 0 m. 60, sa largeur mesurée à mi-hauteur, étant de 1 m. 72. C'est, je crois, la plus grande stèle assyrienne connue jusqu'ici. La position dans laquelle nous avons trouvé les divers fragments paraît indiquer qu'elle faisait face au Sud. Il semble que les démolisseurs aient d'abord fait basculer le fragment A qui est tombé, sans dessus dessous, au nord du soubassement, la partie sculptée regardant le Nord. Le fragment B a dû basculer dans les mêmes conditions et est tombé entre le fragment A et le soubassement. Les autres fragments ont été trouvés au Sud du soubassement. Il semble qu'on ait fait pivoter le fragment C, puis qu'on l'ait fait tomber sans le faire basculer — nous l'avons trouvé debout, la face sculptée regardant le soubassement. Quant au fragment D, on n'a pu le faire tomber sans avoir préalablement fait sauter le tenon de la mortaise — il se trouvait, lorsque nous l'avons dégagé, dans une position oblique, la face sculptée regardant le Sud et le tenon restant appuyé sur l'angle Sud-Est du soubassement.

Cette stèle rappelle de très près la stèle assyrienne de Sealdjil sinon par le style, au moins par les représentations. C'est le même programme qui a été exécuté à Sealdjil par un artiste indigène et à Tell Aljumar par un artiste probablement assyrien.

Pour l'intelligence de la scène représentée, il importe d'abord de faire observer que sur toutes les stèles assyriennes le roi est dans l'attitude de l'adorant. Le plus souvent les dieux, devant lesquels le roi est en adoration, ne sont figurés que par leurs emblèmes. Ici, au contraire, comme sur la stèle de Sennakrib, on voit dans le champ la représentation de dieux montés debout sur des animaux sacrés. Ces dieux, au nombre de cinq, forment une sorte de procession qui se dirige vers le roi. Cette scène ne prend toute son ampleur que dans de grandes sculptures rupestres telles que celles de Bayan et de Maltai ou les dieux sont représentés à la même échelle que le roi. Au sujet de l'attitude rituelle du roi, voir nos remarques dans RA. XVI, p. 188. Noter le lien qui maintient le vêtement au corps, l'empêche de flotter. C'est la « ceinture » la bien connue M. Heuzey dans ses *Études orientales* (p. 268 ss.) un ajustement religieux qui n'est jamais délaissé ni par le roi, soit à la guerre, soit dans les cérémonies de la cour. Le roi tient des cordes dont on n'a pu recueillir plus que l'une des extrémités enroulée autour de sa main gauche. Ces cordes servaient à tenir en laisse, au moyen d'un anneau passé dans la lèvre inférieure, deux capifs qui levait les mains dans un geste de supplication. Ils sont tous deux vêtus d'une tunique longue¹. L'un, le plus élevée du roi, est le houl, il porte la barbe longue et les cheveux bouillants à la mode assyrienne. Il est coiffé d'un haut casque ou bonnet conique. L'autre est agnouille. Il est imberbe et porte, sur une coiffure basse qui épouse la forme du crâne et masque entièrement la chevelure, l'insigne royal égyptien, l'uraeus dont la tête est mutilée mais dont le corps est encore nettement visible. Alors que le roi a une taille de géant (plus de trois mètres avec la barbe) les capifs sont à peine de grandeur naturelle. La même scène est représentée sur la stèle de Sennakrib. L'éditeur de la stèle, von Laschan, a proposé d'identifier le personnage qui porte l'uraeus à Targu, le roi de Nubie et d'Égypte vaincu par Asarhaddon, et le personnage coiffé du casque conique, à son allié Baal, le roi de Tyr. Ces identifications ont été généralement acceptées. Bien qu'Asarhaddon n'ait

¹ Cette tunique semble munie de manches courtes, mais en réalité elle était probablement sans manches. Les bras de celle composant la tunique couvrent la naissance de l'épaule et donnent ainsi l'illusion de manches (voir Heuzey, *Revueassyriologique* XXII, p. 106).

² Notons cependant que les deux prisonniers ont été identifiés par Weissbach, *Die Denkmäler und Inschriften von der Monarchie des Nubien etc.* p. 50. L'un à Usanaburu, le Targu, l'autre à Baal de Tyr. L'un par Usanaburu (ZA. XXXI, p. 236), l'un à Targu et l'autre à

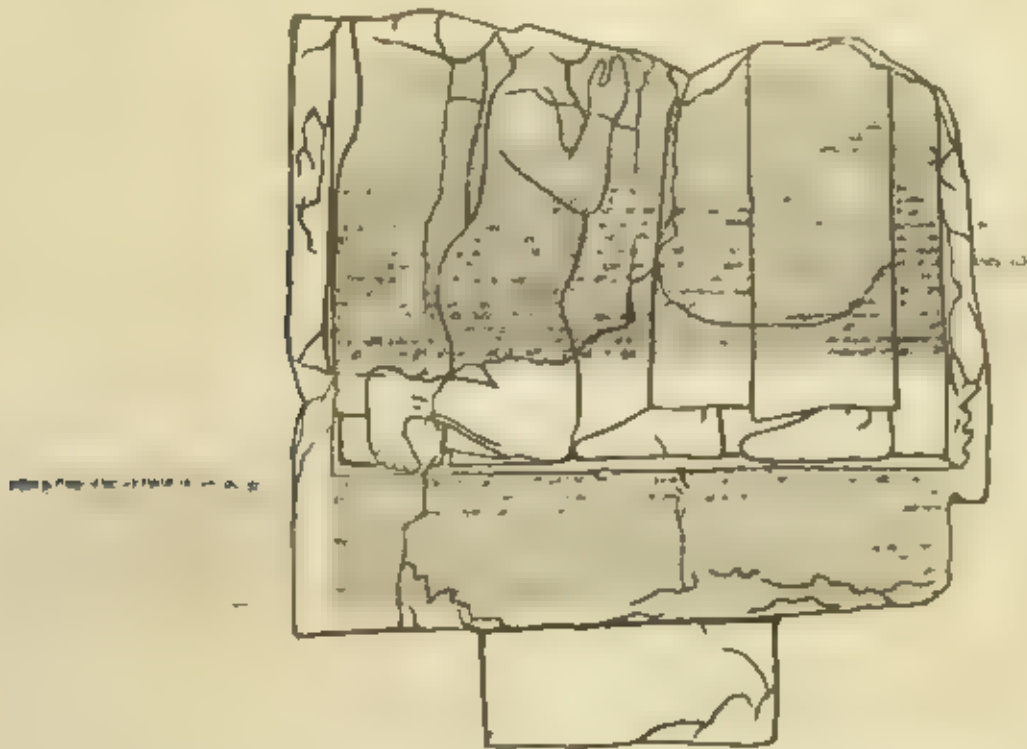
jamais fait prisonniers, ni Tarqû, ni Ba'al. L'inscription de Sendjirli mentionne la capture d'Ušanahuru, le prince royal égyptien. Il n'est pas douteux que le prisonnier agenouillé soit, non pas Tarqû, mais son fils I-sar-ahuru. Quant à l'autre prisonnier, c'est sans doute un chef syrien — mais pourquoi Ba'al de Tyr qui n'a jamais été pris, qui a même conclu avec Asarhaddon un traité dont le texte nous est parvenu et qui est encore au temps d'Assurbanpal? Les inscriptions d'Asarhaddon mentionnent avec une certaine emphase la capture d'un autre chef syrien, Abdi-milkuthi de Sidon. C'est en 677 que Sidon fut prise et rasée; l'année suivante — en septembre 676, Abdi-milkuthi qui, selon l'expression de l'auteur assyrien, avait été pêché comme un poisson, du milieu de la mer — eut la tête tranchée. Il est très probable que c'est Abdi-milkuthi qui est représenté sur la stèle de Sendjirli et sur celle de Tell Ahmar. Ce qui tend à confirmer cette identification, c'est que, sur la stèle de Tell Ahmar, le récit de la campagne de Sidon est disposé de telle façon que le nom d'Abdi-milkuthi se trouve exactement sous les pieds du prisonnier que nous identifions au roi de Sidon — cette rencontre n'est peut-être pas fortuite.

Sur les tranches de la stèle de Tell Ahmar — comme sur celles de la stèle de Sendjirli — sont figurés deux personnages. L'un et l'autre ont la tête ornée d'un bandeau ou d'un turban — par des fanons, aux bras des armilles en spirale, aux poignets de gros bracelets ouvragés. Les mains placées l'une dans l'autre dans l'attitude d'attente respectueuse que l'on suppose reposer les personnes qui se trouvent en présence du roi. Ils sont vêtus tous deux d'une tunique longue qui tombe jusqu'aux pieds — celui de droite porte une ceinture d'où pend une longue bande qui s'étend vers le bas, comme une robe. Sur la stèle de Sendjirli le personnage de gauche porte par derrière la draperie plissée, caractéristique du costume babylonien — le personnage de droite est drapé dans le grand manteau royal assyrien. Bien que ces particularités très significatives soient absentes de la stèle de Tell Ahmar, il n'est pas douteux que sur cette stèle — comme sur celle de Sendjirli, les deux personnages soient, celui de droite, Assurbanpal, l'héritier désigné du trône assyrien, et celui de gauche, Samas-nimuki, l'héritier désigné du trône babylonien (voir, sur cette question, les judicieuses observations de Unger, ZA, XXXI, 236 ss.).

Abdi-milkuthi de Sidon. Wiersma et — sans nous en apercevoir — ont vu une moulure de la vérité.

Dans la position où les fragments de la stèle se trouvent placés au Musée provisoire d'Alep, il m'a été impossible d'en photographier les tranches.

L'inscription est malheureusement très mutilée et l'a été à dessin. Une première bande d'environ 1 m. 10 de hauteur, comprenant probablement 24 lignes, traversait toute la largeur de la stèle, couvrant les figures aussi bien que le champ; elle se termine à environ 0 m. 30 au-dessus du listel qui forme la ligne de sol. Une seconde bande de 10 lignes était inscrite sur ce listel. On trouve aussi 10 lignes préparées sur le listel correspondant de la tranche gauche, mais, seule, la première a été inscrite. Cette partie de la stèle offre d'autres traces d'achèvement: les pieds du personnage sculpté sur la tranche gauche, sont simplement dessinés au trait mais non modelés. On trouvera ci-dessous la copie, la transcription et la traduction de ce qui reste



de l'inscription. Les restitutions sont empruntées aux prismes A ou B + S. Comme il y a de notables différences de rédaction entre ces différents textes, certaines restitutions ne peuvent prétendre à une exactitude littérale: la

Lintel.

25 Ab-di m[et] ka₂ ut ti sar d[et] Si-du-un[et] m₂

Souscription (sur la tranche gauche).

²⁶ ²⁷ ²⁸ ²⁹ ³⁰ ³¹ ³² ³³ ³⁴ ³⁵ ³⁶ ³⁷ ³⁸ ³⁹ ⁴⁰ ⁴¹ ⁴² ⁴³ ⁴⁴ ⁴⁵ ⁴⁶ ⁴⁷ ⁴⁸ ⁴⁹ ⁵⁰ ⁵¹ ⁵² ⁵³ ⁵⁴ ⁵⁵ ⁵⁶ ⁵⁷ ⁵⁸ ⁵⁹ ⁶⁰ ⁶¹ ⁶² ⁶³ ⁶⁴ ⁶⁵ ⁶⁶ ⁶⁷ ⁶⁸ ⁶⁹ ⁷⁰ ⁷¹ ⁷² ⁷³ ⁷⁴ ⁷⁵ ⁷⁶ ⁷⁷ ⁷⁸ ⁷⁹ ⁸⁰ ⁸¹ ⁸² ⁸³ ⁸⁴ ⁸⁵ ⁸⁶ ⁸⁷ ⁸⁸ ⁸⁹ ⁹⁰ ⁹¹ ⁹² ⁹³ ⁹⁴ ⁹⁵ ⁹⁶ ⁹⁷ ⁹⁸ ⁹⁹ ¹⁰⁰ ¹⁰¹ ¹⁰² ¹⁰³ ¹⁰⁴ ¹⁰⁵ ¹⁰⁶ ¹⁰⁷ ¹⁰⁸ ¹⁰⁹ ¹¹⁰ ¹¹¹ ¹¹² ¹¹³ ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹ ¹³⁰ ¹³¹ ¹³² ¹³³ ¹³⁴ ¹³⁵ ¹³⁶ ¹³⁷ ¹³⁸ ¹³⁹ ¹⁴⁰ ¹⁴¹ ¹⁴² ¹⁴³ ¹⁴⁴ ¹⁴⁵ ¹⁴⁶ ¹⁴⁷ ¹⁴⁸ ¹⁴⁹ ¹⁵⁰ ¹⁵¹ ¹⁵² ¹⁵³ ¹⁵⁴ ¹⁵⁵ ¹⁵⁶ ¹⁵⁷ ¹⁵⁸ ¹⁵⁹ ¹⁶⁰ ¹⁶¹ ¹⁶² ¹⁶³ ¹⁶⁴ ¹⁶⁵ ¹⁶⁶ ¹⁶⁷ ¹⁶⁸ ¹⁶⁹ ¹⁷⁰ ¹⁷¹ ¹⁷² ¹⁷³ ¹⁷⁴ ¹⁷⁵ ¹⁷⁶ ¹⁷⁷ ¹⁷⁸ ¹⁷⁹ ¹⁸⁰ ¹⁸¹ ¹⁸² ¹⁸³ ¹⁸⁴ ¹⁸⁵ ¹⁸⁶ ¹⁸⁷ ¹⁸⁸ ¹⁸⁹ ¹⁹⁰ ¹⁹¹ ¹⁹² ¹⁹³ ¹⁹⁴ ¹⁹⁵ ¹⁹⁶ ¹⁹⁷ ¹⁹⁸ ¹⁹⁹ ²⁰⁰ ²⁰¹ ²⁰² ²⁰³ ²⁰⁴ ²⁰⁵ ²⁰⁶ ²⁰⁷ ²⁰⁸ ²⁰⁹ ²¹⁰ ²¹¹ ²¹² ²¹³ ²¹⁴ ²¹⁵ ²¹⁶ ²¹⁷ ²¹⁸ ²¹⁹ ²²⁰ ²²¹ ²²² ²²³ ²²⁴ ²²⁵ ²²⁶ ²²⁷ ²²⁸ ²²⁹ ²³⁰ ²³¹ ²³² ²³³ ²³⁴ ²³⁵ ²³⁶ ²³⁷ ²³⁸ ²³⁹ ²⁴⁰ ²⁴¹ ²⁴² ²⁴³ ²⁴⁴ ²⁴⁵ ²⁴⁶ ²⁴⁷ ²⁴⁸ ²⁴⁹ ²⁵⁰ ²⁵¹ ²⁵² ²⁵³ ²⁵⁴ ²⁵⁵ ²⁵⁶ ²⁵⁷ ²⁵⁸ ²⁵⁹ ²⁶⁰ ²⁶¹ ²⁶² ²⁶³ ²⁶⁴ ²⁶⁵ ²⁶⁶ ²⁶⁷ ²⁶⁸ ²⁶⁹ ²⁷⁰ ²⁷¹ ²⁷² ²⁷³ ²⁷⁴ ²⁷⁵ ²⁷⁶ ²⁷⁷ ²⁷⁸ ²⁷⁹ ²⁸⁰ ²⁸¹ ²⁸² ²⁸³ ²⁸⁴ ²⁸⁵ ²⁸⁶ ²⁸⁷ ²⁸⁸ ²⁸⁹ ²⁹⁰ ²⁹¹ ²⁹² ²⁹³ ²⁹⁴ ²⁹⁵ ²⁹⁶ ²⁹⁷ ²⁹⁸ ²⁹⁹ ³⁰⁰ ³⁰¹ ³⁰² ³⁰³ ³⁰⁴ ³⁰⁵ ³⁰⁶ ³⁰⁷ ³⁰⁸ ³⁰⁹ ³¹⁰ ³¹¹ ³¹² ³¹³ ³¹⁴ ³¹⁵ ³¹⁶ ³¹⁷ ³¹⁸ ³¹⁹ ³²⁰ ³²¹ ³²² ³²³ ³²⁴ ³²⁵ ³²⁶ ³²⁷ ³²⁸ ³²⁹ ³³⁰ ³³¹ ³³² ³³³ ³³⁴ ³³⁵ ³³⁶ ³³⁷ ³³⁸ ³³⁹ ³⁴⁰ ³⁴¹ ³⁴² ³⁴³ ³⁴⁴ ³⁴⁵ ³⁴⁶ ³⁴⁷ ³⁴⁸ ³⁴⁹ ³⁵⁰ ³⁵¹ ³⁵² ³⁵³ ³⁵⁴ ³⁵⁵ ³⁵⁶ ³⁵⁷ ³⁵⁸ ³⁵⁹ ³⁶⁰ ³⁶¹ ³⁶² ³⁶³ ³⁶⁴ ³⁶⁵ ³⁶⁶ ³⁶⁷ ³⁶⁸ ³⁶⁹ ³⁷⁰ ³⁷¹ ³⁷² ³⁷³ ³⁷⁴ ³⁷⁵ ³⁷⁶ ³⁷⁷ ³⁷⁸ ³⁷⁹ ³⁸⁰ ³⁸¹ ³⁸² ³⁸³ ³⁸⁴ ³⁸⁵ ³⁸⁶ ³⁸⁷ ³⁸⁸ ³⁸⁹ ³⁹⁰ ³⁹¹ ³⁹² ³⁹³ ³⁹⁴ ³⁹⁵ ³⁹⁶ ³⁹⁷ ³⁹⁸ ³⁹⁹ ⁴⁰⁰ ⁴⁰¹ ⁴⁰² ⁴⁰³ ⁴⁰⁴ ⁴⁰⁵ ⁴⁰⁶ ⁴⁰⁷ ⁴⁰⁸ ⁴⁰⁹ ⁴¹⁰ ⁴¹¹ ⁴¹² ⁴¹³ ⁴¹⁴ ⁴¹⁵ ⁴¹⁶ ⁴¹⁷ ⁴¹⁸ ⁴¹⁹ ⁴²⁰ ⁴²¹ ⁴²² ⁴²³ ⁴²⁴ ⁴²⁵ ⁴²⁶ ⁴²⁷ ⁴²⁸ ⁴²⁹ ⁴³⁰ ⁴³¹ ⁴³² ⁴³³ ⁴³⁴ ⁴³⁵ ⁴³⁶ ⁴³⁷ ⁴³⁸ ⁴³⁹ ⁴⁴⁰ ⁴⁴¹ ⁴⁴² ⁴⁴³ ⁴⁴⁴ ⁴⁴⁵ ⁴⁴⁶ ⁴⁴⁷ ⁴⁴⁸ ⁴⁴⁹ ⁴⁵⁰ ⁴⁵¹ ⁴⁵² ⁴⁵³ ⁴⁵⁴ ⁴⁵⁵ ⁴⁵⁶ ⁴⁵⁷ ⁴⁵⁸ ⁴⁵⁹ ⁴⁶⁰ ⁴⁶¹ ⁴⁶² ⁴⁶³ ⁴⁶⁴ ⁴⁶⁵ ⁴⁶⁶ ⁴⁶⁷ ⁴⁶⁸ ⁴⁶⁹ ⁴⁷⁰ ⁴⁷¹ ⁴⁷² ⁴⁷³ ⁴⁷⁴ ⁴⁷⁵ ⁴⁷⁶ ⁴⁷⁷ ⁴⁷⁸ ⁴⁷⁹ ⁴⁸⁰ ⁴⁸¹ ⁴⁸² ⁴⁸³ ⁴⁸⁴ ⁴⁸⁵ ⁴⁸⁶ ⁴⁸⁷ ⁴⁸⁸ ⁴⁸⁹ ⁴⁹⁰ ⁴⁹¹ ⁴⁹² ⁴⁹³ ⁴⁹⁴ ⁴⁹⁵ ⁴⁹⁶ ⁴⁹⁷ ⁴⁹⁸ ⁴⁹⁹ ⁵⁰⁰ ⁵⁰¹ ⁵⁰² ⁵⁰³ ⁵⁰⁴ ⁵⁰⁵ ⁵⁰⁶ ⁵⁰⁷ ⁵⁰⁸ ⁵⁰⁹ ⁵¹⁰ ⁵¹¹ ⁵¹² ⁵¹³ ⁵¹⁴ ⁵¹⁵ ⁵¹⁶ ⁵¹⁷ ⁵¹⁸ ⁵¹⁹ ⁵²⁰ ⁵²¹ ⁵²² ⁵²³ ⁵²⁴ ⁵²⁵ ⁵²⁶ ⁵²⁷ ⁵²⁸ ⁵²⁹ ⁵³⁰ ⁵³¹ ⁵³² ⁵³³ ⁵³⁴ ⁵³⁵ ⁵³⁶ ⁵³⁷ ⁵³⁸ ⁵³⁹ ⁵⁴⁰ ⁵⁴¹ ⁵⁴² ⁵⁴³ ⁵⁴⁴ ⁵⁴⁵ ⁵⁴⁶ ⁵⁴⁷ ⁵⁴⁸ ⁵⁴⁹ ⁵⁵⁰ ⁵⁵¹ ⁵⁵² ⁵⁵³ ⁵⁵⁴ ⁵⁵⁵ ⁵⁵⁶ ⁵⁵⁷ ⁵⁵⁸ ⁵⁵⁹ ⁵⁶⁰ ⁵⁶¹ ⁵⁶² ⁵⁶³ ⁵⁶⁴ ⁵⁶⁵ ⁵⁶⁶ ⁵⁶⁷ ⁵⁶⁸ ⁵⁶⁹ ⁵⁷⁰ ⁵⁷¹ ⁵⁷² ⁵⁷³ ⁵⁷⁴ ⁵⁷⁵ ⁵⁷⁶ ⁵⁷⁷ ⁵⁷⁸ ⁵⁷⁹ ⁵⁸⁰ ⁵⁸¹ ⁵⁸² ⁵⁸³ ⁵⁸⁴ ⁵⁸⁵ ⁵⁸⁶ ⁵⁸⁷ ⁵⁸⁸ ⁵⁸⁹ ⁵⁹⁰ ⁵⁹¹ ⁵⁹² ⁵⁹³ ⁵⁹⁴ ⁵⁹⁵ ⁵⁹⁶ ⁵⁹⁷ ⁵⁹⁸ ⁵⁹⁹ ⁶⁰⁰ ⁶⁰¹ ⁶⁰² ⁶⁰³ ⁶⁰⁴ ⁶⁰⁵ ⁶⁰⁶ ⁶⁰⁷ ⁶⁰⁸ ⁶⁰⁹ ⁶¹⁰ ⁶¹¹ ⁶¹² ⁶¹³ ⁶¹⁴ ⁶¹⁵ ⁶¹⁶ ⁶¹⁷ ⁶¹⁸ ⁶¹⁹ ⁶²⁰ ⁶²¹ ⁶²² ⁶²³ ⁶²⁴ ⁶²⁵ ⁶²⁶ ⁶²⁷ ⁶²⁸ ⁶²⁹ ⁶³⁰ ⁶³¹ ⁶³² ⁶³³ ⁶³⁴ ⁶³⁵ ⁶³⁶ ⁶³⁷ ⁶³⁸ ⁶³⁹ ⁶⁴⁰ ⁶⁴¹ ⁶⁴² ⁶⁴³ ⁶⁴⁴ ⁶⁴⁵ ⁶⁴⁶ ⁶⁴⁷ ⁶⁴⁸ ⁶⁴⁹ ⁶⁵⁰ ⁶⁵¹ ⁶⁵² ⁶⁵³ ⁶⁵⁴ ⁶⁵⁵ ⁶⁵⁶ ⁶⁵⁷ ⁶⁵⁸ ⁶⁵⁹ ⁶⁶⁰ ⁶⁶¹ ⁶⁶² ⁶⁶³ ⁶⁶⁴ ⁶⁶⁵ ⁶⁶⁶ ⁶⁶⁷ ⁶⁶⁸ ⁶⁶⁹ ⁶⁷⁰ ⁶⁷¹ ⁶⁷² ⁶⁷³ ⁶⁷⁴ ⁶⁷⁵ ⁶⁷⁶ ⁶⁷⁷ ⁶⁷⁸ ⁶⁷⁹ ⁶⁸⁰ ⁶⁸¹ ⁶⁸² ⁶⁸³ ⁶⁸⁴ ⁶⁸⁵ ⁶⁸⁶ ⁶⁸⁷ ⁶⁸⁸ ⁶⁸⁹ ⁶⁹⁰ ⁶⁹¹ ⁶⁹² ⁶⁹³ ⁶⁹⁴ ⁶⁹⁵ ⁶⁹⁶ ⁶⁹⁷ ⁶⁹⁸ ⁶⁹⁹ ⁷⁰⁰ ⁷⁰¹ ⁷⁰² ⁷⁰³ ⁷⁰⁴ ⁷⁰⁵ ⁷⁰⁶ ⁷⁰⁷ ⁷⁰⁸ ⁷⁰⁹ ⁷¹⁰ ⁷¹¹ ⁷¹² ⁷¹³ ⁷¹⁴ ⁷¹⁵ ⁷¹⁶ ⁷¹⁷ ⁷¹⁸ ⁷¹⁹ ⁷²⁰ ⁷²¹ ⁷²² ⁷²³ ⁷²⁴ ⁷²⁵ ⁷²⁶ ⁷²⁷ ⁷²⁸ ⁷²⁹ ⁷³⁰ ⁷³¹ ⁷³² ⁷³³ ⁷³⁴ ⁷³⁵ ⁷³⁶ ⁷³⁷ ⁷³⁸ ⁷³⁹ ⁷⁴⁰ ⁷⁴¹ ⁷⁴² ⁷⁴³ ⁷⁴⁴ ⁷⁴⁵ ⁷⁴⁶ ⁷⁴⁷ ⁷⁴⁸ ⁷⁴⁹ ⁷⁵⁰ ⁷⁵¹ ⁷⁵² ⁷⁵³ ⁷⁵⁴ ⁷⁵⁵ ⁷⁵⁶ ⁷⁵⁷ ⁷⁵⁸ ⁷⁵⁹ ⁷⁶⁰ ⁷⁶¹ ⁷⁶² ⁷⁶³ ⁷⁶⁴ ⁷⁶⁵ ⁷⁶⁶ ⁷⁶⁷ ⁷⁶⁸ ⁷⁶⁹ ⁷⁷⁰ ⁷⁷¹ ⁷⁷² ⁷⁷³ ⁷⁷⁴ ⁷⁷⁵ ⁷⁷⁶ ⁷⁷⁷ ⁷⁷⁸ ⁷⁷⁹ ⁷⁸⁰ ⁷⁸¹ ⁷⁸² ⁷⁸³ ⁷⁸⁴ ⁷⁸⁵ ⁷⁸⁶ ⁷⁸⁷ ⁷⁸⁸ ⁷⁸⁹ ⁷⁹⁰ ⁷⁹¹ ⁷⁹² ⁷⁹³ ⁷⁹⁴ ⁷⁹⁵ ⁷⁹⁶ ⁷⁹⁷ ⁷⁹⁸ ⁷⁹⁹ ⁸⁰⁰ ⁸⁰¹ ⁸⁰² ⁸⁰³ ⁸⁰⁴ ⁸⁰⁵ ⁸⁰⁶ ⁸⁰⁷ ⁸⁰⁸ ⁸⁰⁹ ⁸¹⁰ ⁸¹¹ ⁸¹² ⁸¹³ ⁸¹⁴ ⁸¹⁵ ⁸¹⁶ ⁸¹⁷ ⁸¹⁸ ⁸¹⁹ ⁸²⁰ ⁸²¹ ⁸²² ⁸²³ ⁸²⁴ ⁸²⁵ ⁸²⁶ ⁸²⁷ ⁸²⁸ ⁸²⁹ ⁸³⁰ ⁸³¹ ⁸³² ⁸³³ ⁸³⁴ ⁸³⁵ ⁸³⁶ ⁸³⁷ ⁸³⁸ ⁸³⁹ ⁸⁴⁰ ⁸⁴¹ ⁸⁴² ⁸⁴³ ⁸⁴⁴ ⁸⁴⁵ ⁸⁴⁶ ⁸⁴⁷ ⁸⁴⁸ ⁸⁴⁹ ⁸⁵⁰ ⁸⁵¹ ⁸⁵² ⁸⁵³ ⁸⁵⁴ ⁸⁵⁵ ⁸⁵⁶ ⁸⁵⁷ ⁸⁵⁸ ⁸⁵⁹ ⁸⁶⁰ ⁸⁶¹ ⁸⁶² ⁸⁶³ ⁸⁶⁴ ⁸⁶⁵ ⁸⁶⁶ ⁸⁶⁷ ⁸⁶⁸ ⁸⁶⁹ ⁸⁷⁰ ⁸⁷¹ ⁸⁷² ⁸⁷³ ⁸⁷⁴ ⁸⁷⁵ ⁸⁷⁶ ⁸⁷⁷ ⁸⁷⁸ ⁸⁷⁹ ⁸⁸⁰ ⁸⁸¹ ⁸⁸² ⁸⁸³ ⁸⁸⁴ ⁸⁸⁵ ⁸⁸⁶ ⁸⁸⁷ ⁸⁸⁸ ⁸⁸⁹ ⁸⁹⁰ ⁸⁹¹ ⁸⁹² ⁸⁹³ ⁸⁹⁴ ⁸⁹⁵ ⁸⁹⁶ ⁸⁹⁷ ⁸⁹⁸ ⁸⁹⁹ ⁹⁰⁰ ⁹⁰¹ ⁹⁰² ⁹⁰³ ⁹⁰⁴ ⁹⁰⁵ ⁹⁰⁶ ⁹⁰⁷ ⁹⁰⁸ ⁹⁰⁹ ⁹¹⁰ ⁹¹¹ ⁹¹² ⁹¹³ ⁹¹⁴ ⁹¹⁵ ⁹¹⁶ ⁹¹⁷ ⁹¹⁸ ⁹¹⁹ ⁹²⁰ ⁹²¹ ⁹²² ⁹²³ ⁹²⁴ ⁹²⁵ ⁹²⁶ ⁹²⁷ ⁹²⁸ ⁹²⁹ ⁹³⁰ ⁹³¹ ⁹³² ⁹³³ ⁹³⁴ ⁹³⁵ ⁹³⁶ ⁹³⁷ ⁹³⁸ ⁹³⁹ ⁹⁴⁰ ⁹⁴¹ ⁹⁴² ⁹⁴³ ⁹⁴⁴ ⁹⁴⁵ ⁹⁴⁶ ⁹⁴⁷ ⁹⁴⁸ ⁹⁴⁹ ⁹⁵⁰ ⁹⁵¹ ⁹⁵² ⁹⁵³ ⁹⁵⁴ ⁹⁵⁵ ⁹⁵⁶ ⁹⁵⁷ ⁹⁵⁸ ⁹⁵⁹ ⁹⁶⁰ ⁹⁶¹ ⁹⁶² ⁹⁶³ ⁹⁶⁴ ⁹⁶⁵ ⁹⁶⁶ ⁹⁶⁷ ⁹⁶⁸ ⁹⁶⁹ ⁹⁷⁰ ⁹⁷¹ ⁹⁷² ⁹⁷³ ⁹⁷⁴ ⁹⁷⁵ ⁹⁷⁶ ⁹⁷⁷ ⁹⁷⁸ ⁹⁷⁹ ⁹⁸⁰ ⁹⁸¹ ⁹⁸² ⁹⁸³ ⁹⁸⁴ ⁹⁸⁵ ⁹⁸⁶ ⁹⁸⁷ ⁹⁸⁸ ⁹⁸⁹ ⁹⁹⁰ ⁹⁹¹ ⁹⁹² ⁹⁹³ ⁹⁹⁴ ⁹⁹⁵ ⁹⁹⁶ ⁹⁹⁷ ⁹⁹⁸ ⁹⁹⁹ ¹⁰⁰⁰ ¹⁰⁰¹ ¹⁰⁰² ¹⁰⁰³ ¹⁰⁰⁴ ¹⁰⁰⁵ ¹⁰⁰⁶ ¹⁰⁰⁷ ¹⁰⁰⁸ ¹⁰⁰⁹ ¹⁰¹⁰ ¹⁰¹¹ ¹⁰¹² ¹⁰¹³ ¹⁰¹⁴ ¹⁰¹⁵ ¹⁰¹⁶ ¹⁰¹⁷ ¹⁰¹⁸ ¹⁰¹⁹ ¹⁰²⁰ ¹⁰²¹ ¹⁰²² ¹⁰²³ ¹⁰²⁴ ¹⁰²⁵ ¹⁰²⁶ ¹⁰²⁷ ¹⁰²⁸ ¹⁰²⁹ ¹⁰³⁰ ¹⁰³¹ ¹⁰³² ¹⁰³³ ¹⁰³⁴ ¹⁰³⁵ ¹⁰³⁶ ¹⁰³⁷ ¹⁰³⁸ ¹⁰³⁹ ¹⁰⁴⁰ ¹⁰⁴¹ ¹⁰⁴² ¹⁰⁴³ ¹⁰⁴⁴ ¹⁰⁴⁵ ¹⁰⁴⁶ ¹⁰⁴⁷ ¹⁰⁴⁸ ¹⁰⁴⁹ ¹⁰⁵⁰ ¹⁰⁵¹ ¹⁰⁵² ¹⁰⁵³ ¹⁰⁵⁴ ¹⁰⁵⁵ ¹⁰⁵⁶ ¹⁰⁵⁷ ¹⁰⁵⁸ ¹⁰⁵⁹ ¹⁰⁶⁰ ¹⁰⁶¹ ¹⁰⁶² ¹⁰⁶³ ¹⁰⁶⁴ ¹⁰⁶⁵ ¹⁰⁶⁶ ¹⁰⁶⁷ ¹⁰⁶⁸ ¹⁰⁶⁹ ¹⁰⁷⁰ ¹⁰⁷¹ ¹⁰⁷² ¹⁰⁷³ ¹⁰⁷⁴ ¹⁰⁷⁵ ¹⁰⁷⁶ ¹⁰⁷⁷ ¹⁰⁷⁸ ¹⁰⁷⁹ ¹⁰⁸⁰ ¹⁰⁸¹ ¹⁰⁸² ¹⁰⁸³ ¹⁰⁸⁴ ¹⁰⁸⁵ ¹⁰⁸⁶ ¹⁰⁸⁷ ¹⁰⁸⁸ ¹⁰⁸⁹ ¹⁰⁹⁰ ¹⁰⁹¹ ¹⁰⁹² ¹⁰⁹³ ¹⁰⁹⁴ ¹⁰⁹⁵ ¹⁰⁹⁶ ¹⁰⁹⁷ ¹⁰⁹⁸ ¹⁰⁹⁹ ¹¹⁰⁰ ¹¹⁰¹ ¹¹⁰² ¹¹⁰³ ¹¹⁰⁴ ¹¹⁰⁵ ¹¹⁰⁶ ¹¹⁰⁷ ¹¹⁰⁸ ¹¹⁰⁹ ¹¹¹⁰ ¹¹¹¹ ¹¹¹² ¹¹¹³ ¹¹¹⁴ ¹¹¹⁵ ¹¹¹⁶ ¹¹¹⁷ ¹¹¹⁸ ¹¹¹⁹ ¹¹²⁰ ¹¹²¹ ¹¹²² ¹¹²³ ¹¹²⁴ ¹¹²⁵ ¹¹²⁶ ¹¹²⁷ ¹¹²⁸ ¹¹²⁹ ¹¹³⁰ ¹¹³¹ ¹¹³² ¹¹³³ ¹¹³⁴ ¹¹³⁵ ¹¹³⁶ ¹¹³⁷ ¹¹³⁸ ¹¹³⁹ ¹¹⁴⁰ ¹¹⁴¹ ¹¹⁴² ¹¹⁴³ ¹¹⁴⁴ ¹¹⁴⁵ ¹¹⁴⁶ ¹¹⁴⁷ ¹¹⁴⁸ ¹¹⁴⁹ ¹¹⁵⁰ ¹¹⁵¹ ¹¹⁵² ¹¹⁵³ ¹¹⁵⁴ ¹¹⁵⁵ ¹¹⁵⁶ ¹¹⁵⁷ ¹¹⁵⁸ ¹¹⁵⁹ ¹¹⁶⁰ ¹¹⁶¹ ¹¹⁶² ¹¹⁶³ ¹¹⁶⁴ ¹¹⁶⁵ ¹¹⁶⁶ ¹¹⁶⁷ ¹¹⁶⁸ ¹¹⁶⁹ ¹¹⁷⁰ ¹¹⁷¹ ¹¹⁷² ¹¹⁷³ ¹¹⁷⁴ ¹¹⁷⁵ ¹¹⁷⁶ ¹¹⁷⁷ ¹¹⁷⁸ ¹¹⁷⁹ ¹¹⁸⁰ ¹¹⁸¹ ¹¹⁸² ¹¹⁸³ ¹¹⁸⁴ ¹¹⁸⁵ ¹¹⁸⁶ ¹¹⁸⁷ ¹¹⁸⁸ ¹¹⁸⁹ ¹¹⁹⁰ ¹¹⁹¹ ¹¹⁹² ¹¹⁹³ ¹¹⁹⁴ ¹¹⁹⁵ ¹¹⁹⁶ ¹¹⁹⁷ ¹¹⁹⁸ ¹¹⁹⁹ ¹²⁰⁰ ¹²⁰¹ ¹²⁰² ¹²⁰³ ¹²⁰⁴ ¹²⁰⁵ ¹²⁰⁶ ¹²⁰⁷ ¹²⁰⁸ ¹²⁰⁹ ¹²¹⁰ ¹²¹¹ ¹²¹² ¹²¹³ ¹²¹⁴ ¹²¹⁵ ¹²¹⁶ ¹²¹⁷ ¹²¹⁸ ¹²¹⁹ ¹²²⁰ ¹²²¹ ¹²²² ¹²²³ ¹²²⁴ ¹²²⁵ ¹²²⁶ ¹²²⁷ ¹²²⁸ ¹²²⁹ ¹²³⁰ ¹²³¹ ¹²³² ¹²³³ ¹²³⁴ ¹²³⁵ ¹²³⁶ ¹²³⁷ ¹²³⁸ ¹²³⁹ ¹²⁴⁰ ¹²⁴¹ ¹²⁴² ¹²⁴³ ¹²⁴⁴ ¹²⁴⁵ ¹²⁴⁶ ¹²⁴⁷ ¹²⁴⁸ ¹²⁴⁹ ¹²⁵⁰ ¹²⁵¹ ¹²⁵² ¹²⁵³ ¹²⁵⁴ ¹²⁵⁵ ¹²⁵⁶ ¹²⁵⁷ ¹²⁵⁸ ¹²⁵⁹ ¹²⁶⁰ ¹²⁶¹ ¹²⁶² ¹²⁶³ ¹²⁶⁴ ¹²⁶⁵ ¹²⁶⁶ ¹²⁶⁷ ¹²⁶⁸ ¹²⁶⁹ ¹²⁷⁰ ¹²⁷¹ ¹²⁷² ¹²⁷³ ¹²⁷⁴ ¹²⁷⁵ ¹²⁷⁶ ¹²⁷⁷ ¹²⁷⁸ ¹²⁷⁹ ¹²⁸⁰ ¹²⁸¹ ¹²⁸² ¹²⁸³ ¹²⁸⁴ ¹²⁸⁵ ¹²⁸⁶ ¹²⁸⁷ ¹²⁸⁸ ¹²⁸⁹ ¹²⁹⁰ ¹²⁹¹ ¹²⁹² ¹²⁹³ ¹²⁹⁴ ¹²⁹⁵ ¹²⁹⁶ ¹²⁹⁷ ¹²⁹⁸ ¹²⁹⁹ ¹³⁰⁰ ¹³⁰¹ ¹³⁰² ¹³⁰³ ¹³⁰⁴ ¹³⁰⁵ ¹³⁰⁶ ¹³⁰⁷ ¹³⁰⁸ ¹³⁰⁹ ¹³¹⁰ ¹³¹¹ ¹³¹² ¹³¹³ ¹³¹⁴ ¹³¹⁵ ¹³¹⁶ ¹³¹⁷ ¹³¹⁸ ¹³¹⁹ ¹³²⁰ ¹³²¹ ¹³²² ¹³²³ ¹³²⁴ ¹³²⁵ ¹³²⁶ ¹³²⁷ ¹³²⁸ ¹³²⁹ ¹³³⁰ ¹³³¹ ¹³³² ¹³³³ ¹³³⁴ ¹³³⁵ ¹³³⁶ ¹³³⁷ ¹³³⁸ ¹³³⁹ ¹³⁴⁰ ¹³⁴¹ ¹³⁴² ¹³⁴³ ¹³⁴⁴

22. j'ai pillé le pays de Ki. . . . ar, district de.
 23. les chefs Sil et parna et Eparna, j'ai . . . leurs . . . Teuspâ, le Cimmérien
 24. dans le territoire de Habasaa, district de . . . je l'ai battu
 par les armes

Listel.

25. Aôd . . . ik . . . roi de la ville de Sôd . . .

Souscription

Une stèle j'ai fait faire . . . ma puissance et les conquêtes.

La phrase reste en l'air. Le lapicide se proposait d'ajouter *qûda sirassû* «ma puissance et les conquêtes» de mes mains je fis inscrire sur cette stèle et de compléter par ces formules de style, ces imprécations qui ne varient guère d'une inscription à l'autre.

L'inscription de Salsuanasar III, trouvée sur la table pres d'un petit cimetière, a 300 pas à l'Ouest du tell (pont et du plan). Cette inscription est gravée sur la face et la tranche gauche d'une plaque de basalte, mesurant 1 m. 77 de longueur, 0 m. 98 de largeur et 0 m. 27 à 0 m. 45 d'épaisseur. La plaque était couchée sur la face et aux trois quarts enterrée. On compte 30 lignes sur la face et 17 sur la tranche. Le texte est celui des douze premières lignes du Monolithe de Kirkk, jusqu'à *ana ma* exclusivement : on lit ensuite :

<i>ka-ûd iûtu tam-di</i>	conquérant dont, depuis la mer
<i>ia môt Na-i-ri</i>	du pays de Nairi
<i>a-di tâmdî</i>	jusqu'à la mer
<i>ia ialam Šam-ia</i>	du Soleil couchant,
<i>qûda ik-iu-d(a)</i>	la m m a (tout) conquis.

Suivent trois lignes à peu près illisibles. L'inscription paraît marquée

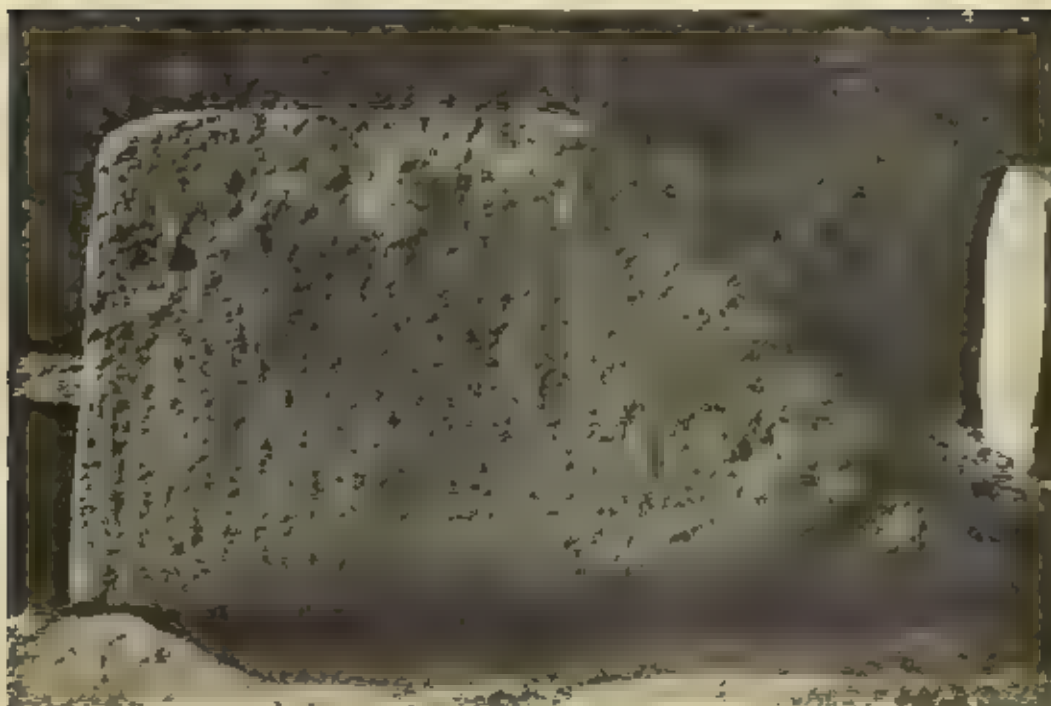
Cette plaque semble avoir fait originellement partie d'une planche : les trois cavités creusées dans la tranche inscrite semblent en témoigner : c'est un ancien orthostate, réutilisé.

¹ Sur la destination possible de ces trous qui d'habitude ou peut-être même de

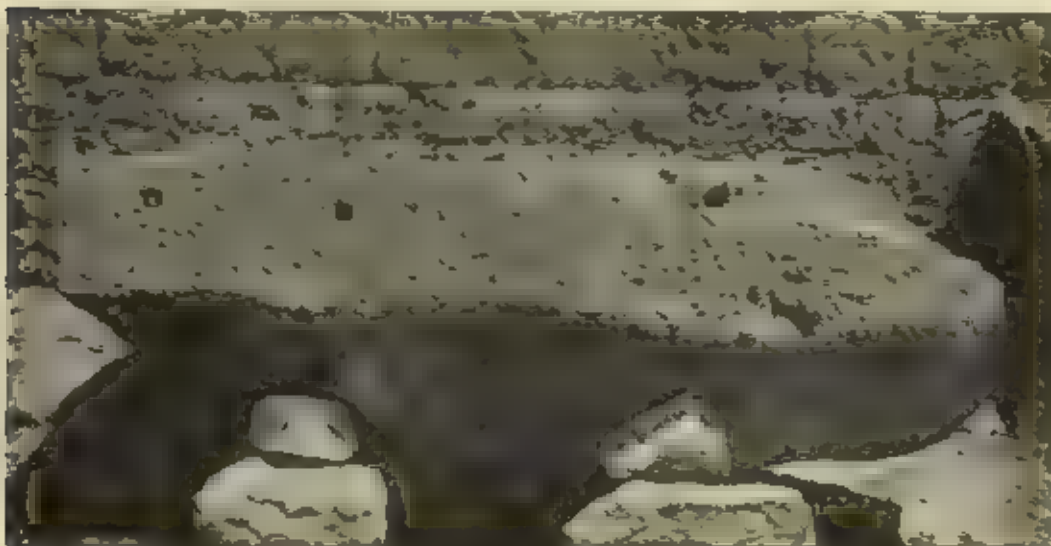
« trous de scellement », voir les observations de Woolley (*Carchemish*, II, p. 147 ss.).

INSCRIPTION DE SALMANASAR

face



recto



et 6^e Stèles hittites A et B. Je désigne par A la stèle autrefois signalée par Hogarth, par B celle que nous avons trouvée en 1928.

C'est hors de l'enceinte, à proximité de la porte Nord-Ouest, que gisaient les fragments de la stèle A. Hogarth écrit, *loc. cit.* p. 179, « There is nothing to be seen in the gap itself but on a low rise to left of the track, a hundred metres outside the wall lie six broken blocks of black basalt in and about a shallow excavation the soil out of which has been thrown up all round. » Nous avons retrouvé ces fragments à la même place, c'est-à-dire au point *f* du plan. Ils ont été, depuis, transportés par M. Darrouza Alep, en mai 1928, nous avons essayé de reconstituer la stèle qui était originairement un monolithe mesurant environ 4 mètres de hauteur et, en moyenne, 1 mètre de largeur et 0 m. 90 d'épaisseur. Les quatre faces sont reproduites aux planches XXVIII à XXXI.

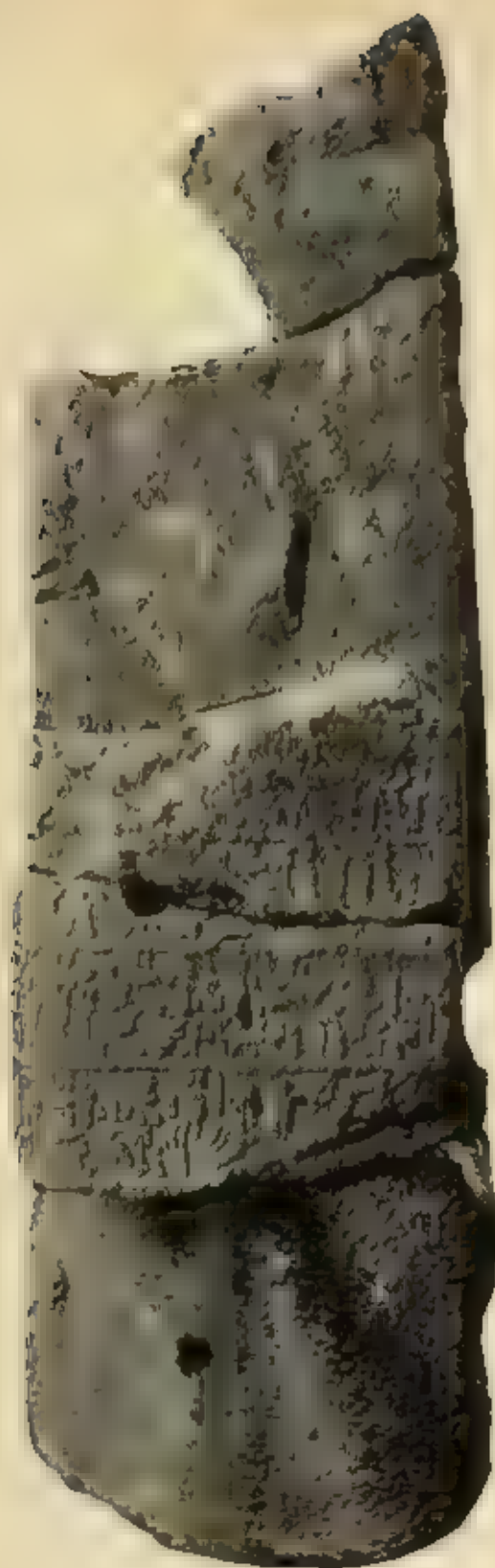
Les fragments de la stèle B ont été trouvés sur la table, à moins d'un mètre de profondeur et à 12 mètres environ au Sud-Est de l'inscription de Salmanassar III quant à la place. Le tiers inférieur de la stèle manque : dans son état actuel elle mesure 2 m. 06 de hauteur, 0 m. 83 de largeur et 0 m. 30 d'épaisseur. Cette stèle est reproduite planches XXXII et XXXIII.

Le personnage divin représenté sur les dix stèles réunit tous les traits qui en Syrie hittite, caractérisent le dieu Tesub. On compare, par exemple, le relief de Seldjrit reproduit *insigne*, pl. XII, ou la stèle hittite de Babylone — qui est sans doute d'origine syrienne — d'un côté comme de l'autre même attribut générale, même costume composé d'une tunique et d'un pagne très court maintenu à la taille par une large ceinture, même haut bonnet ou casque, fermée par un renfil nasal sphérique, même barbe frisée et taillée en collier, même longue tresse de cheveux enroulée en volute, même épée au côté, mêmes chaussures à bout relevé, même fouet et même hachette brandis d'une façon menaçante. Sur les deux stèles de Tell Ahmar, le caractère divin du personnage est accentué par la double paire de cornes qui orne sa coiffure. Mais ce qui domine dans cette figure, c'est le caractère guerrier. L'apparence générale est celle d'un soldat, d'un soldat court vêtu et « bien ceinturoné », d'une sorte d'évzone. Le costume ne diffère pas de celui que les reliefs de

(1) Reproduits par Kolosow, *Das Wiedererstandene Babylon*, p. 162, fig. 102.



STÉLE HITTITE DE TELL AHMAR (MUSÉE D'ALEP).
Face A



STELE HITTITE DE TELL AHMAR MUSÉE D'ALEP.
Face B (côté gauche)

Sendjiri prétend à des hommes d'armes que rien ne vous oblige à classer parmi les dieux, par exemple, à l'homme armé de la lance et du bouclier (représenté pl. VI, des *Tusjubi in Sendschute* voir au sujet de ce relief les observations de M. Pottier, dans *l'Art Hittite*, p. 84).

Les stèles de Tell Ahmar représentent l'esub debout sur un taureau. Le taureau est figure sur la stèle A et est à restituer sur la stèle B. Sur l'un des reliefs d'Aslan-tepe (près de Malatya) ¹ on voit un Tesub assez différent d'ailleurs, surtout par la coiffure, du Tesub syro-hittite, mais, lui aussi, perché sur un taureau. Au temps de l'empire néo-assyrien, sous le nom de Zeus Beluchinos, l'esub conserve sa monture traditionnelle ². Ce motif du dieu monté sur un animal réel ou fabuleux peut avoir été emprunté par les Hittites à l'art suméro-accadien qui en présente quelques exemples (voir *RA*, XVI, p. 197). Mais il a pris dans l'art hittite une importance qu'il n'a jamais eue dans l'art de Sumér et d'Accad : c'est probablement aux Hittites que les Assyriens l'ont tardivement emprunté ³.

Sur les deux stèles, la figure de Tesub est surmontée du disque solaire-aité, sous sa forme hittite qui combine le croissant lunaire avec le disque solaire ⁴.

L'inscription de la stèle A a été soigneusement copiée par Hogarth, mais, comme on peut le constater par la comparaison avec les reproductions photographiques, cette copie n'est pas tout à fait complète. Sur les deux stèles, la première « bande » d'écriture commence sur la tranche gauche, se poursuit sur le revers et se termine sur la tranche droite ; la deuxième bande commence sur la tranche droite et se termine sur la tranche gauche, et ainsi de suite en boustrophédon. La stèle B a été entaillée au revers, pour être réutilisée, ce qui a fait disparaître une grande partie de l'inscription.

L'accord n'est pas fait sur la question de l'origine de l'écriture hiéroglyphique hittite. Pour certains, cette écriture n'apparaîtrait que tardivement, après la ruine de l'empire hittite. Or, comme Meyer la rappelle fort à propos ⁵, elle est déjà attestée sur les rochers de Yashikaya. Il est vrai que de ce fait on a tiré la conclusion assez maltenue que les sculptures de Yashikaya

¹ Cf. *Annals of Arch. and Anthr.*, II, Pl. XII, n° 4.

² Cf. GUNOT, *Études syriennes*, p. 173 ss.; Syria, I, 193 ss.; MEYER, *Reich und Kultur der*

Chetler, p. 120 ss.

³ Cf. MEYER, l. c., p. 92 ss.

⁴ Cf. MEYER, l. c., p. 19 ss.

⁵ Cf. *Geschichte d. Altertums*, II, p. 526.

kaya seraient postérieures à l'empire hittite (cf. Van der Osten, *AJSL*, XI III, 115 s.). Welcker voit les rousneant le culte des choses au point en publiant un sceau bilingue de Subbaumma et en rappelant que Sivec a déjà signalé la présence de gloses dans glyptiques sur des tablettes provenant des archives de Boghaz-keui⁽¹⁾.

7° Petite stèle assyrienne. Cette stèle reproduite ci-dessous (pl. XXXV, n° 3) a été trouvée à 6 mètres au Nord de la stèle hittite B et à un peu plus d'un mètre de profondeur. Elle était couchée dans un blocage formé de grosses pierres brutes et de fragments de pierres taillées. Elle est en basalte et mesure (ta. 1) de hauteur sans le socle 0 m. 60 de largeur et 0 m. 27 d'épaisseur. La hauteur du socle est de 0 m. 13 et sa largeur de 0 m. 23. Sur cette stèle est représenté un personnage de profil à gauche, vêtu d'une tunique longue, chaussé de sandales, la barbe et les cheveux à la mode assyrienne. De la main gauche il porte un objet peu distinct que je suppose être une libation² et de la main droite il semble faire un geste d'adoration.

Les reliefs qui nous restent à décrire ont été trouvés chez les habitants de Tell Abmar qui ne nous ont fourni aucune précision sur les circonstances de leur découverte. Il est certain cependant, qu'ils proviennent tous de Tell Abmar. Ce sont, à l'exception du n° 13 qui est en fragment de stèle, ce qu'on est convenu d'appeler des orthostates, la plupart présentent à la tranche supérieure les trous caractéristiques, appelés à tort trous de scellement⁽²⁾.

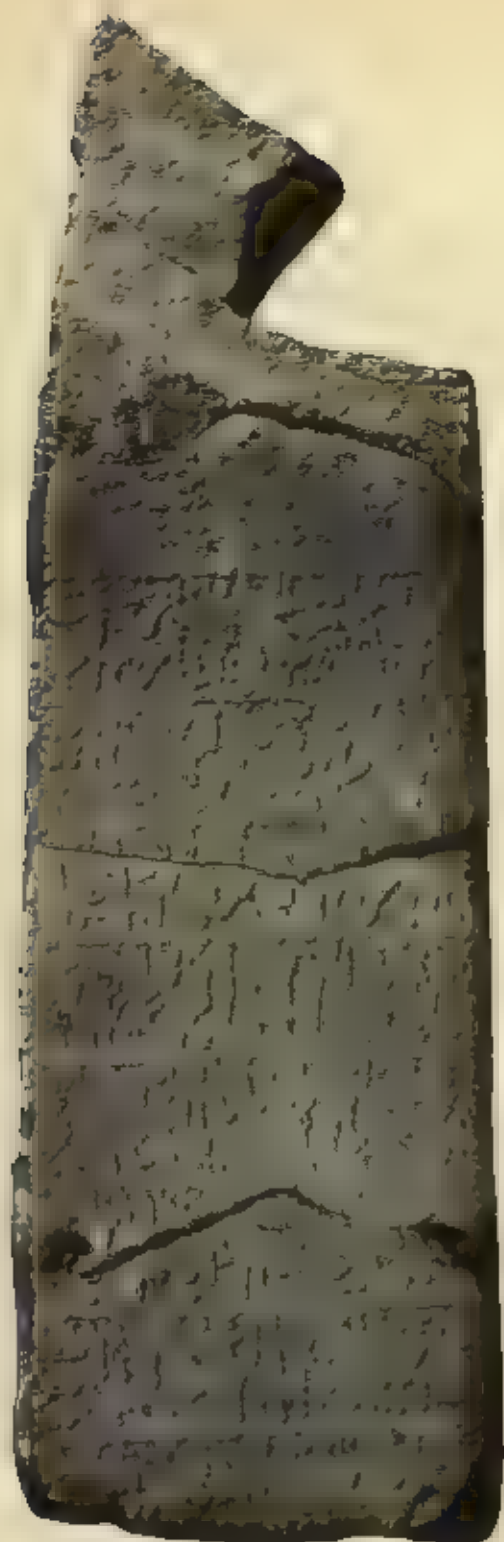
8° Orthostate A (pl. XXXIV n° 1) basalte — hauteur 0 m. 80 — largeur 0 m. 02 — épaisseur 0 m. 13. Signé et reproduit par Hogarth (*loc. cit.* p. 182, n° 6, et pl. ML 3), retrouvé par M. Barons en 1928 (comme au contraire d'angle, tenant d'une main un cône solide et présentant de l'autre une inflorescence de palmier) et représenté fréquente dans l'art assyrien (voir par exemple, dans le *Catal. des stat. assyriens* de M. Pothier, n° 2) relief provenant du palais d'Assurnasirpal à Nimroud, où le genre porte, par dessus la tunique courte, un grand manteau frangé et le n° 3 relief provenant de Khorsabad où le genre est, comme sur le relief de Tell Abmar, vêtu de la seule tunique, man-

(1) Cf. *Afo*, IV, 134 ss. Dans les légendes des sceaux des rois hittites le premier signe est certainement à lire *kanak*, « sceau de... » et non *um* (= *umma*) comme le suggère Welcker.

(2) J'ai noté 3 trous sur le n° 9, 2 trous sur le n° 10, 4 trous sur le n° 12, absence de trou sur le n° 11.



STÈLE HITTITE DE TELL AHMAR (MUSÉE D'ALEP)
Face C (revers)



STÈLE HITTITE DE TELL AHMAR (MUSÉE D'ALEP).
Face D (côté droit).

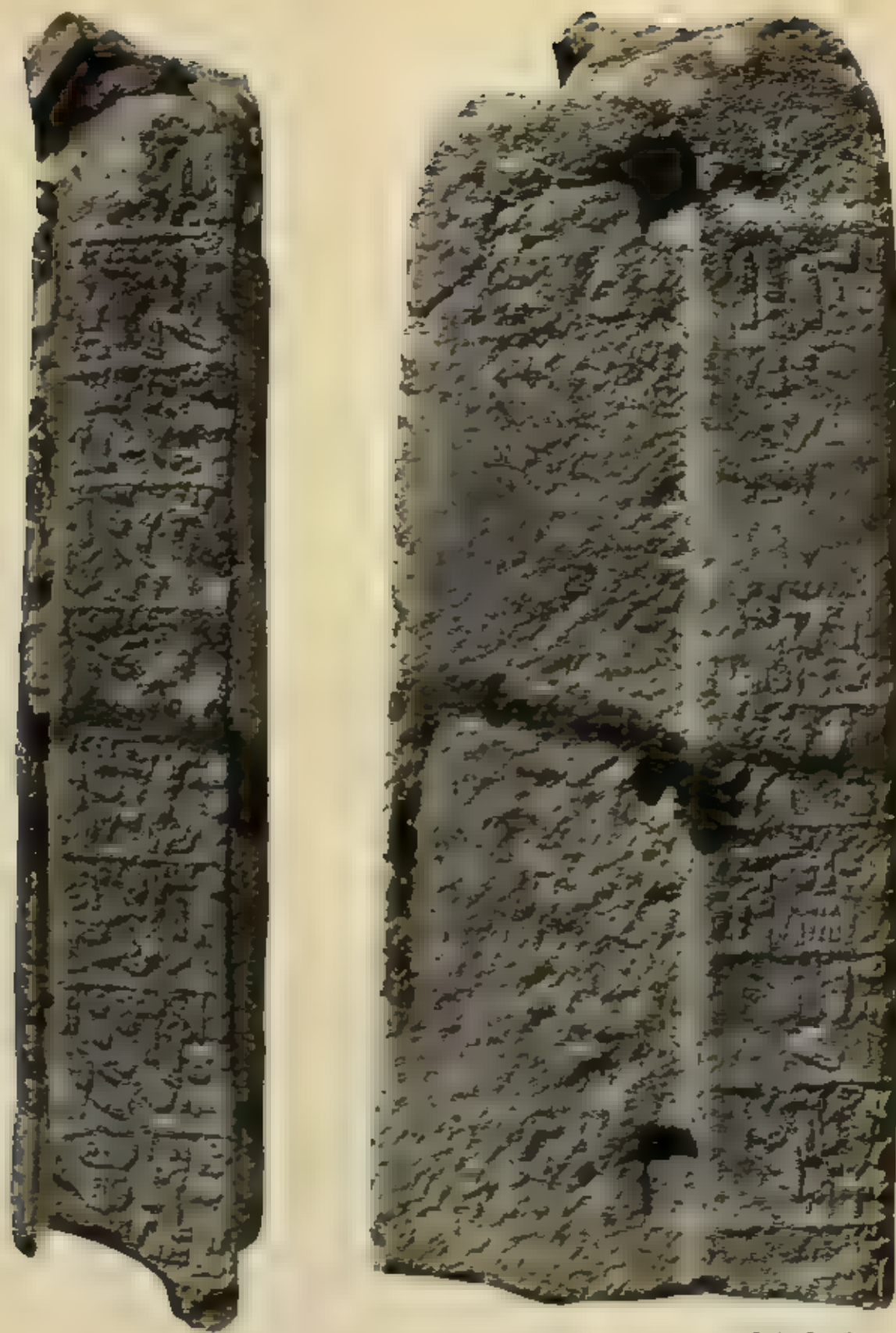


Clichés Girardon

STÈLE HITTITE DE TELL AHMAR

Face et côté gauche

Musée du Louvre



Cliché Girardon

STELE HITTITE DE TELL AHMAR

Revers et côté droit.

Musée du Louvre



1



2



3

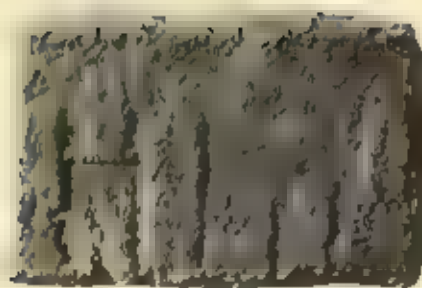


4

TELL AHMAR



1



2



3



4

TELL AHMAR

tenue à la taille par une ceinture d'or pend un gland. On notera la crete de plumes qui surmonte la tête d'aigle. Le trait, qui est constant en Assyrie¹ et y est attesté dès au moins le xiv^e siècle², est tout à fait étranger à l'art hittite, où le genre à tête d'aigle est fréquent, mais d'un type très nettement distinct du type assyrien (cf. par exemple *Carchemisch*, pl. B 12, *Assyrien in Sendschichte*, pl. XII).

9^e Orthostate B [pl. XXXV, n. 4, calcaire — hauteur 0 m. 07, largeur 0 m. 79, épaisseur 0 m. 20. Signale et reproduit par Hogarth³ (*l. c.*, p. 181, n° 1 et pl. XL, 3). Deux griffons, à tête d'aigle surmontés d'une crete de plumes, assis des deux cotes d'un palmier stylisé qu'ils saisissent de leurs pattes antérieures. La crete de plumes est, nous venons de le voir, un trait assyrien ou babylonien⁴. En revant la stylisation du palmier trahit une influence locale. Les deux branches courbes, finissant en volute, qui forment une sorte de corolle encadrant la houppe terminale (la *qumutu*) et les volutes adossées qui coiffent le sommet du tronc d'une sorte de chapiteau, nous rappellent, par exemple, le bas-relief *Carchemisch*, pl. B 13 b⁵, ou le cylindre syro-hittite n° 104 de la collection Morgan⁶. Ces mêmes caractéristiques, remarquons-le en passant, se retrouvent dans la palmette hie enypecte⁷.

10^e Orthostate C [pl. XXXIV, n. 2, basalte — hauteur 0 m. 90, largeur 0 m. 88, épaisseur 0 m. 22. Signale et reproduit par Hogarth, *l. c.*, p. 181, n° 4, et pl. XL, 2. Deux tributaires, vêtus d'une unique courte, s'avancent

¹ Cet aigle huppé est également attesté en Babylonie, voir l'aigle à tête d'aigle, figurée sur les kondourous babyloniens cf. RA, XVI, 136) et le griffon représenté sur les cylindres babyloniens cités ci-dessous, note 4.

¹⁰ Voir le sceau d'Assur-uballit reproduit par Wank, *Altorient. Siegelbilder*, n° 354 a.

¹¹ La description de Hogarth est assez inexacte. Au lieu de griffons, il a vu ce qu'il appelle des « horned demons » avec « human heads ».

¹² On trouve de nombreuses représentations du griffon sur les cylindres assyriens ou babyloniens, cf. Wank, *Altorientalische Siegelbilder*, n° 353; Wank, *Sent Cylinders*, n° 639, le plus souvent il a le corps recouvert de plumes, une queue d'oiseau et des membres posté-

rieurs de rapace, cf. Wank, *Sent Cylinders* n° 581 à 585; Dariusch, *Cyl. orientaux de la Bibl. Nat.*, n° 320, 321, 334, 337, etc. Dans LAYARD, *Mon. of Nineveh*, pl. 43, n° 7, et pl. 16, n° 2, il est figuré avec un corps de lion dont la queue est armée d'un dard de scorpion.

¹³ Ici les volutes adossées sont figurées au pied de l'arbre et à mi-hauteur; elles manquent au sommet du tronc, la place étant occupée par les cornes de deux taureaux affrontés.

¹⁴ Sur ce cylindre, comme sur le relief de Tell Ahmar le palmier est accosté de deux griffons assis.

¹⁵ Voir Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, p. 321.

l'un derrière l'autre vers la gauche. Leurs cheveux rassembles et relevés en volute sur la nuque, leurs chaussures à bouts recourbés indiquent que le sculpteur a voulu représenter des Hittites.

11° Orthostate D [pl. XXXIV, n° 3] basalte : hauteur 0 m. 76, largeur 0 m. 69, épaisseur 0 m. 16. Relief signalé par Perdrizet dans *Syria*, 1920, p. 299. Personnage de profil à gauche, tunique longue frangée, barbe et cheveux à l'assyrienne, à la ceinture l'épée à poignée hittite ⁹ et de la main gauche il tient une harpe posée sur son épaule et de la main droite ouverte il fait le geste de la bénédiction (ou de l'adoration). Notons que les guerriers qui sont représentés sur les rochers de Yasil-kaya, défilant au pas de charge, portent la harpe de la même façon.

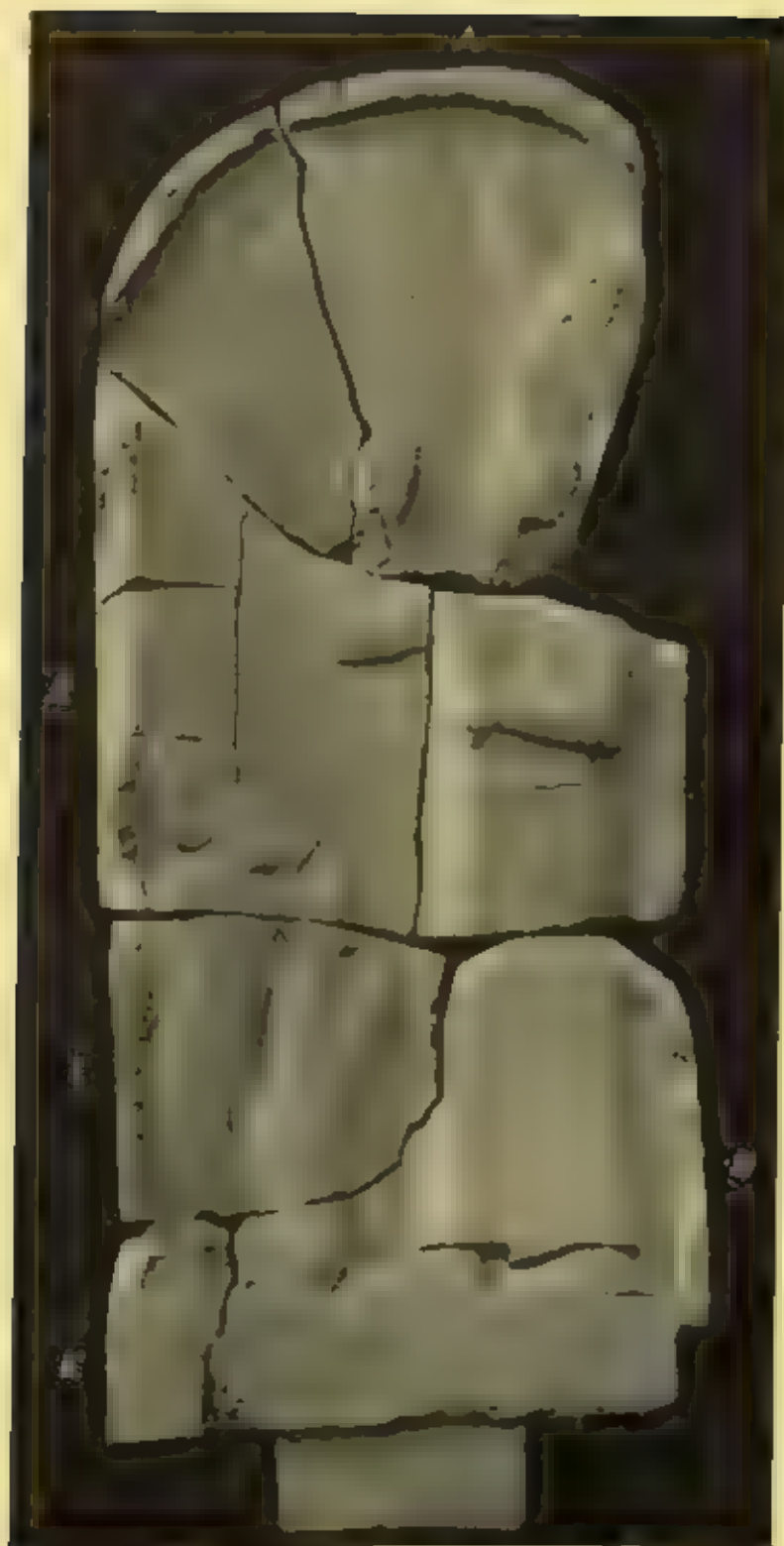
12° Orthostate E [pl. XXXV, n° 2] basalte. Seule la partie supérieure est conservée : largeur 0 m. 69, épaisseur 0 m. 16. Cet orthostate représentait le siège d'une ville aux tours crénelées. Comparer par exemple le relief provenant du palais d'Assurnasirpal à Ninive, reproduit par Paterson, *Assyrian Sculptures*, pl. XLVI-XLVII.

13° Fragment de stèle [pl. XXXV, n° 1] basalte : largeur 0 m. 83, épaisseur 0 m. 24. Signale, mais non publié, par Hogarth *l. c.*, p. 181, n° 3, retrouvé par M. Durron en 1927. Taureau marchant vers la droite. Le taureau devait porter une divinité (Adad?).

Nous n'avons pas retrouvé les deux reliefs signalés par Hogarth, *l. c.*, p. 181, n° 2, et p. 182, n° 5. Il décrit le premier comme il suit : « A broken slab of black basalt in the village, 1,00 long, worn nearly smooth. It shows two draped figures moving towards one another. That on the spectator's left shows a straight falling robe with fringe, that on the right, a skirt projecting forward. Both wear upturned shoes » Le second relief serait : « A broken basalt block built into a door-jamb, and measuring 0,50 x 0,32 m. It shows a forearm and hand rising from a boss, and the hand of the other arm, which rose from the same boss. The hands are empty. »

Hogarth rapporte *l. c.*, p. 182, que Miss Bell aurait trouvé, en 1909, « half-way to the village of Kubbeh, a large white stone which had some ornament, now indistinguishable, and a fragmentary Hittite inscription in relief » De-

⁹ Remarque de M. Perdrizet.



STYLE D'ANABHADDOX

puis dans PSBA, 1912, p. 69, note. Thompson a signalé que « halfway to the village of Kulshob [Mr. Lawrence] saw a Hittite limestone carving (which may be the same that Miss Gertrude Bell found) which was in a ruined house, picturing a man riding a horse through vegetation over a captive ». Nous avons retrouvé ce relief à un quart d'heure de marche à l'Est de Tell-Ahmar le 10 octobre 1928, Dunand et moi en avons pris une photographie qu'on trouvera reproduite pl. XXXIV, n° 1. Ce relief doit avoir une hauteur d'environ 1 mètre (j'ai omis d'en prendre les mesures exactes). Il est en calcaire blanc. La position de l'homme étendu à terre entre les jambes du cheval rappelle de très près deux reliefs, l'un de Sengjiri l'autre de Karkemish, reproduits par Hogarth, *Kings of the Hittites*, p. 30 et 31.

Nous avons réservé jusqu'ici, en vue de les traiter d'ensemble, toutes les questions relatives à la chronologie des sculptures de Tell Ahmar.

Les stèles d'Asarhaddon peuvent être datées avec une certaine précision. Elles sont postérieures à la campagne d'Égypte de 671. C'est sans doute au retour de cette campagne qu'Asarhaddon, voulant en perpétuer le souvenir, donna l'ordre de sculpter son image sur le rocher du Nahr-el-Kelb⁽¹⁾ et d'ériger une stèle à Sam'al (Sengjiri) et deux autres à Til-Barsib. Si la grande stèle de Til-Barsib est restée achevée, c'est sans doute parce qu'elle n'était pas encore terminée en l'automne de 669, au moment où Asarhaddon trouva la mort sur le chemin de l'Égypte où l'appelaient une révolte à réprimer.

Les deux lions et la stèle de Salmansar III sont postérieurs à la prise de Til-Barsib (836).

Les orthostates (n° 8 à 12) forment un groupe assez homogène et servaient probablement à la décoration du même édifice. Ils offrent, nous l'avons vu, un mélange de traditions locales et d'emprunts assyriens. Comme l'a bien montré M. Pottier dans ses études sur *L'Art Hittite*, l'influence assyrienne n'est pas très sensible dans l'art hittite avant le ix^e siècle. Il ne semble pas que ces orthostates puissent remonter à une date antérieure à l'an 900, et il paraît même possible qu'ils soient postérieurs à l'installation de la domination assyrienne à Til-Barsib.

Mêmes observations au sujet de la petite stèle n° 7.

⁽¹⁾ Cf. Wessely, *Die Denkmäler und Inschriften in der Gegend des Nahr el-Kelb*, p. 26 ss.

Le fragment de stèle n° 13 est probablement d'une date plus basse.

Les monuments les plus difficiles à dater sont les deux grandes stèles hittites. Au sujet de la date de la stèle A Hogarth, dans ses *Kings of the Hittites*, p. 43, se prononce en ces termes : « Since the relief above is in the manner of the second Carchemish style of sculpture, the date of this monument should fall in the tenth century. » C'est en effet par comparaison avec les sculptures de Karkemish qu'on peut essayer de dater les deux stèles de Tall-Amnar. Que savons-nous de la chronologie des sculptures de Karkemish ? D'après Woolley et Hogarth les fouilles auraient révélé une solution de continuité dans l'histoire de la ville : à l'inhumation aurait succédé la crémation et avec la crémation aurait apparue l'usage du fer ; la substitution de la crémation à l'inhumation serait l'indice certain de l'entrée en scène d'une nouvelle race. Dans les *Excavations of Tell Amarna*, VI, p. 87 ss., Woolley place la coupure vers 1100, date que Hogarth semble avoir adoptée. Mais ici apparaît dans la théorie de Woolley une contradiction : pour lui les deux civilisations antérieure et postérieure à la coupure seraient l'une et l'autre « hittites ». Que devient alors l'hypothèse de la « nouvelle race » ? Hogarth, plus logique, ne reconnaît comme hittite que la civilisation postérieure à la coupure. A mon sens la coupure s'est faite, non pas en 1100, mais au cours du xiv^e siècle, au moment où les Hittites se sont emparés de Karkemish¹. Ce sont les Hittites qui, au temps de Šubiluhuma ont sans doute introduit à Karkemish, avec la pratique de la crémation l'usage du fer. Si Woolley et Hogarth ont placé la coupure vers 1100, c'est apparemment parce que dans la chronologie généralement adoptée pour les antiquités assyriennes, on a pris l'habitude de situer à cette date le commencement de l'âge du fer. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de cette chronologie, il n'est pas douteux que l'usage du fer soit beaucoup plus ancien en Anatolie qu'en Palestine. Les Hittites occupaient une région qui a été célèbre dans l'antiquité classique pour son industrie sidérurgique : les Chalybes, cette population anatolienne qui, au temps des Grecs, était spécialisée dans le travail du fer, perpétuaient une tradition qui sans doute remonte

¹ Il semble bien que Woolley se soit rendu compte que la date de 1100 est trop basse, puisque dans sa *Classification of the Pottery of Central and Northern Syria*, p. 4, il

place en 1200 le début de ce qu'il appelle le « Late Hittite » ; voir aussi *Carchemish*, II, p. 48 ss.

au temps des Hittites¹. Parmi les documents provenant des archives de Boghaz-keui se trouve une lettre, adressée à un roi d'Égypte par l'un des successeurs de Hattusil, ou on lit ce qui suit : « Au sujet du bon fer dont tu m'as écrit, il n'y a pas (pour le moment) de bon fer dans mes magasins dans Kizwadda. Pour fabriquer du fer, les conditions étaient mauvaises. Sur mon ordre, on fabrique du bon fer : il n'est pas encore terminé. Lorsqu'il sera terminé, je te l'enverrai. En attendant, je t'envoie une lame en fer². »

La limite supérieure que Hogarth s'est imposée, la oblige, dans son plus récent ouvrage (*Times of the Hittites*), à enfermer dans un espace de temps invraisemblablement restreint l'évolution de la sculpture tant à Sendjiri qu'à Karkemish. L'ordre de succession qu'il propose paraît exact dans son ensemble, mais les intervalles sont beaucoup trop courts. Il ne semble pas douteux que la stèle A remonte, non pas, comme il le suggère, au x^e siècle, mais à une date largement antérieure à l'an 1000. Il en est de même de la stèle B.

FR. THUREAU-DANGIN.

Sur les Chalybes, voir LEMONT, *Etudes syriennes*, p. 199 ss. et MEYER, *Cheliter*, p. 76.

¹ *Keilschrifttexte aus Boghazköi*, I, n° 14, ll. 20 ss. Voir W. VORLES, *MVAG*, 1913, 4, p. 61.

note 1, MEYER, *Zur Geschichte des Chalybes*, p. 25. WEIDNER, *MDOG*, n° 58, 71, MEYER, *Geschichte d. Altertums*, II, p. 480, note 30.

LA SEPTIÈME CAMPAGNE DES FOUILLES DE BYBLOS

(MAI-JUIN 1928.)

PAR

MAURICE DUNAND

C'est grâce à l'extrême bienveillance de M. Ponsot, Haut-Commissaire de France en Syrie, que les fouilles de Byblos ont pu être reprises cette année. Aucun crédit n'avait été prévu d'ailleurs pour ces recherches. Au dernier moment, alors que nous nous étions déjà presque résigné à ajourner jusqu'à l'année suivante la suite des travaux, une décision signée du Haut-Commissariat nous octroyait 100 000 francs pour une nouvelle campagne. On était le 17 mars : dès le 21 les travaux commencent pour se poursuivre jusqu'au 13 juin.

Une moyenne de soixante ouvriers seulement put être maintenue en permanence sur le chantier, car le prix de la main-d'œuvre se trouva cette année encore supérieur à celui de l'an passé. On payait des simples ouvriers jusqu'à 18 francs par jour et à ce taux on eût beaucoup de peine à les recruter.

La mission trouva dans le pasteur A. Parrot, ancien membre de l'École française archéologique de Jérusalem, un concours très précieux. L'intérêt, bien connu des lecteurs de cette revue, que le Général Gamelin, commandant en chef des troupes françaises du Levant, porte aux entreprises archéologiques nous valut le détachement à Byblos du soldat A. Troin, élève de l'École nationale des Beaux-Arts. A lui fut naturellement confié le relevé des vestiges mis au jour. Je dois ajouter qu'il s'acquitta de cette tâche avec un soin scrupuleux.

Les travaux de cette année furent la simple continuation de ceux de la campagne précédente. On poussa cependant plus activement l'exploration du temple que le déblaiement de la nécropole.

On a vu par nos rapports précédents¹ qu'il n'y a pas lieu de distinguer à

⁽¹⁾ *Syria*, VIII (1927), p. 93 sq., IX (1928), p. 174 sq.

Byblos deux temples, l'un semitique, l'autre d'origine égyptienne, coexistant sur le plateau de l'acropole mais bien un seul sanctuaire déjà attesté dès le IV^e millénaire avant notre ère. Incendié à la fin de l'Ancien Empire, il fut, à l'époque de la XII^e dynastie, remplacé par un temple nouveau qui, avec de nombreux remaniements, resta utilisé jusqu'à l'époque romaine.

Dans les deux dernières campagnes nous avons fouillé la moitié orientale de la région des temples. La première nous avait donné une moitié du temple du Moyen Empire, niveau caractérisé par les dallages et les dépôts de fondation. La seconde nous avait amené à reconnaître des vestiges dont l'exiguïté ne nous a pas encore permis de comprendre l'économie d'ensemble, mais dont la relation avec les fragments de vases d'albâtre au nom des pharaons de l'Ancien Empire et les traces d'incendie contemporain de Pèpi II établissent nettement le caractère religieux et l'existence, déjà millénaire pour la moins, au temps de la VI^e dynastie.

Avec les travaux de cette année, nous avons reconnu la moitié occidentale de l'esplanade du temple du Premier Empire thébain, dans la mesure, il va de soi, où les constructions modernes qui encombraient encore le chantier et les limites des terrains expropriés nous ont permis de le faire.

Ici, comme dans la partie Ouest, nous avons rencontré une couche d'apports récents épaisse de 1 à 2 m. 50. Ce terrain, constamment bouleversé par les cultures, ne nous a rien donné. Nous nous sommes ensuite trouvé de nouveau en présence des éléments d'un premier dallage représenté par quelques fûts de dalles épargnées par les Modernes en quête de pierre à bâtir. Ces dalles sont au même niveau et identiques à celles conservées au-devant des colosses, sans avoir cependant la même orientation. Elles font incontestablement partie d'un même ensemble, disons une esplanade, bordée à l'Orient par l'alignement des colosses eux-mêmes et dont la limite septentrionale peut être inférée par la présence du linteau aux uræus déconcertés l'an dernier. Les limites précises au Sud et à l'Ouest ne sont pas encore connues. Ce dallage est certainement postérieur aux colosses. Le plan horizontal qu'il forme passe en effet au-dessus de leurs chevilles, et leurs pieds se trouvent pour ainsi dire enfouis. Il est postérieur également à l'établissement de la porte aux uræus dont la pierre, maintenant *in situ*, qui en supportait probablement le seuil, était située à un niveau plus bas. Cela implique pour ce dallage une date assez basse, confirmée et

précisée par les travaux de cette année. On a reconnu, en effet, que, par place, il repose sur un lit de remblai caractérisé par une multitude de tessons de poterie romaine la plus commune. D'autre part, de son observation détaillée, on conclut à une construction rapidement exécutée, avec des matériaux réemployés et quelque peu hétéroclites. Pas de doute : si il s'agit de la basse époque romaine, tout comme la colonnade avec laquelle il est en connexion. Le III^e ou le début du IV^e siècle de notre ère conviendrait bien à cet ensemble. Et dans le laps de temps il est une date à laquelle nous nous arrêterions volontiers : le règne de l'empereur Julien qui, dans son zèle de restauration du paganisme, fut un grand constructeur.

Au dessous de ce dallage, parfois en contact avec lui, parfois séparé par le remblayage romain, on rencontre les nouvelles dalles d'un module un peu plus grand et assemblées avec beaucoup de soin. Nous avons déjà rencontré à plusieurs reprises et signalé¹ cet élément sous-jacent que nous considérons comme l'infrastructure, une sorte de ballast du premier dallage, l'un et l'autre étant attribués au début du III^e millénaire. Le remblayage parfaitement daté qui les sépare en certains endroits nous oblige à les dissocier et à n'attribuer au Moyen Empire égyptien que le dallage inférieur seulement. C'est, en effet, immédiatement au-dessous que nous avons rencontré les tessons relevant de cette époque. C'est de ces strates que proviennent également les différents dépôts de fondation recueillis jusqu'ici à Byblos. D'abord la grande jarre signalée par M. Montet, puis celle que nous avons découverte au cours de la cinquième campagne, celles enfin recueillies cette année-ci. Ce sont là les dépôts importants. De plus humbles n'étuent attestés, tel celui trouvé au-dessous du seuil de la porte septentrionale de l'esplanade, que par quelques perles mêlées à des coquilles d'huîtres et de nombreux tessons de poterie formant un groupement très cohérent. Il est hors de doute que ce pavement est contemporain de ces dépôts et remonte comme eux au début du III^e millénaire avant notre ère.

A ces dallages, attestant deux états du même temple, correspondent divers éléments. Parmi ceux-ci il y a lieu de distinguer : 1^o les constructions de l'époque romaine ; 2^o celles encore utilisées à cette date, mais qui sont un legs

¹⁰ Cf. *Syria*, IX (1928), p. 174.

des âges antérieurs, voire même du Moyen Empire : J^e les constructions qui relèvent du Premier Empire libanais lui-même et qui ont été oubliées par la suite.

1^{re} Au dallage romain nous ne rattachons que la colonnade corinthienne.

2^e Dans le deuxième groupe nous rangeons, les colosses, les constructions diverses s'étendant derrière eux, la vasque qui se trouve devant et le massif de pierre déjà signalé¹ dans le prolongement de la colonnade, les deux bases de colonne, les blocs avec enroulement et le piedestal carré découverts par M. Montet² — enfin la porte aux uræus. Tous ces éléments se trouvent approximativement dans le même plan horizontal et sont construits sur un même axe. Restés en usage jusqu'à l'époque romaine, ils sont en relation à la fois avec le premier et le second dallage. Les constructions adossées aux colosses remontent tout au plus au vi^e ou v^e siècle avant notre ère. La céramique recueillie dans les joints des pierres est très explicite à cet égard et ce diagnostic est confirmé par la structure des murs qui offrent de frappantes analogies avec ceux du palais d'Achab à Samarie³. Nous serions même porté à baisser encore cette date et à voir dans cet ensemble les restes des constructions ajoutées par Yehizmalk au temple de la Ba'alat. La vasque est, de par son ambiance stratigraphique, à rattacher à la même époque. Il en est de même des éléments dégagés par mon prédécesseur, moins le piedestal carré. Celui-ci, avec le massif de maçonnerie relevé dans l'axe de la colonnade, remonte au Moyen Empire — ainsi que le prouvent les petits débris et les tessons céramiques trouvés en connexion.

3^e Dans les temps anciens, ce massif ne trônait pas seul au milieu de l'esplanade. À l'est et au Nord-est la suite des travaux a fait apparaître des fondations qui attestent un édifice en connexion étroite avec lui — mais qui a dû disparaître d'assez bonne heure. C'est d'abord une salle mesurant 9 m. sur 14, orientée de l'Est à l'Ouest, et dont le milieu du mur occidental se trouve précisément en contact avec le côté Est du blage. Une deuxième salle, un peu moins longue et moitié plus étroite, est adossée au côté Nord de celle-ci; elle est elle-même contigue à un rebord de moindres dimensions encore, mais que nous n'avons pu dégager entièrement à cause d'une maison moderne qui surplombe l'excavation⁴.

¹ Cf. Syria, loc. cit., p. 176-177.

² Cf. C. R. Acad. 1922 p. 87.

Syria. — X.

³ Cf. REINACH, Excavations, pl. 27.

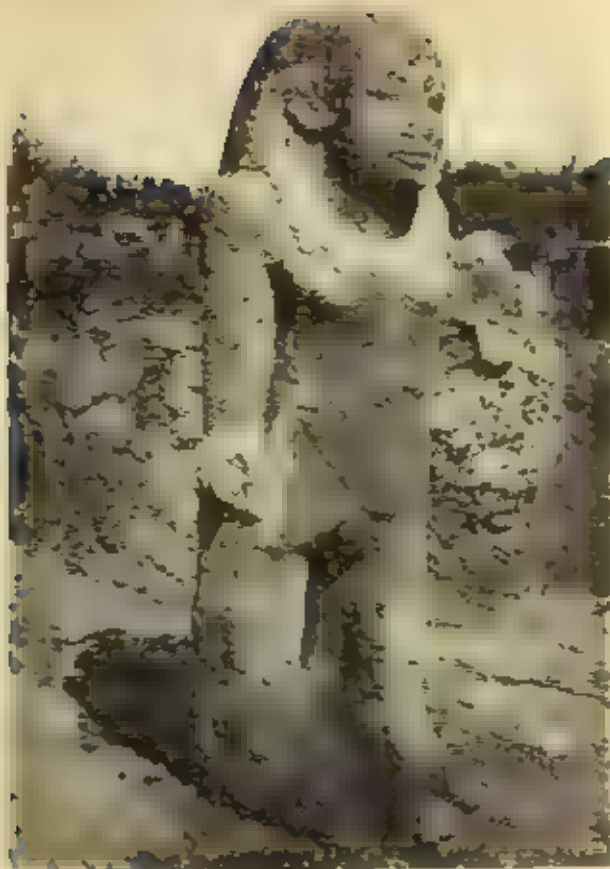
⁴ Nous donnerons dans le prochain numéro

Une étroite relation entre ce massif de maçonnerie et la première et plus grande chambre est évidente. L'un et l'autre ont certainement joué un rôle important dans l'économie du sanctuaire. C'est à l'intérieur de cette salle, en effet, qu'a été découvert le premier dépôt de fondation signalé par M. Montet et que nous avons trouvé nous-mêmes, au cours de la dernière campagne, trois nouvelles jarres. Les deux premières, sans anse, à fond plat, creusées sous des dalles épaisses, étaient lepourvues de tout décor. La plus septentrionale, haute de 0 m. 90, a donné des fragments de son couvercle, des ossements de pigeons², de très nombreuses perles de cornaline, quelques scarabées, une magnifique aiguillette en or filigrané. Le dernier document, outre sa valeur artistique, est un bon élément de datation. Il ressemble à s'y méprendre à un petit étui de même métal trouvé par de Morgan à Dahchour³ et qui remonte incontestablement à la XII^e dynastie. L'autre jarre, outre des perles et quelques scarabées, contenait des ossements de caprins et une infinité de minuscules anneaux en or.

C'est un peu plus à l'Ouest que nous est apparue la troisième jarre. Elle mesure 0 m. 60 environ. De forme trapue et à fond plat, elle a été tournée avec une terre très fine, revêtue après séchage d'un engobe jaune clair. Le décor consiste en un quadrillage de traits rouges distribués en zones superposées. Plusieurs fragments du couvercle ont été recueillis. L'intérieur était boué de 150 objets de bronze (pl. XXXII et XXXIX) : bracelets, colliers, haches avec trou de suspension, lames de poignard, une trentaine de ciseaux à froid, une gouge, deux épées, quatre vases de terre cuite et deux en bronze et deux en argent; un élément recourbé en forme d'hameçon, des poids à tiler présentant l'aspect d'une grande et massive épingle percée d'un trou circulaire aux deux tiers de sa hauteur; une magnifique pointe d'épieu et une quinzaine de figurines en or d'Isis Hathor avec ses oreilles de vache et coiffée du disque engagé dans ses cornes. Dans ce lot, plusieurs pièces sont à noter. Les lames de poignard et d'épée sont toutes à rivets doubles ou triples, ce qui est caractéristique de cette industrie au début du deuxième bronze. Un des vases d'argent est très comparable par sa forme à l'un de ceux trouvés dans le tombeau de Meskalamun à Thèbes. Plus importantes encore sont les figurines d'Isis Hathor. Elles con-

de Syrie un diagramme localisant ces différents vestiges; en attendant, voir IX, pl. I.

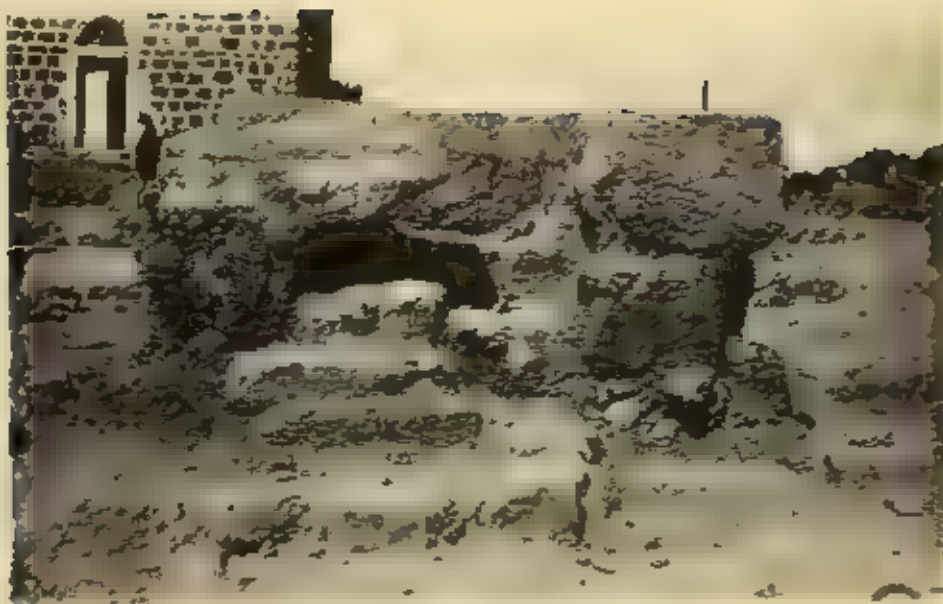
⁽²⁾ *Fouilles de Dahchour*, I, 1894, p. 70, et pl. XXIV, n° 55.



Canope



Bronzes de la troisième jarre



L'autel du Temple de Byblos



L'autel du Haut-Lieu de Pétros

firmement pour le début du II^e millénaire. L'identité de ce sanctuaire avec celui d'Isis et attestent une fois de plus la représentation anthropomorphe de la déesse.

La présence de ces riches dépôts à l'intérieur de cet enclos donne à penser que nous sommes là dans la partie la plus sacrée du sanctuaire. Des lors, le massif de trois blocs de *rimch* se trouvant sur le côté occidental pourrait bien être l'autel plutôt qu'un support de bétyle. Trois marches d'escalier passablement disjointes, rattachent la différence de niveau qui le sépare de la *cella* à laquelle il est accolé. Les marches donnant accès à l'autel sont fréquentes dans les lieux de culte sémitiques. Mais il est un sanctuaire avec lequel celui de Byblos s'éclaireit de précieux rapprochements : c'est le haut lieu de Petra. Ici comme là on retrouve une *cella*, excavée dans le roc chez les Nabatéens, bâtie à Byblos et bordée sur son côté occidental d'une construction massive en forme de cube. Ici c'est un assemblage de trois gros blocs qui, avec le couronnement que l'infrastructure permet d'inférer, devait former un massif mesurant 3 mètres de côté sur environ 2 mètres de hauteur. Chez ceux-là, l'autel est formé par l'excision du roc. Nous donnons (pl. XXXVIII) une vue cavalière de l'un et l'autre sanctuaire qui permettra de juger de leur quasi-identité.

Le haut lieu de Petra est complété par deux *massethoth* qui se dressent sur un plateau à quelque distance en contre-bas, vers le Sud-Est. Rien de semblable jusqu'ici à Byblos. Peut-être doit-on cela, d'une part aux relations immémoriales de Byblos avec l'Égypte qui ont pu inciter ces semites à la représentation anthropomorphe de la divinité ; d'autre part, au fait que les Gubites, avec leur vie religieuse intense, sont arrivés de bonne heure à concevoir les êtres divins sous un aspect iconique. Des lors, on peut penser que les trois statues colossales assises, situées précisément au Sud-Est de la *cella* et qui semblent bien représenter une triade locale, tiennent à Byblos le rôle que jouent à Petra les deux *massethoth*.

On ne peut opposer à cette hypothèse la représentation que nous offre le monnaie de Marini. D'après ce document, le bétyle qui trône au milieu d'une cour entourée d'un portique est évidemment l'emblème de la divinité, et ceci semble bien la transcription d'un concept religieux encore vivant à l'époque romaine. Mais les objections que nous avons déjà émises¹ contre l'identité

¹ Syria, loc. cit., p. 178.

du sanctuaire de Byblos qui nous occupe et celui de la médaille sont devenues décisives après les derniers travaux. Aucune trace des constructions qui imitent une pareille représentation n'a été retrouvée sur le terrain. À Mar-Akhi, au contraire, on nous a fait quelques sondages, de nombreux fragments d'architecture apparaissent en surface : soubassements, bases de colonnes, chapiteaux, le tout en marbre et il indubitablement post sévérien. La richesse de ces matériaux, le fin du travail, le style sont en parfaite conformité avec la puissance de l'édifice digne de la monarchie impériale.

Il devait donc y avoir dans la Byblos romaine deux sanctuaires. L'un, d'un style ou d'un vénéral Isis Hélios, la divinité traditionnelle qui se levait près de la mer, sur l'emplacement des sanctuaires antiques, la 1^{re} étant l'héliosier et que nous identifions avec celui décrit par Pline¹⁰. L'autre, à quelque distance du rivage, d'origine et de construction postérieures, dédié à une divinité représentée par un bœuf et qui peut être le temple des Adonaïes dont les rites sont décrits par Lucien¹¹. La représentation d'Isis sous des traits humains est constante à Byblos, attestée par de multiples documents qui prouvent tous de l'emplacement que nous fouillons. Cela exclut, en quelque sorte, sa représentation bétylique. Pour la représentation d'un dieu, l'autel eût été d'ailleurs plus conforme que le bœuf aux conceptions habituelles des Sémites. D'autre part, on eût eût difficilement pu à l'époque romaine en élever un temple quatre fois plus haut pour installer la statue dans un sanctuaire nouveau. Dès lors, en admettant l'existence du culte d'Isis sur l'acropole et sa représentation anthropomorphe, on est obligé d'attribuer à une autre divinité le temple élevé sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle. Et si l'on reconnaît une trace de l'oside avec Isis Hélios comme divinité l'énumérée dans les trois statues colossales assises à l'Orient de l'esplanade

De laide et Quatre (XVI)

¹⁰ *De Deu Syria*, ch. xi et xii. À l'appui de cette hypothèse nous signalerons encore un texte grec relevé cette année et qui fait mention d'un personnage qualifié de *εργαστής τῶν ἱερῶν καὶ τῆς πόλεως*, ce qui implique bien l'existence de deux temples au moins à Byblos.

¹¹ On remarquera qu'à cette époque les cul-

tes astraux existent en Syrie. L'une, vague, considérable, c'est à ce moment qu'Héliogabale, prêtre du Soleil à Émèse, est proclamé empereur. Un syncrétisme exaspéré assimile la plupart des divinités au dieu solaire. Ce fut le cas d'Adonaï. On pourrait donc penser que sous Marc-Aurèle un temple lui fut consacré à Byblos et qu'à l'exemple d'Émèse on le représentait sous une forme bétylique.



1

Fig. 1. Pl. 8

2. 3. Bronze dagger from Tell Atrush, 1910

du temple traditionnel, il convient de les faire remonter à l'origine même du sanctuaire, soit à la XII^e dynastie.

La fouille en surface au Sud et à l'Est de ces colosses a ajouté une statue du même genre à la série découverte par M. Montet (pl. XXVII). Elle gisait couchée sur le côté, à quelques mètres au Sud-Est du colosse debout. Elle est intacte et mesure 2 m. 90 de haut. C'est un personnage masculin, ramené à l'égyptienne, le pied gauche en avant, les bras le long du corps. La tête, traitée avec un réalisme trahissant nettement son modèle sémitique, a une expression souriante, pleine de quiétude, qui fait songer aux visages royaux de l'Ancien Empire égyptien. Le vêtement consiste en un simple pagne maintenu par une ceinture. La tête est couverte du *cluft* classique que portent les pharaons. Le personnage ainsi figuré est très probablement un prince indigène qui s'est fait représenter à la mode égyptienne auprès de ses divinités tutélaires. La vue de ce colosse rappelle les reliefs des sarcophages anthropomorphes, il est à l'art égyptien ce que ceux-ci sont à l'art grec. C'est une œuvre certainement indigène, bâtie dans le mauvais cubisme de la côte. L'exécution est maladroite et l'artiste doit être un artisan amateur de son ciseau, mais novice dans l'art, qui a copié servilement les modèles de la Vallée du Nil. À Byblos, la statuaire, plus que les arts mineurs, et l'art officiel, plus que les produits de l'industrie privée, sans être dépourvus d'un caractère original, ont subi de tout temps une forte influence extérieure. À ce point de vue, la définition classique de l'art phénicien peut être maintenue, même pour les hautes époques, et les colosses gébites en sont une éclatante confirmation.

La suite des travaux dira quel rôle il convient d'assigner aux deux salles qui s'alliaient au Nord de la *cella*. Ce sera l'œuvre de la prochaine campagne que de fouiller le emplacement de la plus grande maison encore habitée, de compléter les renseignements relatifs à l'économie du sanctuaire. Nous pousserons ensuite la fouille en profondeur pour reconnaître le temple de l'Ancien Empire.

D'après ce que nous ont déjà appris les fouilles, ce sanctuaire de l'Ancien Empire semble s'étendre au Nord et au Nord-Ouest de la tranchée du *gris noir*¹⁾. À l'Ouest, en effet, le rocher s'élève rapidement et à la première

¹⁾ Cf. *Syria*, loc. cit., pl. I.

parallèle il est presque à fleur de sol. En sorte que les éléments de dallage du temple postérieur trouvent au couchant reposent par en bouts à même le roc.

Le pavement, qui couvrait là encore un assez grand espace, était interrompu pour donner accès à une grotte s'enfonçant à une profondeur d'environ cinq mètres et se dilatait vers le Nord. Cette grotte, en partie naturelle, en partie aménagée, s'ouvre à 3 mètres environ à l'Ouest de l'autel. Elle fut remblayée au début du II^e millénaire avant notre ère. Mais plus anciennement elle a dû être maintenue intégralement libre et on prit même quelques soins pour la consolider. Elle est, en effet, traversée du Nord au Sud par deux murs de 2 mètres d'épaisseur et à peu près parallèles qui en soutiennent les parois. Quelle était sa destination ?... Plusieurs hypothèses viennent à l'esprit, mais aucune ne s'impose. Sa situation dans un endroit consacré par un culte plusieurs fois millénaire rend cependant plus vraisemblable une destination religieuse qu'une utilisation dans une intention purement pratique.

Sous réserve, bien entendu, des nouvelles informations que peut donner la suite des travaux, nous nous arrêterons volontiers, pour l'instant, à une destination cultuelle. Nous aurions là l'autre cultuel primitif qui a prélué à tous les sanctuaires que la suite des âges a vus se développer sur l'acropole gabbite. Ce qui renforce singulièrement cette hypothèse, ce sont les deux petites tombes que nous avons relevées à la surface du roc entre l'autel et l'entrée de la caverne. L'idée d'une sépulture commune doit être de suite écartée, car elles se trouvent en plein sur l'aire du temple du Moyen Empire et en bordure de celui de l'Antique. D'après le contenu, la plus septentrionale est des premiers temps du bronze, l'autre de la fin de cet âge ou du début du bronze II. Celle-ci est donc contemporaine du deuxième temple, celle-là du premier. Elles jouent très probablement le rôle de dépôt rituel, pratique bien connue par plusieurs exemples à Gezer et même beaucoup plus près de nous, à Carthage. Leur emplacement établit une sorte de trait d'union entre la grotte et les sanctuaires qui se sont groupés dans le voisinage. Il montre aussi que le souvenir du lieu de culte initial n'était pas perdu, qu'il était considéré en quelque sorte comme la charte de fondation des temples postérieurs. Cette grotte serait donc le plus ancien sanctuaire des Toldites, celui peut-être que trouverent les premiers Égyptiens débarqués sur la côte. De très bonne heure, sous Kha-skhut-wj ou plus tard, il fut agrandi ou remplacé par le sanctuaire bah dont nous

avons déjà entrevu les vestiges et dont la vogue extraordinaire aux hautes époques ne peut s'expliquer que par une origine qui se perd dans la nuit des temps antérieurs à l'histoire.

Le souci de rattacher un temple à un sanctuaire antérieur est constant chez les Semites. Dans la littérature assyrienne, toutes les réparations que fait le roi à un édifice religieux, tous les remaniements qu'il lui fait subir, tous les agrandissements lui sont toujours imposés par la volonté divine. Et quand Nabonide veut bâtir un temple magnifique en l'honneur de son dieu, il a bien soin de faire entreprendre des fouilles pour rechercher le barillet de fondation du sanctuaire antérieur, afin de l'engager dans les fondations du temple nouveau et sanctifier celui-ci par une parcelle de l'ancien.

Les quelques travaux que nous avons effectués dans la nécropole nous ont conduits à une découverte importante : celle de l'angle Nord-Ouest des remparts de l'ancienne Byblos. Ils sont apparus à l'extrémité septentrionale du chantier, non loin du point de jonction du prolongement de la colonnade et du mur des Croises. Ils forment un mur puissant, épais de 4 m. 20, conservé sur une hauteur variant de 3 à 5 mètres et orienté d'Ouest-Nord-Ouest à Est-Sud-Est. L'an dernier nous avions déjà atteint cette muraille sans pouvoir nous prononcer fermement sur sa destination ¹. Les nouveaux détails observés au cours des derniers travaux ne laissent pas subsister le moindre doute sur le caractère militaire de cette architecture.

Notons d'abord qu'en ce point le rocher de l'acropole accuse une rapide déclivité vers le Nord suivant une ligne qui est précisément celle de notre muraille. La se trouve donc la limite septentrionale de l'installation et la présence d'un mur de défense s'imposait. La première assise repose sur le roc qui forme une assiette suffisante pour la recevoir. Des glissements auraient cependant encore pu se produire. Pour augmenter l'adhérence du rempart au rocher, on l'a pourvu sur sa face interne d'une série de contreforts régulièrement espacés, d'une épaisseur à peu près constante et de même hauteur.

À l'extrémité occidentale de ce mur on voit les traces d'un retour d'angle de la même épaisseur. À quelques mètres au Sud, on retrouve, non loin du

¹) *Syria*, IX, p. 185-186.

tombeau IV, la tranche du mur implique par ce retour et qui forme avec la première muraille un angle droit. La reconnaissance de la face externe de ces remparts a dû être ajournée, car le mur des traverses passe dans le voisinage et ce serait compromettre sa solidité que d'en fouiller le pied. Cependant une disposition en talus nous semble à priori peu probable.

A moins que le tracé de la muraille septentrionale ne fasse un coude brusque vers le Nord, il doit laisser le château des Croisés en dehors de la zone qu'il limitait. Si elle est confirmée, cette constatation est précieuse. Il n'y aurait plus à craindre que l'ouvrage médiéval dont les fondations plongent profondément dans le sol, ait été construit sur l'emplacement du palais des rois de Byblos. Pour les Anciens le palais royal servait de refuge en cas d'attaque et sous ses murs se jouaient les dernières chances de la victoire. On le campait de préférence sur une hauteur dont l'intérêt stratégique s'est habituellement conservé dans la suite. Comme il convient, d'autre part, de le localiser à l'intérieur des remparts, de grandes prescriptions militent en faveur de son installation aux abords de l'ouvrage franc, du côté Sud. Cette position dominante voisine du rivage, déjà été signalée à l'attention par la découverte de la stèle de Jehavmilk. Ajoutons qu'il illustre très heureusement le passage du conte de Wen-Amou, où il est dit que le prince égyptien débarqué à Byblos monta au palais royal « l'où l'on dominait la mer et entendait les bruits des flots ».

MAURICE DUNAND.

UN SARCOPHAGE D'ENFANT TROUVÉ A BEYROUTH

PAR

FRANZ CUMONT

Au printemps de 1928, visitant le musée de Beyrouth, j'y remarquai un sarcophage de marbre blanc qui avait été trouvé dans cette ville peu de mois auparavant. Ses dimensions restreintes¹ — comme les bas-reliefs qui décoraient ses quatre faces — permettaient d'y reconnaître immédiatement un tombeau d'enfant. Malgré leur état de mutilation — tous les visages avaient été martelés par quelque musulman peux — ces morceaux de sculpture me parurent mériter une étude attentive. La Syrie ne nous a offert jusqu'ici, que je sache, aucun monument semblable. M. Virellaud, avec sa complaisance et sa libéralité coutumières, voulut bien m'autoriser à publier cette œuvre intéressante et en mettre à ma disposition des photographies. M. Brossé eut, en outre, l'extrême obligeance de me communiquer un rapport de taille qu'il avait rédigé sur cette trouvaille et qui contenait une description précise du monument, accompagnée de dessins. J'y ferai, dans ce qui suit, plus d'un emprunt.

D'après ce rapport, ce sarcophage a été découvert, en août 1927, à quinze mètres à l'ouest de l'axe de la rue Allenby et à cent mètres au sud-ouest de la Grande Mosquée (Cathédrale Saint-Jean), donc dans le voisinage immédiat de la colonnade herodienne de l'ancienne Beryte. Mais « enfoui à 3 mètres à peine sous la surface du sol dans un terrain entièrement détritique, ce petit marbre était évidemment tombé là avec des débris. Un trou percé au fond de la cuve et d'abondantes concrétions calcaires sur ses faces prouvent qu'il a été longtemps utilisé comme ange ou comme abreuvoir ». L'endroit où il fut

¹ Long de la base 97 cm. Long extérieure de la cuve 84 cm. Intérieure 68. mill.

Cf. la coupe reproduite fig. 1 après un dessin de M. Brossé.

² Le beau sarcophage découvert en 1912 à

Tourmuzaya en Palestine, et représentant Bacchus enfant et ses grâces des saisons est un tombeau d'adulte. Cf. SARRASIN et MICHAËL, *Revue biblique*, 1913, p. 4 m.

exhumé peut donc être fort éloigné du caveau sépulcral qu'il occupait dans l'antiquité.

Il n'est nullement certain que le fragment de couvercle, trouvé au cours des fouilles et repassé sur la coupe pl. AL, lui appartienne vraiment. Ses dimensions paraissent un peu trop grandes. Mais le morceau d'architrave avec

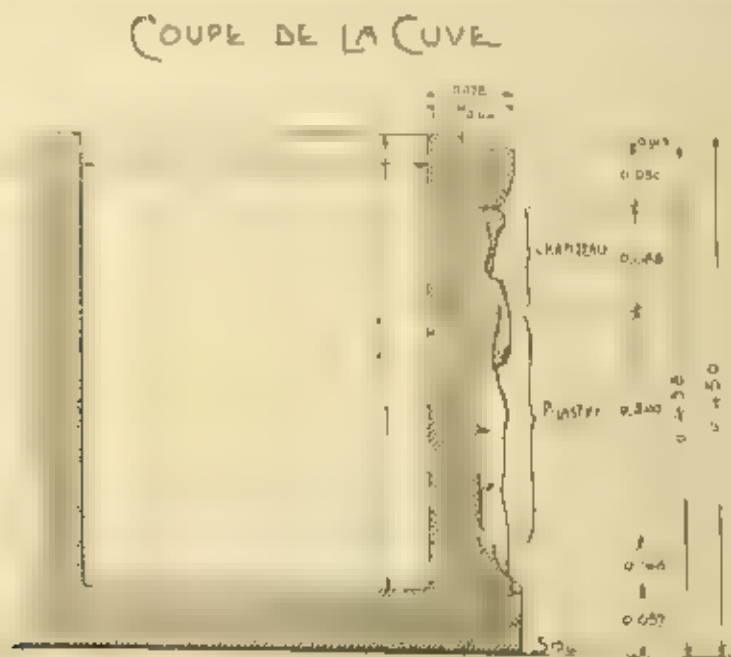


FIG. 3. — Sarcophage d'enfant à Beyrouth (Donné de M. Brossé).

au débordement convenaient bien à ce genre de sarcophage. L'aspect général de celui-ci, lorsqu'il avait son couvercle, était celui d'un édifice surmonté d'un toit et supporté aux quatre angles par des pylônes. Le type architectural du tombeau en forme de petit temple ou de maison est un des plus constants à travers toute l'archaïsme et il répond à la conception qui faisait du sépulcre la *domus aeterna* du défunt¹. Mais la forme particulière de notre sarcophage n'appartient à ma connaissance qu'à trois autres, auxquels il se rattache étroitement, celui bien connu de Torrenova, aujourd'hui au palais Borghese à Rome

¹ Cf. le sarcophage de Beyrouth publié par M. Maunier, *Syria* II, 1911, p. 296.

² Altman, *Architektur und Ornamentik*

der Sarkophage, 1902, p. 13 ss. Cf. mes *Religions orientales*, 1929, p. 267 s.



2

Longes côtes de sarcophage d'enfant

Musée de Beyrouth

avec la représentation d'une cérémonie chrétienne — un deuxième, provenant de Lycie et conservé au musée d'Athènes², un troisième enfin, qui a passé de Rome à Florence et doit être caréné aujourd'hui dans quelque collection privée³. Ils présentent aux angles les déesses phéaciennes avec un chapiteau dessinant deux doubles volutes et au fond tout les candelaires sont redoublées jusqu'au tiers de leur hauteur — ils sont parallèlement travaillés sur les quatre faces et les scènes figurées occupent toute la largeur de chacune sans subvenir à l'intermédiaire — de même encore, les personnages, dont la tête atteint la bordure supérieure, sont nettement détachés et isolés sur un champ lisse. Mais les reliefs de l'exemplaire de Beyrouth sont si défigurés que cette démonstration interdit presque l'en apprendre les caractères stylistiques, et il serait d'ailleurs superflu d'insister ici sur le style de ce groupe d'œuvres, amoncelées par de frappantes analogies, qui en reculent redoublable l'affinité. A propos du sarcophage de Torrenova cette étude a été faite par M. Rizzo avec une précision si élégante et une information si sûre qu'il n'est pas besoin d'y revenir encore. Il aboutit à la conclusion que ce sarcophage romain et celui qui provient de Lycie ont été travaillés dans quelque ville d'Asie Mineure et datent de l'époque des Antonins — bien que leurs auteurs se soient inspirés de modèles qui remontent jusqu'à l'art attique — au v^e siècle⁴. M. Ch. R. Morey a apporté de nouveaux arguments en faveur de l'origine asiatique de ces marbres⁵, et la découverte qui vient d'être faite à Beyrouth semble confirmer cette démonstration. Ces monuments funéraires sont, comme nous le remarquons, tous les quatre des tombes d'enfants et ils paraissent sortir d'un atelier qui

¹ Sarc. de Torrenova. Marbre pentélique. L. 1 m. 07, publié et interprété par Em. Rizzo *Rom. Mitt.*, XXV, 1910, p. 91 ss.; cf. Rizzo, *Ibid.*, p. 280 ss.; L. Curtius, *Athen. Mitt.*, XXXVIII, 1923, p. 34 ss. avec la note de R. Bohnwalter, *Gnomon*, I, 1925, p. 126. — Reproduit : BRUNO, *Scultura Romana*, II, 1926, pl. LIV, p. 203, fig. 101; RICHARD, *Rép. rel.*, III, p. 172.

² Marbre de Paros. Scènes mythologiques (enlèvement du palladium, etc.). Publié *Athen. Mitt.*, II, 1877, p. 133 ss. et pl. X. ROBERT, *Sarkophagrel.*, II, pl. I, p. 146 m.

RICHARD *Rép. rel.*, II, p. 337.

³ Autrofole chez l'antiquaire Bardini à Florence. Scènes mythologiques (Penthée déchiré par les Ménades, etc.) : ROBERT, *Sarkophagrel.*, III, 3, pl. CXXXIX, n° 434, et p. 510 ss. Mon attention a été attirée sur ce monument par M. Bohnwalter; cf. *Gnomon*, I, 1925, p. 122 s., 126. — M. Rizzo signale en outre un fragment d'une œuvre de ce type au Musée de Naples.

⁴ Cf. MOREY, *Sarcis*, V, *The sarcophagus of Claudia Antonia Sabina*, 1934, p. 45 ss.

s'était spécialisée dans la production de petits sarcophages, facilement exportables, que le commerce maritime a dessinés dans des pays très distants, en Lybie, en Italie, en Syrie. On livrait au client, selon le prix, un travail plus ou moins soigné. Notre maître témoigne de quelque négligence : certains angles ne sont pas droits et certains détails ne sont qu'ébauchés.

Si la construction architectonique de ces quatre sarcophages est identique, le sujet des sculptures qui les décorent est propre à chacun d'eux et pour interpréter celui de Beyrouth, nous ne trouvons aucun secours dans les trois autres. C'est ailleurs qu'il faudra chercher les analogues qui nous permettront de préciser certains détails des reliefs très malmenés.

Face antérieure (pl. XL, 1). — Sur un siège garni d'un coussin et dont les pieds ontent des pattes de lion un homme est assis, vêtu d'une ample chlamyde, qui, passant sur l'épaule gauche, découvre la poitrine et le bras droit et enveloppe les jambes jusqu'aux chevilles. Ses longs cheveux sont serrés par un bandeau. De la main gauche, il tient le bord supérieur d'un *rotamen*, appuyé sur la cuisse et dont la main droite, aujourd'hui brisée, saisissait l'extrémité déroulée. C'est là un motif souvent reproduit pour représenter un personnage lisant ou enseignant⁽¹⁾. Devant ce magister assis, un jeune élève est debout. Il est vêtu sommairement d'une courte tunique de lin, sorte de chemise fendue sur les côtés, qui a glissé sur la poitrine en dénudant l'épaule droite et dont le pan de devant laisse les jambes à découvert. Peut-être une calotte est-elle posée sur la longue chevelure, dont les boucles encadrent un visage devenu méconnaissable. Les deux bras repus sont brisés au-dessous du coude et les mains paraissent avoir aussi tenu un *rotamen* ouvert, comme dans d'autres scènes analogues⁽²⁾. L'enfant lit à haute voix dans un livre devant son professeur, qui suivait sur un autre texte.

⁽¹⁾ En particulier sur le bas-relief de Koumagan cité p. 221, note 2 ; cf. Biet, *Die Buchrolle in der Kunst*, 1907, p. 135 ss. — Le personnage central du sarcophage de Sidamara offre avec le nôtre une ressemblance qui s'explique par la communauté de leur origine assyrienne.

⁽²⁾ Admette aussi l'élève et le maître lisent l'un et l'autre pareillement un livre ; cf. *infra*, p. 221, n. 2, et le sarcophage Doris-

Pamphili, pl. XLIII, 1 ; cf. *infra*, p. 235. — M. Brossé, dans son rapport, exprime l'opinion que l'enfant dont les traits, bien individuels, ont une finesse féminine et qui porte les cheveux longs (cf. *infra*, p. 235), pourrait être une petite fille. Ceci paraît exact par les autres faces du sarcophage où le défunt héroïsé est certainement masculin comme les Éros qui l'entourent. Peu importe, d'ailleurs, au point de vue de la signification de la scène,

Derrière cet enfant potelé, se tient un homme adulte, dont la loi de l'*isométrie* a fait réduire les proportions à celles de son voisin. Debout, appuyé fermement sur la jambe gauche, la droite légèrement dégauchée, il s'enveloppe dans une chlamyde, dont les plis soignent le bras droit repaie, la main posée sur la poitrine. Le bras gauche, abaissé, paraît s'être appuyé sur quelque objet qui a disparu.

Derrière lui, est assise une femme qui, dans cette composition symétrique, correspond au pédagogue placé à l'autre extrémité du tableau. Elle a pris place sur un siège massif, muni d'une poignée pour le soulever et pourvu d'un coussin. La chevelure non tannée descend en bandeaux et forme un chignon sur la nuque. Elle est habillée d'une tunique de lin, tombant en longs plis jusqu'aux pieds chaussés de sandales, et d'un manteau de laine, passant sur les épaules et que soulève le bras droit, tandis que ses pans drapent les genoux. L'état misérable de cette figure ne permet guère de préciser davantage. Les doigts de la main gauche, posée sur la cuisse, tiennent peut-être une fleur. Un objet circulaire muni d'un manche, probablement un miroir ou, selon M. Brosso, un éventail, est suspendu au mur à gauche de cette femme.

Sur un grand nombre de sarcophages et spécialement de sarcophages d'enfants, se répète la scène de la leçon, et elle nous montre, comme à Beyrouth, l'élève debout devant le magister assis. Cette même scène est reproduite aussi, avec diverses variantes, par la peinture et par la sculpture dans les tombeaux ou sur les monuments funéraires², et nous aurons à déterminer

que ce soit un ou une enfant. Les filles instruites méritaient l'immortalité aussi bien que les garçons, cf. *infra*, p. 233, n. 4. — M. Brosso a aussi remarqué que l'épaule et le bras gauches n'étaient pas indiqués, ce qui pourrait faire croire à une infirmité de l'enfant, et plus probablement le sculpteur n'avait mal reproduit un modèle, où l'élève était vu de trois quarts, tourné vers son maître. La jambe droite a été placée en avant par erreur, dans la copie, au lieu de la jambe gauche.

(1) Cette classe de sarcophages a été étudiée par WERNICKE, *Lebenslauf eines Kindes auf Sarkophagdarstellungen*, dans *Archiol. Zeitung*, XLIII, 1885, p. 209 ss. Cf. *infra*, p. 234

et suiv. notes.

(2) Peinture d'un columbarium de la villa Pamphili (JANK, *Abhandl. der Philos. Classe der Bay. Akad.*, VIII, 1857, pl. V, fig. 15; REINACH, *Rép. des peintures*, p. 255, 4). Deux groupes pédagogiques assis lisant et petite fille debout lisant. Les mêmes personnages se font face et gesticulent. Après la lecture, la déclamation. — Bas-relief de Neumagen provenant d'un monument sépulcral : HERTZKE, *Führer durch das Museum in Trier*, 1903, p. 31; KERNANDER, *Bas-reliefs de la Guule*, n° 5149; REINACH, *Rép. rel.*, II, p. 94; le maître et deux des élèves lisent assis. — Un bas-relief de Narbonne (ESCHASCHKE, *op. cit.*, n° 619),

p. 244 la signification qu'on y attachait et la raison secrète de la prédilection qu'on leur a témoignée. Mais parmi toutes ces représentations d'écoliers avec leur maître, aucune, à ma connaissance, ne se complète par les deux personnages qui occupent la moitié droite de notre tableau. Ils ne peuvent guère s'interpréter autrement que comme les parents de l'élève, assistant à la leçon que lui donne le pédagogue domestique et se plaisant à suivre les progrès de leur jeune fils¹. Si l'on préfère donner à la scène un sens religieux, qui, nous le verrons (p. 236), n'est pas impossible, on pourrait voir en eux le père présentant l'enfant au mystagogue chargé de l'instruire et à une prêtresse, placée en face de cet hiérophante.

Parè laticauda de droite (pl. XLII, 2). Entre les deux pilastres qui, avec l'architrave, encadrent le tableau, un Éros ailé s'avance, comme en dansant, vers la droite. Son seul vêtement est une draperie jetée sur l'épaule gauche et qui flotte autour de lui en plis ondules. De la main droite, il abaisse une torche (qui a en partie disparu) et de la gauche il élève une couronne, en saisissant de ses doigts les rubans qui doivent en nouer les extrémités. L'interprétation de ce double geste paraît évidente : le flambeau renversé tenu par Éros est un symbole bien connu du trépas, et il se rencontre sur une quantité de sarcophages. Mais cet emblème se complète ici par celui de la « couronne de vie » (στέφανος ζωῆς), qui rappelle si souvent dans l'art funéraire — spécialement en Syrie, la victoire obtenue sur la mort. L'Amour, d'une part, l'ait abaisser au décès prématuré de l'enfant que nous venons de voir s'instruire de l'autre, à l'immortalité qui lui a été réservée. Il sert de tran-

qui figure toute une scène d'école, n'est probablement pas plus funéraire qu'une peinture d'Herculanum, souvent reproduite (*Pittura di Ercolano*, I, pl. 43, HALL, *Wandgemälde Campaniensis*, n° 1192, BEISSON, *Rép. peintures*, p. 235, 3). Un fût stuc de la basilique souterraine de la Porte-Majeure nous montre un maître avec trois écoliers, cf. BEISSON, *Monumenti Antichi*, XXXI, 1926, p. 670 ; M^{re} STAGNA, *Journal of hell. studies*, XLIV, 1924, p. 84; CACCORISO, *La Basil. de la Porte-Majeure*, 1927, p. 118. Cf. *infra*, p. 236.

(1) Sur le petit côté d'un sarcophage du Mu-

sée des Offices on trouverait, suivant AMERSON, *Führer in Florenz*, 1897, p. 19 : « den Valer wie er an den ersten Studien eines Knaben Teil nimmt. » Mais ce tableau figure en réalité la naissance de l'enfant en présence des Parques et son instruction par le pédagogue, comme sur les sarcophages étudiés par WERNICKE (*supra*, p. 221 et pl. XLIII, fig. 1).

(2) La nature de cet attribut est rendue certaine par une comparaison avec la première figure de gauche de la face postérieure, qui reproduit presque exactement celle-ci.

(3) Cf. nos *Études syriennes*, 1917, p. 63 ss.



1



Petits côtés du sarcophage d'enfant

sition entre la scène de la vie terrestre sculptée sur la face antérieure et la représentation de l'existence d'outre-tombe, qui occupe la face postérieure du sarcophage.

Face postérieure (pl. XL 2). — Dans le coin du gauche reparaît le mêmeéros ailé et pètele, tenant une torche abaissée, mais il ne porte plus une couronne. Sa main levée saisit avec grâce les longs d'un et fait quelque chose avec lui. Cet enfant — évidemment le défunt héros — est complètement nu, sauf une étoffe jetée sur le bras gauche dont la main tient appuyé contre l'épaule le *pedum* des pères et des satyres. C'est une transformation d'un groupe analogue qui apparaît sur un sarcophage d'Athènes¹. Ici à la même place une figure dans la même attitude, avec la même torche tend à l'enfant voisin la couronne d'immortalité (fig. 3). Mais notre sculpteur, ayant déjà utilisé ce type de *Lupidos* sur le petit côté de son sarcophage, l'a négligé pour le réintroduire dans le tableau principal.

À côté de ces danseurs, l'autre moitié de ce tableau est occupée par deux Amours ailes, qui se font face. Le premier, dont la nudité est complète, s'avance d'un pas sautillant vers un autel à parfums. La main gauche, indistincte, paraît avoir fait une libation sur ce *thymiaton* tout au soulèvement. Le bras droit est inutile. Le second Amour, seulement nuque en face de son compagnon, porte sur les épaules une étoffe ou la dépouille d'une bête — peut-être une nebride, dont les bords flottent de chaque côté du corps. Le bras gauche a disparu. L'autre tend à l'eros voisin un fruit, une grappe de raisin semble-t-il. Il se peut que ses pieds soient chaussés de sandales épaisses.

Face latérale de gauche (pl. XL 2). — Un enfant debout, les jambes écartées, porte sur les épaules la peau de lion d'Hercule, trop large pour son petit corps et qui le traîne à terre vers la gauche. Par dessus son épaule, il saisissait de la main droite, qui est encore reconnaissable, une grosse masse, qui passe horizontale tout derrière la tête. La main gauche paraît s'être passée

(1) Je dois ce rapprochement avec le sarcophage d'Athènes (ancienne collection Soutzo) à M. LUDWIG CURTIUS. Il est reproduit *Leant. Voyage archéolog.*, éd. Reinach, 1889, pl. 89, et p. 87 v.; ROBERT, *Sarkophagrel.*, II, 60, n° 181; BRINARD, *Sup. rel.*, II, p. 405. Une autre variante du même type se trouve sur un sar-

cophage bachique du Vatican (ANGLADE, *Bellvedere*, n° 79 a et pl. 49). L'Amour y tient la torche abaissée et un tambourin.

(2) Cf. par exemple le sarcophage d'Athènes (fig. 3) où se retrouve le personnage tenant une grappe de raisin.

sur la partie renflée de l'arme pesante pour la soutenir. Bien que cet enfant ne soit pas ailé, le marbrier s'est certainement souvenu des images où la fantaisie des Grecs s'est plu à figurer le tendre Éros avec l'épaisse *teutè* et la lourde massue d'Hercule⁽¹⁾, et peut-être cette figure se rattache-t-elle simplement aux jeux des Amours voisins. Hercule, joueur intèpre, a d'ailleurs souvent été mêlé au thiasé bachique⁽²⁾. Mais il paraît plus probable que le côté du sarcophage doit être considéré isolément et nous montre l'hermisation de l'enfant qui y était déposé. Hercule, qui avait par trois fois triomphé de la mort et qu'une apothéose finale avait égalé aux dieux célestes, était devenu le prototype et le garant de l'immortalité humaine⁽³⁾, et l'on trouve dans l'art funéraire le défunt représenté avec les attributs du héros invincible pour marquer son sort bienheureux⁽⁴⁾.

∴

Mais pour saisir les intentions de l'artiste qui a décoré le sarcophage de Beyrouth et apercevoir la connexion qui unit les bas-reliefs de ses diverses faces et leur signification religieuse, il est indispensable de rappeler rapidement quelques-unes des croyances qui avaient cours chez les anciens sur le sort réservé aux enfants dans l'au-delà.

Ce sort ne fut pas toujours enviable. Les Grecs, on le sait, avaient l'idée qu'une faute commise par un être lointain attirant la vengeance céleste sur toute sa descendance, et les Orphiques avaient répandu la croyance que le genre humain, né des cendres des Titans qui avaient déclaré Dionysos-Zagreus, avait par ce crime été rendu tout entier impur. De plus, dans le cycle des générations, chaque existence terrestre était la conséquence d'erreurs

Statues des Louvres. Fronska, *Sculpt. Gr.*, t. I, n° 330, 331; REISACH, *Rép. stat.*, I, p. 142, B. — Casino Borghèse à Rome, n° CXCH. Amour dormant sur la massue d'Hercule (fragment de sarcophage). — Fresques de Pompéi, HENRI, *Wandgemälde*, n° 547; REISACH, *Rép. peintures*, p. 74, n° 40; STERNANI, *Der auferstehende Herkules* (Extr. des *Mémoires Acad. St-Petersbourg*, VIII, 1854, p. 123 [377], n. 1. Cf. ici n. 3.

(1) STERNANI, *op. cit.*, p. 197 ss., 236 ss., et

BAUX, *Hercule funéraire dans Met. École fr. de Rome*, XXXIX, 1932, p. 223 ss., 246 ss.

(2) BAUX, *op. cit.*, 238 ss., et *Mélanges de l'École de Rome*, t. XLVI, 1933 (sous presse).

(3) *Ibid.*, p. 222 s. Un curieux sarcophage de la villa Pamphili nous montre ainsi l'apothéose du mort figuré étendu sur la lionté, tandis que deux Amours cherchent à s'emparer de ses armes. — Découverte à Calydon d'un héros où le mort est qualifié de *vios Hēraklēs*, cf. POULLEY, *C. R. Acad. Inscr.*, 1928, p. 133.

Parmi ces mystères, aucun ne jouissait d'une popularité plus ancienne et d'une diffusion plus étendue que ceux de Bacchus. Selon la légende, le dieu avait été lui-même initié tout enfant par la nymphe Mystis¹⁰, et il avait ainsi donné à ses sectateurs l'exemple divin qu'ils devaient imiter jusqu'à la fin du paganisme¹¹. Aussi, les sarcophages d'enfants portant des sujets bachiques sont-ils extrêmement nombreux. Parfois on se contente d'y sculpter



Fig. 2. — Sarcophage du Latran.

ce qui pourrait paraître une gracieuse scène de genre. Sous une treille, des petits Amours ailes font la vendange, tandis que d'autres foulent aux pieds le raisin dans une cuve. Les bras et les jambes sont alors repétés jusqu'à l'époque chrétienne, nous l'ai assisté à la préparation du vin (brevage d'immortalité). Nous reproduisons ici (fig. 2) un fragment, encore inédit, d'un petit sarcophage du Latran, où figure ce charmant motif d'ornementation¹². Il serait superflu d'en multiplier les exemples.

quis non a stirpe forstian et nativitate devotus. Cf. CIL. XIII, 8214 — Dessau, *l.* 384 : « Valerius et facta »; cf. *infra*, p. 236, n. 3 — par où nous y revenons.

¹⁰ Noves, *Diogenes*, IX 311 ss.; Rizzo, *Diogenes Mystes* dans *Memor. Acad. Napoli* (II) 1914-1915 p. 47 ss.

¹¹ Les exemples d'enfants initiés à Bacchus sont nombreux. p. ex. Ksiazka, *Epigr.*, 587.

¹² *Revue archéologique*, 1914, t. 62, p. 102.

¹³ *Revue archéologique*, 1914, t. 62, p. 102. En fait le fragment est attribué aux Bacchus-

nales 388 *supra*, p. 215, note 3; Voir aussi *infra*, p. 237, n. 1. Ces enfants formaient parmi les initiés une classe spéciale, dirigée par un *ἀγὼνιστής*. Cf. *mon. Relig. Or.*, t. 3, p. 508, note 39.

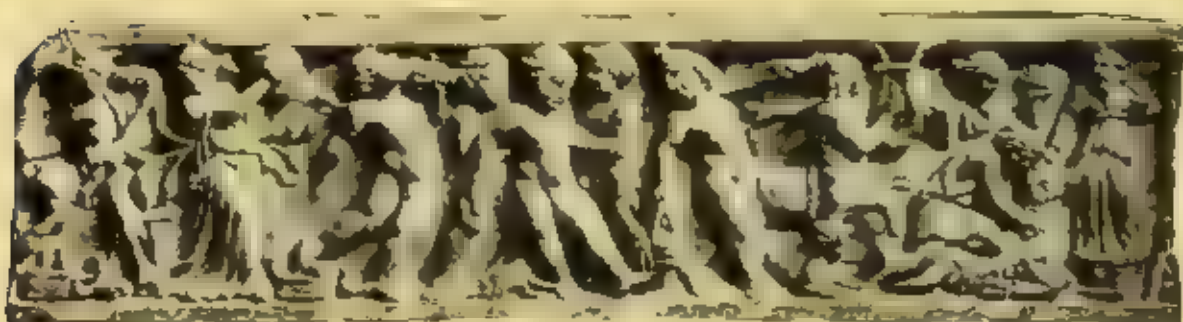
¹⁴ Salle XII, n° 712. — Deussen et Schultze, *Bildwerke des Lateranischen Museums*, n° 433; H. 0 m. 32 L. 0 m. 70. Je dois à la bienveillance de M. Bartolomeo Nogara directeur des musées pontificaux, d'avoir pu faire photographier les marbres du Latran que je reproduis dans cet article avec son autorisation obligeante.



1. Les fantômes. Sarcophage de Vulcan



2. Scène phas. du Latron. Le cybèle. Fro. Le Psych.



3. Thiasse dionysiaque. Sarcophage du Latron

Mais la sculpture funéraire se plaît souvent aussi à nous montrer les joies d'outre-tombe réservées aux jeunes mystes le Baccus Quels plaisirs les attendaient dans l'au-delà, une épitaphe souvent due le Philippe en Macédoine nous l'apprend ⁽⁶⁾. Un père s'adressant à un fils, emporté en bas âge, lui dit : « Raptivé, tu vis dans les prés fleuris des Champs-Élysées où l'accueillent, dans la troupe des Satyres, les mystes de Bacchus, marquées du signe sacré, et les Ménades, porteuses de torches, pour que derrière les torches allumées tu entraînes le cortège en fête » . ailleurs, à propos d'un autre enfant, une épitaphe fait allusion à l'ivresse musicale des chants qu'accompagnent les accords de la cithare ⁽⁷⁾. Telle est donc l'image que l'on se fait du paradis dionysiaque les mystes reproduisent dans le royaume des ombres les cérémonies des bacchanales et les orgies tumultueuses les thiasos transportés par l'ébriété divine ⁽⁸⁾.

Les ebats inéchaînés des satyres du lien du vin sont fréquemment représentés sur les sarcophages d'enfants et un groupe, que les marbriers ont aimé à répéter nous montre au centre de la composition le jeune myste que la liqueur capiteuse fait tituber, soutenu par ses compagnons d'orgie dans ce thiasos élyséen ⁽⁹⁾. Nous reproduisons ici (pl. XLII, 3) d'après une photographie nouvelle, un petit sarcophage du Latran qui est un des meilleurs exemplaires de ce groupe de monuments ⁽¹⁰⁾ (cf. fig. 3).

⁽⁶⁾ CIL III, 386 = BECHTOLD, *Carmine epigr.*, 1233 : « Reparatulus item vivis in Elysio... Nunc seu te Bromio signatae mystides a d[omi]no florigero in prato congragi in Satyrum], sive psaltriferas poscent sibi Naidas acqu[e]... [qui duobus taedis agmina festa trahat... » CIL-Stack, *Silvae*, II, 6, 97. Ce texte de Philippe a été bien commenté par FANONIER, *Mythes et cultes du Pange*, 1910, p. 96 ss.

⁽⁷⁾ CIL VI, 30,122 = BOCHER, 607 : « Qui sensus audiat et vox imago lyaul [marcum-rant et chulari cordae cum voce decoret ». CIL VI, 41 846 = BOCHER, 1465 (épitaphe d'un enfant de 8 ans) : « Dulce... per nemora et campos prolium Elysio ». Cf. en général SCHNEIDER, *Bonnar Jahrbücher*, CVIII, 1902, p. 55 ss.

⁽⁸⁾ Mystères célébrés dans les enfers. Ant-

iqua, *Revue*, 473 ss. 449 ss. Cf. *Antiquities*, p. 171. Cf. FANONIER, *op. cit.*, p. 147-149. ET FANONIER, *op. cit.*, p. 147-149. Cf. DARTMOUTH, *Nezys*, 1893, p. 77.

⁽⁹⁾ Ce groupe a déjà été étudié par STERNANI, *Per aureochele Herakles*, *Mém. Acad. St Pétersbourg*, VIII, 1884, p. 108 ss., dont l'interprétation (allusion au sommeil éternel) n'est guère acceptable. Cf. au British Museum, SMITH, *Catal. sculpture*, n° 2216. R. NATHAN, *ibid.*, II, p. 469. I. M. Merlis me signale un nouvel exemplaire trouvé à Carthage ; cf. J. MARTIN, *Musée Lavigerie de C.*, Supplément, fasc. II 1915, p. 6, et pl. II, n° 4 = REINACH, *Hép. rel.*, II, p. 3.

⁽¹⁰⁾ Musée du Latran, Salle XI n° 695. R. NATHAN et S. GÖTT, *op. cit.*, n° 125 qui en donne pl. XXI un médiocre dessin. = REINACH, *Rep.*

Le caractère dionysiaque de la félicité éternelle est encore indiqué sur notre tombeau syrien par les attributs que portent les Amours : la grappe de raisin et le *pedum*, arme des Lamyres sucrés (*βουκόλοι*).

On voit ainsi souvent, sur les sarcophages d'enfants, des Amours se mêler au cortège aviné de Bacchus¹. Le rapprochement est établi ailleurs encore



Fig. 3. — Sarcophage d'Abnûs.

que dans l'art funéraire. En Syrie même, la luxuriante décoration qui orne la porte du « petit temple » de Baalbek nous montre, parmi les rinceaux de pampres, des Éros à côté de Pan, de Satyres et de Ménades. Mais, pour les sépultures enfantes, cette représentation répondait à une croyance que l'on trouve un témoignage littéraire permet de préciser. Le cheteur Hyménios, ayant perdu son fils Rufus, mitte « quelques semaines » aux mystères de Démétrios comme à ceux d'Éros². — composa son éloge funèbre. Or, voici comment l'écrivain se représente l'existence future de ce jeune enfant : « La haut, dit-il, jouant avec les dieux, tu contemples toutes les choses d'ici bas, folâtrant avec Éros, célébrant des orgies avec Hyménée, vaquéant avec Branchos, saisi d'un transport divin avec Trophœus. » Le jeune Rufus participe donc dans le ciel avec Éros

rel., III, p. 278, n° 2. Noter que le jeune homme sacrifiant au bœuf devant la statue de Branchos est une imitation manifeste du groupe de M. Ura tauroctone.

(1) P. ex. au Vatican, Aeneas, I, Gall. Lap., n° 188, pl. 27 ; II, Belvedere, n° 73 a,

pl. 19, etc.

(2) Hyménios, Or., XXIII, § 7. 8. 10.

(3) Ibid., § 23 : « Ἄνω καὶ μετὰ θεῶν ἀδύωντας καὶ ἀφαιρούμεναι τὰ σωματικά μετ' Ἐρῶς καὶ Παιδῶν, καὶ Ἰμηνίου ἀφαιδῶν, μετὰ Βραχίον παντρίων, μετὰ Τροφίου καὶ Τροφίου καὶ Τροφίου. »

a des bacchantes ou, quand l'enthousiasme sacré l'a saisi, comme les Corymbantes — ou les *fauces* les cultes orientaux —, il se prend à prophétiser.

Nous ne pouvons songer à dresser ici un catalogue de tous les sarcophages d'enfants où figurent les jeux et les danses des Amours¹, mais il convient de rappeler au moins les charmantes fresques qui, sur la voie Triomphale, décoraient la tombe d'une petite fille, le sixième av. de l'ère chr.² Sur un char traîné par deux colombes, Éros a emporté l'enfant pour la transporter aux Champs-Élysées, ou l'introduit Hébé — c'est une jeune constellée de roses qui cueillait à l'enfance garçons et filles, dont l'un ont les ailes de papillon de Psyche. Un autre tableau nous montre des Cupidons minuscules remplissant de fleurs des paniers ou se livrant à des amusements variés.

Comment est-on arrivé à cette conception du paradis des enfants où ils se divertissent avec les Amours³ ? La croyance que les morts poursuivent dans l'autre vie leurs occupations favorites et retrouvent les distractions qu'ils ont aimées sur la terre est bien connue par le sixième av. de l'ère chr.⁴ Un bandon ce pourra à cet égard s'amuser comme il le faisait dans sa brève existence, et on lui donnera naturellement, pour compagne de jeux, le dieu toujours enfant qu'est Éros⁵.

Les enfants s'identifiaient même avec Cupidon — comme aujourd'hui nous en faisons parfois sur les tombes des angelots. Cela qui, pour ses parents, avait été, comme nous disons encore « un Amour », le devenait en réalité dans l'autre vie⁶. On a remarqué que sur les sarcophages on se répète des motifs

⁽¹⁾ *Annuaire, Bithyn.*, fr. 9, Ross; cf. *Ronde, Psyche*, 11^e, p. 47, n^o 2.

⁽²⁾ Cf. *mon. Relig. orient.*, t. 1 p. 31 et p. 309, n. 23.

⁽³⁾ Par exemple au Vatiou — *AMELIOU*, t. *Chloromanti*, p. 254, pl. 50, II, *Beuridère*, 134, pl. 19. Sarc. d'Octavia Paulina. *BERNICKELL*, cf. ci-après, n. 4), p. 437 ss. — Cf. en général : *ALTMANN*, *Die römischen Grabaltäre*, 1905, p. 337 ss.; *STROHA*, *Scultura Romana*, II, p. 288 ss.

⁽⁴⁾ *BERNICKELL*, *Notizie degli Scavi*, XIX, 1922, p. 431 ss. Cf. *LEHMANN-HARTLEBEN*, *Archäol. Anzeiger*, 1926, p. 106 ss.; *PATRONI*, *Rendiconti Accad. dei Lincei*, XXXII, 1923, p. 251 ss., dont

l'interprétation me paraît peu acceptable.

⁽⁵⁾ Cf. *BOCKELER*, *Carm. ep.*, 1409, v. 34 : « Die Neros, neu in turba stipulis Amorom lactus Adonis lusi se insereris ».

⁽⁶⁾ *VARRON*, *Én.*, VI, 633 ss. Cf. *mon. After-life*, p. 12 ss.

Pourquoi Éros est-il resté éternellement enfant ? M. ROSS en a fourni une explication plausible, *Classical Review*, nov. 1924 (*Eros the child*).

⁽⁷⁾ *SCHNODDEN*, *Bonner Jahrb.*, CVIII, 1902, p. 65, interprétant au tombeau de Mayence où le jeune Hipponicus est figuré en Éros, a réuni les preuves de cette transformation; cf. *STATTEN*, *Callig.*, 1, à propos d'un des fils d'Agrip-

identiques, les garçonnets sont parfois pourvus d'ailes et parfois pas. Elles peuvent indiquer simplement, quand elles existent, que la scène se passe dans l'autre monde. Que l'aime fut une, et fut une croyance qui remontait à l'époque primitive où l'on se la figurait comme un oiseau¹⁾, et les images de Platon qui la représentent comme enjambant sur les ailes de l'enthousiasme dans un vol magnifique vers la Beauté céleste, indéfiniment commentées dans les écoles et reproduites par les écrivains, ont maintenu bien vivante cette antique conception²⁾. Ainsi les *Amorini* qui figurent sur les sarcophages peuvent ne point être une multiplication du compagnon d'Aphrodite, mais ceux qui ont précédé l'enfant défunt dans l'autre vie et l'y reçoivent dans une troupe joyeuse. C'est peut-être le sens qu'il faut leur donner sur le marbre de Beyrouth.

La représentation, si fréquente sur les sarcophages, d'une course de chars conduits par des « Amours » autour de la *spina* d'un cirque — on n'en trouve pas moins de quatre exemplaires dans la seule « Salle du type » au Vatican et trois au musée du Louvre³⁾ — n'est pas, comme certains l'ont pensée, une parodie d'une parodie sur une tondue⁴⁾. On a toujours pu voir, d'ailleurs, dans un événement de la vie romaine, ce que je ne sais quel le plus invraisemblable encore⁵⁾. Elle s'inspire manifestement de ce mythe fameux du *Phédre* de Platon qui représente les amours ailés s'efforçant, dans une compétition ardente, de pousser leurs chars jusqu'au sommet des cieux; or, elles survolent la course circulaire des astres. Mais beaucoup y échouent, aspirant à atteindre les régions supérieures, elles n'y peuvent parvenir et courent tous les abîmes, « Vaines et cherchant à devancer l'autre, elles se heurtent et se frottent aux pieds. C'est une confusion et une lutte et un effort extrême par la maladresse de leurs cochers beaucoup soit estropiés, beaucoup voient leurs ailes fracassées⁶⁾ ».

pluo, « raptus poetasens, cuius officium habita cupidinis in sede Venus Capitolinae Livia deduxit ». — Voir aussi STRUENI, *Über griechische Hieroglyphen*, p. 96 ss.

¹⁾ STRUENI, p. 99.

²⁾ WICKEN, *Der Seelenzug*, 1802.

³⁾ PLATON, *Phédre*, 245 C ss 249, D, où il s'agit d'idées pythagoriciennes. Nous avons conservé le commentaire d'Herminas qui explique les ailes de l'âme comme à écarreaux;

αὐτῆς ὅραται (in *Phaedrum*, éd. Goussier, p. 135).

⁴⁾ Au Vatican : BRUNO, *Pijet*, n° 330-342 (un quatrième n'est pas cité par lui), au Louvre, n° 330, 381, 383; cf. BRUNO, *Rep. rel.*, III pp. 186, 368, s., etc.

⁵⁾ Cf. les diverses interprétations, toutes arbitraires, proposées par BACCHUS, *Gräber-symbole*, 2^e éd., 1925, p. 244 ss.

⁶⁾ *Phédre*, 248 D.

Le passage fournit un connu et claire saisissable les bas-reliefs qui decorent nos tombeaux. L'allegorie était d'autant plus transparente aux yeux des Romains qu'un symbolisme rapporté par plusieurscrivains, faisait du cerque, consacré au soleil, une image de l'Univers et expliquant ses diverses parties comme représentant les signes du zodiaque, les planètes, l'océan, la terre. Les factions concurrentes elles-mêmes figuraient les quatre saisons¹. Mais si l'idée que devaient exciter les jeux du corps sculptés sur nos sarcophages est bien celle que nous pensons, les mignons coquers ailes y sont les âmes platoniciennes plutôt que des Amours.

Autre, au contraire, le caractère divin des *Amores* reste indiscutable et notament dans les représentations d'Éros et Psyché. Cette fable est venue prêtée à d'antiques croyances un caractère plus profond. Le conte moral suivant lequel Psyché, après des épreuves terribles et une dure pénétration éternelle, grâce à l'intervention d'Éros, d'être transportée au ciel, ou un mariage l'aurait pu toujours à son amant, devint à l'époque païenne et resta pour les chrétiens un symbole de l'âme pénétrée de l'amour divin, qui après avoir expié ses fautes est admise au séjour des élus. Parmi les nombreux tombeaux que décore le groupe Éros et Psyché, il en est qui appartiennent à des enfants². Voici par exemple (pl. XLII, 2) un médaire sarcophage du Létran³ qui nous montre au centre, dans la couronne d'immortalité, le buste d'un garçonnet emporté vers le ciel par le vol de deux « Amours », tandis que de chaque côté se repoussent des figures d'Éros et Psyché se couronnant⁴, image de la félicité céleste. Un passage curieux de Plutarque nous fait saisir quelles idées philosophiques se mêlaient

(1) CHANAK DE PERGÈME, fr. 49 (H. G., III, p. 146). Cf. aussi *Mon. imag. de Wilher*, II, p. 69, et WILHELM, *Mém. École de Rome*, XLIV, 1917, p. 184 ss. — ROYCE, *De ludorum muneribus præcipue Tertulliana*, Helsingfors, 1912, p. 102 ss., croit que Sufloge est la source commune des auteurs qui rapportent ces interprétations cosmiques.

(2) On notera, en particulier, le petit sarcophage du British Museum avec les noms d'Éros et de Psyché; SMITH, *Catal. Sculpt.*, n° 1320. — REINHARD, *Rép. rel.*, III, p. 211, 2.

(3) Salle XI, n° 687; REYPOUR et SCHÖNE,

n° 405. Inédit. Une transposition chrétienne du groupe central, qui se répète sur une insculpture de sarcophage, figure à la partie supérieure de l'ivoire Barberini, du Louvre, buste du Christ dans un disque soutenu par des ailes et portant les signes du soleil, de la lune et de Vénus (BRONZI, *Sculptura Rom.*, II, p. 346; DEAN, *Conspectus*, 1893, pl. 48).

(4) PERGÈME, *Ann. Mus.*, XVI, 1901, p. 92, a tenté d'expliquer pourquoi ce groupe est souvent double.

Mais chose curieuse, cette idée du salut par la science ou par l'art fut étendue même aux enfants. Les épitaphes insistent parfois sur leur erudition¹. Je choisis la plus caractéristique. A Pesaro, un petit pythagoricien, de douze ans nous rappelle ses études⁽²⁾:

*Dogmata Pythagoræ sanæ studiumque sophorum
Et libros legi, legi pia carmina Homeri (3).
Sine quot Euclides abaco præscripta tulisset*

Une inscription métrique de Bolsene, qui date du v^e siècle, mais dont l'inspiration est purement païenne, explique comment le jeune Castorides a ouvert le ciel par sa sagesse⁽⁴⁾.

Si mentes puras retinuit conflata caeli.

*Sublimas animas nullas putet ire sub [umbras].
Occubat in terra sapiens, sed vivit in a[et]ria
Et nunc, docte puer, studius et iure pe[ri]te.
In virenti loco comitatur turba piorum.*

Les monuments parlent ici encore un langage aussi clair que celui des épitaphes. On voit naître dans la sculpture funéraire le type de l'enfant docteur, qui plus tard fut repris sur les sarcophages chrétiens pour représenter l'Enfant divin qui, à douze ans, avait étourdi les rabbins du Temple par la sagesse de ses réponses⁵. Le docteur, promu au rang de maître, est assis dans sa

⁽¹⁾ BOCHERRE, 4165 : « Super annos (8 ans) doctus » ; 4166 : « Quod si longa luno mansissent tempora vilae ; doctior in terris nulla puella foret. » Cf. 55, 219, 422 KAISER, *Épigr.*, 617 Rome) : Ἀδρὰ τῇ Μουσῶν καὶ ἑταῶς διὰ ἑταῶν. Cf. *Bull. archéol. communale*, 1898, p. 212. « Euphrosyne pia, docta novem Moris, philosopha vixit annos XX ».

⁽²⁾ CIL, XI, 6435 = RICHLEU, *Carm. epigr.*, 434. Sur la signification du vers « Tetraque Tartaret per sidera tendit profundus », c'est « dire l'hémisphère inférieur, cf. *Revue de philologie*, 1920, p. 70-73.

⁽³⁾ L'éducation hellénique commençait par la lecture d'Homère ; cf. QUENTIN, I, 8, 7.

⁽⁴⁾ BOCHERRE, *Carm. epigr.*, 749 ; DRELL,

Studia, X.

Inscr. christ., 348d.

⁽⁵⁾ Luc, 9, 40. Sarcophage de Julius Bassus dans les grottes vaticanes, souvent reproduit, cf. WILCKE, *Die antiken Sarkophage erhaltend*, pl. XIII. — Sarc de Perennus De Rost, *Bull. arch. crist.*, 1871, p. 127, pl. VIII = WILCKE, pl. XXVIII, 3 ; cf. FICKER, *Altchristl. Bildw. Lateran.*, 1890 n° 138, 174 LEBLANC, *Sarc. de la Grotte*, pl. XI, 4, etc. — Une charmante statquette du Musée des Thermes représente peut-être ce Jésus enseignant, bien que l'on ignore de son caractère chrétien l'aspect de son visage, cf. PANDORI, *Bull. di Arch. crist.*, XXI, 1917, p. 112, STROZZI, *Scult. Rom.*, II, p. 243, 245. Toutefois, ses longues boucles sont plutôt un indice de paganisme, cf. p. 236, n° 3.

chère et tient de la main gauche un volume et de la droite étendue fait le geste habituel de l'orateur soit qu'il déclame soit qu'il enseigne, tandis qu'autour de lui sont groupées les Muses qui l'inspirent. Un remarquable sarcophage (pl. XLII, 1) du Vatican figure sur sa encoche pédagogique un berbe et précoce, entouré de neuf compagnons qui portent les attributs des Muses et, ce qui a lieu de le donner à la scène sa signification, sur le couvercle l'adolescent ne fuit à demi-étendu tient un livre derrière avec des tablettes déposées à côté de lui, près de son chien favori, et à ses pieds dort un Éros, image de la mort. Sur un sarcophage de la collection Campana, aujourd'hui au Louvre¹², le même adolescent assis, avec son rouleau déployé, récite en présence de quatre Muses, qui l'entourent de son estrade (pl. XLIII, 2).

Le sens de ces compositions allégoriques n'est pas douteux. Comme les musiciens qu'ont ravies les accords de la lyre ou de la cithare, celui qui a été saisi par l'enthousiasme poétique ou emporté par son éloquence, ou qui s'est passionné pour la science, a vécu de la vie divine des Muses et il est certain de partager leur immortalité malheureuse¹³. Ceux dont la tendresse de leurs parents faisait sur la terre de petits prodiges, étaient ainsi héroïsés du même coup dans l'autre vie.

Si l'on hésite encore à croire que telle a été l'intention des artistes qui ont imaginé ces motifs funéraires, tout doute serait dissipé par une étude des sarcophages qui représentent en une suite d'épisodes la vie et la mort des enfants¹⁴. Déjà sur celui du Musée du Louvre dont nous venons de parler immédiatement après la scène de la recitation ou déclamation, nous voyons le

(1) Sarcophage trouvé « nelle catacombe di Cirinea sulla via Tiburtina », aujourd'hui au Vatican, *Gall. dei Cardelini*, n° 20. Comparer aussi au Vatican un sarcophage dont le milieu est occupé par un enfant debout tenant un volume avec une liasse d'autres rouleaux à ses pieds (AUBERG, II, *Belvédère*, n° 38^a et pl. 14).

(2) FROSTEN, *Sculpt. du Louvre*, n° 201 [= n° 1549], WASSILIAN, *Archäol. Zeitung*, XLIII, 1845, p. 209 et pl. XIV, 2 = BATAAC, *Rep. rel.*, II, p. 289, 2. Cf. HONNIGER, *Carm. ep.*, 122 « Musae mihi dederant carminis et essem. Invenit Lachesis. » — On en rappro-

chera un sarcophage des Muses, aujourd'hui à Berlin, dont le couvercle est orné de scènes d'école (*Beschreibung ant. Skulpt.*, n° 844 = BATAAC, *Rep. rel.*, II, 20, 1).

(3) J'ai dit quelques mots de ces croyances à propos des sarcophages des Muses, *C. R. Acad. Inscr.*, 1919, p. 348, et j'espère pouvoir y revenir bientôt. L'épithaphe de Naples, après les vers cités plus haut (p. 229, note 5) continue : « Seu grege la riu m'au l'eu. »

(4) Ces sarcophages ont été étudiés en détail par WASSILIAN, l. c.



Le massacre au village de Lusse d'après l'original conservé à la Villa Doria-Pamphili.



Le massacre au village de Lusse d'après l'original conservé à la Villa Doria-Pamphili.

de l'ant héroïne dans une représentation du banquet funéraire où, de tel caractère risqué, un Amour lui apporte des fleurs, tandis que, sur les petits côtés de la cave, d'autres Amours dansent ou attrape et des oiseaux. L'apothéose de l'élève apparaît et est exprimée plus clairement encore sur un remarquable sarcophage de la villa Doria-Pamphili (pl. XIII, fig. 1). À gauche, on voit le nouveau-né plonge par la garde dans un bain et, derrière elle, se tenant les trois Parques et Nemesis ou la Fortune. Au milieu, le bébé est allaité par sa mère. Devenu un garçonnnet, il est instruit par son pélagogue. Mère, l'élève de l'éloquence et les Muses de la tragédie et de la comédie assistent à la leçon¹. Enfin adolescent, il est emporté au-dessus de la Terre et s'élève sur un char que conduit Hermès psychopompe et il s'appuie dans cette ascension sur l'angle epleve de l'apothéose². Ici aussi, l'on a établi un rapprochement certainement voulu entre la scène de l'instruction et celle de la dédicatation de l'écrit par qu'ont inspiré les dieux. Il se retrouve ailleurs encore, et l'on peut même remonter jusqu'à ses origines hellénistiques³, mais les exemples cités suffiront à faire saisir l'idée qu'ont voulu rendre sensible les sculpteurs.

(1) Ce sarcophage est rencontré à une grande hauteur dans le mur du liss. 10 et nous n'en possédons qu'une médiocre reproduction de H. von Spieth, *antiquitäten*, 1924, p. 139, mais l'Institut archéol. allemand en a fait prendre récemment, pour la continuation des *Sarkophagreliefs*, une bonne photographie, et je dois à une amabilité inépuisable de M. Rodenwaldt de pouvoir la reproduire ici. M. Rodenwaldt a eu l'extrême prévenance de me faire parvenir aussi un dessin très soigné des détails qui sont indiqués sur la reproduction directe du marbre. — Les reliefs ont été découverts et interprétés par Metz-Dous, t. II, n° 3087, Wernicke, l. c., p. 214, et Dussmann *Hon. Mit.*, XXVII, 1914, p. 450.

(2) Cf. Quintilien, l. V, § 22. — D'après une communication obligeante de Mlle Guéhenchou, qui a examiné de près l'original, la moitié du crâne et la main gauche du pédagogue sont modernes, de même la hanche du corps de l'élève, mais la restauration est exacte.

(3) Cf. sur cette ancienne continuation de l'élève moyen des élever au ciel. De. 2222, l. c., p. 411.

(4) Par exemple sur un sarcophage du Musée de Tolon où, entre la scène du pédagogue et celle de l'apothéose, est insérée celle de la prophétie de l'enfant mort, pleuré par ses proches: reproduit par B. von Rodenwaldt, *Monumenta inedite*, pl. LXXVII, 1, p. 401, n° 2; Rodenwaldt, *Rep. rel.*, III, p. 343, n° 2, cf. Wernicke, l. c., p. 218. — Nous trouvons un antécédent grec à ces compositions réunies dans un bas-relief funéraire de Rhodes, datant du IV^e siècle avant Jésus-Christ. On voit d'abord le professeur enseignant sur la terre, et immédiatement après, le même personnage qui, dans les Enfers, occupe une place d'honneur près du trône de Pluton. Les Champs-Élysées n'ont pas encore été transportés au ciel, mais la raison, qui a assuré au maître un sort bienheureux, est la même qu'à Rome; cf. Hellen von Gattmann *Hermes*, XXVII, 1902, p. 121 ss. et *Jahreshefte* XII, 1910, p. 56; Rodenwaldt, *Rep. rel.*, II, p. 51, 4. — Sur

..

Reprenons, après cette digression, un peu lui que nous qui n'aura pas été inutile notre sarcophage de Beyrouth et nous comprendrons le lien qui rattache les diverses parties de sa composition. Sur la face antérieure, nous assistons, comme sur les tombeaux romains, aux études de l'enfant durant sa vie terrestre. Cette instruction est-elle purement profane ? À propos d'un stuc de la Porta Maggiore, M^r Strong a supposé que la leçon était bien plutôt une initiation ¹ ou le pédagogue se transformerait en mystagogue, et la nu liste des poëtes dans ce tableau d'une sorte mystique interdit, en effet, d'y voir une simple reproduction de la vie réelle. Sur notre sarcophage très malade il est vrai, un seul détail pourrait faire supposer qu'il s'agit de la présentation d'un enfant par ses parents au prêtre qui lui apprend les formules sacrées ² : ce sont les longues boucles de sa coiffure. Humerus ³ nous apprend en effet que les garçons consacrés à Dionysos laissent pousser leurs cheveux, sans doute jusqu'au moment où, arrivés à l'âge viril, ils en faisaient offrande au dieu ⁴. Mais ce détail n'est pas une preuve suffisante du caractère religieux de la scène, et nous avons vu que, sans participer aux cérémonies

le sarcophage de Lycie, sorti du même atelier que le nôtre (*suprà*, p. 219), la place qu'occupe sur celui-ci le pédagogue avec l'enfant appartient à une Muse assise avec un poète (?), tenant un volumen, debout devant elle. Mais le rapport de ce groupe avec les suivants n'est pas éclairci.

¹) Strong, *l. c.*, [cf *suprà*, p. 321 n. 3]. Une épigramme de Rhodes, que M. Hittler rapproche du bas-relief cité plus haut, est l'épigramme d'un grammairien, qui mourut après avoir enseigné 52 ans. Les dieux des Eoliers, l'ont admis au séjour des bienheureux parce que sur la terre *ἡμετέριον ἐκράτειν* | *ἱεῶν πύλον πύλον κέρει* (I. G. ins., I, 141; cf. Hittler *l. c.*, p. 144).

²) L'enfant un de la villa Ilium (Bianco, *Dionys. myst.*, p. 65) devrait dans ce cas être rapproché du nôtre.

³) Humerus *Op.*, XXIII, 7. *ἡμετέριον ἐκράτειν*, *καὶ* *ἡμετέριον ἐκράτειν*, *καὶ* *ἡμετέριον ἐκράτειν*. Cf. dans Hermès Trismégiste *καὶ* *ἡμετέριον ἐκράτειν*, *καὶ* *ἡμετέριον ἐκράτειν*, où il a en vue probablement les galles. Cf. *cod. astr.*, VIII, 4, p. 105, 4 et 10, avec les passages cités en note. — Peut-être le même rite existait-il à Éléusis; cf. Foucart, *op. cit.*, p. 380 [*suprà*, p. 335 n. 4]. — On le retrouve en Égypte: Diodore d'Alexandrie fait couper les cheveux des enfants païens; cf. Ammien Marcellin, XXII, 3, 9: « Circe puerorum licentia detondebat, id quoque ad decorum cultum existimans pertinebat ».

⁴) Chevelure coupée à la puberté et consacrée aux dieux: Sacerdotium, *Dict.*, s. v. « Coma », p. 1358; Kovalev, *Greek votive offerings*, 1902, p. 340 ss.

secrets d'un mystère, celui qui s'applique avec ferveur à la science, même profane, parvient à la vie éternelle.

Le petit côté de droite sert de transition entre le ciel et la terre. Héros y abaisse sa torche pour rappeler la fin cruelle de celui qui fut ravi avant l'âge, mais il élève en même temps une couronne symbole de son immortalité cachée. La face postérieure nous rappelle les danses joyeuses et les jeux des enfants bienheureux avec les Amours folâtres dans les Champs-Élysées et le quatrième côté nous montre enfin le mort velu de la *teinte* et armé de la massue d'Héraklès, le héros qui avait donné aux hommes l'exemple d'une vie de labeur récompensée par l'apothéose.

Ainsi apparaît l'unité de composition du monument intéressant que vient de nous rendre le sol de la Syrie et qui illustre admirablement des croyances religieuses très répandues à l'époque des Antonins.

FRANZ COMONT.

SARCOPHAGES DE PLOMB TROUVÉS EN SYRIE

L. A.

LE R. P. RENÉ MOUTERDE

On a maintes fois signalé le grand nombre des sarcophages de plomb recueillis en terre syrienne, il n'existe pourtant ni étude d'ensemble ni essai de classement, ni même liste des trouvailles. Ce ne sera donc point tâche inutile que de décrire quelques-uns de ces monuments et d'essayer de les grouper en séries.

Les sarcophages décrits que nous avons en vue proviennent, pour la plupart, de Beyrouth. Plusieurs appartenant au Musée de cette ville, le conservateur, l'émir Maurice Chehab, veut bien en assurer la publication. Nous utiliserons aussi divers documents communiqués par les MM. P. S. Rouzevalle et L. Jalabert. Il n'est enfin que justice de remercier ici la Reverende Mère Supérieure et les Religieuses de Nazareth, à Beyrouth, qui ont bien voulu nous communiquer, dès 1923, les objets importants décrits dans ce premier mémoire.

I. — LA TOMBE DE CLAUDIA PROCLA À BEYROUTH.

I. — *La légende de Claudia Procla, femme de Pilate.*

Dans l'efflorescence de légendes qui s'attacha de bonne heure aux Évangiles, la femme de Pilate occupe une place de choix. Elle la garde jusqu' dans les traditions que le drame du Calvaire inspire à nos contemporains. Le *Roman de Ponce Pilate*¹ survit sur la reproduction d'une médaille du Cabinet des médailles qui figurerait Pl² x [x]³ et c'est une fille de Julia Augusta,

¹ Par MAURICE LAURENTIN, Paris, 1921.

² « Intimé n° 10747 ». L'attribution remontée au P. ALLIX, O. P., *La Pansy, Essai historique*, 1902, p. 475, n° 3. « 1068.

bonnet. Supplément n° 3569 attribue cette image à LUCIA, fille de Marc-Aurèle et femme de Lucius Verus. Suivant lui le nom le plus exact du graveur n'est pas

nommée Claudia Procla épouse de Pilate, convertie au christianisme et martyre, qui est l'héroïne de M. Maurice Laurentin.

L'histoire n'est pas aussi bien renseignée sur le personnage. L'Évangéliste saint Matthieu rappelle « on le sait l'intervention de la femme de Pilate avant la condamnation de Jésus » : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce just⁶ », car je viens d'avoir un songe effrayant à son sujet ⁽¹⁾ ». L'Évangéliste ne nomme point cette femme. Elle n'est pas davantage mentionnée par Origène, qui discute l'origine de sa vision ⁽²⁾. Mais une série d'écrits lui donnent bientôt le *cognomen* de Procla : ce sont les *Actes de Pilate*, conservés en grec dans l'Évangile de Nicodème ⁽³⁾ et redigés, suivant l'estimation commune, entre le ^{iv} et le ^v siècles, puis les *Lettres de Pilate à Hérode*, dont la rédaction grecque remonte peut-être au ^{iv} ou ^v siècles — et la version syriaque au ^{vi} ou au ^{vii} ⁽⁴⁾, Malalas ⁽⁵⁾ et Nicéphore Calliste — nomment également Procla. Sous le même nom enfin la femme de Pilate figure au calendrier des églises grecque ⁽⁶⁾ et éthiopienne ⁽⁷⁾.

Pour trouver unis le *nommen* et le *cognomen* Claudia Procla, il faut, semble-t-il, descendre jusqu'à la « Chronique de Dexter ⁽⁸⁾ ».

Le factum qui porte aujourd'hui ce nom n'est évidemment point, dans sa rédaction actuelle, la Chronique de Dexter signalée par saint Jérôme au chapitre 132 du *De scriptoribus ecclesiasticis*. On a pourtant voulu les identifier, quand le texte actuel fut trouvé sur la fin du ^{xvi} siècle, dans une bibliothèque d'Allemagne, et envoyé par Thomas Torribalba, jésuite, au Père Jérôme de Higuera. On l'imprima d'abord à Saragosse en 1619 et depuis à Lyon en 1637 avec un long commentaire de François Bivarus, moine de

Et se jeter un regard sur l'initiale pour voir que cette inscription ne peut pas être une signature ».

(1) *Matth.*, xxvii, 19.

(2) *Orig.*, in *ML.*, Migne, PG, xvii, 308. Je dois plusieurs références à FRIEDR., *Neueselamentliche Zeitgeschichte*, 3^e éd., I, p. 172, n. 3.

(3) B., cap. iv. TISCHENDORF, *Evang. apocryph.*, 1876, p. 236.

(4) *Texts & Studies*, V, 1, *Apocrypha anecdota* (M. R. JAMES), p. xlv-xlviii, 86-90, pour

la date, p. xlviii.

(5) *Ibid.*, p. 71-73, pour la date, p. xlv.

(6) *Chronogr.*, I, 10 = PG, xcvi, 369.

(7) *Eccles. hist.*, I, 30 = PG, cxlv, 721.

(8) Au 27 octobre; cf. v. Dousin vi, dans HANSEN-ILGEN, *Realencyklopädie*, xv, 401.

(9) Cf. FRIEDR., I, I.

(10) *Annae Christi* 35... *Claudia Procla, uxor Pilati, admonita per somnium in Christum credidit et salutem consequitur* (Migne, PL, xxxi, 70).

Cîteaux¹. Migne, au tome XXII de sa *Patrologie latine*, a réimprimé le tout. Dans son commentaire, François de Bivar suggère l'identité possible de la femme de Pilate, nommée par le prétendu Dexter, avec la Romaine Claudia mentionnée par saint Paul dans la II^e Epître à Timothée (iv, 21) : « Tel est sans que leur informe, le fragile garant d'une désignation qui s'est imposée à la littérature courante ». Il convient d'ajouter que l'authenticité de la *Chronique de Dexter* est très douteuse et parfois même résolument nulle².

Une découverte occasionnelle vient de révéler à Beyrouth une authentique Claudia Procla, *nomen et cognomen* soal gravés en grec sur deux arceaux d'or, recueillis dans une tombe. Le rapport quelconque entre cette morte et la Procla des *Acta Pilati* est plus que problématique : tout au plus pourrions-nous demander si le décès d'une femme jeune et romaine n'a pas suggéré à l'auteur des *Acta* le nom romain qu'il cherchait pour son le romain. Mais rien ne donne à penser que cet événement ait séjourné à Beyrouth. En outre, d'autres Claudia Procla ont vécu à la fin du 1^{er} siècle ou au commencement du 2^e, c'est-à-dire au temps où s'élaborent les principaux apocryphes du Nouveau Testament : deux d'entre elles sont connues par des inscriptions, *Claudia Fiant Procla* à Palmyre³, *Kl[α]udia Π[ρ]οκλα* à Cyrène⁴ — le même nom pouvant convenir à la fille de quelque fonctionnaire romain, tel que Claudius Proculus, préfet de la ville, à qui est adressé un rescrit d'Hadrien⁵. Des rapprochements aussi divers interdisent toute hypothèse sur l'origine du nom donné à la femme de Pilate par les Apocryphes ou la *Chronique de Dexter*.

Ils n'ont eu qu'un intérêt, celui de suggérer une date pour la tombe ou luit

¹ Dom Cîteaux, *Historia gen. des intertextus*, éd. 1860-61, p. 271, n° 17.

² Le H^{is}toire explore par M. La Roche est emprunté, ou moins indirectement, au Dr S. von Leben Jesu, 11, p. 348. Procla porte le nom de Claudia parce qu'elle était affranchie du Tibère; l'avancement de Pilate chevalier romain, s'explique peut-être par son mariage avec cette femme.

³ Par exemple par Bandmann, *Gesch. d. altchristl. Literatur*, III, 1912, p. 424.

⁴ Plusieurs textes de cette ville de Lyrie étaient gravés sur des statues érigées aux

centres de la façade impériale depuis Hadrien jusqu'à Marc Aurèle et Verus (regnales 161-169). Cf. par ex. dans Paul Wessowa, *Bealene*, Suppl., I, col. 319 n° 134.

Sur une liste d'officiers des provinces d'Asie mineure (du 1^{er} au 3^e siècle) au commencement du 11^e (S. Ferni, *Abhandl. d. preuss. Akad. d. Wiss.*, Phil.-hist. Kl., 1925, Nr 5, p. 35, li. 20).

⁵ Ulp., *Dig.*, 37, 9, § 14. Cf. GROSS, dans Paul Wessowa, III, 2, 4, v. *Claudius*, col. 2845, n° 267 ; *Prosopogr. Imp. Rom.*, I, p. 314 n° 771.

couchée la Berytaine Claudia Procla. Si des indices concordants peuvent être tirés de la sépulture même, l'âge des quatre sarcophages de plomb qu'elle contient sera approximativement déterminé. Il convient donc de décrire ces monuments et de relater les circonstances de leur découverte.

2 — Sarcophages d'Achrafiyé. Tombe de Claudia Procla.

La colline d'Achrafiyé qui domine au Sud-Est la ville de Beyrouth à l'heure, à plusieurs reprises, des restes antiques. C'est à son extrémité méridionale, à une cinquantaine de mètres à l'Est les bâtiments du pensionnat de Nazareth que des travaux de construction de 1920 ont, il y a quelques années, plusieurs

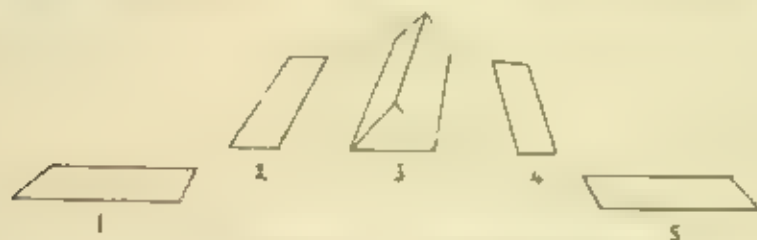


Fig. 1. — Disposition des sarcophages d'Achrafiyé.

trouvés antiques. D'après les indications qu'a bien voulu nous remettre la Reverende Mère Pétit, supérieure du pensionnat, les sépultures étaient enterrées à 2 mètres environ au-dessous du sol actuel. Elles étaient au nombre de cinq, rangées symétriquement comme l'indique le schéma ci-joint (fig. 1). Quatre sarcophages, répondant aux n^{os} 1, 2, 4 et 5 du schéma, étaient de plomb, le sarcophage désigné par le chiffre 3 étant de terre cuite. Un toit à double pente, formé de moellons disposés en dos d'âne, le protégeait¹. Une disposition si bien calculée convient-elle à des tombes menagées dans une villa plutôt qu'à une nécropole barbare. Il se peut que la sépulture centrale appartienne à quelque philosophe désireux de reposer, comme les neo-pythagoriciens, dans une bière de terre cuite sur le feuillage du myrte, de l'olivier et du peuplier noir².

¹ Le même aménagement a été signalé plusieurs fois à Suda (cf. *Contr. Soc. Syria*, I, 1920, p. 208-209).

² *Suda*. — X.

² *Pz. Sy. N. H.*, XXXV, 190, *modus defunctus sine ulla fictilibus autis, solum lignis, sicut M. Varro, Pythagorico modo in*



1. Après la trouvaille.



2. Le split x



3. Le couvercle

SARCOPHAGE N° 1.



1. L'ouverture



2. Grand côté

SARCOPHAGE N° 2.

dentelée, portée par deux colonnes minces à base étroite et à chapiteau pseudo-achéen, au-dessous de la couronne, masque de Méduse à ailerons, d'expresson angossée. Le milieu du sarcophage est occupé par un réseau de baguettes d'oves, d'inspiration des losanges et des triangles; les triangles extrêmes et le premier losange, de part et d'autre, contenant chacun la tête de Méduse déjà décrite; au centre des autres figures est placé un macaron.

Les grands côtés, longs de 1 m. 69 et hauts de 0 m. 37, répètent les mêmes motifs dans un ordre nouveau (pl. XLIV, B, 2): au centre et aux deux extrémités, la couronne sous le portique; entre ces trois compartiments, deux losanges, inscrits dans un carré, reproduisant le masque de Méduse. Le motif de la couronne sous le portique se répète enfin sur les petits côtés, qui mesurent l'un 0 m. 34 sur 0 m. 37, l'autre 0 m. 31 sur 0 m. 37 (pl. XLV, 3).

Sarcophage n° 4, de Claudia Procla
(pl. XLV, 1, 2)

Sur le couvercle, long de 1 m. 69 et large de 0 m. 38 (pl. XLV, 1), on distingue quatre compartiments, au milieu deux losanges, aux extrémités deux carrés, tracés par deux baguettes cordées enfermant deux filets plats. Dans chacun des carrés, au centre d'un disque, un Éros, de trois quarts à droite mais tournant le buste pour regarder à gauche (pl. XLV, 2); il danse, le bras droit courbe devant le front et portant une fleur (?), tandis que la main gauche soutient un coffret rond et un miroir; une frappe flûte à la ceinture des épaules, dans le champ, aux quatre coins, de grosses rosaces. Les triangles qui s'ouvrent entre les carrés et les losanges sont, de part et d'autre, remplis par de petits bustes, masculin et féminin; dans les triangles les plus éloignés qui font coin entre les deux losanges et, enfin, au centre de ces losanges le même Éros est moule.

Cinq panneaux se partagent les grands côtés (longs seulement de 1 m. 65, hauts de 0 m. 34): au centre et aux extrémités, les cadres carrés déjà décrits, contenant l'Éros dansant; à droite et à gauche du motif central, deux losanges, cantonnés de quatre rosaces, où paraissent les petits bustes, masculin et féminin. Un seul des petits côtés est conservé; il mesure 0 m. 335 sur 0 m. 365, et y voit Éros, au centre d'un cadre rectangulaire très chargé et peu d'aplomb.



FIG. 2. — Sarcophage n° 2 — masques de Méduse.

Sarcophage n° 5 (pl. XLV, 4 et 5).

Il ne reste que l'arcade qui en fragmente le g de 1 m. 61 dont nous donnons un croquis fig. 3. La surface est recouverte d'un simple bandeau en relief, elle est divisée en trois segments par deux courbes guirlandes, le motif central, entre les deux guirlandes, il ne reste plus trace; aux deux extrémités figurait une

tête de Méduse sous un portique.

Ce motif est celui des petits côtés, qui mesurent 0 m. 44 × 0 m. 41 (pl. XLV, 5). Au centre, dans un disque à double fillet, un beau masque de Méduse, d'expression plus calme que les masques du sarcophage n° 2; au-dessus, un portique formé d'une guirlande de fleurs reposant sur deux colonnettes; des rosaces occupent le milieu et les bouts de la guirlande. Les mêmes éléments entrent dans l'ornementation des grands côtés. De part et d'autre du long rectangle le même masque de Méduse entre deux rosaces (pl. XLV, 4).

3 — Le mobilier funéraire (pl. XLVI).

Parmi les tombes d'Achrafie deux seulement ont livré quelques objets: ce sont le sarcophage de Claudia Procla n° 1 et le grand sarcophage aux guirlandes, le plus mal conservé (n° 5).

Ce dernier contenait un objet de bronze « comparable à un encier » (pl. XLVI, 1 à g, 4 en haut). On y recueillit aussi les restes d'une couronne funéraire de feuilles d'or très minces et un fragment de bandeau en or¹² (pl. XLVI, 5).

Fig. 3 — Sarcophage
n° 5.

Dans la tombe de Claudia Procla, ce ne furent pas les débris de la dernière parure, mais bien les bijoux préférés de la morte que l'on rencontra. Les plus précieux sont fixés à la planche XLVI.

Les deux bractéets (pl. XLVI, 1-2-3) sont formés d'une feuille d'or, plus large au centre qu'aux extrémités. L'assez épaisse¹³, roulée sur elle-même en

¹² Un fil mesurant actuellement 1 m. 61 sur 0 m. 40.

¹³ Les feuilles d'or sont longues de 0 m. 045,

le fragment de bandeau, de 0 m. 078.

¹⁴ Ce détail, ainsi que la double inscription, ne permettent pas d'assimiler ces bijoux aux



5. Petit fragment de stucoplaque



1. Couvresol de stucoplaque n° 4



3. Grand fragment de stucoplaque n° 3.



3. Petit fragment de stucoplaque n° 2



2. Petit fragment de stucoplaque n° 2

forme de tube pautu¹, au point le plus large la surface est aplatie et porte une inscription, en pointillé. Le texte gravé n'est pas identique : KAAYΔ IA ΠΠΟ KAA sur le plus petit bracelet, KAAYΔ ΠΠΟKAA sur le plus grand la hauteur moyenne des lettres est de 0 m. 004.

La très petite bagne d'or reproduite à la planche XLVI, 1 au-dessous des bracelets est séparée de son chabon qui est une encretaude assez trouée.

L'amplois que, haute de 0 m. 006 et dont le plus grand diamètre mesure 0 m. 043, est l'un beau verre bleu sombre, mince presque opaque les anses sont colorées de jaune clair. Le fond est arrondi et devant reposer sur un support.

La planche XLVI, 1, reproduit encore le manche en deux morceaux d'une épingle d'os ou d'ivoire il est long de 0 m. 107. Avec lui sont représentés divers objets de bronze, long clou, pièces formant cassefelle et celtre métallique d'un coffret², suspension à quatre bras, aux quels s'ajustaient les chaînettes, anses de stèles, anneaux, une patte de verre, opaque, bleu-noir veiné de blanc et un cylindre de bronze alouille enserrant quelque instrument de bois³) furent aussi recueillis (voir pl. XLVI, 1).

4. Les éléments de datation. Le mobilier.

Trouvons-nous dans ces objets et dans l'ornementation des sarcophages des données suffisantes pour dater approximativement les sarcophages d'Achrafiyé?

Il y a peu à tirer de la couronne contenue dans le sarcophage n° 7. On notera toutefois que le dessin du bandeau funéraire (pl. XLVI, 2), losange très allongé rappelle celui de deux bandeaux trouvés dans le sarcophage de Tabnit et dans la fosse n° 3 de la nécropole royale de Sidon⁴. Les bandeaux re-

bracelets en feuilles d'or tenu s'en ont trouvés certaines tombes d'Étrurie (Catal. des bijoux du Musée Napoléon, III p. 102 et Dict. des antiquités, s. v. armilla, p. 437, n° 2).

(¹) Les bracelets ont pris la forme elliptique (pl. XLVI, 2); pour le plus large, le grand axe intérieur mesure 0 m. 08, le petit axe 0 m. 067 et le poids est de 13 grammes, pour

le plus étroit le grand axe intérieur est de 0 m. 063, le petit axe de 0 m. 039; le poids est de 10 grammes.

(²) Une de ces pièces figure à la pl. XLVI, 3, à côté des feuilles d'or.

(³) Bandoi Bey et Th. Bandoi, Une nécropole royale à Sidon, p. 105, fig. 44.

cents sont plus hauts pour leur longueur et forment un losange plus ramassé.

Aux bracelets de Claudia Procla nous ne trouvons guère à comparer qu'un collier, fait également d'une feuille d'or rabattue sur les bords et élargie vers le milieu, qui appartient à la même fosse de Sanda que le bandeau décrit plus haut ¹. On peut aussi rapprocher, pour l'évasement du milieu, un bracelet du British Museum, provenant de Mesopotamie et non latic ² et un bracelet d'argent, d'âge ptolémaïque, trouvé à Naga el Deir ³.

Les inscriptions gravées sur les bracelets ne sont point par elles-mêmes signes de basse époque. La propriétaire du bracelet Boscoreal, Maximilla, avait bien eu la prudence de faire marquer son nom au pontille sur sa vaisselle. La forme des caractères n'est pas sans apporter quelque précision. Ces grosses lettres trapèzes et particulièrement le *pe*, le *detta*, sont postérieures au I^{er} siècle de notre ère. Cependant l'oméga est plus petit que les autres caractères et le *kappa* n'a pas la régularité des derniers temps. L'*alpha* est barré obliquement, d'un trait parallèle au jambage de gauche, cette forme est empruntée à la gravure latine, ce qui n'est point pour surprendre dans la *colonia Julia Felix Berytus*, à Rome, elle est archaïque et se maintient encore dans la cursive de l'empereur avant 79, mais ne paraît plus au I^{er} siècle sur les contrats d'Alburnus Major ⁴. En supposant que cette forme se soit maintenue quelque temps dans la gravure provinciale et sur les objets de métal, on estimera que les inscriptions des bracelets peuvent remonter à la fin du I^{er} siècle ou au II^e siècle: après cette date, les caractères seraient plus grêles et moins homogènes. La paléographie suggère donc la même époque que les documents où figurent plusieurs Claudia Procla, à la fin du I^{er} siècle ou au commencement du II^e.

Au même temps appartient aussi le petit anneau d'or pl. MVI, 1), au joint uni et rond, antérieur à la forme « en étrier »; on le comparera à une bague du British Museum, rangée parmi les produits gréco-romains, antérieurs au I^{er} siècle de notre ère ⁵.

L'amphorisque est d'âge plus incertain. La forme est simple ⁶ et relative-

⁽¹⁾ Op. I., p. 105, fig. 45.

⁽²⁾ F. H. MARSHALL, *Catal. of Jewellery*, p. 166, n° 1248, pl. XIV.

⁽³⁾ E. VERNIER, *Catal. du Musée du Caire, Bijoux*, I, p. 54, n° 54113, pl. XIV.

⁽⁴⁾ E. CAGNIAT, *Cours d'épigr. lat.*, p. 12, la-

bleaux I et II, p. 7-8.

⁽⁵⁾ Voir *suprà*, p. 240.

⁽⁶⁾ F. H. MARSHALL, *Catal. of the Finger Rings*, p. XLVI, fig. E XVI = n° 410, p. 78.

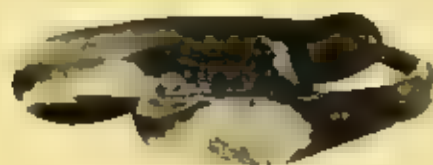
⁽⁷⁾ A. KRA, *Das Glas im Altertum*, Taf. B. 129, et C. 131, 140.



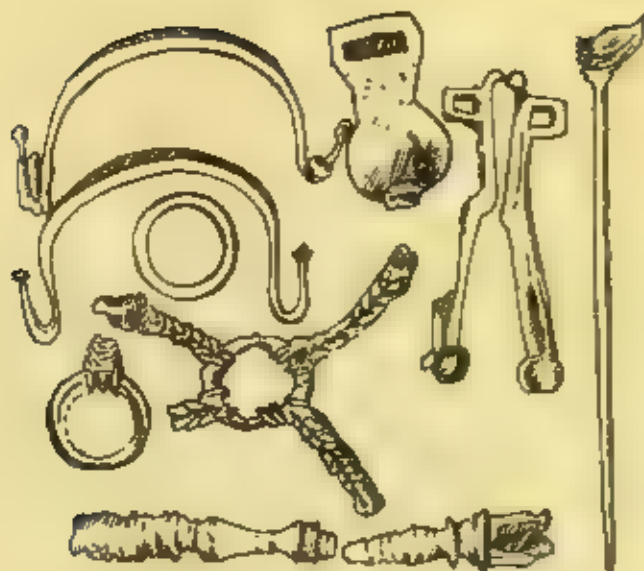
1



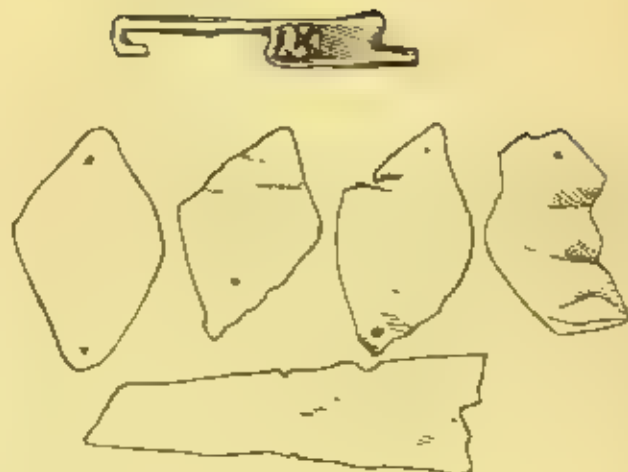
2



3



0 5 10 cm



5

ment ancienne, nous savons en effet, qu'aux premiers temps de l'Empire — puis à nouveau sous Hadrien et les Antonins, l'amphore fut moulée en verres de types et de grosseurs fort diverses¹. On peut comparer des vases syriens de la collection de Clercq² et particulièrement une pièce de verre bleu, analogue elle-même à un vase du musée de Cologne³. Les verres bleu-lapis fabriqués en Égypte étaient objets de grand luxe sous les premiers Empereurs. L'amphorique d'Achrafîye doit peut-être sa couleur à la persistance de cette mode.

5. — L'ornementation.

À l'estimation d'âge que nous venons de tenter l'étude du décor procure une contre-preuve utile. Il ne s'agit pas ici d'entreprendre l'analyse des motifs familiers aux plombiers syriens — ce travail doit logiquement être précédé d'un inventaire général — des recherches sur l'origine de ces motifs ne sont pas non plus de mise — puis qu'on les suit dérivés — comme la symbolique funéraire romaine — de l'art hellénistique. Reste à voir seulement si dans l'ornementation les monuments qui nous occupent — rien ne trahit la decadence de l'art romain, le IV^e ou le V^e siècles.

La sobriété de leur dessin contraste avec la surcharge des sarcophages de Hamaou, de Mahabib et de Sidon — c'est une bonne note. De leurs portiques étranges et de leur colonnettes l'on pourrait dire — comme des architectures peintes suivant le troisième style de Pompéi, qu'ils héritent de cette construction « en bois et en roseaux, appliquée aux tabernacles d'Orient — », et plus spécialement de la décoration des monuments funéraires. La guirlande qui forme balcan sur les petits cubes du sarcophage n° 1 (pl. XIV, 1), rappelle celle qu'on suspendait à la porte de la tombe — et les couronnes à fleurs rondes et pressées du sarcophage n° 2 ont leur prototype dans les couronnes funéraires de terre cuite peinte qu'a livrées, par exemple, la nécropole hellénistique de

(1) Koss, II, p. 335.

(2) DE KINKEN, *Catalog.*, VI, p. 172, n° 322-323.

(3) V. 322.

(4) Koss, fig. 138, I, p. 377; II, p. 377 et 639.

(5) V. MACCHIONO, *Il simbolismo nelle figure e nei reperti etruschi romani*, Naples, 1909 — cf. CAGNIAT et CHAPOT, *Man. d'arch. rom.*, I, p. 644.

(6) CAGNIAT et CHAPOT, II, p. 26.

Chalby¹. Au-dessus de ces colonnes, sur le même monument, une architrave dentelée est portée par deux colonnes pseudo-doriques; elle est empruntée au rebord de la cave de sarcophages, tels que le sarcophage des Pleureuses à Sidon² ou au couronnement de certaines tombes hellénistiques³. A la même époque peut aussi remonter le réseau de losanges qui s'insèrent des masques de Méduse (pl. XLIV, fig. 2); le naosiste de Stabiae recourant au même procédé pour loger toute une série de Ménades⁴ et les verriers du Haut-Empire couvraient souvent leurs procots d'un tectilis, de même effet décoratif⁵.

Le Fros dansant, qui orne le sarcophage de Claudia Procla, semble emprunté à quelque fresque de Pompéi ou d'Herculaneum⁶. Il rappelle les Fros dansants sculptés sur la belle urne du Musée du Capitole⁷. Les masques de Gorgone, où le ridus fut placé à une expression d'angoisse, dérivent, dans les



Fig. 1. — Le sphinx
l'Arclia.

deux types que présentent les sarcophages n° 2 et 3, l'un prototype hellénique, du peut-être à Myran, la Méduse Bandammi atteste l'usage de ce motif à l'époque hellénistique⁸.

Plus indigènes ou, si l'on veut, plus phéniciens paraissent le sphinx et le griffon du 1^{er} sarcophage. Tous deux ont l'aile en fanelle, ou l'on reconnaît une influence perse. Le sphinx est couché sur un socle de profil égyptisant, plus étroit à la base qu'au sommet. L'attitude est la même que sur un nombre d'Arches souvent répétées⁹; il semble même que la coiffure com-

¹ E. BOUTON, *Catal. des mus. égypt.*, *La nécropole de Saïte*, pl. LXVI, 2 colonnes. *Aegyptica ed. Farnham*, 1914, p. 244-250, fig. 403.

² Une nécropole royale à Sidon, pl. VI-IX.

³ La nécropole de Saïte, pl. IV et V, 2. chambre 9, p. VIII-11. A. KAMM, *Catal. des mus. égypt.*, et *Ann. Mus. égypt.*, n° 22135, p. 1-2 et pl. LXVIII.

⁴ B. REINACH, *Répertoire des peintures grecques et romaines*, p. 430, 4.

⁵ Cf. KAMM, op. cit., I, fig. 439, 440, et p. 437 ss. C'est sans doute à la technique du verre qu'une coupe du Samarra, imitée elle-même

une coupe de Saïte, 1^{er} siècle ap. J. C., a emprunté le tectilis qui s'y trouve, voir *Syll. VII*, fig. 26, pl. XLII, p. 230 et 231.

⁶ *Répertoire des peintures*, p. 72, n° 4, surtout c, Herculaneum.

⁷ W. ARMINI, *Archiol. d. Mus. d. Cap.*, fig. 90-91. CASARETTO, *Manuale d'arch. antica*, p. 662, fig. 51.

⁸ E. A. GARDNER, *Journal of Hellenic Studies*, LXIII, 1939, p. 439-442, pl. V.

⁹ REINACH, *Musée de Phénicie*, pl. L, 7 et 8; p. 25-26 et 840. Le monument est attribué à l'art à Amrit dans REINACH, *Manuale of Oriental Antiquities*, p. 259, fig. 200.

porte une mitre basse relevée à l'avant et à l'arrière (pl. XLIV, 2), analogue à la première couronne du sphinx d'Arados.

Le type est en tout cas plus austère que celui du sphinx cubre sur son arrière-train, que le sculpteur a souvent logé aux coins des sarcophages et des autels funéraires.

Le griffon se rattache, lui aussi, à des modèles anciens, la double crête et le motif de lion ou de panthère sont ceux du griffon perse. Dans l'ensemble, l'animal est comparable à l'attelage du dieu d'Orthosia, sur des monnaies qui ne sont pas postérieures au 1^{er} siècle de notre ère¹. Il est évidemment antérieur au griffon de Nemesis, lourdement courbé sur sa roue, qui paraît souvent en Syrie au 1^{er} et au 4^{es} siècles².

G. — *Date probable.*

L'analyse du décor aboutit donc à la même conclusion que celle du mobilier : les sarcophages d'Achrafîv datent approximativement du 1^{er} siècle, peut-être de la première partie du 1^{er} siècle.

C'est une date élevée, si l'on fait état des seules données recueillies jusqu'à ce jour sur l'âge des sarcophages de plomb. D'après G. Jannet-Cecaly³, renforcée sans doute par Perrot⁴, les monnaies qu'on rencontre avec ces monuments « ne remontent guère au delà de Probas, on en trouve souvent des successeurs de ce prince jusqu'à Théodose »... D'après cela ajoute M. Dus-saud, les sarcophages de plomb décorés de reliefs apparaissent vers l'milieu du 1^{er} siècle et auraient continué à être en usage pendant les trois premiers quarts du 4^{es} siècle... Les sarcophages d'Achrafîv remontent en effet à la première vogue de ce genre de sépulture.

¹ G. F. Hill, *Catal. of the Gr. Coins of Phœnicia*, p. 126, pl. XVI, 1, et XLI 10.

² Relief rupestre de Hama (*Syria*, V, 1924, p. 143, et pl. XXVII, 4); sarcophage de Hama (Saida) (*ibid.*, p. 126, et pl. XXXVI, Conteneau).

³ *Rev. archéol.*, 1889, p. 224; et REXAD, *Musée de Phénicie*, p. 106.

⁴ D'après l'heureuse conjecture de M. Dus-

saud, *Syria*, V, 1924, p. 48, n. 2.

⁵ Divers documents hagiographiques attestent l'usage même au 5^{es} siècle, des sarcophages de plomb. On en utilisa pour enterrer les corps de S. Syméon le Stylite, mort en 459, et de S. Daniel le Stylite, mort en 493 (H. DOLLEMAN, *Les saints stylites*, p. xxiii et 54,

Ainsi fixés dans le temps, les motifs qui les ornent aideront à dater les monuments où ils sont repetés. Les guirlandes, par exemple, jetées en travers du cercueil sur notre n° 3, se retrouvent sur un des plus beaux sarcophages de plomb du musée de Beyrouth, les petits bustes mêlés à des ornements géométriques (n° 4), sur un monument le Hanaoué ¹. La Méluse pathétique est souvent reproduite. L'éros dansant figure sur une plaque du Musée de Beyrouth et a été signalé ailleurs ². Le griffon, plusieurs fois repeté, orne, avec

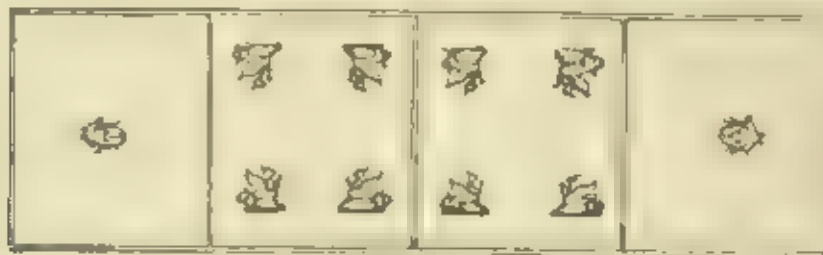


FIG. 5. — Couvercle d'un sarcophage de plomb, Université américaine de Beyrouth

deux masques, le couvercle d'un sarcophage de plomb de l'Université américaine (fig. 5). Les praticiens ayant multiplié les combinaisons de moules divers, on peut espérer dater ainsi les uns par les autres et classer motifs et monuments.

Ces estimations ne seront qu'approchées. Un type a pu survivre à l'époque où il vit le jour ³. Il est clair également que des écoles techniques et même des inspirations religieuses diverses ont pu coexister. Une grande réserve s'impose donc dans les conclusions à tirer de la présence ou de l'absence d'un motif isolé. Est-ce toutefois par hasard, si nous ne relevons à Achrafîyé aucun des symboles dionysiaques qui se multiplient à Mahalib ⁴ et à Hanaoué ⁵, ni

⁽¹⁾ LOUÏET, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 140, fig.

⁽²⁾ LOUÏET, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 141.

⁽³⁾ On pourrait objecter à la datation globale que nous avons proposée pour les sarcophages d'Achrafîyé, que ces monuments ne sont pas contemporains et qu'ils peuvent être séparés les uns des autres par de longues années comme il arrive dans les sépultures de

famille. La remarque est juste, mais il se trouve que la tombe de Claudia Procla, qui nous a fourni les éléments principaux de notre appréciation, est la plus chargée en décor et donc apparemment la plus récente du groupe.

⁽⁴⁾ H. DUBOIS, *Syria*, V, 1924, p. 45 n., pl. XVI.

⁽⁵⁾ LOUÏET, *op. l.*, p. 140, fig.

même l'image de Psyche que les artistes beyrothins et sidoniens avaient en prédilection ?

D'autres problèmes surgiront avec le progrès des recherches sur les sarcophages de plomb à reliefs. Il suffira t'en donner une idée à propos du groupe le mieux connu et probablement le plus ancien.¹

R. MOUTERAK, S. J.

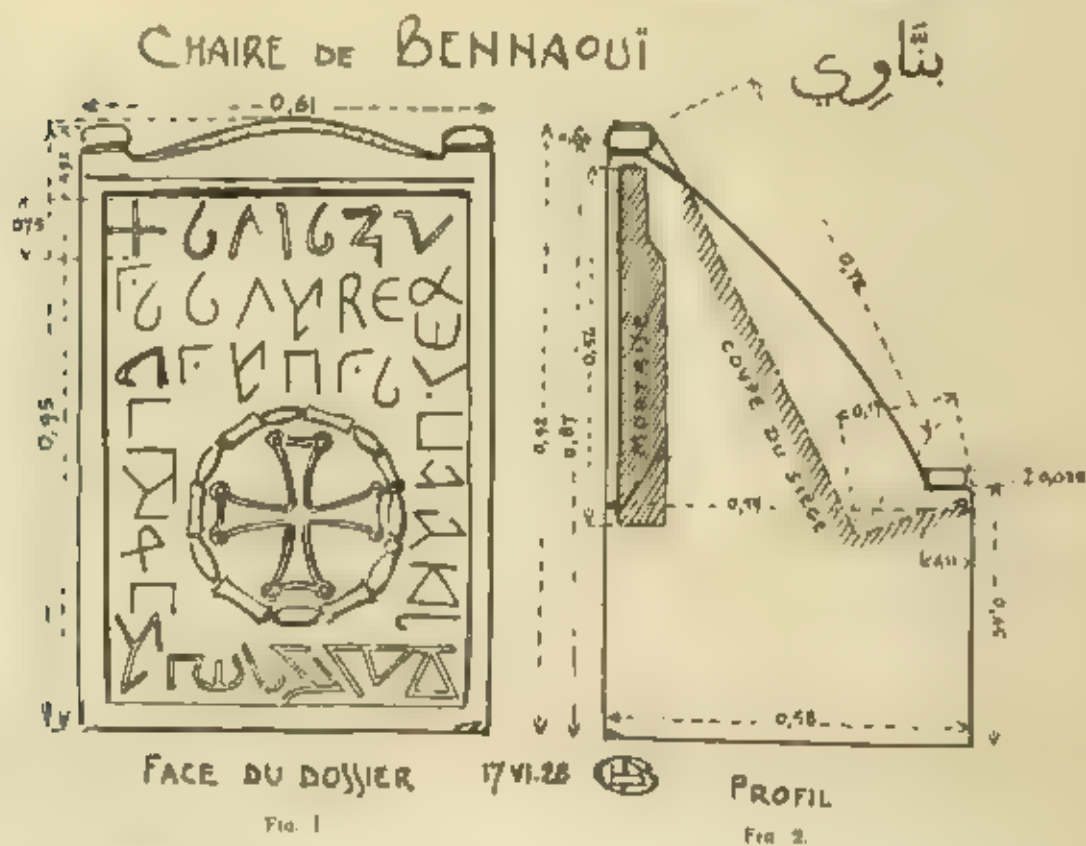
¹ Le Gouvernement libanais vient d'acquiescer à l'envoi pour le Musée de Beyrouth

INSCRIPTIONS SYRIAQUES DE BENNAOUT

PAR

J.-B. CHABOT

Au mois de juin 1928 au cours d'un voyage dans la région située au S.-E. d'Alep M. Bossu a relevé quelques inscriptions syriaques. M. Virolleaud a fait sur les copies de M. Dussac et qui nous demandent d'en donner une



interprétation. La présente note est consacrée uniquement aux deux textes trouvés à Bennaout. Pour les autres, j'estime préférable d'attendre les estampages qui en ont été pris, et qui permettront peut-être de suppléer aux

incertitudes inévitables dans la copie de textes frustes et légèrement gravés.

Bennaoui (بنّاوي) est un village situé à environ 1.500 mètres à l'Ouest de la piste qui conduit de Sirch à Khenasar, par le plateau du Djebel Hass, à peu



Fig. 2

près à mi-chemin entre ces deux points, c'est-à-dire à environ 40 km. au S.-E. d'Alep.

La première inscription est gravée sur un silex en lave noire, dont l'aspect et les dimensions sont parfaitement indiqués dans la photographie (fig. 3) et

les croquis de M. Brossé reproduits plus haut (fig. 1, 2). La narthèxe placée sur le côté semble insinuer que cette stalle faisait partie d'une balustrade. Le monument a été découvert et l'on en a vu le marbre le 10 mai 1928. Le propriétaire en a fait don au musée d'Alep.

L'inscription occupe la face extérieure du dossier. Les lettres sont en relief, d'une facture soignée, mais disposées arbitrairement. Le texte commence à la croix, descend le long du bord gauche, continue le long de la base, peut remonter le long du bord droit, vient ensuite les trois courtes lignes placées au sommet, qui se lisent horizontalement et de gauche à droite. Il n'y a aucun signe de flexion. La transcription suivante est absolument certaine. Nous isolons les lettres comme elles sont sur la pierre, mais en les plaçant dans leur position normale :

1 ^e ligne, à gauche, de haut en bas	כבד	קיסר	+
2 ^e — en bas, de gauche à droite :	אל	קומ	
3 ^e — à droite, de bas en haut :	ק	אכ	מכ
4 ^e — en haut, de gauche à droite :	מ	א	מ
5 ^e — — — — :	מ	א	מ
6 ^e — — — — :	מ	א	מ

La traduction ne présente le difficile que pour les deux dernières lignes. מאמ peut être un nom commun accompagné du suffixe, signifiant « sa mère », ce mot peut aussi être le nom propre masculin « Eumach » (forme abrégée de *Aphodemach*, ou autre nom analogue). Cette dernière interprétation n'a contre elle que l'absence du nom Eumach. Dans la première hypothèse, on s'attendrait à ce que le nom propre de la mère fût exprimé, mais il faut remarquer que l'espace faisait défaut au graveur.

La dernière ligne, prise à la lettre, signifie « qui ont péri ». Le verbe מאמ a le sens de « périr », surtout de mort violente, par châtiment ou par accident. L'expression s'appliquerait bien, par exemple, aux victimes d'un de ces tremblements de terre si fréquents en Syrie, dont on aurait voulu perpétuer la mémoire, par l'offrande de cette cathédra enustree dans la balustrade du chœur de l'église.

Bien que cette interprétation n'ait rien d'anormal et s'appuie sur la lec-

texte peut être lu sans difficulté, sauf le dernier mot, en voici la transcription :

A droite :	ܡܠܟܐ +	A gauche :	ܟܠܝܬܐ ܕܡܠܟܐ
	ܟܠܟܠܐ	du coug. syriaque	ܕܡܠܟܐ ܟܠܟܠܐ
			ܟܠܟܠܐ ܟܠܠܐ

C'est-à-dire : *En l'an 905, a été bâtie cette église,
au temps du prêtre A...*

L'an 905 des Seleucides commençant le 1^{er} octobre 393 de notre ère.

De cette date semble résulter que la stèle qui porte l'inscription précédente, plus ancienne, n'appartient pas à la même église que le linteau.

Cela n'a rien d'in vraisemblable car au VI^e siècle, dans de nombreux villages de Syrie il y avait deux églises l'une appartenant aux orthodoxes et l'autre aux schismatiques monophysites. Au reste, le verbe « bâtir » employé dans notre texte a un sens très large, il peut s'entendre de la restauration ou de la reconstruction d'un édifice aussi bien que de sa première fondation.

J.-B. CHABOT

LES ANTIQUITÉS TURQUES D'ANATOLIE

PAR

ALBERT GABRIEL.

En 1927, le Gouvernement turc, désireux de sauvegarder, dans la mesure du possible, toutes les richesses artistiques du pays, résolut de classer systématiquement les monuments islamiques dignes d'intérêt et confia la direction d'une enquête qui devait s'étendre à tout le territoire de la République. C'est ainsi que je fus appelé à visiter la plupart des villes d'art de l'Asie Mineure, en compagnie de divers fonctionnaires du Ministère de l'Instruction publique. Les autorités locales, depuis les valis jusqu'aux instituteurs, averties de notre passage et de l'objet de nos recherches, nous prêtèrent un concours empressé et mes compagnons de voyage, Behim Edhem Bey, directeur de la Bibliothèque Universitaire de Stamboul, Aziz Bey, inspecteur général des Antiquités, et Tewhid Bey, inspecteur des Bibliothèques, ne cessèrent jamais, au cours de ces randonnées parfois pénibles, de témoigner, à mon égard, de la plus cordiale obligeance. Je dois signaler tout spécialement l'amicale collaboration de Tewhid Bey, dont on connaît les savants travaux de numismatique et dont je fus même d'apprécier, en maintes occasions, la très sûre érudition.

Au cours de trois missions successives, en octobre-novembre 1927, avril-mai 1928, octobre-novembre 1928, nous avons parcouru des régions éloignées de la péninsule et j'ai pu recueillir, à chaque étape, des documents abondants, relevés et photographes, sur les principaux édifices. Sur la carte (ci après fig. 1) sont indiqués en traits pleins les itinéraires suivis. J'y ai ajouté le tracé des voyages que j'avais accomplis antérieurement et dont les plus anciens remontent à 1908. Enfin j'ai figuré, en pointille, les explorations projetées qui doivent parachever l'œuvre entreprise. Il est vraisemblable qu'elles auront lieu dans un avenir assez proche, mais je crois pouvoir, dès aujourd'hui, dresser l'inventaire des monuments turcs d'Anatolie sans rien omettre d'essentiel.

¹ Des lieux centres importants qui sont restés en dehors de notre champ d'action : Bysance, — X.

beïkir et Ferman. Le premier a été étudié par M. van Berchem et J. Strzygowski qui ont

Il serait sans intérêt de transcrire ici des seules énumérations — qu'il me suffise de signaler — *pro Kuldara, Abnu kara Hissar, Ak Shehir, Ka amau, Nigde, Ak Sira, C. Sareu, Abnu Tarsus Mud, Tokat, Anasta, Nksar* — pour mentionner aux centres les plus importants — j'ai relevé le plan de plus de cent monuments, l'unique et évidemment unique, au sujet desquels on cherche en vain un document graphique précis dans la littérature occidentale.

D'autres villes, d'est vray, ont été l'objet de monographies, mais ces publications appellent des compléments. Celle que Fr. Sarre a consacrée à Konia n'a point épuisé le sujet — sur Nicosie Davrigli l'œuvre de Van Berchem et H. H. Bey conserve tout son prix², encore que l'œuvre architecturale, à peine amorcée, ne soit pas en rapport avec la haute signification artistique des monuments. Brousse, Nicosie, Stamboul — plus facilement accessibles, ont donné lieu à ces ouvrages qui peuvent, tout au moins, servir de point de départ pour une étude plus approfondie — mais l'interprétation de ces données fragmentaires ne saurait être qu'une esquisse — au point de vue de l'histoire de l'art en Turquie³.

Il est vrai — en vue des monuments que d'après des photographies — M. van Haeften et J. Bratschkow, *Amida, Heidelberg-Paris 1916*. Pour Erzerum et la région du lac de Van, la publication de W. Bachmann a réuni un riche ensemble de matériaux graphiques et photographiques qui semblent dignes de toute confiance. W. Bachmann, *Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan*, Leipzig 1913, 25. Wissenschaft. Veröffentlichung d. deutschen Orient-Gesellschaft.

¹ Fr. Sarre, *Konia, Syrien, Arch. Monum. Anter*, Berlin, 1911. — Et du même auteur : *Denkmäler persischer Baukunst*, t. I, et *Heise in Kleinasien*, Berlin, 1896. — V. également : J. H. Lottmann, *Konia, Inschriften der alttürkischen Bauten*, Berlin, 1907. On y trouve, outre le corpus des inscriptions, de bonnes photographies des monuments.

La publication de Fr. Sarre est plus luxueusement éditée, mais, outre qu'elle laisse entièrement de côté les monuments ottomans, elle omet de nombreux édifices secondaires

du xiii^e et du xiv^e siècles. Les relevés des plans sont vraiment trop sommaires, quand ils ne sont pas inexacts comme c'est le cas pour Khatunye Medrese de Karaman. Le plan si curieux de la Medrese de Sahib Ata, à Konia, ne figure pas dans l'ouvrage.

² M. van Haeften et H. H. Bey, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum arabicarum*, III^e partie, Asia Mineure. 1^{re} fasc. 4, *Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français du Caire*, t. XXIX, Le Caire, 1910.

³ Outre les ouvrages bien connus, mais vieillies de MONTANI et EUGÈNE PACHA (*L'architecture ottomane*, 1873) et de L. FANVILLE (*L'architecture et la décoration turques*, 1874), voir, sur Brousse : H. WILKE, *Brousse*, Berlin, 1909 ; sur Nicosie : C. GUNTERT, *Die islamischen Bauten von Nicosie*, *de. Orientalisches Archiv*, III, 2, p. 49-50 ; sur Stamboul : C. GUNTERT, *Die Baukunst Konstantinopels*, Berlin, 1912.

⁴ C'est le cas notamment du chapitre consacré à la Turquie dans le *Manuel* de SALAZAR.

Les historiens turcs se sont efforcés, durant ces dernières années, de combler cette lacune de nos connaissances. Halil Bey, dont on sait la compétence en la matière, a donné une monographie de la ville de Césarée¹ ou la reproduction des documents photographiques laisse malheureusement à désirer. Le grand mérite du livre réside dans l'étude historique et épigraphique. C'est le cas également des excellents recueils d'inscriptions de Behdjel Bey² et de Hakkı Bey³, et de la consciencieuse monographie d'Angora, œuvre de Muhsin Bey dont les dessins auraient mérité une meilleure utilisation⁴. Au reste, j'aurai l'occasion de signaler quelque jour l'article que m'ont fournie ces divers ouvrages en langue turque.

Il est dans mon dessein de publier sans tarder les documents recueillis en cours de route. Un premier volume consacré à la région de Césarée-Tokat-Amasta est sous presse. D'autres pourront suivre dont les matériaux sont déjà rassemblés. L'objet du présent article n'est point de proposer les conclusions qui seraient prématurées. Je voudrais seulement, après avoir signalé à quel point notre documentation fut jusqu'ici insuffisante, resumer les notions générales qui se dégagent d'un examen d'ensemble des monuments.

La chute de la dynastie seljoukide et le morcellement du sultanat de Roum sont les faits politiques qui n'exercèrent sur les destinées de l'art en Asie-Mineure aucune conséquence immédiate. Aussi peut-on, durant le xiv^e siècle, suivre à travers les monuments du Centre et de l'Est anatolien l'évolution des créations structurales et décoratives des siècles précédents. C'est seulement au xv^e siècle, avec l'hégémonie ottomane, que les nouvelles formes d'art créées dans l'Ouest s'imposeront à toute la péninsule.

Entre temps, au début du xv^e siècle, l'invasion de Timour Lenk bouleversait l'ordre politique et social et ruinait en quelques années d'effroi et de misère les traditions artistiques séculaires de l'Anatolie. On est donc justifié de

¹ Dans des livres plus récents et mieux informés par ailleurs et concernant en cela l'art, l'architecture turque ne s'est point sensiblement enrichie (cf. Diez, *Die Kunst der islamischen Völker*, Berlin, s. d., p. 112 et suiv.).

² HALIL BEY, *Kahramanîye Şehri*, Stamboul, 1334 (1915).

³ MUHSIN BEY, *Konstamonî aları*

Antikaları, Stamboul, 1341 (1922).

⁴ İSMAIL HAKKI BEY, *Kilabeler*, Stamboul, 1345 (1927).

⁵ MUHSIN BEY, *Ankara*, *Kisim 1* : *Umumi bir nazar, kahratunlar, manijidler, djaniler*, Stamboul, 1341 (1922). — *Kisim 2* : *Kilabeler*, Stamboul, 1928.

répartir en deux grandes écoles les œuvres d'art de la Turquie : 1^{re} une école seljoukide qui comprend non seulement les monuments élevés par les sultans de Konia, mais encore ceux qu'édifièrent, au xiii^e et au xiv^e siècles, les princes tribulaires ou héritiers du sultanat de Roum ; 2^e une école ottomane qui prend naissance dès le xiv^e siècle à Nicée et à Brusse et qui au xv^e siècle s'étend à tout l'empire.¹⁾ D'ailleurs, ce n'est là qu'un schéma et les faits ne se présentent pas de manière aussi simple que le laissent vent supposer les divisions didactiques des manuels.

LES MONUMENTS SELDJOUKIDES

Quelle que soit l'unité de l'art seljoukide, il n'est point sans offrir dans le temps et dans l'espace, de nombreuses variétés. Il est aussi divers que le sont les aspects, les climats, les ressources de la terre anatolienne. Konia, capitale du royaume de Roum, bâtie au centre du haut plateau dans une région pauvre en matériaux naturels, ne pouvait adopter les mêmes formes de construction qu'Amasia, élévant ses maisons sur les flancs des rochers au long de la triple boucle du Yeshil Yrmak, ou que Césarée à qui les massifs de l'Argée fournissent la pierre en abondance. Aussi les monuments de Konia, malgré leur valeur artistique et leur intérêt historique, ne sauraient-ils suffire à caractériser l'art seljoukide de l'Anatolie. Techniquement, ils répondent plutôt à une exception, puisque l'architecture du xiii^e et du xiv^e siècles utilisa le plus souvent la pierre, mise en œuvre suivant un appareil des plus soignées. Le revêtement de faïence qu'il est de règle, à Konia, d'appliquer sur les murs de brique est fort rare à Césarée ou à Karaman, où les voûtes elles-mêmes sont appareillées en pierre.

D'autre part, la distribution des édifices est loin de répondre à des types uniformes. Il est vrai que le plan de la medresse à cour centrale, avec son avan principal largement ouvert, est généralement adopté. Encore convient-il de noter qu'on répartit les locaux tantôt en deux étages²⁾, tantôt en un seul³⁾.

¹⁾ En fait, les Ottomans, avant de s'emparer de Brusse, avaient déjà construit des monuments à Soltaniyè et à Eski Shehir, mais il ne nous en est rien parvenu qui puisse être daté

avec certitude.

²⁾ Voir Medresse de Tokat. Abbatiale Medressé de Nigdé.

³⁾ Medresses de Konia et Ak Shehir, de Césarée.

qu'on voule ou qu'on plafonne les portiques¹, que parfois, on ouvre suivant l'axe transverse de la cour des ivans latéraux — alors qu'ailleurs la succession des cellules est interrompue². D'autres medresses sont conçues suivant un tout autre principe : salle octogonale donnant accès à trois ivans comme à la medresse de Sübh Ala de Konia ou salle à trois nefs comme à la Gök Medresse d'Amasia. Fréquemment des turbes sont annexées au college. Elles occupent dans l'ensemble des amplacements divers et donnent lieu très souvent, à des compositions originales³.

Les plans des grands hans — ils participent toujours d'un même principe — ne sont point calqués sur un modèle unique. Les deux « Sultan Han », d'Ankara et d'Est de Konia, l'autre à l'est de l'Esare, présentent exclamation d'étroites similitudes, mais ils diffèrent entre eux par leurs dimensions, par leurs proportions, par l'arrangement des détails et par le décor. Bazar Han, à l'ouest de Tokat, s'écarte sensiblement du type classique. A Aghzy Kara Han, à l'est d'Ak Serrai, le portail principal s'ouvre suivant l'axe transverse et non, comme ailleurs, suivant l'axe longitudinal. Quant aux mosquées, qui s'élèvent au milieu de la cour principale de ces vastes hôtelleries, à Ishakly, aux deux Sultan Han, à Aghzy Kara Han, ce sont autant de compositions diverses auxquelles a présidé une libre fantaisie⁴.

Dans les tombeaux circulaires ou polygonaux, coiffés d'un toit conique ou pyramidal, de Césarée, de Nigde⁵, de Mut, de Sivas et de Karaman, on observe des analogies avec les turbes d'Akkhal ou d'Erzurum⁶. Mais d'autres turbes, à Césarée, à Sivas, à Nigde sont conçues suivant un tout autre principe⁷.

sarée, de Sivas, Bonar hane d'Amasia, hôpital qui, comme celui de Sivas, se prolonge dans ses grandes galeries par la même série.

En général, les portiques comme les ivans et les cellules sont voutés en pierre ou en brique. A Gök Medresse de Tokat les portiques sont couverts de solivages de bois. A Bimar hane d'Amasia, à Gök Medresse de Sivas, le plafond est constitué par des dalles de pierre.

⁽¹⁾ Ak Medresse d'Ak Shehir ; Tchifte Medresse de Césarée ; Gök Medresse de Sivas, Tchifte Minaré d'Erzurum.

⁽²⁾ Sütbell Medrese de Konia ; Akhuan

Medresesi de Césarée, Ak Medrese de Nigde, Gök Medrese de Tokat.

⁽³⁾ Medrese et turbe de Sübh Ala à Konia, Medrese et turbe de Akhmet à Césarée, Tchifte Medrese à Césarée, Akhmet Medrese à Césarée.

⁽⁴⁾ On comparera, par exemple, dans notre planche XLVIII, 1 et 2, les deux mosquées qui s'élèvent, la première dans la cour de Sultan Han, à l'est de Konia, et la seconde à Sultan Han, à l'est de Césarée.

Voir pl. XLVII, 3.

Voir W. BACHMANN, op. cit., pl. 45 à 55.

⁽⁵⁾ Voir pl. XLIX, 4. — Cette turbe porte la

Moins variées dans les plans des mosquées. En général, la salle de prière, rectangulaire, est couverte d'un toit horizontal, mais les supports de cette toiture, disposés en quinconces, peuvent être des poteaux de bois¹⁾, des colonnes antiques réemployées²⁾, des piliers de maçonnerie³⁾. Ces points d'appui sont réunis soit par des poutres, soit par des arcs. La terrasse elle-même est supportée par un solivage ou par une série de voûtes en berceau ou de voûtes d'arêtes⁴⁾. D'ordinaire, une coupole s'élève devant le mihrab. Souvent une autre coupole permet d'éclairer le centre de l'édifice ou parfois étud ménage primitivement un espace à ciel ouvert. Enfin, certaines mosquées ont adopté le plan de l'église à trois nefs entièrement voûtées.

Les variations sont encore plus nettement apparues dans le décor. Les revêtements polychromes reproduisent les thèmes géométriques et les stylisations florales imparlées de la Mésopotamie par les céramistes venus de ce pays⁵⁾. L'ornement sculpté dans la pierre abonde en motifs du même style et de même origine, mais certaines facades de Konia, de Sivas et d'Erzurum et surtout la mosquée de Divriği témoignent d'une tout autre inspiration qui fait penser plutôt aux monuments de l'Arménie ou même de l'Inde et de l'Extrême-Orient.

daté de 722 Hg. (1321). La turbe polygonale voisine (pl. XLVII, 3) est datée de 745 (1344), et la turbe de Khamat, également polygonale, remonte à 713 (1312). A Sivas, la tombeau appelé *Güyük Minaré* comprend un soubassement de pierre de plan carré surmonté d'un tambour circulaire en brique (744-1347). Enfin *Tarımtaş Türbesi* d'Amasia est d'une conception entièrement originale (pl. XLVIII, 4).

(1) Les exemples les plus significatifs sont ceux de la mosquée de *Ehret Rum* à Bozboğur (voir SARRA, *Notas in Kleinsien*, plan p. 126, vue intérieure pl. LII); et de *Ulu Djami* d'Afşin Kara Hisar que reproduit notre planche XLIX, 2.

(2) *Ulu Djami* à Césarée, Mosquée d'Alaeddin à Konia et nombreuses mosquées secondaires.

(3) *Djami Kébir* à Sivas; Mosquée de Khamat à Césarée; Mosquée de Karamanoglu à Ak Sord.

(4) A Bozboğur et à Afşin Kara Hisar des

poutres réunissent les poteaux de bois et reçoivent le solivage. A *Djami Kébir* de Sivas comme à *Ulu Djami* de Césarée, des arcs sont tendus entre les colonnes, parallèlement au puits axe. A la Mosquée de Khamat à Césarée les piliers supportent des berceaux et, à la Mosquée de Karamanoglu à Ak Sord, des voûtes d'arêtes.

(5) Au centre de la Mosquée de Khamat à Césarée s'élève aujourd'hui une coupole de construction récente. Si les indications de Texier sont exactes, elle aurait été établie sur un espace carré à ciel ouvert (Texier, *Asie Mineure*, II, p. 72 et pl. 8-9).

(6) Mosquée d'Alaeddin à Nigde (pl. XLIX, 1); Tourmaçlı Minaré à Amasia. Dans son état primitif la Mosquée de Sinagur à Nigde possédait également trois nefs voûtées.

Revêtements de *Sulheli Medrese*, de *Sahib Ata Medresesi* de Konia, de l'hôpital du Sultan Kalkavus 1^{er} (*Shifacyyhan*) à Sivas, de *Gök Medrese* d'Amasia.

Frequemment le sculpteur a représenté des êtres animaux. Le musée de Konya n'est pas le seul endroit où l'on puisse constater cette tendance. Le farl seldjoukide à Césarée, des têtes de lion servant de gargouilles à Nigde, elles se détachent en haut-relief sur le portail de la mosquée d'Alaeddine à Sivas, des têtes d'animaux, chiens, canards, chevaux, dragons decorent les voussures de la porte de Tok Medresse. A Nigde, sur les faces extérieures du tombeau de Khamat, des oiseaux à tête humaine sont sculptés dans le calcaire. A Césarée, Dimer Turbe offre plusieurs exemples de représentations d'animaux. Certains de ces reliefs sont stylisés à l'extrême, d'autres témoignent plutôt d'une conception réaliste.

Tous ces monuments présentent des caractères généraux communs qui justifient une désignation d'ensemble, mais les variations observées semblent correspondre à diverses écoles régionales en relation plus ou moins étroite avec les divisions politiques de l'Anatolie médiévale. Dans l'état actuel de nos connaissances, les éléments indispensables nous manquent pour donner à une telle classification une base solide. Nous sommes, en effet, insuffisamment renseignés sur l'histoire des feudataires et des successeurs des seldjoukides. Mais quels que soient l'importance et le rayonnement de chacune de ces écoles, le décor monumental, les types, le plan et la technique appellent, en général, des comparaisons immédiates avec l'Iran, la Haute-Mésopotamie et l'Arménie. Les apports de l'Iran et de la Mésopotamie sont nombreux et la filiation des thèmes, souvent transplantés tels quels, s'établit aisément et de manière indiscutable. Il n'en va pas de même de l'influence arménienne dont on semble avoir tendance à exagérer le rôle. Dans bien des cas, les formules similaires observées en Anatolie et en Arménie ont une origine commune et c'est en Syrie qu'il faut chercher le prototype.

Cette influence syrienne est nettement perceptible en Cilicie, dans les mosquées de Tarsus et d'Adana, mais elle ne s'arrête point au Taurus. Dont les « Pyles » ont de tout temps facilité aux caravanes, venus du sud-est, l'accès de la Cappadoce, sans parler de Konya et de l'exemple bien connu de la mosquée d'Alaeddine, c'est à une influence syrienne, selon toute vraisemblance, que le portail septentrional de Sunghur Dymurî à Nigde doit son apparence romane (pl. XLIX). On peut hésiter, il est vrai, pour fixer l'origine de certains ornements de cette mosquée puisque on les retrouve également en Arménie, mais



1. — CESAREE, Sakibiye madresesi



2. — CESAREE Hadı K. d madresesi



3. — NIGDE Tombesi



4. — TOKAT Gök medrese



1 — Sultan Han (ouest de KONYA)



2 — Sultan Han (ouest de CESAREE)



3 — AMASYA Bimar Lane



4 — AMASYA Turmtai Turbesi



1 — NIGDE. Murqird Ameddin



2 — AFJUN KARA H. SAR. Ulu Dinn



3 — NIGDE. Porta Nord de Surpate Usmier



4 — NIGDE. Irtibada



NIGDE. Tombau de KHUDEVEND

il est hors de doute que *la carte d'après* du pochoir oriental, avec le profil à boudins et fis et de sa croisée, fut copiée dans une église franque (à Syrie). De même un tombeau de Nig le date de 720 Hg (1324 J. C.) — pl. XLIX, 4) tranche nettement par son caractère avec les turles voisines — pl. XLVII, 3) — coiffes de

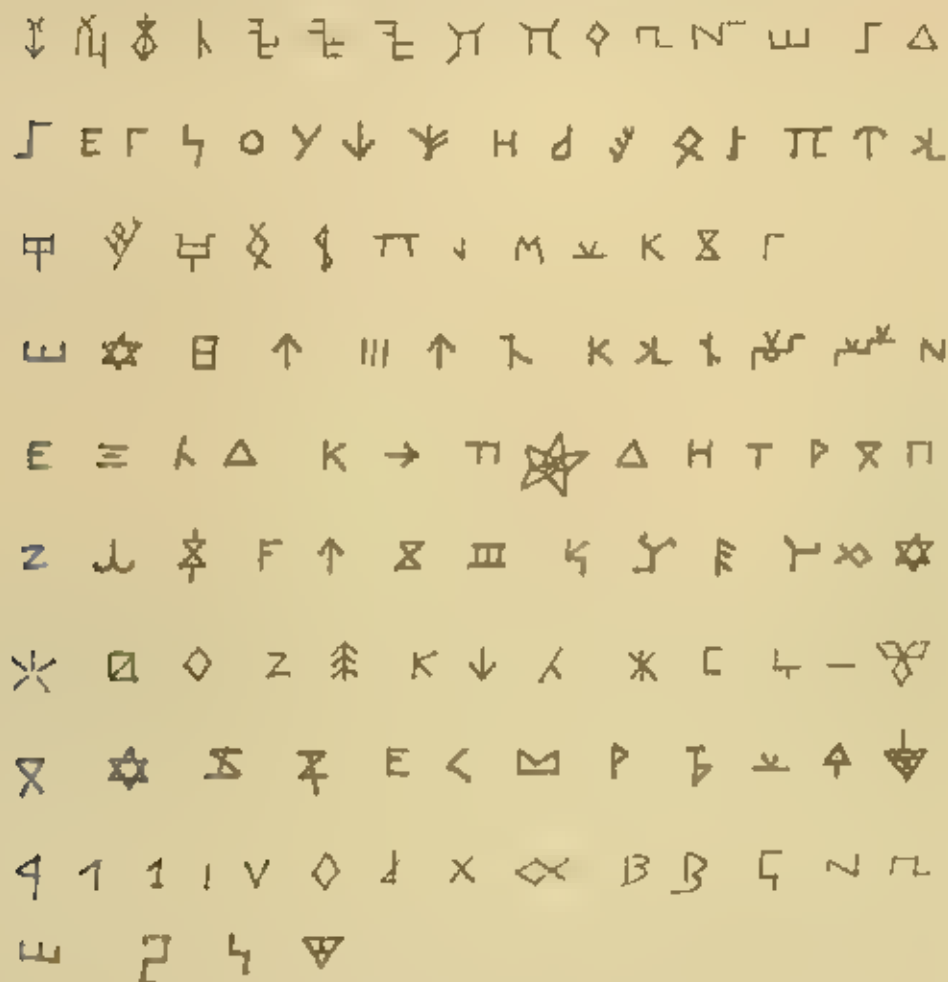


FIG. 2

toitures pyramidales — il fait penser, plutôt qu'aux œuvres islamiques, aux compositions du gothique de Syrie.

Il serait intéressant de rechercher, de quelle manière se sont exercées les diverses influences et d'obtenir notamment quelques précisions sur l'origine des motifs d'œuvres et des ouvriers.

Certaines inscriptions prouvent que les syroponkides ont fait appel à des architectes venus de l'est¹. D'autres architectes, également onusiens, sont mentionnés sans que soit notifié leur pays d'origine². Le rôle des chrétiens fut il aussi important qu'on se l'est parfois³? A côté Meïressa de Syris l'interprétation, du reste discutable, d'une signature laisserait croire que l'architecture fut de syro-pontique, Arménien ou grec⁴. Cette hypothèse assez fragile a donné lieu souvent à des généralisations hâtives, selon lesquelles les chrétiens auraient joué un rôle dans l'édification de leurs monuments. Ils en furent chargés, au contraire, par les Grecs, convertis ou non à l'islamisme.

Les textes historiques, relatifs et même fondés sur l'organisation des chantiers d'époque byzantine sur l'origine ethnique des ouvriers. Les nombreux signes typographiques relevés sur les monuments et qui, à ma connaissance, n'ont jamais été signalés, ne pourraient-ils fournir un élément d'information, si minime qu'il soit? Je reproduis plus haut (fig. 2) quelques-uns d'entre eux qui proviennent de monuments de Césarée, Syas, Tokat, Amasia et Konia.

Je n'ai pas à comprendre les discussions auxquelles a donné lieu l'interprétation des signes semblables observés dans l'antiquité et au moyen âge dans tout le bassin de la Méditerranée et jusqu'en Perse. Qu'il s'agisse de mar-

¹ Un céramiste venu de Mardin ? travailé à Syrus à la *Shifaityah*. V. VAN BACHUM et H. A. HAY, *op. cit.*, p. 10, n° 1. — *Kyzlar Mazarı* à Noksar porterait, selon les mêmes auteurs, la même signature.

Les inscriptions du tombeau de Seïd Muhiiddin à Ak Shobhr sont signées d'Ahmed ibn Abdallah de Mossoul (HUART, *Épigraphie arabe d'Asie Mineure*, ds. *Revue sémitique*, 1895, p. 237-238).

² I. SANKA, *Reise in Kleinasien*, p. 2. L'auteur des observations pour l'Asie Mineure, *Mon. de l'Asie Mineure*, t. I, p. 10. — H. A. HAY, *op. cit.*, p. 86. A Djiraf, chez de Hivrigli, on lit deux signatures musulmanes dont celle du persan Khorremshah, originaire d'Akhlat (VAN BACHUM et H. A. HAY, *op. cit.*, p. 80). Dans la même mosquée, la chaire est signée d'Ah-

med, fils d'Ibrahim, de Tiflis (*Ibid.*, p. 81).

³ On peut penser que là où l'éthnique n'est pas indiqué l'artiste était indigène.

⁴ HUART, *Épigraphie arabe d'Asie Mineure*, ds. *Revue sémitique*, 1895, p. 364-365. — Cf. VAN BACHUM et H. A. HAY, *op. cit.*, p. 91.

Sur les marques relevées en Perse, cf. DIEZEL, *L'art antique de la Perse*, 1^{re} partie, Paris, 1884, p. 11 et 12. Voir, pour l'antiquité, O. HERTZ, *Über antike Steinmetzzeichen* ds. *Programm zum Winkelmannsfest*, Berlin, 1883; pour le moyen âge : F. RIZZO, *Studien über Steinmetz-Zeichen*, Wien, 1883. — Cf. HUART, *Manuel*, I, p. 76; BARTHELEMY, *Archéologie du moyen âge*, p. 301; A. HARTMANN, *Marques de tâcherons et marques d'appareillage*, ds. *Bulletin monumental*, 1904, avec une bibliographie.

ques de tocherons ou de signes. L'espèce pour la pose, ce n'est point pour l'instant, ce qui retient notre attention. Il marquons seulement que en Anatolie les plus anciens de ces signes remontent à 600 Hg. (1203 J.-C.), les plus récents à 835 Hg. (1431 J.-C.), mais ils deviennent fort rares après 750 Hg. (1349 J.-C.)⁶⁰.

Parmi ces marques on ne relève que deux lettres rarement utilisées : la première à Césarée, la seconde à Césarée et à Sivas : la treizième et la onzième de la première ligne (fig. 2) qui peuvent correspondre à la et au ré arméniens. Beaucoup plus nombreuses sont les lettres grecques : beaucoup d'entre elles se retrouvent dans les inscriptions de l'Orkhon. Celles-ci ne possèdent ni l'A ni le B. Or, parmi nos signes on ne rencontre pas un seul A et le B n'apparaît que deux fois, dans un seul monument. Par contre, de nombreuses marques étrangères : l'alphabet grec (rarement dans les inscriptions de l'Orkhon et dans les plus anciens distinctifs des tribus turkomanes) : quelques-unes même sont gravées sur le vase de Nagy-Szent-Miklós.⁶¹

Il ne faut point exagérer la valeur de ces constatations. Des marques identiques furent, en effet, employées par les appareilleurs de l'antiquité et du moyen âge en des régions très diverses. Il n'y a donc pas moins que l'absence presque totale de lettres arméniennes, la rareté relative des lettres grecques ne sauraient constituer des preuves d'une utilisation exclusive de la main d'œuvre chrétienne.

⁶⁰ Dans des monuments de Chypre et du Royaume de Jérusalem datés de xii^e et du xiii^e siècles, C. Eulart a relevé de nombreux signes analogues et parfois identiques. Voir Eulart, *L'art gothique et la Renaissance en Chypre*, Paris, 1809, I, p. 94, 209, II, p. 577, 619, 638, Eulart, *Les monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem*, I (Paris, 1825), p. 34, II, Paris 1928, p. 130.

⁶¹ V. THOMSEN, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, Helsingfors, 1892. Voir p. 9 et 10 les tableaux des consonnes (38) et des voyelles (4).

⁶² MAHMUD İKİS EL HUSSEİN İKİS MEHMET EL KAHHAHİ, *Diğün İyğhat Türk*. — Voir p. 56-57 les 24 blasons des Uyghu., notamment celui de la 8^e tribu (*efshar*) et celui de la 10^e

tribu.

J. SÖRENSON, *Die Türkische Inschriften von Kanderung*, p. 165, fig. 137. — Sur les inscriptions elles-mêmes, *ibid.*, p. 166. Cf. SÖRENSON, *Umut heite*, *Wissenschaften*, Heft p. 13 sq.

⁶³ A *Ulu Djamî* de Tarsus, V. Langlois a remarqué des « lettres arméniennes isolées qui devaient être autant de numéros de repère pour les ouvriers » (V. LANGLOIS, *Voyage de la Cilicie*, Paris, 1861, p. 317). A mon dernier passage à Tarsus (octobre 1928), j'ai cherché en vain ces marques. Elles ne sauraient être, en tout cas qu'une exception, et d'ailleurs, selon Langlois, elles auraient appartenu à une construction antérieure à la mosquée.

Que les architectes des Seldjoukides aient été parfois des musulmans d'origine étrangère, les inscriptions l'attestent. Que des renégats chrétiens aient rempli des fonctions semblables, le fait, s'il n'est point prouvé, demeure vraisemblable. Mais quelles raisons pourrait-on invoquer pour refuser aux Turcs le rôle de directeurs de chantiers ? En l'autre cas, le caractère des signes lapidaires relevés plus haut serait plutôt une présomption en faveur de la prédominance de la main-d'œuvre turque.

LES MONUMENTS OTTOMANS

En même temps qu'ils affermissaient leur puissance et développaient leurs possessions territoriales, les princes ottomans, en contact direct, dans l'Ouest anatolien, avec la civilisation byzantine, contractaient des habitudes nouvelles et acquéraient le goût du faste et des constructions. Nicosie et Brusse possèdent aujourd'hui les plus anciens monuments de cette école ottomane qui plus tard, à Constantinople et à Stamboul, devait s'exprimer en des œuvres d'une si haute envergure.

Dans le reste de l'Anatolie, les monuments ottomans antérieurs à la conquête de Byzance sont nombreux. A Anassa, la mosquée de Bayezid Pasha (817-822 Hg. — 1414-1419 J.-C.) et la mosquée de İsmail Pasha (842 Hg. — 1428 J.-C.) attestent la diffusion vers l'Est des types architecturaux créés en Bithynie. Et, de là, d'ailleurs, à Tokat, à Césaire, à Nigle, à Karahan, à Konia, à Kutahya, en des œuvres généralement modestes, mosquées, medresses, turbes, hammams, se retrouvent les procédés et les formules de la nouvelle école.

Il faut donc se rendre compte qu'elle possédait, dès le début du xv^e siècle, ses conceptions propres ou des formules byzantines s'alliant à celles de l'art des Seldjoukides. Les traditions artistiques de l'Anatolie médiévale ne subirent point, en effet, de rupture complète. Avant l'invasion tartare, l'école ottomane put recueillir et adapter à ses constructions bien des éléments typiques comme la coupole sur plan carré reposant sur un tambour triangulaire, ou le porche monumental à voussure alvéolée et niches latérales. Dans la sculpture orne-

metalab, d'où fut rigoureusement et prosaïquement prosaïquement la représentation des choses antiques, persistèrent les motifs géométriques et floraux rapportés de l'étranger.

Au xvi^e siècle, de vastes programmes sont traités par les artistes et Stamboul veut s'élever. Le plupart de ses grandes mosquées, ses palais impériaux, ses bazars et ses hans. L'empire ottoman s'enrichissant de formules nouvelles inspirées par les grandes œuvres byzantines, attend son apogée. C'est l'art du sultan. L'*Osmanîye*, *art d'empire*, tout empreint de noblesse et de grandeur. Il a laissé en Anatolie de nombreux témoignages.

Des architectes « officiels » sont appelés dans les vilayets et bien des villes s'enorgueillissent de posséder une œuvre de Stamboul. Les constructeurs du xvi^e siècle sont, pour la plupart, des Turcs, comme le prouvent l'épigraphie et les chroniques contemporaines. Le texte, d'ailleurs suspect, attribué au *frat Christodoulos* la construction de la première mosquée d'Edirne. Le fait est d'exactement rapporté, on n'en saurait déduire que les chrétiens jouèrent un rôle prépondérant, sinon exclusif, dans la conception des œuvres. La direction des chantiers, c'est seulement à la fin du xviii^e siècle, avec l'invasion du goût occidental, que des Arméniens, des Grecs et des Levantins devinrent les architectes — au reste l'art mchores, des sultans ottomans. Mais les œuvres byzantines, qui se bâtirent alors, n'appartiennent plus à l'école turque et n'ont aucun intérêt pour l'histoire de l'art.

Dans ce livre rapide et nécessairement incomplet, je n'ai parlé que des monuments publics. L'étude de l'habitation turque, dont il reste malheureusement trop peu d'exemples typiques, donnerait lieu à des constatations instructives et l'examen des tapis, des broderies, des objets mobiliers pourrait aider, dans une large mesure, à saisir les phases de l'évolution artistique en Turquie. Dans les musées de l'Elkaf et de l'Edirne Kiosk, à Stamboul, dans ceux d'Angora et des chefs-lieux de vilayets, dans celui de Koum, récemment installé au couvent des derviches, ont été recueillies des antiquités turques riches

(1) On trouve dans le *Tezkeret-ul-banton*, (Stamboul, 1310), p. 28 et suivantes, la liste des œuvres de Sinan. Le nombre de ces constructions — 81 mosquées, 20 medreses, 33 m. dressés, etc., etc. — laisse penser que Sinan fut, à un moment de sa carrière tout au moins, un directeur général des travaux ayant sous

ses ordres d'autres architectes.

(2) D'après Mohammed Agba-Oghlu, ce serait Ismet Bey Ka demir qui, en 1713, dans sa *Geschichte des Osmanischen Reiches*, aurait relaté le fait, sans en fournir aucune preuve. MOHAMMED AGHA-OGHLU, *Die alte Mahammedije*, in. *Belvedere*, 1926, p. 91.

d'enseignements pour l'archéologie. L'ouvertement d'Angora marque ainsi un vif désir de conserver intact le patrimoine artistique du pays.

La protection des monuments — tout beaucoup s'est amélioré dans un sens précis — souève des problèmes difficiles à résoudre, en ce moment surtout où les pouvoirs publics sont sollicités par des besoins plus immédiatement nécessaires. On peut espérer, toutefois, que, les esprits intellectuels de Turquie, on se rendra compte avant qu'il ne soit trop tard de la valeur des édifices répandus sur la terre anatolienne et de l'intérêt qui s'attache à leur sauvegarde⁽⁶⁾.

Indépendamment de l'élément de beauté ou de pittoresque qu'ils apportent aux sites, ils attestent la persistance à travers les siècles, de certaines traditions nationales. Ils offrent entre eux, à des époques diverses, des traits de parenté et de consanguinité dans l'ensemble ces œuvres d'art des peuples islamiques, un groupe d'œuvres hybrides la réunit. Ils témoignent d'un sens de l'équilibre et de la mesure, d'une sobriété d'expression et d'une peculiarité technique, par la conservation de motifs et de formes musulmans, par ailleurs plus riches et plus brillantes.

ALBERT CAMBET

Si l'on veut aller plus loin, on peut dire que les monuments les plus remarquables de l'architecture anatolienne sont les monuments de l'architecture islamique. Les monuments de l'architecture islamique sont les monuments les plus remarquables de l'architecture anatolienne. Les monuments de l'architecture islamique sont les monuments les plus remarquables de l'architecture anatolienne.

(6) Dire que la multiplicité des influences

anatolien est un art des monuments, ou l'originalité des monuments anatoliens sont bien et cela est bien les monuments anatoliens. L'originalité des monuments anatoliens est bien et cela est bien les monuments anatoliens. L'originalité des monuments anatoliens est bien et cela est bien les monuments anatoliens.

BIBLIOGRAPHIE

FRANK J. STERN — **Personal Names from Cuneiform Inscriptions of Cappadocia** Yale Oriental Series. Researches, VII, 1. Un vol. in-8° de xi et 98 pages. New Haven, Yale University Press, 1928.

Depuis que le Dr. Contreau, dans ses *Trente Tablettes cappadociennes*, a réuni tous les noms apparus dans les tablettes de cette série publiées à ce jour, leur nombre s'est considérablement accru et l'on peut maintenant se rendre assez exactement compte de la population de Kulišépé d'où toutes ces tablettes proviennent (1). On y trouve à peu près le même nombre de noms sémitiques et de noms non sémitiques. Parmi les sémitiques, les uns sont nettement sémitiques de l'Ouest, les autres anciens babyloniens, d'autres encore assyriens. La divinité la plus souvent notée dans les noms propres théophores est le dieu Ashur.

Parmi les noms non sémitiques, il en est de hittites, de subaréens, et même aryens. Dès cette époque, fin du III^e millénaire, l'Asie Mineure orientale doit être considérée, remarque M. Stephens, comme un « melting pot » où fusion-

naient les peuples les plus divers. Toutefois, les Sémites dominent, car non seulement le langage des tablettes cappadociennes est purement sémitique, mais également, et presque sans exception, ces noms des fonctionnaires et des personnes importantes sont sémitiques.

On voit que l'auteur n'a pas seulement rendu un service lexicographique : il a abouti à des conclusions importantes, fondées sur une documentation série.

R. D.

ARTHUR EVANS. — **The shaft graves and bee-hive tombs of Mycenae and their interrelation.** Un vol. in-8° de xi et 63 pages. Londres, Macmillan, 1929.

Dans ce mémoire le savant explorateur de Grèce bouleverse toutes les données reçues concernant l'antiquité relative des sépultures à coupole mycéniennes, dites « trésors », et des tombes à fosse de l'acropole de Mycènes. Sir Arthur Evans pense qu'on ne doit pas supposer que ces types de tombes correspondent à deux époques différentes et distinctes, mais à une seule et même dynastie. Les anciennes tombes royales seraient constituées par les tombes à coupole. A une époque de particulière insécurité à pla-

(1) Sur ce site, voir l'important article de HANSEN, *Syria*, 1927, p. 1.

car dans les derniers temps du Mycénien récent I vers 1350, et pour parer à un danger venu de l'extérieur, on aurait transféré les richesses des tombes à coupole dans des fosses à l'intérieur de l'acropole de Mycènes.

La thèse est appuyée par une comparaison minutieuse entre l'art crétois et l'art des tombes de Mycènes. Les plus anciens éléments crétois dans ces tombes remontent au XVIII^e siècle avant notre ère. D'autre part, le décor de la façade du « trésor d'Atreï » rappelle la première phase du Mycénien moyen III.

La question, qui sera fort discutée, est complexe parce qu'on se situe dans une période de temps assez courte, mais elle est intéressante. Voir l'ouvrage de M. Bérard pour les détails.

R. D.

Ver. A. Bérard. — Calypso et la mer de l'Atlantide. Les navigations d'Ulysse. t. III. Un vol. in-8° de 149 pages. Paris, Armand Colin, 1929.

Avec ce volume, le savant commentateur de l'*Odyssée* apporte les éléments décisifs de sa démonstration. Celle-ci aurait certainement gagné à être plus ramassée, l'auteur nous en a — si nous osions ainsi parler, — dans les récits de navigateurs anciens et modernes les plus disparates, jusqu'à nous mener à Tahiti. Cette dernière n'est pourtant pas l'île de Calypso, quoi qu'on en ait dit. Avec ces histoires de bord, toujours les mêmes dans toutes les marines, dans toutes les mers et à toutes les époques, nous nous égareons en plein folk-lore. Il est vrai que l'œuvre revêt ainsi une puissance d'évocation qui enthousiasmera les poètes, et

déjà l'un d'eux, doublé d'un fin critique, Gérard d'Houville, l'a fort bien exprimé *Figaro*, 20 juillet 1929.

Revenons, cependant, à la question. Homère a-t-il démarqué un périple phénicien en écrivant l'*Odyssée*? M. Bérard prend son point d'appui sur Strabon qui affirme (III, 2, 13-14) que, pour tout ce qui concerne l'histoire et la géographie, Homère s'est renseigné sur les Phéniciens. Ce point de vue est fort plausible et, quant à nous, nous l'admettons complètement comme un nouvel argument contre la thèse de M. Hasek-Sampers que nous examinerons plus loin. Cela posé, on imagine le parti que M. Bérard tirera de ce témoignage, si on lui accorde que l'île de Calypso était située vers le détroit de Gibraltar. Malheureusement, ce dernier point est rien moins qu'assuré.

M. Bérard met à défendre sa thèse une patience, une énergie, une science et une ingéniosité également admirables. Toutefois, la difficulté ne gît pas dans l'identification topographique : celle-ci offre un grand choix. Comme le reconnaît de bonne grâce l'auteur : « nombre de terres méditerranéennes pourraient assurément nous offrir les particularités et les charmes que le poète attribue à l'île de Calypso (p. 219). » L'écueil n'est pas ce sinistre rocher de Porogel qui ne pouvait retenir aucun marin, ni la presqu'île voisine, peu caractérisée comme presqu'île, ni ce Mont aux Singes qui n'a jamais pu, même dans une imagination meridionale, se hausser jusqu'à figurer Atlas. Non, la difficulté réelle est l'état du texte de l'*Odyssée* et la confusion de pensée qui y règne actuellement.

La démonstration de M. Bérard est commandée par la mention de l'Atlas :

mais nombre d'exégètes la tiennent pour une interpolation tardive. En tout cas, il y a confusion évidente entre les Colonnes d'Hercule et Atlas qui porte le ciel : nous ne pouvons rien fonder sur une confusion.

D'autre part, il faut prendre garde que le renseignement de Strabon vise exclusivement l'ibérie et la Libye, ce qui exclut la possibilité de l'étendre à toute la Méditerranée. La conviction de Strabon ne l'incitait d'ailleurs pas à placer l'île de Calypso vers le détroit de Gibraltar puisqu'il eût été facile de la situer à proximité avec l'île de Gaiolos (Gozo) qu'il ne définissait comme « l'île près de Carthage ».

M. Victor Bernard a joué la difficulté, car sa thèse aurait trouvé un appui précoce dans l'adoption de l'hypothèse de Strabon. En effet, si Homère avait utilisé, avec quelque application, un peuple phénicien, il n'aurait pas manqué de faire aborder Lysse soit à Gozzo, soit à Malte. L'absence d'une telle station, dans le périple institué par M. Bernard, est une contre-épreuve défavorable.

Comme à l'ordinaire, ce volume est riche d'aperçus nouveaux et, cette fois, l'auteur est trop occupé à s'en prendre aux rénovateurs de l'Atlantide — complication inattendue, — pour s'attaquer beaucoup aux archéologues (1).

R. D.

(1) La pointe qu'on relève p. 437, note 3, sur la « poudre presque antisémite qui nous pousse à donner le nom de la civilisation intermédiaire à chercher dans l'Afrique du Nord » — entre la céramique mycénienne et la céramique libyrique — témoigne que ce savant n'a pas lu le passage de M. Evans que j'ai résumé dans les termes mêmes que l'auteur employait.

STÉPHANE TIMEL. — *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VIII Jules César et l'Afrique. Fin des royaumes indigènes. Un vol. in-8° de 306 pages. Paris, Hachette, 1929.

Ce volume termine l'œuvre magistrale dont nous avons à plusieurs reprises, notamment Syria, IX (1928), p. 157, et X, p. 70, dit la valeur. On y lira le détail des campagnes de César en Afrique. La seconde partie du volume est surtout consacrée à Juba II dont Plutarque l'Ancien observe qu'il fut encore plus célèbre par ses doctes travaux que par son règne. Il réunissait une bibliothèque remplie d'ouvrages grecs, latins et puniques. Il s'entoura d'œuvres d'art, copies de marbres ou de bronzes célèbres qui emplissent et aujourd'hui le musée de Cherchel. A parcourir ce dernier, dit M. Usell, « on se prend à aimer ce roi Juba qui, pour son plaisir et pour le nôtre, sut réunir autour de lui tant d'œuvres remarquables ».

R. D.

H. SCHWABE et S. GUYER. — *Rusafa. Die Wallfahrtsstadt des Heiligen Sergios (Forschungen zur islamischen Kunst*, IV, de Fr. Sarre). Un vol. in-4° de 76 pages et 38 pl. Berlin, Dietrich Reimer, 1926.

Les relevés effectués par M. Spanner du 3 au 8 septembre 1918 ont fourni à M. Guyer l'occasion de revenir sur un sujet qu'il connaît bien pour l'avoir déjà traité, dans le chapitre IV du Voyage archéologique de MM. Sarre et Herzfeld.

Si, à ce propos, j'avais prononcé le mot de « civilisation phénicienne », j'aurais craint de fausser l'opinion du savant archéologue et de lui attribuer une erreur gratuite autant que fâcheuse.

M. Gayer estime que la basilique de Saint-Serge est la plus ancienne église de Rusafa, antérieure qu'elle est à la porte nord, au martyron et à la basilique B qui appartiennent au milieu du vi^e siècle, époque de Justinien et du prince ghassanide al-Harith. La date qui lui paraît la plus probable est à fixer dans les dernières années du v^e siècle ; c'est l'époque de l'empereur Anastase (491-518) et cela explique la mention de Georges de Chypre qualifiant Rusafa de Anastasioupolis — que ce vocable ait été réellement ou non adopté par la ville (*).

La restauration que ce beau monument chrétien a subie dans la première moitié du ix^e siècle est attestée par des ornements en stuc du second style de Samarra. La autre remaniement, peut-être à la suite d'un tremblement de terre, fut effectué en 1002 ou 1003.

Le Martyron est constitué par l'insertion d'un plan triconche dans un édifice basilical. Passant en revue les constructions qui se rattachent à ce type, M. Gayer incline à placer son origine en Egypte, d'où il se serait introduit à Antioche pour, de là, rayonner dans tout le monde chrétien. Il y a toutefois lieu de remarquer que le prétendu art copte n'est pas précisément créateur et que les couvents d'Egypte qu'invoque M. Gayer seraient construits, d'après les constatations récentes de M. Monneret de Villard, sous l'influence syrienne.

La basilique B, malheureusement fort ruinée, offrait une riche décoration, reflet, sans doute, de l'art qui florissait à Antioche même.

R. D.

* Voir notre *Topographie hist. de la Syrie antique et médiévale*, p. 254.

D'HENNEZEL (Henri). — *Chambre de Commerce de Lyon. Musée historique des Tissus. Catalogue des principales pièces exposées*. 1 vol. in-4^e de 136 pages de texte et 16 planches (31 illustrations). Lyon, Imprimerie A. Rey, 1920.

Nul n'ignore que le Musée de la Chambre de Commerce de Lyon est un des plus beaux musées de tissus du monde.

Son excellent conservateur, M. Henri d'Hennezel, continue les traditions de ses prédécesseurs, empressés à faire connaître et à expliquer les merveilles de ses collections. Antonin Terme en avait été, sous l'impulsion d'Edouard Aynard, son premier organisateur ; sous son inspiration, Raymond Cox avait rédigé, en 1902, le premier catalogue sommaire. M. d'Hennezel, devant des séries considérablement accrues, a senti la nécessité d'en dresser aujourd'hui un nouvel inventaire, en augmentant, bien entendu, aux types les plus significatifs et les plus beaux.

Ce travail excellent ne nous intéresse, ici, que dans la mesure où il y est question des tissus de l'Orient musulman, et aussi des tissus coptes et byzantins. Ce sont trois séries qui, au musée de Lyon, sont d'une exceptionnelle richesse. On devra donc se reporter à leur description qui s'étend de la page 2 à la page 36, puis de la page 43 à la page 47, et pour les tapis, des pages 128 à 131. Quelques bonnes reproductions illustrant ce commentaire auquel M. d'Hennezel a apporté tous ses soins.

GASTON MIGNON.

KUNHUT (Ernst). — *Die Islamische Kunst*. 1 vol. in-4^e, 177 pages de texte.

et 232 figures dont 5 en couleurs. Leipzig. Alf. Kröner, 1930.

Nous avons déjà eu l'occasion de louer l'excellent petit manuel que M. Ernst Kuehnol, le savant conservateur adjoint du Friedrich Museum de Berlin, avait consacré il y a quelques années aux arts industriels de l'Islam (Berlin, Carl Schmidt, 1925).

M. Kuehnol, en reprenant les mêmes études sur un plan plus vaste, nous apporte aujourd'hui une remarquable vue d'ensemble sur les arts musulmans et une importante contribution à une histoire générale de l'Art dirigée par M. Anton Springer.

Les divisions en sont ici plutôt chronologiques et géographiques. L'architecture, fort bien comprise et étudiée, en est la base essentielle; la sculpture ornementale vient s'y mêler. Les arts du dessin (peintures et enluminures de manuscrits), de même que les divers arts industriels, ivoires, orfèvrerie, céramique, cuivres, tissus, interviennent à leur place, illustrant la civilisation à laquelle ils appartiennent, et les pays qui en virent éclore les florissances.

Nécessairement, dans une histoire si vaste, emprisonnée dans des limites relativement étroites de publication, les monuments les plus célèbres, les plus connus, sont une fois de plus représentés, mais l'auteur, si bien renseigné, a pu tout de même nous en révéler quelques-uns beaucoup moins connus ou même inédits.

L'abondante illustration rend cet excellent ouvrage d'une consultation indispensable à tous ceux qu'intéressent les arts si captivants du monde musulman.

GASTON MIGNON.

G. DE JARPHATON. — Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce (Bibl. archéol. et hist. du Service des Antiquités. Haut-Commissariat de la R. F. en Syrie et au Liban, t. V). Planches, 2^e album. Paris, P. Geuthner, 1928.

Ces 75 planches (43 cm. x 33 cm.) apportent une documentation d'une remarquable richesse. Certes, ces églises rupestres ne comptent pas parmi les plus riches du monde byzantin, mais à l'aide des modes et des destructions violentes, elles ont gardé leurs peintures, autant du moins que la main malaisante de l'homme ne l'a permis. Nous avons dit le mot de Père de Serpaphion et de ses collaborateurs (1), à qui il faut d'autant plus avoir de gré qu'aujourd'hui la plupart de ces fresques sont entièrement ruinées. L'intérêt de cette décoration, qui s'étale du x^e au xiii^e siècle, justifie les belles planches, dont plusieurs en couleurs, consenties par l'éditeur.

Nombre de morceaux sont d'un style remarquable, comme l'ange dans l'Annonciation de Toque Kihissé (pl. 74, 1), la Vierge et l'enfant de la même église dans l'Adoration des Mages (pl. 75, 2), l'ordination des premiers diacres (pl. 82, 1). Dans ce dernier tableau les physionomies ont un caractère individuel très marqué, comme aussi dans la Vocation des apôtres (pl. 92), la Cène de Qaranleq Kihissé (pl. 101, 2) et le beau panneau de la Trahison (pl. 103, 3, et pl. 110), où Judas se présente sous les traits d'un séduisant éphèbe.

Mais détail curieux apparaît dans des églises d'un art original comme Qaranleq

(1) Syria, VIII (1927), p. 75.

kaliassé. Ainsi les hommes d'armes de la Crucifixion (pl. 100, 1), l'aiguière de type musulman à bec d'oiseau de Satomé (pl. 100, 2, et pl. 100) et les deux taureaux dressés et adossés de part et d'autre d'un arbuste de la même scène de la Nativité. Dans la décoration apparaissent déjà des motifs empruntés aux arabes-musulmans (pl. 111, 4 et 112, 0). La richesse des costumes est éblouissante, et non seulement les vêtements royaux, mais aussi celui du prophète Daniel, d'une élégance précieuse (pl. 115, 1). On en jugera le mieux sur la planche en couleurs qui figure l'archange Uriel (pl. 122) ou sur celle (pl. 124) qui groupe les motifs de broderie les plus unifiés. Ceux-ci dérivent presque tous du cercle de perles. Il faut prendre garde que le caractère religieux des scènes représentées a écarté radicalement tout motif de décoration profane; ainsi l'ornementation si riche des beaux tissus orientaux est rigoureusement prohibée. Cela ne veut pas dire qu'elle n'était pas en faveur dans la vie courante.

R D

FÉLIX MACLEZ. — *L'enluminure arménienne profane*. Un album in-4°, 64 pages de texte et 93 planches. Paris, Geuthner, 1928.

L'auteur, qui a tant fait pour répandre la connaissance de l'art arménien, nous offre aujourd'hui une étude sur l'activité arménienne dans le profane avec documents à l'appui. À vrai dire, cette activité ne paraît pas avoir été très grande. Si l'on écarte les trente-quatre planches qui ont trait aux démons et dont les figures manquent totalement de sens artistique, l'enluminure arménienne ne s'est essayée

dans le profane qu'à l'occasion de l'*Histoire d'Alexandre*, ce roman dont la vogue fut aussi considérable en Orient qu'en Occident.

M. Marler offre aux historiens de l'art une intéressante documentation empruntée au n° 424 de Saint-Lazare (Venise), qui, d'après le Père Aucher, daterait de la fin du xiii^e siècle ou du début du xiv^e, quelques enluminures d'un autre manuscrit du xiv^e-xv^e siècle, la reproduction intégrale des images du n° 319 de la bibliothèque des Mkhitaristes de Vienne, enluminé à Constantinople en 1004, et du Parisinus armenien 201.

R D

PÉRIODIQUES

Documents. — Doctrines, archéologie, beaux-arts, ethnographie. Magazine illustré paraissant dix fois par an. N° 1 (sans date). Paris, 30, rue de la Harpe.

C'est un signe des temps que le succès, en art et en archéologie, des publications documentaires destinées au grand public. Celle-ci réunit des collaborateurs de choix. M. le docteur Coutonau a causé gagnée d'avance en démontrant à ses lecteurs l'intérêt de l'art sumérien. Dans un premier article il étudie les conventions qui régissent la statuaire et voit dans le canon sumérien, remarquablement court, l'exagération du type ethnique.

M. Paul Pelliot présente *Quelques réflexions sur l'art tibétain et l'art chinois, à propos de bronzes de la collection David-Weill*, sujet fort controversé. « Ce qui est en cause, dit M. Pelliot, n'est rien moins que l'histoire du « style animal » dans l'Asie tout entière; plus précisément, et

sans que nul ne conteste les réalisations magnifiques de l'art chinois, il s'agit de savoir si la plupart des conceptions de l'art chinois ancien sont originales ou empruntées. Les conclusions du savant sinologue sur l'art sibérien, dit encore scythe ou scythe-sibérien, sont très réservées, ce qui témoigne de la difficulté du problème.

M. Josef Strzygowski oppose les « recherches sur les arts plastiques » à l'« histoire de l'art ». M. Georges-Henri Rivière décrit la transformation du Musée ethnographique du Trocadéro et M. Jean Babelon présente l'évangélaire de Saint Lupicin.

STEFAN PRZEWSKI. — Ein altanatolischer Tonkasten von Kültepe (ext. de *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, XXXV, 1-2).

A la suite de M. Hrozný, M. Stefan Przewski définit comme cassettes destinées à conserver les tablettes inscrites de caractères cunéiformes, trois urnes en terre cuite, l'une rapportée par Chantre et actuellement au Louvre (AO. 9743), une autre découverte par M. Hrozný à Kültepe (*Syria*, VIII, 1927, pl. III, 4, où il faut lire : « urne en terre cuite » et non « urne funéraire »), enfin une troisième relevée dans une collection particulière, à Constantinople, par M. St. Przewski et publiée par lui.

Nous n'aurions pas grande difficulté à accepter cette définition, bien que l'on n'ait jamais trouvé de tablettes dans ces urnes en terre cuite, si on n'écartait pas de la série le second exemplaire rapporté par Chantre, que conserve le Louvre (AO. 9744) et dont le rapprochement s'impose

absolument. Or, on nous propose de reconnaître dans cette dernière urne, un simple vase, une sorte de jatte à orifice en forme de porte, « Napf mit Türloch ». Cette seconde et modeste définition ne conviendrait-elle pas aux quatre objets mentionnés ?

R. D.

P. BOSCH-GIMPERA. — Fragen der Chronologie der Phönizischen Kolonisation in Spanien. Ext. de *Klio. Beiträge zur alten Geschichte*, XXII, 3, Leipzig, 1928.

Dans cette courte mais substantielle notice, M. Bosch-Gimpera discute divers problèmes concernant la colonisation phénicienne en Espagne. Jusqu'ici on acceptait sans difficulté que Gades avait été occupée par les Tyriens vers 1100 avant J.-C., avant Ulque qui fut, elle-même, sous la dépendance de Hiram I^{er} (x^e siècle). Dans ces conditions on ne pouvait aucune surprise à trouver mention des vaisseaux de Tarshish (Tartessos) dès le temps de Salomon.

M. Bosch-Gimpera observe que la date de la fondation de Gades n'est fournie que par une source tardive et que le nom de Gades n'apparaît pas très anciennement. D'autre part, les trouvailles archéologiques à Cadix n'ont rien fourni de très ancien. Il incline donc à rabaisser la première installation des Phéniciens en Espagne jusqu'à vers le viii^e siècle avant notre ère. Le commerce phénicien avec l'Espagne n'aurait pris une grande extension qu'aux viii^e ou vii^e siècles.

Ces calculs, s'appuyant sur l'argument *e silentio*, peuvent être renversés par une découverte archéologique. Mais, déjà, ils ne nous paraissent pas cadrer avec les faits de géographie politique qui, à vrai

dire, n'ont pas encore été exactement interprétés. Les savants qui supposent que les côtes de la Garde ont été colonisées par les Phéniciens⁽⁴⁾, comme ceux qui font descendre au VIII^e siècle la venue des Phéniciens dans le Sud de l'Espagne, commettent une erreur historique dont la gravité est égale. Ils méconnaissent ce que Strabon, III, 5, 14, a cependant pris soin de noter et ce qu'explique un simple coup d'œil jeté sur la carte, à savoir que les Phéniciens gardaient jalousement cette sorte de mer punique délimitée par les côtes de l'Afrique du Nord, Gozzo, Malte, la côte occidentale de Sicile (Lilybée et Motya), les côtes sud et sud-ouest de Sardaigne (Cagliari, Nora, Tharros), les Baléares (y compris Ihna) et l'Espagne méridionale. Ils n'hésitent pas à couler tout navire étranger qui cherchait à gagner l'Espagne, notamment le pays de Tarschak dont ils avaient donné le nom à leurs navires au long cours.

On peut supposer même, tant cette dernière région leur ouvrait de richesses, que les colonies phéniciennes d'Afrique les plus anciennes, comme Utique, ne furent fondées que pour offrir une escale commode sur le chemin de l'Espagne méridionale. On consultera, d'ailleurs, sur une mappemonde, que la route par Motya, Nora ou Tharros et les Baléares n'était

pas plus longue que la voie longeant les côtes d'Afrique.

Mais cela est un point accessoire, le fait important, qui domine toute la question, est d'avoir obligé les Grecs, qui voulaient eux aussi atteindre l'Espagne, à faire le grand tour par le détroit de Messine, Gènes et Préneste, la côte de Ligurie et la Narbonnaise. Il est vraisemblable que la fondation de Marseille par les Phéniciens fut une conséquence de cette course vers l'ouest, et la preuve en est qu'à peine fondée, Marseille devient le point de départ d'une exploration plus lointaine.

Il est certain que, si les Phéniciens n'avaient pas gagné l'Espagne avant le VIII^e siècle et n'avaient pas fait bonne garde dans ce que nous appelons la mer punique, les Grecs auraient atteint plutôt et plus directement les régions riches du Liban et cela se serait traduit par une documentation plus abondante chez les anciens auteurs⁽⁵⁾.

Voilà pourquoi nous tenons pour très vraisemblables les renseignements qui reportent à une date assez récente la venue des Phéniciens à l'Inde. Et il nous paraît contraire à une saine critique de considérer la mention des vaisseaux de Tarshish, à l'époque de Salomon, comme une invention du rédacteur biblique.

R. D.

⁽⁴⁾ Le port de Marseille provient de Carthage et a été appelé sur la côte provençale comme pierre de jet. Me acca-t-il permis, sans encourir les foudres des faussaires et de leurs effluences habituels, d'indiquer qu'une inscription phénicienne récemment découverte aux environs de Monaco, dans un vieux mur, par un humble paysan et conservée par un très honorable docteur constitue un faux indubitable.

Chn. Buxxaxxaxx. — Lindlaka II-IV Est. de Del hgi. Danske Videnskabsberet.

⁽⁵⁾ Ces renseignements viennent d'être groupés et commentés par M. Bréhaut Gauthier, *Connaissances géographiques des Grecs sur les côtes africaines de l'Océan dans Memorias Henri Dussat* (Publication de l'Institut des Hautes-Études Marocaines, t. XVII, p. 292-312).

Selsk. Hist.-fil. Meddelelser XI, 4.
Copenhague, Andr. Fred. Høst, 1926

Le savant danois reprend la question fort discutée des tridactes gravés dont les fouilles de Lindos ont fourni un certain nombre de fragments. Il s'attache à montrer que les éléments du décor sont uniquement asiatiques et empruntés à un répertoire répandu dans toute l'Asie antérieure. Il conclut que ces coquilles ont été travaillées par des Chypriotes établis en Égypte, dans la ville de Naukratis dont les couches les plus profondes ont fourni des statuettes et des terres cuites chypriotes.

PETER THOMSEN. — Das Stadtbild Jerusalems auf der Mosaiikkarte von Madaba, Extr. de *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, 1929, p. 149-174 et p. 192-219.

Dans cette étude sur la représentation fameuse de Jérusalem que fournit la carte en mosaïque de Madaba, M. P. Thomsen donne la bibliographie relative à son sujet, traite des représentations de villes dans la cartographie ancienne et dans l'art en général, de la documentation des pèlerins sur la ville sainte et, enfin, des particularités relevées sur la mosaïque.

Il eût fallu citer, à l'appui des figures de la Table de Peutinger, qui n'est qu'une copie tardive, le fragment de carte découvert à Doura-Europos et publié en couleurs par M. Fr. Cumont sous le titre de *Fragment de boucher portant une liste d'étapes* (Syria, VI, p. 1) et reproduit dans l'ouvrage de cet auteur sur *Doura Europos*. M. Cumont en a tiré d'intéressantes conclusions sur la cartographie antique. Il

présente ce qu'enseigne la Table de Peutinger.

M. Thomsen insiste justement sur l'habileté avec laquelle les mosaïstes orientaux ont maintenu les traditions qu'ils tenaient du monde méditerranéen. Peut-être même les ont-ils développées. La question méritera d'être discutée devant le beau panneau en mosaïque figurant les environs de Dimes, que MM. de Loroy et Cayre viennent de remettre au jour dans la cour de la grande mosquée des Omeyyades.

M. Thomsen propose de reconnaître l'auteur de la mosaïque de Madaba dans un certain Salamanna qui est l'auteur d'une autre mosaïque de la même ville. L'hypothèse est ingénieuse; mais il ne faut pas oublier que l'activité des mosaïstes a été très grande à Madaba et que certainement plus d'un spécialiste s'y est employé. Les détails fournis par la mosaïque sont l'objet d'une étude minutieuse appuyée sur les textes contemporains et cet examen est favorable à la fidélité de l'artiste. Les bonnes reproductions en couleur accompagnent cette intéressante étude.

H. D.

PAUL PAVANES. — La Passion de saint Julien d'Émèse. Exr. de *Analecta Bollandiana*, XLVII, 1-2. Bruxelles, 1929.

De la manière la plus élégante et la plus probante, le savant hollandais démontre que la passion de saint Julien d'Émèse, dont l'original grec est perdu, n'est qu'une transposition émosienne de la légende de saint Julien d'Auzarbe dont le corps fut transporté à Antioche, avec continuation des récits sur l'invention de la tête de saint Jean-

Baptiste Le Père Paul Peeters utilise un texte géorgien et un texte arabe, ce dernier moins important, sauf pour quelques précisions locales.

R. D.

Orientalistische Literaturzeitung, 1929 (32, 1-5). — Nous signalerons rapidement les articles intéressant la Syrie parus dans ce périodique dirigé par le professeur Walter Wreszinski. W. SPIEGELBERG, *Eine ägyptische Göttergruppe aus Syrien* (col. 14-17) : groupe de deux divinités acquies à Lefsa et provenant de Karamogh, d'époque saïte. — LEVI DI LA VINA (col. 17) incline à admettre que *ḥtm* de l'inscription d'Elkhâl est le féminin de *ḥm*, ce qui nous paraît rigoureusement exclu (tenir compte de l'apparition de cette expression dans le texte ptolemaïque I Tr., cf. *Syria*, 1928, p. 267). Il n'est même sans intérêt de signaler que nous avons une version du graffiti n° 130 de Gémont, Douara-Europus ; mais LINZOWSKI, *Zum phönizischen ḥtm* (col. 18), est de mon avis dans l'un et l'autre cas. Ayant eu l'occasion de copier le texte à Douara, je reviendrai sur ce point. — PAUL WITTM, *Neuere wissenschaft. Literatur in osmanisch-türkischer Sprache*, III (74-79 ; IV (col. 214-230). — Le compte rendu de G. LEON (91-94) sur WIONA, *The Indo-Sumerian seals deciphered*, est tout à fait défavorable. — En signalant l'intéressant livre publié par J. GAUSMAN, *An Ivory Sphinx from Abydos* (*Journal of Egypt. Archaeology*, XIV, 1928), qui serait sorti d'un tombeau hyksos et figurerait Khian, Wreszinski observe que la reproduction du monument ne permet pas de juger du caractère des figures. — H. KITTEL, *Zur Frage*

der Echtheit der Vierzeiler 'Omar Chajjuna (col. 156-163) à propos de l'étude critique de Christensen. — Dans sa révision de WRESZINSKI, *Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte*, II, 8-12. MAX PEREX traite des tableaux de bataille dans l'art égyptien et s'attache à montrer les particularités des représentations de la bataille de Qadesh. — Compte rendu de SAN NICOLÒ (col. 168) sur E. CLQ, *la Condition juridique de la Coelé-Syrie au temps de Ptolémée V Epiphane* (texte, de Syria, VIII, p. 143). — JULIUS LEWY (col. 172-174) accepte dans l'ensemble les conclusions de A. GUSTAV, *Die Personennamen in den Tontafeln von Tell Ta'annek*, à savoir que sur les 80 noms propres des textes de Ta'annek, une grande partie sont cananéens, d'autres égyptiens, sumériens, itariens, akkadiens, surtout arabians-hittites ; mais J. LEWY est sceptique sur le nombre relativement élevé de noms de personnes qui sont enregistrés comme noms d'Aste Mineure (cappadociens). Les rectifications faites à ce sujet sont importantes. — Vive critique de GÖTT, *Das Hethiter-Reich*, spécialement sur le terrain géographique, par E. FOMER (col. 174-176). — Compte rendu par R. HARTMANN (col. 186-188) de H. LAMMERS, *L'avènement des Marwanides et le califat de Marwan I^{er}*. — J. FRIEDMANN (col. 206-270) annonce l'apparition de la première livraison du *Corpus Inscriptionum Chaldaicarum* (1928) publié par LEHMANN HALP avec la collaboration de F. BAGI ET F. SCHACHERMAYER. — J. HERRMANN (col. 270-272) rend compte de R. KITTEL, *Geschichte der Völker Israel*, III. — H. KUNLOFF, *Hethitisches tri und siepta drei und sieben* (col. 322-328). — W. BRANDENSTERN, *Zwei neue Gottesnamen*

in der syrischen Inschriften (col. 328-329). Comptes rendus par M. LOZAN (col. 347-351) de FLINZGERS l'ÉPIQUE, *Gerar* (1928). — C. r. par W. CASKE, (col. 368-369) de O'LEARY, *Arabia before Muhammad*.

R D

NOUVELLES ARCHEOLOGIQUES

Les Syriens dans le bassin du Danube. — Une nouvelle contribution à l'histoire de la *Diaspora* syrienne nous est offerte par M. Josef Dobias, qui a étudié dans un article érudit (*) la pénétration progressive des Orientaux — en majorité Syriens — dans le bassin du Danube. La Dacie, la colonisation massive de la nouvelle province par Trajan les a transférés en groupes compacts. Ailleurs, une infiltration lente de commerçants du Levant forma, aux II^e et III^e siècles, en divers points des noyaux sémitiques. Peut-être l'esclavage, certainement l'armée amenèrent aussi le transport de Syriens dans le pays danubien. Notamment la XV^e légion revint, en 71, dans son camp de Carnuntum après un séjour de sept années en Syrie, où elle avait complété ses effectifs. Les vétérans orientaux établis dans les villes y firent souche de citoyens. Tous ces immigrants se servent généralement du latin dans leurs inscriptions et l'on peut en conclure qu'ils se sont assimilés à leur nouveau milieu, mais leur influence resta considérable, surtout au point de vue religieux, car ils implantèrent les cultes de

leur pays d'origine dans leur nouvelle patrie. Ils devaient plus tard y favoriser la diffusion du christianisme.

Pa. C

La carrière d'un gouverneur de Phénicie. — Les fouilles du forum de Trajan à Rome ont amené la découverte d'une dédicace développée, consacrée à un haut fonctionnaire, qui, après avoir été légat du Syrie-Phénicie, fut choisi comme général *ex senatus consulto bello Aquileensi*, c'est-à-dire, comme l'a vu le premier éditeur de ce texte, M. Paribeni (*), lors du siège d'Aquilée où mourut l'empereur Maximin en 238. Malheureusement, du nom de ce grand personnage il ne restait plus que quelques lettres. M. Dobias vient de montrer qu'il n'est autre que Rutilius Pudent Crispinus, qui est nommé notamment dans une inscription de Palmyre (2) datant du règne d'Alexandre Sévère, et il a pu ainsi reconstituer tout le *cursus honorum* d'un légat chargé d'honneurs, qui joua un rôle considérable dans l'histoire du milieu du III^e siècle. Nous reproduisons ce document important tel qu'il a pu être complété : [Rut]il[us] P[udent] Crispinus [legatus] Aug[ustae] pr[et]o, pr[et]o[re] ad [cen]sus accepta[ndos] [pro]vinc[iae] Lugdunens[is] et Aquitan[iae] 3). [curatori] Tenuens[is] (um Alu)latum 4) Tenu-franorum imum, [legatus] Aug[ustae] pr[et]o pr[et]o[re] provinc[iae] Hispaniae Citerioris] et Galliaciae, electo

(1) PARIBENI, *Notizie degli Scavi*, 1928.

(2) L. 15.

(3) DOBIAS, *Acta Philologica*, LV1, 1929, p. 1-14.

(4) *ILR*, III, 1033 (la note 3 est inexacte, Crispinus fut gouverneur de Phénicie vers 232).

(*) Extrait du « *Bellat Shornik* » Mémorables (Sídlo), Prague, 1928 (en tchèque avec un résumé en français), p. 45-46.

duo) ex senatus) (consul) | bello Aquil-
[ensis, eo(n)suli, proco(n)suli] | pro-
vincias) Achaia, [leg ato] Augusti, pr(o
praetore) [provincias, || Syria Phoeni-
ciae, [legato] Augusti] [pr(o praetore)
provincias] | Thraciae, leg ato Au(g-
usti) pr(o) p[raetore] provinciae Lusit-
aniae. | legato legionis) XV Apollin-
[aria, s]olus) Had[rianus] | Antoniniana
[Commodiana, solus] | Severiana Ant-
[oniniana], [turris] | Aemilia et [L]igu-
riae, [legato] | curator viarum [Cla-
udia, [legato] Anniae], curator Minestr-
[ia, [legato] P[ro]curatoris, praetori, aed[il]i
[li] | aed[il]i | q[ua]estori | urbano, III v[er]o
[legato] | urbane | p[ro]curatoris | p[ro]curatoris
[legato] | latinarum, p[ro]curatoris) co-
hortis | latinarum) | sy[ri]ae, quinque-
genariae.

F. G.

Notes sur deux localités de Syrie

M. le Prof. E. HONIGMANN nous commu-
nique les observations suivantes :

1. Μαγαρασίην αἰών.

In dem Namen der Μαγαρασίην αἰών,
[Magara-si-jen] die auf einer Inschrift des
Coeuretens von Concord 115 H., V 8¹ 32

in XIV 2436 genannt wird, J. H. HONIG-
MANN, ZDMG, XL, 304, n° 9, hat M. HART-
MANN als * Maghārat Aṣḥā vermutet und
daher das Dorf in der Nähe von Rihā im
Gebiet Zawiya gesucht (ZDPV, XLII, 145,
Die Form Aṣḥā (so heisst jetzt auch Jeri-
cho), die nach HARTMANN'S Vermutung
in Ann. 3 neben Rihā vorkam, hat sich
tatsächlich im Namen der Nihyāt Aṣḥā
(neben N. Rihā) bis jetzt erhalten (Sānname
von Haleb vom J. 1280 H., p. 118; HONIG-
MANN, Liste alphabétique ..., in Recueil de
voyages et de mémoires, II, Paris, 1825,

p. 243 a; mein Art. Mager. xxiij in PAULY-
WISSOWA-KROLL, RE, XIV, 261. Daher lag
es nahe, das Dorf in der Gegend von Rihā
zu suchen, also entweder mit Maghara
südlich von Rihā (M. HARTMANN) oder
mit Rihā selbst oder Ruwāḥa Dimnūlly
von Rihā gleichzusetzen (DUSSEAU, To-
pogr. histor. de la Syrie, 201). Eine ge-
nauere Untersuchung von Maghāra, « the
most interesting of the classic ruins in
the Djebel Rihā », schien HARTMANN'S An-
nahme zur Gewissheit zu erheben (PIQUET-
PALLONCE et H. MOUTERON, Syria, IX,
1928, 207-215).

Nun ist aber ein Zeugnis bisher nicht
beachtet worden, durch das, wie mir
scheint, alle diese Vermutungen über den
Namen und die Lage des Ortes wieder
zerfallen.

Es ist der von 'Umar b. Ahmad Kamāl al-
Dīn b. al-'Adīm verfaßte Geschichte von
Haleb, Zubdat Haleb, fi Ta'rikh Haleb, Paris,
Bibl. Nation., ms. arab., n° 1666 = anc. fonds
n° 728 = CORNET 5138, wird fol. 100v
— 101r ein Feldzug beschrieben, den der
Turke Aṣḥā (vielmehr sein Titel, wäh-
rend der Name wohl Arslan Tāz war, vgl.
fol. 101r, l. 4) im Auftrage des Taḡ al-
Dowla Tutuṣ b. Alp Arslan von Dimnaḥ
aus unternahm. Er gelangt über Ba'albek
am 10. Ġumādā I. 472 H. (1079/80 Chr.)
nach Rafahiya, wo er eine reiche, auf
dem Wege nach Ṭarābulus befindliche
Karawane ausplündert. In Hama al-Aṣar,
der Vorstadt von Haleb, verspricht er
dem Abū 'l-Ḥasan b. Maḥdī, das Gebiet
von Kaṣrīb zu schonen. Dann zieht er
über Kaṣṣū nach den Bergen des Ġabal
as-Summaḥ und plündert sie aus. Über
Surma und al-Ma'arra bogt er sich
zum Ġabal banī 'Ulam, raus jedoch von
dort unverrichteter Sache zurückkehren

und plündern die Ländereien östlich von Ma'arrat an-Nu'man. Nach vergeblicher Belagerung von Tall Munis dringt er in das Gebiet von Ma'arrat an-Nu'mān ein und empfängt von heiligen Orten Lösegeld. Dann greift er *Ma'arrat* im Gebiete von Kafarjāb (fol. 101 r, ill. 1 معرّاج من بلد كفرطاب) an und verbrennt dort die Festungswerke, auf denen sich die Einwohner verteidigen, zugleich mit den Verteidigern.

Wenn dieser Einfall in das Gebiet von Kafarjāb dem Versprechen widerspricht, das der Türke dem M. ankuftan gegeben hatte, so haben wir darin eine der damals üblichen Treulosigkeiten zu sehen und sind nicht berechtigt, die Tatsache selbst anzuzweifeln und etwa Kafarjāb in Kafar Halab (vgl. Dussaud, *Topogr.*, 186-190 n. 4) zu ändern. Ein passendes modernes Äquivalent zu Ma'arrat ist freilich trotz vieler Zusammensetzungen mit Ma'arra in der Gegend von Kafarjāb nicht zu finden. Vielleicht wurde der Ort daher 1070/80 von Affia, unter dessen Vorherrschaften Syrien mehr zu leiden hatte als je zuvor (fol. 101 r, Mitte), endgültig zerstört. In Westsyrien Ma'arrat (s. oben) haben wir gewiss den antiken Ort zu suchen, der demnach viel südlicher lag als man bisher geglaubt hat.

2. Serge Khan

(Zu Syria, IX, 1928, 216 ff.)

Die römisch-persische Grenze verlief von 364-503 n. Chr. 28 Stadien östlich von Daras, 70 Stad. westlich von Nisibis (Procop. de bell. Pers. I, 10, 17) oder nach Georg. Kyprios (v. 912 GATZKE ἀπὸ τῆς πόλεως von Δαπίς. Als Reste eines römisch-byzantinischen oder persischen

Grenzkastells hat man daher mit Recht die Ruinen von Serge Khān angesehen; doch blieb es bisher unbeachtet, dass der moderne Name des Kastelles auf den antiken zurückgeht und sich auch weit in das Mittelalter hinein verfolgen lässt. Er ist, soviel mir bekannt ist, an folgenden Stellen bezeugt:

573 n. Chr. wurde bei Σεργιανῶν (var. Σεργιανῶν), einem Περσικῶν πόλεων unweit [westlich] von Nisibis, der persische Kommandant von Nisibis, Mithran, von Markianos, Iustinos' II. Neffen, besiegt (Ioann. Epiph. frag. 3 ed. MÜLLER, *PHG*, IV 274 col 2, Theophyl. Simok., III, 10, 4 ed. DE BOOR, *Theophan. Chron.*, I, 246, 28 or DE BOOR, *Mahbub von Maublig, Kitab al-'unwan*, ed. A. VASSILIEV, *Patrol. Or.*, VIII 103 F. H. WEISSBACH in PAULY-WISSOWA, *RE*, I A, col. 2498 [ohne Identifikation]).

Falsch des 6. Jahrhunderts erwähnt die Vita Sanctae Golumbae eine Kapelle bei τῇ ἐκκλησίᾳ μαρτύρου Σεργίου πατρὸς τοῦ Νεφέλεος καὶ τοῦ Δαπίου Α. ΠΑΡΑΘΕΩ-ΛΟ-ΚΑΚΤΑΜΕΝΟΣ AvA. (*Isopagol. παρὰ*, IV, 171.) P. PERRENS in Hirschardian, Wien, 1911, 187. Die Kapelle muss in oder bei Serge Khan gelegen haben, dessen Name vielleicht von dem des Hl. Sergios abgeleitet ist.

639/40 (48 H.) erobern die Araber Hien Sarga zwischen Dārā und Naḡibin (CARTAG, *Annali dell' Islam*, IV, 1911, p. 35, s. 83. Ps. WAKIDI *Kitāb al-ḡinān*, ed. v. NIEBOHR u. MORDTMANN, in *Schriften der Akad. von Ham.*, I, 1847, 91, 178).

In den Jahren 1130-1145 n. Chr. wird Hesnā de Sargā (Sargah) zwischen Neḡbīn und Dārā erwähnt von Michael Syr., *Chron.*, III, 240, 249 f. 264 trad. CHANTON an der letzten Stelle als antikes Bauwerk bezeichnet.

121 H. = 1130 n. Chr. erobert Emir

Zengi Madinat Serga zwischen Mardin und Nasibin (Ibn al-Azir, ed. Toussaint, X, p. 467, 16, 19. Wenz, *Geschichte der Chalfen*, III, 249, 1).

Von modernen Besuchern seien erwähnt :

En. SAGUAV, *Reise in Syrien u. Mesopot.*, 393 f. : Serdje Khân, « wahrscheinlich das Grenzkastell des Römischen Reichs gegen die Perser nach dem Frieden des Jovian » ; derselbe, *Abhandl. Akad. Berlin*, 1880, 71.

M. STARS, *Dar-ul-Islam*, London 1904, 140 : an imposing fortress of Byzantine structure... [ohne Nennung ihres Namens]

C. PAVOVSNA, *Wissensch. Veröffentl. d. Deutsch. Orientgesellschaft*, XVII, 43 : Kast-Sergachân (auf der Karte die sonderbare Namensform K. Serğawânachân)

A. DEBERARD, *Syria*, IX, 1928, 210 ff.

† HOMMAGES

Gustave Schlumberger. — Pour le grand public qu'il avait su atteindre, le savant médiéviste restera l'auteur de *Niéphore Phocas* (1890) et de *l'Épopée byzantine à la fin du 2^e siècle*. Mais à côté du savant et pathétique historien, il faut aussi considérer l'érudit patient qui, dans

un ouvrage modèle, a fixé les règles de la *Sigillographie de l'Empire byzantin* (in-4^e de 750 pages et 1.100 figures, 1884). Ici nous devons signaler la grande part qu'il prit à l'étude des Croisades. Dans son esprit, comme d'ailleurs dans la réalité, il ne dissociait pas Byzance de l'Asie antérieure et c'est pourquoi les principales notices, qu'il dispersa dans de nombreuses revues, furent réunies par lui en deux volumes intitulés *Récits de Byzance et des Croisades*.

En dehors d'un grand nombre d'études numismatiques, relatives au royaume de Jérusalem, il faut citer son *Renard de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain* (1898) et ses *Campagnes du roi Amaury I^{er} de Jérusalem en Égypte au XII^e siècle* (1900). Il laisse après lui de nombreuses fondations qui rendront les plus grands services aux études médiévales. Ses collections sont libéralement réparties entre plusieurs musées. Le département des Antiquités Orientales au Louvre se voit attribuer de précieux fragments des revêtements en bronze des portes assyriennes de Halabal.

R. D.

Le Gérant. PAUL GELTNER.

LES FOUILLES DE MINET-EL-BEIDA ET DE RAS SHAMRA

(CAMPAGNE DU PRINTEMPS 1929)

Rapport sommaire (1).

PAR

F. A. SCHAEFFER

Sur la proposition de M. René Dussaud, conservateur du département des Antiquités orientales au Louvre, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a bien voulu me charger de la direction d'une mission archéologique qui devait entreprendre des recherches systématiques à Minet-el-Beida, petit port naturel (Pl. LXXX) situé à 13 kilomètres au nord de Lattaquié, et sur le tell voisin, appelé Ras Shamra, le cap du Fenonil (fig. 1). L'Académie a adjoint à la mission mon ami, M. Georges Chenet, qui fut un précieux et dévoué collaborateur.

En mars 1928, un indigène, en labourant son champ non loin de la rive sabieuse de la crique de Minet-el-Beida, avait soulevé une dalle qui couvrait un couloir souterrain aboutissant à une chambre sépulcrale voûtée en encorbellement. Mis au courant de la trouvaille par un rapport de la gendarmerie et par M. Bruno Michel, instructeur à Lattaquié, M. Schaeffer, gouverneur de l'Etat des Alaouites, avertit M. Viroilleaud, directeur du Service



FIG. 1. — Les carrés noirs indiquent l'emplacement des Fouilles.

(1) Ce rapport a été lu, le 9 août 1929, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et sa publication ne veut être qu'une prise de date. La description détaillée de nos fouilles

et l'étude des trouvailles et monuments mis au jour sont réservées pour un travail ultérieur que je prépare en collaboration avec M. G. Chenet.

des antiquités à Beyrouth, qui dépêcha sur place un de ses attachés, M. Albanese¹. Celui-ci ramena dans les terres provenant du remblai du caveau quelques lessons. M. Virolleaud releva lui-même des vases intacts que M. René Dussaud² identifia avec des céramiques chypriotes et mycéniennes de basse époque (XIII^e aux siècles). Les recherches entreprises par M. Albanese dans le tumulus voisin de la tombe n'ont produit que quelques fragments de céramique. Même résultat était réservé aux fouilles effectuées avant notre arrivée sur place par M. Delbes, directeur du Centre d'essais agricoles de la Bouka.

Ayant obtenu de M. le Général de Bigault du Granrut, Commandant des troupes du Levant, un détachement de 20 soldats pour la garde du chantier et notre propre sécurité, nous nous rendions à Minet el Baida, le 30 mars 1929, avec une caravane de 7 chameaux portant nos bagages, les routes et pistes étant à ce moment impraticables à l'auto. Nous profitâmes des journées de Pâques pour installer notre camp et pour prospecter le site, où nous avons bientôt recueilli sur un rayon de plusieurs kilomètres des traces d'occupation depuis l'âge néolithique (en particulier plusieurs haches polies, menhirs et lames de silex) jusqu'à l'époque romaine (trou, ons de colonnes, poteries en terre sigillée provenant de plusieurs *cittae rusticae* ou d'établissements agricoles).

Les premiers coups de pioche furent donnés le mardi 2 avril. Au bout de trois jours de fouilles et de sondages, la nécropole presumée était trouvée. Suivant l'état actuel du dégagement, elle se divise en deux quartiers très différents, celui situé vers la mer (pl. LI, t.), contenant des dépôts composés principalement de céramiques et de quelques ossements d'animaux sans aucune trace de restes humains, le quartier opposé, au sud du tertre éventré par M. Albanese, contenant des tombes à voûtes, des puits à destination rituelle et les fondations d'une construction jadis fort importante, détruite à ras du sol et sur le caractère de laquelle nous fixerons, je l'espère, la suite du dégagement.

Les dépôts découverts par nous sont au nombre de 80 environ — sans doute il y en a encore qui reposent dans les champs voisins. Enfouis à des profondeurs variant entre 0 m. 60 et 2 mètres, ils étaient parfois très riches en céramiques,

¹ LÉON ALBANESE. *Note sur Ras Shamra*, *Syria*, I, X, 1929, p. 35.

² RENÉ DUSSAUD R. D. *Note additionnelle*, *Syria*, I, X, 1929, p. 36.



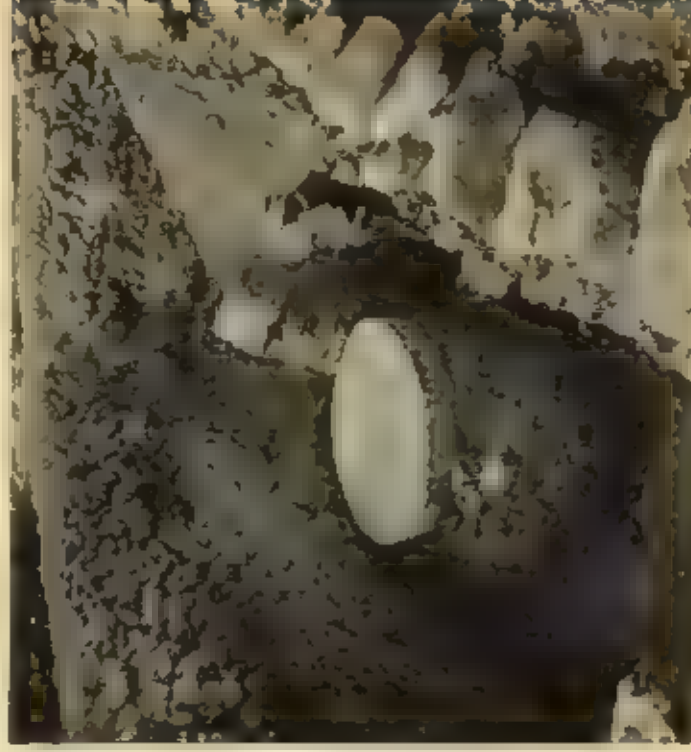
1 Le quartz déposé récemment
Dégagé par plume au contact



2 Déjà rétrograde n° 1 en place



3 Autre dépôt composé de grains ne formant pas
ou très en sa et puds



4 sur de table 3, pierre et cube de pierre

(pl. LI, 2). Le dépôt n° 11 renfermait 13 vases intacts et un nombre plus élevé encore de vases déposés incomplets, parmi ces vases, des bols chypriotes à anse ogivale et décor quadrille peint et des imitations en terre rougeâtre unie, des bilbils et vases coniques d'exécution peu soignée comme on en a trouvé aussi en Palestine, à Gézer⁽¹⁾ notamment.

D'autres dépôts ne livraient que quelques galets et coquillages de la rive voisine, placés à côté ou au-dessus de rares ossements de mouton. Dans un

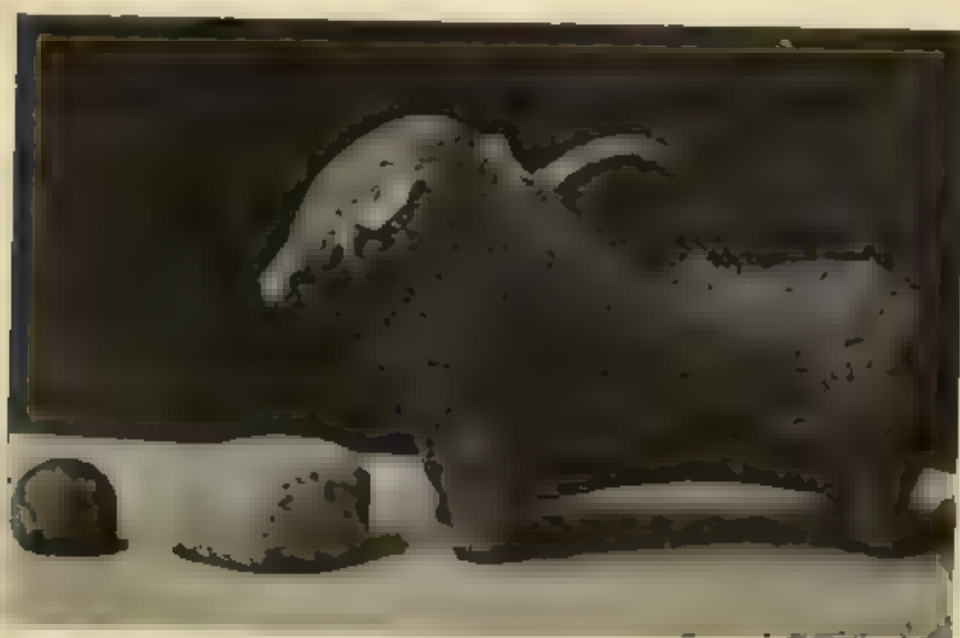


Fig. 2. — Poids (pesant 28 et 77 gr.) et rhyton zoomorphe trouvés dans la nécropole de Minet-el-Beida. Env. 1/2 gr. nat.

cas les galets etient remplacés par des poids dont l'un est une mine égyptienne de 437 grammes pl. LI, 3 et fig. 2. Certains dépôts, d'un genre un peu différent, contenaient de grandes dalles plates carrées ou en forme de meules, percées ou non au centre (pl. LI, 4), ou des pierres posées de champ et portant une cupule, ensemble qui attend encore une explication.

À peu près au centre de ces dépôts nous avons dégagé un muret haut de 50 centimètres, coupe en angle droit, qui formait jadis peut-être une cella. A

⁽¹⁾ BERT DUBOIS, *Les Civilisations Préhistoriques dans le Bassin de la Mer Egée*, 1^{re} ed.

Paris, 1914, p. 294, et fig. 212, 214.

sa base et dans des niches pratiquées de l'extérieur dans le corps du muret, et au-dessus de places des dépôts céramiques (pl. LII, 5), dont quelques-uns accompagnés d'armes en bronze, de perles en corail, et des fragments d'un fort beau gobelet en pâte vitreuse couleur vert clair, orné de feuilles de lotus couleur brun, choc dat. (pl. LII, 6). Ce gobelet, jadis très précieux sans doute, avait été brisé intentionnellement : les morceaux reposaient isolément dans différents dépôts sans assez l'un des uns des autres : ce qui prouve que tous ces dépôts ont été enfouis simultanément.

À l'est de ce premier muret se trouvait un autre muret plus petit, autour duquel étaient placés plusieurs dépôts céramiques et quelques grandes jarres, dont l'une complète : nous avons mis au jour un très curieux objet en terre cuite, affectant la forme d'une gracieuse *kanaka*, de destination encore inconnue, mais probablement cultuelle¹ (fig. 3), ainsi qu'un fort bel ensemble de statuettes en bronze rehaussées d'or et d'argent. À 1 mètre de profondeur, arguant dans la terre sans aucune protection, un épervier en bronze haut de 13 cm. (pl. LII, 2). On se souvient de la double couronne de la Haute et de la Basse Égypte : à côté de lui un grand vase à deux anses, de facture et de pâte grossières, mal cuit, écrasé par une pierre : un peu plus haut, mais toujours faisant partie du même dépôt, un bol chypriote à anse ogivale et décor en échelle point en brun. Ces objets et la pierre enlevés, apparaissait un second épervier plus petit, incrusté d'or, tenant l'uraeus entre ses pattes (pl. LII, 1, 3), puis une grande et belle coquille. Non loin de là reposaient un plat en terre cuite posé sur une palere en bronze, ainsi que la statuette d'un dieu assis : les yeux incrustés d'émail blanc et d'argent, la tulle surmontée par une couronne, les jambes enveloppées d'un pagne jusqu'aux pieds (pl. LIV, 1). Un peu plus loin enfin apparaissait la pièce capitale : une statuette de divinité dans l'attitude de marche, haute de 22 cm., la main droite levée l'autre portée en avant, la tête couverte d'un bonnet haut, ressemblant au pschent ou à la coiffure des rois hittites. Sur cette coiffure et autour de la tête se moule une feuille d'or, la patine est enveloppée d'un corselet en argent, les membres sont recouverts du même métal sous forme de brassards et de jambières, le bras droit porte en outre un bracelet d'or (pl. LIII). En contact avec cette sta-

(1) Un objet analogue a été trouvé en 1888, dans l'acropole de Mycènes; voir V. Ström,

Mycenaean Collection of the National Museum, vol. II, Athènes 1926, p. 148, n° 3033.



Le petit épervier
(Haut 1 m.)



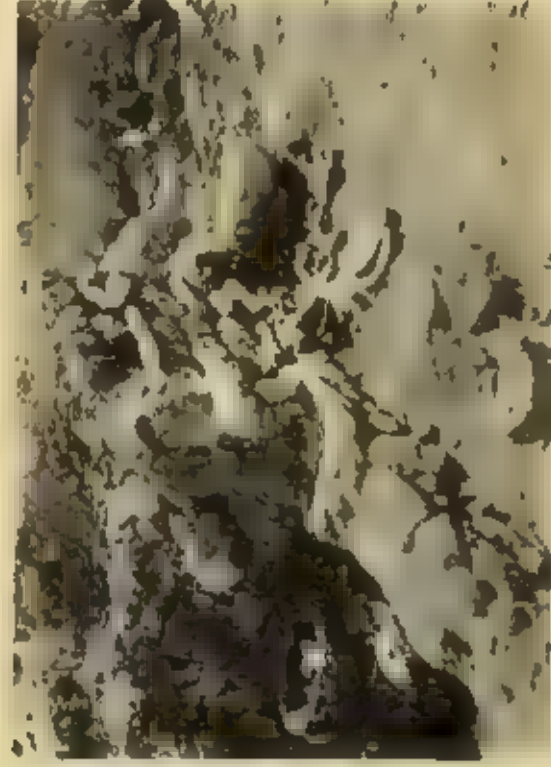
Le grand épervier
(Haut 1 m. 250)



Autre vue du petit épervier



Vase en terre en forme de
bouche à feu (Haut 1 m.)



Petit mur au pied duquel on a trouvé des
céramiques en grand



Vase en terre en forme de
bouche à feu (Haut 1 m.)

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

publiée sous le patronage
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

TOME . X

Avec de nombreuses figures et 36 planches hors texte.



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI)

1929

La direction de la Revue Syria est assurée par MM Edmond POISSON, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées Nationaux, Gaston MIGROS, directeur honoraire des Musées Nationaux, et René DUBACH, membre de l'Institut, conservateur des Musées Nationaux.



LE DIEU RESHEF
(Haut 0 m. 170)



1 Deux assis faisant le geste de boudha
H. 0 m 12,5



2 Plaque d'or fixant Asiatique
H. 0 m 0,35

tuette, nous recueillons une bague faite d'une lime d'or repliée sur elle-même et un pendentif — large feuille d'or montrant au revers une déesse nue debout (pl. LIV, 2). Elle tient de chaque main un lotus et porte une cuirasse coiffure qui ressemble à celle de la déesse Hathor. De nombreuses perles en forme d'olives et de cylindres en cornaline, quartz rose et œil de chat provenant sans doute d'un collier, étaient dispersées parmi les statuettes.

Rentré d'Orient il y a très peu de temps et tout de suite accablé par des travaux urgents qui m'attendaient au musée de Strasbourg, je n'ai pas encore



Fig. 3. — Objet en terre cuite, n° 10, d'après le dessin de M. P. L. L. (Musée de Strasbourg). Voir page 12.

eu le loisir d'étudier de près ces statuettes. Cependant il me semble hors de doute que la statuette masculine à masque d'or représente le dieu phénicien appelé Reshef ou Rashouf. Le Louvre possède déjà de cette divinité plusieurs répliques, mais qui sont d'un travail infiniment moins artistique. Je pense notamment à la statuette de Tortose. J'ajoute qu'au musée de Hildesheim se trouve un Reshef très semblable au nôtre¹, sans métal précieux cepen-

¹ R. Dussaud, *Les Civilisations Préhelléniques*, fig. 234. Page 324, note 1. Tout en donnant une liste des bronzes attribués au même dieu avec des indications bibliogra-

phiques.

² Roussier, *Aegypten und Pethien. Literatur*, t. XX. Leipzig, 1919, p. 62. Fig. 2.

dant, qui a fait récemment l'objet d'une étude de l'archéologue hollandais van Wijngaarden¹. Je n'hésiterai pas non plus sur l'identification de la déesse nue du pendentif d'or qui ne paraît bien être Astarté, la déesse de la maternité, personification de la fécondité², et qui est figurée sous des traits absolument identiques sur des plaquettes en terre cuite trouvées à Jérusalem³ et à Gezer⁴, et conservées maintenant au musée de Constantinople⁵. Les fouilles de Beisan ont produit récemment un pendentif en or représentant également Astarté et que l'on rapprochera du nôtre⁶. Le dieu assis, très égyptisant, semble de facture également locale, le geste de la main ne permet pas d'y voir un Horus adolescent, mais nous rappelle la statuette du dieu phénicien de Djezzin (Liban), conservée au Louvre. Quant à l'épervier incrusté d'or, M. Boreux ne croit pas qu'il soit de travail égyptien, la position de l'uraeus entre les palettes le laisse, notamment, lui paraître anormale. Par contre, le grand épervier, portant sur sa tête les emblèmes de la Haute et de la Basse Égypte, pourrait être importé d'Égypte.

Les fouilles dans la partie sud de la nécropole furent également très fructueuses. A une distance de 15 mètres au sud de la tombe voûtée en encoûrellement, découverte fortuitement en 1928, nous trouvons une nouvelle tombe du même genre, de dimensions plus grandes encore, mais paraissant inachevée (pl. LV, 1). De la paroi ouest il n'y avait que quatre assises, la paroi opposée étant à peine commencée; de l'escalier on n'avait posé que deux marches inférieures, le contour du vestibule manquant encore. Detail à mentionner: à côté de la tombe nous avons mis au jour de curieux dépôts de coquilles de nautilus ébréchés, de cornues auis de tessons de poteries grossières, de déchets de cuivre ou de bronze à divers degrés de traitement métallurgique, ainsi que des puits dont l'entrée est voûtée en forme de ruclie et

¹ W. D. VAN WIJNGAARDEN, *Karakter en Voorstellingswijze van den God Heijef volgens de egyptische en voor-aziatische Monumenten*, dans *Oudheidkundige Mededelingen uit's Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, X, 1, 1929, p. 28.

² Dr. G. COXTERAU, *La Civilisation phénicienne*, Paris, 1926, p. 113.

³ Fouilles de M. Bliss, 1900.

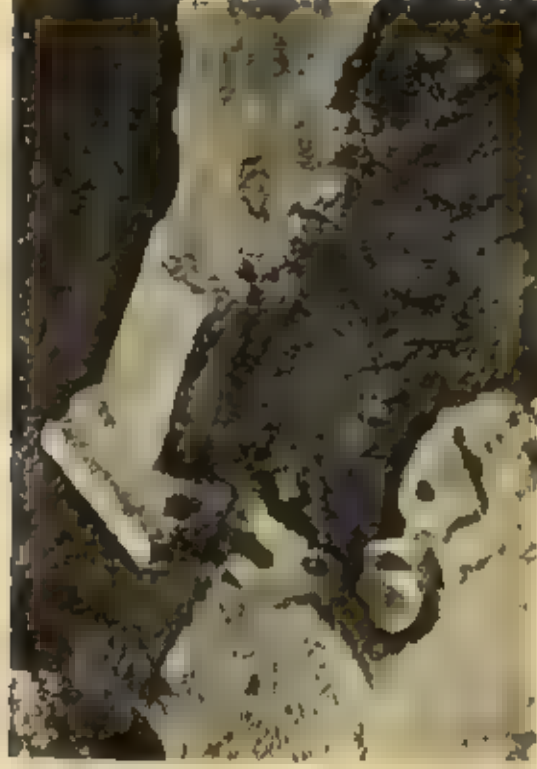
⁴ Fouilles de M. Munster, 1903.

⁵ Nos 2015 et 5510. Je remercie le directeur du Musée de Constantinople, Halil bey, pour les photographies qu'il a bien voulu mettre à ma disposition. Elles seront publiées dans le rapport définitif.

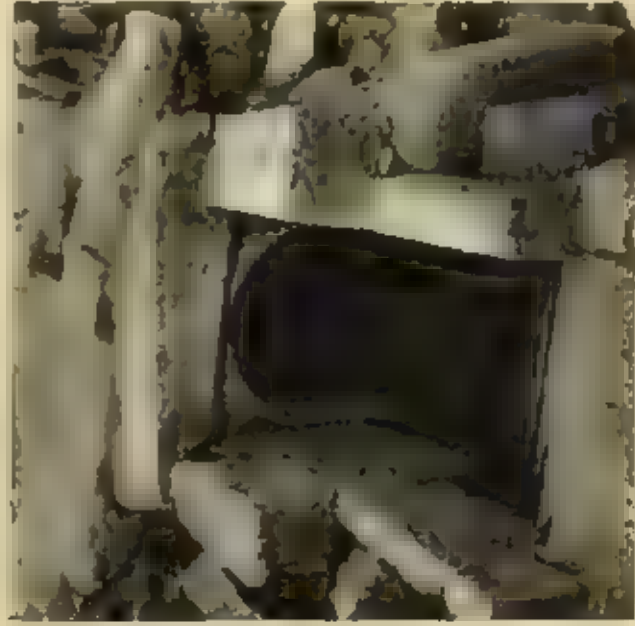
⁶ *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement*, avril 1929, pl. VIII n° 2.



1 Tombe nachevee



2 Tombe finissee de l'exterieur



3 Dehors en l'ext. porte de la tombe II



4 A l'ext. en l'ext. une niche en plinthe et une au-dessus de la porte de la tombe III

l'ouverture couverte d'une grande dalle percée sur laquelle était posé, comme une sorte d'entonnoir, le col d'une grande jarre. Fouille, l'un des puits n'a donné que des fragments de vase et un mortier tripode en basalte. Au-dessus et à côté du puits, gisaient de nombreuses idoles incomplètes peintes en rouge, figurant des têtes de taureau et des femmes debout, identiques à celles trouvées par Schliemann à Tirynthe et Mycènes ¹⁾. Nous avons été arrêtés à 2 mètres de profondeur par l'eau de la nappe souterraine que nos ouvriers indigènes déclaraient d'une saveur particulière. Non loin des puits se trouvait une sorte de cascade votive : deux pierres pourvues d'une rigole semblaient amener l'eau dans un fond de jarre, d'où elle devait couler par une pierre percée à l'intérieur de la terre (pl. LV, 2), monument fort curieux, dont je ne connais jusqu'ici pas d'analogue.

Élargissant nos tranchées vers l'ouest où nos sondages avaient rencontré les fondations d'une vaste construction, nous trouvions, cachées sous un dallage, une troisième tombe avec *dromos* et chambre rectangulaire voûtée en encorbellement, achevée celle-ci et construite en grandes dalles soigneusement appareillées. Un escalier de 6 marches fort bien fait conduit vers la belle porte du caveau (pl. LV, 3). Sur chacune des marches, le long des deux murs du couloir ou *dromos* ²⁾, laissant le milieu de l'escalier



FIG. 4. — Tombe avec la voie pratique par les violateurs dans la roûte.

¹⁾ H. SCHLIEMANN *Mykenae*, Leipzig 1878, pl. A 4., *Tirynthe*, Paris, 1885, pl. XXVI a, b, et XXV, d.

²⁾ Le plan de la sépulture ressemble beaucoup à celui des *chamber-tomba* du cimetière crétois de Zafar Papoura, chez ces derniers le

dromos est cependant plus long (Voy. A. EVANS, *The Prehistoric Tombs of Knossos*, dans *Archæologia*, t. LIX, 1905, p. 418 fig. 21). En ce qui concerne les détails de construction ils rappellent la tombe royale d'Isopata étudiée par M. Evans dans la même publication.

libre, et ont déposées des offrandes : billols, vases coniques, plats ordinaires (quelques uns déformés dans le four analogues à ceux des dépôts signalés plus haut), un grand vase de type « à étrier » avec du or point serpentiforme dérivé du palpe, lampes à bec pincer, un beau cratère mycénien point, malheureusement déposé incomplet, un merveilleux vase en albâtre égyptien à deux anses, haut de 22 cm., large de 21 cm., intact (coln-et (pl. LV, 4). Tout contre la porte reposait le crâne fort bien conservé et nettement brachycéphale d'un individu de 20 à 30 ans au maximum : sa présence à l'entrée de la tombe est encore à éclaircir.

Le caveau était rempli de terre jusqu'à la voûte. La partie supérieure du remblai ne contenait pas d'objets, mais uniquement de la terre d'infiltration. Elle avait pénétré dans le caveau par un trou pratiqué dans la voûte par des voleurs qui avaient visité et pillé la tombe très au commencement (pl. LVIII, 1, et fig. 1). De leur isolement constatation sur le sol de la chambre en grand désordre, une quantité de billols chypriotes¹⁾, des vases en cornet²⁾ et des hydries mycéniennes, des billols et vases coniques de fabrication ordinaire, des vases à étrier en laurce et d'autres en albâtre égyptien brisés et piqués, (pl. LVII, 1). Un des vases en albâtre, particulièrement solide, avait échappé à la destruction : il porte une curieuse gravure. Au-dessus du sarcophage dans le caveau, les corps au nombre de trois au moins, étaient déposés sur le sol même, les voleurs avaient brisé et dispersé les squelettes (pl. LVII, 2). Mais dans la hâte avec laquelle ils semblaient avoir opéré ils n'avaient pas bien exploré les coins du caveau ou nous trouvons des vases restes intacts, des perles et bagues en or, en argent et en fer, un cylindre en hématite, et surtout une pyxide ovale en ivoire dont le couvercle porte une fort belle sculpture. Elle représente une déesse assise sur un autel³⁾, le torse nu, vêtue d'une ample pègre tenant dans les mains des épis et flanquée de deux boucs dressés sur leurs jambes postérieures, l'une des pattes de devant posée sur une sorte de socle, l'autre levée et pressée contre le bras de la déesse (pl. LVII).

Je ne puis ici entrer dans la discussion de cette curieuse représentation de la *patna theia* qui trahit nettement le style mycénien et qui est comparable

¹⁾ *Syria*, t. X, 1929, pl. V, 1.

²⁾ Vraisemblable rhyton à fond percé.

³⁾ Semblable à ceux du bas-relief de la porte aux lions de Mycènes.



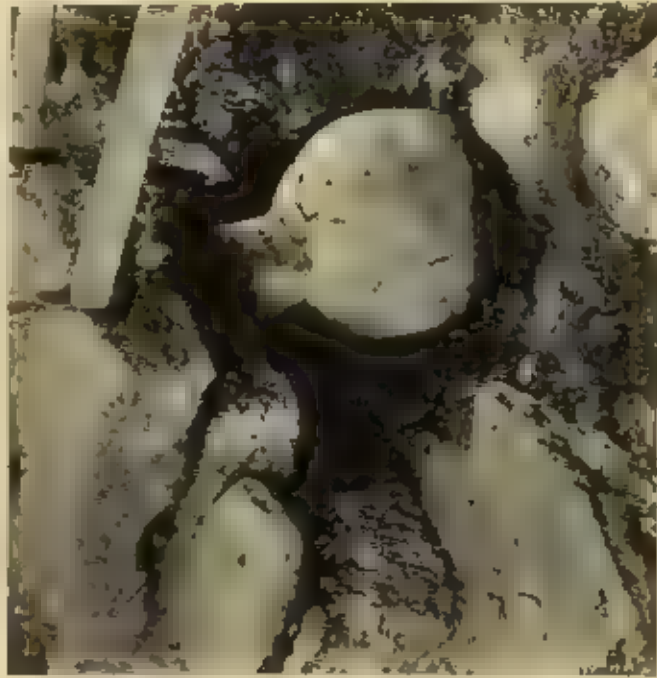
LA GRANDE DÉSSE-MÈRE
Iv. ve siècle avant J.-C. trouvée dans la tombe III
(Mus. de Beyrouth)



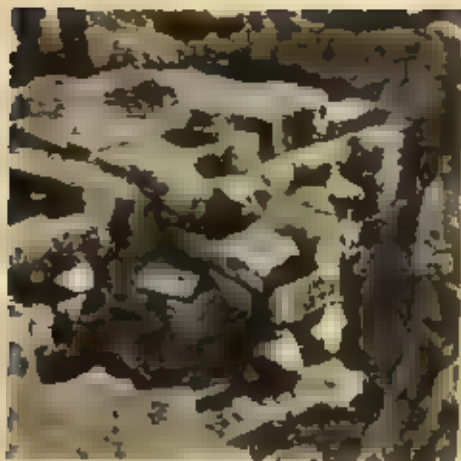
1. Vases à l'intérieur de la tombe II.



2. Vases et ornements dans un angle de la tombe III.

3. Jarre cachée dans le mur à l'intérieur de la tombe I.
Stèle percée sur la gauche.

4. Tombe sous dalle.



1. Chambre funéraire de la tombe III.
Vue de l'extérieur.



2. Chambre de tombe III
après la fouille, avec fenêtre au fond



3. La tombe sous dalles avant d'être vidée. Sur
la terre de terre se trouve d'abord un squelette
humain avec vases mycéniens, bols égyptiens
et vases en faïence



4. La tombe sous dalles après avoir été vidée.
En avant de l'escalier se trouve un escalier

à l'ivoire, incomplet celui-ci, du Musée d'Athènes, trouvé par Tsountas à Mycènes même ⁽⁶⁾.

À l'extérieur de la tombe qui nous a donné ces beaux objets nous avons découvert près d'une stèle percée, cachée en partie dans le corps de la construction, une très grande jarre à fond bombé et haut col (pl. LVII, 3), contenant un plat mycénien peint à deux anses, intact, exactement pareil à celui recouvert par M. Virolleaud dans les remblais de la tombe troienne fortuitement en 1928, et que M. Dussaud avait daté du VIII^e ou du VII^e siècle avant notre ère ⁽⁷⁾. Du côté ouest, à 1 mètre de la paroi extérieure de la tombe se trouvait un puits (pl. LVIII, 2) que nous avons laissé intact pour conserver l'ensemble de la tombe qui constitue aussi un très beau monument à visiter.

Un peu plus au nord nous avons dégagé un grand nombre d'énormes jarres accompagnées de minuscules petits vases (à de coquilles — murex ou conques, enfouis là, je ne sais pour quelle raison précise, mais probablement dans une intention funéraire ou religieuse — l'ada, tout à l'extrémité nord de notre chantier nous avons fouillé une tombe d'un type apparenté à celui des tombes à voutes et encaissement — les murs, inclinés vers le haut, étaient construits en appareil irrégulier, d'énormes dalles les couvraient à la manière de nos tombes dolméniques (pl. LVII, 4). Après déblaiement la tombe se révélait pourvue d'un court *troues* avec un petit escalier donnant accès à la chambre sépulcrale plus large et le plan rectangulaire (pl. LVIII, 4), violée elle aussi les l'antipati. Dans le couloir, immédiatement sous les dalles formant le plafond, gisait un squelette très fragmentaire. Les ossements, entourés d'un grand nombre de vases mycéniens peints et de vases à ébriser en faïence, tous brisés, n'étaient plus dans leur position anatomique (pl. LVIII, 5).

Le jeudi 9 mai, après plus de 15 semaines de travail ininterrompu j'ai relâché les fouilles dans la nécropole (qui n'est nullement épuisée), pour porter nos efforts sur le tell voisin de Ras Shamra ou M. Dussaud qui nous fit l'honneur de visiter notre chantier les 9 et 16 avril voulant nous voir découvrir les

Musée d'Athènes n° 243 et 247 (voir n° 40). Reproduit dans l'*Ephemeris* de la Société d'Archéologie d'Athènes, 1888, pl. 10. n° 1 et 2 — Schumacher, *Schliemann's Ausgrabungen*, — I,

Antiquarische Anzeiger, Leipzig, 1891, p. 34, fig. 302. Bussert, *Altkehl*, n° 225.

© Syria, t. X, 1920, pl. V 2.

substructions de la ville dont dépendait la nécropole. Nos recherches ultérieures ont pleinement confirmé son opinion.

..

Le tell de Ras Shamra est situé à 800 m. environ de la rive la plus proche de Minet-el-Benda et à 4 200 m. de la nécropole dont je viens de parler. Son plus grand diamètre atteint 1 kilomètre, sa hauteur 20 m. Il est très accidenté et n'a conservé sur son sol aucune trace apparente de ses monuments antiques. Après une étude de sa surface j'ai choisi pour nos fouilles le point culminant le plus rapproché de la mer (pl. LIX, 1), où je supposais devoir se trouver le palais. Une autre raison déterminait mon choix : la fréquence, au dire des indigènes, de trouvailles en surface de cylindres et d'objets en or dans un champ d'oliviers situé en contre-bas de l'emplacement que j'allais attaquer, et d'où, à mon avis, ces objets étaient entraînés par les pluies torrentielles de l'hiver.

Le choix était heureux. Tout au début des fouilles nous fondions sur les fondations d'une importante construction détruite par un incendie. Les débris d'un poignard de bronze déformé par la violence du feu et un clou de même métal, encastres entre les blocs d'un pilier central de la construction (pl. LIX, 2), nous fixaient tout de suite sur l'époque, nous étions au IV^e millénaire. Le dégageant des murs construits en gros blocs soigneusement appareillés nous permettant de lever le plan d'une partie de la construction qui semble, en effet, être un palais important. Parmi les ruines gisaient les fragments d'un beau torse égyptien en grand LIX, 3, sur l'épine dorsale duquel se lisent encore quelques hiéroglyphes que M. Montet, professeur à l'Université de Strasbourg, attribue au Nouvel Empire. D'autres inscriptions égyptiennes, dont les fragments altérés par le feu se trouvaient à différents endroits, appartenaient à une table de dédicace en calcaire et à une stèle en gros lin sur laquelle on voit un personnage agenouillé devant une divinité debout, coiffée d'un bonnet haut, que l'inscription, déchiffrée également par M. Montet, appelle le Set de Dapouna (Dpu).

Pour me rendre compte de l'étendue du palais j'ouvrais un second chantier à 20 m. à l'est du premier. Nous y rencontrions des fondations à la même profondeur et dirigées dans le même sens. Mais ici le plan révélait des



1 Partie N-E du tell de Ras Shamra. Vase de cuivre et
été trouvée à Paris.



2 Un des piers du pays.



3 Piéres des petites chapelles. A gauche : la place
où ont été trouvées quelques tablettes.



4 L'ensemble en terre cuite.

chambres de dimensions assez réduites dont quelques-unes étaient dallées (pl. LIX, 3). Comme il me semblait que nous étions en présence des magasins du palais, je reportais l'activité principale sur cette partie du chantier. Le 14 mai, dans un angle d'une des chambres, sous une épaisse couche de cendres et de pierres, nous trouvions une grande tablette en terre cuite couverte de caractères cunéiformes qui fut bientôt suivie d'autres, reposant par petits paquets sur un espace d'environ 2 mètres carrés (fig. 3). Les tablettes, recuites par l'incendie, étaient très friables et il fallut employer de nombreuses précautions pour les sauver. Quelques-unes furent tirées du sol, scellées encore en leur bloc de terre. Après un lent séchage à l'ombre de la tente, elles regagnaient une certaine solidité qui permettait leur transport. Il s'agit d'une vingtaine de tablettes environ, dont la plus petite mesure 3 x 4, la plus grande 16 x

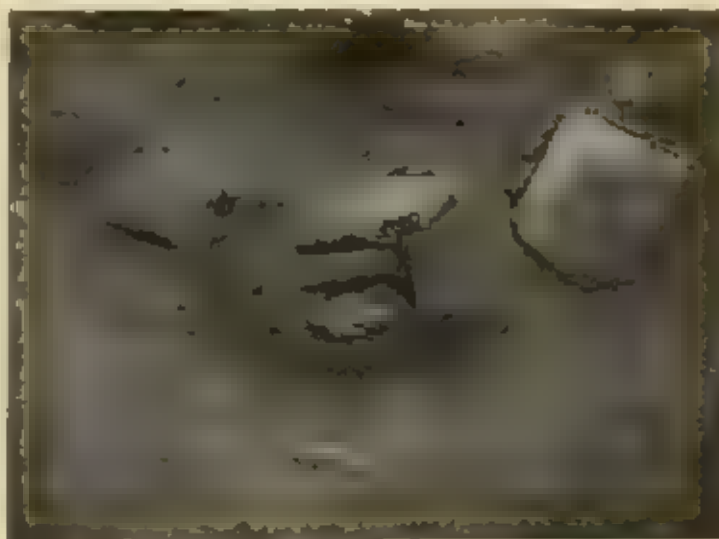


FIG. 3. Quelques-unes des tablettes à textes cunéiformes du palais de Ras Shamra en place, partiellement dégagées.

21 cm, taille exceptionnelle. Suivant M. Charles Virolleaud à qui je les ai soumises, la plupart de ces tablettes présentent un type d'écriture nouveau et sont pour l'instant indechiffrables. On fera plus loin une étude à leur sujet due au savant assyriologue.

Deux jours après la découverte de cette petite bibliothèque de tablettes cunéiformes, dans une nouvelle tranchée à peine commencée, nous dégagions une marche d'escalier au bas de laquelle reposait un dépôt d'armes, d'outils et d'objets en bronze d'une conservation exceptionnelle (pl. LX, 3). Le dépôt se compose de 74 pièces soigneusement rangées par catégories : 4 épées, 2 poignards, 27 haches plates, 11 lances, 3 pointes de fleches, 6 ciseaux, 1 serpette, 2 bagots de bronze, un beau trépied orné tout autour de perles-

loques en forme de fleurs de grenadier (pl. LX, 1). Les pièces les plus importantes du dépôt sont 3 grands outils à destination encore problématique² et 9 grandes plaques ou briquettes à damille dont 3 portent des inscriptions cunéiformes du type des tablettes (pl. LX, 2, 4).

Les quelques rares céramiques trouvées jusqu'ici dans le palais sont identiques aux poteries rencontrées dans la nécropole de Minet-el-Beda. Elles appartiennent à la fin du VIII^e ou au début du VII^e siècle. Il me paraît d'ores et déjà acquis que la nécropole de Minet-el-Beda a cessé d'être utilisée au moment où fut détruit la ville voisine avec son palais. Un sondage nous a permis de recueillir à une certaine profondeur au-dessous des fondations du palais deux poteries faites à la main, sans l'aide du tour, remontant sans doute à une époque très antérieure au palais. Les fouilles de 1930 promettent de fournir des précisions à ce sujet.

En résumé, Minet-el-Beda et Ras Shamra se sont révélés un centre de civilisation de haute importance. La céramique, les objets de bronze, d'or et d'ivoire montrent que, sur le fond de la civilisation indigène, se sont greffées des influences venant d'Égypte, d'Asie Mineure, de la vallée de l'Euphrate, et surtout du monde égéen. Ceci s'explique par la situation géographique privilégiée de la ville, et de l'ancien port de Ras Shamra en face de Chypre, le plus grand centre métallurgique de l'ancien monde et à l'entrée d'importantes routes de pénétration vers l'intérieur, d'où les produits et le transit pouvaient, comme l'a montré M. Dussaud³, gagner rapidement en remontant le Nahr el-Kebir, soit Alep et la Mésopotamie, soit Hama et Hama.

J'ajoute en terminant que j'ai rencontré de précieux appuis à Beyrouth auprès du Haut Commissaire, M. l'Ambassadeur Ponsot, auprès du directeur du Service des antiquités, M. Ch. Virolleaud, et auprès de M. le général de Bigault de Genneville, commandant les troupes de l'armée du Levant. Je remercie particulièrement M. Schoeffler, gouverneur de l'État des Alaouites, dont l'inlassable concours et la grande autorité dans le pays ont contribué pour une

¹ Voir le trépied orné de la même façon provenant de Tyrinthe et conservé au Musée National d'Athènes.

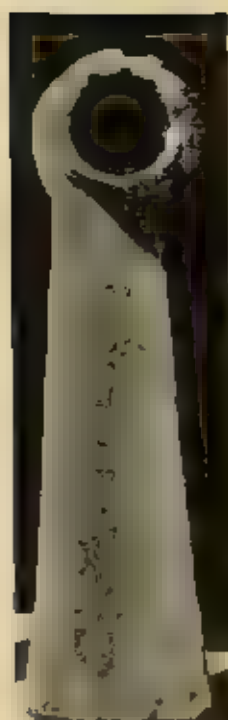
² Des outils analogues, provenant de Chypre et de la Russie méridionale, ont été publiés

par M. Dussaud dans *Civilisations préhelléniques*, 1^{re} éditi., fig. 180 (n° 1477, de Salamis, et par M. Escher dans *Reallexikon der Vorgeschichte* (Berlin, 1929), t. XIII, pl. 24 c, d.

³ *Syria*, t. X, 1929, p. 25.



1 Trépied de bronze
Haut 0 m 12



2. Herminette
avec inscription
Haut 0 m 230



Dépôts d'armes et d'outils en place (vue prise d'en haut)



3. Housse de lance
avec inscription
Haut 0 m 235

large part au succès de la mission. Ma reconnaissance va également à ses chefs de service, MM. de Cadourlail, Delafère, Lalau, Prigl d'Oudet et Khazen qui, sous tous les rapports, ont facilité nos travaux.

F.-A. SCHAEFFER.

Strasbourg, août 1929

NOTE ADDITIONNELLE

M. F. A. Schaeffer m'a obligeamment demandé d'insérer ici les observations que j'ai présentées à l'Académie des Inscriptions touchant un passage de



Fig. 6. — Chypre et la côte syrienne

Malalas qui appuie de la façon la plus nette les résultats auxquels conduit l'étude archéologique des belles découvertes qu'on doit à la collaboration de MM. Schaeffer et Chenet.

Dès les premiers sondages pratiqués à Minet-el-Beida et les découvertes fortuites sur le site voisin de Ras Shamra, au sud du Castus, il apparut qu'un port et une ville avaient prospéré en cette région dans la deuxième

miée la deuxième millénaire avant notre ère, véritable colonie égéenne, et plus particulièrement chypriote dont l'essor correspondait à celui de Salamis de Chypre (fig. 6).

L'importance du trafic en ce point de la côte syrienne était soulignée par deux exemples. Un vase en faïence vernissée, en forme de tête féminine identique à ceux découverts à Enkomi (Salamis) et actuellement au British Museum, a été trouvé à Assour, la capitale assyrienne, dans une couche correspondant au VIII^e siècle avant notre ère. Il est vraisemblable que ce produit de Salamis a été transporté à Ras Shamra et de là exporté à Alep et en Assyrie.

En second lieu, deux vases avec anses découverts en fragments par M. du Mesnil du Buisson à Mesrif. Qu'ils sont d'après MM. Charbonneau et Petit, originaux de l'île de Rhodes⁹. L'objet rare le plus naturel est le suivant : Rhodes, Salamis de Chypre, Ras Shamra, d'où ils ont gagné et remonté la vallée de l'Oronte pour être portés à Hama. Qu'ils en furent déposés dans le temple de la déesse sunnienne Ninlil¹⁰.

Les remarquables trouvailles de MM. Schaeffer et Cl. F. et, en particulier 1929, ont confirmé cette hypothèse en l'étendant et en la précisant. À côté d'un fort contingent de population chypriote — elle-même assez mêlée à cette époque — celles ont eues un apport égéen important, et plus notamment par le bel ouvrage figurant le *petit théon* dont M. Schaeffer a bien défini les rapports avec Mycènes¹¹. Ces derniers, confirmés par les fragments de figures en terre cuite portant caractéristiques de l'art mycénien, éclaireront vivement le texte de Malalas si mal compris.

Ras Shamra ne servait pas seulement à l'importation des objets égéens : son port exportait les produits asiatiques qui gagnaient ainsi le plus commodément la mer Égée, grâce à l'escale de Chypre. L'influence babylonienne se fait nettement sentir tout au moins en ce qui concerne le matériel d'écriture dans les tablettes dont M. Vroeland analyse et après les particularités¹². On ne sera donc pas surpris de trouver parmi les bronzes nus au

⁹ Voir *Syria*, IX (1929), p. 433.

¹⁰ Voir ci-dessus, p. 292-293 et pl. LVI.

¹¹ Notamment par le fait qu'on ne pouvait aboutir à un système alphabétique en partant

de l'écriture accadienne, nous pensons que l'écriture alphabétique de Ras Shamra a été imaginée sous l'influence de l'alphabet phénicien. Si les scribes de Ras Shamra n'ont pas

pour par MM. Schaeffer et Chevet, deux poignards (fig. 7) dont on a relevé des exemplaires identiques à Nimve¹ et en Perso² (fig. 8), ce qui permet d'abaisser la date trop élevée qu'on attribue à ces derniers. L'aspect général de ces poignards les distingue nettement des modèles égéens, notamment la longueur exceptionnelle du manche. La certitude qu'apportent les découvertes de Ras Shamra d'un large commerce égéo-asiatique, permettra d'établir, croyons-nous, que le procédé consistant à incruster des plaques d'ivoire, d'os ou de bois dans le manche, fondue d'une seule pièce avec la lame, est originaire d'Asie³.

On conçoit donc l'importance de Ras Shamra comme carrefour des civilisations et il est, par suite, certain que les Assyriens, d'une part, et les Phéniciens de l'autre, y ont également joué leur rôle, sous la suzeraineté égyptienne dont l'influence est très nette. Le déchiffrement de l'écriture apporterait sur tous ces points une éclatante lumière, mais



Fig. 7. — Poignards de Ras Shamra.



Fig. 8. — Poignards de Nibavand et des Mycènes.

purement et simplement emprunté ce dernier, c'est probablement parce qu'ils ont voulu consacrer l'argile comme matériel d'écriture et que, dans ces conditions, ils ont été amenés à maintenir le cion comme élément constitutif des caractères. L'écriture de Ras Shamra est un bel exemple de création de toutes pièces comme nous croyons que fut l'alphabet phénicien archaïque, d'un système graphique de caractères.

¹ LATARD, *Monuments of Nimve* (1840), p. 96; FLINDERS PETRIE, *Tools and Weapons*,

pl. XXXIII, 22.

² Les deux poignards que nous visons et qui reproduisent les deux types trouvés à Ras Shamra ont récemment été acquis par le British Museum et proviennent de Nibavand. Ils sont publiés dans *The British Museum Quarterly*, IV (1929), p. 4 et pl. IV, b, comme *early Bronze Age*, c'est-à-dire antérieurs à 2000, alors qu'ils sont postérieurs à 1500 av. J.-C. Longueurs respectives : 0 m. 367 et 0 m. 14.

³ C'est aussi l'opinion de H. BONNET, *Die*

en attendant, on doit considérer que le dieu debout à la tête revêtu d'or est justement qualifié de Reshef par M. Schaeffer¹ car il est plus phénicien que hittite, ne serait-ce qu'à cause de ses pieds nus. La même figure divine apparaît sur un cylindre où M. Schaeffer a reconnu des caractères de l'écriture alphabétique propre aux tablettes de Ras Shamra. On peut conjecturer que c'est à Ras Shamra que les Égéens ont appris le mieux à connaître ce type divin qu'ils ont importé en Grèce et en Crète où de telles représentations ont été découvertes². De ce point de vue et de cette manière, l'origine phénicienne de ces représentations, soutenue jadis par Hettig, dans une communication à l'Académie des Inscriptions, est exacte. Toutefois sa thèse n'en est pas renforcée, car ce ne sont pas les Phéniciens qui ont eux-mêmes introduit le type en Crète et en Grèce, ce sont les Égéens qui ont appris à le connaître et l'ont emprunté en venant s'installer sur la côte syrienne.

MM. Schaeffer et Chevet ont constaté que la ville antique de Ras Shamra fut détruite assez tard à l'époque néo-assyrienne, probablement au cours du xii^e siècle. On peut songer à Tegid-Phadisar I^{er} qui envahit le Liban, et tout le pays d'Amurru à la fin du x^e siècle. Or, s'explique-t-on, dès lors, la mutilation spectaculairement subie par les monuments égyptiens de la ville comme conséquence d'une conquête destinée à mettre fin à la suzeraineté égyptienne.

Dans la diversité des populations qu'on rencontrait à Ras Shamra au cours de la seconde moitié du deuxième millénaire la documentation archéologique (céramique, tombes construites voûtées en encorbellement, objets divers en bronze, ivoire, etc.) met au premier plan les Chypriotes et les Égéens. Toutefois, les arguments archéologiques ne frappent pas également tous les esprits et déjà on a formulé cette objection : pourquoi ces produits chypriotes et égéens n'auraient-ils pas été transportés là par les Phéniciens plus aptes que les Égéens à pénétrer dans l'intérieur de la Syrie et jusqu'en Mésopotamie ?

À bien considérer, les Phéniciens n'avaient pas à se soucier d'une voie de pénétration aussi septentrionale. Chacun de leurs ports importants — qui

Waffen der Völker des Alten Orients, p. 70, mais cela n'a rien à voir avec l'invasion Hittite.

¹ Voir ci-dessus, p. 289 et pl. LII. Certainement phénicien, comme le reconnaît M. Schaeffer, est le dieu assis levant la main

droite, car on y constate une forte influence égyptienne et également la plaquette en or figurant Ashtarté, pl. LIV, 2.

² On en trouvera la liste dans nos *Cronica. prenea* 2^e ed. p. 323 note 1.

tirait précisément de là son importance — Tyr, Sidon, Tripoli, Simyra, Aradus, possédait sa voie de pénétration droit vers l'est.

On conçoit, au contraire, que les marins égéens fussent attirés par les havres naturels, bien abrités, pourvus d'eau, à portée de leur grand centre d'action à Chypre et non utilisés par les Phéniciens entre Laodicée ad mare et l'embouchure de l'Oronte. Au départ de Salamis (fig. 6) les navires longeaient le long promontoire chypriote qui se dirige vers le N.-E. et, presque immédiatement après l'avoir quitté, ils étaient en vue du Casus. Le point de vue de la côte qui leur apparaissait était constitué par les falaises blanches de Minet-el-Beida, au pied de la butte de Ras Shamra, le plus favorablement visible de tous ces ports naturels (pl. LXXX), et à l'origine de la voie de pénétration par la vallée du Nahr el-Kebir du nord.

L'embouchure même de l'Oronte n'est pas favorable à la navigation, car le fleuve a parfois des crues terribles. On racontait qu'Amouroux de l'île Melibœi, située dans cette embouchure, il la submergea et qu'il fallut Hécate le punir pour parvenir à le her et à délivrer la malheureuse de sa fureur. D'ailleurs, la création d'une grande ville comme Antioche appelait la construction d'un port à l'embouchure de l'Oronte ou dans le voisinage immédiat comme Séleucie de Piérie.

Dans leur enquête des côtes de Pamphylie et de Cilicie, les Égéens devaient pousser jusqu'au Casus. Et en effet, on nous lit que Posidon fut fondé par Amphiloque, un Achéen, fils d'Amphiaros⁽²⁾, probablement après son différend avec Mopsus⁽³⁾. Malal⁽⁴⁾, dehors de cet épisode, Malalas conserve le souvenir d'une colonisation massive de la région du Casus, c'est-à-dire de la région de Ras Shamra. Voici son texte⁽⁵⁾ :

Ἐπειδὴ ἡ Κασοὺ, ὁρατοῦ, παραγὰν Ἀνατολὴν τὴν ἐκ Κελεῖν, ὑπερῖον Σαλαμῖνος τὴν Κελεῖν, ὁρατοῦ, καὶ ἔχον μετὰ τῆς Κύπρου καὶ ὡκητοῦ τὴν ἀνέροπλιν καὶ τελευταίη ἡ Ἀμμοῦ, καὶ πάλιν ἀπὸ σταδίων τῆς πόλεως β', δι' ἣν ἐκλήθη ἡ χώρα Ἀμμοῦ.

Dans la phrase précédente, Malalas précisait qu'en fondant Séleucie de Piérie

⁽¹⁾ *Bocher's Les*, t. 1, p. 1.

⁽²⁾ *Herodotus*, III, 91.

⁽³⁾ *Strabo*, XIV, 5, 17.

⁽⁴⁾ *Strabo*, XIV, 5, 17.

⁽⁵⁾ *Malalas*, VII, p. 391, ed. Deodorf.

la voie de pénétration que les Chypriotes se frayerent de Ras Shamra vers l'intérieur de la Syrie.

Noas avons dit que cette route remontait la vallée du Nahr el Kebir du nord pour aboutir à l'Oronte, mais il n'est pas certain que la traversée de ce fleuve se fit à Dsir-ush-Shaghr ¹ ou l'Oronte est très large. Si, comme le dit Malalas, les Egéens ont occupé le pays d'el-Amq, ce fut certainement pour garder le passage de l'Oronte soit à Derkoush ou le fleuve est plus étroit, soit encore un peu plus au nord, au célèbre Pont-de-fer des Croisés.

Les relations de Ras Shamra avec l'intérieur, c'est-à-dire la région d'Alep, sont attestées par les trois noms de villes signalés par M. Virolleaud sur une tablette en acadien trouvée à Ras Shamra par MM. Schaeffer et Chenet. Une de ces villes est Panashita, qu'on retrouve dans les textes égyptiens sous la forme Panasa ² et qu'on cherche dans la Syrie du nord. C'est évidemment Banash, actuellement Banish ⁽³⁾, sur la route d'Alep.

2° Le contingent chypriote était renforcé par un appoint d'Egéens, plus spécialement de Crétois, d'après Malalas.

Kasos, fils d'Imachos, représentant l'Argolide, le gros de la population de Ras Shamra se serait composé de Chypriotes, de Crétois et d'Achéens. Ainsi, les données mythiques comme les découvertes archéologiques rattachent l'organisation de Ras Shamra à l'empire achéen. Comment, les lors, refuser de reconnaître les Achéens de Grèce dans les *Ikshakians* que les textes de Boghaz-Keui nous signalent sur les côtes d'Asie Mineure et qu'ils nous montrent se lançant ensuite à la conquête de Chypre ⁴ ? Décidément, Ras Shamra est un trait de lumière projeté sur les « peuples de la mer » et il faut remercier MM. Schaeffer et Chenet de leur habile et fructueuse exploration.

RENÉ DUISAUD.

¹ Si cette localité représente Solenobélus elle doit être une fondation hellénistique.

² GAUTHIER, *Dictionnaire géogr.*, II, p. 38.

³ *Notre Topogr. hist.* p. 245.

LES INSCRIPTIONS CUNEIFORMES DE RAS SHAMRA ⁽¹⁾

PAGE

CHARLES VIROLLEAUD

Les textes cunéiformes qui ont été découverts par MM. F.-A. Schaeffer et G. Chevet comprennent deux espèces de documents nettement distincts : les uns appartiennent à une langue bien connue, qui est l'accadien ou assyro-babylonien ; les autres, de beaucoup les plus nombreux, sont rédigés en un cunéiforme entièrement nouveau.

Le groupe accadien se compose de menus morceaux de vocabulaires ⁽²⁾, de syllabaires ⁽³⁾, de listes de divinités ⁽⁴⁾, il contient en outre deux lettres, qui sont tout à fait semblables, par l'écriture et par le style, aux lettres d'El-Amarna (pl. LXXVI, n° 1 et 2).

La plus importante de ces deux lettres est adressée, par un personnage dont le nom manque, à un seigneur *daba* appelé Aki-hum, dont le titre manque aussi et très fâcheusement car ce titre — celui de « roi » sans doute — devait être accompagné du nom de la ville dont Aki-hum était le maître et que nous désignons provisoirement sous le toponyme, purement arabe, de Ras Shamra.

Le nom d'Aki-hum est d'aspect franchement mitannien et doit être rapproché de noms tels que Aki-ia, Aki-teshab, Aki-izzi, — Aki-izzi qui se trouve à cette même époque sur Mishrife-Katna et dont il a été question dans une précédente communication, ou j'ai tâché de montrer que la Syrie du Nord et du Centre était, au temps de la XVIII^e dynastie égyptienne, sinon habitée tout entière par les Mitanniens, du moins gouvernée par eux ⁽⁵⁾. Il ne paraît pas

⁽¹⁾ Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 20 septembre 1921.

⁽²⁾ Pl. LXXVII, n° 3. Liste de différentes sortes de palmiers (Face) et de sièges (Verso).

2A) de matières diverses (Reverso).

⁽³⁾ Pl. LXXVII, n° 4.

⁽⁴⁾ Il ne subsiste plus, au début des listes, que *DINGIR*.

⁽⁵⁾ Cf. *Antiquity*, 1920, p. 314.

premature de conclusion de ce seul nom, Aki-huni, que les Mitanniens régnaient également sur la côte syrienne, au nord de la Phénicie.

Bien qu'elle soit fort mal conservée, la lettre cressée à Aki-huni contient cependant trois noms de villes qui sont nouveaux : Panashâtâ, Halbini et Hazû, et un nom d'homme, Urazi, lequel était gouverneur *amêlu* de Halhuni. Seules les quatre dernières lignes sont intactes, il y est dit que, à la suite de démêlés dont le détail nous échappe, les gens de Halhuni ont conclu un traité avec ceux de Hazû *amêlûti* * *Hal-bi ni u amêlûti* ** *Ha-zi-lu ma-ma-ta ut-ti a lu-mis e-ti-epi su*.

Ces documents accadiens de haute époque ne sont pas les seuls que la Syrie ait produits¹. Kadma, en 1927 et en 1928, en a fourni d'autres et de plus importants. Mais on n'avait point signalé encore de lettres amariennes en Syrie même, je veux dire en Syrie de mandat français, car on a recueilli déjà des fragments du même genre en Palestine : à Tannek et à Lakish autrefois, et tout récemment à Megiddo.

J'arrive maintenant au second groupe : les textes de Ras Shamra : ceux qui ne sont pas déchiffrés encore.

A part une exception, tous ces textes sont graves : comme les textes accadiens, sur des tablettes d'argile, dont la hauteur varie de 4 à 24 cm. Comme d'ordinaire, l'écriture est dirigée de la gauche vers la droite : mais, tandis que l'accadien comprend plusieurs centaines de signes, c'est à peine si dans l'écriture de Ras Shamra on en compte 26 ou 27. Nous n'avons donc pas affaire ici à une écriture idéographique ou syllabique, mais bien, sans aucun doute possible, à un alphabet. C'est un cuniforme : extrêmement simplifié, réduit au minimum et qui est, par rapport au syllabaire accadien, à peu près ce que l'alphabet phénicien parait être au regard des hiéroglyphes de l'Égypte.

On connaissait déjà un exemple de simplification du syllabaire accadien, c'est l'écriture que les Perses, au temps des Achéménides, firent du cuniforme et qui se compose de trente-six signes, plus ou moins mêlés de sylla-

* Ces deux lettres provenaient certainement d'un pays cananéen puisque l'expression : Je me prosterne aux pieds de mon maître se

présente sous la forme *ana kepe bel-ka-uthehu*, pl. LXXVI n° 1 4 et n° 2 4. Cf. Franz Bork, *die Sprache der Amaron-Brüche* p. 84.

lisme. Mais il est probable que les Perses ont pris modèle sur l'alphabet araméen, qui est dérivé du phénicien.

Bien que l'écriture de Ras-Shamra ne contienne aucun de ces signes si précieux qu'on appelle les déterminatifs, le déchiffrement sera cependant facilité par le fait que les mots sont généralement séparés les uns des autres par un trait vertical. Les mots, et c'est ce qui frappe tout d'abord, sont extrêmement courts : une seule lettre, *en*, le plus souvent, deux ou trois lettres, parfois quatre, très rarement davantage *. Il paraît donc conclure peut-être que les voyelles, ou du moins les voyelles brèves, ne sont pas figurées.

Quelques signes sont pareils ou identiques à certains signes accadiens ; mais ils ne peuvent pas évidemment avoir la même valeur, puisque les signes accadiens sont des syllabes. Tandis qu'à Ras-Shamra, vu le petit nombre des signes, il ne peut s'agir que de lettres isolées.

Les ressemblances entre les deux écritures semblent donc tout extérieures ou fortuites, et l'on ne peut rien en conclure pour le déchiffrement de nos textes.

Bien que le sens de ces inscriptions nous échappe entièrement, on peut cependant les répartir, d'après leur forme ou leurs dimensions, en plusieurs groupes. Les grands textes, dont un religieux peut-être, sont divisés en paragraphes. L'un d'eux (pl. LXV), par exemple, comprend dix-sept stances qui commencent toutes par les trois mêmes mots et se terminent par la même formule **. Par ailleurs, les petits textes ou ostraca, des listes de mots ou de noms propres, et aussi un contrat, se en juger, le moins par l'imprégnation de cire et que porte ce document.

Le texte le plus court est gravé, non sur argile, mais sur bronze. Il s'agit des cinq haches ou herminettes dont il a été question ci-dessus (p. 296). Quatre de ces objets présentent l'inscription suivante :





𐎶 𐎵 𐎴 𐎳 𐎲 𐎱

Or, ce même groupe de signes se rencontre aussi à la première ligne d'une tablette précédée du signe 𐎶 l'un des deux plus fréquents et qui paraît

* Le vocabulaire, comprenant environ cinq cents mots, sera publié prochainement dans la revue *Babyloniaca*.

** A noter ainsi que n° 1 pl. LXI 3-3 = n° 3 (pl. LXII), 14-18.

correspondre à la préposition accadienne *ana* = à. Cette tablette est donc une lettre adressée au même personnage dont le nom figure sur les haches de bronze. Sur la tablette, le nom est d'ailleurs divisé en deux (voir pl. LXXI n° 18, L 11), d'où l'on peut conclure qu'il s'agit d'un nom composé, un nom théophore peut-être.

Une cinquième hache porte le même nom, mais précédé d'un mot de quatre lettres :     , dont la troisième est d'un emploi peu fréquent. Il est permis de supposer que ce mot désigne l'objet même sur lequel il est inscrit : ce serait donc une épigraphe analogue, par exemple, à celle qu'on a trouvée jadis dans la région de Soton, sur une pointe de fleche, et qui est rédigée en phénicien du x^e siècle : *hete Addo*, fleche d'Addo⁽⁴⁾.

S'il était possible de réunir tous les mots qui dans les différentes langues de l'Orient ancien signifiaient hache ou herminette, et que l'un de ces mots se composât de quatre lettres — on parviendrait sans doute à lire l'épigraphie des haches de Ras Shamra, et, à défaut d'inscriptions — bougie — la détermination de ces quatre lettres suffirait probablement au déchiffrement de tous les autres textes.

Si l'on met à part la langue et l'écriture égyptiennes dont on a retrouvé dans ces fouilles au moins un spécimen, il y avait donc à Ras Shamra au temps de la XIX^e dynastie, dans le seul domaine cunéiforme, deux écritures différentes. Pour les relations internationales, on se servait, comme dans tout l'Orient, de l'écriture et de la langue accadiennes, et les scribes qui étaient chargés de cette correspondance avaient à leur disposition les manuels, où ils apprenaient les rudiments de leur difficile métier. Pour l'usage privé, dans l'enceinte même de la ville ou dans les limites de l'état environnant, on usait d'une tout autre écriture, que nous ne pouvons pas lire actuellement et qui exprime une langue au sujet de laquelle nous sommes, par conséquent, réduits aux conjectures.

Or le champ des conjectures est d'autant plus vaste que le nombre des civilisations qui se sont rencontrées à cette époque sur la côte alaouite est très élevé.

(4) *Syria*, t. VIII, p. 185.

Sans doute, il est bien rare et peut-être n'y a-t-il pas d'exemple que les documents recueillis dans une fouille syrienne appartiennent tous à une seule et même civilisation. Cependant on n'avait jamais exhibé dans un espace très restreint en somme et en si peu de temps, une pareille variété d'objets, venus de tous les points de l'horizon.


Étant donné le nom d'Aki-humri, et aussi ce que nous savons de l'histoire générale de la Syrie à ces époques reculées, on pourrait penser que les inscriptions mitchellées de Ras Shamra sont rédigées en mitannien. Mais, bien que la langue mitannienne soit fort mal connue, il est sûr que le mitannien, dans le Mitanni même du moins, s'écrivait, comme le hittite, au moyen du syllabaire accadien.

Faut-il donc supposer que les Mitanniens de la côte en contact avec les Phéniciens, se sont fait une écriture à eux, toute différente de celle de la métropole, quoique dérivée de celle-là ?

Il convient toutefois d'observer que le nom de Aki-humri n'est pas le seul nom propre que Ras-Shamra ait révélé. Avant les fouilles mêmes des 1928, nous avions recueilli, au pied du tell un cylindre cachet, qui porte en caractères accadiens le nom de Matrunna, fille d'Apla-handa (servante du dieu ou de la déesse) Kaba-ba. S'il s'agit d'une déesse et non pas d'un dieu, Kaba-ba pourrait bien être la même que Kybele, c'est-à-dire Cylèle. De toute façon, du reste, Matrunna et Apla-handa étant des noms asiatiques, ce serait en Asie Mineure qu'il faudrait chercher la clé de l'écriture nouvelle.

Cependant l'influence qui paraît prédominer, sinon à Ras Shamra même du moins dans la nécropole toute proche de Minet-el-Berda, est celle de Chypre. Les tombes de Minet-el-Berda sont de forme et de construction chypriotes et les vases de terre cuite peinte qui composent le fonds du mobilier funéraire sont presque tous et très nettement chypriotes.

Or, à l'époque où nous sommes — M. René Dussaud l'a indiqué déjà ⁽¹⁾ — le port de Salamis sur la côte orientale de Chypre, était fort actif. Il apparaît

⁽¹⁾ M. Schaeffer m'a signalé au dernier moment, que les fouilles de Minet-el-Berda ont produit également une inscription alphabétique. Il s'agit d'une épigraphe, gravée sur un cylindre : . Ces quatre

lettres représentent sans doute un nom propre mais ce nom ne se rencontre pas dans les tablettes de Ras Shamra.

⁽²⁾ *Syria*, t. I, p. 21.

Nº 2

1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20

N° 3

Face

Revers

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

GRAND TABLETTE DE KAS SHAMRA.

Face.

<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百 </p>	<p> 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九</p>
---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	--

Rev.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100

TABLETTE N° 100

N° 5

5
 10
 15

10
 15

10
 15

20

Rev

10
 15

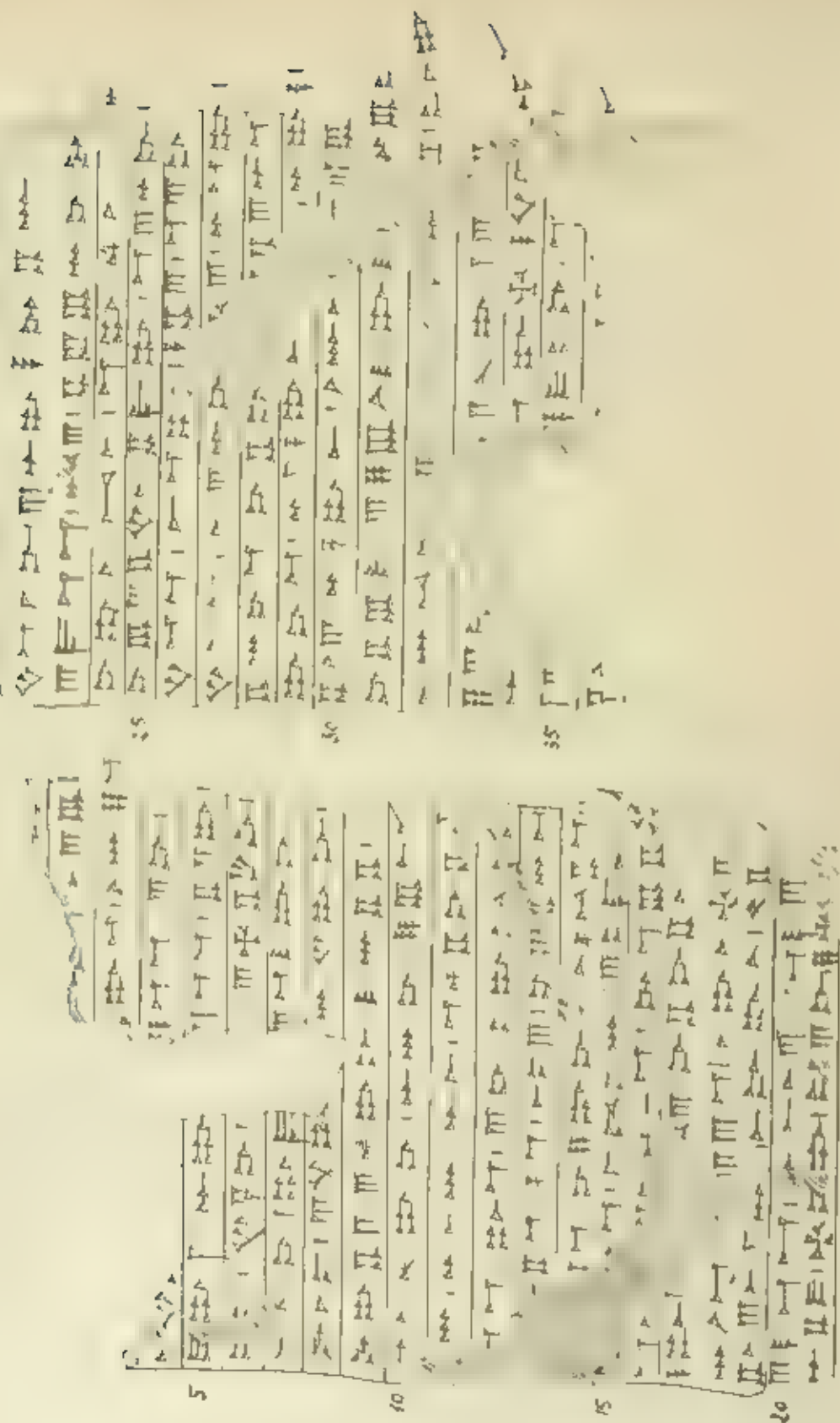
25

10
 15

Face

N° 6

Revers



N° 7.

N° 8

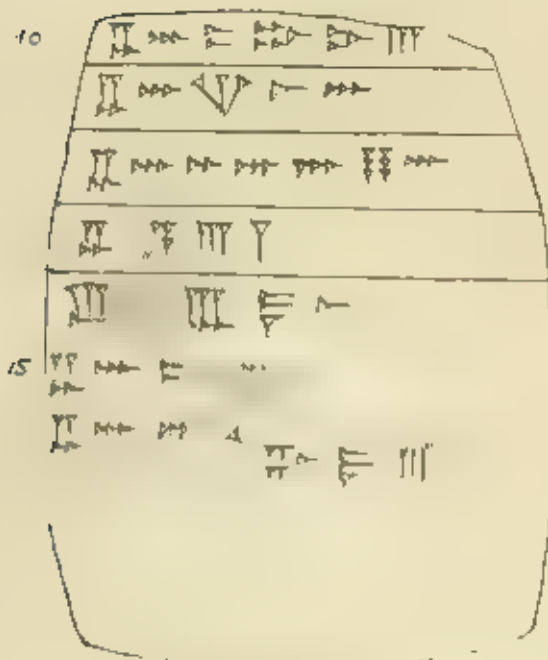
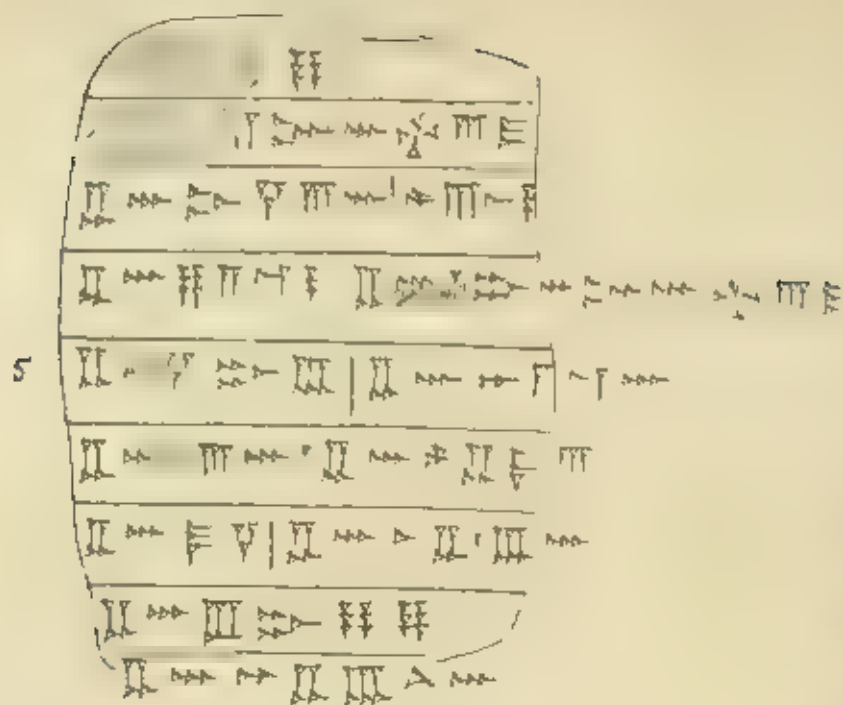
5
10
15
20
25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500
505
510
515
520
525
530
535
540
545
550
555
560
565
570
575
580
585
590
595
600
605
610
615
620
625
630
635
640
645
650
655
660
665
670
675
680
685
690
695
700
705
710
715
720
725
730
735
740
745
750
755
760
765
770
775
780
785
790
795
800
805
810
815
820
825
830
835
840
845
850
855
860
865
870
875
880
885
890
895
900
905
910
915
920
925
930
935
940
945
950
955
960
965
970
975
980
985
990
995
1000

5
10
15
20
25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500
505
510
515
520
525
530
535
540
545
550
555
560
565
570
575
580
585
590
595
600
605
610
615
620
625
630
635
640
645
650
655
660
665
670
675
680
685
690
695
700
705
710
715
720
725
730
735
740
745
750
755
760
765
770
775
780
785
790
795
800
805
810
815
820
825
830
835
840
845
850
855
860
865
870
875
880
885
890
895
900
905
910
915
920
925
930
935
940
945
950
955
960
965
970
975
980
985
990
995
1000

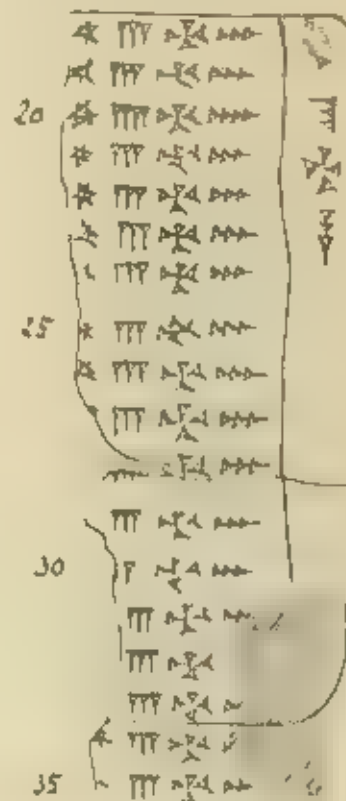
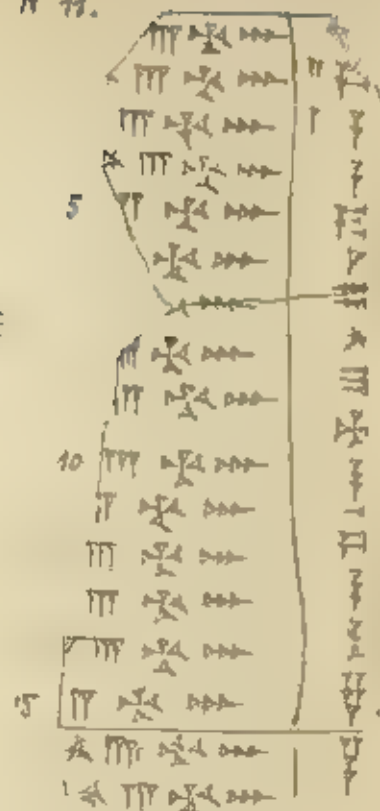
N° 9.

5
10
15
20
25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500
505
510
515
520
525
530
535
540
545
550
555
560
565
570
575
580
585
590
595
600
605
610
615
620
625
630
635
640
645
650
655
660
665
670
675
680
685
690
695
700
705
710
715
720
725
730
735
740
745
750
755
760
765
770
775
780
785
790
795
800
805
810
815
820
825
830
835
840
845
850
855
860
865
870
875
880
885
890
895
900
905
910
915
920
925
930
935
940
945
950
955
960
965
970
975
980
985
990
995
1000

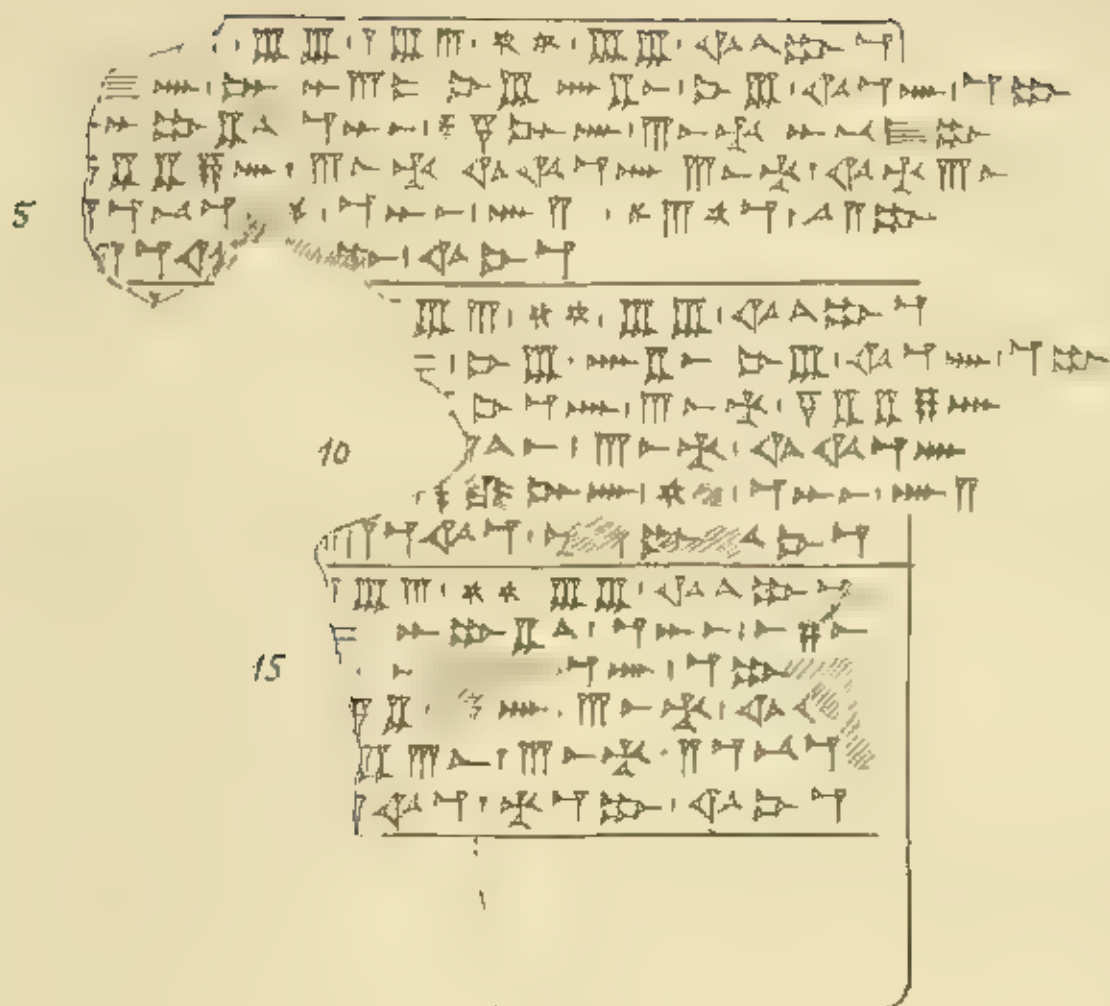
N° 10



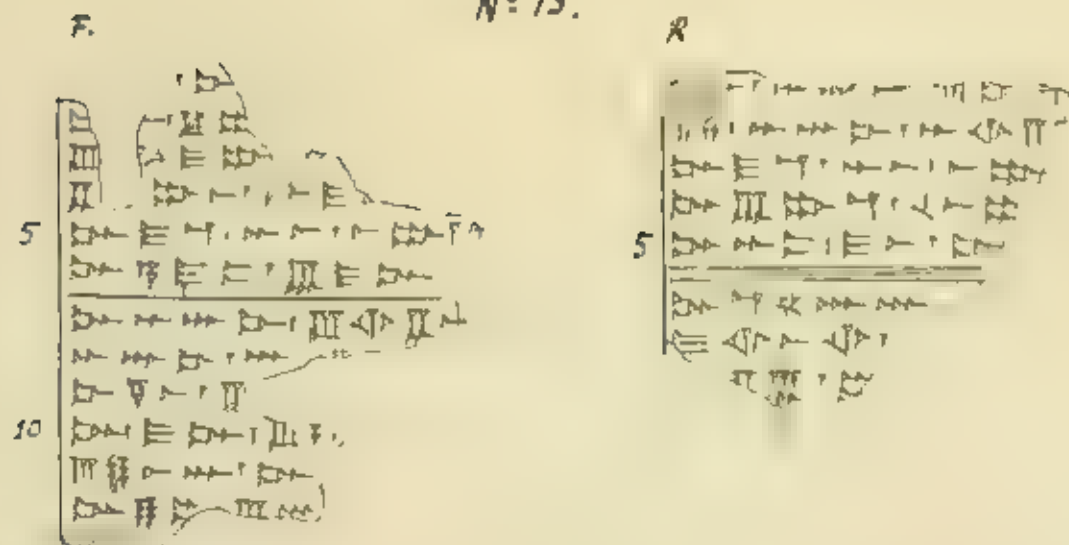
N° 11



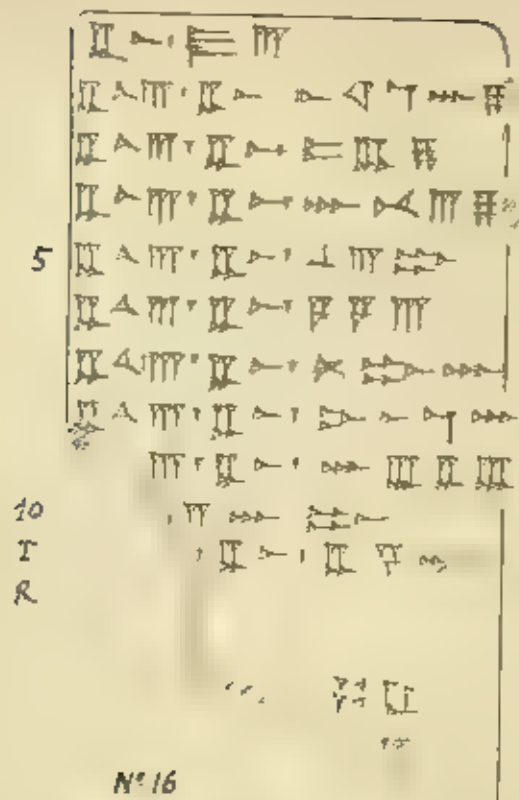
N° 12.



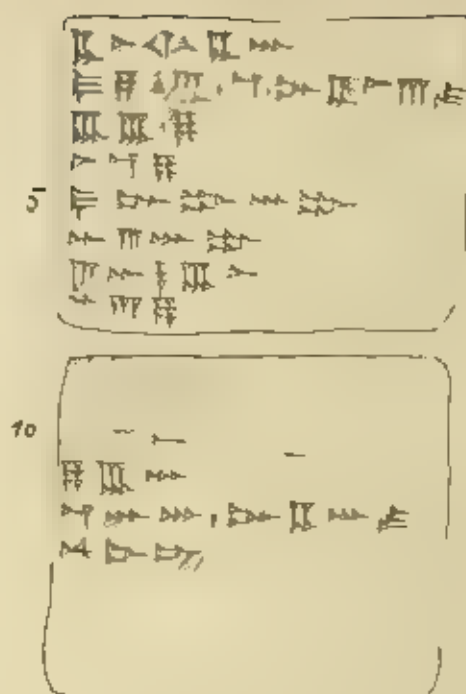
N° 13.



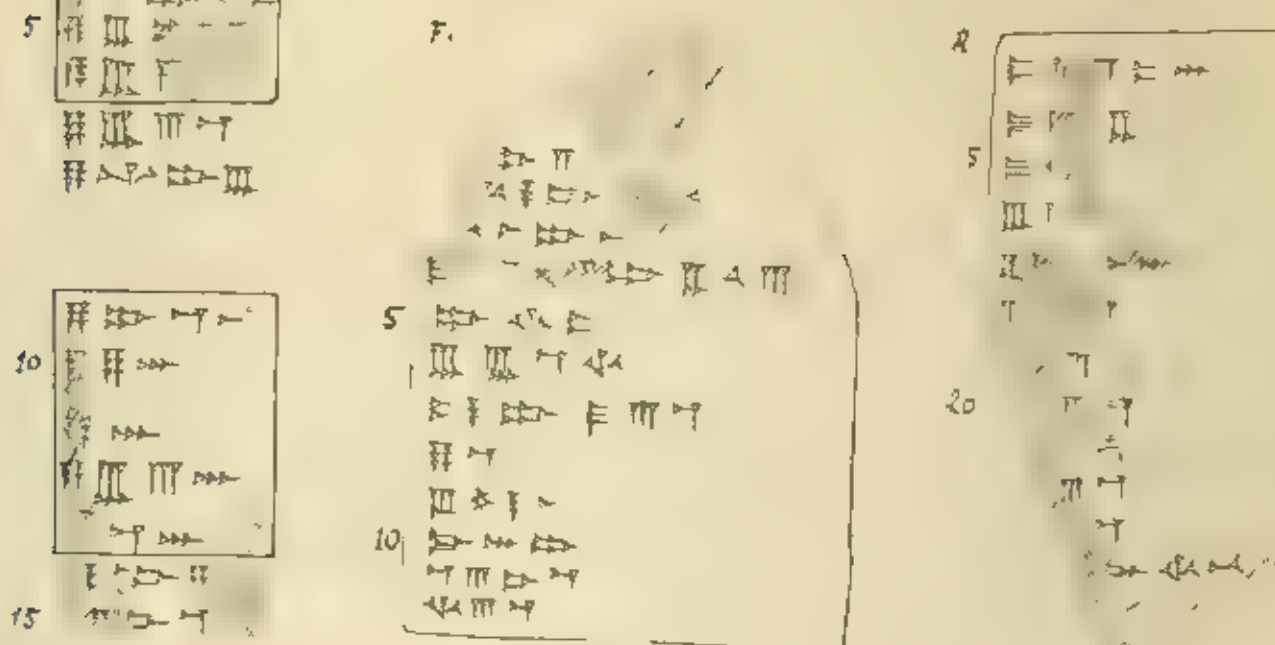
N° 14



N° 15



N° 17.



N° 18.

F.
 5
 10
 R.
 15
 20

N° 19.

5
 10
 15

= N° 19, l. 8-12, 1.

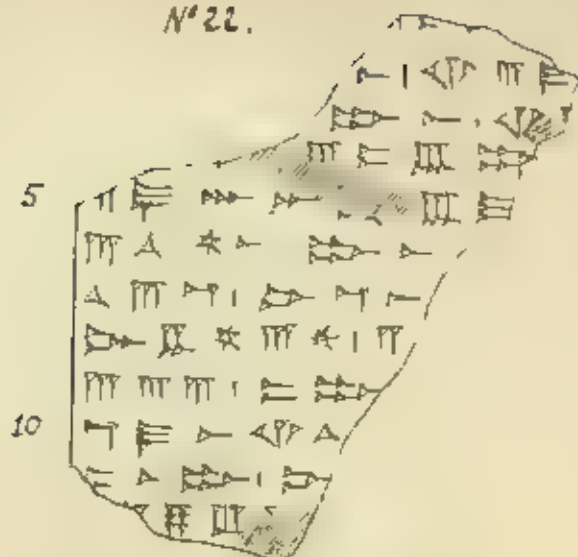
N° 20.

5

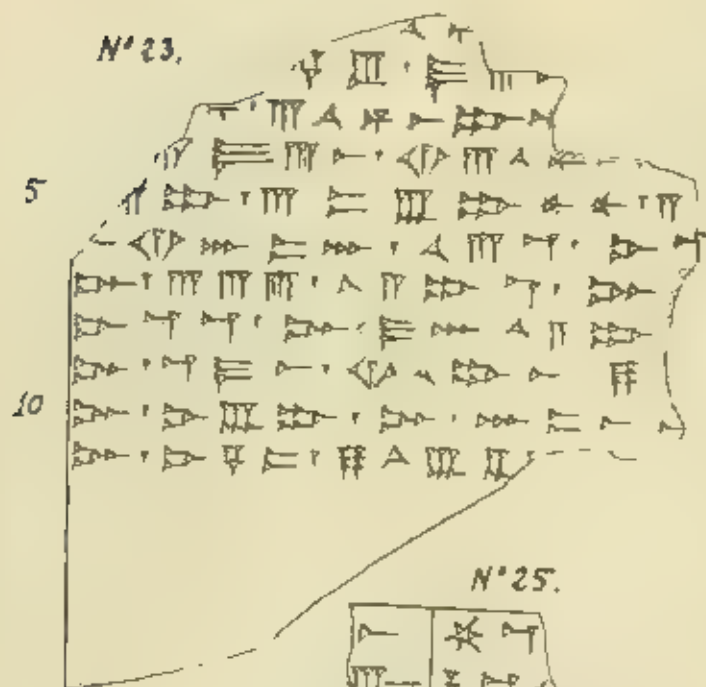
N° 21.

5

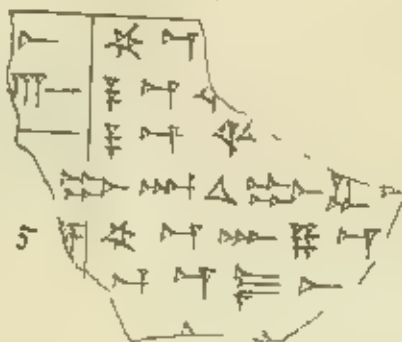
N° 22.



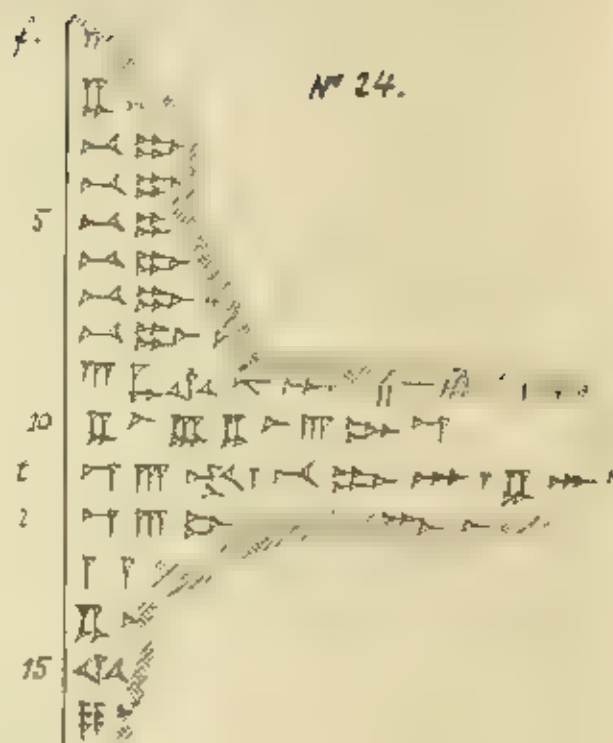
N° 23.



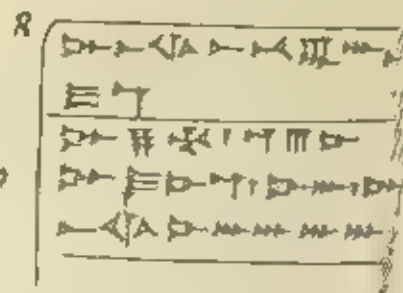
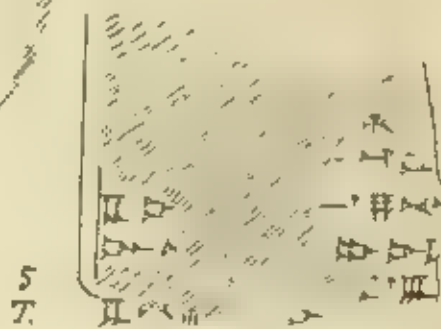
N° 25.



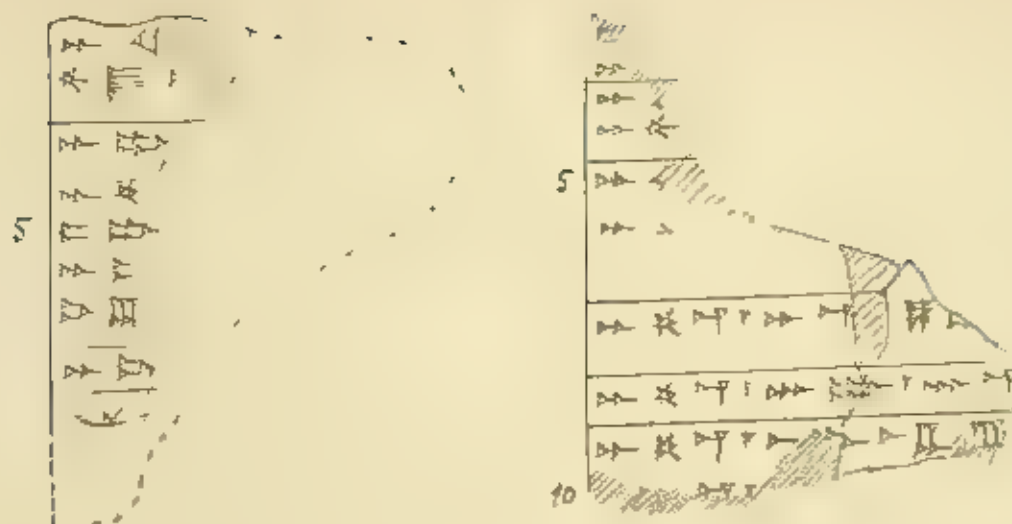
N° 24.



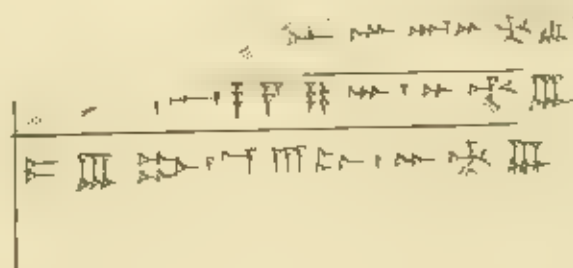
N° 26.



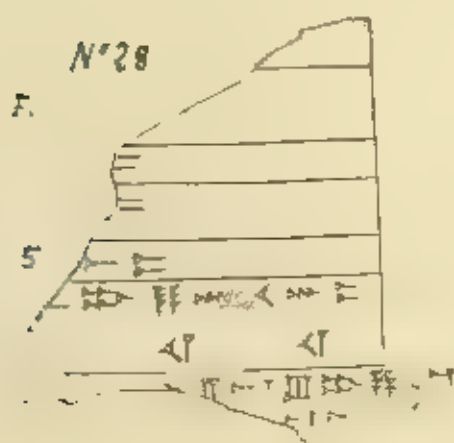
N° 27



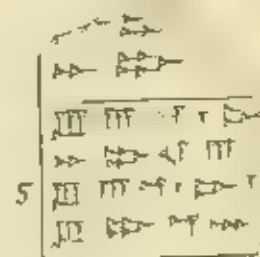
N° 29



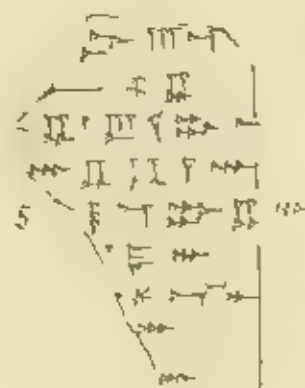
N° 28



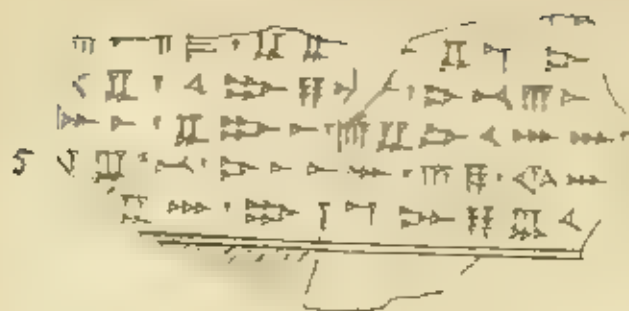
N° 30



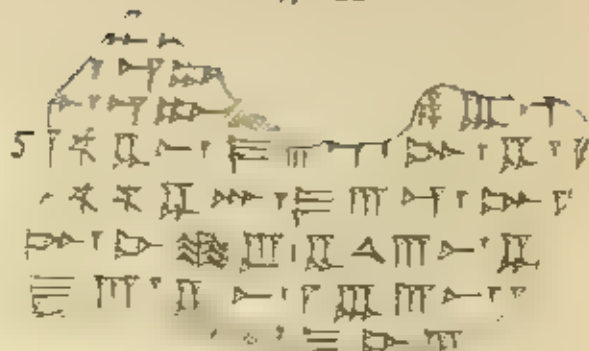
N° 31



N° 32

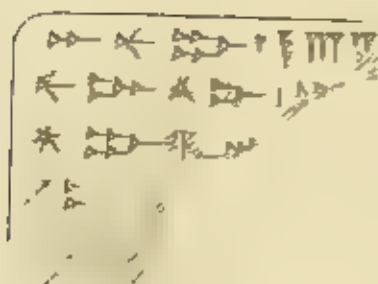


N° 33

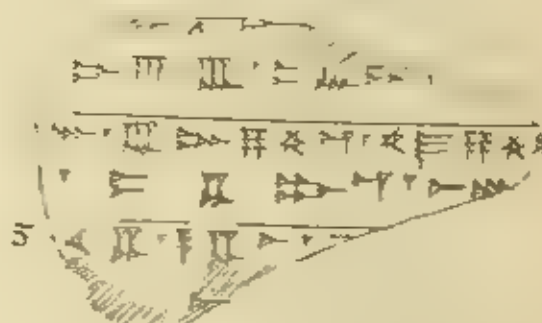


N° 34

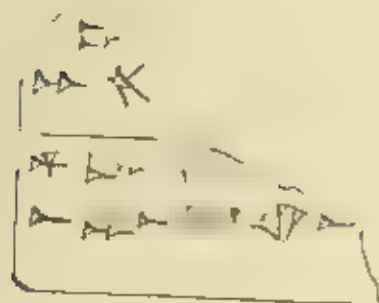
F.



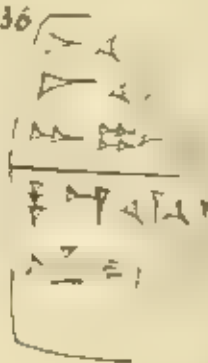
N° 35



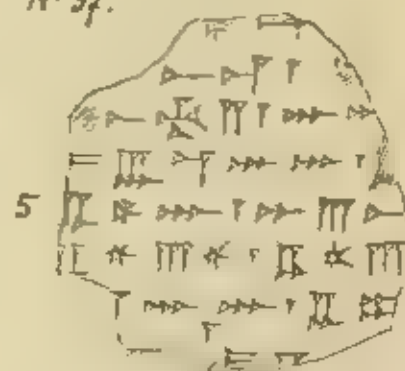
R.



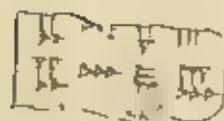
N° 36



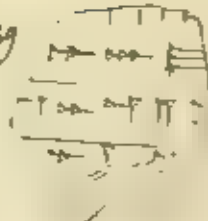
N° 37.



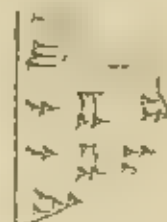
N° 38.

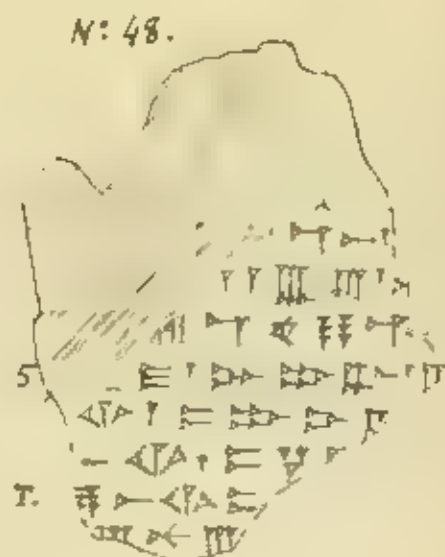
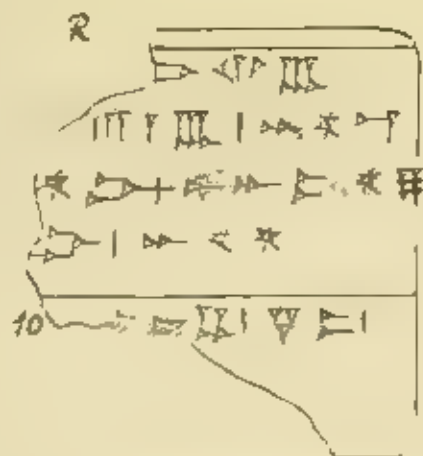
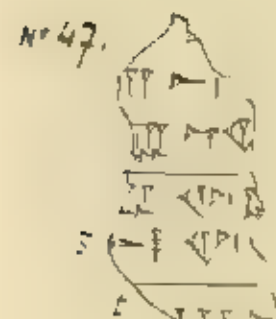
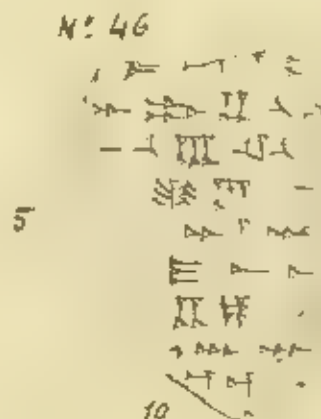
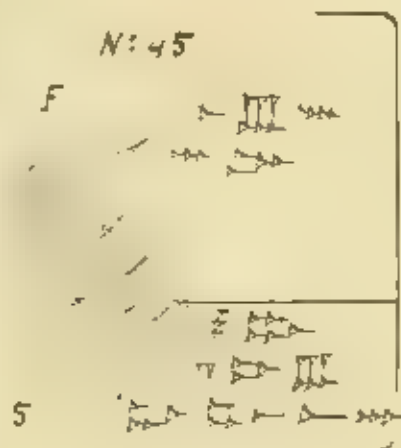
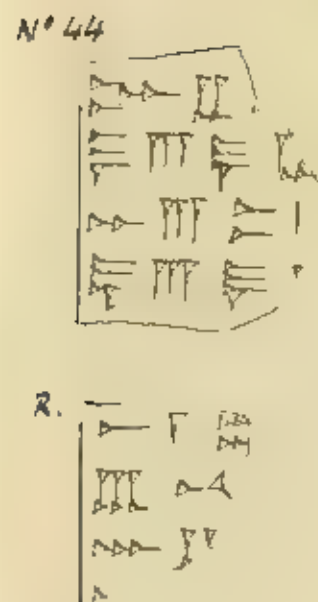
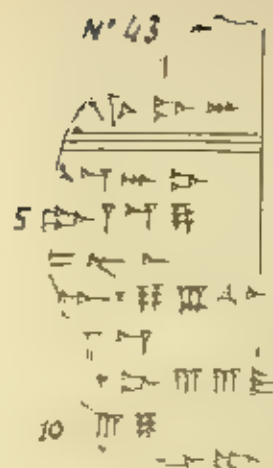
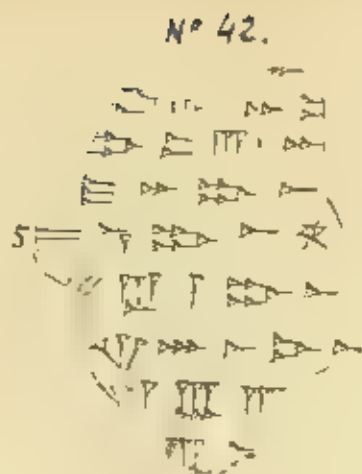
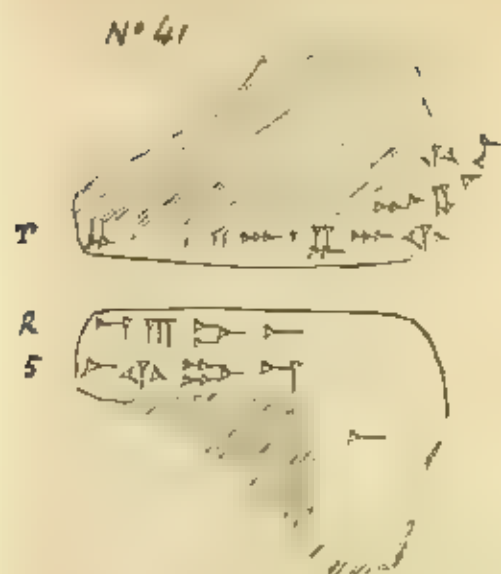


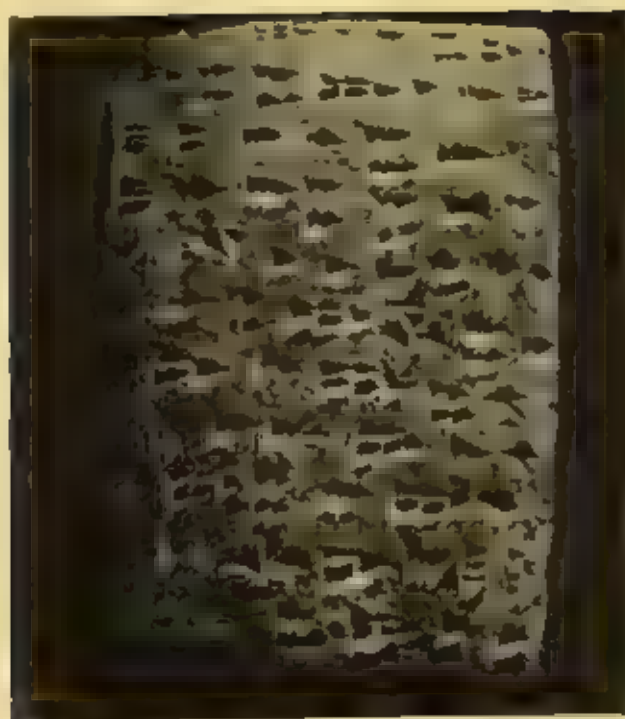
N° 39



N° 40







1

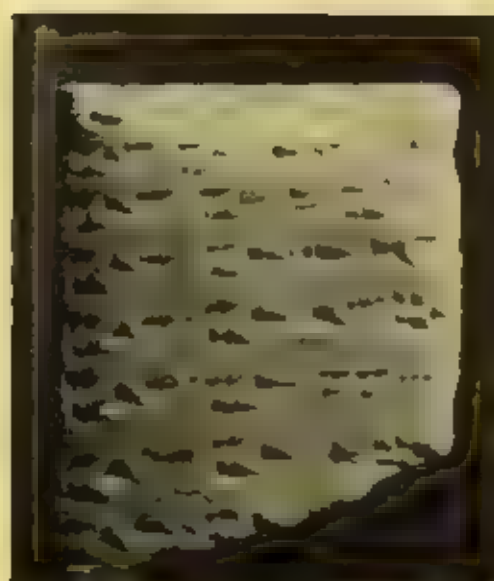


1 66a



2

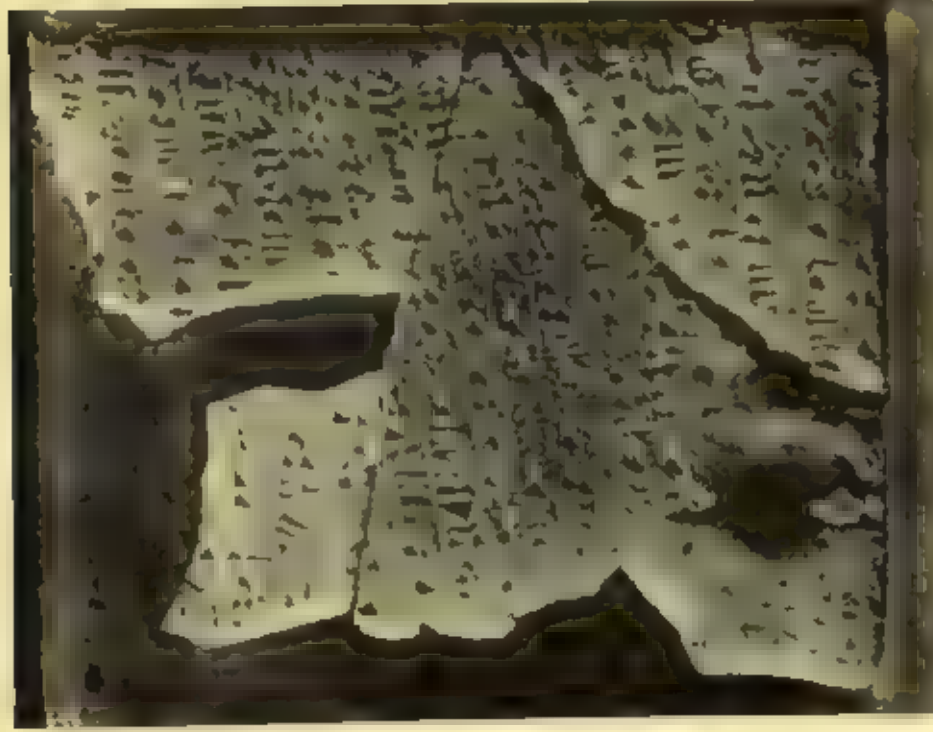
N° 2, partie gauche



3

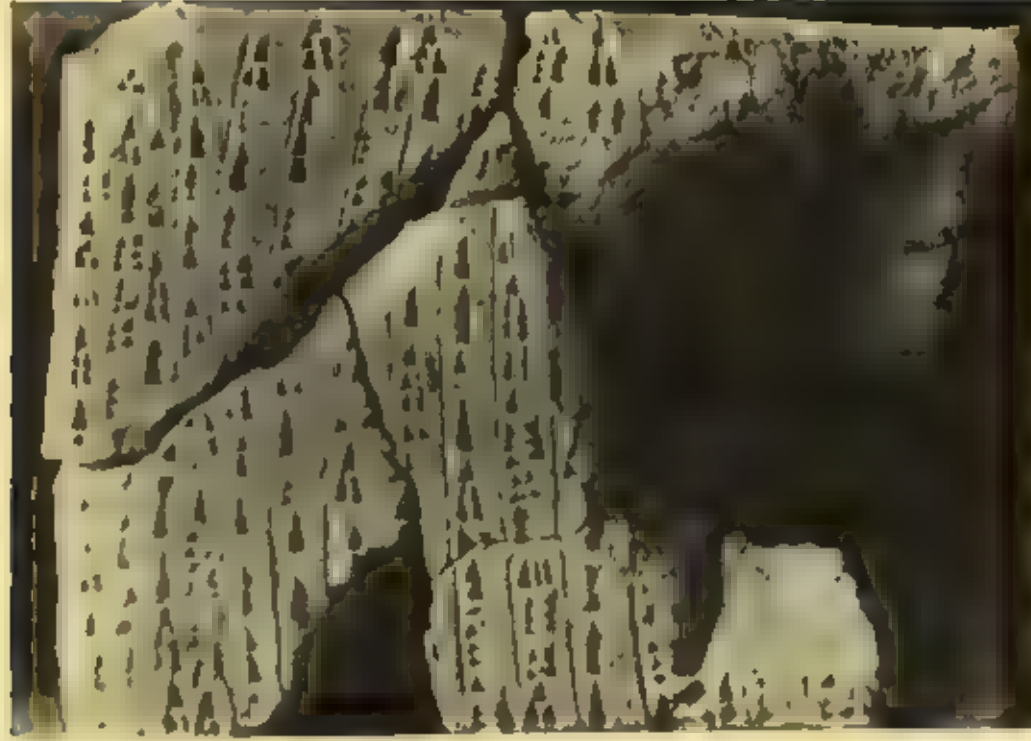
N° 14, partie supérieur

TABLETTES DE BAS SHAMRA



100 m

LES GRANDES SUB. RATE OF HAS SHAMUS
N 6



100 m



LE PORT SAATCHI DU MINISTRE H. D. A.
 (Dile des troupes au nord de la mer)

par suite bien vraisemblable que Ras Shamra est devenu alors, du temps même de la domination mitannienne ou un peu après, une colonie de Salamis, colonie à laquelle des éléments étrangers, assyriens ou égyptiens, ont pu se trouver mêlés.

Pourrait-on penser que ce sont ces colons chypriotes qui ont inventé l'alphabet cunéiforme ?

C'est un fait bien connu que les Chypriotes ont, à partir d'une époque assez basse, il est vrai, le 1^{er} siècle, écrit leur langue au moyen d'une sorte de syllabaire comprenant soixante signes, dans lequel les mots sont séparés comme à Ras Shamra par un trait vertical et dont on a pu se rendre compte jusqu'à présent dans l'écriture assyrienne ⁽¹⁾.

L'alphabet de Ras Shamra doit-il donc être considéré comme le prototype du syllabaire chypriote ?

Il peut sans doute paraître étrange qu'un écriture très simple se soit, à la longue, compliquée à nouveau, et que, de purement alphabétique, elle soit redevenue en partie au moins syllabique. Mais cette objection n'est pas la plus grave.

Quand on examine ces textes, on est en effet immédiatement frappé par l'extrême degré de l'extrême brève des mots. Même si l'on suppose que certaines voyelles ne sont pas écrites, il est impossible d'admettre que ces voyelles si courts recouvrent un dialecte grec. Enfin, et cette seule raison pourrait suffire, le substantif n'est jamais précédé de l'article tel de mots qui n'existent en grec.

Il convient tout d'abord de se rappeler que le syllabaire chypriote a servi à écrire une autre langue que le dialecte grec de Chypre. Malheureusement, les textes qui constituent ce second groupe, bien qu'ils soient de milliers, demeurent intelligibles. Il se pourrait bien cependant que la langue de Ras Shamra fut la même que cet idiome, dont M. J. Vendryes a rassemblé jadis les trop rares vestiges ⁽²⁾.

Quel que puisse être le résultat des recherches qui nous poursuivons depuis plusieurs mois déjà, un fait important est désormais incontestablement acquis : l'exis-

(1) Hypothèse de Deussen, *der Ursprung der Assyrischen Keilschrift* 1877.

(2) L'écriture éthiopienne présente cependant

Stam. — X.

un cas de ce genre.

Mémoires de la Société de Linguistique XVIII, p. 271 ss.

tence sur la côte syrienne, vers le xiii^e siècle, d'un alphabet tout différent de celui des Phéniciens, et dont l'origine ou plutôt le point de départ est évidemment mésopotamien.

Bien qu'elle ne soit pas attestée antérieurement au xiii^e siècle ¹, cette écriture apparaît alors si ferme et parfois si élégante qu'on ne peut se défendre de l'impression qu'elle était en usage depuis longtemps déjà au temps de la XIX^e dynastie.

On sait, d'ailleurs, que l'influence des civilisations de la Mésopotamie sur la Syrie est fort ancienne et qu'elle a été profonde. Les gens de Kalna écrivaient en cuneiforme dès le temps de Hammourabi ², et de la vallée de l'Oronte à la côte, par le col de Shihlouna, la distance n'est pas bien grande.

L'alphabet de Ras Shamra est-il plus ancien que celui des Phéniciens ? N'en est-il au contraire, qu'une imitation ou une adaptation ? Y a-t-il eu simultanément sur la côte de Syrie, au deuxième millénaire, plusieurs tentatives, indépendantes les unes des autres, pour simplifier l'écriture ? N'est-il pas plus vraisemblable que la découverte est due au contraire à un seul homme, à quelque scribe de génie ? Et, dans ce cas, à quel groupe ethnique cet homme appartenait-il ? Qui, en un mot, quel peuple a inventé ou dégagé le principe même de l'alphabetisme ?

Tel est le problème que l'on pouvait croire résolu et qui se trouve posé, à nouveau, par cette surprenante trouvaille.

Charles VIROLLEAUD.

¹ C'est là, du reste, un minimum dans les archives de Ras Shamra comme dans tous les dépôts de ce genre où devait conserver des

pièces appartenant à des époques diverses.

⁽²⁾ À en juger par l'écriture de l'inventaire n° 4 du temple de Belat-Ekalim.

TWO STONE IDOLS FROM ASIA MINOR AT THE UNIVERSITY OF ILLINOIS

BY

A. T. OLMSTEAD

The Oriental Museum of the University of Illinois received for examination in 1924 two objects from a New York dealer. Aside from the statement that the objects had been found at Kul Tepe in ancient Cappadocia, the only information offered by the dealer was the decision of an unnamed European archaeologist that they were intended to be used as watches! No such objects had been seen on the writer's visit to Kul Tepe in the Autumn of 1907 nor had any been offered for sale in the bazaars of Karsarteh. Search of the pertinent literature showed no parallels. Centered circles, similar to those on the two objects, had been observed on pottery fragments found by the writer in eastern Asia Minor. This fact seemed to prove their authenticity and the objects were purchased.

Publication was delayed through lack of time and the failure to detect parallels. At the Urbana meeting of the Middle West Branch, American Oriental Society, March 10th, 1928, the Oriental Museum was inspected by the visiting orientologists. Professor Ferris J. Stephens of Culver-Stockton College informed the curator that he had just received a pre-print of an article by Dr. G. Contenau on similar objects preserved at the Louvre. Through the mediation of Professor Stephens, the curator received a copy of this article by Dr. Contenau, *Idoles en pierre provenant de l'Asie Mineure, dans Syria*, VIII, 1927, 193ff. With this came an invitation from the editor of Syria, M. R. Dussaud, to furnish a note to this Journal on the objects preserved at the University of Illinois. To all three gentlemen, heartiest thanks are extended.

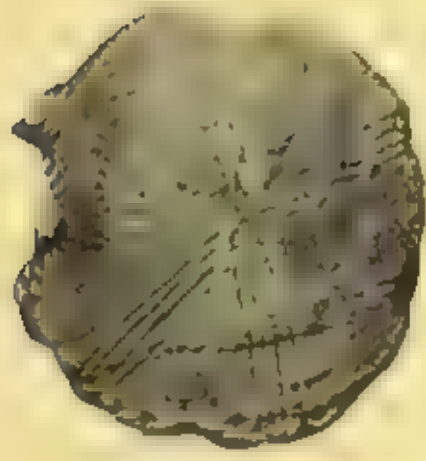
It is needless to repeat in this brief note what has been so well said by Dr. Contenau. In general the writer is in agreement with the conclusions there presented. A few supplementary observations are alone needed.

The illustrations subjoin I speak in large part for themselves. The larger idol is in far better condition than any of those preserved at the Louvre and the details confirm Dr. Contenau's conclusions. It has suffered two strokes of the mallet which, leg it out, one portion has been broken off, but the joining is almost perfect. While this larger idol, or rather group of three idols, is of alabaster, as are the specimens in the Louvre, the smaller idol is of a very poor marble, if the stone can be given so dignified a name. The workmanship is not higher, and there is no indication of any incision on the reverse. The cruder workmanship and the different material might suggest a modern imitation, but close examination seems to indicate the use of the same technique.

The most important question is that of date. Dr. Contenau has argued correctly that there is no necessary connection between these idols and the so-called Cappadocian tablets which have been found in such numbers at Kul Tepe. Their date need not therefore be the same. Examination of the pottery fragments from Kul Tepe, not to speak of the height of the main mound, proves that the site was occupied for a fairly long time. Dr. Contenau has also noted that the idols are archaic, not archaïc, in their style. This would tend to reduce the date assigned to them.

In the writer's opinion, the clue to the date should probably be found in the centered circles. As stated above, the first view of these then unique objects brought at once to remembrance of the pottery with centered circles found in eastern Asia Minor. In the Museum, a fragment of this pottery with the centered circle clearly shown was placed by the side of the two idols. At the time of his visit in 1907, the writer was persuaded that this pottery might be called Late Hittite, that it dated from roughly 1200 B. C. to 600 B. C. Recently, through the excavation of Alshar, Dr. H. H. von der Osten of the Oriental Institute of the University of Chicago has fixed the chronology of the eastern Asia Minor pottery, and his conclusions agree with mine as to the date of the use of the centered circle. In the lack of further information, I should therefore date these stone idols to the earlier half of the first pre-Christian millennium.

From the Assyrian records, we learn that at this very period there was a series of small but rather important states in eastern Asia Minor. Unfortunately



Face



Obv.

COINAGE ASSYRIENNE

tely, the Assyrians never penetrated as far north as Kal Tepe, and its Assyrian name is unknown. In the reign of Augustus¹, its native name of Mazaka was still regularly employed instead of the Hellenistic Eusebeia. A late classical writer goes so far as to make Mosach the eponymous founder of Mazaka and the ancestor of the Cappadocians². In Mosach we should doubtless see the Assyrian Mushki, the Hebrew Meshech, and the Greek Moschoi³.

Now the Assyrians of Sargon's day knew of a Mita of Mushki in this very region. He has been identified with Melas of Phrygia⁴, who did in deed leave his inscription at Tyana, the next important center south of Kal Tepe. Our idols then, on our present hypothesis, would date from about the time, a little before or after, that Kal Tepe was first called Mazaka.

A. T. OLNSTEAD,

Professor of History, Curator of Oriental Museum,
University of Illinois.

¹ Strabo x. i. 2-7.

² Pausanias, *Hist. Græc.* ix. 12.

³ Gen. x. 2. Homan, ib. 94.

⁴ It may not be out of place to repeat here the statement that this first identification was not made by Hugo Winkler. At-

tribution to *Zeitschrift für Assyriologie* 11, 1896; the usual attribution is to J. H. Rawlinson by G. Rawlinson, *Harvardia*, 2 ed. 1, 251, cf. G. Rawlinson, *Ancient Monarchies* II, 171 n. 7.
J. H. Rawlinson, *Assyrian Monarchs*, I, pl. VII.

LA TRIADE HÉLIOPOLITAINE ET LES TEMPLES DE BAALBEK

PAR

HENRI SEYRIG

La publication des fouilles exécutées par l'Allemagne à Baalbek-Héliopolis entre 1900 et 1904 vient de mettre à la disposition des archéologues, sous une forme qui mérite une reconnaissance sans réserve, les moindres détails de l'ensemble architectural le plus magnifique de la Syrie. Dans un récent compte rendu de cet ouvrage¹, je me suis efforcé de montrer l'intérêt capital des nouveaux documents pour l'histoire des cultes syriens, et j'ai tenté en les interprétant, d'esquisser le développement religieux de ce fameux sanctuaire, dont la foi, rapportée par les marchands et les soldats de l'empire romain, parvint jadis aux extrémités de l'Europe. Mais le sujet mérite sans doute d'être repris avec plus de détail que n'en tolérât le cadre d'une notice bibliographique. Et de reste, plusieurs rapprochements nouveaux, auxquels je n'avais pris garde, sont venus modifier mes argumentations, non

¹ *Litteria*, 5, 1928, p. 165-179. — Au moment où j'écrivais ce compte rendu, ainsi que la plus grande partie du présent article, une ignorance que je déplore vivement m'empêchait de citer les lignes pénétrantes que le R. P. ROZENVALLA avait consacrées (*Mélanges de l'Union St. Joseph*, 10, 1928, p. 215-216) aux théories de M. Thiersch sur le culte héliopolitain, et dans lesquelles il émettait l'hypothèse, en se réservant de l'exposer plus tard, que Mercure Héliopolitain était un dieu-lit, identique à Bacchus et à Adonis, et que la triade de Baalbek devait être fort ancienne. Je tiens à reconnaître ici que la priorité de ces idées appartient à cet excellent — comme sur des cultes syriens, avec lequel je me félicite singulièrement de me trouver d'accord, sinon sur tous les

détails, du moins sur ce point capital. — Les conclusions de ma notice dans *Litteria* ont été combattues, en revanche, par M. PARROT (*Syria*, 10, 1929, p. 120 s.). Le détail dans lequel je les reprends ici leur enlève en partie, j'espère, ce qu'elles pouvaient avoir d'incertain. Toute l'exégèse de M. Parrot a pour postulat l'existence de Jupiter-Sol. Mais ce dieu hybride est le dernier produit de la théologie syrienne, non son premier. Il n'a donc pu avoir aucune influence sur sa symbolique, déjà toute formée à l'époque classique, et qui remonte sans doute bien plus haut. Quant à la colonne trouvée à Baalbek par M. Parrot, sa restitution par M. Trolldenier ne paraît pas admissible, et son appartenance à un temple est problématique. Il faut se borner à souhaiter la reprise des fouilles.

leurs leur résultat qu'ils confirment, mais en livrant d'emblée une certitude à laquelle je n'étais parvenu que par plusieurs détours. La discussion peut donc être établie maintenant sur une base plus simple et plus solide.

Jusqu'à ces derniers temps, et si imposante que fut leur série, les monuments des divinités heliopolitaines ne pouvaient donner qu'une idée très incomplète de ce grand culte. Les inscriptions montraient bien que l'on avait adoré à Baalbek, sous les noms latins de Jupiter, de Vénus et de Mercure, une triade. Mais, sauf un bas-relief du Palatin, qui une mutilation regrettable a privée tout à la fois d'une exégèse correcte et de la notoriété qu'il méritait, les monuments ligures ne représentaient que le seul Jupiter. Son image, sans doute, était instructive, et l'on reconnaissait parmi ses attributs ceux de Baalad, le grand dieu syrien. On soupçonnait également que Vénus ne pouvait être qu'Atargatis, la parèdre inséparable du dieu. Mais on ignorait tout de Mercure, et bien que l'on ait souvent conjecturé, à tort ou à raison, le caractère artificiel des spéculations qui avaient joint ce dieu aux deux autres pour faire de la dyade une triade ¹, le mystère planait sur la nature de ce parèdre mineur, sur son origine, sur le temps de sa jonction au groupe. Quant aux rites, qui auraient pu renseigner sur l'aspect du culte, on n'en connaissait rien qu'une procession oraculaire mentionnée par Macrobie ². À quoi l'on ajoutera que les monuments auxquels on peut recourir appartiennent à l'époque impériale, où l'aspect original des divinités a pu être défigurée par plus d'un syncrétisme.

La publication des fouilles pratiquées dans la métropole du culte permet aujourd'hui de voir un peu plus clair.

¹ P. BOUILLÉ, *Revue archéologique*, t. I, 1901, p. 258; DESSAU, *Notae de archæol. aegyptiacæ*, p. 24. Je vois au *Mémorial de l'Égypte antique*, t. I, 1906, p. 415 n.; COUSOT, *Relig. orientales dans le paganisme romain* (1929), p. 114.

² Macrobius, *Saturn.*, t. I, 23, 13. Voir aussi l'intéressante conjecture de M. ISIDORE LÉVY, mentionnée plus bas (p. 361, note 2) sur une libation d'eau.

I. — Les temples de la Kalaa

Des deux temples colossaux que contient l'acropole de Baalbek le plus grand est presque complètement ruiné, réduit à quelques colonnes et débris de l'ordre. Sa construction, d'après les données qu'a fournies l'étude stylistique de ses éléments, paraît bien remonter à la dynastie claudienne, mais les travaux firent longs et l'ensemble qu'il forme avec sa cour monumentale entourée d'exedres, son avant-cour et ses propylées ne fut terminée que sous les Antonins. Devant le temple ont été trouvés les restes de l'autel monumental et, de part et d'autre de celui-ci, deux vastes bassins rectangulaires dont chacun possède son *hiléon* d'eau. L'ordonnance intérieure de la cella ne peut être que conjecturée d'après ses fondations : celles-ci montrent que le fond de la salle était surélevé comme c'est le cas dans le second temple et l'on a reconnu avec raison dans cette tribune le *thalamus* que décrit Lucien dans son traité de la *Dressa syrienne* ², un *sanct des saints* où les idoles étaient exposées à la vue des fidèles, mais accessible seulement aux prêtres du rang le plus distingué.

Le second temple, que l'on a successivement attribué à Jupiter, à Bacchus, à Vénus, et que nous appellerons le *petit temple* pour la commodité de l'expression, n'a perdu que sa toiture et une partie de son péristyle. À l'intérieur le *thalamus* est fort bien conservé avec le grand escalier qui y mène. La cour par malheur est détruite et la place de l'autel n'est plus marquée que par quelques degrés assez profondément creusés. L'ensemble — toujours d'après les mêmes critères — remonte à l'époque des Antonins.

Un des résultats les plus curieux de la fouille a été de montrer que ces deux temples sont absolument indépendants ³. Bien qu'ils soient contigus, orientés de même, le mur qui les sépare n'est percé d'aucune porte, d'aucun poteau. Ce ne sont pas deux temples dans un seul péribole, mais bien deux

WEIGAND, *Jahrb. der arch. Inst.* 29 1914, p. 30. — L'article du même auteur dans le *Jahrbuch für Kunstwissenschaft* 1924 ne m'est pas accessible.

² LUCIAN, *Deu Syr.*, 34.

Baalbek, 2, p. 80 : *die beiden Tempelbereiche hatten allem Anschein nach nicht die geringste Verbindung miteinander*. — Cf. Baalbek, 1, pl. 16 et 17.

sanctuaires tout à fait distincts, contenant chacun son temple. Cette particularité, qui n'a reçu aucune attention, en mérite uniment. Elle semblerait naturelle, si l'on pouvait supposer que les deux édifices fussent dédiés à deux divinités sans rapport entre elles, mais c'est là justement ce qu'il est impossible d'admettre.

L'étude architecturale a montré, en effet, que la décoration des deux temples leur était en partie commune et comportait, à côté d'éléments locaux que l'on peut s'attendre à trouver sur toute balise de cette époque, une série de motifs tout le caractère symbolique et religieux ne fait aucun doute. Les deux frises ont pour ornement les prototypes alternés de taureaux et de lions vigoureusement détachés en haut-relief ⁽¹⁾. D'autre part la façade du *thalamos* dans le *petit temple* ⁽²⁾, les basses-reliefs et une sorte d'*adyton* dans la cour du *grand* ⁽³⁾, présentant un décor de génies marins, Tritons et Néréides. Enfin les portes monumentales des deux temples sont encadrées chacune de deux bandeaux cis-les, dont l'un est chargé de pins et de pavots, l'autre d'un entrelacs de vigne et de lierre ⁽⁴⁾.

Des maintenant, nous pouvons dire à peu près tout d'un coup certains de ces symboles. Le taureau, dans toute la Syrie, est l'animal de Hadad, et c'est là pourquoi il accompagne invariablement Jupiter Héliopolitain, son dernier avatar. Le lion a été regardé par les éditeurs comme le compagnon d'Atargatis ⁽⁵⁾ et il est vrai qu'il escorte fréquemment cette déesse, mais comme il ne lui est associé dans aucun monument de Baalbek, nous préférons différer son attribution. Ce n'est pas à dire, au reste, qu'Atargatis soit absente de la

(1) Il est juste de dire que cette interprétation symbolique n'est pas admise par tout le monde. M. Salomon Reinach s'en est mêlé (*Revue arch.*, 29, 1929, p. 382) et M. Pannier (*Syria*, 10, 1929, p. 122 s.) me demande pourquoi je n'entreprends pas aussi d'expliquer symboliquement les feuilles d'acanthe de la corniche. A quoi il est malaisé de répondre.

(2) Baalbek, I, p. 59 s., et pl. 23, 2, p. 7-14, *Jahrb. des archäol. Instit.*, 29, 1914, pl. 2; Maspero, *Catal. des Musées Ottomans, Sculpture*, 3, n° 830 et 831.

(3) Baalbek, I, p. 34 s.

(4) *Idem*, I.

(5) *Ibid.*, I, pl. 105-114.

(6) *Ibid.*, I, p. 26.

(7) *Ibid.*, I, p. 57 et pl. 35 (grand temple). Bien que la position exacte de ces débris n'ait pu être déterminée, les éditeurs ne semblent pas douter de leur provenance, I, p. 49, et pl. 51-52 (petit temple).

(8) TITZMANN, *Zu den Tempeln und zur Basilika von Baalbek* (Nachr. v. d. Gesellsch. der Wissensch. Göttingen, Phil. Hist. Kl., 1925, p. 3-8. — J'ai fait tort aux éditeurs de Baalbek en leur attribuant, dans mon compte rendu, la même opinion. Voir plus bas, p. 334, note 2.

sur les symboles que nous étudions : elle y est représentée par les Tritons et les Néréides. Les Tritons ont été trop frustes en ne voulant reconnaître dans ces gracieux gémeaux qu'un motif banal⁹¹, et l'on verra plus loin, par la comparaison d'autres monuments, qu'ils forment en contraire le trait caractéristique de la dame des eaux qui était cette déesse. — Quant aux épis et aux pavots, emblèmes très banaux de fertilité, ils ne conviennent pas moins à Margatis, qui les tient souvent⁹², qu'à Jupiter Héliopolitain, d'où le bouquet de blé est un attribut constant. La vigne fait également le presque tous les temples syriens, comme il s'en est en pays vinicole, et ne peut donc pas nous renseigner pour l'instant. Enfin il faut remettre à plus tard aussi l'explication du lierre.

Il ressort en tous cas de cet examen que les deux temples s'accoutument de la même symbolique⁹³. S'il en est ainsi, c'est apparemment (et quelle que soit la distance ou particularité de chacun d'eux) que les divinités dont les emblèmes constituent leur ornement jouaient dans l'un et dans l'autre un rôle considérable. Comme ces divinités comprenaient tout au moins le couple principal de la triade, on peut supposer dès maintenant que les deux temples étaient consacrés en commun, soit à la triade entière, auquel cas nous pourrions nous attendre à trouver parmi les emblèmes non expliqués ceux du troisième dieu, soit au couple principal seul, auquel cas le troisième dieu aurait vraisemblablement été logé ailleurs.

Mais nous n'avons considéré jusqu'ici que la décoration commune aux deux temples. Or ce petit temple d'Asiaco serve que le grand en possède une autre, moins disparate, et qui invite à des conclusions bien plus précises. On en trouve les éléments en deux endroits : au roubassement du *naos des statues*, et dans la partie inférieure de l'encadrement de la porte. Les motifs sculptés y étaient donc au service d'une même hiérarchie hiéroglyphique, ce qui laisse préjuger de l'importance particulière que leur était attribuée dans la symbolique du temple.

⁹¹ *Revue Epigraphique*, t. III, p. 105. — M. Foussier a vu plus just. *Revue Epigraphique*, p. 10.

⁹² Par exemple sur les monnaies de Galatin, ou Margatis. On peut de même lire sur un bouquet de pavots à la main, *Revue Epigraphique*, t. III, p. 243, n° 3 a. — Il reste possible d'ailleurs, que l'on ait greffé sur ce symbole

le fût de la déesse mystique, rattachée au pays d'Éphèse. Sur l'épave Margatis voir plus bas, p. 352.

⁹³ C'est le mérite de M. Foussier d'avoir fortement mis en relief cette idée : *Revue Epigraphique*, p. 3 a.

De part et d'autre de l'escalier qui menait au *statos des saints*, se voient encore deux grands bas-reliefs très mutilés, mais dont les principaux détails sont assez clairs ¹⁶. Sur celui de gauche Bacchus jeune, en chiton à la main, s'accroche à une vigne, au pied de laquelle une femme est assise à demi et semble lever son regard vers lui. Tout autour se dresse l'enthousiaste caractéristique d'une troupe de Bacchants. La scène pourrait figurer par exemple le mythe d'Ariane. Sur le relief de droite, les éditeurs ont pensé reconnaître Bacchus naissant de la cuisse de Jupiter, interprétation fort ingénieuse, et possible. Ce qui est sûr, c'est que la partie gauche du tableau figure le petit dieu chevauchant une panthère femelle au milieu des ébats désordonnés de son thiasos, auquel se mêle un personnage en costume asiatique, coiffé de la tiare, et en qui M. Thiersch a proposé naguère de reconnaître Attis ou l'un de ses compagnons.



Fig. 1. — Mosaïque et bas-relief en haut du Temple de Davalbek, en Daïk.

Des scènes d'un esprit analogue ornent les piedroits de la porte ¹⁷. Ici la représentation, en apparence, n'est pas continue. Les rinceaux du lierre et de la vigne, qui s'entrelacent autour de l'embrasure, forment comme des médaillons ou le sculpteur a créé, à chaque cas un genre. Ce sont les Pans des Amours, des Savoirs, des Mondes, tantôt enportés dans le tourbillon de l'orgie, l'autre occupés à la vendange, que leur offrent les branches chargées de la vigne. La figure la plus voisine du sol, placée au centre, est particulièrement remarquable : c'est une Ménade qui offre le soma à un petit enfant ¹⁸.

¹⁶ *Daibek*, 2, p. 327, 3285.

¹⁷ *Davalbek*, 2, p. 64 s., pl. 51 et 52.

¹⁸ Je dois le dessin de la figure 1 à M. Athanas, membre étranger de l'École française.

Il est curieux que ces deux sortes d'images, qui semblent assez claires, aient fait naître deux théories opposées sur le dieu qu'abritait le *petit temple* Puchstein, qui dit par les fouilles, attribua l'édifice à Bacchus sans hésiter, et c'est encore l'opinion que défendent les éditeurs. Mais il faut avouer que cette attribution soulève une grosse difficulté, puisque le temple, par sa décoration, est en rapport direct avec la triade, à laquelle Bacchus est étranger. Aussi l'a-t-elle combattue, presque aussitôt après la publication des documents, par M. Thiirsch¹, pour qui le *petit temple* aurait été dédié à Venus-Alargatis-Apollyse qui a pour conséquence d'attribuer le grand temple au seul Jupiter-Hadad, et de négliger Mercure-Mithras, peut-être dans un temps que les monuments figuraient à son aise dans un montage et dont quelques restes méconnaissables paraissent encore la haut sur de Cheikh Abdallah.

La théorie de M. Thiirsch présente déjà ce gros inconvénient qu'elle dissocie complètement la dyade, Hadad, dieu du ciel d'orage, et Alargatis, déesse des eaux, formant en Syrie un couple quasi inséparable. On leur offrait, il est vrai, des sacrifices distincts, et chacun d'eux avait un rite particulier², car leur pouvoir s'étendait sur des domaines différents. Mais cela n'empêchant pas qu'on ne vît en eux une dyade tronquant une qui se partageait le monde. Même dans un sanctuaire aussi riche que celui le B. m. avec Héraclès, décrit par Lucien, leurs divinités se contentaient d'un seul temple, et leurs deux images troncées côte à côte sous le *saint des saints*. On concevrait la rigueur que des devoirs aussi magiques que ceux de Baalbek fussent construits un temple à chacun, si ces édifices semblaient avoir eu le moindre rapport entre eux. Mais nous avons dit qu'il n'y avait pas de communication entre les périboles. Pourquoi deux lieux vénérés ensemble depuis des siècles paraient-ils être séparés aussi hiérarchiquement? Pourquoi cette séparation sans la plus petite porte? Voilà qui demanderait impérieusement à être expliqué.

Quant bien même il n'en serait pas ainsi. L'interprétation qu'offre M. Thiirsch des bas-reliefs qui ornent le *petit temple* est vraiment trop peu

¹ Athènes, qui l'a mis au jour, ne photo-
graphie de la Syrie. *Insultante* le heurte.

² Baalbek, 2, p. 88.

³ Thiirsch, *Zu den Tempeln*. Voir plus haut
p. 317, note 7. — Les conclusions de cette
note ont reçu un approfondissement par un

seul le R. P. Hozz, qui a indiqué les fau-
laises. *Mélanges de l'Université P. Joseph* (19
1925, p. 215 et.).

⁴ Lucien., *Des Syr.* 44, avec la note de
Stroza et Lippmann, *Syrian Goddess*, p. 89.

naturelle. Ce décor est purement bachique. M. Thiersch ne se soustrait à la nécessité de le reconnaître qu'en appelant *acquisti* par l'épave Pausanien avant appelé *dionysiaque*, après quoi, comme le caractère orgiastique du culte d'Atargatis est certain en effet, il lui attribue sans peine ces scènes décolorées. Pour lui, les Satyres et les Bacchantes, l'enfant qui on allait, ne sont que *des additions qui trahissent une déesse de l'amour, de la procréation, de la sensibilité*, dans la présence d'Atlis ou d'une personne de son linage, il faudrait ne voir que l'indice d'un culte métroaque, le souvenir de cet Grand-Mère que la Syrie et l'Asie mineure adoraient avec des rites souvent voisins. — Or, en bonne logique, un élément attique — si jamais c'en est un, ce dont nous préférons douter¹ — et un élément dionysiaque se rapportent à Atlis et à Dionysos. Plutôt que de remplacer le précis par le vague, plutôt que de voir les allusions nébuleuses dans un ensemble exact et cohérent, dont plusieurs détails recevront encore leur explication, nous admettrons bien jusqu'à nouvel ordre, comme l'hypothèse la moins éloignée de la vérité des monuments, que le petit temple était consacré à Bacchus, ainsi que l'avait supposé Pausanien. Assurément cela ne suffit pas, et nous aurons à expliquer comment Bacchus s'est introduit dans un temple de la triade. Mais avant de nous tourner vers cette question, nous voudrions encore serrer de plus près la signification du décor dionysiaque que nous avons décrit.

Le caractère le plus frappant de ces représentations est certainement l'importance extraordinaire qu'elles donnent aux scènes de l'enfance de Bacchus. Nous ne voudrions pas insister sur la scène où les éditeurs, avec bien les réserves, ont proposé de reconnaître Jupiter, beaucoup le jour au petit dieu : l'image est trop mutilée pour qu'on en tire rien de certain. Pourtant on aurait pu remarquer à ce propos qu'il s'agissait d'un mythe bien attesté en Syrie. Il y a plus de huit cents ans, on ne se souvenait pas que ce fut par un méchant colporteur, — avoir vu couler le lait de Semele dans la cuisse d'un pere, et les monnaies de la ville portent de nombreuses allusions au culte qu'elle

¹ La figure que porte ce personnage semble être d'un type très courant, et rappelle par exemple celles qui portent Tigrane sur ses épaules, et divers dieux et le roi de Commagène sur le monument du Nimrod-high. Il faut se souvenir que Balbek possédait la

sépulture des tétrarques d'Antioche (CIL 4543, *Rouxas, Mém. de Phénicie*, p. 317 s.; cf. CIL, III, 14387 et 14387 a), et que les traditions de cette dynastie peuvent très bien avoir été mêlées au type local du sanctuaire, de façon à trouver place dans la décoration du temple.

l'époque qui nous occupe, il est uniquement lié à l'eschatologie qui s'était développée sur les vieux rites agraires. Dans le mystère bachique, le dieu mort était rené pour jouir d'une jeunesse et d'une beauté éternelles. Les fidèles, par l'initiation, croyaient pouvoir s'assimiler au dieu, s'unir à lui et partager ainsi son privilège de survie. Aussi conceut-on que la naissance et l'enfance du dieu, symboles du terme auquel aspirait le myste, prissent une importance toute spéciale dans l'iconographie du mystère. Nous allons en voir d'autres indices.

Il ne semble pas que l'on ait signalé jusqu'ici en dehors d'un exemple que nous étudierons plus bas¹⁹ et de la monnaie de Sythopolis déjà citée, de représentations de l'allaitement mystique ou le petit Dionysos apparaisse sous sa forme humaine. Ce mythe, auquel les auteurs font de si fréquentes allusions, n'a qu'une pauvre iconographie, et dans les deux exemples que l'on en connaisse hors de Syrie, le dieu est remplacé par un animal symbolique. Un beau canope de l'ancienne collection Marlborough figure une Ménade allaitant la panthère²⁰, et une fresque célèbre de la *villa des mystères*, à Pompei, montre un chevreau prenant le sein d'une petite Bacchante²¹. Cette dernière scène fait penser à la formule mystique des lamelles d'or : *ἡνὶ δούλῳ ἐν στήθεσσι*, qu'une interprétation vraisemblable traduit : *chevreau, je me suis jete sur le lait*, c'est-à-dire sur le sein nourricier²². On n'a guère mis en évidence l'importance spéciale que donnait le mystère à la scène de l'allaitement. Mais je voudrais ajouter à cette trop courte liste une assez importante série de documents, qui n'ont jamais été expliqués de façon correcte. Bien qu'ils dépendent d'un culte étranger à la Syrie, on pardonnera le bref détour qu'ils imposent en faveur de l'appui qu'ils donnent à notre interprétation du relief heliopolitain.

Sur de nombreuses murures volives que M. Blokenberg heureusement rapportées au culte phrygien de Sabazios²³ et sur un pectoral d'hiérophante que l'on ne peut hésiter à leur joindre²⁴, figure au milieu des symboles numé-

¹⁹ Voir plus haut, p. 321-322.

²⁰ FURTER-AGALL, *Antike Gemmen*, I, p. 65, n° 46.

²¹ Bizio, *Dionysos Mystes* (*Memorie dell'Accademia di Napoli*, 1928), pl. 3. MARIANOCCI, *La villa des mystères*, p. 47; ROZOVITZKY, *Mystic Italy*, p. 50 s.

²² VAN DER MEULEN, *De oedeelingen der Kerkelijke*

Wetende (Amsterdam, 1904), p. 52, où il n'est pas accessible. Voir par exemple S. LA BASILIQUE PYTHAGORICIENNE DE LA PORTE MAJEURE, p. 311, note 4.

²³ BLOKENBERG, *Archaeologische Studien*, p. 66-123.

²⁴ C'est le pectoral trouvé à Ampurias (Emporion de Tarragonaise) et publié par M. Pierre

sont mentionnées les fouilles faites d'un thrase de Bacchus — comme entre autres deux *antiqua hygiea* —, ce qui enlève toute hésitation sur l'usage mystique de ces autres. Ils servaient très probablement à la représentation dramatique des premiers ebats de Dionysos. Et l'on ne peut s'étonner de rencontrer cette image dans le pot-pourri sabaziaque, où l'élément bacchique avait une part si prépondérante.

Voilà donc notre bas-relief le héliopolitain classé dans une série dont le caractère n'est pas ambigu : c'est une scène du cycle mystique. Et si ce cycle mystique, auquel nous attribuons également l'image du petit dieu jouant avec sa panthère, tient cette place dans l'ornementation du *petit temple*, c'est apparemment que celui-ci servait de local à des mystères — dont il faut certainement voir une autre trace dans les figures de Satyres thyrsophores et vendangeurs que l'on a recueillis parmi les plaques d'Am-Djoudj². Mais quel peut bien être le lien d'un tel culte avec celui de la triade ? L'hypothèse vers laquelle on se tourne le plus naturellement serait de penser que Bacchus recouvre, par suite d'une assimilation comme il s'en fait tant alors en Syrie, un des dieux de la triade. Mais cette triade est encore trop mal connue pour que l'on puisse rien préciser de tel pour le moment. Sur Mercure en particulier, le mieux est de dire que l'on ne sait rien. Avant d'aller plus loin, notre tâche va donc être d'examiner avec soin les documents qui concernent ce dernier dieu, pour acquiescer, s'il se peut, une idée claire de sa personnalité.

2. Iconographie et symbolique de la triade

L'iconographie de Jupiter Héliopolitain dont les images abondent, n'a plus grand mystère à nous révéler. Il n'en est pas de même pour celle de ses pare-

² *ibid.* — Cf. V. GREGG, *Religion in hellen. M.*, 1927, p. 468 s. — Sur un autre artéfact dans la pompe dionysiaque de Philadelphie (C. J. GREGG, *op. cit.* p. 200) — on autre préparé pour Antoine à Chios (GREGG, *ibid.* p. 486). — Aux témoignages sur le mythe, qu'a recueillis M. Voignat, on peut ajouter au v. s. pour certainement interprété par S. GREGG.

SYRIA. — 8.

³ *Complexion* de St. Peterbourg 1869 (pl. I, ex. 1) on voit Saturne armé de ferre dans une crotte recevant l'enfant des mains d'Hermès.

⁴ GREGG, *Complexion* de l'Égypte des Égyptes 1927 p. 2. MESSIAH, *Complexion*, 1927, p. 250.

⁵ *ibid.*, I, p. II-2, p. 12 s.

⁶ Voir principalement P. GREGG, *Complexion*.

tres, dont les images sont rares et dispersées. Nous allons donc passer en revue celles que l'on connaît pour en analyser les caractères¹. Au cours de cette recherche, il sera souvent question de symboles, car les Syriens ont toujours manifesté pour la symbolique une disposition très particulière. Échappés à l'adoration des fétiches, ils sentaient qu'ils n'en trouvaient plus d'expressif de substituer à l'image humaine l'affirmatif qui leur paraissait incarner la puissance du dieu². C'est ainsi qu'ils remplaçaient volontiers en des lieux où l'on s'attendrait à trouver l'image divine — Be'elme'ne, Atargatis par son aigle ou à Heliopolis — Venus Urania par sa coiffure symbolique, Jupiter le Baalbek par un épé, Héraclès de Tyr par sa massue. Mais cette tendance est plus sensible encore dans la décoration des édifices religieux, sur lesquels une abondante floraison de symboles décrivent pour ceux qui savent à les lire une légende qu'il n'est pas toujours facile d'en vouloir retrouver. L'absence de tout renseignement écrit en fait de la connaissance de ces motifs la condition d'une exégèse correcte des temples héliopolitains. Trop souvent il est vrai, cette connaissance restera douteuse, car les documents sont mal connus, dispersés, encore peu nombreux. Mais parfois aussi des rapprochements se présentent avec une vraisemblance telle que l'on ne peut s'abstenir d'en proposer les conclusions qu'ils suggèrent.

Parmi les figures de plâtre que les fidèles portaient en guise d'ex-voto dans les sanctuaires d'Asi-Douh, puis à Baalbek et que les archéologues allemands ont recueillies dans les bassins de l'écoulement du canal³, une seule porte le

études anciennes, 3, 1901, p. 258. Doumau, *Voies de mythol. syrienne*, p. 29-31; 61-71; 157-180; *Syria*, 1920, p. 1 s.; Couat, *ibid.*, 2, p. 40-46; Doumau, *Monum. Piot*, 1929. — Un exposé de ces représentations figurées a été donné par Winckler dans *Baalbek*, 2, p. 141-149, et l'on trouvera également un utile recueil de figures dans Couat, *Zeus*, p. 548-575.

⁽¹⁾ Nous n'insisterons pas sur deux représentations de la triade qui ne fournissent aucune précision. L'une est un relief rupestre trop fruste pour être analysé en détail Ruckstuhl, *Mélanges de la Faculté orient.*, 1, 1906, p. 223 à 233, pl. 3; l'autre, un relief trouvé dans les fouilles de Baalbek, repré-

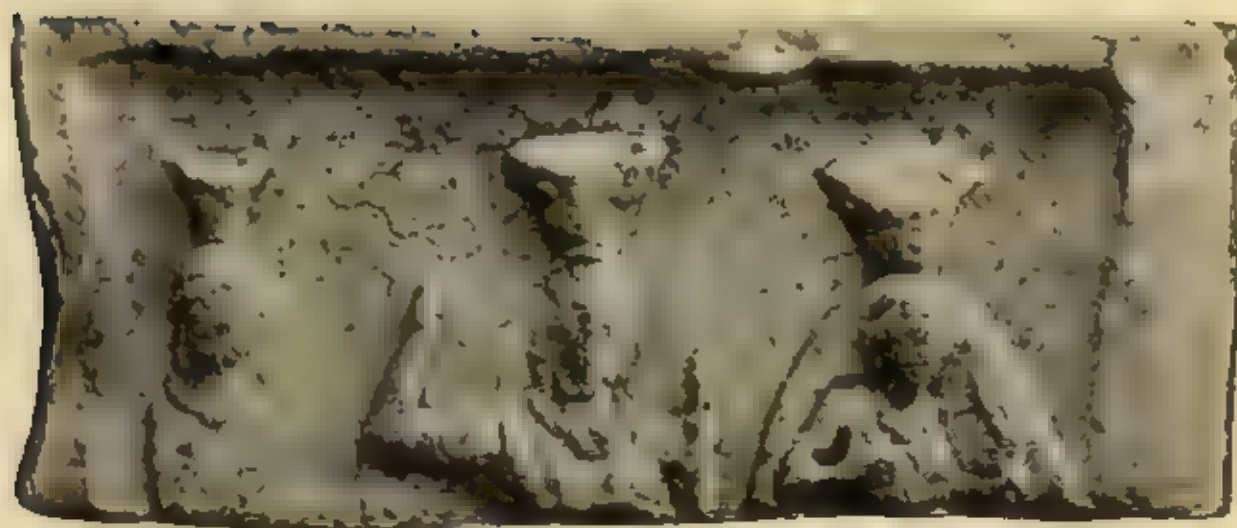
sentant la triade sous un aspect complètement hellénisé — on voit en effet que Vénus y est entièrement vêtue (*Baalbek*, 2, p. 121 s.).

⁽²⁾ Voir par exemple Hout, *Anteil der Kulte am Aufkommen der Bilderverehrung* (*Philologische für Paul Kleinert*), p. 62. — Cette tendance a été souvent observée à propos de la légende de la croix, qui a débuté chez les Syriens : Harnack, *Origines du christisme dans l'art religieux*; la symbolique même de la croix a été étudiée dans l'ouvrage de saint Paul, et nous introduit en Occident que plus tard. Schramm, *Byzantinum*, 2, 1925, p. 315 s.

⁽³⁾ Grâce à l'extrême obligeance de M. Zahn nous sommes à même de reproduire ici en



Fragment of relief sculpture
from the temple of Baalshamin



Fragment of relief sculpture
from the temple of Baalshamin

nom du dieu qu'elle représente, et le tout est celui d'Hermès, grave en lettres grecques (pl. LXXXV, n° 1). Cette idole est fort naïfve, sa tête a des perru, mais elle est caractérisée par sa forme générale, qui est celle d'un terme, d'un hermos dépourvu de bras¹. Ce dernier détail pourrait passer à la rigueur pour une mutilation de plus, si d'autres documents ne levèrent toute hésitation à son égard.

Le musée des Thermes possède un bas-relief² sur lequel on reconnaît au premier coup d'œil une triade syrienne vue de face (pl. LXXXII, n° 2). Trouvée sur le Palatin, il a été publié il y a près de vingt ans par M. Paribeni. Toute la moitié inférieure du monument a disparu, et le reste ne porte aucune inscription. On n'y voit plus que les bustes des trois divinités, l'antre trois collées d'un très haut *calathos* ovale. Au milieu, le dieu principal est serré dans une guirlande, encrée sur la poitrine de deux bustes latéraux. D'après l'éditeur, il s'agit *peut-être* *barba*, d'où l'on conclurait volontiers qu'un dieu trace certaine sorte de barbe ne figure sur le monument. A son côté pend une grosse bulle bifurquée. De sa main droite il brandit le fouet, dans sa main gauche il tient un attribut inutile, qui doit être le classique bâton d'épis³. A droite est une déesse dont le *calathos* laisse échapper les plis d'un ample voile. Le sculpteur semble avoir fort mal compris la divinité bizarre qu'il était chargé de représenter. Celle-ci, vue presque d'un tiers-quarts, est inscrite librement dans l'orbite du voile, lequel, ainsi que le *calathos*, semble l'enfermer indépendamment de sa perscrne. De sa main droite, la déesse tient un attribut peu distinct, d'où sa main gauche on voit quel l'épis⁴. Le collier chargé de bulles encrées se continue. A gauche est le troisième dieu, nuiberle aux longs cheveux catamystes et très stylisés. Il n'est humain que la tête, qui repose sur un crâne exactement comme c'est le cas sur le plomb votif d'Am-Djoudj. Mais alors que la face de celui-ci est ornée d'un quadrillage barbare, nous avons cette fois un petit tableau qui représente un personnage traitée dans un véhicule par un griffon. La tête de ce

Trois planches (LXXXIV à LXXXV) les principales de ces figures, dont plusieurs n'ont pas été publiées. Nous citons à titre d'exemple les très sive et la très belle figure de Baalbek, 4, p. 31.

¹ Paribeni, *Ilalatra* de la Soc. archéologique d'Athènes 3 (1900) p. 136-137, pl. 8. *Ilalatra* de la Soc. archéologique d'Athènes 4, p. 142.

² Cet attribut est parfois frappe à la déesse de Syro, par exemple sur le bas-relief de Souda (Dionysos de Balanço).

derrière est surmonté de du disque et du croissant. Ajoutons que le dieu porte, tout comme la figurine d'Am-Djoudj, un gros collier en torsade ou pend anne-bulle. M. Paribent, qui croyait pourtant voir un dieu entre deux déesses, a tout de suite proposé de reconnaître au centre du groupe Jupiter Héliopolitain. Mais l'aspect de la triade était si nouveau, et il était si malaisé d'y trouver un parallèle que les historiens du culte le Baalbek négligèrent ce bas-relief, d'ailleurs trop mutilé pour enseigner grand'chose.

Nous en pouvons rapprocher aujourd'hui deux monuments bien significatifs, ceux de ces petits autels historiques que les Syriens consacraient avec prédilection dans leurs sanctuaires. Le premier, trouvé il y a quelques années dans le village de Hermel au nord de Baalbek, a été publié par M. Virolleaud¹. Le second, encore inédit, a été trouvé par M. Perdrizet et par moi à Antioche. M. Perdrizet veut bien ce dont je le remercie vivement, m'autoriser à le publier ici par anticipation (pl. LXXXIII). Ces deux autels portent, répartie sur trois de leurs faces, l'image d'une triade que l'on reconnaît immédiatement pour celle qui orne le relief du Palatin. Sur la face médiane, on retrouve le dieu au foudre, sur la face gauche la déesse voilée, sur la face droite le dieu marchot, en forme de terme. La surface de l'autel de Hermel est malheureusement plus fruste encore que ne l'est celle du relief romain, mais, ce qui est important, les figures y sont conservées du haut en bas. Quant à l'autel d'Antioche sa partie supérieure est perdue, si bien que les teles des divinités marquent et même le reste a assez souffert.

Nous dirons peu de chose sur l'image de Jupiter Héliopolitain, connue par tant d'autres monuments plus parfaits. Le dieu est flanqué, comme à l'ordinaire, de ses taureaux. Sur l'autel d'Antioche, la base de la statue est ornée de la façade d'un temple hexastyle à acrotères, particularité que l'on retrouve sur quelques plombs d'Am-Djoudj². Le dieu est vêtu d'une tunique ornée de six liserés peu distincts, répartis en trois registres, et les attributs qu'il tient à la main ont perdu toute forme. Sur l'autel de Hermel, je noterai seulement que le foudre brandi par la main droite est tenu horizontalement, de sorte que sa double lamelle pend verticalement le long de la joue du dieu. Ainsi s'expliquent désormais quelques représentations négligées, où le sculpteur s'est

¹) VIROLLEAUD, *Syria* 5, 1924, p. 111, pl. 29.

²) *Baalbek*, 1, p. 30 s.



1



2



3



4

Les quatre faces d'un autel au L. 1891
Mission P. J. et S. 1891

borne à indiquer le manège du fouet dans la même position pectorale, de sorte que certains observateurs y ont cru voir un autre attribut, qui aurait caractérisé un autre dieu¹⁹. Voilà donc un point fixé.

Les images de la déesse sont déjà plus intéressantes. Sur l'autel de Hermès, Vénus Héliopolitaine est assise dans un trône à grand dossier carré. De sa tête, qui ne porte pas de *kalathos*, descend un ample voile qu'elle cache de sa figure avec sa main gauche, tandis que sa main droite tient un sceptre. Le voile est traité bien plus librement que sur le relief du Pédalim où il est complètement stylisé. Mais on reconnaît dans l'un et dans l'autre un vêtement souvent porté par les déesses arabes, syriennes et syoniennes. Vénus Archetidis, dame d'Arca au Liban²⁰, et la Vénus de Gabala²¹, d'autres encore, présentent le même aspect. Sur sa robe, la déesse porte une large ceinture, que Lucien prête à l'Atargatis de Bambyce²² et que les anciens regardaient comme caractéristique de Vénus l'Arabe. Enfin le trône a pour supports deux tritons, dont l'un est armé d'un harpon et l'autre d'une rame. Ce siège rappelle assez un bas-relief de Bambyce-Hierapolis, aujourd'hui perdu, mais décrit par les voyageurs du XVIII^e siècle²³ et où l'on voyait deux Sirenes *portant leurs queues de poisson pour former un siège en tréant une femme nue, dont les bras s'enlaçaient de part et d'autre avec ceux des Sirenes*. Presque à Ascalon, on érigait la déesse à la colombe, proche parente d'Atargatis, et on la représentait debout sur un Triton, et l'on sait qu'elle-même, dans certains simulacres, se terminait par la queue d'un

¹⁹ BONGERVILLE, *Mélanges de la Faculté orient.*, 1, 1906, p. 228, suivi par WINDSTEDT, *Baalbek* 2, p. 113 s.

²⁰ MACKAY, *Saturn*, 1, 21, 5, texte confirmé par les monnaies : *Brit. Mus. Catal.*, *Phoenicia*, p. LXXII.

²¹ *Brit. Mus. Catal.*, *Galatia*, etc., p. 243, cf. DUBOIS, *Notes de mythol. syrienne*, p. 103.

²² LUCIEN., *Den. Syr.*, 32, où il est dit qu'elle porte une queue de poisson.

²³ Ces tritons ont été regardés d'abord par Clermont-Ganneau (*op. VIRGILIEN*, *Syrie* 3, 1924, p. 114) comme les personifications de l'Oronte et d'un de ses affluents. La bonne interprétation a déjà été donnée par le R. P. MOURGUES (*Mélanges de l'Université St-Joseph*,

12, 1925, p. 279).

²⁴ MAUNDSELL, *Travels*⁴ (*Journey from Aleppo to Jerusalem*, 1697), p. 153; cf. POCOCKE, *Description of the East*, 2, 1 (1743), p. 166 s. — Extraits donnés par STRONG et GABRIEL, *Syrian Goddess*, p. 91 s. — La description de Pococke est un peu différente. *Two winged persons holding a sheet behind a woman a little over her head, they seem to carry her on their fishy tails which join together*. Pococke fait sûrement erreur quand il donne des ailes aux Tritons, mais le voile qui flotte au-dessus de la déesse est bien observé. C'est l'attribut ordinaire des divinités de la mer, du grand air : FAKHICH, *Athen. Mitteil.*, 21, 1897, p. 370.

à moins d'être porte par les Tritons que l'on a vus, est flanqué de sphinx, comme le montre la grande statue de style grec que possède aujourd'hui le musée de Constantinople. Et c'est encore Atargatis qui rappelle les sphinx sur la gaine de Jupiter Héliopolitain⁽⁶⁾. L'origine de ces monstres n'est pas lointaine : ce sont les compagnons ordinaires d'Asarê en Phénicie. On les trouve à ses cotés à Plotheias⁽⁷⁾ à Gadir⁽⁸⁾, à Tyr, peut-être à Sidon⁽⁹⁾ et ils montent la garde auprès de son vase à libations à Aradus⁽¹⁰⁾, auprès de son *calathus* à Byblos. S'ils ne sont connus en Phénicie que par des documents de date récente, on peut conjecturer néanmoins par les art-palles d'Chypre à quelle haute époque remonte leur association avec la déesse : déjà dans la statuaire archaïque de Liban, Aparadê les a pour compagnons et Achêrê a connu la même symbolique⁽¹¹⁾. A Baalbek, les sphinx d'Atargatis sont une preuve non douteuse d'influence phénicienne.

Il faut encore mentionner ici que l'autel d'Antioche, au contraire de celui de Hermès, est aussi sculpté sur sa quatrième face (pl. LXXXII) qui porte une représentation fort obscure. Il s'agit d'un objet de culte flanqué de deux sphinx,

⁽⁶⁾ MENDEL, *Catal. des Musées Ottomans, Sculpture*, 2, n° 105, avec la bibliographie antérieure à 1914, *Baalbek*, 1, p. 48, et pl. 13; 2, p. 123.

⁽⁷⁾ Sur la statue Garimberit et sur le bronze Løyvød : BISSAÛ, *Notes de Mythologie syrienne*, p. 67; 128; *Baalbek*, 2, p. 118 s. — Sur la raison de leur présence, voir plus bas, p. 393.

⁽⁸⁾ Deux sphinx flanquant le trône de la déesse voïde : BABELON, *Perse Achéménide*, n° 1560, ROUVIER, *Namians, des villes de la Phénicie*, n° 1960.

⁽⁹⁾ *Brit. Mus. Catal., Galatia*, etc., p. 243.

⁽¹⁰⁾ Trône vide flanqué de sphinx et dédié à Astariê : RONGEVALLE, *C. r. Acad. Inscr.*, 1907, p. 389; *Méi. Faculté orient.*, 3, 1903, p. 753 s. — Autre trône phénicien d'origine inconnue : VANDERHAED, *Syria*, 5, 1924, p. 119.

⁽¹¹⁾ Le bétyle sphérique de Sidon est peut-être posé sur des sphinx : *Brit. Mus. Catal., Phœnicie*, p. 186, pl. 34, n° 7. Mais la représentation en est si petite que le détail reste

très douteux.

⁽¹²⁾ *Brit. Mus. Catal., Phœnicie*, pl. 6, n° 11.

⁽¹³⁾ REYNA, *Mus. de Phénicie*, p. 162, pl. 29, n° 8 (vérification faite, les doute de Froehner (*ibid.*, p. 854) sont sans valeur). — La véritable interprétation dans DURAND, *Notes de Mythol. syrienne*, p. 154.

⁽¹⁴⁾ Je pense à une tête inédite du musée de Nicée, trouvée jadis à Arsoz, et coiffée d'une couronne de sphinx, d'autres, analogues, ont été récemment découvertes par une mission anglaise à Epeia, près de Soles de Chypre. — Voir du reste le monnayage d'Idolou, qui a pour type unique le sphinx de la déesse que l'on adorait dans ce fameux sanctuaire. Les monnaies remontent jusque vers 500 av. J.-C.

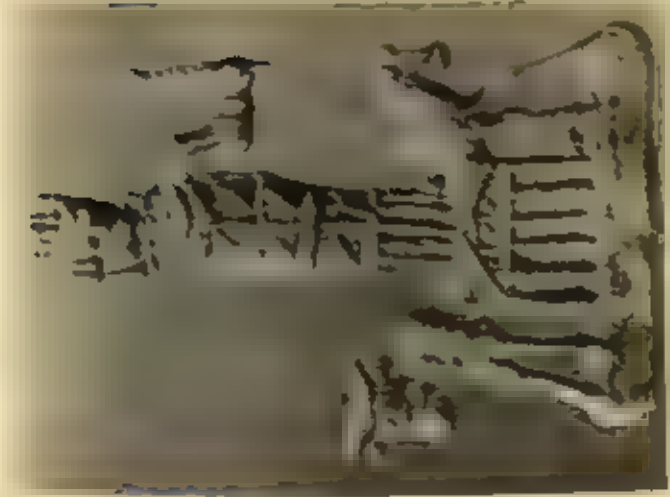
⁽¹⁵⁾ Voir la numismatique de Nagidos (*Brit. Mus. Catal., Lycônia*, etc., p. 112 s.) et d'Aphrodisias en Cilicie (*langue-Blumen, Kleinasiatische Numismatik*, p. 134 s.). Aphrodite assise sur un trône flanqué de sphinx assis. Vers 375.

et comme ces amulettes ne sont connues en Syrie qu'à Venis, c'est par elle qu'il faut chercher à expliquer le monument. Sur une base carrée est posée une tablette probablement circulaire — une *tabche* comme celles que les porteurs d'eau posent sur leur tête. Cet ustensile n'est d'ailleurs pas étranger au milieu sacré, car il servait en Égypte à maintenir les robes canopiques que leur fond arrondi ne permettait pas de poser sur une surface plane ¹. Tel était évidemment le cas de l'objet que figurait notre bas-relief, et que sa mutilation rend très difficile à comprendre. La partie supérieure en a disparu, l'inférieure présente une forme voisine de la sphère, mais d'une sphère tronquée en haut et pourvue de ce qui paraît être un rebord. L'aspect actuel du monument fait penser à une large bassine, à un *ibex* ² et en étant ainsi, la représentation servirait à rapprocher des monnaies d'Arabis et l'on voit le vase à libations d'Atargatis entre ses deux sphinx. Mais le mieux est d'attendre qu'une nouvelle découverte vienne un jour nous éclairer en nous offrant une image moins floue.

Enfin, avant de quitter Venis Helio-politane, je vous en dis un mot d'un plomb-volt d'Amthoe (sept LXXXIV n° — dans lequel j'ayais cru reconnaître une figure d'Atargatis en me fondant sur la description qu'en donnaient les éditeurs de Baalbek ³. Je serai moins affirmatif aujourd'hui que la cartouche de M. Zaluski m'a permis de juger l'objet d'après une excellente photographie. Il s'agit d'une clole enroulée, probablement à la serbe, confiée d'un très haut *calathos* orné de globules. À son cou pend une boucle et sa queue est divisée en deux registres, dont le supérieur contient deux boules à quatre et cinq branches, l'inférieur deux gloles sur lesquels se détachent des boules à huit branches, autant que l'on puisse dire. L'avant-bras droit de la figure est projeté en avant et redoublé à un moignon, le bras gauche, au contraire, est levé et retient sur l'épaule un objet dans lequel les éditeurs ont vu, et qui semble être reconnu une amphore, et il faut avouer que l'on n'en trouve guère d'hypothèse plus heureuse. De part et d'autre de la déesse sont deux humains, si mal coulés au si frosts, qu'ils démontrent tout exagération. La seule chose certaine est que ces amulettes, contrairement à la règle générale, font face à la déesse au lieu de lui tourner le dos. Nous noterons aussi que le mieux conservé des deux, celui de gauche, pour-

¹ PRUSACKI, *Ferramentas de uso no Templo*, p. 17 n°; BRUNO, *Bull. de la Soc. archéol. d'Alexandrie*, 7, 1929, p. 40.

² Baalbek, t. I, 1908, et *Falériste*, 1928, p. 174.



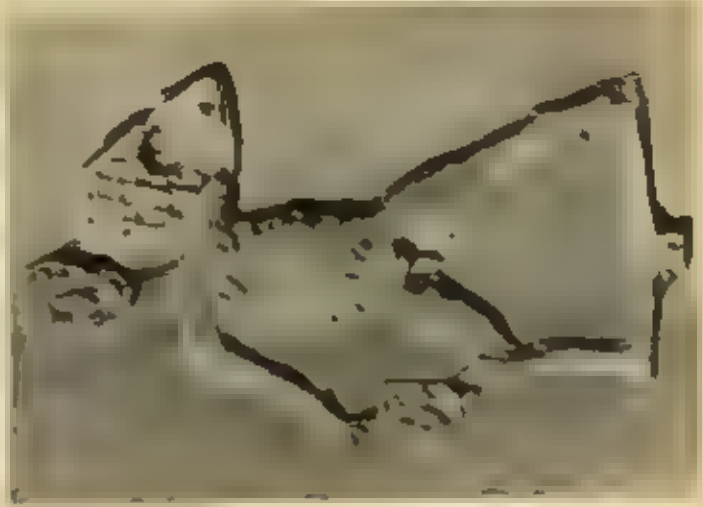
Jupiter assis



Juno



Jupiter debout



Bacchus



Venus



Juno

PLACES PROVENANT DE ANCIEN

Musee de Berlin

rait être à la rigueur un sphinx accroupi dont la tête aurait disparu. Les auteurs, qui cherchaient un Bacchus, ont proposé avec toutes les ressources possibles de le reconnaître dans cette figure, portant une amphore sur l'épaule, ce dont je ne connais guère d'exemple. Nous avons pensé, au contraire, en nous rappelant le rite bien connu que ce pouvait être une Vénus-Margatis en hydrophore. La déesse n'est représentée par aucune image dans la série des plombs d'Am-Djoudj, alors que ses parents y figurent en nombreux exemplaires, et cela ne laisse pas d'être paradoxal pour une divinité des eaux, quand il s'agit d'offrandes immergées dans une source. Notre hydrophore comblerait donc une lacune. Quant aux études de sa gaine, elles s'expliqueraient bien chez une déesse assimilée à Vénus Uranie. Mais tout cela reste douteux.

Nous en venons maintenant au troisième dieu de la triade. Son image toujours formée comme un terme, est flanquée elle aussi d'animaux, malheureusement très mutilés. Sur l'autel d'Antioche (pl. LXXXIII), je renonce à déterminer leur espèce. Sur l'autel de Hermel, au contraire, M. Virolleaud y peut reconnaître les lions, et cette hypothèse paraît bien être confirmée par un autre détail de l'autel d'Antioche : la base de la statue y est ornée en effet d'un superbe lion passant. Quant à la gaine du lieu, elle est fruste sur l'autel de Hermel, mais celui d'Antioche la représente presque exactement comme fait le relief du Palatin : sur sa face plane étaient sculptés trois registres dont deux subsistent, et contiennent un griffon chacun.

Les trois animaux dans les quels nous venons de reconnaître les symboles de Vénus et de Mercure : les sphinx, les griffons et les lions, figurent souvent parmi le riche décor qui couvre la gaine de Jupiter Héliopolitain, ce qui confirme l'interprétation que nous en avons donnée. Rien, en effet, dans ce décor n'est laissé au hasard, et les symboles des pères du lieu y marquent bien, par leur présence, la suprématie de Jupiter dans la triade, comme les justes des planètes y marquent la torde de ce lieu cosmique sur le mouvement de l'univers¹. Alors que les griffons et les sphinx sont sculptés en bas-relief et ornent simplement les carrosses de la gaine, les lions ne sont jamais représentés que par leur moitié, vu de face, souvent en très haut relief,

¹ Cuvonx, *Le Jupiter Héliopolitain et ses divinités : les planètes*. Syria, 2, 1924, p. 46-46.

et ils occupent un emplacement qui il convient de préciser. Un certain nombre d'exemplaires de la statue de Jupiter sont décorés d'un herme¹⁾, d'un terme de dimensions notables appliqué sur la face antérieure de la gaine, et dans lequel on ne peut hésiter à voir l'image de Mercure Heliopolitain, telle que la font connaître le plomb d'An-Djoudj et les trois bas-reliefs de la triade. Nous tenterons plus loin d'expliquer sa présence. Pour l'instant, nous nous bornons à observer que c'est autour de ce terme qui sont groupés les nattes de lion, qu'en certains le terme est posé au-dessus de l'un d'eux, et qu'en d'autres il arrive même que le terme soit remplacé par l'un d'eux. Nous ressensons une fois de plus que le lion, dans la symbolique héliopolitaine, appartient à Mercure.

Mais il se trouve en outre que cet animal tient une place importante dans la décoration des temples. Il alterne avec le taureau de Jupiter sur les frises des deux édifices où M. Thiersch a vu en fait le symbole d'Atargatis. Bien que celle-ci, à Baniabek, ne soit jamais associée aux lions et qu'elle ait pour compagnons les sphinx phéniciens, nous craindrions d'exclure trop formellement que le lion n'ait jamais pu lui être donné du tout à la suite d'influences étrangères. Mais il n'est pas probable que ce fût le cas dans les édifices officiels de son culte. D'autres monuments nous montreront étroitement qu'elle constitue le lion accompagné Mercure à Baniabek, et c'est ce qui nous incite, pour notre part, à douter que l'on puisse trouver sur la frise d'autres lions que ceux de ce panthéon même. On demandera peut-être pourquoi, dans cette hypothèse, Venus est exclue de la frise au profit d'un dieu qui se situe au premier abord un peu important que celui-ci. Nous pensons que la chose s'expliquera plus loin. — Et l'on voit tout de suite combien la décoration des temples s'aggrave en devenant plus simple, combien sa symbolique

¹⁾ Je renvoie, pour leur énumération, à un liste commentée qu'ont donnée des images de Jupiter les éditeurs de Baniabek 2, p. 111.

²⁾ L'attribution de ces animaux à Atargatis est surtout due à M. Thiersch. Les éditeurs ont gardé sur ce sujet une réserve extrême (Baniabek 2, p. 111). Parlant du texte de Baniabek dont il sera question plus loin, et qui attribue le lion de Baniabek à un autre dieu,

ils disent seulement : *eine Bestätigung für frühere Zeit kann man finden wollen im Wechsel von Löwen und Stierprotomen am Tempelfries*, en quoi ils voyaient assez juste. — M. Dussan (Notes de mythol. syrienne, p. 186) avait mis en garde depuis longtemps contre l'ambiguïté de la symbolique du lion en Syrie.

³⁾ Plus loin, p. 345.

deviendra claire, si nous y reconnaissons désormais, au lieu des symboles d'une dyade, ceux de la triade tout entière : les taureaux de Jupiter, les tritons de Vénus, les lions de Mercure.

3. — Mercure Héliopolitain et le Soleil

Mercury Héliopolitain nous apparaît donc comme un dieu aux griffons et aux lions. Les animaux caractéristiques demandent à être expliqués.

Nous examinons d'abord les griffons, dont la symbolique est la plus claire. — Sur l'aédile d'Antioche, les taureaux de la gaine de Mercure les représentent au repos. Sur le relief du Pilatus, au contraire, l'usage est plus explicite : le griffon y traîne un char. Et s'il est vrai que le conducteur du char est mal caractérisé, cette ambigüité se trouve compensée par la conformation du griffon au disque très nettement formé. On ne peut des lors s'avoir aucun doute sur l'identification de l'usage : c'est le Soleil. D'ailleurs le griffon est un des compagnons attelés du Soleil en Orient. C'est l'animal fabuleux que presse pour charier Hélios l'ouragan, et qui, aux confins de la terre et du ciel, assiste avec l'astrida pour le accompagner dans sa course. Aussi le voyons-nous, sur le céleste autel du Capitole, traîner le char du Malakbêl, dieu palmyrénien du Soleil levant. — En revanche il ne semble jamais avoir été donné à d'autres dieux².

Pour que son vêtement fut breuvé de griffons et de chars solaires, il faut donc que l'on ait regardé Mercure de Baalbek comme le dieu du Soleil.

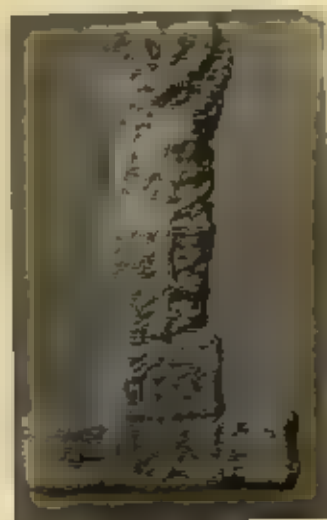
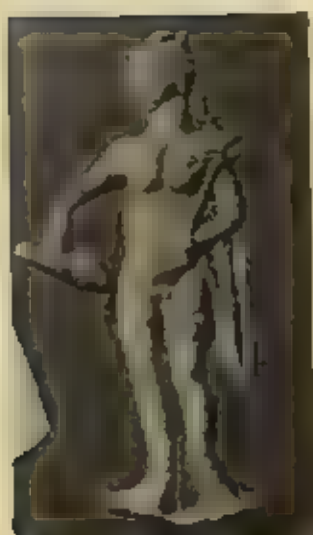
Cette conclusion est fortifiée par le sens que donne la symbolique héliopolitaine au second aède de Mercure au lion. En dehors des monuments où nous l'avons déjà relevé, cet animal apparaît à Héliopolis, autant que nous sachions, trois fois³.

² De même, *Apollon le mythologique* (p. 109) ou *Études syriennes*, I (1928, p. 161) s.

³ On cite parfois le Sataric d'Orthosie (*Brit. Mus. Catal., Phoenicia*, p. 128 s.), mais les animaux qui traitent le quadrige de ce lieu ne sont pas le vrais griffons : ce sont des lions connus dans le genre de ceux que

monte Sathur à Tarsus (souvent ils sont aigres). Au reste, Saturne en Syrie est un dieu solaire, cf. *Soleil de la nuit* (*Études syriennes d'Assyrie*, I, 1910, p. 124 s.) ou *Syria*, 9, 1928, p. 103 s.

⁴ Un griffon apparaît encore à Baalbek, sur un autel plus bas (p. 34).



1

2

3

PLOMBS DE AIN DJOUDJ REPRÉSENTANT MERCURE

Musée de Berlin.

Le lion disparut aussitôt et Eusebe ramena la sphère comme le jeu s'écroulait, et il l'assisa, et elle n'était autre que le betyle. Il s'empara du betyle et lui administra quel bien d'appartenir, et le betyle répondit qu'il appartenait à la nature. Or la nature est adorée par les Héliopolitains, qui l'ont installée dans le sanctuaire de Zeus sous la forme d'un lion. Et Eusebe rapporta le betyle chez lui dans la même nuit d'un seul et tout bon qui sa distance ne fut pas moindre, disait-il, de deux cent dix stades.

Ainsi l'on adorait à Baalbek un dieu-betyle dont l'épiphannie prenait la forme d'une sphère ignée. Les commentateurs de ce texte ont tous les regardés Genaios¹ comme un dieu solaire. Etant donné ce que nous venons d'apprendre sur le lion, compagnon du griffon solaire, de l'angle solaire, enfin du Soleil lui-même dans ses sombres portes à le redonner raison, et à chasser l'obscurité, nous ne sommes pas surpris de reconnaître Genaios dans un lion porteur du disque, que figurent les monnaies de Béryte — ville très dévouée aux dévotions héliopolitaines, et dont les habitants furent les principaux propagateurs de la triade en Occident.

Pour clore l'énumération de ces témoignages, nous citerons un monument qui ne provient pas de Baalbek, mais qui reste aussi indubitablement que s'il en provenait la symbolique que nous avons analysée. C'est une médaille publiée récemment par M. Gagnon, et très prochainement gravée sous l'empire d'Émile, où elle a été trouvée⁽²⁾. On y voit le principal dieu syrien de l'époque romaine,

(1) Le nom de Genaios se rencontre avec certitude dans une inscription de Deir-el-Kala'a, haut-lieu de Béryte (*J. G. Rom.*, 3, 1891), et d'une façon très douteuse dans deux autres, l'une de Deir el-Kala'a (ou Messia et Moutterok, *Mél. Par. orient.*, 7, 1921, p. 38.), l'autre de Cordoue (HILLES V. GARTHOFER, etc., *Archiv für Religionswiss.*, 22, 1923/4, p. 117-132). Ce nom, dont l'allure est très grecque, est-il néanmoins sémitique, comme le pensent certains linguistes (NOLDEKE, *Zeitschr. der deutschen Morgenl. Gesellsch.*, 61, 1887, p. 717, DESSAU, *Notae de myth. syr.*, p. 84, LUDZANSKI, *Ephem. für semit. Epigr.*, 2, p. 82, ? Est-il une simple équivalence grecque qu'il faudrait rapprocher de celles de Hagios, Hagnos, Hosios, Dikaios, souvent portées par des divinités orientales ?

Nous admettrions plutôt la deuxième solution, car l'inscription de Deir el-Kala'a, l'événement Baal-pagadi, s'adresse à un dieu généralement identifié à Zeus, ce qui ne convient pas au Soleil de Baalbek. Voir pourtant l'inscription de Portos, plus bas p. 346.

(2) HILL, *Brit. Mus. Catal.*, PHAENICIA, p. 92 et XLVIII s. — À quoi l'on peut ajouter que RASCHÉ (*Lexicon universale rei nummarie*, 1, p. 1500 f.) signale une monnaie de Béryte frappée sous Valérien, dont le type est *leo gradens capite radiato*. — Tout en partageant l'opinion de M. Hill, je ne voudrais pas affirmer que le culte du lion solaire ait été emprunté par Béryte à Héliopolis. Je serais porté à croire plutôt que la Phénicie est sa patrie.

(3) GAGNON, *Syria*, 7, 1926, p. 347.

le Soleil monte sur un angle et flaque à gauche d'un lion et droite d'un griffon (fig. 2).

La symbolique solaire du lion est surtout connue par l'Égypte¹. Mais elle est fort bien attestée en Syrie, tant par les monuments que nous venons de citer que par d'autres dont nous sommes obligés de remettre l'étude à plus tard. L'intérêt de ces données et celle du caractère d'une influence égyptienne² ne nous est pas certain. Les cylindres de la dynastie d'Uruk ont d'ailleurs le lion et le griffon³, et cette symbolique plonge ses racines dans une couche si primitive, l'association d'idées qu'elle suppose est si immédiate, que l'on ne peut s'empêcher de la trouver chez un peuple que la nature mettrait en contact avec le fauve et la cruche d'égoutte⁴. Au regard fascinateur et la force irresistible



FIG. 2. — Lion de Syrie et griffon.
Le Soleil et ses trois animaux
symboliques.

Que les imagiers syriens fussent sensibles aux analogies de cet ordre, c'est ce que montrent les chevaliers immenses dont ils se sont plu à pourvoir leurs dieux solaires⁵.

Le lion et le griffon, qui sont les compagnons de Mercure Héliopolitain, se trouvent donc être aussi ceux du Soleil, ce qui fait paraître extrêmement vraisemblable l'identité des deux dieux. Or cette présomption est confirmée par deux documents.

Une inscription d'Abila de Lysanias⁶, ville fortifiée hébraïque à Baalbek par son voisinage et par ses traditions, s'identifie Mercure à Malakbel, dieu palmyrénien du Soleil. Et un griffon baldaus se levait dans le tour des Archers palmyréniens à Douai par Malakbel représente la tête avec le Mercure, entourée des rayons d'Helios. Nous venons d'attester un peu plus loin que la théologie explique très précisément cette confusion.

¹ Pour les Égyptiens, voir *Le temple de Louxor*, *Monuments Piot*, 25, (1912), p. 1 n. du tirage à part, *Hieroglyphes*, *Tierkult.*, p. 40 s.; et pour la mythologie gréco-égyptienne le même, *Griechisch-Ägyptischer Offenbarungsauber*, 2, p. 106.

² Voir *CONTRAT*, *Revue biblique*, 13, (1914), p. 536. — C'est probablement à l'Égypte qu'est due la consécration et l'enrichissement de la domoile du Soleil.

³ *Revue*, *Chapelles rendues de l'Égypte*, des

inscriptions (1902) p. 100 s.

⁴ Le Bas et Waddington, n° 1875 a; cf. Ed. Meyer, *Babyl.* (Rascher), p. 2876, *bas. Lévy, Rev. études juives* 19, (1901) p. 187 s.; *Μερουριος Μελχ.* [Ελ]λός (201 apr. J.-C.)

⁵ Voir plus haut, p. 321, note 1. Et ajouter que le culte des divinités héliopolitaines est attesté à Abila par deux dédicaces à Zenn de Baalbek. *Le temple de Baalbek*, *Revue d'archéol. orient.*, 2, p. 7; 4, p. 48.



PLOVBS DE AIN DJOUDJ

Disque dans le croissant

Musée de Berlin

Tout ce qui vient d'être dit¹ nous incite à attribuer au culte de Mercure une série d'ex-voto qui n'ont pas été expliqués de façon satisfaisante jusqu'ici². Parmi les plumes votifs d'Am Djendj *hgn* — en cinq exemplaires au total dans lequel on reconnaît sans peine l'unige l'une enseigne religieuse (pl. LXXXVI). Le symbole divin qu'elle représente est porté sur une tige plus ou moins courbe, qui figure la double destinee dans la realite a être émanchée sur une hampe de bois. Sur cette double est attaché d'abord un croissant presque fermé, orné de protuberances qui rappellent peut-être les pierres précieuses de l'original. Sur un exemplaire on voit distinctement une cordetelle, qui devait avoir pour objet toujours sur l'original, d'assujettir le croissant à la double³. Et entre les branches du croissant se détache — sur un exemplaire, le buste rattaché, sur les autres en disque quadruple surmonté d'une petite tête rattachée et entourée, dans un cas, de courts rayons. Il est clair que le disque avec la tête puis le buste solaire ne représentent qu'un seul et même symbole en voie d'anthropomorphisation. Or si l'on s'élève par la pensée le petit et l'embryonnaire jusqu'au stade si gâté du disque, on a la surprise de se trouver devant le symbole à peine altéré de Shemash, le disque fermé dans les branches du croissant, tel que le figurent, porté sur la même hampe qu'ici, les cylindres balybaens. Comme les Grecs et les Romains n'ont jamais imaginé d'adorer sous cet aspect le dieu solaire d'Héliopolis, il est probable que ces petites figures de plomb nous apportent le reflet de la plus ancienne idole de Mercure. Cette enseigne, qui était encore vénérée avec ferveur à l'époque romaine, si l'on en juge par le nombre des plants qui la représentent, est certainement antérieure à l'époque séleucide, et permet de mesurer la haute antiquité du culte solaire de Baalbek. Selon

¹ Peut-être faut-il encore citer ici, pour la rapprocher du simulacre en forme de terme qui représente Mercure à Baalbek, la curieuse idole syrienne d'un dieu solaire publiée par M. Pannier, *Rev. archéol.*, 1903, 4, p. 398. La tête rattachée du dieu émerge d'une plaque dont la forme humaine est à peine esquissée.

² *Baalbek*, I, p. 31 s.

³ On peut comparer ce détail à la cordetelle qui est figurée, de manière presque identique, sur une enseigne religieuse (trouvée par

M. ALAN KOWZÉLISSAN *Museum Journal*, June 1938, p. 103.

⁴ Par exemple, DELAPORTE, *Cylindres orientaux de la Bibliothèque Nationale*, n° 143. — Il est curieux de remarquer que cette forme de l'adoration du soleil n'est pas spéciale aux Sémites. Un passage de MAXIM DE TYRE (33), montre qu'elle était connue en Europe. *Περὶ τῆς ἀρχαιότητος τοῦ κόσμου* (II, 1, 10) : *Ἡ δὲ ἡμετέρα πόλις, ἡ ἑξ ἡμετέρων ἀρχαίων ἀρχαία, ἡ πόλις τοῦ ἡλίου*.

toute apparence nous avons affaire à un très ancien dieu sémitique.

Et l'honneur de quel dieu Baalbek rend-elle le nom d'Héliopolis? Ici l'honneur du soleil et du soleil qui elle est jadis connu, en l'honneur de celui qui reçoit à son tour, plus tard le nom de Mercure. Il est vrai que l'image de Jupiter porte chez nous quelques symboles solaires, que l'on n'a pas encore bien expliqués, et d'où l'on pourrait être tenté de conclure que le grand dieu participait lui aussi de la nature heliastique. Nous profiterons, pour discuter ces symboles, de ce qu'ils nous fournissent une occasion de préciser les rapports qui unissent et séparent de la triade Mercure à Jupiter.

Le culte de la divinité syrienne qui comprenait Jupiter-Baalad, n'est attesté à Baalbek par un aussi vénérable document que l'inscription sacrée du Soleil, mais il serait fort imprudent de croire qu'il y fut importation récente. Il n'y a rien de tel à nous laisser naître le penser que la triade heliastique nous apparaît dans les monuments de l'époque romaine, soit à la création tardive, elle perd et tout aussi récemment que les triades de l'Égypte. Ce qui importe de retenir par là est qu'Héliopolis n'a pu être nommée par les Grecs la *ville du Soleil* que si ce dieu passait alors pour le plus important de la bourgade. Il ne s'ensuit pas qu'il fût nécessairement le plus grand dans la hiérarchie nationale. Nous comparerons donc ses titres à celui de Melqart tyrien, fils de Zeus et d'Astérie, qui fut un testamento le premier dieu d'Égypte, bien qu'il fut le dieu des Mésopotamies. Les inscriptions ne restent pas là. Les nombreux témoignages de l'époque romaine prouvent que Jupiter était passé au tout premier plan des cultes locaux, et que la ville eût alors mieux aimé le nom de *ville de Jupiter*. Mais dans son esprit d'héliastique qu'elle était au III^e siècle avant J.-C., la religion d'Héliopolis était devenue joviennne.

Ce phénomène doit certainement être mis en rapport avec la diffusion générale en Syrie, à l'époque hellénistique, des doctrines « chaldéennes » qui tendaient à établir par un lien fort en ce monde cosmique, universel regnant le cours des principes et le sort du monde, rôle auquel la nature de Baalad et son

¹⁰ Voir plus bas, p. 355.

aptitude à être conçu comme un être transendant le personnel particulièrement bien ¹. Et une fois ce rôle donné à Hadad, le Soleil passait nécessairement au deuxième plan.

Le changement dat se produisit dans le cours du III^e siècle avant J.-E. Celle date, qui résulte des études de M. Lamonot sur les cloîtres des *Chalderas* ², est confirmée par l'apparition sur la monnaie royale des Séleucides, en 319 avant notre ère, de l'usage de Zeus Ouranios, portant le croissant lunaire au front et le soleil en main. On peut bien admettre que l'idée d'un dieu suprême était alors bien entrée dans la théologie.

La transformation d'Hélios en Hermès a probablement suivi celle de Hadad en dieu cosmique. Le plus ancien exemple en est fourni, semble-t-il, par les inscriptions qui ornent le tombeau d'Antiochus I^{er} roi de Commagène, sur le Nimroud-Dagh, et qui mentionnent Apollon-Mithra-Hélios-Hermès ³. Le monument a été construit entre 98 et 81 avant notre ère, ce qui n'exclut assurément pas qu'il ne reflète une doctrine répandue depuis assez longtemps. — Mais qu'elles furent les raisons qui permirent d'identifier Hélios à Hermès ? M. Isidore Levy, commentant l'inscription d'Abila où Mercure est identifié à Malakbel, c'est-à-dire au Soleil, a supposé que c'était à cause de son rôle de psychopompe ⁴. Dans la mythologie greco-romaine, qui plaçait sous terre le séjour des morts, c'est Hermès ou Mercure qui guide les ombres vers leur dernière demeure en leur montrant le chemin avec son caducée. Dans la théologie orientale au contraire, les âmes sont des patriarches du feu céleste, que le Soleil fait descendre sur ses rayons jusque dans les corps, et qu'il ramène vers lui par le même moyen une fois que la mort les a dépouillés de leur enveloppe charnelle. À Mercure psychopompe, au Soleil aragogue, sont dévolues les mêmes fonctions, et le caducée du premier deviendrait tout naturel-

¹ On doit peut-être tenir compte aussi de la politique religieuse d'Antiochus Épiphane, dont je dirai un mot ailleurs à propos des cultes de Séleucie de Piérie, et qui tendait à unifier en Syrie les cultes des innombrables Baals en les assimilant à Zeus Olympien. Mais sans doute faut-il, dans cette tentative, reconnaître une part d'influence orientale, de tendance orientale, à la subordination de tout

à un être suprême.

² Voir plus bas, p. 344, note 1.

³ *Bull. Mus. Lat.*, *Seleucid Kings*, p. 86, Banzon, *Rois de Syrie*, p. clix et 178.

⁴ HENRICH und PARNISCHKE, *Reise in Kleinasien und Nordsyrien*, p. 273, II a, l. 10 s.

(sin. Lévy, *Revue des études juives*, 43, 1901, p. 187.

lément en Orient, l'attribut du second. — Cette hypothèse ingénieuse entraîne-t-elle une conviction profonde?

Hermès a été assimilé à certains dieux psychopompes en effet. On pense surtout à Anubis, le grand *thureau des Chemins* du soleil et de l'enfer. Mais il est bon de remarquer qu'Anubis a pour *unique* fonction de conduire les âmes défunctes, si bien que l'on ne pouvait traduire son nom en grec que par celui du psychopompe qui était Hermès. — On peut songer également à Sabazios dans la symbolique duquel le caducée implique certainement quelque assimilation à Mercure¹⁾. Mais, si nous sommes en plein culte mystique, où toutes les fonctions de Sabazios pouvaient être éclipsées par son rôle de conducteur des âmes, ce qui justifiait le syncretisme. On en peut dire autant d'Osiris, qui recevait comme dieu du mystère le thyrsos de Bacchus et le caducée de Mercure²⁾. — Il est clair que les cas de ce genre ne sauraient fournir un parallèle très rigoureux à celui qui nous occupe: ce serait admettre que l'eschatologie absorbait toute l'attention des prêtres syriens à l'époque hellénistique, alors qu'il est permis de douter qu'elle en constituât plus qu'un chapitre de leur cosmogonie. L'activité du Soleil comme magicien n'est certainement qu'une faible partie des fonctions que lui prêtent les théologiens, et nous craignons qu'elle ne fournisse une base beaucoup trop étroite pour l'assimilation — et l'assimilation allant jusqu'au nom — de deux dieux aussi complètement différents qu'Helios et Hermès. — En réalité, ce phénomène semble avoir des raisons plus profondes et plus générales.

Nous serions porté à croire qu'en Syrie le caducée — et le nom de Mercure quand il se rencontre — trahissent la relation qui unit au lieu suprême le dieu qui les porte. Le grand dieu des Semmes est un maître transcendant qui ne se mêle pas à la vie de l'univers qu'il gouverne. Aussi attribue-t-on volontiers ses interventions les plus directes dans le monde sensible à des

¹⁾ H. SAKABER, *Archaeological Studies* p. 125 et le tableau, p. 82 s.), dont l'explication ne me paraît pas exacte. — Ajouter le pectoral d'En-penn: *Archaeol. Ancestral*, 1912, p. 454) et un caducée (cf. figure en bas de page).

²⁾ Bosc¹⁾ et de Lagny²⁾ mention d'Osiris searrant dans ses replis le thyrsos et le caducée. *Sieglin Exped.*, 4, p. 144, pl. 32 (v. Bosc¹⁾).

— On pourrait interpréter de même l'identification de Mithra à Mercure, comme l'a proposé M. Lemoine (*Mystères de Mithra*³⁾, p. 146, note 2). Mais Mithra est un dieu solaire, et nous serions plutôt porté à croire qu'il a été identifié à Hermès dans les mêmes conditions que le Soleil d'Héliopolis.

êtres qui sont ses émanations, ses hypostases. La religion d'Israël a connu de bonne heure ce *malak Jahé* — émissaire de Dieu et agent de sa volonté — parmi les hommes, et la religion phénicienne doit peut-être à une conception analogue son *malak Ishtar*. Mais il est un cas plus intéressant et core pour notre recherche : celui de Malakbel à Palmyre — et l'assimilation de ce dieu à Mercure dans l'inscription d'Abila nous paraît due, en première ligne, à tout autre chose qu'à sa qualité de psychopompe.

Malakbel est bien un dieu du Soleil, mais il est caractéristique que son nom, loin d'exprimer sa nature, traduise une conception théologique. Malakbel est le *messager de Bel* — comment s'explique cette fonction ? Bel, à l'époque gréco-romaine, est une forme du grand dieu céleste des Sémites, et une étroitement analogue l'un, par exemple, à Jupiter Héliopolitain. Lui aussi a le taureau pour compagnon¹ et très probablement le foudre pour attribut². Lui aussi partage de la nature de Baalshamon et de celle de Hadad. Lui aussi, quand on traduit son nom, se confond avec Zeus et Jupiter. Or la théologie des *Chal-deux*, sous l'emprise de laquelle se trouvent les cultes syriens, fait du Soleil le reflet, l'expression sensible de ce dieu cosmique, de cet être suprême inaccessible aux sens. Il est l'intermédiaire, le médiateur entre la raison universelle et le monde phénoménal, et c'est là, certainement, pourquoi Malakbel a pu être appelé l'apparition, le *messager de Bel*. Mais c'est aussi, pensons-nous, la raison qui l'a fait assimiler par les gens d'Abila au *messager de Jupiter*, à Mercure.

Nous croions donc volontiers que Mercure était à Jupiter dans la théologie héliopolitaine, ce que Malakbel était à Bel dans la palmyrénienne. Que cette conception lui ait fait attribuer entre autres le rôle du psychopompe,

(1) Sur ces *malak-Jahé*, voir ШЕДАН, *Hist. du peuple d'Israël*, I, p. 287; ED. MAYER, *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme*, p. 210; ПРАДЗИНСКИ, *L'archange Gabriel (Seminarium Aontukovianum*, 2, 1938, p. 243.

(2) CLERMONT-GALLIARD, *Recueil d'archéol. orientale*, 5, p. 153.

(3) PH. BUDER, *Mélanges Reuss*, p. 31-55. CLERMONT-GALLIARD, *Recueil d'archéol. orient.*, 5, p. 153; ЛИБАНОВСКИ, *Ephem. für semit. Epigraphik*, 1, 1902, p. 256 n.; CHABOT, *Choix*

d'inscript. de Palmyre, p. 65.

(4) CUNEO, *Études syriennes*, p. 251 n.; CALAT, *des sculptures des mus. roy. du Cinquantenaire*, n° 56.

CHABOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. 13, n° 5 et 6. — Nous supposons ici, à vrai dire, l'identité de Bel et du dieu que la liturgie gréco-palmyrénienne du monument en question nomme alternativement Zeus et « celui dont le nom est bon pour l'éternité ».

c'est ce dont nous n'entendons pas louter. Mais l'assimilation des deux dieux repose maintenant sur une base singulièrement plus large et plus naturelle, puisque « *il ne s'embrasse rien de moins que l'activité tout entière du Soleil qui était, au-dessus du bien suprême qu'il représentait, le soutien des sphères célestes, le maître des éléments, le formateur des êtres humains* »⁽¹⁾.

Ces idées paraissent d'ailleurs se recollecter dans certains détails des monuments figurés⁽²⁾. — La *gaze* de Jupiter Heliopolitain porte plusieurs images du Soleil⁽³⁾. Celui-ci figure d'abord parmi les bustes des planètes, ce qui ne traduit que le rapport de subordination qui unit ces astres au dieu cosmique. Il figure encore sur le poitrail du dieu sous forme d'un disque « *de forme d'orens* »⁽⁴⁾. Cette image, aussi bien par ses grandes dimensions que par la place qu'elle occupe, prend évidemment une tout autre importance que celle des bustes planétaires. Mais nous allons encore trouver le Soleil sous une troisième forme. Cette fois il emprunte les traits de Mercure Heliopolitain : c'est le *terme* du *panthéon* mineur, accompagné de ses *mitres* de *l'orens*, qui est souvent appliqué sur le devant de la *gaze* du grand dieu. Si Mercure recourt sur les images de celui-ci une place aussi privilégiée, c'est justement parce qu'il est l'aspect sensible du grand Jupiter et son incarnation la plus précise, la forme même sous laquelle le dieu se manifeste. Et c'est aussi ce qui justifie la présence du disque sur le poitrail de la statue. Si ce disque était seul, on pourrait supposer une assimilation ou synonymisme entre le grand dieu et le Soleil. Mais cette conclusion est interdite par le *terme* : il n'y a manifestement

⁽¹⁾ Sur cette théologie, voir aussi *Jupiter summus et Jupiter solarius* (Arceus, *Die Religionswissenschaft*, 9, 1906, p. 323-336), *Théologie solaire du paganisme* (Mém. de l'Acad. des Inscriptions, 19, 1913, 2, p. 447-479, *Syria*, 8, 1927, p. 164. — Au moment où je corrige les épreuves de cet article, M. Gumont, à qui j'avais fait part de mon hypothèse sur le Soleil comme dieu-solaire, intermédiaire entre le grand dieu et les hommes, veut bien m'indiquer certains passages de théologues païens, qui appuient à cette hypothèse des parallèles très précieux. Non pouvant faire état maintenant, je me propose de revenir sur ce point à l'occasion d'un autre article.

⁽²⁾ Et dans certains textes. Voir p. 350.

⁽³⁾ Je ne compte pas un nombre de celles-ci l'aigle que plusieurs statuettes mettent aux épaules du dieu. C'est l'aigle de Zens et de Jupiter, qui tient parfois le tonnerre. Je n'aurais tenté d'interpréter de même l'aigle perché sur un foudre que figurent un autel tyrien et une stèle de Heidelberg (Gumont, *Syria*, 8, 1927, p. 164 s.). Cet oiseau représente bien le Ciel, mais parce que le Ciel est assimilé à Jupiter, dont l'aigle est le compagnon. Il n'appartient pas, dans ce cas, à la symbolique *assyrienne*.

⁽⁴⁾ Voir p. 334, note 1.

⁽⁵⁾ *Idem*.

pas en, au sens strict, d'assimilation de Mercure à Jupiter, dont les personnalités restent distinctes, bien qu'antiquement associées. Le plus simple est donc d'expliquer le disque comme le terme.

Cette analogie si étroite entre le grand dieu et son représentant peut être observée sur d'autres monuments syriens. Nous citerons par exemple deux autels de la région de Babilas¹. Sur l'un, la face principale porte le buste radieux du Soleil, les faces latérales un bucrâne et un foudre, attribués à Jupiter; sur l'autre, la face médiane porte le même buste, les faces latérales un foudre, chacune. De même, certains monnaies de Tripolis frappées à partir du règne de Septime-Sévère représentent l'autel monumental que cette ville avait dédié à son grand dieu, Zeus Hégios: le fronton de cet édifice est orné du buste du Soleil². Et ce buste est sculpté également dans le fronton des propylées qui mènent au sanctuaire de Baal-shamim à Seia, haut-lieu de Canatha³. L'idée qui expriment tous ces monuments est celle-là même qui conduisit à placer le terme de Mercure et le disque sur la gaine de Jupiter. On avait voulu dissocier complètement la notion du dieu invisible et celle de sa manifestation. — Au même ordre de faits se rattache une autre particularité du temple de Baal-shamim à Seia. Les deux degrés par lesquels on accédait à cet édifice sont portés, l'un par des taureaux, l'autre par des lions⁴. Le choix de ces animaux n'est pas fortuit. L'un représente le grand dieu, l'autre le Soleil, comme à Héliopolis, et leur réunion exprime la même idée que la présence du Soleil dans le fronton. Les animaux nous ramènent d'ailleurs à un détail de l'ornementation de Baalbek: on les constructeurs ont fait alterner sur la frise, exactement comme ceux de Seia sur leur escalier, les lions de Mercure et les taureaux de Hadad. Ils auraient pu y mêler les sphinx d'Atargatis, dont l'absence paraît marquer entre les deux dieux males ou bien particulier.

Cette intimité nécessaire du grand dieu et de son aspect sensible, jointe à la tendance naturelle des religions populaires à oublier le grand dieu pour le

¹ Le premier, trouvé à Aquana, près d'Aphaca (Liban), Syria n. 132, pl. 33 sur la face postérieure; la tourterle, devant un autel. Le second, trouvé à Mashnaka, Riban, *Mission de Phénicie*, p. 220, pl. 32, n° 2.

² *Leid. Mus. asiat. Phoenicia*, pl. 43, n° 19.

³ Beyerle, *Archæologie in Southern Syria*, p. 483 ss. — Voies 10 av. J. C.
⁴ *Ibid.*, p. 376 et pl. 28.

le fâcheux hasard qui lui fit naître pour patrie une ville nommée Héliopolis, pour père le dieu du soleil, *Hadad*, et pour premier historien un complice de son *Hadad* dans le sens critique, à savoir l'un, syncrétisme aveugle et bête, *Microbe* cherchant au dieu le Baalbek des astronomes solaires pour justifier sa théorie, n'en trouva qu'un seul qui soit digne de retenir l'attention, c'est le feu et tout d'abord l'attribut le plus originaire, certains astrologues ont déjà soupçonné que c'est l'attribut qui a remplacé le tonnerre de *Hadad*¹. Il semblerait qu'on puisse opposer quelque objection à cette hypothèse en observant que le foudre en question, ayant une manifestation si pouvant être que le tonnerre astologique, représente sur les monuments hittites et mesopotamiens comme un manche d'où partent trois flammes ondulées, exactement comme les rayons d'un soleil. C'est cet attribut que l'on doit prendre plus tard, pour un vrai foudre.

Avant de parler l'aspect du dieu de *Mercury Heliopolitani*, nous voudrions rappeler un monument dont il semble que l'on puisse proposer une nouvelle explication. C'est une base du Vatican, dédiée à *Jupiter Heliopolitani* (conservée n° 3). Cette base est surmontée d'un cylindre flammé de deux lions en ronde bosse, et sur la face antérieure duquel est sculptée en bas-relief une image de *Tyche* fort petite par rapport aux deux lions. *Archeolog* a bien vu que ce cylindre avait dû porter lui-même une statue. Mais comme la petite figure de *Tyche* ne se distingue guère en rien de celle qui orne le même la base de la statuette *Surock*, et l'on n'est plus justifié à croire que les lions, d'ailleurs

M. THOMSEN: *Zu den Tempeln*, p. 1, «... früher, wo man in einem mehr babylonischen als syrischen Begriffen entsprechenden Sinne den Sol von dem Jupiter trennen wollte. Cette époque avait raison. — De même, M. PANDT *Syria*, 10, 1929, p. 122 invoque l'existence de *Jupiter Heliol*. Et on lit dans le dernier exposé d'ensemble du culte héliopolitain (A. B. COOK, *Zeus*, 1, p. 330): *At Baalbek, Hadad was so far solar that when Greek settlers occupied the site, they identified him with their own Helios, and named the town Heliopolis*. — Ces préconceptions sont gratuites, et si les documents de Baalbek, si ce que l'on sait de *Hadad* ne leur fournissent l'ombre d'une base.

¹ VIKTOR JAROSLAV, ap. CHANTREUX DE LA SACRAIE, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, p. 625.

² Voir par exemple POTTIER, *Syria*, 2, 1921, p. 35 fig. 77. — Sur cette forme en général, son origine et sa diffusion: JACOBSTHAL, *Der Blitz in der orientalischen und griechischen Kunst*, p. 2 s.; BECKENBERG, *The Thunder-weapon*, p. 20.

³ ARCELLOS, *Skulpturen des Vatikanischen Museums*, 1, pl. 30, n° 151; DESSAU, *Syria*, 1, 1920, p. 19, fig. 2.

⁴ Sur cette *Tyche*, image du destin qui gouverne le dieu: GEMONT, *Syria*, 2, 1921, p. 44 s.

si disproportionnés, soient là pour elle. Nous pensons que le cylindre sur lequel elle est sculptée portait jadis un simulacre de Mercure Héliopolitain, et que c'est lui qui était flanqué de lions.

Je ne sais s'il ne faudrait pas aussi regarder comme des monuments de la triade syrienne une série de petits bronzes qui représentent Mercure chevauchant un aigle. Le Cabinet des Médailles en possède un fort joli, qu'il doit à Waddington⁽¹⁾. Seule une indication de provenance fixerait définitivement ce point. Il serait intéressant de pouvoir rapprocher ces représentations de celles qui figurent en Syrie l'aigle porteur du caducée.

1. — Mercure Héliopolitain et Bacchus.

Maintenant que nous avons acquis une idée un peu plus claire de ce qu'était la triade héliopolitaine, nous pouvons reprendre où nous l'avons laissée la question de la décoration des temples. En analysant la symbolique de ces deux édifices, nous avons reconnu que leur décoration comme une n'appartenait pas seulement à Jupiter et à Venus comme on l'avait cru, mais aussi à Mercure, si bien qu'ils devaient être consacrés à la triade en commun. D'autre part, il nous a semblé que le *petit temple* avait servi à des cérémonies dionysiaques, et plus exactement à des cérémonies mystiques, où l'on célébrait la naissance du dieu. Comme Bacchus est absolument étranger à la triade, ces données sont contradictoires et ne se peuvent accorder, semble-t-il, que si l'un des dieux de la triade a été assimilé à Bacchus. Cette hypothèse paraîtra probable également à qui se souviendra que le lierre, attribut non douteux de Bacchus, se marie à la vigne dans l'encadrement des portes des deux temples. Cette plaire faisant

⁽¹⁾ HARRIS et BLANCHET, *Catal. des bronzes antiques*, n° 353.

⁽²⁾ Cette représentation se trouve, à ma connaissance, trois fois : au soffite du *petit temple* de Baalbek ; à celui des propylées de Belorée (PENNAULT, *Rev. études anciennes*, 3, 1901, p. 261 n. ; PENNAULT, *Jahrbuch des archiol. Instituts*, 17, 1902, p. 88, note 6), et comme symbole sur une monnaie provinciale

d'Antioche, sous Vespasien (*Brill. Mus. Catal. Galatia*, etc., p. 179, n° 234). — On a parfois supposé que cet aigle représentait Jupiter, mais cette hypothèse est difficile à admettre, le dieu lui-même ne porte jamais le caducée : pourquoi son symbole le porterait-il ? L'aigle le porte parce qu'il représente le soleil en tant que messager.

donc partie du décor commun, ce qui la range parmi les attributs de la triade, dans laquelle il faudra trouver le dieu qu'elle symbolise. Et comme Jupiter, si jamais il a joué un rôle dans un mystère dionysiaque, n'a guère pu y être regardé que comme le père du petit dieu, la question se réduit à voir comment Mercure Héliopolitain, ou plus simplement le Soleil, a pu être assimilé à Bacchus ⁽¹⁾.

Dans tout l'Orient, en Égypte comme en Syrie, le culte du Soleil est celui d'un dieu qui naît et renaît chaque année. C'était une croyance générale de ces pays, que le solstice d'hiver, ou les jours commencent de s'allonger, voyait naître le dieu d'un cycle nouveau, et l'on a souvent cité le rite des Alexandrins, qui portaient en procession dans la nuit du 24 au 25 décembre la statue d'un enfant, symbole du Soleil nouveau-né ⁽²⁾. Les Palmyréniens, dans un esprit semblable, faisaient naître Malakbêl comme un petit enfant qui surgissait du cyprès sacré ⁽³⁾, et l'on soupçonne que l'alytarque d'Antioche présidait à un rite analogue dans la cyprière de Daphné ⁽⁴⁾. Ces idées étaient si bien répandues, que la célébration du *jour de naissance du Soleil* dans le culte de ce dieu à Baalbek, sous une forme ou sous une autre, ne saurait être mise en doute. Or nous pensons que le mystère dionysiaque d'Héliopolis s'est greffé sur cette fête.

La naissance de Malakbêl dans le cyprès de Palmyre fournit ici un parallèle très bienvenu. Si il est naturel qu'un dieu de la végétation, qui figure le renouveau, naisse d'un arbre comme fait Adonis d'un arbre à myrrhe, on voit très mal par quel développement logique chose pareille arriverait à un dieu solaire, quelle que fût son importance pour la vie de la nature ⁽⁵⁾. Nous ne nous expli-

⁽¹⁾ L'identité de Mercure Héliopolitain et de Bacchus a déjà été aperçue par le R. P. ROXERVILLE : voir plus haut, p. 314, note 1.

⁽²⁾ MACKON. : *Satura.*, I, 18, 10, *hæ autem ætatum diversitates ad solem referuntur, ut parvulus videatur hæmati ex sistto. qualem Egyptii proferant ex alyto die certis, quod tunc brevissimo die veluti parvus et infans sideatur.* Sur le rapport de ce rite avec celui que décrit Épiphane pour la nuit du 3 au 6 janvier, voir HOLL, *Sitzungsberichte der Preussischen Akad.*, 1917, p. 428, NORDEN, *Geburt des Kindes*,

p. 24 s. — Sur le *Natalis Solis* en général : CUMONT, *Comptes rendus de l'Acad. des Ins.*, 1911 p. 292 s.; *Revue de l'Hist. des Religions*, 78, 1918, p. 209 s.; 82, 1920, p. 84 s.

⁽³⁾ DUBAUD, *Notes de mythologie syrienne*, p. 62 s.; CUMONT, *Syria*, 9, 1928, p. 104 s.

⁽⁴⁾ CUMONT, *ibid.*, p. 106 s., commentant le texte du Code Théodosien, 10, 1, 17 : *alytarchæ urbis Antiochenæ plantandi plures, excidendique antur cypressi tribuimus facultatem.* — Cf. GOUXHOFF, *ad loc.*

⁽⁵⁾ Sur la profonde différence entre ces deux

quons Malakbêl naissant du cyprès que comme l'effet d'une influence étrangère à son culte, et cette influence ne peut être que celle d'un culte agraire. Il a dû en être de même — du moins la conjecture est-elle plausible — pour Mercure Héliopolitain. Nous ignorons tout à fait comment naissait ce dieu, et il n'y avait peut-être aucune ressemblance étroite entre ses cérémonies et celles de Malakbêl, mais comme le mythe de Palmyre, l'histoire de Bacchus est incompatible avec un autre culte que celui du renouveau. Ce que ces deux exemples ont de commun, et de remarquable, c'est qu'ils permettent de saisir sur le vif la contamination d'un culte solaire par un culte agraire¹. Cette influence dut être aisée, et comme naturelle, puisque l'un et l'autre dieu étaient conçus comme des êtres naissants et grandissants. Mais l'agent de la contamination n'est pas le désir de pratiquer un rite agraire obscurci depuis longtemps, c'est celui d'introduire dans le culte un mystère et une eschatologie dont l'hellénisme avait répandu le besoin dans le monde.

Pourquoi Bacchus fut-il choisi de préférence à Attis, à Adonis, à d'autres dieux naissants qui pouvaient se prêter au sytaréisme²? Peut-être parce qu'on regardait le Baal de la Beka'a comme le dispensateur des vendanges. La Lézé-Syrie était surtout un pays de vignobles³. Les coteaux de Zahle, de Shtoru fournissent encore aujourd'hui les meilleurs crus de la région. Aussi une bonne récolte de vin passait-elle pour le premier bienfait des dieux, dont les temples sont couramment ornés de vigne. De vieilles divinités locales, comme Dushrès à Bostra, usurpent les attributs et la forme de Bacchus⁴. Dans le temple de Seera en Aurantide, une coignacière sculpture représente des raisins dont un personnage exprime le jus en les foulant avec ses pieds, et d'où surgit une

conception, voir le raisonnement de FRAANK en sujet d'Adonis, regardé à tort par certains comme un dieu solaire: *Golden Bough* (abridged edition), p. 337. — Voir également BARBISSA, *Adonis and Esmun*, p. 196, note 4, 431.

(¹) Comparer les traces d'une contamination de ce genre dans le culte babylonien de Marduk: BARBISSA, *Adonis and Esmun*, p. 197, 371, note 4, 431.

(²) Voir à ce sujet l'interprétation d'un texte palmyrénien par M. DUNAUD, *Rev. de Phil.*

des religions, 23, 1941, p. 200 s.

(³) Sur Dushrès, voir le plus récent, cité par NORDEN, *Geburt des Kindes*, p. 27, note 2; cf. MOHR, *Coin-Types of Bostra* (en appendice à RUTKA, *Architecture of Southern Syria*, p. 295 s.). — Dushrès est le dieu des Nabatéens venus du désert, et ne peut être en aucune façon un dieu du vin à l'origine. Lui aussi a été contaminé par Dionysos, et pourtant sa fête continue d'être célébrée le 25 décembre.

tête : on dirait la naissance d'un dieu ¹. Tel est le milieu extrêmement propice à l'intrusion de Bacchus dans lequel il faut se figurer le culte heliopolitain. Or un haut-relief de Dionysias en Batanea (Sousseida) montre un grand aigle solaire flanqué de deux bustes, probablement ceux de Phosphoros et d'Hespéros, tenant à la main des grappes de raisin ², comme si le dieu au nom hellénisé duquel la ville s'était consacrée, avait été le Soleil, protecteur de ses vendanges. Et ceci rappelle les sculptures rupestres de Ferzol, dans la région de Baalbek, où Héhos cavalier, le chef radie, est précédé d'un jeune dieu nu qui tient, lui aussi, une énorme grappe : c'est encore son avant-coureur Phosphoros ³. C'est probablement dans cet ordre d'idées qu'il faut chercher comment Bacchus pénétra dans le mystère d'Héliopolis ⁴.

Il est difficile de préciser dans quelle mesure s'est opérée l'assimilation de Mercure Héliopolitain à Bacchus. A-t-elle travesti jusqu'au rite de la fête ? est-elle restée dans le domaine de la métaphore et de l'ornement ? Si les raisons que nous avons données du choix du dieu sont justes, on peut croire qu'elle est allée assez loin, comme ce fut le cas à Bostra et en Aurantide. Nous ne savons pas si le Soleil de Baalbek a jamais porté le nom de Bacchus comme il a porté celui de Mercure, mais rien ne permet d'affirmer que Mercure Héliopolitain n'ait pas été invoqué en tant que Bacchus dans le mystère.

Nous avons vu, grâce au décor qui encadre la porte du *petit temple*, que la mythologie de celui-ci comprenait les éléments d'une bacchanale, dans laquelle le dieu-fils, Mercure sous l'aspect de Dionysos, était nourri au sein d'une Ménade. Nous avons également vu que Raphia et Scythopolis-Nysa connaissaient un mythe semblable, et que chacune d'elles attribuait à sa déesse éponyme,

(1) BUTLER, *Ibid.*, p. 390; cf. p. 388 s., fig. 338 s.

(2) DUNAN, *Syria*, 7, 1936, p. 331, pl. 64.

(3) ROUXEVALLE, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1901, p. 477 s.; DUNAN, *Notes de mythologie syrienne*, p. 84. — M. DUNAN propose, à vrai dire, de voir dans l'objet que tient Phosphoros un rameau feuillu plutôt qu'une grappe. Mais l'objet est tenu vers le bas, plutôt comme une grappe, et c'est la forme des grains, allongés, presque pointus, qui fait penser à des feuilles. Ces grains carac-

térisent un raisin du pays, et ce sont eux, notamment, qui ornent la porte du temple de Baalbek.

(4) On pourrait songer également, à vrai dire, à l'assimilation de Dionysos au Soleil qu'admettaient les sectes orphiques, peut-être depuis une époque assez ancienne (Dionys. SICIL., 1, 11, 3; cf. REAN, *Orphica*, p. 250; VOLLHAFF, *Bull. corr. hellén.*, 51, 1927, p. 448). Mais il n'y a nulle trace d'orphisme en Syrie, semble-t-il, et cet intermédiaire n'est pas indispensable.

à sa Tyché, l'honneur d'avoir donné son lait à l'enfant divin. Cette Tyché, on le sait, est commune à toutes les villes de Syrie, ou elle n'est que l'aspect local de la grande Atargatis, de la déesse syrienne. Or il existe une autre image de la Tyché courtorophe, à laquelle on n'a guère donné d'attention, bien qu'elle soit connue depuis plus d'un siècle. À Baalbek même le peristyle du *petit temple* est coovert d'un plafond sculpté, dont les caissons encadrent des bustes de divinités. Les unes sont incontestablement les déesses polades de certaines villes de Syrie, reconnaissables aux petites figures de dieux fluviaux qui les accompagnent à l'instar de la Tyché d'Entychide, d'autres sont moins bien caractérisées. Quoi qu'il en soit, deux d'entre elles, coiffées du *calathos* et accompagnées, l'une d'un grand épi de blé, l'autre d'une vigne, donnent le sein à des nourrissons.

Faut-il voir en elles la Tyché semblable de Scythopolis ? Nous craignons de l'affirmer, tant il est douteux que cette ville entrât assez dans le rayon de Baalbek pour figurer là. Mais comme les déesses courtorophes sont très rares en Syrie à l'époque gréco-romaine, et comme nous n'en connaissons aucune autre que celles qui viennent d'être citées, il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse une fois de plus de certaines Atargatis au *calathos* et à l'épi ou à la vigne allaitant le petit Dionysos.

Il est donc permis de croire que dans plusieurs villes de Syrie, où les mystères dionysiaques s'étaient infiltrés dans le culte local, la grande Bacchante, la nourrice du dieu, n'était autre que la déesse syrienne. Cette hypothèse paraît se vérifier à Baalbek, où nous allons voir qu'elle éclaire sans doute le difficile problème de l'attribution des temples.

Bien que le décor du *petit temple* soit essentiellement dionysiaque, on a vu qu'il comprenait aussi les éléments représentatifs des deux autres divinités de la triade Jupiter et Venus. Nous avons cru naguère que ces ornements ne servaient qu'à rappeler les lieux qui unissaient le dieu-fils à ses parèdres, mais il semble que l'on puisse songer à une solution plus précise. Si Atargatis est la grande Bacchante, elle fait partie du mystère au même titre que Dionysos, elle y est en quelque sorte une déesse mère, la mère adoptive du petit dieu. Et s'il est vrai que les monuments de Baalbek ne nous renseignent pas sur le

(*) *Comma, Voyage pittoresque*, t. 1, pl. 34; *Baalbek*, t. 1, p. 74.

role de Jupiter dans ce mythe, il faut se souvenir que Zeus était le père de Dionysos, qu'après sa naissance prématurée il l'avait fait coudre dans sa cuisse pour lui permettre d'arriver à terme, et que l'histoire du petit *ερασιώτης*, que rappellent les monnaies de Raphia de Judée, a peut-être été sculptée aussi, comme ont cru le reconnaître les éditeurs allemands, au soubassement du *sanct-sanctus* dans le *petit temple*. De toute manière, la parenté mythique de Jupiter et de Bacchus permettait de transporter aisément dans le mystère de Bacchus la cohésion qui regnait dans la triade. Il semble dès lors qu'il soit rationnel d'expliquer le décor trimorphe des deux temples de Baalbek en les attribuant tous deux à la triade en entier. Mais nous reconnaitrons dans le grand temple celui où s'accomplissaient en pleine lumière les cérémonies publiques ; dans le *petit temple*, au contraire, celui du mystère, une sorte de *telesterion*, dans l'enceinte hermétiquement close duquel se faisaient en secret les cérémonies de l'initiation. Dans le premier on aurait adoré Jupiter-Hadad, Venus Atargatis et Mercure-Shamash ; dans le second, par une sorte de métaphore, les mêmes dieux sous l'aspect helléniste de Zeus, de Nysa et de Dionysos.

Conclusion.

Ce sont les avatars du Baal de la Beka'a qui donnent à l'histoire religieuse de Baalbek toute sa couleur. L'intérêt des transformations qu'il a subies dépasse de beaucoup le cadre de sa propre histoire. Ce dieu s'est modelé sur les besoins de ses fidèles avec une souplesse dont on a peu d'exemples, et l'on peut saisir aujourd'hui dans les périodes de son développement la trace de quelques-uns des grands mouvements religieux de l'antiquité.

La première de ces périodes, où les Grecs reconnurent dans le Baal leur Helios, nous révèle un culte « naturaliste ». On adore le Soleil en tant qu'astre du jour, sous la forme de son disque. D'ailleurs ce culte, voisin et peut-être identique aux plus anciens cultes solaires de la Mésopotamie, subsista sous cette forme jusqu'aux derniers temps de l'histoire de Baalbek, car c'est à lui que reviennent les misérables petites images en plomb de l'enseigne solaire que nous avons conservées la source d Ain-Djoudj. — Bien que nous n'en possédions pas de nombreux, il est difficile de croire que la dyade syrienne, com-

posée de Hadad, dieu du ciel, et d'Atargatis, déesse des eaux, ne fut pas adorée à Baalbek dès cette époque, et dans le même esprit. Ce qui paraît certain, c'est que le Soleil recevait alors le culte le plus important de la bourgade sans quoi les Grecs n'eussent pas nommé celle-ci d'après lui. Le Baal de la Beka'a qui a donné son nom à Baalbek ¹, c'est Helios qui a donné son nom à Héliopolis.

La deuxième période, où le Baal, au lieu de garder le nom qui définissait son essence, reçoit celui de Mercure qui ne traduit qu'une pure speculation, est une période de théologie. Vers le milieu du II^e siècle avant notre ère, sans doute, le développement d'une doctrine qui cherchait à unifier le culte en subordonnant toute chose à un grand dieu cosmique, fit passer la suprématie aux mains de Hadad, que sa nature y disposait. Le Soleil devint alors son agent dans le monde sensible, son messager, ce qui permit de le comparer à Hermès, le messager de Zeus. Il est probable que cette transformation du Soleil en un intermédiaire ne honnait en rien la dévotion des fidèles, pour la plupart desquels un dieu ravi si loin ne pouvait guère être conçu que sous l'espèce de son apparition. La cosmographie lemmique de l'association étroite dans laquelle vécurent désormais les deux dieux, dont le rapprochement alla, vers la fin du paganisme, jusqu'à la confusion. Il arrive alors qu'ils sont adorés ensemble, sous le nom de Jupiter-Sol. Mais ce syncrétisme ne doit pas faire illusion, c'est le grand dieu qui est absorbé par son messager. Le Soleil s'est substitué à Jupiter et, sous le nom de ce dernier, c'est à lui en réalité que vont les hommages.

Cette théologie « chaldéenne », qui remodela les cultes de Baalbek à l'époque hellénistique, présentait du monde une image complète dans laquelle l'éschatologie ne pouvait faire défaut. L'âme, issue du Soleil, retournant après la mort se confondre avec l'astre dont elle s'était détachée. Il est difficile de dire dans quelle mesure cette perspective se montra capable de satisfaire la masse des fidèles. Mais il paraît certain que vers le début de notre ère le culte local fut contaminé, à Baalbek comme dans toute la Galée-Syrie, par des rites dionysiaques. Ceux-ci revêtirent dans le temple de la triade — et probablement ailleurs — un aspect mystique où l'on exaltait particulièrement la nais-

(¹) Sur le passage du nom du dieu à la ville : *Levi, Rev. des études juives*, 43, 1901, p. 194, note 3.

sance du dieu. Ce changement marquerait une troisième étape dans l'histoire du sanctuaire. Il semble que les rites des mystères grecs, ou la vie future était représentée comme une immortalité très humaine, comme une identification au dieu obtenue par un élan de l'âme, fussent plus accessibles à la majorité des Syriens que les promesses abstraites de leur philosophie. Dans la période d'effervescence religieuse qui coïncide avec les premiers siècles de notre ère, et où tout le monde antique cherchait une doctrine qui parlât davantage au cœur, la théologie syrienne dut avoir peine à tirer de son propre fonds ce que réclamaient les fidèles. Aube peut-être par certains rites où la vigne et le vin jouaient un rôle, elle semble avoir spéculé sur l'analogie que pouvait présenter le soleil avec Bacchus, lui aussi dieu naissant et grandissant chaque année. Ainsi furent sans doute transférés au premier les mystères du second.

Une question assez obscure est celle de la formation de la triade. On admet souvent qu'elle est due aux écoles théologiques des « chaldéens », qui auraient organisé les deux de Baalbek — et d'autres encore — sur le modèle des triades babyloniennes. L'analyse que nous avons faite ne nous porte pas à partager cette opinion. La triade de Baalbek présente une forte analogie, en effet, avec d'autres triades, mais ce sont les phéniciennes. Les triades babyloniennes sont des triades fonctionnelles, qui répartissent entre leurs membres les domaines d'un monde regardé comme tripartite. Anon, Enlil, Ea, ou bien les forces de la nature. Sin, Shamash, Ishtar ou Ramman, et l'on peut croire que la triade palmyrénienne (Baalshamin, Iarhibol, Aghlabol) nous présente encore à l'époque romaine une image assez exacte de ce qu'étaient ces groupements. Au contraire, dans les triades phéniciennes les membres conservent toujours entre eux le rapport fixe d'un grand dieu, d'une déesse et d'un dieu-fils, et les fonctions éventuelles de chacun d'eux ont moins d'importance dans la formation du groupe que ce lien, en quelque sorte familial. Or Jupiter et Vénus de Baalbek répondent exactement aux deux premières personnes des triades phéniciennes, et il ne semble pas téméraire de croire que leur père mineur, vu son assimilation à Bacchus, dieu naissant, était regardé comme un dieu-fils dans la mythologie du lieu¹. Cette triade ne s'est-elle formée qu'à l'époque

ROZEVALLI, *Mémoires de l'Univ. St-Joseph*, 10, 1925, p. 215 s., défend également l'ancienneté de la triade héliopolitaine, que

j'ai eu tort de mettre en doute (*Litteris*, 5, 1925, p. 175).

hellénistique ? Rien ne permet de le conjecturer. Les triades phéniciennes remontent fort haut, et la distinction particulière du Soleil dans la religion de Baalbek au moment de l'avènement des Séleucides n'interdit pas nécessairement de croire qu'il était dès ce temps le paterne mineur d'une triade — tel était le cas de Melqart tyrien que l'on regardait pourtant comme le *roi de la ville*. Le Soleil a très bien pu être, dans les mêmes conditions, le Baal de la Beka¹. Nous avons noté déjà plus d'une fois l'influence qu'ont exercée les cultes de la côte sur celui d'Héliopolis, et nous aurons l'occasion de le noter encore en étudiant les rapports de Baalbek avec quelques autres grands sanctuaires de la Syrie. Rien ne force à supposer que cette influence soit tardive.

Athènes, août 1929

HENRI SEYRIN

¹ C'est le même état de choses que semble indiquer, non loin de Baalbek, à Ham, le texte suivant : Μειζουργίη Βαλβου παύση, Λαλαύρος

(473 apr. J. C. — DESSAU et MACLEH, *Revue archéol. de Séfê*, p. 211.

BIBLIOGRAPHIE

ALEXANDRE MOREY. — *Histoire de l'Orient* (*Histoire générale*, publiée sous la dir. de M. G. Glotz, Hist. anc., 1^{re} partie). Fasc. 1. Un vol. in-8° de xxv et 144 pages. Paris, Les Presses universitaires de France, 1929

Par ce premier fascicule, cette nouvelle *Histoire de l'Orient* s'annonce comme fort importante. L'auteur y était bien préparé par ses travaux antérieurs et notamment par ses deux volumes *Des Clans aux Empires* et *le Nil et la Civilisation égyptienne*. Toutefois, le plan de la nouvelle *Histoire* est entièrement différent de celui de ces ouvrages.

Écheltons tout d'abord l'auteur de ne pas s'être contenté de donner en tête de son œuvre une bibliographie suffisamment complète, mais d'avoir mis des notes au bas des pages toutes les fois qu'il a senti que le lecteur aurait besoin d'une référence précise. C'est là un des meilleurs et des plus anciens usages de l'érudition française qui doit être maintenu. Remercions-le ensuite de l'effort considérable qu'il s'est imposé pour présenter un tableau développé de la Préhistoire en Orient, c'est-à-dire des temps antérieurs à 3500 avant notre ère, en suivant ce qu'on appelle la chronologie courte. Maspero n'admettait ni la chro-

nologie courte, ni la préhistoire et, comme tous les égyptologues de l'ancienne école, n'attachait aucune importance à la céramique. La méthode de M. Moret est tout autre : philologue et historien, il ne néglige pas les données préhistoriques et archéologiques.

De l'exposé qui nous est offert, il résulte que les études préhistoriques ont été poussées avec plus de suite en Égypte que dans le proche Orient asiatique, où, cependant, elles avaient été abordées beaucoup plus tôt. Avis aux préhistoriens.

Les égyptologues sont parvenus, semble-t-il, à s'accorder pour distinguer deux époques dans l'énéolithique. Une première civilisation énéolithique, vers 7500 à 5000, représentée surtout par Négadah, où le chasseur nomade est devenu un villageois sédentaire qui use d'une céramique primitive. Cette civilisation a un caractère nettement africain, mais elle a rayonné dans tout le bassin de la Méditerranée. Ce « courant de civilisation » est parti d'Égypte avant le V^e millénaire et s'est propagé, par l'Afrique du Nord, à l'Ibérie, puis, de là, au reste du monde méditerranéen, sans que nous puissions savoir, cependant, si la Syrie-Palestine et la Mésopotamie en ont été influencées » (p. 34). La deuxième civilisation énéoli-

lique (vers 3000-3500), a encore son centre le plus ancien en haute Egypte, mais au voisinage du Delta, et marque un progrès très net. On constate qu'une race nouvelle a pénétré, venant, suppose-t-on, de l'Orient asiatique.

En Asie, le seul point où l'on puisse suivre un développement comparable de la civilisation est Suse avec sa belle céramique dite de Suse I dont M. Herzfeld croit avoir trouvé l'origine sur tout le plateau de l'Iran. La conférence fort documentée et captivante que nous avons entendue à Paris et dans laquelle le savant explorateur a fait part de ses découvertes ne nous a pas entièrement convaincu. Les objets présentés, dont peu sortaient de fouilles régulières, étaient fort disparates : rien de tout cela ne remontait avant Suse I et les variétés céramiques les plus anciennes répondent à ce que M. Pottier a dénommé Suse I bis.

Au point de vue chronologique, Suse I et Suse II corresponderaient approximativement aux deux périodes néolithiques de l'Égypte. Nous ne pouvons accepter pour Suse II une date aussi reculée.

M. Morot présente toutes ces questions sous la forme la plus objective et ne cache pas les difficultés que soulève chaque théorie. Il faut prendre garde encore que les observations sont souvent mal assurées, surtout en Asie. Ainsi les fouilles de Kish annoncent que leur dernière campagne (1930) leur permettra d'écarter les théories anthropologiques fondées par M. Keith sur les trouvailles de Ur.

Le fascicule se termine par un exposé de l'écriture et d'autres indications chronologiques.

R. D.

JOHN GARSTANG. — *The Hittite Empire*, being a survey of the history, geography and monuments of Hittite Asia Minor and Syria. Un vol. in-8° de xvii et 384 pages avec cartes, plans et planches. Londres, Constable, 1929.

L'histoire du peuple hittite a connu trois étapes importantes. La première est marquée par la reconstitution de M. Sayce vers 1888. La seconde se signale par la découverte que fit H. Winckler à Boghaz-Keui des archives du royaume hittite au cours de ses fouilles de 1906-7. C'est peu après que M. Garstang fit paraître un ouvrage intitulé *Land of the Hittites* (1910), où s'affirmait sa connaissance du pays et l'expérience acquise au cours des fouilles de Saktshé Geuzi. Une troisième phase a été ouverte par la découverte, due au Prof. F. Hrozný, des affinités indo-européennes de la langue officielle hittite (1915), et par les publications de textes qui ont suivi. Ce progrès décisif devait inciter M. Garstang à reprendre son œuvre et à donner la seconde édition que nous annonçons. Le remaniement est si complet qu'il justifie le titre nouveau. L'ouvrage, bien illustré et accompagné de cartes, nous présente le tableau le plus complet et le plus documenté des monuments qui sont encore conservés. On y décrit les monuments hittites, ceux de la ville de Hatti (Boghaz-Keui), ceux du Haut-Plateau anatolien, de l'ouest de la péninsule, du Taurus et de l'Antitaurus. Un chapitre entier est consacré aux trois grands centres hittites de la Syrie du Nord : Zindjirli, Saktshé Geuzi, Karkémish. On a le sentiment que les résultats des fouilles de Zindjirli et de Karkémish n'ont pas été classés d'une manière suf-

Esamment précise et cela s'explique par le fait qu'au moment où elles ont été pratiquées, l'histoire des Hittites était encore fort obscure. De plus, la question a été mal engagée sur une hypothèse malencontreuse de Hogarth qui faisait débiter l'histoire monumentale de Karkémish avec les débuts de l'âge du fer (1) en Syrie (x^e siècle). Il suffit de considérer la belle stèle hittite couverte d'hiéroglyphes hittites et figurant Teshoub, que malheureusement M. Garstang n'a pas connue à temps, pour se rendre compte que, dès les xiv^e et xiii^e siècles, la sculpture hittite régnait dans le royaume hittite de Karkémish institué par Subbiliuma (2).

Dans ses remarquables études sur *L'Art Hittite* parues dans *Syria*, M. Pottier avait déjà démêlé ces faits, et on trouvera dans l'ouvrage que nous annonçons l'exposé des résultats auxquels le savant maître avait abouti. M. Garstang cherche à les concilier moins avec l'opinion de M. Hogarth qu'avec les constatations de M. Woolley qui a conduit les fouilles de Karkémish. M. Garstang distingue sous le nom de *Hattic*, le royaume même de Boghaz-Keui et sous celui de *Hittite* un ensemble de peuples apparentés, sur la base notamment du terme *hittique*, qui vise spécialement les peuples du nord de la Syrie. Toutefois, l'emploi d'un terme comme « hittito-mitannien », étend considérablement le champ des Hittites, et à tort, historiquement parlant, car Mitanniens et Hittites ont été constamment en lutte. En présence de

l'extension accordée au vocable « hittite », le rôle des Suméro-Accadiens dans le premier développement de la civilisation anatolienne — dont les Hittites ont hérité — est singulièrement atténué et aussi celui des Sémites, notamment dans le royaume d'Alep préhittite. Quant au Mitanni, il est purement et simplement annexé à l'empire hittite, comme nous venons de le voir.

Nous comprenons bien que cette dualité de termes cherche à rendre compte de la complexité des faits; mais certainement elle ne les éclaire pas : « Carchemish in our view, nous dit l'auteur, was not a Hattic city, and its people though Hittite were not Hattians. »

Un autre chapitre embrasse le reste de la Syrie : Alep, Hama, Mishrifé (Qatna) où sont donnés les résultats des fouilles récentes. Celles-ci mettent en évidence la domination mitannienne mais nullement hittite, Tell Nebi Mend (Qadesh) dont les fouilles ont été interrompues par la mort de Maurice Pézard; Sheikh Sa'd dans le Hauran, où nous avons plaisir à constater que M. Garstang ne reconnaît pas comme hittite le fameux lion actuellement au Palais Azem à Damas (3); Hazor, que M. Garstang a retrouvé à Tell el-Qedah, près du lac de Houlé et qui offre une grande analogie avec Qatna; enfin Beman. Ici aussi M. Garstang écarte toute influence hittite pour le lion figuré sur la stèle reproduite dans *Syria*, 1929, p. 176. On a aussi classé un peu trop vite la hache de Beisan comme hittite (2).

(1) THORNBAM DARGIE, dans *Syria*, I (1929), p. 204-205.

(2) Voir *Bulletin des Musées de France*, 1929, p. 139-141.

(3) Dans l'*Art syrien de 1^{er} millénaire avant notre ère*, *Syria*, VII (1926), p. 335, nous l'avons groupé avec plusieurs monuments non hittites.

2 Les deux armes qu'on compare sont rap-

Il faut remercier le professeur Garstang d'avoir mis au point, avec tant de soin, la nouvelle édition de son ouvrage qui, sous cette forme, rendra encore de précieux services.

R. D.

VALENTIN MÜLLER. — *Frühe Plastik in Griechenland und Vorderasien*. Un vol. in-4°, de 2 et 248 pages avec 40 planches. Augsburg, Benno Filser, 1929.

Cette étude embrasse la plastique, en Grèce et en Asie Mineure, depuis le néolithique jusqu'à l'archaïsme grec, donc environ de 3000 avant notre ère jusqu'en 600 av. J.-C. La masse des matériaux mis en œuvre, soit 452 figures choisies entre beaucoup d'autres, suffirait à soutenir l'intérêt de cette vue d'ensemble menée par un archéologue très averti.

Il est significatif que, pour une étude qui doit ouvrir la compréhension de l'art grec archaïque, on ait jugé indispensable de ne pas négliger l'Asie Antérieure en englobant dans ce terme la Palestine, la Phénicie, la Mésopotamie, l'Élam et jusqu'aux trouvailles de Anau. C'est pour-quoi, toute question de *Typenbildung* mise à part, les orientalistes utiliseront avec fruit cet ouvrage.

La fameuse Idole en plomb de Troie, ainsi que les figures du moule de Thyrre conservé au Louvre sont expliquées, — ainsi que G. Perrot l'avait vu, —

prochées dans *The Hittite Empire*, pl. XIX; cf. *Syria*, VIII, p. 187. M. GARSTANG, op. cit., p. 86-87, croit encore que le personnage à la hache, sculpté sur la porte de Boghaz-Köy, est une femme guerrière, peut-être la reine. C'est une hypothèse à laquelle on a généralement renoncé.

comme des produits locaux inspirés de modèles mésopotamiens.

L'auteur écarte de son domaine la plastique de Anau qui ne lui paraît avoir aucune relation avec les îles de la mer Égée; mais se rattache-t-elle pas au groupe mésopotamien? On ne voit pas le parti à tirer d'un fragment comme pl. IX, 189, du moins sous la forme par trop schématique de la reproduction.

Un important chapitre est consacré à l'art mésopotamien et à l'art élamite. Dans ces régions où la documentation est particulièrement riche, on peut constater que la plastique populaire n'a qu'un rapport éloigné avec la sculpture commandée par de grands personnages et généralement pour les temples. Si M. Müller arrive à des conclusions différentes, c'est que, dans ces questions d'esthétique, la part subjective est considérable. Je n'en donnerai qu'un exemple: l'auteur estime que la statue de la reine Napir-asu paraît être cylindrique (p. 96). Rien n'est plus éloigné du cylindre que la courbe compliquée de la robe de cette reine.

L'art de l'Asie Mineure, de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de Chypre est aussi l'objet d'une étude attentive; nombre d'observations de l'auteur sont à retenir. Toutefois, les considérations catholiques auraient profité à se mouvoir dans le cadre historique, alors qu'elles ont, au contraire, tendance à dominer l'histoire. Cette préention est évidemment au-dessus de leurs possibilités.

C'est ainsi que l'auteur conclut à la prépondérance en Syrie, à haute époque, de la race asiatique tandis que les Sémites n'y auraient joué qu'un rôle secondaire. Il cite en note (p. 112, note 12), à

l'appui de sa conception, les documents égyptiens publiés par M. Sethe d'après lesquels, au début du Moyen Empire, les chefs de Palestine et du Syrie seraient en grande majorité non-sémites. Nous croyons avoir montré qu'il en allait autrement, en prouvant que nombre de ces chefs portaient d'excellents noms sémitiques en usage chez les Babyloniens de la première dynastie babylonienne (1). La même erreur a été commise dans l'étude des noms propres des tablettes de Ta'annak et a été rectifiée par M. Julius Levy (2).

Mais nous avons d'autres raisons pour ne pas réduire la part des Sémites dans l'art, c'est que, dès l'époque de Sargon l'Ancien, ils ont opéré une véritable révolution artistique en Mésopotamie. Ils ont affiné l'art sumérien présargonique et ont abouti à ce chef-d'œuvre qu'est la stèle de Naramsin. Nous avons essayé, d'autre part, de démêler un art syrien, constitué par des facteurs divers et fondé sur l'art mésopotamien au II^e millénaire avant notre ère (3). Quant à l'époque suivante, l'art des Syriens et des Phéniciens n'est plus une fiction littéraire depuis les découvertes de M. Thureau-Dangin et du Père Barrois, à Arslan Tash.

Quoi qu'il en soit de ces questions controversées, il reste que M. Valentin Müller a écrit un livre fort intéressant, une étude très poussée et remarquablement informée où se manifestent des points de vue fort curieux.

R. D.

(1) *Syria*, VIII, p. 216.

(2) *Orient. Lit. Zeitung*, 1929, col. 171-174.

(3) *Syria*, VII, p. 336.

LOUIS SPELTERS. — *Les fouilles en Asie Antérieure à partir de 1843*. Un vol. in-8° de 307 pages et 57 planches. Liège, Imprimerie Vautant-Carmann, 1928.

M. Louis Spelters a entrepris un travail très méritoire et fort utile. Le plan qu'il a adopté « comporte, en premier lieu, un aperçu très général de l'histoire des sites, ensuite la description des travaux mêmes et, en dernier lieu ou au même temps, selon les cas, l'indication des antiquités principales, dispersées actuellement dans les musées ».

L'auteur passe ainsi en revue l'Assyrie avec Khorsabad, Ninive (Koyoundjik), Calakh (Nimroud), Balawat, Assur; la Babylonie avec Uruk (Warka), Ur (Mughayyr), Tello (Lagash), Sippar (Abulhabba), Nippur, Bismya (Adab), Kish (Tell Oheimir), Babylone-Hillah; la Perse et l'Élam avec notamment les fouilles françaises de Suse; la Palestine, avec Tell el-Hesi (Lakish), Tell Ta'annek, Jéricho, Gêzer, Megiddo, Samarie, Beisan-Saythopolis, Jérusalem, etc.; le Syrie, avec Sidon, Byblos, Tell Nebi Mend (Qadesh), Mishrifé (Qatna), Neirab, etc.; le Monde hittite avec Zendjirli, Boghaz-Koi, Kültepe, Saktshé-gouxu, Karkémish, Arslan-Tash, Tell H. Ilaf, Douru-Europos. La matière envisagée est si vaste qu'il n'est pas surprenant que tous les détails ne soient pas mis au point. C'est ainsi qu'il est dit à tort, p. 208, que le Service des Antiquités de Syrie est « réuni à l'École Française de Jérusalem, déjà fondée en 1890 par les Dominicains » et que « ces deux organismes ont le même but ». Mais ce sont là des détails qui ne sauraient faire méconnaître l'intérêt et l'utilité de cet ouvrage.

R. D.

H. H. von der Osten. — *Explorations in Central Anatolia, Season of 1926* (Researches in Anatolia, I. — The University of Chicago, Oriental Institute Publications, V). Un vol. in-4° de xix et 167 pages, avec 242 figures et 24 planches. Chicago, The University of Chicago Press, 1929.

— *Explorations in Hittite Asia Minor* (Oriental Institute Commun., n° 2). 1927-28 (Or. Inst. Commun., n° 6).

Le premier voyage en Asie Mineure, effectué en 1926 par M. von der Osten, avait pour objet d'explorer la partie centrale de l'Anatolie, en particulier la région dans la grande boucle de l'Halys. On se doutait bien qu'à l'intérieur du triangle Angora-Samsoun-Karsumyeh il devait exister d'autres installations hittites que celles de Hayuk (ou Enyuk), près Aladjä, de Boghaz Keui, de Yazili Kaya, de Orta Hayuk près Dedik, ou encore que Kul-Tepe récemment exploré par M. Hrozný. M. von der Osten ajoute de nombreuses localités à cette courte liste et notamment le site d'Alishar que, dans les années suivantes, il a méthodiquement fouillé. En attendant, il a repris le relevé des reliefs de Yazili Kaya, assez rebelles à la photographie directe. À signaler la découverte d'une statuette égyptienne (0 m. 25) du Moyen Empire à Kirik Kalah entre Angora et Boghaz Keui.

La seconde exploration (1927-28) avait pour objet de choisir un site qu'il devait être intéressant de fouiller; le choix est tombé sur la colline artificielle d'Alishar entre Angora et Sivas. La notice publiée relève les découvertes faites dans un assez

large rayon autour du champ de fouilles. Deux photographies, montrant la salle du musée d'Angora où sont réunies les trouvailles d'Alishar, font désirer une publication prochaine.

R. D.

LOUIS JALABERT et RENÉ MOUTERDE — *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, tome I^{er}. Commagène et Cyrénaique, nos 1-356. Le volume de 135 pages, in-4°. Paris, Gauthier, 1929.

Voici qu'entre dans la voie des réalisations une œuvre depuis longtemps annoncée et souhaitée. Il y a plus de vingt ans que le Père Jalabert et Rudolph Brünnow s'associèrent pour publier le *Corpus* des inscriptions de la Syrie, de la Palestine et de l'Arabie. Dans l'intervalle, Brünnow a disparu, laissant ses fiches à l'Université de Princeton, et la grande guerre menaça de détruire les notes de son collaborateur, restées à Beyrouth. La paix rétablie, le projet que ces malheurs avaient compromis fut repris par les Pères Jalabert et Mouterde, et nous pouvons espérer qu'entre leurs mains expertes, l'entreprise commencée ne périra plus.

Le plan des auteurs est de donner dans les limites territoriales qui s'arrêteront provisoirement à la zone de mandat français, mais devront nécessairement être étendues plus tard vers le Sud, tous les textes grecs et latins, jusqu'au VII^e siècle où l'épigraphie de la Syrie devient arabe. Le premier tome, consacré à la Commagène et à la Cyrénaique, comprend notamment la remarquable série des longues dédicaces que fit graver le roi Antiochus I^{er} dans les lieux consacrés à son culte.

Les épigraphistes ne sont pas encore parvenus à se mettre d'accord sur le meilleur mode de publication des textes qu'ils éditent. L'idéal serait évidemment que l'aspect exact de chaque pierre fût rendu par un dessin ou une reproduction directe, accompagnant la transcription. C'est le système adopté à Oxford pour le futur *Corpus* des inscriptions de Bretagne. Mais il est si dispendieux que le prix d'un tel ouvrage rend celui-ci inabordable pour la généralité des érudits. Les éditeurs du nouveau recueil syrien ont bien fait d'y renoncer et de se contenter de donner en appendice un recueil de planches des monuments datés. Seulement tous les autres procédés offrent des inconvénients. Les Pères Jalabert et Moutier publiaient simplement en minuscules la meilleure copie de chaque inscription, en général sans accentuation et sans distinguer les noms propres par des initiales majuscules. L'interprétation est indiquée dans les notes. Cette méthode, qui se recommande par des avantages scientifiques, a le grave défaut de rendre la lecture des textes malaisée pour tous ceux qui ne sont pas des épigraphistes exercés. Je ne sais si, à l'avenir, quand le nombre des documents épigraphiques se sera encore beaucoup multiplié, on ne sera pas amené à adopter le système inverse et à procéder comme le font les philologues pour les écrivains, c'est-à-dire à offrir au lecteur la reconstitution du texte, tel que l'éditeur le corrige et le complète, et à reléguer en note l'indication des erreurs ou des lacunes du lapicide ou des copistes.

Mais quelle que soit la méthode suivie, l'essentiel est que nous ayons sous les yeux des documents aussi exacts que pos-

sible, et les deux collaborateurs n'ont épargné aucun soin pour atteindre ici toute la perfection possible. Ils ont scrupuleusement dépouillé les ouvrages imprimés et les revues, et l'on aurait peine à signaler une lacune dans leur bibliographie. Ils ont, quand cela se pouvait, scrupuleusement vérifié sur la pierre les anciennes lectures, et ont souvent amendé ou suppléé les textes avec sagacité. Mais ils nous ont aussi donné davantage, plus qu'on n'aurait exigé d'eux, et, bienfait inespéré, un commentaire d'une érudition très avertie se efforçant d'éclairer le sens précis des documents et d'en résoudre toutes les difficultés. Celui de la grande inscription du Nemroud Dagh est particulièrement instructif (1).

Ainsi s'annonce sous les meilleurs auspices ce *Corpus* syrien, que chacun souhaitera voir progresser rapidement. Il deviendra, quand il sera terminé, le vademecum de tous les archéologues qui parcourront ou fouilleront la Syrie, un admirable instrument de travail pour tous les savants de cabinet qui étudieront l'histoire de l'époque séleucide ou de la période romaine, et il rendra de précieux services aussi bien aux sémitisants qu'aux philologues classiques.

FRANZ GUMPERT

(1) J'ajoute quelques menues observations sur les points de détail.

P. 12. Sur l'astrologue Ballillus, descendant des rois de Commagène, cf. Clehorius, *Rheinisches Museum*, LXXXVI, 1937, p. 102, et *Cat. coll. astr.*, VIII, 6, p. 233 m.; enfin l'article « Ballillus » dans le dernier supplément de la *Revue*. — P. 20, n° 1, l. 116 aa. = n° 7, III, 3 aa. Mention précieuse par son antiquité des βασιλεὺς ὑπακούοντες, dont il est souvent question plus tard (P. ex. PUYRANQUE, *Def. oraculorum*, 13, p. 417 B; HENRIK THULEN, dans

HARALD INGHOLT. — *Studier over Palmyransk Skulptur*. Un vol. de 160 pages et 10 planches. Copenhague, Reitzel, 1928.

L'engouement que les riches marchands palmyréniens ont manifesté pour se faire représenter en buste dans leurs tombeaux nous a valu un nombre considérable d'effigies, aujourd'hui dispersées à travers tous les continents.

Pour la première fois, un archéologue s'attaque à la sculpture palmyréniennne dans l'intention de fixer son développement chronologique. M. Ingholt réunit ici tous les bustes portant une date et cela lui fournit une série s'étendant de l'an 35 de notre ère à l'an 244. C'est là une utile préparation au grand ouvrage que se propose M. Ingholt et qui présentera toutes les sculptures de Palmyre dans un classement logique. Nul n'était mieux

préparé pour ce travail, puisqu'il a, dès le début de ses études orientales, été attiré par les monuments palmyréniens et qu'il a déjà mené deux campagnes de fouilles à Palmyre.

H. D.

Sir THOMAS ARNOLD et ARNOLD GROHMAN. — *Islamic Book*. Un vol. in-4°, 116 pages et 104 planches, dont 10 en couleurs. Pegasus press, 1929.

Les arts de l'illustration et de la reliure du livre manuscrit musulman éveillent de plus en plus les curiosités et les recherches. On peut le constater dans les fréquentes mentions de notre bibliographie, en particulier dans la dernière livraison de *Syria* où deux ouvrages de Sir Th. Arnold ont été analysés. Arrivé à ces points de compétence et de notoriété, M. Arnold est visé par tout éditeur voulant toucher à ces sujets.

Là est le danger : car en un an, M. Arnold n'a pas eu le temps de se renouveler. Il ne peut que se répéter. On lui vole le temps utile à consacrer à de nouvelles recherches. Chargé cette fois-ci de la seconde partie de l'ouvrage concernant la période du xiii^e au xviii^e siècle, il ne peut nous apprendre rien de plus qu'il ne nous avait dit dans les deux importants ouvrages de l'an dernier, édités par la Clarendon Press d'Oxford.

Bien au contraire, M. Grohman, professeur à l'Université germanique de Prague, s'il n'avait rien publié jusqu'ici, étant connu par les patientes recherches qu'il poursuivait. Aussi en se chargeant de la première partie, c'est-à-dire des origines, il est amené à nous faire connaître en les publiant intégralement, les

LYONS, *De Mensib.*, IV, 32; PROCLUS, *In Timaeum*, I, p. 413, 24 Diehl). On avait ici l'origine manéenne de cette démonologie. — P. 22, n° 4, note 161, comparer avec les dispositions prises par Apollonius la lettre 109 [= 54] de Julian à Eudocius sur l'école de musique d'Alexandrie. — P. 52, n° 47, VI, note 10. Dans un passage curieux, qui mériterait d'être réédité sur un bon estampage, on trouve une allusion au Pyriphlégeton fleuve céleste. Cf. LYONS, *De Mensib.*, p. 91, 7; 117, 41, ed. Wünsch, où il est interprété comme la *supra*; *coeva*, et mon *Asterite*, p. 175, 185. — P. 39, n° 52, les lignes 10-11 ont été transposées. P. 73, n° 92. Ce groupe n'est pas à Alep mais bien au Louvre. — P. 77 Faute typographique, lire *zain* en tête du nom propre sémitique; même erreur, p. 87, dernière ligne. — P. 88, n° 139. Plus simplement... *Alexander Jacindum* (cf. *urnoff*), *Agri p(e)des* XI. — P. 105, n° 175, 7 : *Etow* à A. [2^{ème}]. *Enu*, p. 194 ap. J.-G. P. 111, n° 194, 4, 5, 6 (II pour N).

papyrus de la collection de l'archiduc Ruiner qui avaient été versés à la Bibliothèque nationale de Vienne.

Trouvés jadis dans le Fayoum égyptien à el Lahmunayn, ils avaient été étudiés épigraphiquement par Karabacek et Fraumel. Mais l'étude de M. Grohman, bien plus complète, me semble définitive. Ces fragments de miniatures, ces esquisses, ces dessins à la plume, ces ornements de livres, sont loi l'objet d'analyses, de comparaisons menées avec la méthode la plus rigoureuse, et la claire connaissance des arts du dessin, antiques ou contemporains d'autres régions. Cet art du dessin en Égypte, encore à demi copte aux ix^e et x^e siècles, est du plus profond intérêt, et nouveau. Ce sont des documents uniques pour cette époque, et leur révélation par M. Grohman est fort heureuse.

GASTON MIGNON.

Wiet (Gaston). — *Lampes et bouteilles en verre émaillé*. Un vol. petit in-folio, texte 193 pages, 92 planches de phototypie en noir. Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie, 1929.

M. Gaston Wiet, professeur à l'Université de Lyon, fut en 1926, sur la demande du Gouvernement égyptien, détaché au Musée arabe du Caire, en qualité de Directeur, pour y reclasser les collections, relever les inscriptions, préparer la refonte du catalogue descriptif de l'ancien conservateur, Herz bey, qui était épuisé. Au cours de ces travaux, activement menés, il lui a paru nécessaire d'amorcer la publication de grands catalogues scientifiques, poussé d'ailleurs dans cette voie par le souverain, Sa Ma-

jesté Fouad I^{er}, qui le premier, avait compris l'intérêt à sanctionner de son autorité les travaux d'archéologie musulmane délaissés en Égypte. M. Wiet crut ne pouvoir mieux faire que d'entreprendre, en tout premier lieu, la publication du catalogue des *Verres émaillés*.

Le musée arabe du Caire en possède en effet la collection la plus considérable qui soit au monde : 78 lampes, dont 42 intactes, et 36 presque complètes, 2 bouteilles, 1 bassin, 8 boules de suspension, etc. En tout 118 numéros, dont 87 objets pouvant être avec précision datés par leurs inscriptions.

La pièce la plus ancienne, et qui ouvre la série est au nom de Malik Nadir Yusuf († 1260), sultan ayyubide de Damas et d'Alep — ensuite deux séries considérables : 35 lampes au nom du sultan Malik Nasir Hasan (1362-1363) — et 22 lampes au nom du sultan Malik Zahir Barkuk († 1386), dates de construction de leurs mausolées où les lampes étaient suspendues. Puis un certain nombre de pièces aux noms d'émirs — et enfin la dernière et plus récente lampe au nom du sultan Mamlouk Malik Ashraf Kaitbay († 1496).

Le classement des planches dans l'ordre chronologique des inscriptions relevées permet de juger du caractère des éléments décoratifs et de leur évolution. Il rendra de grands services pour le classement par comparaison des pièces non datées. La description des objets par ordre de numéros de l'inventaire d'entrée est accompagnée, quand il y a lieu de la lecture des inscriptions, de l'indication de leur intérêt historique et épigraphique, et de la bibliographie propre à chaque objet.

Tout cela est fixé avec la rigueur scientifique et la méthode qu'on pouvait attendre du savant épigraphiste qu'est G. Wiet.

Aucune critique n'intervient : nous n'avons ici qu'un catalogue strictement analytique, préparatoire des travaux d'érudition qui l'utiliseront.

CLAUDE M. LÉON

Lieutenant-colonel Paul Jacquot. — **L'État des Alaouites.** Guide touristique. Un vol. in-8° de xvi et 231 pages Beyrouth, Chahab, 1929.

Par la clarté de son exposition, l'exactitude des renseignements routiers et les nombreux croquis cartographiques, ce volume répond parfaitement à son objet. Ni l'histoire ni l'archéologie de la région ne pouvaient être oubliées dans ce guide et l'auteur l'a parfaitement compris. Même l'illustration monumentale est particulièrement intéressante et bien choisie. Sur une des portes du temple de Bontocédé (Hosei Soteiman) la représentation photographique (p. 98) permet de lire : *Beñ Meyāq*, ce qui rectifie une lecture aventureuse que nous avions proposée jadis et dont nous priions qu'on ne tienne pas compte.

Aujourd'hui on qualifie de Shama le site la région fertile du massif des Nasirra (Alaouites) plateau variant de 1.400 à 1.500 mètres d'altitude. Il est probable que dans l'antiquité ce massif était conquis en deux massifs, celui du nord appelé monts Duppani, celui du sud qualifié de monts Saratim^(*), vocable qui est seul

conservé dans le Shama actuel. Il se pourrait que le terme de Duppani soit conservé dans un texte égyptien découvert par la mission Schaeffer à Ras Shamra (nord de Latakia) et lu par M. Pierre Montet.

Dans la prochaine édition, il y aura lieu de corriger Gharb en Ghab pour désigner la région marécageuse de l'Oronte. Il ne faudra pas oublier non plus de signaler le rôle historique de la parvité près de laquelle eurent lieu deux grandes batailles au temps des Assyriens. Toute cette région du Ghab mériterait une étude attentive qui pourrait marcher parallèlement avec l'aménagement de la région pour la culture. Nous eussions aimé des renseignements sur le barrage de Sikre. Est-il ancien ?

Le colonel Jacquot a eu bien raison de vanter la richesse archéologique de l'État des Alaouites, MM. Schaeffer et Chenet viennent d'en apporter la démonstration la plus éclatante au cours de leur première campagne de fouilles.

R. D.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Les premières invasions indo-européennes en Asie Mineure. — Par les soins de notre savant confrère M. Cuq, M. Fr. Hezon^(*) a offert à l'Académie des Inscriptions (séance du 10 juillet 1929), la primeur de la traduction complète d'une inscription provenant de Boghaz-Koi et rédigée au nom d'Amilias, roi de Kassara, 2.000 ans environ avant notre ère. C'est un des plus anciens documents écrits dans une langue indo-européenne. M. Hezon^(*) en signale l'exceptionnelle importance historique. Elle fait connaître la situation

(*) Voir notes *Topogr. historique de la Syrie*, t. 1, 3.

politique de l'Asie Mineure orientale peu après l'invasion des Indo-Européens dans une région au sud de l'Halys qui, d'après les tablettes cappadociennes, était jusqu'alors aux mains des Assyriens. Il y a là une série de petits États qui cherchent à conquérir l'hégémonie. L'inscription décrit les luttes qu'ils ont engagées les uns contre les autres.

Pitkhana, le père d'Anttas, s'est emparé de la ville de Nésas dont le roi était son ennemi. Nésas est probablement Nyssa, auj. Muradlı Eyyık, non loin du lac salé de Tatta. Anttas fait de Nésas sa capitale, mieux située peut-être que Kussara (probablement Ak Serai). Le roi du Hatti, Pijustis, qui a formé contre lui une puissante coalition, est vaincu à deux reprises. Le roi de Zalpuvas, dont l'un des prédécesseurs avait triomphé de Nésas, et emporté la statue du dieu de la ville, est battu à son tour. Zalpuvas ou Zalpus est peut-être Salaberina, au sud du Hasan-Dagh, ou Zoropassos au sud de l'Halys. Anttas se rend maître ensuite de Salativara, qu'on doit identifier avec la ville gréco-romaine de Salatra, à l'est de Konia. L'identification est confirmée par le fait que l'armée de Salativara, dans son expédition contre Nésas, a traversé la rivière Hylas. Or, pour aller de Salatra à Nyssa, les Romains devaient aussi traverser une rivière appelée Hylas, qui se jette dans le lac de Tatta. Après ces victoires, Anttas prend le titre de grand roi. Il crée à Nésas de nouveaux quartiers et y bâtit de nouveaux temples. Nésas est dès lors le centre du premier grand empire indo-européen en Asie Mineure.

On s'explique maintenant la signification de l'adverbe *adatti* qui, dans une inscription plus récente, désigne une

langue distincte de celles des habitants du Hatti et du Louyn : c'est celle des Nésites, les conquérants indo-européens du pays. Le nom de Hittite s'applique d'abord à une couche de la population de l'Asie Mineure qui n'est pas d'origine indoeuropéenne et qui apparaît au IV^e millénaire : elle était établie dans la boucle de l'Halys (auj. Kyzyl Irmak), autour de la ville de Hattusan, tandis que les Nésites se sont, au début, fixés au sud de ce fleuve. La dénomination de Hittite donnée aux Indo-Européens n'est justifiée qu'à partir du jour où les grands rois de la dynastie de Kussara ont transféré leur capitale sur l'emplacement de celle des anciens rois du Hatti. — Une troisième couche ethnique est constituée par les Louytes, avant-garde des Nésites, et comme eux d'origine indo-européenne. Arrivés vers 2500 avant notre ère, ils ont occupé le sud de l'Asie Mineure.

L'inscription d'Anttas résout ainsi la question de savoir quel était le nom primitif des Hittites indo-européens : ils s'appelaient Nésites d'après le nom de leur première capitale, comme les Babyloniens d'après Babylone. Leur ancien cunéiforme était le *nesi*.

Fouilles de Séleucie et Clésiphon. — Parmi toutes les ruines antiques de la Syrie et de la Mésopotamie, il n'en est guère dont l'exploration promette d'être plus fructueuse que celle de Séleucie du Tigre, la populeuse métropole commerciale détruite par Lucius Verus en 164. Une expédition archéologique allemande avait été organisée pour entreprendre cette grande tâche, mais le destin semble s'opposer à ce que soit violé le site encore vierge de la cité grecque sau-

gement incendiée par le conquérant romain. Deux amoncellements de débris reconnaissables sur la rive droite et la rive gauche du Tigre marquaient, croyait-on, l'un, l'emplacement de Séleucie, l'autre, celui de Ctésiphon, la capitale assyrienne et sassanide, qui lui faisait face au delà du fleuve. Mais la mission allemande a constaté que le cours du Tigre s'est déplacé vers l'Est et que tout cet immense champ de ruines appartient à Ctésiphon. Elle se propose d'y dégager le palais des Sassanides, dont les écrivains anciens décrivent avec admiration la salle du trône. Des restes de scènes de chasse qui décoraient les parois de ses murailles ont déjà été mis au jour. Quant à Séleucie, elle était située plus à l'ouest, au milieu de terres maintenant cultivées, mais on peut encore reconnaître sur le sol le tracé rectiligne de ses rues. La ville était construite en damier comme Doura et toutes les autres colonies des Séleucides. On distingue aussi l'emplacement de l'Agora et du port. Mais l'autorisation de fouiller ce site avait déjà été accordée à des Américains, qui, à la vérité, y cherchaient une ville babylonienne. Les Allemands devront faire porter tout leur effort sur Ctésiphon, qui est d'ailleurs aussi important pour l'époque perse que Séleucie l'aurait été pour la période gréco-romaine. (D'après Ed. Meyer, *Forschungen und Fortschritte*, 1920, n° 12.)

Fr. C.

Les Missions archéologiques en Syrie en 1929. — Le record de l'activité archéologique revient certainement à M. Maxime Dunand qui, au printemps 1929, a exploré la région du Harra et du Safa autour de Yarmouk et du Djebel Seis. Plus de 3.000

textes assyriens ont été relevés, le système routier et les fortins ont été étudiés; on a atteint vers le sud Qalat Bourqa que M. Musil n'avait pu visiter.

Puis en mai et juin, M. Dunand a repris les fouilles de Byblos. Les vieux remparts de la ville dont Philon de Byblos vante la vénérable antiquité ont continué à être dégagés; ils se présentent maintenant dans un ensemble imposant.

La découverte la plus remarquable est celle d'une inscription de dix lignes à aspect hiéroglyphique, c'est-à-dire que les caractères en sont empruntés au répertoire égyptien, mais ont généralement été plus ou moins déformés pour rendre une langue encore indéterminée. Nous renvoyons le lecteur à l'analyse très précise que l'heureux inventeur donnera du texte dans *Syria*.

Dans la même campagne, deux textes phéniciens ont été découverts. Un texte, de peu postérieur à celui d'Athar, et que, par de fort ingénieux rapprochements, M. Dunand arrive à dater de l'époque de Ramsès II, ce qui confirme la remarquable ancienneté du sarcophage d'Athar et de son inscription. Peut-être fait-il remonter la date de 1250 attribuée à cette dernière jusque vers 1275. Cette nouvelle inscription royale mentionne Ba'al Shamim et montre que la basse époque que Lidzbarski attribuait au culte de ce dieu ne peut être maintenue. Un troisième texte d'époque perse, gravé en beaux caractères phéniciens sur un sarcophage en marbre blanc est l'épithaphe d'une reine.

Enfin, à l'automne, M. Dunand a rejoint M. Thureau-Dangin, comme nous le verrons ci-après.

M. DU MESNIL DE BUISSON, assisté de

M. Floix de Rotrou, a repris les fouilles de Mishrifé-Qatna dont c'était la quatrième campagne. Les travaux effectués n'ont pas amené de découverte sensationnelle, mais on a achevé le déblaiement de la butte de l'Eglise. Les vestiges de murs et de revêtements mis au jour ont été soigneusement consolidés, un plan général et précis a pu être levé qui permet de se rendre compte, ce qui n'était pas possible jusqu'ici, de la disposition générale des bâtiments.

En même temps, M. du Mesnil a étendu sa prospection sur les environs, en particulier à Douneibé, peut-être l'ancienne Tunip. Deux nécropoles y ont été découvertes, dont l'une remonte au début du deuxième millénaire si elle ne le dépasse.

Nos lecteurs ont été tenus au courant des découvertes fortuites qui se sont produites au nord de Latakié, à Minat-el-Baida (*Leukos Lumen*), et qui avaient été signalées par M. Virolleaud. Une expédition fut organisée et confiée à deux fouilleurs aussi ardents qu'expérimentés, MM. SCHAEFFER, conservateur du Musée préhistorique de Strasbourg, et CHENET, l'archéologue bien connu de l'Argonne.

Dès la première campagne, les découvertes s'y sont révélées de premier ordre; nos lecteurs en pourront juger par les articles parus en tête de ce fascicule dus à M. F.-A. Schaeffer, chef de mission, et à M. Virolleaud, le savant assyriologue qui s'est appliqué au déchiffrement des textes encore impossibles à lire. Mais il faut hautement proclamer — nous avons pu en juger en passant deux jours sur le chantier, — que ces remarquables résultats n'auraient pas été obtenus sans la maîtrise des fouilleurs. L'expérience avait d'ailleurs été faite : deux essais de

recherches tentés avant eux n'avaient produit aucun objet et n'avaient abouti qu'à saecager les points attaqués. La méthode nécessaire au fouilleur et qu'il acquiert en doublant ses connaissances archéologiques d'un soin méticuleux et d'une intelligence particulière dans la recherche, rend indispensable de ne confier la direction de pareils travaux qu'à des hommes expérimentés.

M. THUREAU-DANGIN, assisté cette fois de M. Maurice Dunand et d'un architecte, M. Trolin, a achevé au début de 1929 sa seconde campagne à Arslan Tash. Il en a exposé les résultats devant l'Académie des Inscriptions : deux palais assyriens complètement dégagés avec leurs dispositions de détail, de nombreuses sculptures mises au jour et de nouveaux ivoires du ix^e siècle avant notre ère complétant la belle série découverte par le P. Barrois, au terme de la première campagne.

Des sondages opérés à Tell Ahmar, l'ancienne Til-Barsib sur la rive gauche de l'Euphrate, un peu au sud de Karkémish, ont donné les résultats que M. Thureau-Dangin a consignés ici même (*Syria*, X, p. 185) et qui l'ont incité à y installer ses chantiers en septembre 1929.

M. PILLET a consacré cinq mois de fouilles à dégager les ruines de Doura-Europos. Il était assisté de MM. Hopkins et Johnson. Deux constructions superposées, l'une sélaucide, l'autre romaine, ont été reconnues dans la citadelle dont les murailles sont un des plus beaux vestiges de l'architecture militaire grecque qui soient conservés. La porte principale de la ville, dite porte de Palmyre, la tour et le temple des dieux palmyréniens ont achevé d'être déblayés. Trois parchemins grecs et des débris de papyrus ont été

découvertes, ainsi que deux lots de monnaies. Une inscription grecque fixe en 160 de notre ère un tremblement de terre qui détruisit toute la ville.

M. SEYRIG a mis en train les travaux de consolidation à Palmyre où M. CANTIERE a poursuivi des dégagements de tombeaux et découvert, avec des bas-reliefs funéraires, des textes palmyréniens nouveaux.

Le Père POIDEVAX a poursuivi ses relevés de sites antiques et ses repérages de routes anciennes en Haute-Djézirah avec le concours de l'aviation et du Service géographique.

M^lls. DE LOREY et GEORGES SALLES ont pu, à l'aide d'une subvention du baron Edmond de Rothschild, entreprendre les fouilles de l'ancienne Barbalissos ou Balis sur l'Euphrate, actuellement Esat Meskené. La mosquée, qui a été dégagée, est du type de celle des Omayyades à Damas. Parmi les édifices, on signale une maison portant une riche décoration en stuc.

Les plans et photographies recueillis au cours de cette mission ont été exposés au Musée des Arts décoratifs, ainsi que les photographies des mosaïques mises au jour dans la grande mosquée des Omayyades à Damas, par les soins de M. Carro, sous la direction de M. E. de Lorey, directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans.

MM. PAUL DESCHAMPS et ARLS sont revenus en Syrie pour achever le relevé des fortifications franques. Ils ont cherché des termes de comparaison à Karak de Moub.

Direction du Service des Antiquités. —

En conformité avec les propositions de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. PONSOT, Haut-Commissaire en Syrie et au Liban, vient de nommer M. Henri Seyrig directeur du Service des Antiquités, à partir du 1^{er} octobre 1929, en remplacement de M. Charles Virolleaud, qui a demandé à rentrer en France.

M. Charles Virolleaud était depuis neuf ans à la tête du service. Il avait succédé à M. Chamonard comme conseiller pour l'archéologie et les beaux-arts auprès du Haut-Commissaire, et il fut nommé directeur par M. Henry de Juvenel, le 17 mars 1920, au moment où s'ouvrait le Congrès archéologique de Syrie et Palestine qu'il avait organisé (*Syria*, VII, 1926, p. 186). On lui doit notamment d'avoir mis sur pied le règlement concernant les antiquités. Le savant assyriologue rentre en France pour s'adonner à l'enseignement et à d'importants travaux personnels. Il continuera d'assurer à *Syria* sa précieuse collaboration.

M. Henri Seyrig était naguère secrétaire général de l'Ecole française d'Athènes. Il était déjà venu trois fois en Syrie, les deux premières en compagnie de M. Perdrizet, quand, celle année, l'Académie des Inscriptions l'a chargé d'intervenir à Palmyre pour sauver les monuments gravement menacés. M. Seyrig connaît donc bien le terrain sur lequel il va opérer et ses nouvelles fonctions s'ouvrent sous les meilleurs auspices.

TABLE DES MATIERES DES DIX PREMIERES ANNEES

TOMES I-X

I. — Table des articles par noms d'auteur.

ANZI, Fouilles de l'École archéologique française de Jérusalem, effectuées à Neirab, du 12 septembre au 6 novembre 1927, IX, p. 187, 303.

ALI BANGAR MEY, Les fouilles d'Al-Foustat, IV, p. 39.

LÉON ALBANÈSE, Note sur Ras Shamra, X, p. 16.

C. AUBRAN, Lettre, III, p. 38.

A. BARROU, Fouilles de l'École archéologique française de Jérusalem, effectuées à Neirab du 24 septembre au 5 novembre 1926, VIII, p. 126, 201.

— *Idem*, du 12 septembre au 6 novembre 1927, IX, p. 187, 303.

J. BASTROUX, Description d'une forteresse de Saladin, découverte au Sinâf, III, p. 44.

BASSETIÈRE (Capitaine de La), La nécropole de Cheikh Zenad, VII, p. 103.

JAMES HENRY BREASTED, Peintures d'époque romaine dans le désert de Syrie (Doura), III, p. 177.

LÉONCE BROSSÉ, La digue du lac de Homs, IV, p. 234.

— Note additionnelle (sur Doura), V, p. 41.

— Chalcis ad Belum, VI, p. 339.

LÉONCE BROSSÉ, Les peintures de Marina, près de Tripoli, VII, p. 30; cf. p. 185.

— La nécropole de Cheikh Zenad, VII, p. 103.

Tell Beidar en Haute Djézireh, X, p. 36.

REXÉ CAGYAT, Inscriptions latines de Syrie, V, p. 108.

— M. Sentiis Proculus de Beyrouth, VII, p. 67.

— Inscription romaine de Sindjar au nom de Trajan, VIII, p. 53.

— Nouveau diplôme militaire relatif à l'armée de Syrie, IX, p. 25.

JEROME CARCORIAN, Le Lamez de Numidie et sa garde syrienne, VI, p. 30, 118.

B. CANNIAT, Fouilles de l'École archéologique française de Jérusalem effectuées à Neirab du 24 septembre au 5 novembre 1926, VIII, p. 126, 201.

PALL CASANOVA, La montre du sultan Nûr-ad-dîn 534 de l'Hégire), IV, p. 28.

J.-B. CHABOT, Inscriptions syriaques de Bennaom, X, p. 252.

J. CHAMONARD, A propos du Service des antiquités de Syrie, I, p. 81.

CH. CLEMONT-GARRAUD, Découverte à Jé-

- rusalem d'une synagogue de l'époque hérodiennne, I, p. 190; cf. V, p. 389.
- CH. CLERMONT-GANNAU. Note additionnelle (à l'article Naville, III, p. 291), III, p. 295.
- Notes : sur une estampille phénicienne, III, p. 9; sur Mahalib, III, p. 120.
- PAUL COLLINET, Beyrouth, centre d'affichage et de dépôt des constitutions impériales, V, p. 359.
- GEORGES COTTEAU, Mission archéologique à Sidon (1914), I, p. 16, 108, 198, 287.
- Les nouvelles salles d'art musulman au Musée du Louvre, III, p. 251; IV, p. 68.
- Deuxième mission archéologique à Sidon (1920), IV, p. 261; V, p. 9, 123.
- L'Institut français d'archéologie et d'art musulmans à Damas, V, p. 263.
- Le Congrès international d'archéologie de Syrie-Palestine, avril 1920, VII, p. 237.
- Idoles en pierre provenant de l'Asie Mineure, VIII, p. 193.
- K. A. C. CRAWFELL, Two Khana at Khan Tannan, IV, p. 134.
- FRANK CUMONT, Groupe de marbre du Zeus Dolichénois, I, p. 183.
- Le Jupiter héliopolitain et les divinités des planètes, II, p. 60.
- Catacombes juives de Rome, II, p. 143.
- Note additionnelle (à l'article Bruns), III, p. 206.
- Les fouilles d'es-Salhiyeh sur l'Euphrate, IV, p. 38.
- Le Temple aux gradins découvert à Salhiyeh et ses inscriptions, IV, p. 203.
- Les fortifications de Doura-Europos, V, p. 24.
- FRANK CUMONT. Une dédicace à des dieux syriens trouvée à Cordoue, V, p. 342.
- Une dédicace de Doura-Europos, colonie romaine, V, p. 346.
- Fragment de bouchier portant une liste d'étapes, VI, p. 1.
- Une intaille provenant d'Emèse, p. 347.
- Deux anses d'amphores rhodiennes trouvées à Suse, VIII, p. 49.
- Deux auleis de Phénicie, VIII, p. 103.
- Les Syriens en Espagne et les Adonies à Séville, VIII, p. 330.
- L'autel palmyrénien du musée du Capitole, IX, p. 101.
- Un dieu syrien à dos de chameau, X, p. 30.
- Un sarcophage d'enfant trouvé à Beyrouth, X, p. 217.
- ÉDOUARD CUQ, La condition juridique de la Coelé-Syrie au temps de Ptolémée V Épiphanes, VIII, p. 143.
- HENRI DUNÉAN, Les infortunes des Français d'Alep pendant l'expédition d'Égypte, III, p. 338.
- Le voyage du consul Joseph Rousseau d'Alep à Bagdad en 1807, VI, p. 174.
- WALDEMAR DEONNA, Monuments orientaux du musée de Genève, IV, p. 224.
- DUROU, Cinq jours de fouilles à Ashurah (7-11 septembre 1923), V, p. 265.
- La plus ancienne histoire d'Alep, VIII, p. 34.
- Note sur les tablettes de Neirab, VIII, p. 213.
- CHARLES DUNEL, L'école artistique d'Antioche et les trésors d'argenterie syrienne, II, p. 81.
- Un nouveau trésor d'argenterie syrienne, VII, p. 105.
- JOSEPH DUNAN, Séleucie sur l'Euphrate, VI, p. 253.

MAURICE DUNAND, Sondages archéologiques effectués à Bostan ech-Cheikh, près Saïda, VII, p. 1.

— Note sur quelques objets provenant de Saïda, VII, p. 123.

— Rapport sur une mission archéologique au Djebel Druze, VII, p. 326.

— La cinquième campagne de fouilles de Byblos (mars-juin 1926), VIII, p. 93.

— La sixième campagne de fouilles de Byblos (mai-juillet 1927), IX, p. 1.

— Les Égyptiens à Beyrouth, IX, p. 300.

— La septième campagne de fouilles de Byblos (mars-juin 1928), X, p. 206.

René Dussaud, Jupiter Héliopolitain. Bronze de la collection Charles Sursock, I, p. 3.

— Le peintre Montfort en Syrie, 1837-1838, I, p. 58, 135; II, p. 63.

— Le nom nouveau de verrier sidonien, I, p. 240, cf. IV, p. 179.

— Le temple de Jupiter Damascénien et ses transformations aux époques chrétienne et musulmane, III, p. 219.

— Les travaux et les découvertes archéologiques de Charles Clermont-Ganneau, IV, p. 140.

— Comptes d'ouvriers d'une entreprise funéraire juive, IV, p. 241; cf. V, p. 388.

— Byblos et la mention des Gébites dans l'Ancien Testament, IV, p. 300.

— Les inscriptions phéniciennes du tombeau d'Abiram, roi de Byblos, V, p. 135; voir p. 388.

— Patère de bronze de Tufas, V, p. 212.

— Dédicence d'une statue d'Osorkon I^{er}, par Eliba'al, roi de Byblos, VI, p. 101.

— La serrure de Sour Baher, d'après les recherches de M. Ch. Frémont, VI, p. 188.

René Dussaud, Inscription phénicienne de Byblos d'époque romaine, VI, p. 269.

— Samarie au temps d'Achab, VI, p. 314; VII, p. 9.

— Le sanctuaire phénicien de Byblos, d'après Benjamin de Tudèle, VII, p. 247.

— L'art syrien du deuxième millénaire avant notre ère, VII, p. 336.

— Note additionnelle aux rapports de MM. Dunand et Pillet, VIII, p. 143.

— Nouveaux renseignements sur la Palestine et la Syrie vers 2000 avant notre ère, VIII, p. 210.

— La mission du peintre Jean-Ch. Daval en Syrie (1924), VIII, p. 248.

— Observations sur la céramique du II^e millénaire avant notre ère, IX, p. 131.

— Note additionnelle (sur Ras Shamra), X, p. 20.

— La Palmyrène et l'exploration de M. Alois Musil, X, p. 32.

— Note additionnelle (Kafartab), X, p. 128.

— Les relevés du Capitaine Hees dans le désert de Syrie, X, p. 144.

— Note additionnelle sur Minet el-Henda et Ras Shamra, X, p. 297.

— Notes diverses : sur une monnaie nabatéenne, III, p. 25; sur les sarcophages en plomb, V, p. 40; dieu solaire cavalier de Hama, V, p. 120; allocations au Congrès archéologique de Syrie et Palestine, VII, p. 259, 260.

Jean Fournier, L'abbaye de Saint Maurice-en-Valois, IX, p. 42.

CAMILLE ESCLANT, L'abbaye cistercienne de Belmont en Syrie, IV, p. 1.

— Deux inscriptions françaises trouvées à Chypre, VIII, p. 234.

- SAMUEL FLURY, Bandeaux ornementés à inscriptions arabes : Amida-Diarbekr, *ix^e siècle*, I, p. 235, 348; II, p. 54.
- Un monument des premiers siècles de l'Hégire en Perse. Le décor de la mosquée de Nâyin, II, p. 230, 305.
- Une formule épigraphique de la céramique archaïque de l'Islam, V, p. 33.
- Le décor épigraphique des monuments de Ghazna, VI, p. 61.
- ALEXANDRE GABRIEL, Recherches archéologiques à Palmyre, VII, p. 71.
- Les mosquées de Constantinople, VII, p. 353.
- Kasr el-Heir, VIII, p. 234.
- Les étapes d'une campagne dans les deux Irak, d'après un manuscrit turc du *xv^e siècle*, IX, p. 328.
- Les antiquités turques d'Anatolie, X, p. 237.
- HENRI DE GEROUILLAC, Idole en plomb d'une triade cappadocienne, X, p. 1.
- ANDRÉ GODARD, Ghazni, VI, p. 56.
- BERNARD HAUSERMANN, Inscriptions grecques de Syrie, V, p. 316.
- FÉLIX HART, Rapport préliminaire sur les fouilles tchécoslovaques de Kul-tépé (1925), VIII, p. 1.
- CLÉMENT HUANT, Les Banou 'Annâz, II, p. 265; III, p. 66.
- HENRI HUNERT, De quelques objets trouvés à Byblos, VI, p. 16.
- HARALD INGHOLT, Inscriptions grecques de Syrie, V, p. 316.
- Un nouveau thiasos à Palmyre, VII, p. 128.
- CHARLES-F. JEAN, Les Mycsos sont-ils les inventeurs de l'alphabet? IX, p. 278.
- A. KLINGCLAUS, La légende du protectorat de Charlemagne sur la Terre sainte, VII, p. 211.
- RAYMOND KONGILIN, A propos de la céramique de Samarra, VII, p. 234.
- Les céramiques musulmanes de Suse au musée du Louvre, IX, p. 40; cf. p. 209.
- DENYS LE LASSUR, Mission archéologique à Tyr (avril-mai 1921), III, p. 1, 116.
- EUSTACHE DE LOREY, Cénotaphes de deux dames musulmanes à Damas, II, p. 221.
- L'état actuel du Palais Azem, VI, p. 367.
- FÉLIX MACLEZ, L'architecture arménienne dans ses rapports avec l'art syrien, I, p. 253.
- TH. MACRIDY RAY, Fouilles exécutées dans la région de Tyr en 1903, III, p. 131.
- ALEXIS MALLOX, Une nouvelle stèle égyptienne de Beisan (Seythopolis), IX, p. 124.
- LOUIS MASSIGNON, Les méthodes de réalisation artistique des peuples de l'Islam, II, p. 47, 149.
- DU MUSEIL DE BUISSON, Les anciennes défenses de Beyrouth, II, p. 235, 317.
- Les ruines d'el-Mishrifé, au nord-est de Homs, VII, p. 280; VIII, p. 13.
- L'ancienne Qatna ou les ruines d'el-Mishrifé au nord-est de Homs (Emèse), Deuxième campagne de fouilles (1927), VIII, p. 277; IX, p. 681.
- ÉTIENNE MICRON, Sarcophage d'Anazarva, II, p. 205.
- A propos d'un bandeau d'or palestinien, III, p. 214.
- Trois Aphrodites ayant appartenu à Joseph Durighello, VI, p. 301.
- GASTON MIRON, Lampe de mosquée en cuivre ajouré au musée du Louvre, I, p. 56.
- Hama de Syrie, II, p. 1.

- GASTON MIGNON, Un tissu de soie persan du x^e siècle au musée du Louvre, III, p. 41.
- Orfèvrerie d'argent de style oriental trouvée en Bulgarie, III, p. 141.
- Peintres-voyageurs en Turquie au xviii^e siècle, J.-B. Hilaire, V, p. 254.
- Jérusalem musulmane, d'après Max van Berchem, IX, p. 59.
- Le décor lustré dans la céramique musulmane à propos de publications récentes, X, p. 130.
- GABRIEL MILLET, L'ascension d'Alexandre, IV, p. 85.
- La scène pastorale de Doura et l'annonce aux bergers, VII, p. 142.
- PAUL MONCEAUX, Chalcis ad Belum, VI, p. 339.
- PIERRE MOSTAT, Le pays de Negaou, près de Byblos, et son dieu, IV, p. 181.
- Un Égyptien, roi de Byblos sous la XII^e dynastie. Étude sur deux scarabées de la collection de Clercq, VIII, p. 85.
- Sur quelques objets provenant de Byblos, X, p. 12.
- JACQUES DE MORGAN, L'industrie néolithique et le proche Orient, IV, p. 181.
- R. MOUTZAKIS, Inscriptions grecques et latines du musée d'Adana, II, p. 207, 280, voir III, p. 170.
- Inscriptions grecques conservées à l'Institut français de Damas, VI, p. 215.
- Inscriptions grecques relevées par l'Institut français de Damas, VI, p. 351.
- Magaratricha, IX, p. 307; X, p. 282.
- Rapport sur une mission épigraphique en Haute-Syrie (1928), X, p. 126.
- Sarcophages de plomb trouvés en Syrie; I, La tombe de Claudia Procla à Beyrouth, X, p. 238.
- EDOUARD NAVILLE, Le vase à parfum de Byblos, III, p. 291.
- R. NORMAND, La création du musée d'Adana, II, p. 195.
- A. T. OLNSTAD, Two Stone Idols from Asia Minor at the University of Illinois, X, p. 311.
- ANDRÉ PARNOT, Fouilles de Ba'albek (23 mai-6 juillet 1927), IX, p. 97.
- Les Fouilles de Ba'albek. Deuxième campagne (9 juillet-29 septembre 1928), X, p. 103.
- E. PASSERMAN, La station chelléenne de Khillalé, près Latakiah, VIII, p. 168.
- Le chalossien en France, en Égypte et en Syrie, VIII, p. 342.
- MAURICE PÉZARD, Mission archéologique à Tell Nebi Mond (1921), III, p. 89.
- MAURICE PILLET, Le temple de Byblos, VIII, p. 105.
- Notre-Dame de Tortose, X, p. 40.
- PIQUET-PALLONAS, Magaratricha, IX, p. 207; voir X, p. 282.
- POISSONARD, Les routes anciennes en Haute-Djézirah, VIII, p. 55.
- Millinaires provenant de 'Amouda, IX, p. 110.
- Reconnaissance aérienne au Lédja et au Safa (mai 1927), IX, p. 114.
- Mission archéologique en Haute-Djézirah (automne 1927), IX, p. 216.
- Coupes de la chaussée romaine Antioche-Chalcis (avril 1928), X, p. 22.
- EDMOND PORTIER, L'art hittite, I, p. 169, 204; II, p. 5, 96; V, p. 1.
- Note sur la statue de Metellé (I. Metellé), II, p. 203.
- Observations sur quelques objets trouvés dans le sarcophage de Byblos, III, p. 298.
- Les travaux archéologiques du Service des antiquités de Syrie (1920-1921) et la fondation de l'École française de Jérusalem, III, p. 329.

- ÉMOND POTTIER, Rapport sur les travaux archéologiques en Syrie (1921-1922), IV, p. 316.
- La nécropole de Cheikh Zenad, VII, p. 193; Note complémentaire, VIII, p. 174.
- A. PHOENIX-WALTER, Le prototype local des animaux galopants dans l'art de l'Asie Antérieure, X, p. 85.
- STÉPHAN PRÉWORSKI, Notes d'archéologie syrienne et hittite; I, Les figures assises et le char divin, IX, p. 269.
- THÉODORE REINACH, Une inscription métrique de Damas, VII, p. 269.
- REINACH, Les fortifications de Doura-Europos, V, p. 24.
- A. DE RIENZI, Parure de Jérusalem au musée du Louvre, I, p. 99.
- LOUIS ROBERT, Inscription grecque de Sidon, VI, p. 305.
- ARMÉNIO SAKISIAN, L'unité des écoles de miniaturistes en Perse, II, p. 161.
- A propos d'une coupe de vin en agate au nom du sultan timouride Hussein Balcan, VI, p. 274.
- Les tapis à dragons et leur origine arménienne, IX, p. 238; cf. X, p. 181.
- R. SANSART, La céramique philistine, V, p. 169.
- J. SARTRE, Deux sanctuaires chéites d'Alep, IX, p. 224, 320.
- Une inscription de Badr al-Jamali, V, p. 137.
- P.-A. SCHAPPEL, Les fouilles de Minet el-Beida et de Ras Shamra (campagne du printemps 1920). Rapport sommaire, X, p. 285.
- HENRI STREUMER, La triade héliopolitaine et les temples de Baalbek, X, p. 314.
- J. SYL, De la glyptique syro-hittite jusqu'à Praxitèle, VI, p. 205.
- LOUIS SZULCZ, Deux figures syro-hittites, III, p. 134.
- Les insulles du docteur Jousset de Bellesmes, IV, p. 193.
- Les tépés hittites en Syrie du Nord, VIII, p. 42.
- Un bronze hittite, VIII, p. 40.
- FRANÇOIS THÉBAUD-DARNOIS, Cinq jours de fouilles à Ashm el-Sheikh (septembre 1921), V, p. 263.
- Tell Ahmar, X, p. 185.
- ROC, VINCENT, La peinture céramique paléstinienne, V, p. 81, 180, 204.
- JEAN VIOLENT, Un monument des premiers siècles de l'hégire en Perse. Analyse architecturale de la mosquée de Nâyn, II, p. 226.
- GEORGES VON SIEBOLD, Des découvertes d'un hypogée de la XII^e dynastie égyptienne, III, p. 273.
- Les travaux archéologiques en Syrie en 1922-1923, V, p. 44, 113.
- Les tablettes cunéiformes de Mishrif-Katna, IX, p. 90.
- Les tablettes de Ras Shamra, X, p. 304.
- VIVIER, Comment fut transporté le vase d'Amalthonte, VIII, p. 239.
- RAYMOND WALT, Phéniciens, Égéens et Hellènes dans la Méditerranée primitive, II, p. 129.
- Sur la dissémination géographique du nom de peuple dans le monde égéonien, III, p. 27.
- GASTON WIET, Cénotaphes de deux dames musulmanes à Damas, II, p. 221.
- Les inscriptions de la Qal'ah Gharbi, Gulidi, III, p. 58, 145.
- Les inscriptions arabes de Damas, III, p. 153.
- Les inscriptions de Saladin, III, p. 157.

GASTON WIEY, Notes d'épigraphie syro-musulmane, V, p. 216 II, Les inscriptions de Balbéh; VI, p. 150-III, inscriptions

de la cité-fleuve de Damas); VII, p. 46, 152
C. LEONARD WOOLLEY, La Phénicie et les peuples égéens, II, p. 177

II Table des ouvrages recensés dressée par nom d'auteur de l'ouvrage.

F.-M. Abel, III, p. 85
R. Algrain, V, p. 263
Africa Italiana, IV, p. 105
Carlo Albani, IV, p. 200
W. F. Albright, IV, p. 251; VIII, p. 70; 70-80
Alle Denkmäler aus Syrien, Palestina und Westasien, II, p. 260
Annual of the American School of Oriental Research in Jerusalem, II, p. 75
VII, p. 102.
Thomas W. Arnold, X, p. 108; 364
G. Autran, I, p. 329
Jean Babelon, VII, p. 179
Marie-Juliette Baffol, X, p. 76.
René Basset, VII, p. 181; X, p. 168
W. Baumgartner, IX, p. 77
Anton Baumstark, III, p. 166.
Alfred Bal, I, p. 74.
William Y. Bell, IX, p. 157
E. Benzing, IX, p. 154.
Victor Bérard, VIII, p. 183; 351; IX, p. 351; X, p. 272
Marguerite van Berchem, VI, p. 92
Max Van Berchem, I, p. 74
E. Beckermann, IX, p. 163
J. Buloz, VI, p. 283
Ch. Blinkenberg, VIII, p. 81; X, p. 278.
Alfred Boissier, V, p. 160.
Hans Bonnet, IX, p. 352
Henry Bordeaux, VIII, p. 78.
Charles Boreux, VI, p. 281.
P. Bosch-Gimpera, X, p. 277.
Lucien Bouvat, IX, p. 165

James Henry Breasted, X, p. 66
Louis Brehier, VI, p. 285
Martin S. Briggs, V, p. 260
British Museum Quarterly, VIII, p. 271;
IX, p. 77; 160; 358
British School of Archaeology in Jerusalem, IV, p. 178; V, p. 67.
W. H. Buckler, VI, p. 281
J. B. Bury, VI, p. 280
A. J. Butler, VIII, p. 268.
Byzantion, V, p. 264.
René Cagnat, III, p. 169; VII, p. 163; IX, p. 157
Calder, V, p. 263
Cambridge Ancient History, VI, p. 280;
VIII, p. 175
Georges Cantacuzène, IX, p. 164
Jérôme Carcopino, VI, p. 383
Carra de Vaux, III, p. 83
A. Causse, VII, p. 278
E. Cavaignac, VI, p. 383
J.-B. Chabot, III, p. 266
Ferdinand Chaboudon, VI, p. 286
Chambre de commerce de Marseille, I
p. 72.
F. Chapouthier, X, p. 68
Jean Charbonneaux, VIII, p. 181; X, p. 68
Fr. Charles-Roux, X, p. 77.
A. T. Clay, II, p. 328; IV, p. 174.
Clermont-Ganneau, I, p. 80, 168; II, p. 78, 78-79; V, p. 158
El. Clouzot, VI, p. 92
Marcel Cohen, VI, p. 197

- Paul Collinet, VI, p. 376.
 Etienne Combe, IX, p. 151.
 G. Contonau, I, p. 73; III, p. 80; V, p. 158; 161; VII, p. 271; VIII, p. 66; IX, p. 68; 75; 205; 355; X, p. 63.
 S. A. Cook, VI, p. 280.
 Ananda K. Coomaraswamy, X, p. 171.
 W. Corswant, VI, p. 381.
 P. Couissin, IX, p. 265.
 A. E. Cowley, I, p. 332.
 K. A. C. Creswell, III, p. 165; VI, p. 378; VIII, p. 77; 273.
 Frans Cumont, I, p. 250; VI, p. 98; 200; VIII, p. 82; 260.
 Albert Cuny, VI, p. 196.
 Edouard Cuq, V, p. 383; VII, p. 282.
 O. M. Dalton, VII, p. 96.
 Gaston Darier, I, p. 335.
 G. Davy, IV, p. 175.
 Henri Dehérain, V, p. 384; VI, p. 290.
 Louis Delaporte, II, p. 169; IV, p. 170; 324.
 Hartwig Deronbourg, X, p. 172.
 Louis Desnoyers, I, p. 79; IV, p. 76.
 R. L. Devonshire, II, p. 261; III, p. 82.
 Paul Dhorme, V, p. 68; 75; VIII, p. 259.
 Charles Diehl, VIII, p. 73.
 Joseph Dobias, VI, p. 282.
 V. H. W. Downson, III, p. 204.
 J. Garrow Duncan, IX, p. 161.
 René Dussaud, VIII, p. 387.
 Jean Ebersolt, V, p. 71; VIII, p. 74; X, p. 167.
 Gustavus A. Eisen, V, p. 69.
 Isaac Eitan, VI, p. 376.
 Encyclopédie de l'Islam, III, p. 167.
 Camille Enlart, V, p. 161; VIII, p. 83.
 Arthur Evans, IX, p. 258; X, p. 271.
 E. Fagnan, II, p. 329.
 Fatjo, I, p. 74.
 Michel T. Feghali, I, p. 77; VI, p. 196; X, p. 174.
 Gabriel Ferrand, IV, p. 329; VI, p. 370; X, p. 76.
 Jose Ferrandis, IX, p. 356.
 G. Fougères, VIII, p. 66.
 H. Frankfort, IX, p. 68; 263.
 James G. Fraser, III, p. 81; V, p. 259; VI, p. 91; VIII, p. 72.
 C. J. Gadd, V, p. 258.
 Jean Gagé, VIII, p. 272.
 A. H. Gardiner, VIII, p. 255.
 John Garstang, V, p. 67; VI, p. 290; X, p. 358.
 Gaudefroy-Demombynes, IV, p. 331; V, p. 259.
 Henri Gauthier, V, p. 164; VI, p. 373; VII, p. 277; IX, p. 74; X, p. 67.
 Henri de Genoullec, VI, p. 195.
 Noël Giron, III, p. 268; IV, p. 170; V, p. 75; VI, p. 97; VIII, p. 82.
 Einar Gjerstad, VIII, p. 176.
 Albrecht Goetze, IX, p. 260; X, p. 68.
 H. de Gontaut-Biron, V, p. 73.
 G. Glotz, IV, p. 323.
 André Grabar, X, p. 73.
 Hugo Grassmann, VII, p. 183; VIII, p. 256.
 Adolf Grohman, X, p. 364.
 René Grousset, VIII, p. 66.
 Stéphane Gsell, I, p. 78; IX, p. 157; 163; X, p. 70; 273.
 Ignaz Guttl, III, p. 82.
 Paul-Emile Guigues, VIII, p. 185.
 S. Guyer, X, p. 273.
 Gutgus Habachi, X, p. 175.
 Leo Hafeli, VI, p. 384; VIII, p. 178.
 H. R. Hall, IV, p. 253.
 Louis Halphen, VIII, p. 361.
 Henri d'Honnazal, X, p. 274.
 Ernst Herzfeld, VI, p. 93.
 Léon Heuzey, IV, p. 254.
 Philip K. Hitti, IX, p. 357.
 D. G. Hogarth, I, p. 165; II, p. 258.

TABLE DES MATIÈRES DES DIX PREMIÈRES ANNÉES 379

- E. J. Holmyard, VI, p. 288.
 Fritz Hommel, X, p. 69.
 F. Hrozný, IV, p. 250.
 Clément Huart, II, p. 77; VII, p. 94.
 Gédéon Huot, IV, p. 78.
 Georges Hug, X, p. 175.
 Paul Humbert, X, p. 168.
 Ibn Majid, VI, p. 379.
 Harald Ingholt, V, p. 78; X, p. 364.
 Al-Iraqi, VI, p. 288.
 Paul Jacquot, X, p. 368.
 Louis Jalabert, X, p. 362.
 Jaussen, I, p. 166; IV, p. 257; X, p. 78.
 Charles-F. Jean, IV, p. 325; V, p. 160.
 G. de Jerphanion, V, p. 77; VIII, p. 75; 179; X, p. 275.
 Pierre Jouguet, VIII, p. 66; 264.
 Journal of the Manchester Egyptian and Oriental Society, V, p. 263.
 Julien (L'empereur), VI, p. 283.
 Ulrich Kahrestedt, VIII, p. 205.
 A. Kammerer, VIII, p. 69.
 Paul Karge, VII, p. 93.
 Alexander B. W. Kennedy, VII, p. 180.
 Kirjath Sepher, V, p. 384.
 Kleinasiatische Forschungen, IX, p. 154.
 Raymond Koechlin, IX, p. 150; 355; X, p. 173.
 E. Kuehnelt, IX, p. 75; 166; X, p. 274.
 C. J. Lamm, IX, p. 201.
 Henri Lammons, II, p. 330; III, p. 84; IV, p. 259; VI, p. 284; VII, p. 193; VIII, p. 76; IX, p. 78; X, p. 72.
 L. Legrain, IX, p. 359.
 J. Lesquier, VIII, p. 66.
 S. Langdon, V, p. 381.
 Raymond Lantier, V, p. 76.
 Denyse Le Lasseur, I, p. 77.
 G. Levi della Vida, VIII, p. 265.
 E. Lévi-Provençal, X, p. 173.
 Mark Lidzbarski, VIII, p. 364.
 M. Longhurst, IX, p. 356.
 D. D. Luckenbill, VII, p. 183.
 R. A. S. Macalister, VII, p. 178; IX, p. 161.
 Frédéric Macler, I, p. 334; V, p. 382; X, p. 276.
 E. J. H. Makay, V, p. 161.
 Émile Male, IV, p. 258.
 A. Mallon, VIII, p. 358.
 Georges Marçais, VII, p. 279.
 Marquet de Vasselot, I, p. 79.
 Paul Maasson, I, p. 72.
 M. I. Maximova, IX, p. 154.
 L. A. Mayer, V, p. 67; VI, p. 290.
 Melanges offerts à M. Gustave Schlumberger, VI, p. 158.
 Maurice Mercier, IX, p. 79.
 Alfred Merlin, II, p. 331.
 Du Meunil du Buisson, X, p. 79.
 Mario Meunier, VI, p. 92.
 Eduard Meyer, IX, p. 151; 350.
 Etienne Michon, IV, p. 253.
 Gaston Migeon, V, p. 72; VII, p. 281; VIII, p. 361; X, p. 173.
 Vladimir Minorsky, III, p. 262.
 Ugo Monneret de Villard, VII, p. 98; VIII, p. 359.
 Pierre Montet, VI, p. 199; VIII, p. 81.
 Monuments et Mémoires Piot (XXV), IV, p. 254.
 Alexandre Moret, IV, p. 175; X, p. 357.
 Jacques de Morgan, IV, p. 333; VI, p. 194; VIII, p. 352; IX, p. 257.
 René Mouton, III, p. 268; V, p. 263; VIII, p. 82; 273, X, p. 362.
 Valentin Müller, IX, p. 266; X, p. 360.
 Alois Musil, VIII, p. 264; 356; IX, p. 353, et X p. 52.
 J. Muyldermans, IX, p. 158.
 Essad Nassouhi, VIII, p. 68; 372.
 Edouard Naville, II, p. 76.
 Ditlef Nielsen, X, p. 69.

- Oppenheim (Max Freiherr von), IX, p. 267.
- Orientalistische Literaturzeitung, 1929
X, p. 280 et
- H. H. von der Osten, X, p. 362
- John Pedersen, X, p. 70.
- Murthe et Saint-Just Péquart, X, p. 475.
- Paul Perdrizet, III, p. 264
- Paul Peters, X, p. 78 et 270.
- Erich Peeterson, VIII, p. 72
- Petit, IV, p. 78
- Maurice Pézard, I, p. 333
- Paul Pic, V, p. 383
- Charles Picard, IV, p. 74, 327.
- Leo Picard, IX, p. 350
- André Piganiol, X, p. 72
- J. Plessis, III, p. 80
- Plutarque, VI, p. 2
- Louis Potinso, V, p. 76
- Hermann Probst, IX, p. 282
- Stefan Przeworski, IX, p. 454; X, p. 277
- Jean Palchari, I, p. 336.
- Georges Radet, VI, p. 382
- Alexandro Raymond, V, p. 102.
- Théodore Reinach, VI, p. 382; IX, p. 267
- R. Reitzenstein, III, p. 261
- A.-E. Remouchamps, X, p. 69.
- Revue de l'Académie arabe, II, p. 476.
- Revue des Études arméniennes, I, p. 333
- Revue des Études islamiques, IX, p. 70.
- N. Rhodokanakis, X, p. 60.
- E. T. Richmond, VII, p. 60.
- Sébastien Ronzevalle, VIII, p. 183; IX, p. 68 et 74
- Carlo Conti Rossini, X, p. 71.
- Gabriel Rousseau, VII, p. 280.
- Pierre Roussel, VI, p. 99; X, p. 167
- Arménag Sakisian, II, p. 79; V, p. 72
X, p. 470.
- Georges Salles, X, p. 76.
- Georges Samné, II, p. 77
- Savignac, I, p. 166; IV, p. 257.
- Gustave Schlumberger, II, p. 170; III, p. 466; VI, p. 198; IX, p. 439.
- G. Schumacher, VII, p. 179; IX, p. 264
- Service géographique de l'armée, Beyrouth, VIII, p. 274.
- Bernhard Seyfert, X, p. 76.
- D. Sidorsky, V, p. 383
- Sidney Smith, V, p. 257
- Nathan Söderblom, VI, p. 384.
- A. Souleyro, III, p. 84.
- H. Späumer, X, p. 273.
- Louis Spalcoers, IV, p. 76; V, p. 284; VIII, p. 254; X, p. 361.
- Carl Sternnagel, VII, p. 179; VIII, p. 69; IX, p. 263
- Ferris J. Stephens, X, p. 274.
- O. Tafrani, VII, p. 282
- O. J. Tallgren, X, p. 79.
- Peter Thomsen, II, p. 76; III, p. 163; V, p. 259; VI, p. 384; VII, p. 282; VIII, p. 363; X, p. 279
- François Thureau-Dangin, IV, p. 177.
- Jules Toutain, IX, p. 450.
- Eusèbe Vassel, IV, p. 177.
- H. Vincent, I, p. 80; 251; V, p. 161.
- Vogel, ~~Schlumberger~~ VIII, p. 271
- L. A. Waddel, VI, p. 91
- Carl Walzinger, III, p. 163; VII, p. 100
- F. Weidner, IV, p. 251.
- Raymond Weil, II, p. 166; VIII, p. 353.
- O. G. von Wesendonck, I, p. 252
- E. Wetterlé, V, p. 261
- Gaston Wiet, X, p. 303
- Wissenschaftliche Gesellschaft der deutsch-türkischen Denkmalschutts-Kommandos, II, p. 260.
- G. Leonard Woolley, III, p. 164; 264; X, p. 164.
- Karl Wulzinger, III, p. 163; VII, p. 100.

III. — Index des Nouvelles archéologiques.

Abel, IX, p. 80.
 Ain-Douq (mosaïque), II, p. 172.
 Alep (citadelle), IV, p. 180; VI, p. 204.
 Ali bey Bahgat, II, p. 332.
 Amrit, VII, p. 420.
 Antioche (inscription grecque), IV, p. 200; V, p. 383.
 Antiquités, voir Législation et Service des antiquités.
 Anus, IX, p. 80; 169; X, p. 370.
 Apamée sur l'Oronte, X, p. 178.
 Araméennes (Inscriptions) en Égypte, IV, p. 259.
 Arpad, V, p. 385; VI, p. 294.
 Arslan Tash, VI, p. 299; VIII, p. 366; IX, p. 168.
 Ascalon (fouilles), II, p. 79; III, p. 86.
 Ba'ulbeck, VI, p. 202.
 William Frederic Baddé, X, p. 81.
 Balatah, VIII, p. 188.
 Barrois, VII, p. 421; IX, p. 80; 168.
 II Bédou, V, p. 387.
 Bersan, III, p. 87; VII, p. 284; VIII, p. 187; X, p. 170.
 Beit-Djibria, VI, p. 203.
 Beit Mirsim (Qiryath Sefer), VIII, p. 188.
 Marguerite van Berchem, mosaïques de Damas, X, p. 180.
 Max van Berchem, VII, p. 184.
 Beyrouth, II, p. 80; III, p. 171; V, p. 167; 384; IX, p. 171.
 Louis de Brun, V, p. 79.
 Byblos, II, p. 263; 333; IV, p. 70; 259; 348; V, p. 383; 386; 388; VI, p. 201; 292; VII, p. 420; IX, p. 168.
 René Cagnat, Nouveau millésime au nord de Beyrouth, VIII, p. 188; épitaphe à Antioche, VIII, p. 189; inscription de

Beyrouth mentionnant la reine Bérénice, X, p. 82.
 Carbillet, VI, p. 294-295.
 Carrière, VII, p. 421.
 Centenaires de la Société asiatique et de Champollion, III, p. 268.
 Césarée de Palestine (sarcophage), p. 165.
 Maurice Chéhab, VI, p. 294.
 Chenet, X, p. 369.
 Clermont-Ganneau, La mosaïque de la Synagogue de Ain-Douq, II, p. 172; Empereurs ou dieux (Doura), III, p. 270.
 Paul Collinet, V, p. 79.
 Congrès archéologique de Syrie et Palestine, VI, p. 293; 384.
 G. Contenau, II, p. 80; L'avenir archéologique de la Syrie, II, p. 174; V, p. 79; VI, p. 297.
 Franz Cumont, IV, p. 239; 200; V, p. 70; 166; 168; VI, p. 202; La patrie de Séleucus de Séleucie, VIII, p. 83; Soldats syriens dans l'armée romaine de Cyrénaïque, VIII, p. 84; Le culte de Vénus chez les Arabes au 1^{er} siècle, VIII, p. 308; IX, p. 169; Autel d'el Helalish, IX, p. 172; Marins et soldats en Orient, IX, p. 200; Les Syriens dans le bassin du Danube, X, p. 281; La carrière d'un gouverneur de Phénicie, X, p. 284; Fouilles de Séleucie et de Ctésiphon, X, p. 307.
 Damas, VI, p. 294; VII, p. 404; 283; IX, p. 363; X, p. 180.
 Darroux, IX, p. 80; 168; 170; 360.
 Paul Deschamps, IX, p. 80; 169; X, p. 370.
 Dhorme, IV, p. 259.

- Ch. Diehl, II, p. 331.
 Djérash, IX, p. 168.
 Djafar Abd el-Kader, VI, p. 203; IX, p. 161.
 Douai, IX, p. 168.
 Doura-Europos, IV, p. 200; V, p. 110; 168; VI, p. 202; IX, p. 169.
 Maurice Dunand, IV, p. 258; V, p. 158; 365; VI, p. 294; 297; VII, p. 440; IX, p. 70; 168; 366; X, p. 378.
 René Dunand, V, p. 72. Comptes d'ouvriers israélites, V, p. 368, un graffito palmyrénien du temple de Doura, VI, p. 202; une mosaïque de Beit-Djérin et la symbolique de la résurrection, VI, p. 203; l'archéologie syrienne au premier temps 1925, VI, p. 291; Les chevaux de Cilicie et les chars égyptiens au temps de Salomon, VIII, p. 180; Les tablettes de Mithrê, VIII, p. 189; Le mur basaltique VIII, p. 397; Le gnomon syrien IX, p. 80; L'axe la stèle de Selim IX, p. 170. Une inscription phénicienne convertie en grec en Chaldee IX, p. 267. L'écriture syrienne, X, p. 82.
 Ecole des Hautes-Études Archéologie syrienne I, IV, p. 81.
 École française archéologique de Jérusalem, II, p. 70; 333; IV, p. 259; VII, p. 421.
 C. Enlart, II, p. 40; 333; V, p. 79; VI, p. 298.
 Exposition coloniale de Marseille (L'archéologie syrienne à l'), III, p. 17.
 Exposition temporaire des fouilles françaises de Syrie au Musée du Louvre, III, p. 83; V, p. 168.
 Fisher, V, p. 79; VII, p. 284; VIII, p. 187.
 S. Flury, II, p. 312.
 Ford, VI, p. 297.
 Frontières de la Syrie moderne, IV, p. 81.
 Albert Gabriel, VI, p. 296; IX, p. 170.
 John Garstang, VI, p. 293.
 Auguste Gauvain, III, p. 271.
 Gözer (fouilles), V, p. 78.
 Noël Giron, IV, p. 259; V, p. 366.
 Guigues, VI, p. 297; VII, p. 420.
 Halboun, X, p. 82.
 Hérapolis (Membidj), VI, p. 299; X, p. 178.
 E. Honigmann, Note sur deux localités de Syrie, X, p. 282.
 Clark Hopkins, IX, p. 169; 360; X, p. 369.
 Fr. Hrozný, V, p. 166; 365; VI, p. 296; Les premières invasions indo-européennes en Asie Mineure, X, p. 366.
 Harald Ingholt, V, p. 186; 363; X, p. 179.
 Jérusalem (fouilles), V, p. 78; 105; 349; 389.
 Roger Jasseron, III, p. 269.
 Kafr ed-djarr, VI, p. 297.
 Karkemish (fouilles), II, p. 80.
 Kfour el-Dar (Pyramide de), IV, p. 40.
 Kocher, II, p. 333.
 Raymond Koechl, A propos de la céramique musulmane de Suse, IX, p. 266.
 Krak des Chevaliers, IX, p. 169.
 Lambila, IX, p. 80; 169.
 L. Lamm, Bandeau de front païen, VII, p. 285.
 Danyse Le Lasseur, voir Tyr.
 Législation sur les antiquités en Syrie, IV, p. 260; VII, p. 197.
 Levi della Vida, V, p. 387; X, p. 289.
 Mark Lidzbarski, V, p. 386-387; X, p. 182; voir Necrologues.
 S. Lüscher, IV, p. 179.
 E. de Lorey, II, p. 69; 312; VI, p. 291; VII, p. 105; X, p. 180; 370.
 L. Lomsky, II, p. 334.
 M. Malster, V, p. 78; 163.

- Alexis Mallon, VII, p. 284
 Georges Marçais, II, p. 332
 William Marquis, L'Ishtarassus et la vie urbaine, IX, p. 270
 Louis Massignon, II, p. 332
 Mayence, IX, p. 360; X, p. 178.
 Du Mesnil du Buisson, V, p. 167, 384, VII, p. 420; VIII, p. 182, IX, p. 108.
 L'époque de la céramique du tombeau I de Mishrifé-Qatna, IX, p. 360; X, p. 80; 108
 Étienne Michon, Inscriptions grecques et latines du Musée d'Adana, III, p. 171.
 Migeon, Congrès d'histoire de l'art à Paris (1921), II, p. 331; La chaire en marbre d'Antioche à San Pietro di Castello de Venise, IX, p. 271 et 364.
 Mishrifé-Qatna, V, p. 167, 385 VII, p. 420; VIII, p. 180; IX, p. 108 X, p. 80
 Pierre Montet, Byblos et l'Égypte, II, p. 263; mission à Byblos, II, p. 35.
 Le dieu Seth sur la stèle égyptienne de Tell Nebi Mend, IV, p. 179; mission à Byblos, IV, p. 259; lettres de Byblos à l'Académie des Inscriptions, IV, p. 334; V, p. 79; 385; VI, p. 201; IX, p. 168; Le terme *status* dans l'inscription phénicienne d'Osorkon 1^{er}, IX, p. 172; A propos d'un scarabée de Neirab, IX, p. 172
 Alexandre Morel, VIII, p. 191.
 R. Moutarde, A propos de sainte Marine, VII, p. 185, IX, p. 79; Rapport sur sa mission épigraphique en Haute-Syrie, IX, p. 166; 360
 Musée d'Alep, VI, p. 294; IX, p. 167
 Musée de Beyrouth, II, p. 80; (acquisition de la collection archéologique de l'Université de Saint-Joseph), III, p. 171; VI, p. 293; IX, p. 167.
 Musée de Damas, VI, p. 283; IX, p. 167.
 Musée de Souweida, VI, p. 294.
 Nisbah (Mishpa), VIII, p. 188; X, p. 81.
 Neirab (près Alep), VII, p. 421.
 Von Oppenheim, VII, p. 421.
 Palmyre, V, p. 166; 385; VI, p. 296; X, p. 179
 André Parrot, VII, p. 421; IX, p. 80; 108
 Passemard, VI, p. 298
 Paul Perdrizet, V, p. 385; VI, p. 298, 299; VIII, p. 366; IX, p. 168; 169.
 Maurice Pézard, voir Tell Nebi Mend; II, p. 342
 Marcelle Pillet, VII, p. 420, IX, p. 169; 169 X, p. 363
 Plais de Rotrou, X, p. 80; 360
 Poudouard, VII, p. 420; IX, p. 360; X, p. 370.
 L. Poinssot, Bandeau de front punique, VII, p. 285
 Arthur Upham Pope, Les tapis à dragons, X, p. 181.
 Presse (Les fouilles de Syrie et la), III, p. 271
 Qadesh, voir Tell Nebi Mend.
 Qanawat, VI, p. 295.
 Règlement sur les Antiquités en Syrie et au Liban, IV, p. 290; VII, p. 187.
 Ernest Renan (Contenu), IV, p. 84; voir Société.
 Roosdal, II, p. 342
 Michel Rostovtzeff, IX, p. 169; Inscriptions de Halboun, X, p. 82; Inscriptions de Doura-Europos, X, p. 83.
 Alan Rowe, VII, p. 284; VIII, p. 187 X, p. 178.
 Armonag Sakisian, II, p. 332; X, p. 181.
 Georges Salles, X, p. 370
 Sauvaget, IX, p. 363.
 F.-A. Schaeffer, X, p. 369.
 Daniel Schlumberger, VI, p. 298; 299.
 Gustave Schlumberger, Inscriptions de Bahémoud VI, IX, p. 272.

Aaga Schmidt. La grotte de Hierapolis-Menbidj. X, p. 178.
 Scythopolis, voir Beisan.
 Sefiré. IX, p. 170.
 Seleucie de Piéris, V, p. 385; IX, p. 169.
 Service des Antiquités, VI, p. 294; VII, p. 186; 187; X, p. 370.
 Service géographique de l'Armée, IX, p. 272.
 Henri Seyrig, V, p. 385; VI, p. 218; 291; IX, p. 169; X, p. 370.
 Sherkh Sa'd (Hauran), V, p. 194.
 Shohba (Philippopolis), VI, p. 295.
 Shuppiluliuma (cachet bilingue), IX, p. 209.
 Sichem, voir Balatah.
 Sidon, II, p. 80; IV, p. 179; VI, p. 207.
 Nabum Sionach, II, p. 80; III, p. 87; V, p. 70.
 Société Ernest Renan (veau), II, p. 47; V, p. 7.
 Société française des fouilles archéologiques, III, p. 87; V, p. 79, 384.
 Souweida, VI, p. 295.
 Tell Ahmar, VI, p. 299; VIII, p. 368.
 Tell Arban, VII, p. 421.

Tell Djemmeh, VIII, p. 183.
 Tell Halab, VI, p. 300.
 Tell en-Nasbeh, VIII, p. 188; X, p. 84.
 Tell Yafet Mandat de l'Es. II, p. 80; 332, 333.
 Théodotos (date de l'inscription grecque du juif), V, p. 369.
 Thiersch, VI, p. 202.
 François Thureau-Dangin, IV, p. 250; VIII, p. 360; IX, p. 468, 300; X, p. 382.
 Tibériade (fouilles), II, p. 80; III, p. 87.
 Tortose, II, p. 80, 333; VI, p. 298; VII, p. 420.
 Tyr, II, p. 80; IV, p. 179.
 Vermeylen, II, p. 332.
 H. Viocant, voir Ain-Douq, III, p. 86; VIII, p. 187.
 Ch. Virolleaud, II, p. 80, 332; IV, p. 79; V, p. 285; VI, p. 302; 336; 184; VII, p. 186; 420; VIII, p. 188, 180; 190; IX, p. 80; 170; X, p. 369; 370.
 W. Vollgraf, Note sur une inscription grecque conservée à Damas, VII, p. 283.
 Raymond Weill, V, p. 78; 185.
 Gaston Wiet. La bibliothèque de Max van Berchem, VII, p. 184.
 Zakir (Stèle araméenne de), III, p. 175.

IV. — Nécrologies.

ERNEST HABELON, V, p. 80.
 GUSTAVE BELL, VII, p. 287.
 GEORGES BÉNÉDITE, VII, p. 285.
 MAX VAN BERCHEM, II, p. 80.
 HOWARD CROSBY BITLEY, V, p. 80.
 PAUL CASANOVA, VII, p. 286.
 CHARLES CHERNOY-GANNEC, IX, p. 83; 149.
 GASTON DARIEN, II, p. 131.
 CAMILLE ENLART, VIII, p. 112.
 GEORGES FORD, IX, p. 272.
 JOSEPH-ÉTIENNE GAUTIER, VI, p. 100.
 BERNARD HAUSCHALLER, VII, p. 287.
 LÉON HUXLEY, III, p. 87.

D. G. HODART, IX, p. 272.
 CLÉMENT HUART, VIII, p. 191.
 HENRI HUBERT, VIII, p. 275.
 MARK LINDHART, X, p. 192.
 JACQUES DE MORGAN, V, p. 373.
 EDOUARD NAVILLE, VII, p. 421.
 GÉNÉRAL NORMAND, X, p. 184.
 MAURICE PÉZARD, IV, p. 344.
 HENRI POGGON, II, p. 175.
 THÉODORE REINACH, IX, p. 364.
 ANDRÉ DE RIDDER, II, p. 176.
 GUSTAVE SCHLUMBERGER, X, p. 284.
 EMILE SEZART, IX, p. 272.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME DIXIÈME

I. — ARTICLES.

	Pages
LÉON ALBRASKE, Note sur Ras-Shamra	46
G.-L. BROSSÉ, Tell Bidar en Haute Djezirah	36
F.-H. GILSON, Inscriptions syriaques de Beilanou	252
FRANZ CUMONT, Un dieu syrien à dos de chameau	30
— Un sarcophage d'enfant trouvé à Beyrouth	216
MAURICE DE SASSY, La septième campagne à Sift el-His (le Byblus) mars-juin 1928	206
René DUBAL, Note additionnelle (sur Ras-Shamra)	20
— La Palmyrène et l'exploration de M. Alois Musil	52
— Note additionnelle (sur Kafartab)	126
— Les relevés du capitaine Roos dans le désert de Syrie	111
— Note additionnelle (sur Minet el-Baida et Ras-Shamra)	267
ALBERT GABRIEL, Les Antiquités turques d'Anatolie	257
HENRI DE GENÈVILLE, Idole et plomb d'une triade égypto-syrienne	1
GASTON MUGER, Le décor lustré des céramiques musulmanes à plusieurs publications récentes	130
PIERRE MONNET, Sur quelques sujets peints au temple de Baalbek	12
R. MONTAUDO (R. P.), Rapport sur une mission épigraphique en Haute Syrie (1928)	126
— Sarcophages de plomb trouvés en Syrie	218
A. T. DEMSEAN, Two Stone Idols from Asia Minor at the University of Illinois	311
ANDRÉ PARROT, Les fouilles de Baalbek. Deuxième campagne (9 juillet 29 septembre 1928)	103
MAURICE PÉLLEY, Notre-Dame de Tortose	40
A. POUILLARD (R. P.), Loupe de la chaussée romaine Antioche-Chalcis (avril 1928)	22
A. PROCKEL WATZEN, Le prototype local des miroirs grecs dans l'art de l'Asie Antérieure	81
J. SAVVAGEY, Une inscription de Badr el-Jamali	137
E. A. SCHAEFFER, Les fouilles de Minet el-Baida et de Ras-Shamra (campagne du printemps 1929) Rapport sommaire	285

	Pages
HENRI STYNG. La grande hiéropolitaine et les temples de Baalbek	154
F. THURNER-DANGIS, Tell Ahmar	185
CHARLES VIOLLEHAUD, Les tablettes de Ras-Shamra	191

II. — COMPTES RENDUS

THOMAS W. ARSOLD, Printing in Islam (<i>Gaston Migeon</i>)	168
— et ADOLF GRONMAN, Islamic Book (<i>Gaston Migeon</i>) . . .	164
DALLOT, voir SALLÉ	
HENRI BASSSET, Le Divan de 'Orwa ben el-Ward (<i>R. D.</i>)	168
VICTOR BÉNAUD, Calypso et la mer de l'Atlantide. Les navigations d'Ulysse (<i>R. D.</i>)	272
CAR. BLINKENBERG, Lindiake, II-IV	278
P. BOUCH-GARDEA, Fragen der ethnologie der phönizischen Kolonisation in Spanien (<i>R. D.</i>)	277
JAMES HENRY BREASTED, Histoire de l'Égypte. Trad. française (<i>R. D.</i>)	16
F. CHAPOUTHIER—J. CHARBONNEAU, Les fouilles égyptiennes à Malma. Premier rapport (1922-1924) (<i>R. D.</i>)	68
J. CHARBONNEAU, voir F. CHAPOUTHIER	
FR. CHARLES-ROUX, Les villages de Syrie et de Palestine au XVIII ^e siècle (<i>R. D.</i>)	77
G. COINTEVAL, Manuel d'épigraphie sémitique, I. <i>Moyenne Asie</i>	63
AYANDA K. KUMARASWAMI, Miniatures orientales de la collection Godebow (<i>Gaston Migeon</i>)	171
HARTWIG DEGENHOFER et LÉVI-PROVENCAL, Les manuscrits arabes de l'Escorial III, (<i>R. D.</i>)	172
Documents	276
JEAN EHRHARDT, Orient et Occident (<i>Gaston Migeon</i>)	167
ARTHUR EVANS, The shaft graves and their relation to Mycenaean and their inter- lation (<i>R. D.</i>)	274
MICHEL FROHAT, Syntaxe des parlers arabes du Liban (<i>R. D.</i>)	174
GABRIEL FERNAND, Introduction à l'étude de la langue arabe	76
JOHN GARDNER, The Hittite Empire (<i>R. D.</i>)	158
HENRI GAUTHIER, Dictionnaire des noms géographiques mentionnés dans les textes hiéroglyphiques, V (<i>R. D.</i>)	67
ALBRECHT GERTZ, Das Hethiter-Reich (<i>R. D.</i>)	68
ANDRÉ GRABAR, La peinture religieuse en Bulgarie (<i>Albert Gabet</i>)	73
ADOLF GRONMAN et THOMAS ARSOLD, Islamic Book (<i>Gaston Migeon</i>)	164
STÉPHANY LÉVEL, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, VII (<i>R. D.</i>)	70
— idem, VIII (<i>R. D.</i>)	273
S. GUTER et H. SPANER, Rusafa (<i>R. D.</i>)	274

TABLE DES MATIERES

387

	Pages
GUINGUIS HABACHI, et GEORGES HUG. Pour apprendre l'arabe.	175
HENRI HENNEZEL, Musée historique des tissus Catalogue des principales pièces exposées (<i>Gaston Migon</i>).	271
FR. HOMMEL, voir NIELSEN.	
GEORGES HUG et GUINGUIS HABACHI, Pour apprendre l'arabe .	175
PAUL HUMBERT, Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël (<i>R. D.</i>)	166
HARALD ISCHOLT, Studier over Palmyrensk Skulptur (<i>R. D.</i>)	364
PAUL JACQUOT, L'État des Alouites (<i>R. D.</i>)	366
LOUIS JALABERT et RENÉ MOUÏRÉ, Inscriptions grecques et latines de la Syrie (<i>Franz Cumont</i>).	362
J.-A. JACOBSEN, Coutumes palestiniennes .	78
G. DE JERPHANION, Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rapastres de Cappadoce (<i>R. D.</i>) .	275
R. KOECHLIN et G. MIGNON, 160 planches en couleurs d'art musulman (<i>S. Flury</i>)	173
H. LAMMERS, L'Arabie occidentale avant l'Hégire (<i>R. D.</i>) .	72
E. LÉVI-PROVENÇAL et HARTWIG DERNEBOUGH, Les manuscrits arabes de l'Escurial (<i>R. D.</i>).	172
— Documents inédits d'histoire almohade (<i>R. D.</i>).	173
FRÉDÉRIC MAULES, L'enluminure arménienne profane (<i>R. D.</i>)	176
Dr MESSIR DU BUISSON, Recherches archéologiques à Beyrouth, la légende de saint Georges — Le lieu du combat de saint Georges à Beyrouth — Le Poudjet de Beryte — Le <i>decumana maximus</i> de la colonie romaine de Beryte — Un bronze de Jupiter Héliopolitain de Beryte (<i>Paul Collinet</i>)	79
G. MIGNON et R. KOECHLIN, 160 planches en couleurs d'Art musulman (<i>S. Flury</i>)	173
ALEXANDRE MONNET, Histoire de l'Orient, fasc. I (<i>R. D.</i>)	357
RENÉ MOUÏRÉ et LOUIS JALABERT, Inscriptions grecques et latines de la Syrie (<i>Franz Cumont</i>).	362
VALENTIN MÜLLER, Früh Plastik in Griechenland und Vorderasien (<i>R. D.</i>)	160
DITLEF NIELSEN, FR. HOMMEL et V. RUODKANTTIS, Handbuch der altarabischen Altertumskunde, I (<i>R. D.</i>) .	60
Orientalistische Literaturzeitung, 32, 1-5 (<i>R. D.</i>)	280
H. H. VON DER OSTEN, Explorations in Central Anatolia Season of 1926 (<i>R. D.</i>)	382
— Explorations in Hittite Asia Minor, 1926 et 1927-28 (<i>R. D.</i>) .	382
JOHN PROBSTEN, Inscriptions sumitico collectionis Estnawianae (<i>R. D.</i>)	70
MARIE et SAINT-JUST L'ÉQUIER, Technique de feuilles préhistoriques (<i>du Mesnil du Buisson</i>) .	175
PAUL PRETEAS, L'Eglise géorgienne de Libanion au Mont Admirable (<i>R. D.</i>)	78
— La Passion de saint Julien d'Émèse (<i>R. D.</i>)	279
ARMAND PIGNAULT, La conquête romaine (<i>R. D.</i>)	72
STEFAN PRZEWORSKI, Ein altanatolischer Tonkasten von Kültepe (<i>R. D.</i>)	277

	Pages.
A.-E. REMOUCHAMPS, Griechische Dolch- und Schwertformen (<i>R. D.</i>)	69
RHODOKANAKIS, voir NIELSEN.	
CARLO CONTI ROSSI, Storia d'Etiopia (<i>R. D.</i>)	71
PIERRE ROUSSEL, La Grèce et l'Orient des guerres médiques à la conquête romaine (<i>R. D.</i>)	167
ARMENAG BEY SAKISIAN, La miniature persane du xii ^e au xvi ^e siècle.	170
GEORGES SALLES et M. J. BILLOT, Les collections de l'Orient musulman (Musée du Louvre).	76
BERNHARD SEIFERT, Geschichte im Bilde.	78
H. SPANVER et S. GUYER, Rusafa (<i>R. D.</i>)	273
LOUIS SPELKERS, Les fouilles en Asie Antérieure à partir de 1843 (<i>R. D.</i>)	361
FERRIS J. STEPHENS, Personal Names from cuneiform inscriptions of Cappadocia (<i>R. D.</i>)	271
O. J. TALLGREN, Survivance arabo-romaine du catalogue d'étoiles de Ptolémée.	79
PETER THOMSKY, Das Stadtbild Jerusalems auf der Mosaikkarte von Madaba (<i>R. D.</i>)	279
GASTON WIET, Lampes et bouteilles en verre émaillé (<i>Gaston Migeon</i>).	303
C. LEONARD WOOLLEY, The Sumerians (<i>R. D.</i>)	164

III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES.

Campagne de fouilles à Mishrifé (Qatna) en 1928, p. 80. — Tell en-Nasbeh (Mispa), p. 81. — Inscriptions grecques de Hsiboun (Rostovtzeff), p. 82. — Inscription de Beyrouth mentionnant la reine Bérénice (R. Cagnat), p. 82. — Ennion, verrier sidonien (*R. D.*), p. 82. — Inscriptions de Doura-Europos (Rostovtzeff), p. 83. — Beisan (Palestine) (*R. D.*), p. 176. — Apamée sur l'Oronte (Mayence), p. 178. — AAGE SCHMIDT, La grotte de Hiérapolis-Menbidj, p. 178. — HARALD LUGHOLT, Nouvelle mission à Palmyre, p. 179. — Découverte de mosaïques du viii^e siècle à la grande mosquée de Damas, p. 180. — ARTHUR URBAN POPE, Les tapis à dragons. Réponse à l'étude de M. Sakisian, p. 181. — FRANZ CUMONT, Les Syriens dans le bassin du Danube, p. 281. — FRANZ CUMONT, La carrière d'un gouverneur de Phénicie, p. 281. — E. HOSIEMANN, Note sur deux localités de Syrie (Magarataricha et Serge Khan), p. 282. — Les premières invasions indo-européennes en Asie Mineure (Hrozny), p. 366. — Les Missions archéologiques en Syrie en 1929 (Maurice Dunand, du Mesnil du Buisson, Schaeffer et Chenet, Thureau-Dangin et Dunand, Maurice Pilliet, Seyrig, Poidebard, de Lorey et Salles, Paul Deschamps et Anus), p. 368. — Direction du Service des Antiquités, p. 370.

Nécrologie : MARK LIDERMANSKI	182
Général NORMAND	184
GUSTAVE SCHLUMBERGER	284

TABLE DES MATIÈRES

389

IV. — TABLE DES MATIÈRES DES DIX PREMIÈRES ANNÉES (TOMES I-X).

	Pages.
I. — Table des articles par noms d'auteurs	374
II. — Table des ouvrages recensés dressée par nom d'auteur de l'ouvrage	377
III — Index des Nouvelles archéologiques	381
IV. — Nécrologies	384
 TABLE DES MATIÈRES DU TOMX X.	 385

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

6784-30. — Tours, Imprimerie ARHAULT et C^{ie}.

47
Central Archaeological Library,

NEW DELHI.

34199

Call No. 705/Syr.

Author—

Title— Syria.

Tome — IX

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

T. 2. 143, N. DELHI.